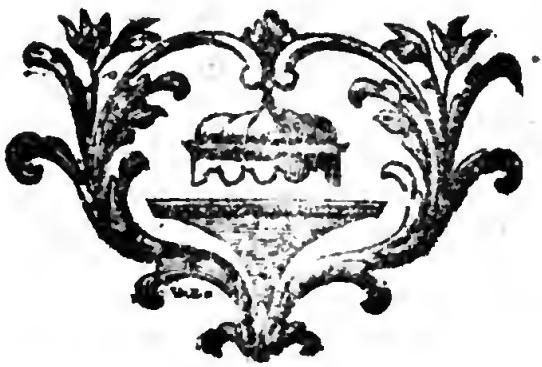
R. BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III.
RACC
DE MARINIS
A
471
NAPOLI

Rue de Marivaux 4 bis

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE
PORTATIF
DES FEMMES
CELEBRES.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez L. CELLOT, Imprimeur-Libraire,
au Palais, & rue Dauphine.

M DCC LXIX.
AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

AVERTISSEMENT.

LA célébrité s'entend non-ſeulement de la valeur & des actions d'éclat; mais encore de la naiſſance, des talens naturels, du mérite acquis, des vertus, des vices, des paſſions. Le Lecteur n'a rien à deſirer ici dans tous ces genres. Plus de trois mille articles lui donneront la facilité de ſuivre ſon goût & ſes idées. Il y verra des femmes guerrieres & courageuſes, avec les traits curieux qui les caractériſent; des reines & des princeſſes qui, par leur rang ou par leur mérite, ont joué quelque rôle dans le monde; des ſçavantes, dont les talens ont honoré tout à la fois leur ſexe & leur ſiécle; des meres tendres ou barbares; des épouſes fidèles ou volages; mille autres femmes enfin, illuſtres par une piété rare & ſolide, à qui l'Egliſe ou l'eſtime publique rend de juſtes honneurs. On a tâché de donner à cet ouvrage tout l'agrément & toute la variété dont il étoit capable. On a puiſé dans preſque tous les panégyriſtes connus du beau ſexe, dans nos grandes collections, dans nos Journaux, & dans quantité d'hiſtoires & d'ouvrages de littérature. Pluſieurs articles de ce Dictionnaire

pourront paroître un peu trop étendus; l'intérêt, dont ils étoient ſuſceptibles, a ſouvent fait paſſer les bornes qu'on s'étoit preſcrites. Si l'on eſt ſurpris de trouver quelquefois à des noms de provinces ou de royaumes, comme à Bénevent, à Léon, les Princeſſes dont ils ſont les titres, on avertit le lecteur que cette eſpece de faute eſt très-rare, & rectifiée d'ailleurs par des renvois placés dans le cours de l'ouvrage, ou dans les Additions & Corrections *placées à la fin du ſecond volume.*

DICTIONNAIRE

PORTATIF

DES

FEMMES CELEBRES.

A B A

ABAN, (*la femme d'*) l'un des commandans de l'armée Mahométane, qui fit le siége de Damas en 634. C'étoit pour la seconde fois que cette ville étoit assiégée par les Arabes, dans la même année. Les habitans, tous Chrétiens & sujets de l'empereur Héraclius, firent une sortie vigoureuse sous les ordres d'un certain Thomas, excellent capitaine. Ce jour-là même, les Arabes se préparoient à donner un assaut général. Thomas, à la tête de ses troupes, les empêcha non-seulement d'exécuter ce dessein, mais les chassa des postes qu'ils avoient occupés, en en faisant un grand carnage. Il en tua plusieurs de sa propre main, & entr'autres un des officiers généraux, qui s'appelloit *Aban*. Cela irrita à un tel point la courageuse femme d'Aban, que s'étant rendue

à l'endroit où ſon mari avoit été tué, elle bleſſa le porte-enſeigne à la main; ce qui donna occaſion aux Mahométans de ſaiſir l'étendard, & de l'emporter. Thomas fit des efforts inutiles pour le reprendre : quoiqu'il attaquât comme un lion l'officier entre les mains duquel il l'apperçut, & quoique les machines qui jouoient de deſſus les murailles le favoriſaſſent, il fut obligé de ſe retirer dans la ville, ayant perdu un œil, que la veuve d'Aban lui creva d'un coup de flèche.

ABBASSA, ſœur d'Aaron, ou Haroun-al-Raſchid, cinquieme Calife de la race des Abbaſſides. Son frere lui fit épouſer un certain Giafar, à condition qu'ils ne coucheroient pas enſemble; mais l'amour fit oublier aux deux époux l'ordre qu'ils avoient reçu; & ils eurent bientôt un fils qu'ils envoyerent ſecrettement élever à la Mecque. Le Calife en ayant eu connoiſſance, Giafar perdit la faveur de ſon maitre, & peu après la vie; & Abbaſſa, chaſſée du palais, fut réduite à l'état le plus miſérable. Pluſieurs années après, une dame qui la connoiſſoit, touchée de ſon malheur, lui demanda ce qui le lui avoit attiré. Elle répondit qu'elle avoit eu autrefois quatre cens eſclaves, & qu'elle ſe trouvoit dans un état où deux peaux de mouton lui ſervoient, l'une de chemiſe, & l'autre de robe; qu'elle attribuoit ſa diſgrace à ſon peu de reconnoiſſance pour les bienfaits qu'elle avoit reçus de Dieu; qu'elle reconnoiſſoit ſa faute, en faiſoit pénitence, & vivoit contente. La dame lui donna alors cinq cens dragmes d'argent, qui la rendirent auſſi joyeuſe, que ſi elle eût été rétablie dans ſon premier état.

Abbaſſa avoit beaucoup d'eſprit, dit-on, & faiſoit fort bien des vers. Ben Abou-hagelah en a donné pour preuve ceux qu'elle écrivit à Giafar, ſon époux, avant que d'avoir violé l'ordre rigoureux de ſon frere. Elle exprime ainſi ſa paſſion pour lui dans ce ſixain.

J'avois réſolu de tenir mon amour caché dans mon cœur;
Mais il échappe & ſe déclare malgré moi :
Si vous ne vous rendez pas à cette déclaration,
Ma pudeur ſe perdra avec mon ſecret ;
Mais ſi vous le rejettez, vous me ſauverez la vie par votre refus.
Quoi qu'il arrive, au moins je ne mourrai pas ſans être vengée :
Car ma mort déclarera aſſez qui a été mon aſſaſſin.

ABÉ. (*Louiſe l'*) Voyez LABÉ.

ABELA, (*femme de la ville d'*) de la tribu de Néphtali. David, ayant remporté la victoire ſur ſon fils Abſalon, & taillé ſes troupes en piéces, avoit repris tranquillement le chemin de ſa capitale, perſuadé qu'après une ſi grande défaite & la mort de leur chef, aucun des rebelles n'oſeroit tenir la campagne. Cependant un nommé *Séba*, fils de Bochri, de la tribu de Benjamin, fit encore révolter toutes les tribus, à l'exception de celle de Juda. Il ſonna de la trompette; ce qui, chez les Iſraëlites, étoit le ſignal d'une guerre ouverte & déclarée; mais, comme il n'avoit pas eu le tems de raſſembler les troupes des tribus confédérées, il prit le parti de s'enfermer dans Abéla, ne doutant point que l'armée royale ne ſe ruinât bientôt par d'inutiles efforts, devant les murailles de cette place. David n'eut pas plutôt appris les deſſeins pernicieux de Séba, que, ſans lui donner le loiſir de ſe fortifier, il fit marcher contre lui toutes ſes troupes, ſous les ordres de Joab, ſon général. Le ſiége fut mis devant Abéla, & les habitans, ſommés d'ouvrir les portes de leur ville, & de livrer les rebelles, ayant refuſé l'un & l'autre, Joab, tranſporté de colere, jura qu'il feroit tout paſſer au fil de l'épée, & qu'il détruiroit la ville de fond en comble, s'ils s'opiniâtroient à la défendre; & joignant les effets aux menaces, il commença par faire faire un dégât affreux dans la campagne. Un grand

nombre de bourgs & de villages des environs devinrent bientôt la proie des flammes, après l'avoir été de l'avarice des ſoldats. Les maiſons de plaiſance n'étoient pas plus épargnées. Témoins de ces ravages, les habitans d'Abéla étoient dans la derniere conſternation, & ne ſçavoient quel parti prendre. Ils euſſent infailliblement été les victimes de leur imprudence, ſi une de leurs concitoyennes, femme de grand eſprit, n'eut pris une réſolution hardie, lorſque les plus ſages paroiſſoient en manquer. Animée par l'amour de la patrie, elle ſe leve au milieu du peuple, & traverſe la ville en ſilence; ſa vue ſeule fait renaître l'eſpoir dans les cœurs les plus abbatus. On la regarde comme une autre Judith, inſpirée par le Tout-puiſſant; & tous, en formant des vœux pour le ſuccès de ſon entrepriſe, la ſuivent de loin & ſans tumulte. Elle monte ſur la muraille, fait ſigne à la garde la plus avancée des aſſiégeans, & dit qu'elle veut parler au général. Joab arrive auſſi-tôt : elle lui demande pourquoi le roi ſon maître employoit une puiſſante armée pour détruire ſes propres ſujets, lui qui ne devoit porter les armes que pour les défendre. Joab, étonné de cette hardieſſe, répond que David ne regardoit les habitans d'Abéla comme ſes ennemis, que parce qu'ils avoient donné retraite au rebelle Séba; & que, pour preuve de ce qu'il avançoit, il étoit encore prêt à lever le ſiége, ſi l'on vouloit lui remettre ce traître entre les mains. Cette femme le prie de ſe ſouvenir de ſa parole, & de patienter un moment. Auſſi-tôt elle retourne dans la place publique; & s'adreſſant à ſes concitoyennes, elle leur repréſente avec tant de force & d'éloquence la grandeur du danger auquel ils s'expoſoient, qu'elle les détermine ſur le champ à ſe ſaiſir du rebelle Séba, & à lui couper la tête, qui fut jettée dans le camp de Joab. Ce général, agréablement ſurpris, ne balança pas à décamper ſuivant ſa promeſſe, & la ville d'Abéla dut ſa conſervation au courage d'une femme.

ABIGAIL. Par ſa prudence & ſa douceur, elle ſçut gagner le cœur de David, & devint ſon épouſe. Nabal, ſon premier mari, homme avare & farouche, demeuroit dans le déſert de Maon, & poſſédoit pluſieurs terres ſituées ſur le Carmel. David, pourſuivi par Saül, quoique ſouvent preſſé par les plus grands beſoins, avoit toujours reſpecté ce qui appartenoit à Nabal. Dans une extrême néceſſité, ce prince lui envoya demander quelques rafraîchiſſemens pour lui & pour ſa ſuite. Nabal les refuſa, & ajoûta l'inſulte à ſon refus.

David, juſtement irrité, ſe met en marche, dans la réſolution d'exterminer Nabal & toute ſa maiſon. Cet homme brutal alloit porter la peine de ſa dureté, ſi la prudence d'Abigaïl n'eut détourné l'orage; elle fit charger ſur un chameau une grande quantité de vivres de toute eſpece, & s'avança vers David. Elle s'inclina profondément devant lui, & lui offrit ſes préſens avec une grace touchante, le priant d'excuſer la brutalité de ſon époux. David, charmé de la douceur d'Abigaïl, oublia ſon reſſentiment. Dix jours après, Nabal mourut. David, à qui les graces d'Abigaïl étoient toujours préſentes, lui manda qu'il vouloit l'épouſer. Abigaïl reçut cette propoſition avec une humble reconnoiſſance, témoignant qu'elle ſe croyoit indigne de cet honneur; elle vint trouver David, qui l'épouſa la même année de la mort du prophète Samuël, l'an du monde 2975, & 1060 avant J. C.

L'hiſtoire ſainte fait auſſi mention d'une autre Abigaïl, fille de Naab, ſœur de Servia, & mere de Joab.

ABISAG, jeune fille Sunamite, d'une grande beauté. Elle fut choiſie pour ſervir & pour échauffer David en ſa vieilleſſe. Elle dormoit auprès du roi, qui ne donna aucune atteinte à la chaſteté de cette jeune Sunamite. Depuis, Adonias, un des fils de David, demanda permiſſion de l'épouſer, comme étant encore vierge; mais Salomon, qui ſçavoit qu'Adonias ne demandoit Abiſag en mariage, que

dans le deſſein d'uſurper la couronne, le fit mourir l'an du monde 3021, avant Jeſus-Chriſt 1014.

ABISSINE, femme de l'Abiſſinie, grand empire d'Afrique. En 1641, les Abiſſins, aidés des Portugais, étant en guerre avec les Maures, & ayant été vaincus dans une rencontre, leur Impératrice, qui avoit ſuivi l'armée, n'eut que le tems de gagner une hauteur, & de s'y mettre en ſûreté. Une nourrice de cette princeſſe, dame fort vertueuſe, qui avoit avec elle deux de ſes filles & d'autres femmes, ſe ſaiſit d'un baril de poudre; &, pour ne pas tomber entre les mains des Maures, elle y mit le feu au milieu de ſa tente, & périt ainſi miſérablement avec toute ſa ſuite.

ABOULAINA (*la fille d'*) docteur célébre parmi les Arabes, au commencement du huitieme ſiécle. C'étoit une perſonne de beaucoup d'eſprit & d'une grande beauté. Le docteur, qui étoit fort pauvre, faiſoit aſſidument ſa cour au Vizir, ou premier miniſtre, Iſmaël. Un jour elle lui dit: « Mon pere, » vous allez tous les jours chez le Vizir, ne lui parlez-vous point de vos beſoins?... » Oui, lui répondit le pere, mais il n'écoute point ce diſcours... » Mais, repliqua-t-elle, ne voit-il pas votre pauvreté?... » Comment la verroit-il? dit le docteur, il ne me regarde pas ſeulement. » Alors ſa fille lui cita fort à propos ce verſet contre les idoles: *Ne ſervez point ce qui n'entend point, ce qui ne voit point, & ce qui ne vous apporte aucun profit.*

ABROTA, Béotienne, femme de Niſus, le dernier des quatre fils d'Egée.

Elle ſçut ſi bien gagner le cœur de ſon époux par ſa prudence & ſa vertu, & en fut ſi regrettée après ſa mort, qu'il ordonna aux femmes de Mégare de porter toujours le même habillement dont ſon épouſe s'étoit ſervi. Cet habillement fut appellé de ſon nom *Aphabrome*. Les Mégarides s'ennuyerent depuis de porter toujours le même vêtement, & voulurent le changer; mais l'oracle les en empêcha.

ABROTÉLIE, fille d'Abrotéle de Tarente. Elle

eſt nommée par Iamblique comme une perſonne très-inſtruite de la philoſophie de Pythagore. Stanley, dans ſon Hiſtoire des Sectes des Philoſophes, l'a confondue avec Laſthénie, femme ſçavante d'Arçadie.

ABROTONE, mere de Thémiſtocle.

ABUSAID (*la femme d'*). La connoiſſance que le roi de Perſe avoit de la ſageſſe & des talens ſupérieurs de la reine, la lui fit préférer aux plus habiles miniſtres pour l'adminiſtration de ſon royaume. Elle ſe montra digne d'un choix ſi glorieux, & ſa réputation s'étendit dans tout l'Orient. Jamais, depuis le grand Cyrus, la Perſe n'avoit été ſi ſagement gouvernée.

ACARIE, (*Marguerite*) dite *du S. Sacrement*, religieuſe Carmélite Déchauſſée. Elle étoit fille de M. Acarie, maître des comptes, & de Barbe Avrillot, fille de M. Avrillot, auſſi maître des comptes, laquelle après la mort de M. Acarie, ſon mari, entra dans les Carmélites d'Amiens, & y prit le nom de *ſœur Marie de l'Incarnation.* La mere Marguerite du S. Sacrement prit l'habit à Paris aux Carmélites du fauxbourg S. Jacques, le 15 Septembre 1605, & y fit profeſſion le 18 Mars 1607. Elle fut envoyée, en 1615, au couvent de Tours, pour y être ſupérieure; & trois ans après, en fut élue prieure en préſence de M. de Bérulle, l'un des ſupérieurs de l'ordre.

En 1620, elle fut choiſie pour aller appaiſer les troubles excités dans le couvent de Bordeaux, à l'occaſion de la direction des Carmélites, à laquelle les Carmes prétendoient. Elle y ſouffrit, durant deux ans, de grandes perſécutions; & elle en fut chaſſée avec une violence qui lui donna lieu de faire des actes héroïques d'une patience chrétienne. Au ſortir de Bordeaux, elle alla à Xaintes, avec la mere Marie de J. C. mere de M. le chancelier Séguier. Au mois de Juillet 1624, elle fut élue prieure des Carmélites de la rue Chapon de Paris, & en fit auſſi-

tôt clorre le jardin, & achever les bâtimens. Elle ne ſortit de cette charge qu'en 1631. En 1644, il ſe forma une cabale pour la faire ſortir de cette maiſon, & l'envoyer en province, ſous prétexte que ſes prétendues révélations n'étoient que des illuſions, & que ſes actions les plus éclatantes ne tendoient qu'à des intérêts humains. En 1650, elle fut encore élue prieure du même couvent; & dix ans après, elle fut attaquée d'une hydropiſie, accompagnée de fiévre, dont elle mourut le 24 Mai 1660, âgée de ſoixante-dix ans, dix mois, vingt jours, dont elle avoit paſſé plus de cinquante-ſix ans dans la religion.

Sa Vie a été écrite par M. Tronſon de Chenevière, homme de naiſſance, employé autrefois pour le ſervice du roi de France, en des négociations importantes avec les couronnes du Nord. Cette Vie fut imprimée à Paris, *in*-8°, en 1690. L'auteur entre dans un grand détail des actions de cette religieuſe Il décrit fort au long ſes jeûnes & ſes veilles, ſon aſſiduité à la priere, ſon ſoin infatigable pour l'avancement des filles qui étoient ſous ſa conduite; la lumiere qu'elle avoit, dit-on, pour découvrir les plus ſecrettes penſées, & ſa pénétration dans l'avenir. Il rapporte des témoignages qu'elle prédit à M. de Gondi, général des galères, qu'il entreroit un jour dans la congrégation de l'Oratoire, & y recevroit les ordres; & au cardinal de Richelieu, que ſi Louis XIII aſſiégeoit la Rochelle, il la prendroit infailliblement. On prétend encore qu'elle guériſſoit des maladies par ſon attouchement & par ſa parole; mais ſon auteur la loue principalement dans l'exacte obſervation de tous ſes devoirs.

ACARNANIENNES : (*les*) femmes de l'Acarnanie, province de l'Epire en Grèce. Cette contrée s'appelle aujourd'hui *la Carnia* dans l'Albanie, & fait partie de la Turquie Européenne.

Après une longue guerre, entre les Etoliens & les Acarnaniens, des traîtres livrerent la ville de

ces derniers à leurs ennemis. Les hommes se battirent avec courage ; les femmes montées sur les maisons, tuerent un grand nombre des ennemis en lançant sur eux des pierres & des tuiles. Quand les hommes avoient du dessous, elles les ranimoient par leurs prieres & leurs reproches ; mais quand après une résistance renouvellée plusieurs fois avec vigueur, ils succomberent enfin à la fatigue, & furent tous tués ou blessés, les femmes embrasserent si étroitement les corps de leurs peres, de leurs maris, de leurs freres, de leurs enfans, que les Etoliens, ne les en pouvant détacher, les tuerent avec eux.

ACCA LAURENTIA, femme de Faustus ou Faustulus, intendant des troupeaux de Numitor, roi d'Albe.

Elle fut la nourrice de Rémus & de Romulus, qu'on avoit exposés sur le Tibre, vers l'an du monde 3241, & avant J. C. 794. La tradition des Romains portoit que ce fut une louve qui les allaita ; mais il est plus vraisemblable que la prostitution d'Acca Laurentia donna lieu à cette fable, parce qu'on appelloit alors, comme on le fait encore aujourd'hui, les femmes débauchées du nom de *louve*. Les Romains célébroient au mois d'Avril la fête qu'ils appelloient *Laurentale*, en l'honneur de cette Acca Laurentia. Plutarque prétend que cette fête se faisoit à l'honneur d'une autre Acca Laurentia, fameuse courtisane, & depuis épouse de Taruntius, noble Toscan, qui amassa de grands biens par ses prostitutions, & qui, en mourant, institua le peuple Romain son héritier. Le sénat, par reconnoissance, dit cet auteur, institua des jeux & une fête en l'honneur d'Acca Laurentia. *Voyez* l'article suivant.

ACCA LAURENTIA, *ou* TARUNTIA, courtisane Romaine.

Il ne la faut pas confondre avec Acca Larentia ou Laurentia, surnommée *Tabula*, nourrice de

Romulus, en l'honneur de laquelle on faiſoit une fête au mois d'Avril. On rendoit ce même honneur à celle dont il s'agit, au mois de Décembre, où l'on alloit ſolemnellement faire ſur ſon tombeau des libations de lait & de vin; & voici comme on en raconte la cauſe.

Un garde du temple d'Hercule, n'ayant le plus ſouvent rien à faire, paſſoit ſon tems à jouer. Un jour qu'aucun de ceux qui jouoient avec lui ne l'étoit venu voir, ne ſçachant à quoi s'amuſer, il s'aviſa de prier ſon dieu de jouer. Les conditions furent que, ſi le jeu favoriſoit Hercule, il lui procureroit quelque heureuſe aventure, & que ſi lui-même perdoit, il ſerviroit au dieu un grand ſouper avec une jolie fille pour paſſer la nuit. Il jetta les dés pour tous deux, & perdit. Il fit donc préparer un excellent ſouper, & fit venir Acca Laurentia, courtiſane, que ſa beauté rendoit célèbre. Il ſoupa très-gaiement avec elle, & la fit coucher ſeule dans le temple, dont il ferma les portes. Hercule, dit-on, la vint trouver pendant la nuit, & ſe conduiſit en dieu très-honnête. Il ne lui toucha point, & lui dit ſeulement d'aller le lendemain, de grand matin, ſur la place voiſine; d'accoſter le prémier homme qu'elle y rencontreroit, & d'en faire ſon ami. Le premier qu'elle rencontra fut Taruntius, homme très-riche, qui n'avoit pas encore pris de femme, quoiqu'il eût paſſé la fleur de ſa jeuneſſe. Elle fit ſes arrangemens avec lui; & tant qu'il vécut, il la laiſſa maîtreſſe dans ſa maiſon, & l'inſtitua, par ſon teſtament, héritiere de tous ſes biens. Elle-même enſuite, en mourant, laiſſa toutes ſes richeſſes au peuple Romain, qui, par reconnoiſſance, inſtitua la fête dont on a parlé. L'on n'a pas beaucoup de peine à deviner que le garde du temple d'Hercule & Taruntius étoient d'intelligence, & que le miniſtre du dieu ne ſe faiſoit pas de peine, quand on le payoit bien, d'un métier qui n'étoit alors que trop commun.

ACCIAIUOLI, (*Madeleine Salvetti*) femme de Zanobi.

Elle étoit de Florence, ainſi que ſon mari, qui fut chevalier de l'ordre de S. Etienne. Elle ne fut pas moins vertueuſe que belle ; & ſupérieure aux autres femmes par les qualités de l'eſprit, elle égala les hommes les mieux partagés à cet égard. Elle donna, durant toute ſa vie, plus de tems à l'étude des ſciences & des belles-lettres, qu'aux occupations de ſon ſexe. Elle cultiva beaucoup la poëſie italienne, & ne s'écarta jamais du bon goût des excellens poëtes du ſeizieme ſiècle. Les brillantes extravagances du cavalier Marin & de ſes imitateurs, ne purent pas la ſéduire. Ses Poëſies diverſes, imprimées à Florence en 1590, en deux volumes *in*-4°, par François Zoſi, ſont preſque toutes à la louange de la grande ducheſſe Chriſtine de Lorraine, & du grand duc Ferdinand II, & fourniſſent la preuve de ce qu'on vient de dire. Elle mourut en 1610, n'ayant pas achevé ſon poëme épique de *David perſécuté*. Ce qu'elle en avoit fait parut digne d'être mis au jour ; & l'on ne douta pas, après l'avoir lu, que cet ouvrage, s'il eût été fini, n'eût fait marcher ſon auteur ſur la même ligne que les plus grands poëtes de ſon ſiècle.

ACCO, femme de l'ancienne Grèce. On ignore le tems où elle vivoit.

Cette femme étant devenue vieille, & ſe regardant un jour dans un miroir, ſe trouva, dit-on, ſi défigurée & ſi laide, qu'elle en devint folle. Sa folie conſiſtoit à ſe regarder continuellement dans un miroir, & à s'entretenir avec ſon image, comme ſi elle eût parlé à une autre femme. Elle lui faiſoit des ſignes, des promeſſes, des menaces, des ſouris, & tout ce qui ſe pratique dans un entretien. On dit auſſi qu'elle s'efforçoit quelquefois d'enfoncer un clou à coups d'éponge, comme ſi elle eût tenu un marteau.

ACCURSIA (*N.*) étoit fille du célèbre Accurſe,

ce gloſſateur du droit Romain, auquel on accorda long-tems une très-grande autorité dans les tribunaux. Elle naquit apparemment à Bologne, où ſon pere enſeignoit le droit. Elle devint très-ſçavante, & ſans doute dans la ſcience que ſon pere profeſſoit, puiſqu'on a dit qu'elle fit des leçons publiques de droit à Bologne; mais Panziroli, qui rapporte ce fait, n'en parle que par *on dit;* ce qui montre que le fait eſt douteux. De ce qu'on s'eſt imaginé qu'elle avoit enſeigné le droit publiquement, il réſulte du moins, que ſon pere l'avoit inſtruite avec ſoin de cette ſcience, & l'avoit miſe en état de pouvoir en donner des leçons.

ACERAUNIA. Lorſque l'empereur Néron, l'an 60 de J. C. eſſaya de faire périr ſa mere Agrippine, par le moyen d'une galère qui devoit s'entr'ouvrir ſous cette princeſſe, Acéraunia, l'une des femmes d'Agrippine, donna, dans cette occaſion, une grande marque d'attachement & de fidélité. Le projet de l'empereur ayant manqué, la galère ne s'ouvrit point; mais Agrippine tomba dans la mer. Acéraunia ſe jette auſſi-tôt après elle, & crie qu'on ſauve l'impératrice. Il étoit nuit. Dans le tumulte de cette exécution, on prit pour la voix d'Agrippine celle de ſa ſuivante, & les miniſtres de Néron aſſommerent à coups de rames la fidèle Acéraunia. *Voyez* AGRIPPINE.

ACESTIUM, femme Athénienne. Elle deſcendoit du fameux Thémiſtocle; ſon grand âge & ſa naiſſance font toute ſa célébrité. On aſſure qu'elle vit dans ſa vie ſix perſonnes de ſa famille prêtres d'un temple de Cérès à Athènes, ſçavoir Léonce ſon biſaïeul; Sophocle ſon aïeul, Xénocle ſon pere, Thémiſtocle ſon mari, Théophraſte ſon fils, & un autre Sophocle ſon frere.

ACHINOAM, femme de David, de la ville d'Iſraël, dans la tribu de Juda.

Elle fut mere d'Amnon, qu'Abſalon, autre fils de David, fit aſſaſſiner pour venger l'honneur de

ſa ſœur Thamar. Les Amalécites la firent priſonniere, & David la délivra l'an du monde 1980.

L'hiſtoire parle auſſi d'une autre Achinoam, fille d'Achimaas, & femme de Saül.

ACMÉ, fille Juive, d'une illuſtre origine.

Etant à Rome, elle s'attira l'eſtime de l'impératrice Livie, femme d'Auguſte, qui la retint à ſon ſervice, & lui accorda toute ſa confiance. Voulant rendre ſervice à Antipater, fils du grand Hérode, qui étoit perſécuté par Salomé, ſœur de ſon pere, elle écrivit une lettre à Hérode, comme venant de la part de l'impératrice Livie, dont elle avoit contrefait l'écriture. Cette lettre tendoit à détruire Salomé dans l'eſprit d'Hérode; mais la fourberie fut malheureuſement découverte, & Acmé fut punie de mort l'an du monde 4000, le premier de la naiſſance de J. C.

ACMÉ, jeune Romaine. Catulle nous apprend qu'elle fut la maîtreſſe d'un Romain, nommé *Septimius*. Il en parle dans l'épigramme, qui commence par ces vers :

Acmen, Septimius, ſuos amores,
Tenens in gremio : Mea, inquit, Acme !

» Septimius tenant entre ſes bras ſa maîtreſſe Acmé, » lui dit : Ma chere Acmé, &c.

ACTÉ affranchie de Néron. Ce prince, dans ſa jeuneſſe, l'aima beaucoup, & fut ſur le point de l'épouſer. Comme elle étoit d'Aſie, Néron qui vouloit annoblir l'objet de ſes amours, prit de-là occaſion d'aſſurer qu'elle deſcendoit d'Attale, roi de Pergame.

ACTIA, dame Romaine, fille d'Actius Balbus, & de Julie, ſœur de Céſar.

Le pere d'Actia n'étoit pas auſſi illuſtre que ſa mere. Quoiqu'Actius Balbus eût été décoré de la préture, ſon nom n'étoit pas ſans tache, & on lui reprochoit d'avoir exercé d'autres emplois peu honorables; mais Actia eſt aſſez illuſtre par le titre

de mere d'Auguſte. Elle fut la ſeconde femme de Caïus Octavius, & c'eſt de ce mariage que naquit Auguſte.

Les anciens hiſtoriens ont peut-être cru ajoûter quelque choſe à la gloire des grands hommes, en racontant des prodiges arrivés à leur naiſſance. Ils rapportent qu'Actia s'étant endormie dans le temple d'Apollon, ſongea qu'elle avoit commerce avec un dragon. Lorſqu'elle fut arrivée au terme de ſon accouchement, elle eut un autre ſonge, pendant lequel il lui ſembloit que ſes entrailles étoient enlevées au ciel, & répandues ſur toute la terre: préſages aſſurés, diſent ces graves auteurs, de la ſuprême puiſſance dont Auguſte devoit jouir un jour. Après la mort d'Octavius, Actia ſe remaria à M. Philippus. Elle en eut un fils nommé *L. Philippus*, qui fut depuis mis à mort par l'ordre de Caligula. Actia ne goûta point le plaiſir de voir ſon fils dans tout l'éclat de ſa gloire. Elle mourut pendant ſon premier conſulat, l'an de Rome 711.

ACUTIA, femme de Publius Vitellius. Elle fut accuſée de crime de léſe-majeſté par Lelius Balbus, & condamnée ſous le conſulat de Cneïus Acerronius, & de Caïus Pontius.

ADA, fille d'Elon, prince Héthéen. Eſaü, alors âgé de quarante ans, l'épouſa l'an du monde 2239, avant J. C. 1796, & en eut un fils nommé *Eliphas*. L'écriture nous apprend qu'Iſaac & Rébecca n'approuverent point ce mariage d'Eſaü avec une fille étrangere & réprouvée par leur loi.

ADA, reine de Carie. Suivant la coutume des Cariens, elle épouſa ſon frere Hidricé, & gouverna avec lui pendant ſept ans. Hidricé étant mort, Ada régna ſeule l'eſpace de quatre ans, au bout deſquels la couronne lui fut ravie par ſon jeune frere Pexadore. Pour ſoutenir ſon uſurpation, Pexadore rechercha l'alliance d'Orondaobate, Satrape du roi de Perſe, & lui donna en mariage ſa fille Ada. Après la mort de ſon beau-frere, le Satrape s'em-

para du trône de Carie ; mais il n'en jouit pas long-tems.

Alexandre, dans le cours de ſes conquêtes, étant entré dans la Carie, Ada vint implorer ſon ſecours. Alexandre prit & raſa la ville d'Halicarnaſſe, après en avoir chaſſé Orondaobate ; il ſoumit enſuite toute la Carie, & en laiſſa le gouvernement à la reine Ada, avec un ſecours de deux cens hommes de cavalerie, & cinq cens d'infanterie, la quatrieme année de la CXI olympiade, 333 ans avant J. C.

ADA, comteſſe de Hollande. En 1203, elle ſuccéda à ſon pere Thierry VII. Elle épouſa un comte de Looz ; mais ni ſes ſujets ni les princes voiſins n'approuverent ce mariage. Guillaume I, frere de Thierry, profita du mécontentement général pour ſe rendre maître de la Hollande vers l'an 1204.

ADALINDE *ou* ADELAÏDE *ou* ADELVIDE. On donne ce nom à une concubine de Charlemagne, qui fut mere de Thierry. C'eſt tout ce qu'on ſçait de cette dame.

ADELAIDE, reine de France, ſeconde femme de Louis II, dit *le Bégue*, & ſœur de Wilfrid ou Wilfied, abbé de Flavigni en Bourgogne. On croit que ce prince l'épouſa plus par obéiſſance que par inclination, & que Charles le Chauve, ſon pere, à l'inſcu duquel il avoit contracté un premier mariage avec Anſgarde, le força de prendre Adélaïde. Quoi qu'il en ſoit, après la mort de Charles, Louis le Begue, affranchi de l'autorité paternelle, voulut renvoyer ſa ſeconde femme. Il la garda cependant ; mais il ne la fit point couronner.

Il eſt à préſumer qu'Adelaïde auroit joui de tous les droits de reine, ſi le roi, ſon époux, eût vécu plus long-tems. Elle avoit ſçu déja rendre Louis ſenſible ; &, lorſque ce prince mourut en 879, après dix-huit mois de règne, elle étoit groſſe de quatre mois. Elle fut mere de Charles III, dit *le Simple*, qui ne monta ſur le trône qu'en 898. On ignore le tems de la mort d'Adelaïde.

ADELAIDE, ADELAÏS *ou* ALIX, reine de France. Elle étoit femme de Hugues Capet, roi de France en 987, & mere de Robert.

On ne connoit ni ſa famille ni le tems de ſa mort. Un fragment de l'hiſtoire de France marque qu'elle étoit fille d'un comte de Poitou. Les hiſtoriens modernes croient qu'elle étoit fille de Guillaume III dit *Tête d'Etoupe*, duc de Guienne, probablement le même que ce comte de Poitou. Helgaud dit qu'elle étoit Italienne ou venue d'Italie; &, ſuivant cet auteur, elle fit bâtir le monaſtère de S. Frambault à Senlis; mais, ce qu'on ne révoque point en doute, & ce qui doit la rendre chere à tout François, c'eſt qu'elle eſt la tige maternelle de la maiſon régnante. Adelaïde vivoit encore en 987, après le couronnement de Hugues Capet.

ADELAIDE *ou* ADELAÏS de Maurienne ou de Savoye, reine de France.

Elle étoit fille aînée de Humbert II du nom, comte de Maurienne & de Savoye. Sa mere nommée *Giſle* ou *Gizele* de Bourgogne-Comté, étoit niéce du pape Calixte II. Elle épouſa, en 1115, Louis VI, dit *le-Gros*, roi de France; & ce mariage fut conclu en partie à la ſollicitation d'Yves, évêque de Chartres, comme on l'apprend par une de ſes lettres. C'eſt la 239e: le prélat y remontre à Louis, que les intérêts de la religion & ceux de l'état exigent qu'il épouſe Adelaïde.

» Elle eſt, dit-il dans cette lettre, d'un âge con-
» venable, d'une naiſſance illuſtre, & paſſe pour
» avoir beaucoup de vertu & de mérite : on reſ-
» pecte ſes ſentimens, on eſtime ſes mœurs. C'eſt
» enfin une alliance que le ciel approuvera, & à
» laquelle applaudiront tous ceux qui prennent ſin-
» cèrement vos intérêts. Ce mariage, ajoûte-t-il,
» eſt d'autant plus néceſſaire, que vous êtes ſans
» enfans; & que, ſi vous mourez ſans laiſſer de
» ſucceſſeur, il ſeroit à craindre qu'on ne vît naî-
» tre des déſordres & des factions qui déchireroient
» cruellement

» cruellement la France : au contraire, par la naiſ-
» ſance d'un prince, la paix de l'état & celle de
» l'égliſe ſont aſſurées. »

Adélaïde eut peu de part au gouvernement. Elle fit bâtir à Montmartre un monaſtère pour les religieux de l'ordre de S. Benoît, avec l'égliſe & la chapelle des martyrs.

ADELAIDE DE CHAMPAGNE, reine de France. *Voyez* ALIX.

ADELAIDE, femme de Robert le Fort, duc & marquis de France, & mere d'Eudes & de Robert qui furent couronnés rois de France. On ne ſçait pas bien quelle étoit ſa famille. Quelques-uns la font fille de l'empereur Louis le Débonnaire. Il eſt ſûr qu'elle étoit veuve de Conrad, comte en Allemagne. On dit qu'elle avoit eu de ce mariage Conrad le Jeune, comte de Paris; Welf, abbé de ſainte Colombe de Sens, duc de Bourgogne; & une fille nommée *Petronille*, femme de Tertulle, premier comte d'Anjou.

ADELAIDE *ou* ADELE de Normandie, ſurnommée *Gerloc* ou *Guibord*. Elle étoit fille de Rollon, duc de Normandie & de Poppé, & ſœur de Guillaume, dit *Longue-Epée*, qui lui fit épouſer, l'an 927, Guillaume, ſurnommé *Tête-d'Etoupes*, comte de Poitiers, & depuis duc de Guienne. On prétend qu'elle eſt mere d'Adelaïde, femme de Hugues Capet.

ADELAIDE, ADELEÏDE, *ou* ALIX, fille de Raoul ou Rodolphe, roi de Bourgogne, née l'an 931. C'étoit une des plus belles perſonnes de ſon tems. A l'âge de ſeize ans, elle épouſa Lothaire, dit *le Jeune*, roi d'Italie. Ce prince ayant été empoiſonné, Adélaïde reſta veuve à dix-neuf ans. Trois ſemaines après la mort de ſon mari, Berenger ſe fit couronner roi d'Italie, & voulant la forcer d'épouſer ſon fils, l'aſſiégea dans Pavie; prit cette ville; viola cette princeſſe, & l'enferma enſuite dans le château de Garde, ne lui laiſſant qu'une de ſes femmes pour la ſervir, & un prêtre pour lui

dire la meſſe. Elle trouva le moyen de s'échapper de ſa priſon. L'archevêque de Reggio lui avoit offert une retraite ; elle ne marchoit que de nuit, à pied, ſe cachant le jour dans les bleds, tandis que ſon aumônier alloit quêter des vivres dans les villages. Un détachement de l'armée d'Othon, roi d'Allemagne, l'ayant rencontrée, la conduiſit à Canoſe, où ce prince l'épouſa, & en eut Othon II, qui fut appellé à Rome à l'âge de douze ans, & couronné par le pape Jean XIII l'an 667.

Adélaïde, après la mort de ſon mari, gouverna quelque tems en Allemagne ; mais Théophanie, femme d'Othon II, jalouſe de l'autorité, la força de ſe retirer auprès de ſon frere Conrad, roi de Bourgogne. Après la mort d'Othon II & de Théophanie, Adélaïde fut rappellée par Othon III, ſon petit-fils, qui lui confia toute l'autorité. Quelques troubles, qui s'éleverent en Bourgogne, l'obligerent à y faire un voyage ſur la fin de ſes jours. Après avoir rétabli le calme dans ce royaume, elle ſe retira au monaſtère de Payerne qu'elle avoit fait bâtir au-delà du mont Jou. Elle acheva de le doter, & reprit enſuite la route d'Allemagne ; mais elle fut obligée de s'arrêter au monaſtère de Celtz ſur le Rhin, où elle mourut âgée d'environ ſoixante-neuf ans, le 16 de Décembre 999. Cette princeſſe a été miſe au nombre des ſaintes.

ADELAIDE *ou* ALIX DE FLANDRE, fille de Robert I, dit *le Friſon*, & de Gertrude de Saxe. Elle fut d'abord mariée à S. Canut, roi de Dannemarck, & en eut Charles le Bon, comte de Flandre. Elle contracta depuis une ſeconde alliance avec Roger, duc de Calabre en Italie.

ADELAIDE, femme de Frédéric, prince de Saxe. Cette princeſſe, célèbre par ſa beauté, conçut un amour criminel pour Louis, marquis de Thuringe ; & n'écoutant que ſa paſſion, elle réſolut d'immoler ſon époux à ſon amant.

Un jour le marquis, accompagné d'une troupe

de cavaliers, fit appeller Adélaïde pour lui parler. Après s'être entretenu quelque tems avec elle, il commença à chaſſer dans le bois du château de Frédéric. Adélaïde courut auſſi-tôt vers ſon époux qui étoit alors au bain; &, comme elle en étoit convenu avec ſon amant, feignant une grande colere, elle dit à Frédéric qu'il falloit qu'il fût bien lâche pour ſouffrir que le marquis vînt chaſſer ſi près de lui ſur ſes terres. Frédéric, confus & animé par les reproches de ſa femme, pourſuit imprudemment le marquis, n'étant ſuivi que d'un très-petit nombre de ſes gens. La querelle s'engage; & Frédéric qui avoit beaucoup moins de monde que ſon adverſaire, y fut tué l'an 1065. Après ſa mort, Adélaïde combla ſa perfidie, en épouſant le meurtrier de ſon époux.

ADELAIDE, nommée auſſi *Praxede*, fille du roi des Ruſſes, veuve d'Othon, margrave de Brandebourg. Elle épouſa l'empereur Henri IV. Ce prince conçut pour elle la haine la plus violente, & lui fit les outrages les plus ſanglans. Il l enferma dans une étroite priſon. Là, il abandonna ſon honneur à la brutalité de pluſieurs hommes, & pouſſa la rage juſqu'à exhorter ſon propre fils à la violer. Adélaïde fut aſſez heureuſe pour ſe ſauver. Elle ſe réfugia auprès de la comteſſe Mathilde, dont elle fut très-bien reçue. Elle ſe rendit avec elle au concile de Plaiſance, au mois de Mars 1095. Elle expoſa devant les peres aſſemblés les outrages & les infamies qu'elle avoit eſſuyés de la part de ſon époux. Elle alla enſuite cacher ſa douleur & ſa honte dans un monaſtère, où elle mourut ſaintement.

ADELAIDE, religieuſe de Bingen, vers l'an 1140. Un ſujet bien léger, en apparence, lui inſpira le deſir d'embraſſer la vie religieuſe. Elle alloit un jour à l'égliſe, parée magnifiquement. En chemin, elle heurta du pied contre la racine d'un arbre, & tomba. Ses ſuivantes la releverent; Adélaïde changée tout-à-coup, s'écria: « Mon corps a heurté & eſt » tombé. Que cette chute procure le ſalut & la ré-

» ſurrection de mon ame! » Elle renonça dès-lors à toutes les parures mondaines, & ſe retira dans une petite maiſon qui joignoit les murailles de l'égliſe, où elle paſſa le reſte de ſa vie. On lui attribue le don de prophétie. On aſſure qu'elle eut, en dormant, diverſes inſpirations, & qu'elle apprit par infuſion pluſieurs ſciences, & même la langue latine.

ADELE. *Voyez* ALIX, comteſſe de Crépi. ADELAÏDE *ou* ALIX de Champagne eſt auſſi nommée *ADELE.*

ADELINDE, ADALINDE, ADELAÏDE, *ou* ADELVIDE, l'uue des concubines de Charlemagne, laquelle fut mere de Thierry.

ADORNI. (*la bienheureuſe Catherine Fieſchi*) Elle naquit à Gènes, en 1447, de Jacques Fieſchi, qui deſcendoit de Robert frere de Sinibald, qui fut le pape Innocent IV. Elle parut, dès l'âge le plus tendre, dans l'intention de ſe conſacrer à Dieu; mais Dieu la voulut conduire à lui par la voie du monde, & permit que ſes parens la mariaſſent à Julien Adorni, noble Génois, d'une famille illuſtre, mais homme de mœurs extravagantes & d'une humeur fâcheuſe. Elle n'oppoſa, durant pluſieurs années, que de la douceur & de la patience aux travers de ſon mari, qu'elle ſçut enfin réſoudre à vivre avec elle dans la continence, & même à s'engager dans le tiers-ordre de S. François.

Dès qu'il fut mort, elle ſe retira dans un hôpital de Genève pour y ſervir les pauvres. Elle y mourut le 14 de Septembre 1510, après environ neuf ans d'une maladie extraordinaire, que les dévots regarderent comme ſurnaturelle, & comme l'effet d'un excès d'amour de Dieu. Quoi qu'il en ſoit, ſes vertus la rendirent très-digne d'être proclamée bienheureuſe par la voix publique, & même par de très-ſaints perſonnages.

Elle n'avoit fait aucune ſorte d'étude; &, n'ayant eu pour maître que l'Eſprit-Saint, elle compoſa deux ouvrages, que S. François de Sales loue beau-

coup dans la Préface de ſon *Traité de l'Amour de Dieu*; l'un eſt ſur le Purgatoire & l'autre eſt un *Dialogue de l'ame & du corps*. Ils ont été l'un & l'autre imprimés; & l'on eſt étonné de l'y voir traiter d'une maniere ſatisfaiſante des queſtions théologiques très-difficiles.

Elle avoit ſouvent des extaſes; & communément ce qu'elle diſoit alors étoit en vers; mais elle n'a rien compoſé de ſang froid en ce genre. Elle aimoit la poëſie, & faiſoit ſes délices de la lecture des poëtes qui s'étoient conſacrés à chanter le divin amour, dont elle étoit elle-même enflammée. Elle gravoit profondément dans ſa mémoire les plus beaux endroits de leurs ouvrages, & les répétoit ſouvent avec plaiſir. Vraiſemblablement ces morceaux de poëſies lui fourniſſoient les vers qu'on entendoit ſortir de ſa bouche durant ſes extaſes. On a pour le moins ſept éditions de ſa Vie écrite en italien par Cattaneo Marbatto. L'on y voit à la fin une longue liſte de tous les écrivains qui parlent d'elle avec éloge.

ADRIA & AUSTRIA, filles naturelles de Pierre Arétin. Elles ſerviront de matiere à cet article qui, par occaſion, fera connoître les maîtreſſes de cet homme ſi célèbre, qui ne mérita de l'être que par ſes défauts, par ſes vices, & par l'abus qu'il fit preſque toujours de l'eſprit qu'il avoit reçu de la nature, & que la pauvreté, dans laquelle il paſſa ſon enfance & ſa jeuneſſe, l'avoit empêché de cultiver par aucune ſorte d'étude.

Tout ce que l'on dira ſera pris des pages 86, 99 & 171 de ſa Vie par le comte Mazzuchelli, la ſeule à laquelle on puiſſe s'en rapporter, parce que l'auteur n'avance rien, dont il ne donne ou n'indique les preuves. Elle parut à Padoue, en 1741, *in*-8°, chez Joſeph Comino, ſous ce titre: *Vita di Pietro Aretino ſcritta dal conte Giammaria Mazzuchelli Breſciano*. L'on ne fera que traduire, mais très-librement, en faiſant rentrer des notes dans le texte, & ſupprimant

la plûpart des citations que l'on peut voir, l'ouvrage même étant ſuffiſamment connu dans ce pays-ci.

La diſſolution des mœurs étoit aſſez commune dans le XVIe ſiécle; mais il paroît qu'à cet égard l'Arétin ſe diſtingua beaucoup plus que les autres, puiſque l'on voit des médailles qu'il fit frapper en l'honneur de ſes concubines, & des filles qu'il en eut. Il ne voulut jamais ſe marier; & rien n'eſt plus ridiculement orgueilleux que la raiſon qu'il en donne dans une lettre de ſon ſixieme Livre.

« Si je n'ai pas voulu prendre femme dans ma » jeuneſſe, dit-il, c'eſt uniquement parce que le jour » que je naquis, le ciel me donna pour compagne » la vertu, qui, par ſon union avec moi, m'a fait » pere des enfans que tout le monde ſçait. »

Ses amours cependant avec un grand nombre de femmes l'ont fait connoître pour un homme très-laſcif; mais il ſeroit trop long & trop difficile de donner la liſte complette de ſes maîtreſſes.

Il fait mention dans le premier volume de ſes lettres, d'une Paule & d'une Laure, qu'il aima lorſqu'il étoit à Reggio. Dans le ſecond volume, il dit » qu'il devint amoureux de la derniere, pour faire » compagnie à l'amour généreux de Jean de Mé- » dicis, auſſi facile que difficile. » Il s'agit-là de Jean de Médicis, grand homme de guerre, & pere du duc Côme I, lequel mourut le 30 de Décembre 1526, à Mantoue, entre les bras de l'Arétin, qu'il aimoit beaucoup, d'une bleſſure qu'il avoit reçue au ſiége de Governolo.

L'Arétin eut enſuite pour maîtreſſe une Angèle Zaffetta, courtiſane publique; une autre qu'il appelle *conteſſa Madrina*; une *Catherine Sandella*; une *Angèle Sarra*; une *Franceſchina*; une *Madonna Paolina*, qui peut-être ne diffère pas de Paule nommée ci-deſſus. La femme de Jean-Antoine Sirena, laquelle s'appelloit *Angèle*, & dont il eſt beaucoup parlé dans le premier volume de ſes Lettres, fut auſſi l'objet de ſon amour. Il compoſa quel-

ques ſtances à ſa louange ; &, comme il affectoit de dire que ſes liaiſons avec la Sirena, qu'il qualifioit jeune femme très-chaſte, étoient honnêtes, il voulut dédier ces ſtances à l'impératrice, en diſant qu'il les avoit compoſées très-chaſtement. Cela n'empêcha pas que les parens de cette femme ne trouvaſſent que tout l'honneur qu'il lui faiſoit par la chaſteté de ſon intention, ne lui fit du deshonneur.

Mais les amours de l'Arétin ne ſe bornerent pas là. La plûpart des femmes qu'il eut à ſon ſervice, ſatisfirent ſon incontinence. Le Sanſovin, ſon ami, ne put s'empêcher de le reprendre dans une Lettre, de ce qu'il ouvroit trop facilement ſa maiſon aux femmes de joie. Entre celles qui le ſervirent, il fait mention lui-même d'une Marietta dall' Oro, d'une Claire, & d'une Marguerite Pocoſila, leſquelles étoient ſurnommées *Arétine*.

Marietta dall' Oro pourroit bien être celle dont il fit la femme d'Ambroiſe Euſebi, ſon élève ; ce qui ſemble réſulter d'une de ſes Lettres du ſecond tome, & d'une d'Euſebi, qui ſe trouve dans le même volume.

Il n'eſt pas tout-à-fait hors de propos, à l'occaſion de cet Euſebi, de rapporter quelque choſe qui concerne l'Arétin dans la premiere ſcène du troiſieme acte de la *Cognata*, (la belle-ſœur) comédie de Nicolas Zani. Les acteurs de la ſcène ſont *Pindare*, valet, & *Lurconio*, paraſite.

PINDARE.

« Puiſque je me ſuis reſſouvenu de l'Arétin, je » veux te dire ce qui lui eſt arrivé. »

LURCONIO.

« Que lui eſt-il donc arrivé ? »

PINDARE.

« Je te le dirai. »

« Pierre, plus âpre après les jeunes garçons que » ne le ſont les précepteurs, & qui dépenſeroit à

» cet égard plus que les Siennois ne font à la taverne,
» avoit dans sa maison un jeune homme de vingt
» ans ou plus ; &, comme ce jeune homme étoit
» honteux d'être en cet état, & le vouloit quitter,
» il lui donna, pour le retenir, une femme ; &,
» l'ayant lié de cette chaîne, il se servoit de l'un &
» de l'autre. Ensuite il envoya ce jeune homme en
» France pour quelque affaire ; &, suivant sa cou-
» tume, il alla dans les auberges à la chasse des
» jeunes gens, n'en logeant plus chez lui. Cela fut
» cause qu'un jour la femme du jeune homme s'étant
» levée de très-grand matin, lui vola tout ce qu'il
» avoit, &, s'étant embarquée, s'en alla, Dieu
» sçait où. »

LURCONIO.

« Ne lui laissa-t-elle rien ? »

PINDARE.

« Rien, si ce n'est la médisance, & les hardes
» qu'il avoit sur son corps, ou hors de chez lui. Cela
» fit que, dans tout Venise, on le montroit au doigt,
» & que chacun disoit : *Le voilà ! Le voilà !* »

LURCONIO.

« Eh quoi ! n'en rougit-il point ? »

PINDARE.

« Pourquoi veux-tu qu'il en rougisse ? Ne vois-tu
» pas qu'il aime moins son honneur, que nos sei-
» gneurs modernes n'aiment la justice ? »

LURCONIO.

« Ne m'en dis pas davantage, & crois qu'elle le
» traita comme il le méritoit. »

Ce ne fut pas là tout ce que l'Arétin eut à souf-frir du mari de la femme. Il avoit envoyé le pre-mier en France, pour recevoir six cens écus d'or,

promis par le roi François I. Euſebi les reçut, & les perdit au jeu. L'Arétin ſe mit dans la tête que ç'avoit été chez le cardinal de' Gaddi, dont il parle en divers endroits de ſes ouvrages, comme d'un homme généralement mépriſé. Il ſe vengea par une Lettre prodigieuſement inſolente, qu'il écrivit à ce cardinal, & par divers traits de ſatyre qu'il ſema dans d'autres ouvrages.

Il apprit, dans la ſuite, que la perte de ſon argent s'étoit faite dans la maiſon de Pierre Strozzi, fameux capitaine de ce tems-là, qu'il voulut, par des Lettres fort hautes, forcer de lui rendre la ſomme; mais Strozzi rejetta ſa demande, & mépriſa ſes menaces: il lui ſçut même impoſer ſilence, de maniere à le faire trembler. Euſebi, qui précédemment avoit donné des marques de ſon zèle pour ſon maître, en donnant des coups de bâton à Niccolò Franco, d'abord ami, puis ennemi mortel de l'Arétin, ayant perdu l'argent de ſon maître & ſa femme, s'enfuit à Lisbonne.

La maîtreſſe que l'Arétin aima le plus, & le plus long-tems, fut Pernice Riccia, femme mariée qu'il garda quelque tems dans ſa maiſon. Il en eut un ſoin prodigieux, ne la quitta point durant une maladie de treize mois, & ne ceſſa point de l'aimer, lorſqu'elle l'eut trahi cruellement, en s'enfuyant avec un autre galant. Il la pleura même, pendant pluſieurs années, après ſa mort arrivée en 1545. Il parle d'elle dans pluſieurs Lettres de ſon premier & de ſon ſecond volume.

Il eut de ces diverſes concubines pluſieurs filles, dont une, qui, peut-être, fut la premiere, & dont la mere fut Catherine Sandella, nommée ci-deſſus, vint au monde dans le mois de Juin 1537. Il paroît qu'elle fut tenue ſur les fonts par le célèbre peintre Frà Baſtiano del Piombo, & par le libraire François Marcolino. Le lieu de ſa naiſſance la lui fit nommer *Adria*. La tendreſſe qu'il eut pour cette fille, dont il parle ſouvent comme d'une jeune perſonne

de beaucoup d'eſprit & de bonne humeur, fut ſi grande, qu'il en donne de fortes preuves dans beaucoup de ſes lettres, & qu'il en voulut immortaliſer la mémoire par une médaille, où d'un côté l'on voit la tête de la mere, avec cette inſcription : CATERINA MATER (*Catherine mere*) ; & de l'autre la tête de la fille, avec ces mots autour : HADRIA DIVI PETRI ARETINI FILIA, (*Adria, fille du divin Pierre Arétin.*)

Son amour pour cette fille lui fit deſirer vivement de la marier. Il paroît qu'en conſéquence il la fit élever dans un couvent, & prit de bonne heure ſes meſures pour lui faire une dot de mille ducats, ſomme alors très-conſidérable. Come I, duc de Toſcane, le cardinal de Ravenne, & don Juan de Mendoza, ambaſſadeur de Charles-Quint à Veniſe, concoururent à former cette dot. Le premier donna trois cens ducats, pour n'être remis au mari qu'après la conſommation du mariage. Le ſecond donna deux cens ducats, faiſant partie de cinq cens, qu'il avoit promis à l'Arétin ; & le troiſieme en donna cent. Des sûretés furent données au futur mari, pour les quatre cens ducats de ſurplus. Le mari fut Diotallevi Rota, citoyen d'Urbin, mais originaire de Bergame, lequel avoit vingt-neuf ans. Le mariage, qui ſe conclut en 1548, à Veniſe, ſe fit l'année d'après ; & le mari ne conduiſit ſa femme à Urbin qu'au mois de Juin 1550, après avoir reçu toute la dot. Le duc & la ducheſſe d'Urbin firent des honneurs ſinguliers à la jeune femme, en conſidération de ſon pere, qu'ils eſtimoient beaucoup l'un & l'autre.

« Je ne méritois pas, dit l'Arétin au Duc dans une lettre de ſon cinquieme volume, « qu'une ſi grande » foule de cavaliers allât, par ordre de votre bé- » nigne politeſſe, au devant de ma fille juſqu'à huit » milles d'Urbin. Vous me faites, non paroître, » mais être réellement quelque choſe dans le monde. »

Il parle un peu plus bas, du concours du peuple, » des fenêtres illuminées, lorſque la chaſte jouven-

» celle fit, à trois heures de nuit, ſon entrée dans » la ville, » & de l'honneur que le duc & la ducheſſe lui firent de l'envoyer complimenter de leur part auſſi-tôt qu'elle fut arrivée.

Mais le plaiſir, qu'il eut de ce mariage & de l'accueil fait à ſa fille, fut ſuivi, quelques années après, d'un violent chagrin, parce que les parens de ſon gendre en agiſſoient mal avec ſa fille. Il fut obligé de l'aller chercher pour la ramener à Veniſe, & de la garder chez lui. Depuis, il conſentit, après mille promeſſes du mari, qu'il la remmenât à Urbin; mais différens dégoûts domeſtiques occaſionnerent une nouvelle brouillerie; ce qui l'obligea de recourir, par une Lettre très-preſſante, à la ducheſſe d'Urbin, pour la ſupplier de ſe faire rendre compte de ces querelles domeſtiques, & d'interpoſer ſon autorité pour rendre le ſort d'Adria plus heureux.

Il lui naquit au mois de Septembre 1547, une autre fille, dont il parle dans pluſieurs des Lettres des tomes cinq & ſix. Il lui donna le nom d'*Auſtria*, tant à cauſe de ſon extrême vénération pour la maiſon d'Autriche, que pour avoir dans ce nom un puiſſant motif de la marier. En effet, comme il n'eut pas pour elle moins de tendreſſe que pour Adria, il ne deſira pas moins fortement de la voir mariée; mais il n'en eut pas la ſatisfaction. Elle n'avoit qu'environ dix ans lorſqu'il mourut. Il n'avoit pas oublié cependant de penſer à faire la dot de cette fille. Les Juntes avoient à lui ſept cens écus. Il pria le duc d'Urbin de vouloir bien recevoir cette ſomme, & d'aſſigner un bien qui fût pour la dot d'Auſtria.

L'on apprend d'une Lettre de Marcolino, compere de l'Arétin, que ce dernier eut une troiſieme fille, qui mourut très-jeune, & peut-être au maillot. Elle avoit eu pour parrein ce même Marcolino, qui l'avoit été d'Adria. Cette fille dut être la troiſieme, & être née après Auſtria, puiſqu'en parlant de celle-ci, ſon pere dit quelque part, que Dieu lui avoit donné une ſeconde fille.

Malgré tous les vices de l'Arétin, il faut lui rendre juſtice, & le louer d'avoir été bon pere. On vient d'en voir des preuves; on y peut ajoûter quelque choſe que le Doni rapporte : voici ce que c'eſt.

« Etant allé, dit-il, un matin chez le ſeigneur » Pierre Arétin, avec un de mes amis, qui deſiroit » de voir un ſi grand homme; dès l'entrée de ſa » chambre, je le vis qui s'amuſoit avec une petite » fille qu'il avoit, à quelques-uns de ces petits jeux » qui plaiſent ordinairement à des peres très-tendres pour leurs enfans. Dès que j'eus vu cela, je » poſai mes mains à plat ſur la poitrine de celui » qui m'accompagnoit, en lui diſant : Attendez un » peu, vous ne pouvez pas entrer ici. » L'Arétin » cependant me dit : Laiſſez-le entrer auſſi..... » Non, lui repliquai-je, il n'a point encore eu d'enfans. »

L'Arétin, né bâtard, & n'ayant point été légitimé, ne penſa jamais, quelque tendreſſe qu'il eût pour ſes filles, à les faire légitimer. Sa réponſe aux reproches qu'on lui faiſoit à ce ſujet, eſt ſi ſinguliere, & ſi bien dans ſon goût, qu'elle mérite d'être rapportée. On la trouve dans le cinquieme volume de ſes Lettres, pag. 165. « Quant à ce qu'ils me » blâment, dit-il, de ce que je ne fais point légitimer mes filles, je n'importune pour cette grace, » ni la ſainteté du pape, ni la majeſté de l'empereur, parce que mon eſprit, qui les tient dans » mon cœur, les a légitimées de maniere, qu'elles » n'ont pas beſoin à cet égard d'autre cérémonie. »

ADRICHOMIA, (*Cornelie*) religieuſe de l'ordre de S. Auguſtin au XVI ſiécle, fille d'un gentilhomme Hollandois. Elle ſe diſtingua par ſon talent pour la poëſie, & elle ne l'employa jamais que pour l'honneur de la religion. Elle mit en vers les pſeaumes de David, & compoſa quelques autres poëmes ſacrés.

ÆLIA PETINA, dame Romaine, de la famille des Tubérons. L'empereur Claude l'épouſa, & en eut un

fils nommé *Antoine*. Il la répudia enſuite pour faire place à Meſſaline, dont il étoit devenu amoureux.

AFRANIE, femme de Lucinius Buccio, ſénateur Romain. Elle vivoit encore ſous le premier conſulat de J. Céſar, l'an de Rome 696. Cette femme étoit poſſédée du démon de la chicane, & plaidoit elle-même ſes procès devant le Préteur, avec une hardieſſe qui alloit juſqu'à l'effronterie. C'eſt pourquoi les femmes hardies & effrontées étoient appellées de ſon tems *Afranies*.

AFRANIE, fille de L. Ménénius Agrippa, qui fut conſul 502 ans avant J. C. Ebuſſe, veuve de Ménénius Agrippa, poſſédant un bien très-conſidérable, inſtitua ſa fille Pétronille ſon héritiere, & ne laiſſa que vingt mille écus aux fils d'Afranie, ſon autre fille, quoique les deux ſœurs fuſſent également dignes, par leur mérite, de la tendreſſe de leur mere. Afranie ne voulut point ſe ſervir, contre ſa ſœur, de la reſſource que la loi lui fourniſſoit, qui étoit de jurer devant les Centurions qu'elle avoit été deshéritée ſans aucune cauſe; elle aima mieux ſe ſoumettre aux dernieres volontés de ſa mere, que de les faire déclarer nulles par les juges, & ſe montra d'autant moins digne du tort qu'elle ſouffroit, qu'elle le ſupporta plus patiemment.

AFRE, (*ſainte*) martyre en Crète. Elle avoit été formée au métier de courtiſane par Hilarie, ſa mere. Elles étoient payennes. Afre & ſes trois ſervantes, Euprepie, Euménie & Digne ſe proſtituoient à tous ceux qui ſe préſentoient, lorſque Narciſſe, évêque de Jéruſalem, vint ſe cacher en Crète pendant la perſécution de Dioclétien & de Maximien. Afre l'entendit annoncer l'évangile; & ſa vie paſſée lui fit horreur. Elle en avoua toute l'infamie au ſaint évêque, qui, l'ayant ſuffiſamment inſtruite, la baptiſa. Sa mere Hilarie, & ſes trois ſervantes reçurent auſſi le baptême.

Ceux qu'Afre avoit coutume de recevoir chez elle, voyant que ſa porte étoit fermée, & que l'on refu-

ſoit de la leur ouvrir, l'allerent dénoncer comme Chrétienne. Elle confeſſa Jeſus-Chriſt avec beaucoup de fermeté devant le juge, qui ne pouvant l'engager à revenir au culte des faux dieux, la fit brûler vive. Huit jours après, ſa mere Hilarie, & ſes trois ſervantes Euprépie, Euménie & Digne, qui ne ceſſoient pas de veiller à ſon tombeau, furent arrêtées, & ſouffrirent le même ſupplice, avec pluſieurs autres martyrs.

AGALIS *ou* ANAGALIS, femme de l'iſle de Corfou. Les auteurs anciens parlent avec éloge de ſon ſçavoir. Elle poſſédoit principalement la rhétorique, & donnoit auſſi des leçons de grammaire. On aſſure même qu'elle en avoit compoſé quelques traités. Meurſius, en ſon ouvrage *des Jeux des Grecs*, lui attribue l'invention d'une ſorte de jeu de paume qui conſiſtoit à prendre la balle avant qu'elle eut touché la muraille.

AGAMÈDE, magicienne. *Voyez* PÉRIMÈDE.

AGANICE, Theſſalienne, fille d'Hégétor. Elle eſt la premiere femme connue pour s'être adonnée à l'étude de l'aſtronomie. Ses obſervations l'ayant miſe en état de prévoir les tems des éclipſes de lune, elle les annonçoit d'avance; &, comme les autres femmes Theſſaliennes ſe livroient preſque toutes aux cérémonies magiques; elles la crurent bien plus habile qu'elles dans leur ſcience. Elle leur fit accroire que, par ſes enchantemens, elle pouvoit faire deſcendre la lune du ciel ſur la terre.

AGAPE, dame Eſpagnole de grande maiſon, qui donna dans les erreurs des Gnoſtiques avec le rhéteur Elpidius, du tems de l'empereur Théodoſe.

AGAR, Egyptienne, ſervante d'Abraham. Sara, femme d'Abraham, ſe voyant ſans enfans, pria elle-même ſon mari d'eſſayer ſi Agar ne ſeroit pas plus heureuſe qu'elle. Abraham ſe rendit aux volontés de ſon épouſe, & il eut bientôt la joie de voir Agar enceinte. Agar, fière de donner un héritier à la maiſon d'Abraham, commença à mépri-

ſer ſa maîtreſſe. Sara en porta ſes plaintes à Abraham, qui lui permit de châtier l'inſolence de ſon eſclave. Sara uſa de la permiſſion avec tant de rigueur, que la malheureuſe Agar s'enfuit dans le déſert, & s'arrêta proche d'une fontaine qui étoit ſur le chemin de Sur. Là elle vit un ange qui lui commanda de retourner dans la maiſon d'Abraham, & d'appaiſer ſa maîtreſſe par ſes ſoumiſſions, lui annonçant que ſa poſtérité ſeroit un jour très-nombreuſe, & qu'elle auroit un fils à qui il ordonna de donner le nom d'*Iſmaël*. Agar retourna dans la maiſon d'Abraham, & y mit au monde un fils qu'elle appella *Iſmaël*, ſelon l'ordre de l'ange. Ce fils tant deſiré déplut à Sara, qui força ſon mari de le chaſſer avec ſa mere. Abraham donna à Agar du pain & de l'eau, & la renvoya avec le jeune Iſmaël, alors âgé de dix-huit ans. Agar s'enfonça dans le déſert de Berſabée; l'eau lui manqua bientôt; &, la chaleur étant exceſſive, elle vit ſon fils prêt à mourir de ſoif: elle le laiſſa ſous un arbre, & s'éloigna, pour ne pas être témoin de ſa mort. Un ange vint la conſoler, lui recommanda d'avoir ſoin de ſon fils, qui devoit être un jour chef d'un grand peuple. Il lui montra un puits plein d'eau, dont elle donna à boire à ſon fils. L'hiſtorien Joſephe, ſans avoir recours au merveilleux, raconte que des bergers ſecoururent Agar dans cette extrémité.

AGARISTE *ou* AGARISTIE, fille d'Hippocrate. Elle épouſa Xantippe, & eut de ce mariage le fameux Périclès. On rapporte que, quelque tems avant ſon accouchement, elle s'imagina en ſonge enfanter un lion.

AGARISTE, jeune Athénienne. Elle étoit d'une beauté ſi rare, que les jeunes gens de la Grèce, les mieux faits, qui en étoient épris, célébroient à l'envi des jeux publics pour mériter ſa tendreſſe. Elle étoit fille de Cliſthènes qui chaſſa d'Athènes le tyran Hippias, fils de Piſiſtrate, la troiſieme année de la LXVII olympiade, & avant J. C. 510. Cliſthènes étoit aïeul de Périclès.

AGASIE, fille d'un roi des Bretons, épousa Durſton, roi d'Ecoſſe, &, bientôt après, fut répudiée ſur de faux ſoupçons.

AGATHE. (*ſainte*) Elle naquit à Palerme, capitale de la Sicile, d'une famille diſtinguée par ſa nobleſſe, dans le troiſieme ſiécle. Sa beauté inſpira le plus violent amour à Quintien, gouverneur de Sicile pour l'empereur Dèce, qui réſidoit à Catane. Agathe, vertueuſe & chrétienne, réſiſta aux promeſſes & aux menaces du gouverneur. Quintien, irrité de ſa réſiſtance, ne ſongea plus qu'à la vengeance, & n'eut point d'horreur de faire déchirer cruellement ce corps qui avoit été l'objet de ſes deſirs. Sous prétexte qu'Agathe n'adoroit pas les dieux de l'empire, ce barbare lui fit couper les mammelles, & ordonna qu'on la roulât toute nue ſur des charbons ardens, & ſur des pointes de pots caſſés. Après cette exécution ſanglante, on la ramena en priſon, où elle mourut le 5 de Février l'an 251, ſous le troiſieme conſulat de l'empereur Dèce. Lorſque les habitans de Catane voient s'élever du ſein du mont Etna, aujourd'hui le mont Gibel, des feux qui menacent d'embraſer leur ville, il courent vers le tombeau d'Agathe, & ſe ſervent, pour repouſſer la flamme, du voile qui couvre ſon corps.

AGATHOCLÉE *ou* AGATHOCLIE, courtiſane & joueuſe d'inſtrumens, célèbre par ſa beauté. Ptolémée-Philopator, roi d'Egypte, en devint amoureux au point que, pour l'epouſer, il fit mourir la reine Eurydice, ſa femme, qui étoit auſſi ſa ſœur, & dont il avoit eu Ptolémée Epiphane. Cette princeſſe infortunée, qui eſt nommée *Arſinoë* par Polybe, & *Cléopatre* par Joſephe & Tite-Live, périt la deuxieme année de la CXLIII olympiade, 207 ans avant J. C. Agathoclée, ſecondée d'Agathocle ſon frere, & d'Œnanthe ſa mere, gouvernoit abſolument le royaume. Ils cacherent la mort du roi, pillerent ſes tréſors, & voulurent même faire mourir le jeune Ptolémée, qui n'étoit âgé que de quatre

quatre ou cinq ans ; mais le pleuple d'Alexandrie le délivra de ce danger, & Agathoclée fut miſe en piéces avec ſa mere & ſon frere, la même année que mourut Philopator, 204 ans avant J. C.

AGESISTRATE, mere d'Agis IV, roi de Lacédémone, princeſſe célèbre par ſon courage & ſa vertu. Dans un tems où les Lacédémoniens avoient dégénéré de la vertu de leurs ancêtres, Agis, leur roi, s'efforçoit, en faiſant du bien à tout le monde, de rétablir l'ancienne ſévérité des mœurs. Les Ephores, auſſi corrompus que le reſte des citoyens, le mirent en priſon, & le firent mourir. Sa mere Agéſiſtrate, le voyant mort, ſe jetta ſur ſon corps, & dit en l'embraſſant : « Tu t'es perdu, mon fils, & » tu nous a perdu par l'excès de ta douceur & de » ton humanité. »

AGLAIDE, fille de Mégacle. On eut peut-être ignoré juſqu'à ſon nom, ſi elle n'eût été fille de bon appétit; on peut dire qu'elle s'eſt immortaliſée en mangeant. Les hiſtoriens ont jugé à propos de tranſmettre à la poſtérité, qu'elle mangeoit à un ſeul repas dix livres de viande, autant de pain, & buvoit à proportion.

AGLAONICE, fille d'Hégétor, ſeigneur Theſſalien. Elle ſe rendit habile dans l'aſtronomie. Elle étoit fort orgueilleuſe de ſon ſçavoir ; & lorſqu'elle prévoyoit quelque éclipſe, elle ſe vantoit qu'elle feroit deſcendre la lune du ciel. Cette ridicule vanité a pu donner lieu au proverbe grec : « Vous at- » tirez la lune à votre confuſion. »

AGLASIE, dame Gauloiſe que S. Jerôme met au nombre des femmes ſçavantes en théologie. Il la compare à la reine de Saba.

AGNA fut une courtiſane célèbre à Rome. Horace en parle, mais uniquement pour lui reprocher qu'elle avoit un polype dans le nez.

AGNÈS. (*ſainte*) On ne peut preſque faire aucun fonds ſur ſon hiſtoire ; & ce qui ſuit, eſt ce qui paroît de plus certain. A l'âge de douze ans, elle

fut recherchée en mariage par un homme violemment épris de ſes charmes. Agnès lui ayant répondu qu'elle ne vouloit avoir d'autre époux que J. C, cet amant furieux la dénonça au juge comme Chrétienne. La jeune Agnès conſeſſa généreuſement ſa foi, & ſouffrit les plus cruels tourmens, avec une conſtance héroïque. Le juge, voyant qu'elle bravoit les ſupplices, l'attaqua par un endroit plus ſenſible: il la fit expoſer dans un lieu public; mais le ciel prit ſoin de conſerver ſon honneur; & le premier qui oſa jetter ſur elle un regard criminel, perdit auſſi-tôt la vue, & tomba demi-mort. Ce fait eſt atteſté par Prudence. On ignore le tems du martyre de cette ſainte.

AGNÈS, (*ſainte*) de Monte-Pulciano en Toſcane. Elle prit naiſſance dans cette ville, l'an 1274, & fut miſe, à l'âge de quatorze ans, dans le monaſtère des ſœurs qu'on appelloit *Sachines*, à cauſe d'un ſcapulaire de groſſe toile qu'elles portoient. Ses talens & ſes vertus l'éleverent bientôt aux premieres charges, & la firent nommer d'abord célériere de ce monaſtère à Monte-Pulciano, enſuite abbeſſe d'une autre maiſon du même ordre à Poceno, ville du comté d'Orviette. Elle-même établit enſuite un monaſtère à Monte-Pulciano, ſuivant la régle de ſaint Auguſtin, & l'inſtitut de S. Dominique; & ce fut-là qu'elle mourut le 20 Avril de l'an 1313. Ce monaſtère étant déchu depuis par la miſere des tems, ce qui y reſtoit de religieuſes fut transféré au couvent de S. Paul d'Orviette, qui fut donné l'an 1435, à des religieux de S. Dominique, où le corps d'Agnès fut tranſporté. Le pape Clément VII permit aux habitans de Monte-Pulciano de faire la fête d'Agnès, même avant la canoniſation. Clément VIII approuva l'office particulier de cette ſainte, & permit d'en faire la fête, & la fit inſérer dans le martyrologe Romain au 20 d'Avril. Elle a été canoniſée en 1727.

AGNÈS, fondatrice des hoſpitalieres de S. Jean

de Jéruſalem. Dans le tems que le célèbre Gérard, François Provençal, ſe conſacroit, dans l'hôpital de S. Jean de Jéruſalem, au ſervice des pélerins, une dame Romaine, nommée *Agnès*, d'un mérite diſtingué, gouvernoit la maiſon deſtinée à recevoir les perſonnes de ſon ſexe. Leur charité s'étendoit non-ſeulement à tous les pélerins, mais aux infidèles même, qui y recevoient l'aumône. Gérard ayant eu le ſoin & la direction de l'hôpital, ſous le titre d'adminiſtrateur, & voyant le nombre des hoſpitaliers & des hoſpitalieres augmenter de jour en jour, il propoſa, de concert avec Agnès, aux freres & aux ſœurs de renoncer au ſiécle, & de prendre un habit régulier. Son projet ayant été applaudi, il donna quelques régles. Le pape Paſcal II confirma dans la ſuite (en 1113) & approuva ce nouvel inſtitut; il prit les hoſpitaliers ſous ſa protection, leur accorda divers priviléges, & déclara Gérard adminiſtrateur de l'hôpital pour toute ſa vie. Telle eſt l'origine de l'ordre de Malte. Agnès fut établie ſupérieure des hoſpitalieres. Elle & Gérard, avec l'approbation du pape & du patriarche de Jéruſalem, furent reçus dans l'ordre de S. Auguſtin, & firent les mêmes vœux.

AGNÈS, impératrice, fille de Guillaume V, dit *le Grand*, duc de Guienne, comte de Poitou, & d'Agnès de Bourgogne-Comté. Elle épouſa l'empereur Henri III, ſurnommé *le Noir*. Elle eut de ce mariage Henri IV & Conrad duc de Baviere. Son époux étant mort en 1056, Agnès fut tutrice de l'empereur Henri IV ſon fils. Quelques ſeigneurs enleverent l'empereur à ſa mere, de concert avec Conrad, gouverneur du jeune prince, & le conduiſirent dans la Saxe. Agnès en conçut tant de chagrin, qu'elle quitta le monde, & ſe fit religieuſe à Frutelle en Lombardie. Le pape Grégoire VII lui fit faire un voyage en Allemagne, pour tâcher de diſpoſer plus favorablement l'eſprit de l'empereur ſon fils, qu'il ſçavoit mal-intentionné pour le ſaint ſiége.

Elle ne put y réuſſir, & mourut ſaintement à Rome l'an 1077.

AGNÈS de France, impératrice de Conſtantinople, fille de Louis dit *le Jeune*, & d'Alix de Champagne, & ſœur de Philippe ſurnommé *Auguſte*. En 1179, Alexis, comme fils de l'empereur Manuel, la demanda en mariage. Elle lui fut accordée. Agnès n'avoit encore que huit ans, lorſqu'on l'envoya à Conſtantinople, où le mariage fut célebré avec la plus grande pompe, le 2 Mars 1180. Agnès changea bientôt d'époux. Andronic-Comnène ayant fait mourir Alexis & uſurpé l'empire, épouſa cette princeſſe; mais elle étoit encore ſi jeune, qu'Andronic n'en eut point d'enfans. Agnès reſta veuve d'Andronic en 1185; elle conçut de l'amour pour Théodore Branas, homme de qualité, ſeigneur d'Andrinople & de Didymotique, & en fit ſon troiſieme époux.

AGNÈS, comteſſe de Nevers, d'Auxerre & de Tonnerre, puis impératrice de Conſtantinople, fille de Gui I de ce nom, comte de Nevers & d'Auxerre, & de Mahaud de Bourgogne. Le roi Philippe-Auguſte lui fit épouſer, en 1184, Pierre II, ſeigneur de Courtenai, empereur de Conſtantinople, à qui elle porta les comtés de Nevers & d'Auxerre, dont elle avoit hérité en 1181, par la mort de Guillaume V ſon frere. Elle ſuccéda auſſi, pour le comté de Tonnerre, à Renaud de Nevers, ſon oncle, qui mourut ſans enfans, au ſiége d'Acre, l'an 1191.

AGNÈS de Méranie, auſſi appellée *Marie* & *Marie-Agnès*, reine de France, fille de Berthold IV, duc de Méranie, dans la haute Saxe. Le roi Philippe-Auguſte en fit ſa troiſieme femme en 1196, après avoir répudié Ingelburge de Dannemarck, & il en eut Philippe de Hurepel ou Rude-peau, comte de Clermont en Beauvoiſis, & Marie qui fut mariée en dernieres nôces à Henri IV, duc de Brabant & de Lothier. Il falloit qu'Agnès eût autant d'eſprit que de beauté, pour s'être attachée pendant cinq

fils, le trop volage Philippe-Auguſte. Les cenſures de l'égliſe obligerent ce prince de répudier Agnès, qui fut obligée de quitter la cour, & de ſe retirer à Senlis en 1201. Elle en conçut tant de chagrin, qu'elle en mourut, la même année, au château de Poiſſy.

AGNÈS de Poitiers, reine d'Aragon, fille de Guillaume IX, duc de Guienne, comte de Poitiers, & de Philippe ou Mahaud de Toulouſe, ſa ſeconde femme. Cette princeſſe eut deux maris; un vicomte de Thouars, & dom Ramire II, roi d'Aragon, ſurnommé *le Moine*, parce qu'on le tira du cloître pour l'élever ſur le trône. Elle eut de ce dernier mariage une fille unique nommée *Perrenelle* ou *Urraque*, qui épouſa Raimond VI, comte de Barcelone, & roi d'Aragon.

AGNÈS, fille d'Albert I, empereur, femme d'André, roi de Hongrie. Cette princeſſe ſe diſtingua par ſa politique & par ſon adreſſe à manier les eſprits. Son pere étant mort, elle fixa ſon ſéjour dans les cantons Suiſſes, où ſes talens furent d'un grand ſecours à ſon frere Albert. Elle ſçavoit à propos ménager la paix entre ſon frere & les Suiſſes. Lorſqu'elle voyoit Albert trop foible, elle engâgeoit les Suiſſes à faire la paix,, ou du moins une trève. Albert profitoit du tems, ramaſſoit des troupes, & attaquoit les Suiſſes, lorſqu'ils s'y attendoient le moins. Agnès ſçavoit couvrir ſon manége du plus beau prétexte. Elle n'avoit en vue, diſoit-elle, que le bien de la paix; & la compaſſion des maux que la guerre cauſoit aux Suiſſes, étoit le ſeul motif qui la faiſoit agir.

AGNÈS de France, épouſe de Robert II, duc de Bourgogne, auquel elle fut mariée en 1279. Cette princeſſe ſe montra digne, par ſes vertus du roi S. Louis ſon pere. Elle mourut en 1327, & fut enterrée à Cîteaux, près du Duc ſon mari.

AGNÈS de Bourgogne, ducheſſe de Bourbon, fille de Jean *Sans-peur*, duc de Bourgogne, & de

Marguerite de Baviere. Elle épouſa à Autun Charles I du nom, duc de Bourbon & d'Auvergne, comte de Clermont, le 17 de Septembre 1425. Sa vertu & ſa piété la rendirent recommandable. Elle mourut dans une extrême vieilleſſe, à Moulins en Bourbonnois, le premier de Décembre 1476.

AGNÈS de Vermandois, ducheſſe de Lorraine, fille d'Herbert de Vermandois, comte de Troyes, & de la reine Ogine ou Ogive. Elle épouſa Charles de France, premier de ce nom, duc de Lorraine. Elle fut faite priſonniere à Laon avec ſon mari, & ſouffrit avec lui les incommodités de la priſon.

AGNÈS de Bourbon, comteſſe d'Artois, fille d'Archambaud IX, dit *le Jeune*, ſire de Bourbon, & d'Yolande de Châtillon, épouſa Jean de Bourgogne, ſeigneur de Charolois. Après la mort de ce prince, elle ſe remaria, en 1277, à Robert II, comte d'Artois, petit-fils de Louis VIII, roi de France. Elle eut de ſon premier mariage Béatrix de Bourgogne, dame de Bourbon & de Charolois, mariée à Robert de France, comte de Clermont, duquel ſont deſcendus les ducs de Bourbon.

AGNÈS de Navarre, comteſſe de Foix, fille de Philippe III, roi de Navarre, comte d'Evreux, & de Jeanne de France, reine de Navarre, fille unique de Louis X dit *Hutin*, roi de France. Elle fut mariée, en 1348, à Gaſton Phébus, troiſieme du nom, comte de Foix, & vicomte de Béarn. L'illuſtre Gaſton de Foix naquit de ce mariage.

AGNÈS de Savoye, fille puînée de Louis duc de Savoye, & d'Anne de Chypre, morte le 16 de Mars 1508. Son corps fut porté à Notre-Dame de Cleri, & ſes entrailles à ſainte Geneviève de Paris. Cette princeſſe épouſa à Montargis, en 1466, François d'Orleans, premier du nom, comte de Dunois & de Longueville.

AGNÈS SOREL, dame de Beauté. La belle Agnès naquit au village de Fromenteau, près de Loches en Touraine; mais l'éclat de ſa beauté la

dédommagea bientôt de l'obscurité de sa naissance. Charles VII, roi de France, entendit parler de ses charmes, & voulut décider par lui-même de leur valeur. Ce prince, qui fut, pendant quelque tems, plus occupé à apprécier les attraits d'une belle, que le mérite d'un sujet, ne put voir Agnès sans émotion. Il parla de son amour. Agnès, pour résister, avoit trop d'ennemis à vaincre; sa jeunesse, son cœur, le desir trop naturel aux femmes de plaire & d'être aimées, l'ambition peut-être. Elle voyoit un roi dans un amant. Charles fut heureux; il oublia dans les bras de sa maîtresse la perte de son royaume.

Cette foiblesse n'est point excusable; mais la beauté d'Agnès eût fait plus d'un infidèle à la gloire. Elle joignoit aux graces les plus séduisantes, beaucoup d'esprit & de grandeur d'ame. La gaieté brilloit dans ses regards, & sa présence l'inspiroit aux autres. Son visage étoit coloré d'une aimable rougeur, sa démarche noble & aisée, sa conversation amusante & toujours soutenue par l'enjouement le plus naturel & le plus réservé. L'histoire, qui ne tait point sa foiblesse, lui rend cette justice; & la reine, malgré tous les reproches qu'elle étoit en droit de lui faire, ne pouvoit lui refuser son amitié & même son estime. Les pauvres & les malheureux trouvoient en elle une mere compatissante: les églises ont senti les effets de sa libéralité; mais ce qui met le comble à sa gloire, c'est le noble usage qu'elle fit de son ascendant sur l'esprit du roi. Agnès étoit pour ce prince un ami intime, qui lui rappelloit sans cesse ce qu'il devoit à son peuple, & ce qu'il se devoit à lui-même. Elle ne voulut jamais souffrir qu'il abandonnât le siége d'Orleans: « Oubliez-moi, lui » dit-elle, jusqu'à ce que vous ayez vaincu vos en» nemis. » Cette parole admirable nous a été conservée par le poëte, qui, sous François I, fit son panégyrique; & ce prince même, au rapport de S. Gelais, la célebra dans le quatrain suivant:

Plus de louange & d'honneur tu mérites,
Ta cauſe étant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un cloître ouvrer
Cloſe Nonain ou bien dévot hermite.

Tous les poëtes, à l'exemple de ce prince, jetterent des fleurs ſur le tombeau d'Agnès; & ſon nom fut auſſi fameux dans la France, mais moins fatal que celui d'Helene l'avoit été dans la Grèce : on l'appelloit communément *la Belle des Belles;* & ce fut pour lui conſerver cet éloge juſques dans ſon nom, que Charles lui donna le château de Beauté, près de Vincennes.

M. de Fontenelle parle du ſtratagême dont elle ſe ſervit pour inſpirer au roi, ſon amant, le deſir de recouvrer le trône de ſes ancêtres.

Dialogue. « Le roi, dont j'étois aimée, vouloit » abandonner ſon royaume à des uſurpateurs étran- » gers, & s'aller cacher dans un pays de monta- » gnes, où je n'euſſe pas été trop aiſe de le ſuivre. » Je m'aviſai d'un ſtratagême pour le détourner de » ce deſſein. Je fis venir un aſtrologue, avec qui » je m'entendois ſecrettement : il me dit un jour, » en préſence de Charles, que tous les aſtres étoient » trompeurs, ou que j'inſpirerois une longue paſ- » ſion à un grand roi. Auſſi-tôt je dis à Charles : » Vous ne trouverez donc pas mauvais, Sire, que » je paſſe à la cour d'Angleterre; car vous ne vou- » lez pas être roi, & il n'y a pas aſſez de tems que » vous m'aimez, pour avoir rempli ma deſtinée. La » crainte qu'il eut de me perdre, lui fit prendre la » réſolution d'être roi de France, & il commença » dès-lors à ſe rétablir. »

C'eſt à ce ſujet, que l'on ne donne pas comme un trait hiſtorique, que M. de Fontenelle fait cette réflexion ingénieuſe : « Voyez combien la France eſt » obligée à l'amour, & combien ce royaume doit être » galant, quand ce ne ſeroit que par reconnoiſſance. »

Les charmes & la vertu d'Agnès ne purent la ſau-

ver des malheurs attachés à la condition humaine; elle fut attaquée de la dyſſenterie dans un voyage qu'elle fit, pour aller joindre le roi qui étoit en Normandie. Elle s'arrêta en l'abbaye de Jumièges, à quatre lieues de Rouen, où le roi étoit, & mourut dans des ſentimens très-chrétiens, le 9 de Février 1449, à l'âge de quarante ans. Elle fut enterrée dans l'égliſe collégiale de Loches. On y voit dans le chœur ſon tombeau de marbre noir, ſurmonté de ſon effigie en marbre blanc; deux anges tiennent l'oreiller ſur lequel repoſe ſa tête, & à ſes pieds ſont deux béliers. Autour on lit cette épitaphe:

Ci giſt noble demoiſelle Agnès Sorelle, en ſon vivant, dame de Beauté, Rocherie, d'Iſſoudun, de Vernon-ſur-Seine, pitieuſe envers toutes gens, & qui largement donnoit de ſon bien aux égliſes & aux pauvres, laquelle trépaſſa le neuvieme jour de Fevrier 1449. Priez Dieu pour le repos de l'ame d'elle. *Amen.*

L'égliſe de Loches lui accorda volontiers cet honneur, en faveur de deux mille écus d'or qu'elle lui donna, pour acheter les terres de Fromenteau & de Bigorre, pour la fondation d'une meſſe perpétuelle, & de quatre anniverſaires ſolemnels. Elle lui fit encore préſent d'une magnifique tapiſſerie, de pluſieurs joyaux & tableaux, & d'une ſtatue d'argent de ſainte Magdeleine, avec une de ſes côtes. Après toutes ces obligations, les chanoines pouſſerent l'ingratitude envers leur bienfaitrice, juſqu'à prier Louis XI, par un motif de lâche adulation, de faire enlever du milieu de leur cloître un objet ſi mondain. Le roi, malgré l'averſion qu'il avoit toujours témoigné pour tous ceux que ſon pere avoit chéris, répondit aux chanoines: « Je conſens à ce que vous » deſirez; mais avant il faut me rendre tout ce que » vous avez reçu d'elle. » Cette réponſe les raſſura ſur les vertus de leur état, qu'ils ſe diſoient en danger de perdre.

Louis XI, étant dauphin, fut accuſé d'avoir em-

poiſonné Agnès; d'autres écrivains rapportent que ſous le ſpécieux prétexte de venger la reine, ſa mere, il pouſſa une fois l'emportement juſqu'à lui donner un ſoufflet en préſence du roi; mais ce fait eſt auſſi peu certain que l'accuſation, que l'on intenta à Jacques Cœur, eſt imprudente. On le ſoupçonna coupable de la mort d'Agnès : la confiance qu'elle témoigna pour ce ſurintendant des finances, en le nommant ſon exécuteur teſtamentaire, & plus encore ſa conduite irréprochable, le juſtifierent aſſez de cette impoſture.

M. Bonami a prétendu qu'Agnès étoit morte en couches, & que l'enfant vécut ſix mois; mais eſt-il probable qu'elle ait choiſi une abbaye de moines pour accoucher, & qu'elle ait ſuivi l'armée dans un tel état? Les panégyriſtes contemporains penſent bien autrement, ils diſent que le roi n'eut que de l'eſtime pour elle. Voici ce que dit Jean Chartier. » Si aucune choſe elle avoit commis avec le roi, » cela avoit été fait très-cauteleuſement & en ca- » chette. Bien eſt-il vrai que cette Agnès eut une » fille, laquelle ne véquit guères, & qu'elle diſoit » être & appartenir au roi; mais le roi s'en eſt tou- » jours fort excuſé, & n'y réclama oncques rien. »

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que Charles VII la pleura beaucoup, & répéta ſouvent, dans les premiers accès de ſa douleur, qu'il n'en aimeroit jamais d'autre; mais les charmes d'une nouvelle maîtreſſe firent bientôt ſécher ſes larmes, & ſon premier amour diſparut avec l'objet qui l'avoit fait naître.

AGNÈS ARNAULD, fille d'Antoine Arnauld. *Voyez* ARNAULD.

AGNÈS, fille d'Othocar, roi de Bohême. L'empereur Frédéric lui offrit ſa couronne & ſa main; mais Agnès préféra à la pourpre l'habit des religieuſes de ſainte Claire qu'elle prit en 1254.

AGNODICE, jeune fille Athénienne. On ignore dans quel tems elle vivoit. L'aréopage, ou ſénat d'Athènes, défendit aux femmes la médecine,

& par conſéquent la fonction d'accoucheuſes, qui en étoit une dépendance. Pluſieurs dames Athéniennes, bleſſées d'une loi qui ne paroiſſoit pas s'accorder avec leur pudeur, aimerent mieux mourir que de conſentir à être ſecourues par des hommes. Une jeune fille, nommée *Agnodice*, touchée du malheur de ſes concitoyennes, prit le parti de ſe déguiſer, & alla, ſous l'habit d'un homme, dans la fameuſe école d'Hiérophile, s'inſtruire de la médecine, & ſur-tout de l'art d'accoucher. Enſuite elle fit confidence de ſon ſexe aux dames d'Athènes, & eut par-là toute la pratique. Les médecins, jaloux de ſon bonheur, dont ils ignoroient la vraie cauſe, l'accuſerent de chercher à corrompre les femmes, ſous prétexte de les ſecourir. Agnodice, citée devant le ſénat, découvrit ſon innocence par ſon ſexe; mais les accuſateurs, profitant de cet aveu contre elle-même, alléguèrent la loi qui lui interdiſoit la médecine; &, ſur ce fondement, elle fut condamnée. A cette nouvelle, les femmes d'Athènes accourent au ſénat, crient à l'injuſtice, & ſe plaignant de la dureté des hommes, leur reprochent que ce ſont moins des maris qu'elles trouvent en eux que des meurtriers, puiſqu'ils condamnoient dans Agnodice la ſeule perſonne qui pouvoit leur épargner une mort cruelle, à laquelle elles s'expoſoient plutôt qu'aux mains & aux yeux des hommes. Le ſénat comprit l'injuſtice de la loi, & permit aux femmes de rentrer dans leurs droits ſur la médecine & les accouchemens.

AGONNA, (*reine d'*) ſur la côte occidentale d'Afrique. Vers la fin du ſiécle dernier, ce pays étoit gouverné par une reine, & il y avoit déja long-tems qu'il l'étoit par des femmes. Cette princeſſe, dit Boſman, avoit l'ame noble & grande, beaucoup de courage & de conduite. Elle ne vouloit point ſe marier, afin de ne pas partager ſon autorité. Cependant, au rapport de ce voyageur, elle n'étoit pas entiérement privée des douceurs de l'amour.

AGREDA, (*Marie d'*) prit naiſſance dans la ville d'Agréda en Eſpagne, qui lui a donné ſon nom. Elle étoit fille de François Coronel & de Catherine d'Aréna. Toute la famille de Marie ſe conſacra au ſervice de Dieu. Sa mere, s'imaginant avoir reçu une révélation qui lui ordonnoit de fonder un couvent de religieuſes de l'Immaculée Conception, en jetta les fondemens dans ſa propre maiſon, du conſentement de ſon mari, & s'y renferma avec Marie & une autre fille qu'elle avoit, le 13 de Janvier 1619: le pere ſuivit cet exemple, & alla joindre ſes deux fils qui étoient religieux dans un couvent de l'ordre de S. François. En 1627, Marie fut jugée digne de la charge de ſupérieure, quoiqu'elle n'eût encore que vingt-cinq ans : on obtint pour elle une diſpenſe d'âge; & par obéiſſance, elle ſe ſoumit au choix qu'on avoit fait d'elle. En 1637, elle commença à écrire la Vie de la ſainte Vierge, pour obéir aux ordres réiterés qu'elle dit avoir reçus du ciel. Un confeſſeur éclairé, qui dirigeoit alors ſa conſcience, pendant l'abſence de ſon directeur ordinaire, l'engagea à brûler ce livre. Mais ſon directeur ordinaire, étant de retour, lui commanda de travailler de nouveau à cet ouvrage. Marie obéit; mais, malgré les nouvelles lumieres qu'elle aſſure avoir reçues du ciel ſur cet ouvrage, il eſt plein de fables & de rêveries, qu'elle prend pour des révélations. Elle mourut au mois de Mai 1665, à l'âge de 63 ans. Elle fit beaucoup plus de bruit après ſa mort que pendant ſa vie. Quelques ouvrages obſcurs & myſtiques, qu'on trouva écrits de ſa main, troublerent l'Eſpagne, la France & l'Italie. Marie avant de mourir, avoit atteſté par écrit, que tout ce qui étoit contenu dans ces livres, lui avoit été révélé. Sur cette atteſtation, l'évêque de Tarragone, ordinaire du lieu où étoit ſitué le monaſtere de cette religieuſe, en permit l'impreſſion. Ils parurent à Madrid en 1680, ſous ce titre : *Myſtica ciudad de Dios, milagro de ſu omnipotencia, y*,

abyſſo de la gracia. Hiſtoria divina &c. C'eſt à-dire, Myſtique cité de Dieu, miracle de ſa toute-puiſſance, & abîme de ſa grace. Hiſtoire divine de la ſainte Vierge, &c. Ces livres eſſuyerent beaucoup de contradictions; on les regarda comme les viſions d'un cerveau échauffé. Mais l'inquiſition les approuva après un mûr examen, & permit l'édition de Madrid. Ceux qui s'étoient déclarés contre ces livres, eurent recours à l'inquiſition de Rome, dont le jugement ne fut pas favorable à Marie d'Agréda: il en défendit la lecture par un décret du jeudi 26 de Juin 1681, ſous le pape Innocent XI. Ce conflit de juriſdiction entre ces deux tribunaux fut la ſource de mille débats. Le roi d'Eſpagne ne dédaigna pas d'entrer dans cette querelle, qui n'avoit rien de frivole que le ſujet. Mais ſa médiation n'eut pas réuſſi à calmer les eſprits, ſi les erreurs d'un viſionnaire encore plus célèbre, n'euſſent fait oublier Marie d'Agréda. On abandonna ſon affaire pour penſer à celle du Quietiſte Molinos. Des tribunaux d'Eſpagne & d'Italie, Marie fut transférée à celui de la Sorbonne, qui cenſura ſes ouvrages, malgré les cabales de Tirſe Gonzalès, général des Jéſuites, & l'oppoſition de tout l'ordre des Cordeliers, grands partiſans de cette religieuſe.

AGRIA, (*femmes d'*) ville de Hongrie. En 1552, les Turcs faiſant le ſiége de cette importante place, les femmes des aſſiégés ſe diſtinguerent par leur courage & par leur intrépidité. Elles ſe trouvoient dans les endroits les plus périlleux, & portoient à leurs maris des eaux bouillantes & de groſſes pierres, pour les jetter ſur les Mahométans. Deux actions, entr'autres, furent fort remarquables dans ce ſiége.

Pendant un aſſaut des plus furieux, une femme, qui portoit une groſſe pierre ſur ſa tête pour la jetter du haut de la muraille, fut frappée d'un coup de canon, qui lui emporta la tête, & tomba morte aux pieds de ſa fille. Cette généreuſe Amazone, pé-

nétrée d'une juſte douleur à ce ſpectacle, crut qu'elle ne ſeroit pas digne de vivre, ſi elle n'avoit point le courage de venger ſa mere. Au même inſtant, elle ſe ſaiſit de la pierre arroſée du ſang maternel; & furieuſe, elle vole ſur la muraille, & lance ſa pierre à l'endroit où les ennemis étoient en plus grand nombre. Elle en tua deux, & en bleſſa pluſieurs autres.

La ſeconde action eſt encore plus remarquable: une dame de cette ville étoit proche de ſon gendre, au moment qu'il fut tué en combattant généreuſement ſur la muraille. Le voyant étendu mort, elle ſe tourna vers ſa fille qui l'accompagnoit, & lui dit, ſans faire paroître la moindre émotion: « Ma chere » fille, allez rendre les derniers devoirs à votre mari; » mais cette jeune dame, qui n'étoit pas moins courageuſe que ſa mere, lui répondit, ſans verſer aucune larme: « Madame, il n'eſt pas tems de pleu- » rer & de faire des pompes funèbres; nous ne devons » ſonger qu'à la vengeance. » Auſſi-tôt elle prit l'épée de ſon mari, & courut s'en ſervir, contre les aſſiégeans, avec tant d'adreſſe & d'ardeur, qu'on eût dit qu'elle n'avoit jamais fait autre choſe. Elle ne voulut point quitter la brèche, qu'elle n'eût fait tomber trois Turcs ſous ſes coups. A la fin, ſa foibleſſe & la délicateſſe de ſon ſexe ne lui permettant pas de faire de plus longs efforts, elle ſe retira pour aller rendre les honneurs de la ſépulture à ſon époux.

François Serdonati, dans ſes Éloges des dames illuſtres, & les hiſtoriens de Hongrie, remarquent qu'à ce ſiége les femmes Chrétiennes combattirent contre les Muſulmans, ſans ſe donner aucun relâche; de ſorte que les gouverneurs de la place ne purent s'empêcher de s'écrier, dans la harangue qu'ils firent aux ſoldats: « Nous n'avons pas beſoin, » braves guerriers, de vous exhorter à bien faire, » puiſque les femmes même, ſans avoir égard à » la foibleſſe de leur âge & de leur ſexe, ont eu déja » la hardieſſe & le courage de repouſſer les enne-

» mis, & ſont cauſe que nous avons obtenu la » victoire. »

AGRIPPINE VIPSANIA, fille de M. Vipſanius Agrippa, & de Cécilia Attica, ſa premiere femme. Tibère, qui en étoit amoureux, l'épouſa, & en eut Druſus; mais il fut forcé de l'abandonner pour faire place à Julie, fille d'Auguſte, veuve du même Agrippa. Agrippine contracta alors une nouvelle alliance avec Aſinius Gallus, fils d'Aſinius Pollion. On remarque que, de tous les enfans d'Agrippa, elle fut la ſeule qui mourut de mort naturelle.

AGRIPPINE, fille de M. Vipſanius Agrippa, & de Julie, petite-fille d'Auguſte. Elle eſt célèbre par ſa fierté, ſon ambition, ſon courage, & ſur-tout par ſa fidélité & ſon amour pour Germanicus, ſon époux : au-deſſus des foibleſſes de ſon ſexe, elle l'accompagna en Allemagne, en Syrie, partageant avec lui les travaux & les dangers. On la vit ſouvent à la tête des armées appaiſer les ſéditions, encourager les ſoldats, & remplir les fonctions du plus habile général. C'étoit au milieu des camps que la digne épouſe de Germanicus mettoit au monde des enfans deſtinés à être des héros. Germanicus étant mort en Syrie, Agrippine, après avoir ſignalé ſa tendreſſe par ſes larmes, ſongea à le venger. Elle attaqua Piſon, ſoupçonné d'avoir empoiſonné ſon époux, & le contraignit à ſe donner la mort. Tibère, qui avoit été jaloux de la gloire de Germanicus, fut bleſſé de l'éclat des vertus d'Agrippine; il la relégua dans l'iſle Pandataire. Agrippine, toujours fière, même dans le ſein du malheur, oſa reprocher en face à Tibere ſes violences & ſes cruautés. Ce lâche tyran fit frapper la petite-fille d'Auguſte par un centurion, avec tant de violence, qu'elle en perdit un œil. Cet outrage la réduiſit au déſeſpoir; & elle ſe laiſſa mourir de faim, l'an 33 de J. C. & le cinquieme de ſon exil. La rage de Tibere ne fut pas aſſouvie par la mort d'Agrippine; il la perſécuta

juſques dans ſes enfans, & il ordonna même que le jour de ſa naiſſance fût mis au nombre des jours malheureux.

AGRIPPINE, fille de Germanicus & de Julie Agrippine. Elle eut toute la fierté & l'ambition de ſa mere, ſans en avoir les vertus, & principalement la chaſteté. Elle prit naiſſance dans une ville des Ubiens, appellée alors *Colonia Agrippina*, & qu'on nomme aujourd'hui *Cologne*. Elle épouſa d'abord Domitius Ahenobarbus, dont elle eut Néron, depuis empereur. Elle ſe remaria enſuite avec Criſpus Paſſienus, orateur, qui avoit été deux fois conſul.

Après la mort de ſon ſecond époux, ſon ambition lui fit porter ſes vues ſur l'empereur Claude, quoiqu'il fût ſon oncle. Agrippine étoit très-belle, & encore plus artificieuſe; elle alloit ſouvent le voir: ces viſites étoient des tête-à-tête, où elle employoit les careſſes les plus ſéduiſantes pour enflammer l'empereur. Claude ne réſiſta point à ces attaques, & épouſa ſa niéce.

Dès qu'elle ſe vit élevée à l'empire, Agrippine ſongea à exécuter ſon principal deſſein, qui étoit de placer ſur le trône ſon fils Néron. La choſe n'étoit pas aiſée; Claude avoit un fils à qui l'empire appartenoit. Le lecteur entendra avec plaiſir Agrippine elle-même expliquer par quels moyens elle parvint à ſon but. Les vers de Racine ne contiennent rien qui ne ſoit atteſté par l'hiſtoire. Voici donc comment Agrippine rappelle à Néron les ſervices qu'elle lui a rendus, dans la ſeconde ſcène du quatrieme acte de Britannicus.

. . . . . Une loi * moins ſevere
Mit Claude dans mon lit & Rome à mes genoux,
C'étoit beaucoup pour moi, ce n'étoit rien pour vous.

* Le ſénat porta une loi qui permettoit à Claude d'épouſer ſa niéce.

Je vous fis ſur mes pas entrer dans ſa famille,
Je vous nommai ſon gendre, & vous nommai ſa fille.
Silanus qui l'aimoit, s'en vit abandonné,
Et marqua de ſon ſang ce jour infortuné.
Ce n'étoit rien encore; euſſiez-vous pu prétendre
Qu'un jour Claude à ſon fils dût préférer ſon gendre?
De l'affranchi Pallas j'implorai le ſecours;
Claude vous adopta, vaincu par ſes diſcours
Vous appellà, Néron, & du pouvoir ſuprême
Voulut, avant le tems, vous faire part lui-même.
C'eſt alors que chacun, rappellant le paſſé,
Découvrit mon deſſein déja trop avancé;
Que de Britannicus la diſgrace future
Des amis de mon pere excita le murmure:
Mes promeſſes aux uns éblouirent les yeux;
L'exil me délivra des plus ſéditieux.
Claude même, laſſé de ma plainte éternelle,
Eloigna de ſon fils tous ceux de qui le zèle,
Engagé dès long-tems à ſuivre ſon deſtin,
Pouvoir du trône encor lui rouvrir le chemin.
Je fis plus; je choiſis moi-même dans ma ſuite
Ceux à qui je voulois qu'on livrât ſa conduite.
J'eus ſoin de vous nommer, par un contraire choix,
Des gouverneurs que Rome honoroit de ſa voix.
Je fus ſourde à la brigue & crus la renommée;
J'appellai de l'exil, je tirai de l'armée,
Et ce même Seneque, & ce même Burrhus. . . .
. . . . . .
De Claude en meme tems épuiſant les richeſſes,
Ma main ſous votre nom répandoit ſes largeſſes:
Les ſpectacles, les dons, inviſibles appas,
Vous attiroient les cœurs du peuple & des ſoldats,
Qui d'ailleurs réveillant leur tendreſſe premiere,
Favoriſoient en vous Germanicus mon pere.
Cependant Claudius penchoit vers ſon déclin;
Ses yeux long-tems fermés s'ouvrirent à la fin;
Il connut ſon erreur. Occupé de ſa crainte,

Il laiſſa pour ſon fils échapper quelque plainte ;
Et voulut, mais trop tard, aſſembler ſes amis ;
Ses gardes, ſon palais, ſon lit m'étoient ſoumis.
Je lui laiſſai ſans fruit conſumer ſa tendreſſe,
De ſes derniers ſoupirs je me rendis maîtreſſe.
Mes ſoins, en apparence, épargnant ſes douleurs,
De ſon fils en mourant lui cacherent les pleurs.
Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte,
J'arrêtai de ſa mort la nouvelle trop prompte ;
Et tandis que Burrhus alloit ſecrettement
De l'armée en vos mains exiger le ſerment,
Que vous marchiez au camp, conduit ſous mes auſpices,
Dans Rome les autels fumoient de ſacrifices.
Par mes ordres trompeurs tout le peuple excité,
Du prince déja mort demandoit la ſanté.
Enfin des légions l'entiere obéiſſance
Ayant de votre empire affermi la puiſſance,
On vit Claude ; & le peuple étonné de ſon ſort,
Apprit en même tems votre règne & ſa mort.

On peut ajoûter à ce récit qu'Agrippine, pour s'acquérir plus ſûrement la protection de Pallas qui étoit tout-puiſſant auprès de Claude, n'eut point de honte de ſe proſtituer à ce vil affranchi. Il eſt auſſi preſque certain qu'elle empoiſonna elle-même l'empereur Claude : tous ces crimes ne lui coûterent rien pour ſatisfaire ſon ambition & ſa tendreſſe pour ſon fils. Ayant conſulté les devins ſur ſa deſtinée, ils lui répondirent que ſon fils la feroit mourir : « Qu'il » me faſſe mourir, répondit-elle, pourvu qu'il règne. »

Néron, dans les commencemens de ſon règne, conſerva beaucoup de reſpect pour ſa mere. Agrippine régnoit ſous ſon nom, & c'étoit bien ce qu'elle avoit prétendu ; mais lorſqu'elle entreprit de gêner ſes deſirs, Néron lui fit alors ſentir qu'il étoit ſon maître. Agrippine avoit ſoin de fournir à ſon fils les plus belles eſclaves de l'Aſie, de peur qu'il ne portât ſes vœux à quelque Romaine diſtinguée, dont le

crédit eût pu l'emporter ſur le ſien ; mais Néron, dégoûté de ces maîtreſſes obſcures, devint amoureux de Poppée, femme d'Othon ; il réſolut même de l'épouſer, & de répudier Octavie, pour laquelle il n'avoit jamais eu que de l'indifférence. Agrippine prévit que ſi Poppée devenoit jamais impératrice, elle régneroit dans Rome comme ſur le cœur de Néron ; elle fit donc tout ſon poſſible pour écarter du trône cette dangereuſe rivale ; mais Néron, indigné de l'obſtacle que ſa mere apportoit à ſes deſirs, réſolut de s'en défaire, & communiqua ſon deſſein à Tigellin, lâche flatteur qui avoit toute ſa confiance.

Tigellin approuva la réſolution de ſon maître, & il lui préſenta Anicet, chef d'eſcadre, homme auſſi corrompu que lui, qui s'offrit d'exécuter ce parricide. Il propoſa d'ajuſter une galère, dont la poupe ſeroit liée au reſte du corps ; de maniere qu'en faiſant agir des reſſorts préparés, la chambre de pouppe s'écrouleroit tout-à-coup, & enſeveliroit ſous les ruines l'impératrice ; qu'en même tems la pouppe, ſe déboëtant du reſte du bâtiment, ſeroit précipitée dans la mer, & entraîneroit avec elle le corps d'Agrippine ; deſorte qu'on ne pourroit attribuer qu'au hazard une avanture ſi extraordinaire.

Néron goûta ce projet, & les ordres furent donnés, pour qu'on travaillât promptement à cette galère. Cependant il diſſimula avec Agrippine, & ſçut tellemenr l'éblouir par des careſſes étudiées, qu'elle n'eut aucun ſoupçon de ce qui ſe tramoit ; la machine fut achevée, & la galère diſpoſée ſuivant le projet. On la rendit auſſi magnifique qu'elle devoit l'être pour le ſervice particulier de l'empereur, & on la conduiſit vis-à-vis de Baules, maiſon de plaiſance de Néron, ſur le bord de la mer. Ce prince s'y étant rendu, pour y paſſer les fêtes des cinq jours dédiés à la mere des dieux, il écrivit des lettres fort preſſantes à ſa mere, & l'invita à venir prendre part aux divertiſſemens qui s'y préparoient.

Agrippine, trompée par les careſſes de ſon fils & par le penchant de la nature, partit pour Baules. Néron l'y reçut avec des marques exceſſives de reſpect & de tendreſſe, lui parla avec des épanchemens de cœur adroitement concertés, & lui fit les plus grands honneurs, juſqu'à la placer à table au-deſſus de lui. Le repas fut pouſſé juſqu'à la nuit. Si-tôt que les tables furent levées, Agrippine voulut ſe retirer pour aller coucher à ſa maiſon de Bayes, qui n'étoit qu'à deux milles de Baules. La lune étoit dans ſon plein, la nuit fort claire; ce qui fit qu'elle accepta la propoſition d'aller par mer. Néron l'accompagna juſqu'à la porte de ſon palais; &, en la quittant, l'embraſſa plus tendrement qu'il n'avoit jamais fait. Elle monta ſur la fatale galère, & ſe coucha ſur le lit de la chambre de poupe.

Lorſqu'on ſe fut éloigné du rivage, au ſignal donné, Anicet fit jouer les reſſorts préparés, & en même tems la chambre de poupe, dont le toît avoit été chargé de plomb, s'écroula tout d'un coup; mais l'impératrice & ſa ſuivante Acéraunie, n'eurent aucun mal; elles furent garanties par des bois qui ſe croiſerent, & qui, en ſe ſoûtenant les uns les autres, firent une eſpece de réduit. Cependant on travailloit à détacher la pouppe du corps de la galère; mais la machine ne pouvant ſe rompre avec autant de juſteſſe qu'on l'avoit prémédité, la confuſion ſe mit dans l'équipage qui ignoroit le ſecret, les uns empêchant ce que les autres s'efforçoient d'exécuter. Tout manqua, & le bâtiment vint échouer doucement aſſez près de terre.

Agrippine & Acéraunie, forcées de ſe jetter dans l'eau, y ſauterent légèrement; & cette ſuivante, s'imaginant trouver un prompt ſecours ſous le nom de l'impératrice, s'écria qu'elle l'étoit, & qu'on la ſauvât; mais elle fut auſſi-tôt aſſommée à coups de crocs & de rames, tandis qu'Agrippine, dans la défiance, ne dit mot; cette princeſſe, ſe dérobant

un silence, & n'ayant reçu qu'une légère blessure à l'épaule, gagna terre vis-à-vis du lac Lucrin, d'où, secourue par une barque de pêcheurs, elle se rendit dans sa maison de Bayes, fit mettre un appareil sur sa plaie, & se mit au lit. Là, elle s'abandonna aux plus tristes réflexions.

Cependant Néron ayant appris le mauvais succès de sa perfidie, fut saisi d'une frayeur mortelle. Il ne douta point que sa mere n'eût aisément pénétré que le coup venoit de sa main, & qu'elle ne fût résolue d'en tirer une juste vengeance. Dans cet état, il écouta les conseils violens de Tigellin; & jugeant sa perte inévitable, s'il ne prévenoit le ressentiment d'Agrippine, il chargea Anicet d'aller la faire mourir, & lui en donna l'ordre par écrit. Cette princesse infortunée rouloit dans son esprit mille projets qui se détruisoient les uns les autres, lorsqu'Anicet investit sa maison, en fit enfoncer les portes, & monta droit à son appartement. Un bruit confus, qui s'éleva dans le palais, étonna l'impératrice qui étoit dans son lit, avec peu de lumiere dans sa chambre; mais lorsqu'elle vit que ses femmes prenoient la fuite & la laissoient seule, elle ne douta plus qu'elle ne fût arrivée au dernier moment de sa vie; & se tenant assise sur son lit, elle regarda, sans s'émouvoir, Anicet qui entra, suivi de Proculus & d'un autre; & jettant sur lui un regard assuré: « Si vous » venez, dit-elle, pour apprendre l'état de ma » santé, vous pouvez dire à mon fils qu'elle est fort » bonne; mais si c'est pour m'assassiner, je ne croi» rai jamais qu'il ait commandé ce parricide. »

Dès qu'elle eut achevé ces paroles, les trois assassins environnerent le lit; Proculus lui donna un coup de canne sur la tête, & Anicet tira son épée. Agrippine le regarda fièrement, & lui dit: « Frappe » ce sein, & punis-le d'avoir porté ton maître; » à ce mot, elle fut percée de plusieurs coups, & mourut dans son sang.

AIGREMONT. (*Marguerite de Cambis, baronne d'*) Voyez CAMBIS.

AIUTAMICRISTO, (*Eliſabeth*) baronne de Cellaro & de Carcaſſi, ſortie de la maiſon des ſeigneurs de Muſilmero & de Calataſimo, étoit de Palerme, capitale de la Sicile. Elle y mourut vers 1580, & fut enterrée chez les Dominicains de cette ville dans la chapelle de S. Hyacinthe. On trouve quelques poëſies d'elle dans un recueil de piéces à la louange de donna Giovanna Caſtriota.

AKATA, femme du major Lamberth, & maîtreſſe de Cromwel, protecteur d'Angleterre. La femme de Cromwel, non moins adroite ni moins ambitieuſe que ſon mari, employoit toute la ſubtilité & tous les agrémens de ſon eſprit, à mettre les premiers officiers de l'armée, & les membres du parlement les plus accrédités, dans les intérêts de Cromwel, en s'entretenant avec leurs femmes, qu'elle viſitoit continuellement, ou dont elle recevoit les viſites, & ne perdant aucune occaſion de leur parler du grand zèle que ſon mari avoit pour le bien public. Entr'autres connoiſſances qu'elle fit, elle lia ſur-tout amitié avec la femme du major Jean Lamberth, homme d'une humeur mélancolique, aſſez bien fait de ſa perſonne, mais peu enclin à prendre la peine de ſe faire aimer de ſa femme. Celle-ci, au contraire, plus jeune que lui de treize ans, pleine d'attraits dans toute ſa perſonne, ne reſpiroit que l'amour, aimoit la compagnie, & ſe plaiſoit à aller magnifiquement vêtue. La femme de Cromwel voulut faire de cette dame ſon amie particuliere, & toutes deux entrerent en commerce dans des vues différentes : la premiere ne ſongeoit qu'à mettre par là le major Lamberth dans les intérêts de ſon mari ; l'autre, de ſon côté, qui avoit été touchée de la bonne mine & de la converſation engageante de Cromwel, preſque auſſi-tôt qu'elle s'entretint avec lui, eſpéroit

de s'en faire aimer, en liant une étroite amitié avec ſa femme. Ces dames vinrent toutes deux à bout de leur deſſein ; car Lamberth eut un ſi grand attachechement pour Cromwel, qu'il ne voulut plus vivre que pour lui, & ne prendre aucune charge dans l'armée que par ſon avis & par ſon crédit. Voilà comment la femme de Cromwel réuſſit dans le deſſein qu'elle s'étoit propoſé. Celle de Lamberth ne fut pas moins heureuſe ; car par les viſites fréquentes qu'elle rendit à ſon amie, elle eut l'adreſſe de ſe faire aimer de Cromwel lui-même, & de dompter ce cœur, quelque dur qu'il fût naturellement.

La femme de Cromwel ne tarda pas à s'appercevoir de ce commerce amoureux ; mais elle feignit de ne pas le voir, ſe ſervant de la maxime commune : « Faites & laiſſer faire ; » c'eſt-à-dire qu'elle fermoit les yeux à tous les déportemens de ſon mari, afin que ſon mari ne ſongeât point à examiner ſa conduite. Ainſi Cromwel jouiſſoit de ſon amante, avec cette liberté qu'on peut ſouhaiter dans de telles conjonctures. Il porta le parlement à donner au major Lamberth le commandement des milices, qui devoient ſervir à garder les frontieres d'Ecoſſe, afin de le tenir loin de ſa femme.

Quelques auteurs ajoûtent que, peu de mois après le départ du major Lamberth, ſa femme ſe trouva groſſe, & tira de la gloire de cet accident, ou du moins ne prit aucun ſoin de le cacher, comme ſi ſon deſſein étoit que tout le monde ſçût qu'elle n'étoit pas groſſe de ſon mari, mais de ſon galant. Cependant Lamberth, ayant appris cette nouvelle, prit la poſte & vint à Londres ; & convaincu de la vérité du fait, il voulut faire du bruit ; mais on lui ferma la bouche par un article aſſez clair des loix d'Angleterre, qui porte poſitivement. « Que, » quand une femme devient groſſe en l'abſence de » ſon mari, quoiqu'il fût abſent depuis pluſieurs an» nées, ſi, pendant ce tems-là, il a vécu dans le » royaume, il faut qu'il reconnoiſſe l'enfant comme

» étant de lui, & que ſi c'eſt un premier fils, il » héritera de tout ſon bien. » Lamberth fut fort ſurpris de voir cette loi ; & s'étant adreſſé à des juriſconſultes, pour trouver au moins quelque interprétation favorable ſur cette loi, on lui répondit qu'elle étoit trop formelle contre lui, pour pouvoir être éludée ; & Cromwel ayant, outre cela, travaillé adroitement à cette affaire, le pauvre pere putatif ſe rendit, après qu'on lui eut repréſenté que ce ſeroit un grand ſcandale à tout le royaume, ſi lui, qui étoit un des officiers du parlement les plus zélés pour l'obſervation des loix, étoit le premier à les violer dans le tems qu'on faiſoit la guerre contre le roi pour les maintenir. Perſuadé par ces raiſons, il prit patience.

Cependant le commerce de Cromwel avec la femme de Lamberth, ne fut pas de longue durée. Celle-ci, naturellement inconſtante, prêta l'oreille à la paſſion de Henri Rich, comte de Hollande. Dès que Cromwel apprit cette nouvelle intrigue, il força ſon naturel & oublia toute ſa prudence pour empêcher ſon rival de venir à bout de ſon deſſein. Il reconnoiſſoit lui-même qu'il avoit quelque choſe de rude & de farouche juſques dans ſa tendreſſe ; c'eſt pourquoi il craignoit que, ſi ſa maîtreſſe venoit à goûter les careſſes d'un homme auſſi aimable qu'étoit le Comte, elle ne ſe donnât toute entiere à ce dernier & ne ſe dégoûtât bientôt de lui. Pour éviter cet inconvénient, il eut une complaiſance aveugle pour elle ; & afin de lui donner de plus fortes preuves de ſon amour, il lui fit ſouvent confidence de ſes deſſeins les plus ſecrets ; mais on peut dire que la politique de Cromwel l'abandonna pour cette fois. La volage Akata ſe refroidit de plus en plus pour lui, & trahit bientôt après ſon amour & ſa confiance. Depuis ce tems, Cromwel ne voulut plus entretenir de commerce avec cette femme ni avec aucune autre, & eut grand ſoin de cacher toute cette aventure avec ſon adreſſe ordinaire.

ALAIS *ou* ADÉLAÏDE, fille d'Ebhrard *ou* Ebhwrard, duc de Frioul, & de Giſele de France. *Voyez* FRIOUL. (GISELE DE FRANCE, *ducheſſe de.*)

ALANKAVA *ou* ALANCOVA, fille de Gioubiné, & petite-fille de Bolduz, roi des Mogols de la dynaſtie ou famille de Kiat, la ſeconde qui a regné parmi eux, dans l'Aſie ſeptentrionale, après le rétabliſſement de cette nation. Cette princeſſe avoit épouſé ſon couſin germain, nommé *Doujoun*, roi pour lors des Mogols, duquel elle eut deux enfans nommés *Belghédi* & *Bekgiédi*. Après la mort de Doujoun, Alankava gouverna ſes états, & éleva ſes enfans avec beaucoup de ſageſſe.

Les Orientaux font, au ſujet de cette princeſſe, un conte, inventé ſans doute pour faire honneur à l'origine de ces grandes familles de Turcs, de Mogols & de Tartares, qui ont gouverné tour-à-tour en Aſie. Mirkond, qui le rapporte d'après les traditions des peuples de la Scythie, dit que cette princeſſe étant éveillée dans ſa chambre pendant la nuit, une grande lumière l'inveſtit tout d'un coup, lui entra dans le corps par la bouche, deſcendit dans ſes entrailles, & ſortit enfin par les voies ordinaires de la génération.

Le phénomène ayant peu après diſparu, Alankava ſe trouva fort ſurpriſe de cette apparition; mais elle le fut encore beaucoup plus, lorſqu'elle ſe trouva groſſe, ſans qu'elle eût connu aucun homme. Le trouble que lui cauſa cet évènement, lui fit auſſitôt convoquer une aſſemblée de ſes ſujets, qui étoient tous très-perſuadés de ſa ſageſſe: cependant comme elle les trouva fort étonnés de la nouveauté de ce fait, & qu'ils en parloient diverſement entr'eux, Alankava, pour diſſiper tous les ſoupçons que l'on pouvoit former contre ſa vertu, fit venir les principaux d'entr'eux, &, les enfermant dans ſa chambre, les rendit témoins oculaires de ce qui s'y paſſoit toutes les nuits: ces ſeigneurs virent donc cette lumière qui l'inveſtiſſoit de la maniere que nous avons déja dit; de ſorte que par ce

moyen, ils la juſtifierent pleinement de tous les mauvais bruits qui commençoient déja à ſe répandre contre elle parmi le peuple.

Enfin le terme de cette groſſeſſe étant arrivé, elle accoucha de trois enfans : le premier fut nommé *Boukoun-Cabaki*, duquel les Tartares nommés *Cabakin* & *Capgiak*, ſont deſcendus : le ſecond eut pour nom *Bouskiſalègi*, tige des Selgiucides ; & le troiſieme fut appellé *Bouzangir* : c'eſt celui qu'on reconnoît pour un des ayeuls de Genghizkhan & de Tamerlan.

Mirkond ajoute à cette narration, que la merveille qui arriva dans la groſſeſſe d'Alankava, eſt la même qui s'eſt rencontrée dans celle de Miriam, mere d'Iſſa, c'eſt-à-dire de Marie, mere de Jeſus ; ce qui pourroit faire croire que cette tradition des Mogols eſt une marque du Chriſtianiſme que ces nations du ſeptentrion ont autrefois profeſſé, & qu'ils ont beaucoup corrompu dans la ſuite.

ALBAINES, (*les*) ou les femmes d'Albe-Royale, ville de Hongrie fameuſe par le couronnement & la ſépulture des rois de Hongrie. Lorſqu'en 1543 cette ville fut priſe, pour la premiere fois, par les Turcs, on vit pluſieurs dames repouſſer ſouvent elles-mêmes les Infidèles, avec un courage & une réſolution héroïques, & paroître plus zélées & plus ardentes que les hommes même à la défenſe de leur patrie. Ceux qui ont lu les Annales de Hongrie, ſçavent que les fortifications de cette place furent, lors de l'aſſaut général, fort généreuſement défendues & gardées par l'infanterie Italienne, à l'aide des femmes. Une, entr'autres, eſt louée pour être montée ſur la brèche avec les capitaines & les ſoldats ; là, tenant une faux de ſes deux mains, elle coupa d'un ſeul coup la tête à deux Turcs, qui s'efforçoient à l'envi de gagner la muraille.

ALBANI-AVOGADRI. (*Lucia*) Voyez AVOGADRI.

ALBERINI, (*Rodiana degli*) Parmeſane, de

qui l'on vante la conduite & les vertus, ſe fit, vers 1530, de la réputation par ſes poëſies italiennes & latines.

ALBIA TERENTIA, dame Romaine, d'une naiſſance très-illuſtre, épouſa L. Salvius Othon. L'empereur Othon naquit de ce mariage, le 28 d'Avril, l'an 34 de l'ère commune.

ALBINE, fille de Rufius-Céionius-Albinus. Elle épouſa vers l'an 387 de J. C. Publicola, fils de ſainte Mélanie l'Ancienne, & en eut une fille nommée auſſi *Mélanie*. Albine eſt une de ces femmes diſtinguées qui, dans les premiers ſiécles de l'égliſe, furent la gloire du Chriſtianiſme & de leur ſexe par leur vertu, leur charité, leurs aumônes, & leur application à la lecture des livres ſaints.

ALBINE, illuſtre Romaine, mere de Marcelle. S. Jerôme eut avec elle des liaiſons de piété, & lui expliquoit ſouvent les paſſages difficiles de l'Ecriture. Albine, qui avoit beaucoup d'eſprit & de pénétration, ne recevoit pas aveuglément les explications qu'on lui donnoit ; elle les peſoit au poids du bon ſens & de la ſaine raiſon ; & S. Jerôme nous apprend qu'il regardoit Albine plutôt comme ſon juge, que comme ſon écoliere.

ALBISINDE *ou* AUBISINDE, fut fille d'Alboin ou d'Auboin, premier roi des Lombards, & de Clodofrinde, fille de Clotaire, premier du nom.

ALBOFLEDE, dite *Blanche-Fleur*, ſœur du roi Clovis I, fut baptiſée avec ce prince le jour de Noël 496. Elle fit enſuite à Dieu le ſacrifice de ſa virginité, & mourut, quelque tems après, fort regrettée de Clovis, qui l'aimoit tendrement.

ALBRET, (*Jeanne d'*) reine de Navarre. *Voyez* JEANNE D'ALBRET.

ALBRET, (*Charlotte d'*) ducheſſe de Valentinois. *Voyez* VALENTINOIS.

ALCATHÉE, femme de Cléombrote, roi de Sparte, & mere de Pauſanias, ſon ſucceſſeur, qui fut ſoupçonnée d'entretenir en Perſe quelque intel-

ligence contre ſa patrie. Il en eſt fait mention dans le ſcholiaſte d'Ariſtophane.

ALCÉ, célèbre courtiſane, & vraiſemblablement femme de mérite. On lit, dans le quatrieme livre d'*Aulug lle* : « *Pithagore* diſoit qu'il avoit été d'abord » *Euphorbe*, enſuite *Pirandre*, puis *Callidème*, enfin » une courtiſane très-belle qui s'appelloit *Alce*. »

ALCESTES *ou* ALCESTIS, fille de Pélias, femme d'Admète, roi de Theſſalie. Cette princeſſe eſt une des héroïnes de l'amour conjugal. Admète, ſon époux, étoit attaqué d'une maladie dangereuſe. Alceſtes allarmée conſulta l'oracle, pour ſçavoir quel en ſeroit l'évenement. L'oracle répondit qu'Admète devoit mourir, à moins que quelqu'un de ſes amis ne voulût mourir pour lui. Il ne s'en trouva point d'aſſez généreux pour lui faire ce ſacrifice. Alceſtes, pour ſauver les jours de ſon époux, ſe dévoua courageuſement, & ſe donna la mort. Euripide, qui nous a laiſſé une tragédie d'Alceſtes, rapporte que le jour même où Alceſtes s'étoit ſacrifiée, Hercule arriva chez Admète, ſon ancien ami : malgré la douleur dont il étoit accablé, Admète s'éforça de bien recevoir ſon hôte ; &, pour lui épargner le triſte aſpect du deuil dans lequel ſon palais étoit plongé, il le logea dans un appartement ſéparé. Sa généroſité fut bien récompenſée. Hercule alla, dit-on, attaquer la Mort qui conduiſoit l'ame d'Alceſtes aux enfers ; il fut vainqueur, & ramena Alceſtes à ſon époux.

Cette hiſtoire, que les poëtes ont défigurée par des fables, eſt racontée d'une maniere plus naturelle & plus vraiſemblable par la princeſſe Eudocia Macrembolitiſſa, dans un ouvrage dont on n'a que le manuſcrit. Alceſtes, fille de Pélias, accuſée d'avoir ôté la vie à ſon pere avec ſes autres ſœurs, prit la fuite, Admète, roi de Theſſalie, lui offrit un aſyle à Phérès, ſa capitale, & bientôt après l'épouſa ; mais leur union fut traverſée par Acaſte, fils de Pélias. Ce prince, pour vanger la mort de ſon pere, vint aſ-

ſiéger Phérès. Admète fit une ſortie vigoureuſe contre les aſſiégeans, pendant la nuit; mais, s'étant avancé témérairement, il fut fait priſonnier. Acaſte offrit à Admète la liberté, s'il vouloit livrer Alceſtes à ſa vengeance; mais ce prince généreux ne voulut point l'accepter à ce prix. Alceſtes, inſtruite du danger où ſon époux s'expoſoit pour elle, alla ſe livrer elle-même. Hercule, peu-à-près, arriva à Phérès; on lui raconta le trait généreux de l'amour d'Alceſtes. Touché d'un ſi rare exemple, il redemanda Alceſtes à Acaſte; ſur ſon refus, il lui déclara la guerre, le vainquit, & rendit Alceſtes à ſon époux.

ALCIATI. (*Laure Gabrielli Degli*) Voyez GABRIELLI.

ALCINOË, fille de Polybe le Corinthien, & femme d'Amphilochus. On dit qu'elle devint folle d'amour pour un certain Xantus de l'iſle de Samos, qui étoit logé chez elle. Elle abandonna ſa maiſon & ſes enfans, & s'embarqua avec lui; mais, pendant le voyage, elle fit des réflexions ſur ſa conduite. Le ſouvenir de ſon époux & de ſes enfans ſe préſenta à ſon eſprit. Envain Xantus s'efforça de la conſoler en lui promettant de l'épouſer, rien ne put calmer ſon déſeſpoir, & elle ſe précipita dans la mer.

ALCIPPE. Pline rapporte qu'elle enfanta un éléphant.

ALCISTHENE, femme Grecque, diſtinguée par ſon talent pour la peinture.

ALDOBRANDINA, (*Donna Olimpia*) princeſſe de Roſſane. *Voyez* ROSSANE.

ALDROVANDI, (*Lavinie*) d'une famille illuſtre de Bologne: on a d'elle quelques poëſies Italiennes dans un recueil de vers à la louange de donna Lucrèce Gonzague. Son nom ne s'y voit qu'en abrégé de cette maniere: *Lavinia Ald. Bol.* c'eſt-à-dire, *Lavinia Aldrovandi Bologneſe.*

ALDRUDE, comteſſe de Bertinoro dans la Romagne, « étoit, dit un hiſtorien de ſon tems,

» qu'on nommera plus bas, d'une très-illuſtre » naiſſance, originaire de Rome, & de la noble » maiſon des Frangipani. On louoit ſa politeſſe » d'ailleurs entre toutes les dames pour la beauté » & ſa libéralité. Véritablement elle étoit libé- » rale pour tout le monde, & ſe plaiſoit à raſ- » ſembler les plaiſirs dans ſa cour. Elle brilloit » de ſes traits, & l'élégance de ſa taille, de même » qu'à l'approche de l'aurore, l'étoille du matin » brille entre toutes les autres. Devenue veuve, » elle parut comparable par ſon courage, tant à » celle qui mit Holoferne à mort, qu'à celle qui » délivra le peuple d'Iſraël » (*Debora*). Dans cette derniere phraſe, l'écrivain fait alluſion à ce qu'Aldrude, conjointement avec Guillaume degli Adelardi, l'un des plus puiſſans & des plus nobles citoyens de Ferrare, força les troupes de l'empereur Frédéric I, & les Vénitiens de ſe retirer de devant Ancone, qu'ils aſſiégeoient depuis environ ſept mois; & dans les expreſſions dont il ſe ſert, on reconnoît qu'il n'étoit pas du parti de cet empereur. Au reſte, c'eſt à cauſe de la levée de ce ſiége d'Ancone, que l'hiſtoire d'Italie a conſacré la mémoire de la comteſſe Aldrude à l'immortalité.

Cette ville ſituée ſur la mer Adriatique, ayant fait anciennement partie du duché de Spolète, avoit été depuis, tantôt du domaine de l'égliſe, tantôt de celui des royaumes d'Italie. Vers la moitié du XIIe ſiécle, on la trouve, ſans que l'on ſçache comment, indépendante de l'un & de l'autre, former une eſpece de république libre, ſous la protection des empereurs Grecs, dont un commiſſaire & ſans doute quelques troupes y réſidoient. C'étoit pour eux une médiocre poſſeſſion; mais c'étoit pour eux une place maritime, qui, leur donnant entrée en Italie, les mettoit à portée de veiller, par leurs miniſtres, à ce qui ſe paſſoit dans la Lombardie, dont les peuples, pour la plûpart, étoient toujours prets à ſe révolter contre les empereurs

Allemands, leurs ſouverains, & d'épier les occaſions de faire valoir les prétentions qu'ils conſervoient ſur l'Italie, que les malheurs des tems & l'extravagance de quelques empereurs avoient laiſſé démembrer de leur empire, dont Rome étoit l'ancien & véritable ſiége. Les habitans d'Ancone, trés-bons hommes de mer, couroient la mer Adriatique, & gênoient beaucoup le commerce des Vénitiens, qui les en avoient fait repentir plus d'une fois. L'empereur Frédéric I, qui voyoit avec d'autant plus de chagrin les Grecs tout-puiſſans dans Ancone, qu'il n'ignoroit pas que l'empereur Manuel Comnène avoit fait des tentatives auprès d'Alexandre III, pour ſe faire reconnoître, par le moyen de ce pape, roi des romains, & qu'il fourniſſoit en ſecret des ſecours d'argent aux Lombards révoltés contre lui, entreprit au mois de Juillet 1167, le ſiége de cette ville. Les habitans animés par les grecs, ayant la mer libre, & ſecondés ſur la bonté de leurs fortifications, ſe défendirent avec tant de courage, que Frédéric perdit beaucoup de monde dans les différentes attaques, ſans eſpérance de ſe rendre maître de la place. Il prit donc, au bout de quelques jours, la réſolulution de lever le ſiége, mais il eut l'adreſſe de ſauver ſon honneur, en faiſant inſinuer aux aſſiégés de traîter avec lui. Les aſſiégés s'engagerent à lui payer une ſomme dont il fut content; &, l'intérêt de ſes affaires l'appellant à Rome, il s'y rendit avec toute ſon armée, le 24 du même mois de Juillet.

Les Grecs, qui réſidoient dans Ancone, continuerent, après cet accommodement, à fournir à l'empereur Frédéric, des ſujets de mécontentement; & les habitans ne ceſſerent pas d'offenſer les Vénitiens par leurs pirateries. C'eſt ce qui fut cauſe qu'en 1172, ils convinrent d'unir leur forces navales à celles de terre que commandoit Chriſtian, archevêque de Mayence, archi-chancelier de em-

pereur Frédéric, & ſon vicaire ou lieutenant-général dans toute l'Italie ; & d'aſſiéger Ancone par terre & par mer. Les Vénitiens, avec un gros gallion & quarante galères, fermerent ſi bien le port, que rien n'y pouvoit entrer, & que rien n'en pouvoit ſortir. L'archevêque, avec les troupes Allemandes, que l'empereur avoit en Italie, & celles qu'il avoit pu raſſembler dans la Toſcane, dans la Romagne, & dans le duché de Spolète, bloqua la ville de très-près.

Maître Buoncompagno, Florentin, de qui l'on eſt en droit en quelque ſorte de faire deſcendre la maiſon des Buoncompagni, qui ſubſiſte en Italie, illuſtrée depuis long-tems par la tiare, par le chapeau de cardinal, & par de grandes dignités ſéculières, vivoit du tems de ce ſiége, dont il a fait une relation latine aſſez-bien détaillée, & qui peut paſſer pour n'être pas abſolument mal écrite. Il fleuriſſoit principalement vers 1220, & pour lors il enſeignoit depuis pluſieurs années, à Bologne, les belles-lettres & l'eloquence latine. Sa relation eſt imprimée dans le T. VI. du vaſte recueil des *Hiſtoriens d'Italie*, & l'on en tirera tout ce qu'on va lire, à l'exception des dates du commencement & de la fin de ce ſiége, qu'on apprend des *Annales de Piſe*, avoir commencé le 1 d'Avril, & n'avoir été levé que vers le 15 d'Octobre.

On voit dans la relation de Buoncompagno, que, durant ce ſiége, les habitans ſe défendirent avec tant de courage, qu'ils ſouffrirent, avec le temps, beaucoup plus de la diſette des vivres, que des attaques des ennemis. Ils furent obligés de recourir aux alimens les plus dégoutans & les plus malſains: quiconque pouvoit avoir ſur ſa table de la chaire de chiens ou de chats, ou des cuirs de bêtes fraichement tuées, s'eſtimoit heureux. Réduits à ce triſte état, les aſſiégés députerent un de leurs plus ſages citoyens à l'archevêque de Mayence, « pour lui » promettre, dit la relation, une ſomme immenſe, » s'il

» s'il vouloit lever le siége. Le chancelier, ayant
» entendu cette proposition, répondit en souriant:
» Les Anconitains m'offrent l'argent que nous
» avons, & qui ne peut pas n'être point à nous;
» mais nous vous disons que l'on auroit juste rai-
» son de mettre au rang des fous quiconque, pos-
» sédant le tout, demanderoit une partie. Ap-
» prenez un apologue qui doit être expliqué par
» un sage : Un certain chasseur, avec beaucoup
» de chiens, entra dans une vaste forêt; une lionne
» y régnoit sur une multitude d'animaux : après
» l'avoir poursuivie long-tems, en perdant plu-
» sieurs de ses chiens, & déchirant ses propres
» habits, il la rencontra dans une caverne, où la
» faim la pressa tellement, qu'elle ne pouvoit pas
» éviter de tomber entre les mains du chasseur.
» Enfin, en rugissant, elle voulut composer avec
» lui, pour la perte d'une de ses griffes. Conseillerez-
» vous donc au chasseur d'accepter la griffe, &
» de laisser aller la lionne ? Le député pense un
» instant, & répond : Si le chasseur, entré dans la
» forêt, s'en tenoit à mon conseil, il ne laisseroit
» pas aller la lionne pour avoir une griffe ; mais
» si la lionne consentoit de donner avec sa griffe
» l'extrémité de ses oreilles, je conseillerois au chas-
» seur de conclure le marché, parce qu'il auroit
» bientôt tout le corps ; car il arrive souvent que,
» qui veut avoir le tout perd une partie, & se trouve
» ainsi privé du fruit d'un long travail. Un certain
» oiseleur ayant tendu son filet dans un champ,
» pour prendre des pigeons, jetta devant, selon
» la coutume, de la graine ; & sept pigeons vin-
» rent pour la manger. Il ne voulut pas les couvrir
» du filet, dans l'espérance de prendre avec eux
» ceux qu'il voyoit sur les arbres. Lorsqu'il eut at-
» tendu long-tems, parurent des faucons qui vo-
» loient en l'air ; & les sept pigeons, par qui la
» graine avoit été mangée, s'enfuirent. Il eût donc
» été mieux au chasseur d'avoir pris ces sept pi-

» geons, que de s'en retourner enfin haraſſé de » fatigue. Le chancelier en colere, jura par lui- » même, que les Anconitains ne ſe pourroient ja- » mais accommoder avec lui, qu'en ſe livrant eux & » leur ville, ſans faire aucune condition. »

Cette dernière réponſe de l'archevêque jetta les aſſiégés dans une grande conſternation. L'aſſemblée générale ſe tint, où les uns furent d'avis de ſe rendre; les autres d'aller tous combattre les ennemis, pour mourir les armes à la main, plutôt que d'être les ſpectateurs de la deſtruction de leur ville. Un vieillard de près de cent ans, qui, dans un corps uſé, conſervoit un eſprit ſain & beaucoup d'éloquence, ranima leur courage, en leur propoſant d'employer leurs tréſors à ſe procurer des ſecours étrangers, & de choiſir des députés capables de s'acquitter de cette commiſſion, ſinon de jetter toutes leurs richeſſes dans la mer, & d'aller tous vendre leur vie très-cher aux aſſiégeans. Trois nobles, dont on fit choix, ſe jetterent dans un eſquif avec beaucoup d'argent, paſſerent comme par miracle, au milieu de la flotte Vénitienne, & ſe rendirent à Ferrare chez Guillaume, fils de Marcheſello degli Adelardi, qui leur conſeilla de s'adreſſer à la comteſſe de Bertinoro. Les députés ne l'eurent pas plutôt priée de ſecourir leur ville, qu'elle ordonna que tout ce que ſon état avoit d'infanterie & de cavalerie prît les armes.

De ſon côté, Guillaume, ſans perdre de tems, ſe rendit en Lombardie, pour y raſſembler une armée. Il engagea, pour cet effet, tous ſes biens; & comme l'argent qu'il avoit eu ne lui ſuffiſoit pas, il prit les fils de ſes amis & de ſes vaſſaux, en promettant de les avancer à la guerre, & les mit en gage pour d'autre argent qu'il emprunta. Lorſqu'il étoit en marche pour Ancone, il rencontra, près de Ravenne, Pierre de Traverſuri, le plus noble des citoyens de cette ville, & ſon couſin, lequel étant ami de l'archevêque de Mayence, étoit

à la tête des troupes qu'il avoit levées pour empêcher Guillaume d'aller ſecourir Ancone. Celui-ci, qui ne pouvoit pas prendre une autre route, parce que toutes les villes de ces cantons, à la reſerve de Rimini, tenoient pour l'empereur, propoſe à Pierre de renvoyer chacun leur armée, & d'aller enſemble à Ancone, pour y travailler à faire un accommodement. Pierre y conſent, & licentie ſur le champ ſes troupes. Guillaume feint d'en faire autant, & prend le chemin d'Ancone avec Pierre; mais au commencement de la nuit, ſon armée ſe remet en marche, en paſſant le long des murs de Ravenne; enſorte que, le lendemain, Pierre & Guillaume étant à Rimini, le premier voit l'armée du ſecond, & ſe retire très-confus de s'être laiſſé tromper, en reprochant à Guillaume ſa ſupercherie. Celui-ci ne répond rien, & va très-content ſe remettre à la tête de ſon armée, avec laquelle il attend l'arrivée de la comteſſe Aldrude.

Cependant l'archevêque de Mayence, étonné de la conſtance des aſſiégés, & craignant l'arrivée du ſecours qu'il étoit bien informé qu'on leur préparoit, leur fit remettre par un prétendu courier une lettre ſuppoſée de leurs députés, dans laquelle ils diſoient « ,qu'ils avoient perdu tout l'or dont » on les avoit chargés; que la comteſſe de Ber» tinoro manquoit à la parole qu'elle avoit don» née, parce qu'elle craignoit l'armée que l'em» pereur venoit d'envoyer au Chancelier, & que, » dans la crainte d'attirer ſur eux les armes impé» riales, les Lombards n'oſoient rien faire pour les » ſecourir. Qu'ils leurs conſeilloient donc très-ſé» rieuſement de ne pas attendre que le Chance» lier fût inſtruit de tout, & de ſe hâter d'en tirer » une capitulation la moins déſavantageuſe qu'il » ſeroit poſſible. » Cette lettre fit peu d'effet dans la ville, parce que les principaux aſſurerent avec ſerment, qu'elle ne contenoit rien que de faux.

Quelques jours après, on vit paroître les troupes

de la comteſſe Aldrude, & celles de Guillaume Adelardi, leſquelles avoient à leur tête un étendart d'étoffe d'or. Elles étoient compoſées de douze eſcadrons de deux cens hommes d'armes chacun, tous gens d'élite & d'une multitude innombrable, tant de troupes reglées d'infanterie, que d'autres armées à la legère. Comme le jour commençoit à baiſſer quand elles arriverent, elles camperent ſur une hauteur non loin du camp de l'archevêque ; & lorſqu'il fut tout-à-fait nuit, Guillaume ordonna que tous les fantaſſins & les écuyers allumaſſent promptement deux chandelles ou davantage, & qu'ils les miſſent au haut de leurs piques & de leurs lances. Les batteurs d'eſtrade du Chancelier, voyant, des hauteurs voiſines, cette multitude de lumières, coururent lui dire que l'armée qui venoit d'arriver, étoit immenſe. Le prélat décampa ſur le champ, &, s'éloignant un peu de la ville, s'alla poſter ſur une hauteur que la nature rendoit très-forte.

Guillaume fit aſſembler ſes ſoldats pour les haranguer. Il expoſa tout ce qu'il avoit fait pour être en état de ſecourir Ancone, dont il dépeignit la misère. Il leur repréſenta « qu'ils n'avoient à combattre qu'une foule de brigands, commandés par » un prêtre, qui n'étoient pas moins déteſtés de » ceux en faveur deſquels ils portoient les armes, » que de ceux contre leſquels ils combattoient; & » que, comme ils le voyoient, ces gens accoutumés » à vivre de rapines, n'oſoient pas les attendre, » & fuyoient devant eux, comme les milans fuient » lorſque l'Aquilon ſouffle : qu'au reſte, s'ils oſoient » tenir ferme, ils n'auroient que la peine d'étendre leurs cadavres à terre, pour être la pâture » des oiſeaux du ciel, & de faire un exemple, qui » rempliroit de terreur les brigands & les malfaiteurs de tout l'univers. » L'armée répondit à ce diſcours par des acclamations de joie & d'approbation, qui, répétées & multipliées par les échos des environs, firent trembler toute l'armée de l'archevêque.

La comteſſe Aldrude, ſe levant enſuite, harangua l'armée ; & voici la traduction un peu libre de ce que Buoncompagno lui fait dire. « Encouragée » & fortifiée par la faveur & la grace du ciel, » j'ai réſolu, contre l'uſage général des femmes, » de vous parler ici, parce que ce que je vous » dirai, vous ſera de quelque utilité, quoique dé- » nué de l'agrément des figures de l'éloquence, » & de la force des raiſonnemens de la philoſophie. » Il arrive ſouvent qu'un diſcours tout ſimple for- » tifie l'eſprit des auditeurs, au lieu que des diſ- » cours bien travaillés ne flattent que les oreilles. » Ce n'eſt point l'envie de dominer, la cupidité de » quelques avantages temporels, ni le deſir de » m'emparer du bien des autres, qui m'ont con- » duite ici. Depuis la mort de mon mari, je règne » plongée dans la triſteſſe, ſur tout ſon Comté, ſans » éprouver aucune contradiction. J'ai tant de châ- » teaux, de petites villes, de bourgs & de terres, » que j'ai peine à conſerver ce que je poſſede. » C'eſt ordinairement ceux dont le bien eſt mé- » diocre, & qui ſe voient à peine de quoi vivre, » qui veulent s'emparer du bien des autres. Ce » qui m'anime, c'eſt le miſérable état où les ci- » toyens d'Ancone languiſſent ; ce ſont les larmes » & les prières des dames de cette ville : elles » craignent, plus qu'on ne peut dire, de tomber en- » tre les mains des aſſiégeans, qui feroient de leurs » corps un objet d'opprobre éternel ; car cette dé- » teſtable troupe de brigands ſe laiſſe conduire » par un inſtinct aveugle, & n'épargne perſonne, » tant qu'elle eſt dans la poſſibilité de mal faire. » Vous ſçavez tout ce dont il s'agit, & je n'ai » pas beſoin d'entrer dans aucun détail. C'eſt » donc pour ſecourir des gens conſumés par la faim, » accablés par les fatigues de longs combats, ex- » poſés continuellement à de nouvelles fatigues, à » de nouveaux dangers, que je viens avec mon fils » unique, qui, bien qu'encore enfant, ſe rappelle

» la grandeur d'ame de ſon pere, & montre le
» même courage & le même zèle pour la défenſe
» & la protection de ſes amis. Et vous, guerriers
» de la Lombardie & de la Romagne, qui ne bril-
» lez pas moins par votre fidélité ſincère à vos
» engagemens, que par votre valeur dans les com-
» bats, c'eſt la même raiſon qui vous amène.
» Vous obéiſſez aux ordres, & vous imitez l'exem-
» ple de Guillaume Adelardi, qui, n'écoutant que
» ſa généroſité naturelle & ſon amour pour la li-
» berté, n'a pas fait difficulté d'engager ſes biens
» & ceux de ſes amis & de ſes vaſſaux, pour la
» délivrance d'Ancone : je ne ſçais comment je
» pourrois à ce ſujet aſſez dignement le louer,
» parce que la langue ne ſuffit pas à l'expreſſion
» des volontés & des penſées de l'homme. Il con-
» venoit qu'il fit ce qu'il a fait, parce que l'on
» devient véritablement vertueux, quand on eſ-
» time plus la vertu que les richeſſes & les hon-
» neurs. Au reſte, cette entrepriſe glorieuſe vous
» a réuſſi juſqu'à préſent, puiſque vous êtes par-
» venus ici par les pays & les défilés occupés par
» vos ennemis. Mais il eſt tems à préſent que la
» ſemence produiſe ſon fruit. Il eſt tems de faire
» l'eſſai de vos forces, puiſque vous avez occaſion
» d'exercer votre courage. Loin donc tout délai,
» qui ne fait le plus ſouvent qu'émouſſer la valeur
» de beaucoup de gens. Soyez ſous les armes à
» la premiere pointe du jour, afin que le ſoleil,
» en ſe levant, éclaire la victoire que le Très-Haut
» promet à votre charité pour le malheureux peu-
» ple d'Ancone. Que mes prières puiſſent donc
» quelque choſe ſur vous, & que la vue de ces
» belles perſonnes, qui m'accompagnent, anime
» votre courage. Si les gens de guerre ont coutu-
» me de faire, ſuivant leur bon plaiſir, des tour-
» nois, où, déployant leur force & leur courage
» dans de cruels combats, ils expoſent leur vie
» en l'honneur, non-ſeulement des belles qu'ils ont

» devant les yeux, mais auſſi de celles qu'un léger » ſouvenir rappelle à leur eſprit ; combien plus » devez-vous faire vos efforts pour obtenir la vic- » toire, vous qui, par le ſeul motif de votre en- » trepriſe, augmentez la gloire de votre nom, & » vous acquerez l'eſtime de l'univers ? Que vos » mains donc n'épargnent point les rebelles ; que » vos épées ſe baignent dans le ſang de qui vous » réſiſtera. L'indulgence ne doit point avoir lieu » pour ceux qui, lorſque l'occaſion de faire du mal » ſe préſente, ne ſçavent point uſer du pardon. » Si ce ne fut pas véritablement ce que la Comteſſe dit à l'armée aſſemblée, c'eſt du moins un eſſai du goût d'éloquence qui règnoit à la fin du XIIe ſiécle, & au commencement du XIIIe ; & cet eſſai pourra faire plaiſir à quelques lecteurs. Le diſcours d'Aldrude, « fit, dit l'hiſtorien, refleurir comme » un lys les bataillons de ſoldats. Ils éclaterent » unanimement par des cris de plaiſir & de joie, » & formerent de très-agréables danſes au bruit des » trompettes & des tambours. Les femmes per- » ſuadent les hommes ſans peine, parce que cette » eſpece de perſuaſion eſt, dès l'origine du monde, » l'ouvrage de la nature. »

L'archevêque, ſe voyant hors d'état de tenir tête à cette armée nombreuſe, ſi prête à bien faire, emprunta des armes aux Vénitiens, ſous prétexte de la bataille, & s'enfuit pendant la nuit, ſans les en avertir. Les Vénitiens, ainſi trompés, ſe retirerent. Ce fut de cette manière qu'Aldrude & Guillaume délivrerent Ancone.

Ils reſterent avec leurs troupes près d'Ancone, juſqu'à ce que les autres villes de la Marche, qui portoit le nom de cette ville, & dont elle étoit alliée, l'euſſent abondamment pourvue de grains, & de toute autre ſorte de vivres. Toute la ville enſuite, hommes & femmes, jeunes & vieux, vinrent remercier Aldrude & Guillaume, & leur offrirent un grand nombre de magnifiques préſens.

La Comteſſe reprit le chemin de ſes états avec ſon armée, & rencontra pluſieurs fois dans ſa marche les troupes des ennemis, dont elle triompha toujours. Les premiers qui l'attaquerent furent repouſſés avec perte de beaucoup de morts & de priſonniers, & forcés, pour échapper à ſa pourſuite, de s'enfermer dans Sinigaglia.

Guillaume, après avoir licentié ſes troupes, s'embarqua pour Conſtantinople. Il y fut reçu comme un prince puiſſant. L'empereur le fit aſſeoir à ſa droite, & le logea dans le palais impérial. Les ſeigneurs & les dames de la cour, dont l'exemple fut imité par tout le peuple, lui firent des honneurs extraordinaires. Lorſqu'il repartit, l'empereur lui fit préſent d'habits impériaux, tout brodés d'or & de pierres précieuſes; de chevaux, d'une tente, d'une enſeigne d'or, & de tout le bagage d'un chevalier; de vaſes d'or & d'argent, & d'une ſi grande quantité de Perpères, eſpece de monnoie d'or, qu'il eut ſuffiſamment de quoi retirer tout ce qu'il avoit engagé pour ſecourir Ancone.

ALENÇON. (*Anne d'*) *Voyez* MONTFERRAT.

ALERAC. (*mademoiſelle d'*) Voyez CHARCE.

ALESSANDRI, (*Marie Buonaccorſi*) de Florence, appellée, parmi les Arcades de Rome, *Leucride Ioniade*, s'eſt fait en ce ſiècle, de la réputation par ſes poëſies italiennes, & par ſon ſçavoir. Creſcimbeni parle d'elle fort au long dans ſon hiſtoire de l'Arcadie, & rapporte pluſieurs pièces de ſa compoſition. Elle vivoit encore en 1730.

ALÈTHE *ou* ALIX DE MONTBARD, fille de *Bernard*, ſeigneur de ce lieu, fut femme de Teſcelin, ſeigneur de Fontaines près de Dijon, & mere de *S. Bernard*, abbé de Clairvaux, qu'elle mit au monde en 1091. Soumiſe à ſon époux, elle faiſoit ſon occupation du gouvernement de ſa maiſon, de l'étude, ſon pere l'ayant fait inſtruire dans les lettres, & des œuvres de charité. Une fille & ſix fils, dont elle fut mere, furent, auſſi-tôt après leur naiſ-

fance, offerts à Dieu de ſes propres mains. Elle les allaita tous elle-même ; &, tant qu'elle les eut ſous les yeux, non-ſeulement elle ne ſouffroit pas qu'ils s'accoutumaſſent aux viandes délicates, mais encore elle leur donna les premiers principes d'éducation en tout genre, en dirigeant tout vers le ſervice de Dieu. « Elle ſembloit dès-lors, dit l'abbé » *Fleuri*, dans ſon Hiſtoire eccléſiaſtique, les pré» parer de loin à la vie monaſtique, qu'ils em» braſſerent en effet tous ſept dans la ſuite. » Six prirent le parti du cloître, à la perſuaſion de leur frere *Bernard*, qui fut le troiſieme des enfans d'Alèthe.

On raconte que cette dame, étant enceinte de S. Bernard, ſongea qu'elle l'étoit d'un petit chien blanc, qui ne faiſoit qu'abboyer dans ſon ſein. Un homme de piété, qu'elle conſulta ſur ce ſonge dont elle étoit effrayée, lui dit, « qu'elle n'avoit rien » à craindre ; que l'enfant qu'elle portoit, ſeroit » un fidèle gardien de la maiſon du Seigneur ; » que ce ſeroit un prédicateur qui, par la dou» ceur de ſa langue, guériroit les ames malades, » & qui, par la véhémence de ſes diſcours, ter» raſſeroit les ennemis de la foi. » La vertueuſe Alèthe fut conſolée, dit-on, par ces prédictions, que l'on peut très-bien, ſans pécher contre la foi, croire imaginées après coup, pour les faire ſervir d'une eſpèce d'annonce à tout le merveilleux, dont on vouloit remplir la vie de S. Bernard. Quoi qu'il en ſoit, Alèthe offrit cet enfant à Dieu, comme elle avoit fait de ſes deux aînés ; &, ſoit par l'effet d'une inſpiration particulière, ſoit par la ſuite d'un arrangement de famille, elle le deſtina dès-lors entièrement au ſervice de l'égliſe de Dieu. Ce fut pour cela qu'elle le mit, le plutôt qu'elle put, aux études chez des eccléſiaſtiques ſéculiers de Châtillon-ſur-Seine.

Elle eut la conſolation de jouir de la rapidité des

progrès de ce fils bien aimé. Bernard avoit environ quatorze ans, lorſqu'en 1105 ou 1106 elle mourut en odeur de ſainteté. Dès qu'elle fut morte, Jarenton, abbé de S. Bénigne de Dijon, alla lui-même, avec tous ſes moines, en lever le corps; l'inhuma dans ſon égliſe, & lui fit faire un mauſolée, autour duquel il voulut que l'on repréſentât les ſix fils d'Alèthe.

ALEXANDRA, ſurnommée *Salomé*, reine des Juifs. Elle étoit femme d'Ariſtobule, fils aîné d'Hyrcan. Ce prince s'étant fait proclamer roi des Juifs, conſentit de partager le trône avec ſon frere Antigone qu'il aimoit; mais il fit garder étroitement ſes trois autres freres, auſſi-bien que ſa mere qu'il laiſſa mourir de faim dans l'appartement qu'il lui avoit donné pour priſon. Sa cruauté ne s'en tint pas là: quelque tems après, il eut ou feignit d'avoir quelques ſoupçons contre Antigone; &, ſur un prétexte vrai ou faux, il le fit mourir. Depuis qu'il eut commis ce crime, il ne ceſſa d'être en proie aux remords les plus cuiſans; & la douleur le conduiſit au tombeau. Il n'eut pas plutôt fermé les yeux, qu'Alexandra mit en liberté les freres d'Ariſtobule, & poſa la couronne ſur la tête d'Alexandre Jannéus, qui étoit l'aîné, & dont le caractere doux & modéré le rendoit plus agréable aux Juifs. Il monta donc ſur le trône, l'an du monde 3929, & avant Jeſus-Chriſt 106.

ALEXANDRA, reine des Juifs, femme du roi Alexandre Jannéus, dont il vient d'être fait mention. Cette princeſſe fut mere d'Hyrcan & d'Ariſtobule; & ſa conduite pleine de prudence, conſerva le royaume à ſes enfans. Le règne d'Alexandre Jannéus avoit fort indiſpoſé, contre le prince & toute la famille royale, les eſprits du peuple & des Phariſiens. Ceux-ci ſur-tout ne pouvoient lui pardonner la hauteur avec laquelle il les avoit traités: leurs richeſſes & leur crédit les mettoient en état

de tout entreprendre ; & la mort d'Alexandre paroiſſoit devoir être le ſignal d'une grande révolution. Le roi ſentit trop tard le tort qu'il avoit eu de ménager ſi peu les grands, ou de ne les avoir pas totalement opprimés. Son âge & ſes infirmités lui laiſſoient peu les moyens de corriger les défauts de ſon gouvernement. Il ſe contenta de recommander en mourant à la reine ſa femme, de ménager davantage ſes ſujets, & de ne rien faire ſans l'avis des Phariſiens : après qu'il eut inſtruit cette princeſſe de ſes dernieres volontés, il la laiſſa régente du royaume, avec la liberté de diſpoſer de la couronne en faveur de celui de ſes fils, qu'elle jugeroit le plus digne de la porter.

Alexandra ſuivit les conſeils de ſon époux, & tout lui réuſſit au gré de ſes deſirs. Hyrcan, l'aîné de ſes fils, étoit peu capable de gouverner. Né lâche & indolent, il ne cherchoit qu'à vivre dans les plaiſirs & dans l'oiſiveté. Ariſtobule, ſon cadet, avoit au contraire beaucoup d'eſprit : il étoit actif, laborieux, plein de hardieſſe & de courage. Celui-ci n'étoit pas moins à craindre que l'autre étoit mépriſable. La reine qui, pendant la vie du feu roi, s'étoit concilié l'affection du peuple, par la protection conſtante qu'elle avoit accordée aux malheureux, & par les récompenſes ou les bienfaits qu'elle avoit ſçu diſtribuer à propos à l'inſçu de ſon mari, ne trouva dans ſes ſujets aucune oppoſition au projet qu'elle avoit conçu ; ce fut de ſe conſerver à elle-même l'autorité ſouveraine. Dans cette vue, elle fit établir Hyrcan grand ſacrificateur & roi des Juifs : elle eut moins égard en cela au droit d'aîneſſe, qu'à l'incapacité du prince ; car n'ayant d'autre deſſein que d'en faire une ombre de roi, elle ne lui laiſſa que l'exercice de la grande ſacrificature, & les marques de la royauté ; deux dignités ſouvent réunies chez les Juifs dans la même perſonne. Elle confia cependant aux Phariſiens l'adminiſtration & le ſoin de toutes les affaires, & voulut même que

le peuple leur obéit. Les Pharisiens, par reconnoissance pour la régente, ne faisoient rien que de l'avis de cette princesse, qui regna réellement jusqu'à sa mort arrivée peu de tems après, l'an du monde 3965, & avant J. C. 70.

On ne sçauroit refuser à cette princesse les plus grands éloges, puisque non-seulement elle fut, par ses vertus, l'ornement & le soutien du trône, pendant le règne d'Alexandre, mais qu'elle sçut encore prévenir les troubles & les désordres que sa mort devoit occasionner, & régner elle-même glorieusement, aimée & respectée de tous les ordres de l'Etat. L'historien Josephe dit d'Alexandra, qu'elle ne tenoit rien de la foiblesse de son sexe, & qu'elle fit voir par ses actions, qu'elle étoit très-capable de commander.

ALEXANDRA, fille d'Hyrcan, femme d'Alexandre, fils d'Aristobule, second roi des Juifs, & mere d'un autre Aristobule, grand sacrificateur, & de Mariamne femme d'Hérode surnommé *le Grand*. L'ambition excessive & la vanité de cette princesse furent la cause de sa perte & de la ruine de sa famille. Elle eut recours à la fameuse Cléopatre, reine d'Egypte, & la pria de demander à Antoine la grande sacrificature pour son fils. Hérode n'eut pas plutôt appris ces menées secrettes, que, feignant de se réconcilier avec elle, il donna cette dignité à Aristobule. La mere & le fils ne furent point les dupes de cette générosité. Le caractere d'Hérode leur étoit trop bien connu, pour ne pas craindre que ces dons ne fussent empoisonnés. Ils dissimulerent cependant ; mais résolus de se soustraire au ressentiment du monarque, ils imaginerent de faire construire des coffres en forme de bières, de s'y cacher, & de se faire transporter secrettement auprès de Cléopatre leur protectrice. Hérode, informé de ce projet, en empêcha l'exécution & fit noyer le grand sacrificateur. Alexandra, plus animée que jamais contre le tyran, rouloit dans son esprit mille

projets de vengeance ; la crainte d'être découverte l'empêchoit de les exécuter. Elle envoya ſolliciter Hyrcan, ſon pere, de fomenter quelque révolution, & lui perſuada de ſe retirer chez les Arabes, dont les ſecours pourroient l'aider à monter ſur le trône. Le bon vieillard, moins par ambition que par amitié pour ſa fille, ſe diſpoſoit à ſuivre ſes conſeils ; mais Hérode le prévint, & le fit mourir. Le même roi ſe défit encore de Mariamne, qu'il avoit aimée avec une paſſion extrême. Alexandra fit voir, dans cette occaſion, combien la crainte eſt capable d'abbatre & de déprimer l'ame la plus généreuſe. Par une baſſeſſe indigne de ſon grand cœur, elle approuva la cruauté d'Hérode, & pouſſa même la flâterie juſqu'à s'emporter contre ſa fille, qui n'avoit que trop mérité, ſelon elle, la mort qu'elle venoit de ſubir ; mais cette lâche diſſimulation ne ſervit qu'à la rendre mépriſable aux yeux d'Hérode, & ne la mit pas à couvert de la fureur de ce tyran ; car, ayant ſçu qu'elle continuoit ſes intrigues, & qu'elle tâchoit de ſe rendre maîtreſſe de deux forteresſes de Jéruſalem, il la fit mourir l'an vingt-huitieme avant Jeſus-Chriſt.

ALEXANDRA, fille d'Ariſtobule, & femme de Philippion, fils de Ptolémée Mennéus, roi de Calcide, province ſituée ſur le Mont-Liban. Elle étoit d'une beauté ſi extraordinaire, qu'elle inſpira une paſſion criminelle à ſon beau-pere, lequel, pour en jouir, fit maſſacrer ſon fils, & l'épouſa.

ALEXANDRA, fille de Phazaël, fils de ce Phazaël qui ſe tua quand il fut pris par les Parthes, avec Hyrcan & Mariamne, fille du grand Hérode. Elle épouſa Limius, un des plus illuſtres ſeigneurs de l'iſle de Chypre, qui mourut ſans enfans.

ALEXANDRA DE L'ESCALE. *Voyez* ESCALE.

ALEXANDRÉE, femme de Carpocrate, chef de l'héreſie des Carpocratiens, dans le ſecond ſiécle de l'égliſe, native de Céphalonie, iſle de Grèce. Le nom de ſon mari fait toute ſa célebrité : elle vi-

voit vers l'an 130, & eut de Carpocrate un fils nommé *Epiphane*, qui fut élevé dans les maximes de la philoſophie de Platon : ce jeune homme ajoûta quelques nouveaux dogmes à ceux de ſon pere, & mourut agé de dix-ſept ans.

ALEXIOWNA, (*Catherine*) impératrice de Ruſſie. *Voyez* CATHERINE ALEXIOWNA.

ALIÉNOR DE GUIENNE. *Voyez* ÉLÉONOR. DE GUIENNE.

ALIX DE CHAMPAGNE, reine de France, troiſiéme femme de Louis VII, dit *le Jeune* & *le Pieux*, étoit la cinquiéme fille de Thibaud IV, dit *le Grand*, comte palatin de Champagne, & de Mahaud ou Mathilde de Carinthie. Suivant le continuateur d'Aymoin, elle n'étoit pas moins recommandable par les dons précieux qu'elle avoit reçus de la nature, que par les rares qualités qu'une excellente éducation avoit pris ſoin de perfectionner en elle. Aux charmes d'un eſprit vif & brillant, elle réuniſſoit ceux d'une beauté parfaite & de la vertu la plus pure. Dans une cour auſſi galante & auſſi magnifique qu'etoit celle du Comte, Alix l'emportoit ſans peine ſur toutes les princeſſes de Champagne & des états voiſins. Sa douceur & ſa généroſité la rendoient infiniment chère à ſon pere : ſon goût pour la poëſie l'avoit rendue l'objet des éloges & des hommages de tous les beaux eſprits du tems. Une réputation ſi bien méritée avoit fait rechercher ſon alliance par les plus grands princes.

Louis VII, roi de France, venoit de perdre (en 1160) Conſtance de Caſtille, ſa ſeconde femme ; il ne balança pas un moment ſur le choix qu'il avoit à faire ; & pour la premiere fois peut-être, la politique autoriſa ſon inclination. En effet Louis le Jeune eſpéroit, avec raiſon, tirer de ce mariage de grands avantages pour ſa couronne : non-ſeulement il s'uniſſoit d'intérêt avec l'une des plus puiſſantes maiſons du royaume ; il rompoit

encore ſes liaiſons avec les Anglois, qui n'étoient déja que trop redoutables à la France, par les vaſtes domaines qu'ils y poſſédoient.

Déterminé par tant de motifs, Louis envoya demander au comte Thibaud, ſa fille qui ſe rendit ſur le champ à la cour de France, ſuivi de toute ſa famille & d'une foule de nobleſſe. Le mariage fut célébré peu de tems après, avec la plus grande magnificence; &, pour reſſerrer les nœuds de cette union, le roi fit épouſer deux filles qu'il avoit eues de ſon premier lit, aux deux fils aînés du comte de Champagne.

Il ne manquoit au bonheur de Louis que d'avoir des enfans de la belle Alix. Cependant, quoiqu'il l'aimât avec toute la tendreſſe dont elle étoit digne, elle fut quatre années entieres ſtérile; ce qui affligea ſenſiblement le roi & toute la France. De tout tems les François ſe ſont diſtingués des autres nations, par leur tendre attachement pour leurs rois: ils le témoignerent d'une manière bien éclatante dans cette circonſtance, où la crainte de ne point avoir d'héritier à leur ſouverain, leur tenoit preſque lieu d'une calamité publique. De l'avis de Louis & de de ſon épouſe, le clergé n'eut pas plutôt ordonné des jeûnes & des prieres, pour obtenir du ciel un ſucceſſeur à la couronne, qu'on vit de toutes parts une multitude prodigieuſe de peuple courir ſe proſterner dans les temples, & par les prieres les plus ferventes, implorer la miſéricorde du Tout-puiſſant. Ce ne furent, pendant pluſieurs jours, que proceſſions & que pélerinages, dans la capitale & dans toutes les provinces: l'artiſan avoit oublié ſon travail, le marchand ſon commerce, le riche ſes plaiſirs; & tous ſe réuniſſoient pour ſouhaiter, pour demander à Dieu la même choſe. Tant de vœux furent enfin exaucés; &, le 22 du mois d'Août 1165, la reine accoucha d'un fils qui fut appellé *Philippe*, & ſurnommé *Dieu-donné*, parce que le ciel l'avoit accordé aux prieres de toute la

France. « Louis ſon pere, dit l'auteur des Anec-
» dotes des reines & régentes de France,
» n'étoit alors âgé que de quarante-cinq ans, &
» non pas de ſoixante & dix-neuf, comme l'ont
» écrit quelques auteurs ; mais les infirmités, qui
» l'accablerent de bonne heure, le firent regarder
» comme fort vieux, dans un âge où les autres
» ſont encore dans toute leur vigueur. »

Alix, devenue mere, ne ſongea plus qu'à remplir fidèlement les nouveaux devoirs que cette qualité venoit de lui impoſer: elle ſe livra toute entière à l'éducation de ſon fils ; & la France eſt doublement redevable à cette illuſtre princeſſe d'un de ſes plus grands monarques. Mais ce n'étoit pas ſeulement dans l'éducation de Philippe Auguſte, qu'Alix devoit faire briller les rares talens que nous avons dit qu'elle avoit reçus de la nature ; la ſanté languiſſante du roi ſon époux exigeoit encore qu'elle aidât ce prince à ſupporter le poids des affaires. Elle le fit avec autant de courage que d'habileté. Louis, étant allé en Angleterre viſiter le tombeau de ſaint Thomas de Cantorbery, & y demander le rétabliſſement de ſa ſanté & de celle du prince Philippe, tomba dans une paralyſie complette ; & perdit enſuite l'uſage de la moitié du corps, dans un voyage qu'il fit à ſaint Denis en 1179. Il ne put ſe trouver au ſacre de Philippe, qui ſe fit le lendemain de cet accident, jour de la Touſſaint, & il mourut le 18 de Septembre de l'année ſuivante.

La régence appartenoit de droit à la reine, & Louis la lui avoit aſſurée avant de mourir ; mais il avoit voulu voir célébrer le mariage de ſon fils Philippe, avec la niéce du comte de Flandres, Iſabelle de Haynaut, ce qui n'étoit point du goût d'Alix, dont l'authorité ne pouvoit manquer d'être contre-balancée par celle de Philippe comte de Flandres, beau-pere & ci-devant gouverneur & parrein du jeune monarque. En effet, ſoit ambi-

tion

tion de la part du Comte, ſoit jalouſie de la part de la reine, l'un & l'autre ne tarderent pas à ſe brouiller, du vivant même de Louis VII. Le jeune prince s'étant rangé du parti du Comte, Alix fut obligée de ſe retirer de la cour avec ſes freres. Elle eut recours au roi d'Angleterre pour faire la paix avec ſon fils. « Après un entretien entre Philippe » & Henri II, dit Roger de Hoveden, hiſtorien » du tems, où les deux rois prirent tour-à-tour le » ton de la douceur & celui de la menace, Henri » obtint enfin du roi de France, malgré l'avis du » comte de Flandres & de Robert Clément, qu'il » oublieroit ſes mécontentemens contre ſa mere » & ſes oncles, & qu'il y auroit entr'eux une » réconciliation. Il fut même arrêté que Philippe » payeroit chaque jour à ſa mere ſept livres pa- » riſis, pour ſon entretien ; que ſa dot lui ſeroit » rendue, après le décès de Louis, en totalité, » à l'exception des places fortifiées & des munitions.»

La bonne intelligence ſe rétablit entre le fils & la mere : on ne ſçauroit dire en qu'elle année ; mais ce ne dut être que quelque tems après la mort de Louis le Jeune. Quoi qu'il en ſoit, on voit par des lettres d'Etienne de Tournai, que Guillaume de Champagne, frere de la reine, étoit à la tête des affaires, & premier miniſtre de Philippe-Auguſte en 1185, & que le comte de Flandres étoit en guerre avec le roi, pour le comté de Vermandois. Alix continua donc d'avoir une grande part au gouvernement ; & Philippe en fut ſi ſatisfait, qu'en 1190, ayant formé le deſſein de paſſer à la Terre ſainte, il confia, de l'avis des barons du royaume, la tutelle du jeune Louis ſon fils, & la régence de de l'état à ſa mere, conjointement avec Guillaume frere de la reine, cardinal-archevêque de Rheims.

Pendant l'abſence du monarque, il ſurvint une affaire où la régente ſe comporta avec toute la prudence & la fermeté qu'on attendoit de ſon caractere. L'évêque de Dole, mal conſeillé, préten-

doit non-ſeulement ne pas dépendre de l'archevêché de Tours, mais même être ſon métropolitain. Il porta ſa cauſe à Rome ; mais Philippe-Auguſte, ſur la nouvelle qu'il reçut de ce différend, écrivit au pape, pour lui repréſenter que lui ſeul avoit droit dans ſon royaume de régler de pareilles conteſtations, & ſe déclara pour l'archevêque de Tours. La reine mere, de ſon côté, écrivit auſſi à Rome ; & ſes lettres à ce ſujet ſont pleines de force & de grandeur d'ame : « Abuſer, diſoit-elle, » de l'abſence d'un prince auquel la piété a fait » abandonner ſes états, y jetter du trouble, ou » le permettre, c'eſt pécher contre le Fils de Dieu, » contre le Saint-Eſprit. Chargée du ſoin du royaume, je dois, ajoûtoit-elle, pourvoir à ſa tranquillité, & faire en ſorte qu'il n'y ait point d'innovations qui puiſſent ou l'indigner ou le chagriner. » Elle finit par demander au pape, qu'il laiſſe les choſes dans le même état, juſqu'au retour de ſon fils ; qu'autrement ce prince ſçauroit maintenir ſes droits, & ceux des égliſes de France dont il étoit le protecteur. Par cette fermeté, la plus forte barrière qu'on puiſſe oppoſer aux entrepriſes de la cour de Rome, Alix obtint ce qu'elle demandoit.

Philippe-Auguſte étant tombé dangereuſement malade en Aſie, fut contraint de revenir en France en 1192. Depuis cette époque, l'hiſtoire ne fait plus mention d'Alix de Champagne, que pour rapporter quelques fondations pieuſes de cette princeſſe. Elle mourut à Paris le 4 de Juin 1206, & fut inhumée à l'abbaye de Pontigny, fondée par Thibaud le Grand, ſon pere.

ALIX, reine de Chypre, fille de Henri, ſurnommé *le Jeune*, comte de Champagne, & d'Iſabelle de Jéruſalem. Cette princeſſe & les ſuivantes du même nom, ne ſont guères illuſtres que par le rang qu'elles ont tenu dans le monde. Plus voiſines de notre tems, leurs vertus ou leurs belles qualités nous auroient été plus connues. Celle dont il

s'agit ici, fut femme de Hugues de Luſignan, premier de ce nom, roi de Chypre, dont elle eut Henri, roi de Chypre ; & deux filles, Marie & Iſabelle. Hugues étant mort en 1218, Alix ſe remaria avec Boëmond IV, prince d'Antioche : elle en fut ſéparée, ſous prétexte de parenté, & s'unit à un troiſieme époux qui fut Raoul de Soiſſons ; elle mourut vers l'an 1246.

ALIX, dite auſſi *Adèle*, comteſſe de Crépi & de Valois, fille de Raoul II, comte de Crépi & de Valois, & d'Alix, comteſſe de Bar-ſur-Aube. Elle épouſa ſucceſſivement Herbert IV du nom, comte de Vermandois, Thibaud III, comte de Champagne & de Brie, & enfin Renaud II, comte de Clermont en Beauvaiſis. On ignore préciſément le tems où elle mourut : on ſçait qu'elle vivoit encore l'an 1118, comme le témoigne une charte du prieuré de Crépi. Elle eſt enterrée auprès de ſon mari à ſaint Arnould de Crépi.

ALIX de France, fille du roi Louis VII & d'Eléonore, ducheſſe de Guienne, ſa premiere femme, nâquit au retour du voyage que ſon pere avoit fait en orient. Elle épouſa en 1164, Thibauld I, dit *le Bon*, comte de Blois, ſénéchal de France, dont elle eut ſept enfans.

ALIX de France, fille de Louis VII, dit *le Jeune*, & d'Alix de Champagne, ſa troiſieme femme, fut fiancée à Richard d'Angleterre, comte de Poitou ; mais elle fut mariée le 20 d'Août 1195, avec Guillaume II, comte de Ponthieu.

ALIX, comteſſe de Toulouſe, dite auſſi *Hèle*, *Hélène* ou *Helute*, fille d'Eudes I, ſurnommé *Borel*, duc de Bourgogne, & de Mathilde de Bourgogne-Comté. Elle fut mariée d'abord à Bertrand comte de Toulouſe & de Tripoli. Après la mort de ce ſeigneur, elle contracta une nouvelle alliance avec Guillaume III de ce nom, ſurnommé *Talvas*, comte d'Alençon & de Ponthieu. Alix mourut le dernier de Février 1191, & fut enterrée dans l'abbaye

de Perſeigne en Sonnois, diocèſe du Mans, fondée par ſon ſecond mari.

ALIX, comteſſe de Bretagne, fille de Gui de Thouars, & de Conſtance, héritiere de Bretagne, fut mariée en 1213, avec Pierre de Dreux, dit *Mauclerc*; elle mourut en 1221, & fut enterrée dans l'abbaye de Villeneuve-lès-Nantes.

ALIX, fille de Jean I, duc de Bretagne, née le 6 de Juin 1243 épouſa en 1254 Jean de Châtillon Ier du nom, comte de Blois. Elle alla à la Terre ſainte en 1287, & mourut à ſon retour le 2 d'Août 1288; ſon corps fut mis près de celui de ſon mari, dans l'abbaye de la Guiche, près de Blois, dont elle étoit fondatrice.

ALIX DE VERGI, ducheſſe de Bourgogne, fille de Hugues, ſeigneur de Vergi. Elle épouſa en 1199 Eudes III, duc de Bourgogne, & en eut un fils & deux filles. Cette princeſſe a fait paſſer à la poſtérité la renommée de ſes vertus. Pieuſe, libérale & charitable, elle fit de grands biens aux égliſes; enrichit des monaſteres, & fut pendant toute ſa vie, la reſſource des pauvres, & la protectrice des affligés. Les Dominicains de Dijon la reconnoiſſent pour leur fondatrice. Elle mourut dans un âge très-avancé, le 3 de Mai 1251.

ALIX, (*la bienheureuſe*) mere de S. Bernard. *Voyez* ALÈTHE.

ALMODIS, Béarnoiſe. On ignore quelle étoit ſa famille. Un hiſtorien la croit fille de Bernard comte de la Marche. Elle vivoit vers l'an 1055. Elle n'eſt preſque connue que par ſes crimes. Guillaume de Malmesbury dit qu'elle eut trois maris en même tems; le comte d'Arles, qu'elle quitta par caprice, & ſans autre formalité; le comte de Toulouſe, Pons II, de qui elle eut deux enfans, & qu'elle abandonna ſous prétexte de parenté, pour épouſer Raimond Béranger, comte de Barcelone. Elle empoiſonna Pierre & Raimond, troiſieme fils d'Iſabelle, premiere femme de Raimond Béranger.

ALMUCS, (*domna*) dite Nalmucs, doit avoir rang parmi les poëtes Provençaux. Elle étoit née à Château-neuf, & fut amie d'Iſée de Capion, autre poëteſſe Provençale. Qu'il nous ſoit permis de faire ici de ce mot poëteſſe, le pendant de celui de poëte, à l'exemple des Italiens, qui, plus aviſés que nous, diſent *poëta* d'un homme, & *poëteſſa* d'une femme.

La poëteſſe Almucs aima beaucoup un Gigon de Tornen, comme on l'apprend d'une réponſe en vers, qu'elle fit à ſon amie Iſée. Cette piéce, & ce qui fait connoître ſon auteur, ſe trouvent au quarante-ſixieme feuillet d'un manuſcrit provençal du Vatican, cotté 3207.

ALOARA, princeſſe d'un grand mérite, étoit fille d'un comte appellé Pierre, que l'hiſtoire ne fait pas connoître autrement. Elle fut mariée à Pandulf ou Paldulf, ſurnommé Tête-de-Fer, qui ſe qualifioit quelquefois dans ſes diplômes prince, duc & marquis. Il étoit, en effet, prince de Capoue & de Bénevent, comme ſucceſſeur du prince Pandulf IV, ſon pere; & l'empereur Otton I, dont il s'étoit reconnu vaſſal, en 963, l'avoit créé duc de Spolète & marquis de Camérino; ce qui l'avoit rendu le prince le plus puiſſant qu'il y eût alors en Italie. Il mourut à Capoue en 981, ayant eu d'Aloara ſix fils, qui furent Landulf VI & IV, prince de Capoue & de Bénevent; Pandulf, prince de Salerne; Aténulf, qualifié comte, qui fut auſſi marquis, peut-être de Camérino; Landénulf, qui fut prince de Capoue; & Laidulf, qui lui ſuccéda.

Landulf IV, comme prince de Bénévent, & VI, comme prince de Capoue, périt dans une bataille que l'empereur Otton II perdit, le 11 de Juillet 982, contre les Grecs & les Saraſins unis enſemble. Son frere Landénulf lui ſuccéda; mais il étoit encore fort jeune; & le même empereur, en lui promettant l'inveſtiture de la principauté de Capoue, voulut qu'Aloara fût reconnue ſouveraine,

& qu'elle gouvernât toute ſa vie, conjointement avec ſon fils. Ce ne fut que par l'acte d'inveſtiture, que l'impératrice Théophanie fit expédier, en 984, au nom de ſon fils Otton III, encore mineur, que la diſpoſition qu'Otton II, mort en Décembre 983, avoit faite en faveur d'Aloara, fut confirmée; mais cette princeſſe avoit commencé de régner en ſon nom, dès la fin de Juillet 982. On trouve depuis ce tems-là tous les diplômes que l'on a de Capoue, donnés par elle & par ſon fils; & l'on voit de même le nom de l'un & de l'autre à la tête des chartes qui concernent les affaires des particuliers. Aloara mourut vers la fin de Décembre 992. Sigonius, en marquant ſa mort en 991, s'eſt trompé.

L'hiſtoire, qui ne nous apprend aucune des actions particulières de cette princeſſe, nous dit ſeulement qu'elle gouverna ſes états avec beaucoup de ſageſſe & de courage.

Landénulf fut aſſaſſiné par un complot de ſes parens même, en 993; & ſon frere Laidulf, qui le remplaça, fut deſtitué par Otton III, en 999, parce qu'il fut convaincu d'avoir eu part au meurtre de Landénulf.

Le cardinal Baronius rapporte, d'après la Vie de S. Nil, abbé, qui vivoit dans ce tems-là, qu'Aloara fit tuer un comte, ſon neveu, dans la crainte qu'il n'uſurpât la principauté ſur ſes fils, & que S. Nil lui prédit que ſa poſtérité ne ſubſiſteroit pas. On lit auſſi, dans la même Vie, que S. Nil avoit prédit que Laidulf ſeroit le dernier du ſang d'Aloara, qui régneroit à Capoue. L'événement a juſtifié la prédiction, ſuppoſé qu'elle n'ait point été faite après coup.

ALODIE, (*ſainte*) ſœur de ſainte Nunillon. *Voyez* NUNILLON.

ALPAIDE, femme ou maîtreſſe de Pepin le Gros ou d'Hériſtel, qui l'épouſa après avoir répudié Prectrude ſon épouſe. Il falloit que cette princeſſe fût douée d'une rare beauté, puiſqu'on la trouve nommée, dans nos premiers hiſtoriens, *la*

belle Alpaïde. Le divorce de Pépin avec Plectrude empêcha qu'on ne regardât Alpaïde comme sa légitime femme ; & plusieurs modernes ne la comptent pas au nombre de nos reines, fondés sans doute sur le trait suivant. Lambert, évêque de Liége, osa condamner, avec une fermeté héroïque, les amours criminelles de Pépin : il refusa même de donner la bénédiction qu'on demandoit à table pour le verre d'Alpaïde. Indignée de la liberté de ce saint prélat, elle forma le dessein de lui ôter la vie, & fit consentir Pépin à cette indigne vengeance. Dodon, frere d'Alpaïde, se chargea de l'exécution de ce meurtre ; mais il fut attaqué bientôt après d'une maladie terrible, qui fit naître une infinité de vers sur son corps, & qui l'obligea de se jetter dans la Meuse. Si l'on considere pourtant que, dans ces siécles éloignés & demi-barbares, les divorces étoient fort communs, & en quelque sorte autorisés dans les princes, on ne fera pas difficulté de donner à notre Alpaïde un titre qu'elle méritoit par sa naissance illustre, & par le choix de Pépin, qui la traita & l'honora comme sa femme jusqu'à sa mort. Alpaïde, sur la fin de ses jours, se retira dans un monastere de religieuses qu'elle avoit fondé au diocèse de Namur, & y mourut, on ignore en quelle année. Alpaïde fut mere de l'illustre Charles Martel, & bisaïeule de Charlemagne.

ALPAIDE, fille du roi Louis le Débonnaire, & d'Ermengarde, sa premiere femme, épousa Bégon comte de Paris, & fut mere de l'Etard & d'Etard.

ALPAIDE, (*sainte*) vierge, rempliſſoit avec tant de zèle tous les devoirs de la religion, qu'elle mérita de recevoir du ciel la grace de pénétrer le sens des saintes écritures.

ALPHEIDE. *Voyez* ALPAÏDE.

ALPIS, ALPAÏDE *ou* ALPAÏS DE CUDOT, est une pieuse fille, qui fleurissoit à la fin du douzieme siécle, dans le diocèse de Sens. Il suffira de copier ici l'ar-

ticle CCIII de l'*Etat des lettres en France dans le cours du douzieme ſiécle*, lequel eſt à la tête du du neuvieme tome de l'Hiſtoire littéraire de la France. On y parle d'Alpis d'après ce que Robert, moine de S. Marien d'Auxerre, en dit.

« Les anciens s'étant repréſenté la terre comme » une ſuperficie plate, n'avoient garde d'imaginer » des antipodes, ou un autre hémiſphère, ſous le » nôtre. Cependant la bienheureuſe vierge Alpis ou » Alpaïs de Cudot, au diocèſe de Sens, ſur la fin » de ce ſiécle, en eut, dans un de ſes raviſſemens, » une idée ſemblable (c'eſt trop dire) à celle que » nous en donnent nos derniers géographes. Elle » vit le monde entier comme un globe d'une forme » unie de toutes parts. Le ſoleil lui parut plus grand » que la terre, & la terre comme un œuf ſuſpendu » au milieu des airs, & environné d'eau de tous » les côtés; repréſentation qui favoriſe en plein » (c'eſt encore trop dire) l'opinion de nos ſçavans » modernes, qui, après de longues & périlleuſes » obſervations, donnent à la terre la figure d'un » ſphéroïde applati vers ſes poles; au lieu qu'on la » croyoit ronde avant leurs ſçavantes découvertes. » Mais on prit apparemment ce qu'en diſoit la bien- » heureuſe Alpaïs, pour une viſion de dévote, puiſ- » qu'on n'en profita point pour rectifier la fauſſe idée » qu'on avoit de la terre. On auroit dû au moins » donner quelque attention à ce qu'en avoit publié, » quatre cens ans auparavant, S. Virgile, évê- » que de Saltzbourg. Ce prélat découvrit effective- » ment les antipodes, c'eſt-à-dire un autre monde, » qui avoit ſon ſoleil, ſa lune & ſes ſaiſons comme » le nôtre. Il eſt pourtant vrai qu'au tems de Robert » de Saint-Marien, ſur la fin de ce douzieme ſiècle, » on croyoit qu'il y avoit, au-delà de l'Océan au » midi, une quatrieme partie du monde, inconnue » toutefois à cauſe de la trop grande ardeur du ſoleil, » & qu'elle avoit ſes habitans; mais on regardoit » cela comme une fable. »

Le but de l'auteur, dans cette partie de ſon Etat des lettres, eſt de faire voir qu'au douzieme ſiècle, on étoit en France, comme par-tout ailleurs, très-dépourvu de connoiſſances coſmographiques & géographiques.

ALTHAIDE. La même qu'ALPHEÏDE.

ALTOVITI, (*Marſeille d'*) demoiſelle Provençale, s'eſt rendue célebre par ſon eſprit & par ſes poëſies dans le ſeizieme ſiécle. Elle étoit originaire de Florence, comme le nom d'Altoviti le fait aſſez connoître, & naquit à Marſeille dont elle prit le nom, parce que cette ville l'avoit tenue ſur les fonts de baptême.

AMAGE, reine des Sarmates. Médoſac, roi des Sarmates établis le long des côtes du Pont, étoit continuellement plongé dans la débauche. Amage ſon épouſe, ſe mit à la tête du gouvernement: elle donnoit les audiences publiques; alloit elle-même garnir de troupes les poſtes qui défendoient l'entrée du royaume; repouſſoit les incurſions des ennemis, & voloit au ſecours de ſes voiſins, quand ils étoient trop preſſés.

La réputation d'Amage ſe répandit dans toute la Scythie; & ceux de la Cherſonnèſe Taurique, ſouffrant beaucoup de la part d'un roi Scythe de leur voiſinage, firent alliance avec elle. Elle écrivit d'abord à ce roi, pour lui commander de laiſſer la Cherſonnèſe en repos: ce prince ne fit aucun cas d'un pareil ordre. Amage choiſit cent vingt hommes des plus braves & des plus forts; leur donna trois chevaux à chacun, & fit, dans l'eſpace d'un jour, un chemin de douze cens ſtades, qui font environ cinquante de nos lieues: elle arrive à la ville royale, & tue les gardes des poſtes. Les Scythes, qui ne s'attendoient pas à pareille viſite, crurent les ennemis en bien plus grand nombre. Amage pouſſe juſqu'au palais, en force les portes, tue le roi, ſes parens & ſes amis, & fait préſent du pays aux Scythes de la Cherſonnèſe; mais elle en nomme roi le fils

de celui qu'elle venoit de tuer, & lui recommande de gouverner avec juſtice, de ne point perdre de vue le ſort de ſon pere, & de reſpecter les Barbares & les Grecs de ſon voiſinage.

AMALABERGUE, fille de Théodoric, roi des Goths en Italie. Elle épouſa Hermanfroi, roi d'une partie de la Thuringe. Baudri & Berthier, freres d'Hermanfroi, en poſſédoient chacun une partie. Amalabergue conſeilla à ſon époux de faire aſſaſſiner Baudri, & de s'emparer de ſes états. Son ambition n'étant pas encore aſſouvie, elle voulut régner ſeule & ſe défaire de Berthier. Voici le ſtratagême dont elle uſa pour porter Hermanfroi à ce ſecond parricide. Elle ordonna un jour à dîner qu'on ne couvrît la table qu'à demi. Le roi, ſurpris de cette nouveauté, en demanda la raiſon : « Vous n'avez » que la moitié d'une couronne, lui répondit froi- » dement Amalabergue ; votre table ne doit-être » ſervie qu'à demi. » Ces paroles piquerent Hermanfroi ; il ſe ligua avec Thierri, roi de Metz, & fit la guerre à Berthier, qui fut tué dans un combat. Le crime d'Hermanfroi ne fut pas long-tems impuni. Thierri le fit précipiter du haut des murailles de Tolbiac, l'an 531. L'ambitieuſe Amalabergue fut forcée de ſe retirer auprès d'Athalaric, roi des Oſtrogoths, & paſſa ſa vie dans une obſcurité plus cruelle pour elle que la mort.

AMALAFREDE *ou* AMALAFRIDE, fille de Valamer, & ſœur de Théodoric, roi des Oſtrogoths, fut mariée d'abord avec un ſeigneur de ſa nation, dont elle eut Théodat ou Théodahade & Amalabergue, femme d'Hermanfroi, roi de Thuringe. Théodoric la remaria depuis avec Traſimond, roi des Vandales en Afrique. Ce prince étant mort ſans enfans l'an 523, Hilderic, fils d'Hunneric, qui lui ſuccéda, fit arrêter Amalafride, qui finit ſes jours en priſon, vers l'an 526.

AMALASONTE *ou* AMALASUNTE, fille de Théodoric, roi des Oſtrogoths en Italie, & d'Au-

deſlede, ſœur du roi Clovis. Cette princeſſe fut célebre par ſon eſprit & par ſa ſcience : elle poſſédoit parfaitement les langues grecque & latine ; elle parloit même les différentes langues des peuples qui compoſoient l'empire Romain, & ne ſe ſervit jamais d'interprète pour leur répondre. Elle fut mariée à Eutharic, petit-neveu de Traſimond, & en eut Athalaric. Ce prince ayant ſuccédé aux états de ſon aïeul ; mais étant trop jeune encore pour gouverner par lui-même, Amalaſonte ſe chargea de l'adminiſtration des affaires, & fit admirer ſa prudence. Athalaric étant mort, cette princeſſe, privée de ſon fils & de ſon mari, fit monter ſur le trone Théodat, ſon couſin-germain, fils d'Amalafride, ſœur du roi Théodoric : elle croyoit trouver en lui un appui ; elle ne trouva qu'un tiran. Le cruel Théodat paya ſes bienfaits de la plus noire ingratitude : il l'enferma dans un château bâti au milieu d'une petite iſle du lac de Bolſene en Toſcane, & la fit mourir ſur la fin de l'an 544 ; on dit que lui-même l'étrangla dans le bain. La mort d'Amalaſonte fut vangée. L'empereur Juſtinien, plein d'eſtime pour cette princeſſe, envoya contre les Goths le général Belizaire, qui ruina leur état en Italie.

AMALBERGUE, fille de Théodoric, roi des Goths. *Voyez* AMALABERGUE.

AMALFI, (*donna* CONSTANCE D'AVALOS, *ducheſſe d'*) Napolitaine, de la même maiſon que les deux célèbres généraux d'armées, François-Ferdinand d'Avalos, mari de la trés-illuſtre Victoire Colonne, & Alphonſe d'Avalos, mari de Marie d'Aragon, fut célebrée par tous les poëtes de ſon tems. Ces deux Avalos furent l'un après l'autre marquis de Peſcaire. La ducheſſe Amalfi qui fleuriſſoit vers 1550, joignit de telle maniere à la grandeur de ſa naiſſance, celle de l'eſprit, qu'elle fit douter ſi la nobleſſe de ſa maiſon l'illuſtra davantage, qu'elle-même n'illuſtra ſa maiſon. La poëſie lyrique italienne fut un de ſes amuſemens.

Il reſte peu de ſes ouvrages en ce genre ; mais ce peu la place honorablement entre les poëtes Italien du premier ordre : on y trouve tout ce qui fait les bons vers ; & ces bons vers qui ne traitent que de ſujets ſérieux, ſont remplis de penſées graves & ſolides, quoique très-ingénieuſes & des ſentimens de la piété la plus chrétienne. Les poëſies de cette dame, que l'on a pu recouvrer, ſont telles que des critiques très-judicieux les ont jugées dignes d'aller preſque de pair avec celles de Victoire Colonne. C'eſt en faire le plus grand éloge; car Victoire Colonne, marquiſe de Peſcaire, eſt généralement reconnue pour le meilleur poëte, dont ſon ſexe ait honoré l'Italie. Les poëſies de la ducheſſe d'Amalfi ſont imprimées à la ſuite de celles de cette marquiſe. On s'étonne avec raiſon que le Zoppi l'ait oubliée dans ſa Bibliothéque Napolitaine. Paul Jove, dans la vie de Conſalva, parle d'elle, comme d'une dame d'un très-grand mérite, & d'une vie très-exemplaire.

AMALTHÉE, Démophile ou Hiérophile. C'eſt ainſi qu'on nomme la Sybille de Cumes, ſi célebre dans l'antiquité. L'an 219 de la fondation de Rome, elle vint, dit-on, préſenter à Tarquin le Superbe, roi de Rome, neuf livres de prédictions qui concernoient l'empire Romain, & lui demanda 300 écus d'or de la monnoie de Philippe. Tarquin ne témoigna que du mépris pour ſes livres. La Sybille indignée en brûla trois devant lui. Quelques jours après, elle revint lui préſenter les ſix qui reſtoient, & lui demanda la même ſomme ; elle eſſuya le même refus, & s'en vengea de la même maniere, en brûlant trois autres livres. Le roi fut ſurpris de l'action de cette femme, & voulut ſçavoir combien elle demandoit pour les trois derniers livres. La ſybille ne diminua rien de la ſomme qu'elle avoit d'abord demandée. Tarquin conſulta les pontifes, qui lui conſeillerent de payer à cette femme les 300 écus d'or. Ces livres furent l'objet de la vé-

nération des Romains; ils croyoient que les deſtinés de leur empire y étoient contenues. Il y avoit toujours deux magiſtrats, dont l'unique fonction étoit de les garder & de les conſulter dans l'occaſion. Dans les calamités publiques, dans les néceſſités preſſantes, on ouvroit ces livres ſacrés, & l'on y trouvoit la maniere d'expier les prodiges, & d'appaiſer le courroux des dieux.

AMASTRIS, fille d'Oxathrés, frere du dernier Darius, étoit couſine-germaine de Statira, fille de ce Darius & femme d'Alexandre le Grand. Elles avoient été élevées enſemble, & s'aimoient beaucoup lorſqu'Alexandre épouſa Statira : il donna Amaſtris à Cratere, un de ſes plus chers favoris. Cratere vécut avec ſon épouſe dans une étroite union juſqu'à la mort d'Alexandre. Alors ſes intérêts ou peut-être ſon inclination le porterent à épouſer Phila, fille d'Antipater. Amaſtris du conſentement même de Cratere, épouſa Denis, tiran d'Heraclée : elle eut de ce prince trois enfans. deux fils & une fille, la fille s'appelloit comme ſa mere, l'un des fils s'appelloit *Clearque*, l autre *Oxathrès*. Denis, en mourant, laiſſa Amaſtris tutrice de ſes enfans, & régente de l'Etat. Liſimaque roi de Macédoine, épouſa la veuve de Denis, & ſe déclara protecteur de ſes enfans ; mais ce Prince étant devenu amoureux d'Arſinoë, fille de Ptolemée Philadelphe, ſe ſépara d'Amaſtris, & la laiſſa commander ſeule dans Héraclée. Cette princeſſe périt par la cruauté de ſes fils Cléarque & Oxathrés, qui la firent noyer lorſqu'elle étoit ſur mer. C'eſt elle qui a fait bâtir la ville d'Amaſtris, & lui a donné ſon nom.

AMATA *ou* AIMÉE, fut la premiere fille conſacrée au culte de la déeſſe *Veſta*. On donna depuis le nom d'*Amata*, à la ſupérieure des Veſtales.

AMATA, femme de Latinus, roi des Latins en Italie. Virgile nous apprend que cette reine deſiroit de faire épouſer ſa fille Lavinie à Turnus,

ſon neveu, roi des Rutules, quoique le roi Latinus l'eut promiſe à Enée, chef des Troyens échappés des flammes de leur patrie. Elle fit tous ſes efforts pour venir à bout de ſon entrepriſe, & porta même le roi ſon époux à joindre ſes troupes à celles de Turnus, pour chaſſer les Troyens d'Italie. Mais la valeur du prince Rutule n'ayant pu le garantir de la mort, Amata, qui vit tous ſes projets échoués, ſe pendit de déſeſpoir vers l'an du monde 2859, & 1174 avant J. C.

AMAZONES, eſt le nom de peuples de femmes guerrieres que nous diſtinguerons en anciennes & modernes.

Les Amazones anciennes ont réellement exiſté, quoique Strabon, Arrien, Paléphate, & quelques modernes ayent regardé tout ce que l'on en a dit comme de pures fables. Leur exiſtence eſt ſi bien prouvée par le témoignage des hiſtoriens de l'antiquité les plus dignes de foi, par des monumens dont pluſieurs d'entr'eux ont parlé, par des médailles, dont nous avons encore quelques-unes, qu'elle ne ſçauroit donner priſe au pirrhoniſme hiſtorique.

On rapporte diverſes étymologies de leur nom. La ſeule qui paroiſſe devoir ſatisfaire, le forme de deux mots grecs, dont le premier eſt une prépoſition (ἀμα) qui ſignifie *avec*, & le ſecond (ζωνη) un nom qui veut dire *ceinture;* & ce nom leur fut donné par les Grecs, parce qu'elles portoient toujours une ceinture, ſymbole, dans la Grèce, dans tout l'Orient, & dans d'autres pays, de la pudeur, de la modeſtie, de la continence des femmes. En effet, une grande partie des Amazones gardoit une virginité perpétuelle, & les autres ne quittoient leur ceinture que durant le tems que la néceſſité de donner des ſujets à leur république, les obligeoient d'avoir commerce avec des hommes. Gronovius, dans ſon *Tréſor de l'antiquité grecque*, a rejetté toutes les anciennes étymologies du mot *Amazones*, qu'il a prétendu même être corrompu Le véritable nom de

ces femmes guerrieres étoit, à ſon avis, *Amiζôques*; c'eſt à-dire, *Virtles*. Ce n'étoit pas la peine d'être auſſi ſçavant que Gronovius l'étoit, pour démentir ainſi toute l'antiquité, ſans autre fondement qu'un pur caprice. Comme les Amazones étoient originaires de Scythie, le nom d'*Eorpates*, qu'Hérodote dit que les Scythes leur donnoient, & qui veut dire *avides du ſang des hommes*, ſervoit à les caractériſer.

Les Scythes ont eu ſous leur domination une grande partie de l'Aſie durant près de quatre ſiécles; c'eſt-à-dire, depuis environ l'an 2180 avant J. C. juſques vers 1720, que Ninus, fondateur de l'empire des Aſſyriens, conquit tous les pays ſoumis aux Scythes. Après la mort de Ninus, de Sémiramis, & de leur fils Ninias, on ne ſçait pas en quel tems précis, Ilinus & Scolopite, prince du ſang royal de Scythie, furent chaſſés de leur pays par d'autres princes qui, comme eux, aſpiroient à la couronne. Ils partirent avec leurs femmes, leurs enfans & leurs amis; &, ſuivis d'une nombreuſe jeuneſſe de l'un & de l'autre ſexe, ils paſſerent dans la Sarmatie Aſiatique, au-deſſus du mont Caucaſe. Ils ſe firent un établiſſement les armes à la main, & ſuppléerent aux richeſſes qui leur manquoient, en faiſant des courſes continuelles dans les contrées qui bordent le Pont-Euxin. Les peuples de ces pays, fatigués des incurſions de ces nouveaux venus, s'unirent, prirent leur tems, les ſurprirent, & les maſſacrerent tous, ou preſque tous.

Leurs femmes, réſolues d'en venger la mort, en pourvoyant à leur ſûreté, conçurent le projet hardi d'une nouvelle ſorte de république; c'eſt-à-dire, de demeurer unies, de ſe donner des loix, de ſe choiſir des reines, & de ſe maintenir, ſans le ſecours des hommes, contre les hommes même. Ce deſſein courageux n'eſt pas auſſi ſurprenant qu'il le paroît. Le plus grand nombre des filles étoient élevées, chez les Scythes, aux mêmes exercices que les garçons, à tirer de l'arc, à lancer le javelot,

au maniment des autres armes, à la courſe, à la chaſſe, & même à quelques travaux pénibles, qui paroiſſent réſervés aux hommes. Chez eux, de même que chez les Sarmates, Scythes d'origine, qui donnoient au ſexe la même éducation, beaucoup de femmes accompagnoient à la guerre les hommes, dont elles avoient le courage & la férocité. Qu'on ne s'étonne point de voir celles dont il s'agit ici, prendre l'étrange réſolution de former un peuple de femmes. Elles ne l'eurent pas plutôt priſe, qu'elles ſe préparerent à l'exécution, en s'exerçant à toutes les opérations militaires. Bientôt elles s'aſſurerent la poſſeſſion du pays qu'elles occupoient; &, non contentes d'apprendre à leurs voiſins qu'ils feroient des efforts inutiles pour les en chaſſer, ou pour les aſſujettir, elles porterent la guerre chez eux, & reculerent leurs frontiéres.

Elles avoient eu beſoin juſques-là des inſtructions & du ſecours des hommes reſtés dans leur pays; mais, voyant qu'en état déſormais de ſe paſſer d'eux, elles pouvoient ſe maintenir & s'aggrandir par elles-mêmes; elles tuerent tous ceux qu'un heureux hazard ou la fuite avoit ſouſtraits à la fureur des Sarmates, & renoncerent pour toujours au mariage, qui ne leur paroiſſoit plus qu'un eſclavage inſupportable. Mais, comme elles ne pouvoient aſſurer la durée de leur nouveau royaume que par une propagation qui ne devoit pas ſe faire ſans elles, elles ſe firent une loi d'aller tous les ans ſur leurs frontiéres; d'inviter les hommes de leur voiſinage à les venir trouver; de ſe livrer à leurs embraſſemens, ſans choix de leur part, ſans prédilection, ſans attachement, & de s'en ſéparer dès qu'elles ſe ſentiroient ou ſe croiroient enceintes. Ce n'étoit que pour habiter avec les hommes qu'elles quittoient leu ceinture; & la reprenoient dès qu'elles étoient retournées chez elles. Toutes celles que leur âge rendoit propres à la génération, & qui vouloient rendre à l'état le ſervice de lui donner des

filles,

filles, n'alloient pas en même tems chercher la compagnie des hommes. Il n'y en avoit qu'un certain nombre; &, pour avoir droit de travailler à la multiplication de l'eſpece, il falloit avoir travaillé d'abord à ſa deſtruction. On n'étoit digne de donner naiſſance à des enfans, qu'après avoir tué trois hommes.

Si de leur commerce de brutalité, comme Cédrénus l'appelle, il venoit des filles, elles les gardoient pour les élever. A l'égard des garçons qu'elles mettoient au monde, ſi l'on en croit Juſtin, elles les étouffoient au moment de leur naiſſance; &, ſelon Diodore de Sicile, elles leur tordoient les jambes & les bras, pour les rendre inhabiles aux exercices militaires; mais Quinte-Curce, Philoſtrate & Jornandès, ou plutôt Jordanus, diſent que les moins féroces les envoyoient à leurs peres. Les contradictions ne ſont-là qu'apparentes. Diſtinguons les tems. Quand les Amazones eurent tué ce qui reſtoit chez elles d'hommes de leur nation, elles eurent recours à leurs voiſins, pour devenir meres. Il eſt vraiſemblable que leur fureur contre les hommes, étant alors dans ſa plus grande force, leur barbarie & leur cruauté naturelles les engagerent à donner la mort, preſqu'à l'inſtant de la naiſſance, aux enfans mâles dont elles accouchoient. Leur haine pour ce ſexe regardoit comme un véritable ſupplice le ſoin de les élever. Lorſqu'enſuite leur fureur ſe fut un peu ralentie; & que, chez le plus grand nombre, les entrailles de mere ſe furent émues, elles eurent horreur d'ôter à ces petites créatures la vie qu'elles venoient de leur donner. Elles remplirent à leur égard les premiers devoirs de mere; pourvurent en même tems à ce qu'ils ne puſſent pas cauſer de révolution dans l'état, en les eſtropiant de maniere à les rendre incapables de manier les armes, & les dreſſerent à quelques miniſtères vils, que des femmes guerrières trouvoient trop au-deſſous d'elles. Enfin, lorſque leurs conquêtes

eurent affermi leur puiſſance, & que, ſans aucune altération de leur courage, leur férocité ſe fût adoucie par des liaiſons que des intérêts politiques les obligerent d'avoir avec des peuples voiſins, & même d'autres plus éloignés; alors, ſoit d'elles-mêmes, parce que le nombre d'enfans mâles qu'elles conſervoient, s'étoit multiplié juſqu'à leur être à charge, ſoit à la priere de ceux qui les rendoient fécondes, elles convinrent avec eux qu'ils ſe chargeroient des garçons, & qu'elles continueroient de garder les filles. Ce qu'on a dit juſqu'ici, ſuppléera, réformera même, ſi l'on veut, quelque choſe dans un aſſez long paſſage cité plus bas.

Des femmes, continuellement occupées de la guerre, n'avoient pas le tems d'adminiſtrer à leurs enfans l'aliment que la nature formoit pour eux dans leur ſein. Peut-être leur donnoient-elles de leur lait pendant les premiers jours; mais il eſt certain qu'elles y ſubſtituoient le lait de jument, auquel elles joignoient une eſpèce de manne qu'elles recueilloient le matin ſur les fleurs & les feuilles des plantes, & de quelques arbres qui naiſſoient dans les contrées voiſines du Pont-Euxin, & la moëlle de certains roſeaux ou cannes à ſucre que la terre produiſoit ſur le bord du Thermodon. Elles ne leur continuoient que le moins qu'elles pouvoient cette nourriture, qui leur paroiſſoit trop foible. Elles ſe hâtoient de les accoutumer par degrés aux alimens ſolides, dont elles uſoient elles-mêmes; & ces alimens étoient la chair des oiſeaux & des bêtes ſauves qu'elles tuoient à la chaſſe, & des différentes eſpèces de ſerpens. Elles mangeoient cette chair à demi-cuite, & ſouvent crue; & les mets de leurs enfans n'étoient jamais plus délicats que les leurs. Dès que l'âge des jeunes filles le permettoit, elles ſongeoient à les débarraſſer de la mammelle droite, afin de les mettre en état de tirer de l'arc avec plus de roideur. L'opinion commune eſt qu'elles leur brûloient cette mammelle, en y appliquant, dès

l'âge de huit ans, des fers chauds qui desséchoient insensiblement les fibres & les glandes de cette partie. Quelques-uns semblent dire qu'on n'y faisoit pas tant de cérémonies, & que, quand cette partie étoit formée, on la faisoit disparoître par l'amputation. Enfin, & c'est peut-être la vérité, quelques-autres prétendent qu'on n'employoit aucun moyen violent, mais que, dès l'enfance, on serroit aux filles la partie droite du sein, & que, par une compression continue, on empêchoit la mammelle de se former, ou de croître du moins au-delà d'un certain point, qui ne leur pouvoit pas être incommode.

Les habillemens des Amazones nous sont peu connus. Les écrivains n'en disent pas assez pour nous en instruire; & les médailles offrent à ce sujet des variétés qui ne permettent pas de se décider. Il suffit de sçavoir qu'ils étoient ordinairement faits de peaux des bêtes qu'elles tuoient à la chasse. Noués sur l'épaule gauche, ils laissoient le côté droit à découvert, & tomboient sur les genoux. Il paroit qu'en guerre, les reines & les autres chefs au moins, portoient un corcelet ou corps de cuirasse légere, terminé par une ceinture, au-dessous de laquelle pendoit la cotte d'armes jusqu'au genou. L'armement de tête étoit le casque, garni de panache. Le reste de leurs armes étoit la flèche, la lance, le javelot, la hache d'armes, d'abord simple, ensuite à deux tranchans, & le bouclier. Cette derniere arme défensive, que l'on nomma *pelta*, ne ressembloit point aux boucliers ordinaires. On voit dans les médailles, que la pelte des Amazones avoit à-peu-près la forme du croissant de la lune, & pouvoit, dans sa plus grande largeur, avoir un pied & demi de diamètre. Les deux pointes du croissant étoient en haut, se recourbant un peu en dedans; & du fond du croissant s'éleyoit à la hauteur des pointes, & peut-être au-dessus, une piéce bombée se terminant en angle, laquelle, sans doute, étoit renforcée pour parer le coup de sabre, & servoit d'ailleurs à ren-

dre l'anſe plus sûre & plus commode. Ce petit bouclier, différent de ceux des autres nations, leſquels étoient ovales ou quarrés, & couvroient chez la plûpart la plus grande partie du corps, annonçoit l'adreſſe de celles qui s'en ſervoient. Iſidore, dans ſes *Origines*, leur donne pour inſtrument guerrier, au lieu de la trompette, le ſiſtre des Egyptiens, qui le croyoient de l'invention d'Iſis. On ne devine pas de quel auteur Iſidore avoit pris cette particularité, qui ne ſe trouve dans aucun de ceux que nous avons. Mais le reſte d'un monument de la plus grande ancienneté, dans lequel on voit une Amazone en attitude de triſteſſe avec une petite fille nue ſur ſes genoux, & derriere elle un cornet & une trompette, fait connoître qu'elles ſe ſervoient à la guerre de ces deux inſtrumens.

Scythes d'origine, elles ne ſçurent d'abord combattre que de loin; de-là vint leur ſcience à tirer de l'arc. Elles lançoient par derriere, en fuyant, des flèches à ceux qui les pourſuivoient, avec cette adreſſe que les Romains furent depuis ſi ſurpris de trouver aux Parthes; mais les Parthes étoient ſortis de la Scythie; & cette maniere de combattre en fuyant avoit toujours été d'uſage chez les Scythes. Les Amazones, ne tardant pas à reconnoître que ceux contre qui elles faiſoient la guerre ne pouvoient pas manquer d'avoir à la longue, par leur maniere de combattre de pied ferme, de grands avantages ſur elles, armerent de lances une partie de leurs troupes, & s'accoutumerent à tenir ferme devant l'ennemi; ce qui contribua beaucoup à leurs grandes conquêtes. La lance leur plut tellement, & elles s'appliquerent à la manier avec tant de grace, qu'elles s'en ſervirent comme d'une eſpece d'ornement, lorſqu'il ne s'agiſſoit pas de combattre. Thaleſtris parut devant Alexandre le Grand, avec deux lances dans la main, quoiqu'elle ne vint que pour lui faire une requête galante. Celles qui l'accompagnoient portoient, au lieu de lances, des

haches d'armes à deux tranchans, dont la hampe étoit auſſi longue que le bois d'un javelot.

Les Amazones n'affermirent leur trône qu'en ſoumettant les habitans des environs du Caucaſe & des rives méridionales du Tanaïs; c'eſt-à-dire, les Cimbriens ou Cimmériens, les Colches, les Sarmates ou Sauromates, les Laziens, les Ibériens & les Albaniens. Ces peuples occupoient la Crimée & la Circaſſie; c'eſt-à-dire, une partie de la petite Tartarie. Tous étoient extrêmement barbares & courageux; & ces derniers, c'eſt-à-dire, les Ibériens & les Albaniens ſe vantoient, du tems de Pompée, de n'avoir jamais ſubi le joug des Mèdes, des Perſes, ni des Macédoniens.

« Quelque danger qu'il y eût, dit M. l'abbé Guyon » dans ſon Hiſtoire des Amazones ancienne & mo- » derne, part. 2, chap. 4, art. 1, d'entrer en guerre » avec ces peuples agreſtes & belliqueux, qui étoient » tous enfermés entre le Tanaïs, le Pont-Euxin, » les environs du Caucaſe, & la mer Caſpienne, » les Amazones n'en furent point effrayées. C'eſt » contre eux qu'elles firent leurs premieres armes. » Après le maſſacre de leurs maris, elles montre- » rent qu'elles avoient hérité de leur eſprit & de » leur cœur. D'abord elles s'aſſurerent la poſſeſſion » de la contrée qu'elles occupoient, & l'heureux » ſuccès de cette entrepriſe les encouragea à por- » ter leurs vues plus loin. Ce fut de jetter les fon- » demens d'une monarchie, qui établît la gloire de » leur ſexe, en faiſant voir que des femmes étoient » capables d'honorer le ſceptre & la couronne, par » la maniere dont elles ſçauroient les porter. Mar- » péſie & Lampéto furent celles qu'on en jugea les » plus dignes, & dès-lors on leur donna le titre » de *reines*. Elles choiſirent celles que l'âge, la » force & la bravoure rendoient propres à porter » les armes. Le caractère, la vengeance & l'ému- » lation les eurent bientôt formées aux exercices » militaires. Les exploits, par leſquels elles s'an-

» noncerent, les rendirent formidables; & ces pre-
» mieres proſpérités donnerent occaſion aux loix
» ſimples qui ſoutinrent & firent briller l'état des
» Amazones : *Renoncer pour jamais au mariage;*
» *n'avoir de commerce avec les hommes, que pour*
« *ſe procurer des ſurvivantes; n'élever aucun enfant*
» *mâle; ne garder que les filles, qu'elles préparoient*
» *à la guerre dès l'enfance; vivre du fruit de leur*
» *arc; craindre par-deſſus tout la domination des*
» *hommes; enfin ne recevoir d'autres ordres que de*
» *celles que le choix ou la naiſſance auroient placées*
» *ſur le trône :* ce furent les ſeules maximes par leſ-
» quelles les Amazones réſolurent de ſe gouverner.
» Tandis qu'une de leurs reines demeuroit à la cour
» pour veiller au-dedans, l'autre étoit à la tête de
» l'armée, qui obſervoit la diſpoſition & les mou-
» vemens des peuples voiſins de la frontiere. Au
» bruit des plus légères hoſtilités, elle en tiroit un
» prétexte de déclarer la guerre. Elle entroit dans
» le pays ennemi; elle y jettoit l'effroi par ſes ra-
» vages; elle renverſoit tout ce qui ſe préſentoit
» pour faire réſiſtance; &, profitant du droit de
» conquête, elle aſſujettiſſoit à ſa puiſſance le pays
» & les peuples qu'elle avoit vaincus. Les Ama-
» zones s'étendirent au loin; elles ſubjuguerent ces
» nations, qui faiſoient la terreur de l'Aſie méri-
» dionale. Elles les forcerent de les reconnoître
» pour leurs ſouveraines, & de leur obéir, quoique
» la plûpart euſſent des rois redoutables à tout au-
» tre ennemi, mais qui devinrent vaſſaux des Ama-
» zones. Elles ſubjuguerent ainſi les environs du
» Boſphore Cimmérien, & une grande partie de
» la Sarmatie, d'où leur vint le nom de *Sauroma-*
» *tides*, parce qu'elles avoient conquis ce royaume;
» dont les habitans, d'ailleurs guerriers formida-
» bles, étoient tombés ſous la domination des fem-
» mes : . . . Plus cet empire étoit flateur, plus il
» excitoit l'émulation de celles qui l'avoient acquis.
» Tranſportées de l'eſprit de conquête, elles vou-

» lurent continuer la noble carriere qu'elles s'étoient » ouverte. » Marpéſie, ſous la conduite de qui ces premieres conquêtes s'étoient faites, choiſie par le ſort, continua de commander l'armée des Amazones, & ſubjugua les habitans du Caucaſe; ce qu'aucun conquérant n'avoit jamais tenté de faire. Après avoir ſoumis ces peuples, elles paſſerent dans l'Ibérie qu'elles ſoumirent du moins à leur payer tribut, & parcoururent la Colchide & l'Albanie qu'elles rendirent auſſi tributaires.

« On ne ſçauroit douter, dit l'hiſtorien qu'on » vient de citer, que, dans le cours de cette ex- » pédition, elles ne ſe ſoient aſſocié d'autres fem- » mes qui, par caractère, par mécontentement de » leurs maris, ou par d'autres motifs, demande- » rent à être reçues dans leur armée. Il paroît en- » core qu'elles prenoient des hommes pour leur » ſervir de troupes auxiliaires, & pour renforcer » leurs milices. La puiſſance qu'elles avoient ac- » quiſe ſur eux, l'eſpérance certaine de la victoire, » l'appas du butin faiſoient marcher les Scythes à » la ſuite des Amazones, & ils obéiſſoient volon- » tiers à des guerrieres plus habiles qu'eux dans la » ſcience des combats. » On peut croire, avec ce ſçavant écrivain, que les Amazones avoient des troupes auxiliaires, parce qu'il eſt contre la vraiſemblance qu'elles aient pu faire, ſans être aidées, un ſi grand nombre de conquêtes; mais il eſt permis de douter qu'elles empruntaſſent des ſecours aux Scythes, ſi ce n'eſt à ceux qu'elles avoient aſſujettis. Les autres étoient à craindre pour elles. En ſe prêtant à les ſervir, ils auroient pu, s'ils l'avoient entrepris, les aſſujettir elles-mêmes. Elles obligeoient plutôt chacune des nations qu'elles avoient rendues tributaires, de leur fournir un certain nombre de troupes, quand elles les demanderoient; & vraiſemblablement les nations qui les reconnoiſſoient pour ſouveraines, n'étant pas fort unies entr'elles, les Amazones n'en avoient rien à craindre. Quoi qu'il en puiſſe être,

ſecourues de qui que ce fût, elles ſe jetterent dans l'Aſie mineure, le long du Pont-Euxin; s'emparerent des vaſtes plaines que le Thermodon & l'Iris baignent de leurs eaux, & s'y formerent le plus conſidérable de leurs établiſſemens. Elles y bâtirent Themiſcire, cette ville ſi célèbre, qui fut le ſiége de leur empire. Après cette conquête, elles s'étendirent juſques ſur les côtes de la mer Egée, & s'y maintinrent aſſez long-tems pour y fonder pluſieurs villes très-conſidérables, qui furent des monumens éternels de leurs victoires. « Soit indolence, dit » leur hiſtorien, ſoit terreur bien fondée, on ne » voit pas que les rois d'Aſſyrie, ſucceſſeurs de Ni- » nias, ſe ſoient oppoſés à des progrès auſſi éten- » dus que rapides. La molleſſe, dans laquelle ces » princes vivoient, ne leur permettoit pas de ſe » préſenter en campagne devant des guerrieres » telles que les Amazones. Ils aimerent mieux » abandonner une partie de leur royaume, que de » ſortir de leurs palais, le ſein des délices & des » plus honteuſes voluptés. »

Les Amazones, parvenues par degrés à ſe faire un empire de plus de cinq cens lieues d'étendue, ne crurent pas qu'il fût poſſible qu'une ſeule reine le gouvernât. Elles en formerent trois royaumes, qui eurent chacun leurs reines indépendantes, dit-on, l'une de l'autre, mais tellement unies enſemble, qu'elles furent toujours en état de partager les projets l'une de l'autre, & de ſe défendre mutuellement. Quoi que l'on diſe de l'égalité de ces reines, on a peine à croire qu'elles fuſſent abſolument égales. L'une d'elles avoit la Sarmatie pour principale province de ſon royaume. Une autre régnoit aux environs d'Ephèſe. Enfin la troiſieme tenoit ſa cour à Thémiſcire. Comme toute l'antiquité paroît s'accorder à reconnoître cette ville pour le véritable ſiége de l'empire des Amazones, on peut s'imaginer, avec aſſez de fondement, que la reine, qui réſidoit à Thémiſcire, étoit l'unique ſouveraine abſolue des

Amazones, & que les deux autres n'étoient, pour ainſi dire, que ſes lieutenantes-générales qui tenoient, en ſouveraineté ſubordonnée, les provinces qu'elles étoient chargées de gouverner. Ce qui fonde cette opinion, eſt que nous voyons une pareille forme de gouvernement ſubſiſter très-long-tems en Aſie. Les gouverneurs généraux de l'empire de Perſe gouvernerent ſouverainement leurs provinces ſous le nom de *Satrapes*, aux conditions que le grand roi leur impoſoit; & de ces gouverneurs même, quelques-uns porterent le titre de rois, ſans doute parce qu'ils avoient quelques degrés de ſouveraineté de plus que les autres. Les Grecs, mal informés de l'intérieur de l'état des Amazones, voyant agir preſque deſpotiquement la gouvernante générale de la portion de cet état, dont Ephèſe étoit la capitale, & ſçachant confuſément qu'une autre gouvernante, qui réſidoit en Sarmatie, jouiſſoit d'un pouvoir égal, ne balancerent pas à les nommer reines l'une & l'autre. Sans vouloir donner cette opinion pour autre choſe que pour une conjecture, il ſuffira de faire obſerver que les Amazones, en partageant leur vaſte empire en trois grandes portions, ne manquerent pas de pourvoir à ce qu'elles puſſent aiſément ſe donner l'une à l'autre des ſecours contre leurs ennemis communs.

L'Hercule Thébain leur fit la guerre. Quel en fut le ſujet? Nous l'ignorons. L'antiquité fabuleuſe débite qu'Euriſthée, roi de Mycènes, ſon frere, qui cherchoit à le faire périr dans des expéditions qui paroiſſoient impoſſibles, & qui tournerent toujours à la gloire d'Hercule, le chargea d'aller enlever la ceinture de la reine des Amazones, pour la donner à la princeſſe Admèta, ſa fille. Cette expédition eſt comptée parmi les douze fameux travaux d'Hercule. Ce héros choiſit, pour l'accompagner, les plus jeunes & les plus braves guerriers de la Grèce, dont le principal, ſuivant Plutarque, fut Théſée, roi d'Athènes. D'autres écrivains cependant ont dit que ce prince alla de lui-même & ſans Hercule, faire la

guerre aux Amazones ; c'eſt ce qu'il n'eſt pas néceſſaire ici de diſcuter. Ce ſeroit même en vain qu'on l'entreprendroit dans un ouvrage d'une autre eſpèce. Les ſecours manquent. Neuf galères conduiſirent Hercule & ſes compagnons à l'embouchure du Thermodon, qu'ils remonterent juſqu'à Thémiſcire. Antiope & ſa ſœur Orithrie régnoient alors ; mais Antiope ſeule étoit dans la ville, avec peu de guerrieres. Orithrie, à la tête des principales forces de l'état, veilloit à la ſûreté des frontieres. Un hérault alla faire la demande indécente d'Euriſthée. Elle fut rejettée avec indignation. La ville fut aſſiégée vigoureuſement, & défendue de même. De bruſques ſorties firent connoître la bravoure & l'habileté des Amazones ; mais elles étoient en trop petit nombre, & riſquoient trop à continuer de perdre autant qu'elles perdoient ; ce qui fut cauſe qu'Antiope, déſeſpérant que l'on tint aſſez long-tems, pour que ſa ſœur pût accourir au ſecours de la capitale ; après s'être expoſée dans une ſortie, avec tant de témérité qu'elle tomba dans les mains des Grecs avec Hyppolite & Ménalippe, deux de ſes ſœurs, prit le parti, pour ſe racheter & ſauver la gloire de ſa nation, qui ne pouvoit pas manquer de ſuccomber ſous les efforts d'Hercule, de détacher ſa ceinture, & de la remettre à ce héros. Hercule la rendit à ſon trône, & remit Ménalippe en liberté ; mais Hyppolite n'obtint pas la même grace de Théſée, qui l'emmena. Théſée eſt connu pour avoir eu le talent de ſéduire les femmes ; & l'on peut croire qu'Hyppolite ne ſe laiſſa pas faire beaucoup de violence pour le ſuivre. Les Grecs, la confondant avec la reine ſa ſœur, l'appellerent *Antiope*. Il y avoit, ſuivant Diodore de Sicile, pluſieurs ſiècles que l'empire des Amazones étoit floriſſant ; quand Hercule alla leur faire la guerre ; mais la chronologie force de réduire ces pluſieurs ſiècles à moins de trois cens ans.

Les Amazones ne tarderent à vouloir tirer vengeance des affronts qu'elles avoient reçus ; qu'au-

tant de tems qu'il leur en fallut, pour raſſembler des forces ſuffiſantes de toutes les parties de leur empire, & prendre à leur ſolde un corps de Scythes. Orithrie ſe mit à la tête de cette armée, paſſa la mer, & vint dans l'Attique par la Theſſalie, en laiſſant par-tout de triſtes marques de ſa vengeance & de ſa fureur. Campée dans l'ancienne ville d'Athènes, elle envoya demander Hyppolite à Théſée. Le deſſein de ce héros n'étoit pas de la rendre. Après différentes eſcarmouches, on livra bataille. Les Amazones repouſſerent l'aîle droite des Athéniens; mais elles-mêmes, enfoncées enſuite par leur aîle gauche, furent obligées de s'enfuir, & perdirent beaucoup de monde. Cette guerre finit par un traité, dont Hyppolitte fut la médiatrice. Elles durent peut-être leur défaite à leur brouillerie avec les Scythes, de laquelle on ignore le ſujet. Les auxiliaires les quitterent avant la bataille; mais ils ne les abandonnerent pas tout-à-fait. Ils les reçurent dans leur camp après leur déroute, & forcerent les vainqueurs de les reſpecter. Hyppolite fit prendre ſoin, à Chalcis, des bleſſées. Les Chalcidiens enterrerent honorablement celles qui moururent, & nommèrent *Amazonien* l'endroit de leur ſépulture. Il en mourut à Mégare, où l'on voyoit dans la ſuite leurs tombeaux: on en voyoit de pareils près d'une petite riviere voiſine de Chéronée dans la Béotie; & ce fut, dit-on, pourquoi cette riviere porta depuis le nom de *Thermodon*.

Quelques ſiécles après cette bataille, en fouillant la terre près de la même ville de Chéronée, on trouva la ſtatue d'un ſoldat, tenant entre ſes bras une Amazone bleſſée. Il y avoit encore en Theſſalie auprès de Scotyſe & des Monts-Cynocéphales, des tombeaux d'Amazones tuées dans le cours du ravage qu'elles avoient fait en venant dans l'Attique. Ajoûtons à cela que, la veille des fêtes inſtituées en l'honneur de Théſée, les Athéniens offroient tous les ans un ſacrifice aux Amazones;

pour appaiſer leurs manes; & l'on ne doutera point de la réalité de l'exiſtence de ces femmes guerrieres, & de la vérité d'une partie au moins de leur hiſtoire; on dit une partie, parce qu'il n'eſt pas douteux que les Grecs, n'en rapportant le plus ſouvent quelque choſe que d'après des traditions ou des bruits populaires, nous l'ont tranſmiſe & altérée dans les circonſtances à peu-près autant que dans les noms de ces guerrieres, qu'ils ont tous gréciſés. Les Amazones, qui ne périrent pas à la malheureuſe bataille d'Athènes, eurent tant de honte de leur défaite, qu'elles n'oſerent s'aller faire voir à Thémiſcire, & qu'elles ſe retirerent dans la Scythie Européenne, au deſſus de la Thrace; ce qui les fit ſurnommer *Thraciennes*. Elles y formerent un établiſſement qui dura peu, parce que n'étant pas aſſez fortes pour s'y ſoutenir conformément à leurs loix, elles rentrerent ſans doute dans l'ordre commun des femmes.

On place, quelques années après, une guerre des Amazones contre les Phrygiens, à qui Priam, roi de Troie, donna du ſecours; mais on n'a nul détail de cette guerre; l'on ne ſçait pas même pour qui ſe déclara la victoire; & l'on trouve ſeulement que Myrine, leur reine, y périt.

Comme le roi Priam n'avoit été qu'auxiliaire de leurs ennemis, elles ſe reconcilièrent avec lui, d'autant plus aiſément, qu'il ſe préſentoit une occaſion de ſatisfaire leur haine contre les Grecs. Ils aſſiégeoient Troie, & la reine Penthéſilée crut devoir aller ſignaler ſa bravoure en faveur des Troyens. Elle ſe rendit à Troie, avec quelques guerrieres, peu de tems après que le ſeul honnête homme qui ſoit parmi les héros de l'Iliade, le brave Hector, eût été tué par Achille. Nous n'avons le détail de ce qu'elle fit, que dans le premier des poëmes que Quintus Calaber, ou Smyrneus, ſans avoir les talens d'Homère, oſa compoſer pour en continuer l'Iliade. Il ſuffira donc ici de dire que cette reine pé-

rit de la main d'Achille, & que celles qui l'accompagnoient tomberent ſous les coups d'Ajax, fils de Télamon, & d'autres chefs des Grecs. On en verra davantage dans l'article de Penthéſilée, qu'il ne faut pas oublier d'annoncer ici pour l'inventrice de la Bipenne, ou hache à deux tranchans.

La colère des Amazones contre Hercule fit place à celle dont le regret de la perte de Penthéſilée les anima contre Achille & ſa mémoire; mais elle n'éclata que longtems apres la mort de ce héros, devenu pour elles un objet d'horreur & de vengeance. Les Grecs & d'autres peuples avoient élevé des temples & conſacré des autels aux vainqueurs d'Hector. Une iſle que le Danube formoit à ſon embouchure dans le Pont-Euxin, & que divers auteurs placent en pleine mer du côté du Boriſthène, avoit été conſacrée à la mémoire d'Achille, ſous le nom d'*Achillæa*. Celui de *Penxu*, que quelques auteurs lui donnent, eſt peut-être ſon premier nom. « On en diſoit des choſes merveilleuſes, dit » M. l'abbé Guyon, dans le chapitre cité plus haut » article 5, à l'occaſion du ſéjour qu'Achille y avoit » fait dans le cours d'une navigation. La crédulité » des anciens avoit établi, comme faits publics & » conſtans, que Thétis & Neptune lui donnerent » cette iſle, quand il y eut célébré les jeux de courſe » avec ſes compagnons; qu'il y habitoit même après » ſa mort, avec ſon épouſe Hélène ou Iphigénie, » que Diane y avoit tranſportée; qu'il y étoit ac» compagné des héros Grecs, qui avoient combattu » avec lui devant Troie, tels que les deux Ajax, » Patrocle ſon ami, Antilochus & pluſieurs autres; » que les étrangers, qui y abordoient, ne pouvoient » faire voile le jour même, mais qu'ils étoient obli» gés de paſſer la nuit dans leurs vaiſſeaux, où » Achille & Hélène les venoient voir, buvoient avec » eux, & chantoient, non-ſeulement leurs amours, » mais auſſi les vers d'Homère; que les héros Grecs » y apparoiſſoient en même tems aux voyageurs;

» que certains oiſeaux de mer venoient, tous les ma-
» tins, arroſer l'iſle & le temple, & les balayer
» par le mouvement de leurs ailes ; que ce temple
» étoit dédié à Achille, & que, quand il agréoit la
» victime, elle ſe préſentoit d'elle même au pied
» de l'autel, & ne s'enfuyoit plus ; qu'il y avoit un
» oracle célèbre, que l'on alloit conſulter de fort
» loin, & où l'on trouvoit la guériſon de ſes ma-
» ladies, comme il arriva à Léonime Crotoniate ;
» que ceux qui paſſoient près de ce rivage, en-
» tendoient une muſique mêlée d'horreur, un bruit
» de chevaux, un cliquetis d'armes & de cris de
» guerre : enfin c'étoit le ſiège de la gloire d'Achille,
» & le lieu de ſon apothéoſe. » Ce tas de fables a fait imaginer ſans doute le détail des malheurs arrivés aux Amazones dans cette iſle. Elles y firent vraiſemblablement une perte conſidérable, & ne purent réuſſir au deſſein de détruire ou de piller le temple d'Achille ; ce qui devoit les y avoir conduites. C'eſt ſur ce fond, brodé par quelque imagination oiſive, qu'eſt fondé le récit que l'on va voir dans ce qui ſuit chez M. l'abbé Guyon, qui le tire de Philoſtrate. « Plus les choſes que l'on diſoit
» de cette iſle étoient ſurprenantes, plus elles ex-
» citoient la jalouſie & la colère des Amazones.
» Le hazard leur préſenta une occaſion de faire
» éclater les ſentimens qu'elles avoient dans le cœur.
» Des marchands de quelque ville maritime du Pont-
» Euxin, ayant été jettés par une tempête à l'em-
» bouchure du Thermodon, lorſqu'ils alloient du
» côté de l'Helleſpont pour leur commerce, furent
» arrêtés par les Amazones. Elles ſe ſaiſirent de
» leurs perſonnes, & réſolurent de les envoyer
» vendre en Scythie comme eſclaves ; mais un jeune
» homme de l'équipage obtint grace pour eux, par
» la ſœur de la reine, dont il avoit gagné l'amitié
» pendant leur détention à Themiſcire : ils parle-
» rent de l'iſle d'Achillée, dont ils avoient ſouvent
» rangé les côtes : ils raconterent tout ce que l'on en

» diſoit ; & ils firent un grand récit des tréſors im-
» menſes, que la renommée aſſuroit être dans le
» temple d'Achille L'uſage ordinaire des Amazones
» n'étoit pas de faire des courſes pour s'enrichir,
» encore moins d'exercer des pirateries, n'ayant au-
» cune expérience ſur mer. La haine, qu'elles con-
» ſervoient contre Achille, les fit ſortir de leur tran-
» quillité à cet égard. Elles obligerent les matelots,
» qui conduiſoient la flotte marchande, à leur bâtir
» cinquante galères, propres à embarquer de la ca-
» valerie, pour aller déclarer la guerre à Achille,
» que les Dieux ſoutenoient dans toute la fleur de
» l'âge, même depuis ſa mort ; car ſon tombeau
» étoit exiſtant : à meſure que l'on fabriquoit les na-
» vires, elles apprenoient à manier la rame, dont
» elles ne s'étoient jamais ſervies pour des voyages
» de long cours ; & auſſi-tôt que leurs préparatifs
» furent finis, elles s'embarquerent en grand nom-
» bre, avec les marchands, qui leur avoient don-
» né l'avis. Elles leur commanderent, en entrant
» dans l'iſle, d'abbatre le bois qui environnoit le
» temple d'Achille (ce qui, chez les anciens, étoit
» un horrible ſacrilége ;) mais à peine eurent-ils com-
» mencé à exécuter cet ordre, continue Philoſtrate,
» que le fer de leurs coignées ſe détacha, les frappa
» à la tête, & les renverſa morts ſur la place. Plus
» outrées que ſurpriſes de cet événement, les Ama-
» zones coururent au temple avec fureur ; mais,
» lorſqu'elles approcherent de la ſtatue du héros qui
» étoit à l'entrée, on ne ſçait quel objet effrayant
» frappa leurs chevaux de telle manière, qu'ayant
» pris l'épouvante, ils ſe cabrerent horriblement,
» renverſerent celles qui les montoient, les foule-
» rent aux pieds, & les mirent en piéces, comme
» s'ils euſſent été des lions furieux. Après cet affreux
» déſordre, ils s'échapperent dans l'iſle : ils briſe-
» rent les plants & les boſquets : ils la ravagerent
» entiere, & allerent enfin ſe précipiter dans la mer.
» Une violente tempête s'éleva en même tems ſur

» les vaiſſeaux des Amazones : elle en briſa une » partie ; elle en coula une autre à fond ; & il n'en » reſta qu'un fort petit nombre, qui ſervirent à » porter ſur le Thermodon la nouvelle du mauvais » ſuccès de cette fatale entrepriſe. »

A s'en tenir à ce que l'antiquité nous apprend des Amazones, il ſemble que leur expédition dans la Grèce, & celle dans l'iſle d'Achillée, ayent occaſionné la ruine de leur empire. Depuis cette derniere du moins, les hiſtoriens ne diſent plus rien de leur puiſſance & de leurs exploits ; c'eſt-à-dire que depuis onze à douze cens ans avant Jeſus-Chriſt, elles ne font plus aucune figure dans l'hiſtoire. Deux entrepriſes malheureuſes, où le plus grand nombre d'elles périrent avec leurs reines, découragerent ſans doute les autres, & les réduiſirent dans un état de foibleſſe, qui permit à leurs vaſſaux de ſecouer le joug, & de les chaſſer d'une partie des vaſtes états qu'elles occupoient. Elles reſterent cependant dans la Cappadoce & s'y maintinrent en ſuivant leurs anciennes loix ; mais vraiſemblablement trop foibles pour entreprendre de recouvrer ce qu'elles avoient perdu, tout ce qu'elles purent faire fut de ſe ſoûtenir dans ce petit royaume. C'eſt-là que régnoit Thaleſtris, qui nous eſt connue par l'hiſtoire d'Alexandre le Grand. Reſſerrées comme elles étoient, dans un état d'une étendue médiocre, elles n'attirerent plus ſur elles, par l'éclat de leurs exploits, les yeux de l'univers ; mais il faut convenir qu'elles ne renoncerent point à la profeſſion de la guerre, puiſque nous apprenons de Plutarque & d'Appien, qu'il y avoit des Amazones dans cette armée des Albaniens, qui fut défaite par le grand Pompée, dans une grande bataille où leur roi fut tué. C'eſt la derniere choſe que l'on trouve d'elles dans l'hiſtoire. On verra cependant, dans la ſeconde partie de cet article, qu'il y a lieu de penſer qu'il en a ſubſiſté quelques reſtes juſqu'à ces derniers tems.

On a dit qu'elles fonderent pluſieurs grandes villes ; mais

mais il ne faut pas mettre Thémiſcire de ce nombre; elle exiſtoit long-tems avant la conquête de la Cappadoce, par la reine Marpéſie. La beauté de ſa ſituation la fit choiſir par cette reine pour la ville royale des Amazones. Elle y bâtit un palais; &, ſous ſon règne & ceux de celles qui lui ſuccéderent, la ville fut conſidérablement augmentée & embellie.

Ephèſe n'étoit qu'une bourgade, dont un Grec qui s'appelloit *Epheſus* avoit jetté les fondemens; & les Amazones, conduites par leurs conquêtes juſqu'à cette extrémité de la côte de l'Ionie, n'y trouverent qu'un petit amas confus de maiſons, bâties à quelque diſtance l'une de l'autre. La ſituation avantageuſe de ce bourg plut à la reine Otrine: elle y fixa ſa réſidence; elle y fit élever un palais, & jetta les fondemens de la plus illuſtre cité, qu'il y ait eu dans l'Aſie mineure. Le commerce, que les Amazones eurent avec les Grecs établis dans ce pays, leur fit connoître les divinités de la Grèce. Diane, dont la chaſſe étoit l'occupation, & qui faiſoit obſerver à ſes compagnes une exacte continence, qu'elle obſervoit elle-même, leur parut digne d'un culte particulier. Elles ſe hâtèrent de lui ſacrifier des victimes. Elles lui firent élever une ſtatue, qui fut poſée, d'abord dans un tronc d'arbre, & puis dans le temple qu'elles lui bâtirent, & qui fut remplacé dans la ſuite, par ce magnifique temple d'Ephèſe, ſi célèbre dans l'hiſtoire. La dédicace du premier temple « ſe fit, dit M. l'abbé Guyon, » part. 2, chap. 5, art. 2, au milieu des chants » de joie & des divertiſſemens des Amazones, qui » danſoient au ſon de la flûte, (à pluſieurs tuyaux) » & de certaine harmonie en cadence, qui ſe faiſoit par le choc des lances & des boucliers.... » Le bruit de cette fête ſe fit entendre juſqu'à Sardes, capitale de la Lydie. » Une choſe très remarquable, c'eſt que, dans le temple d'Ephèſe, qui fut rebâti ſept fois, il n'y eut jamais d'autre ſtatue de la Déeſſe, que celle que les Amazones

avoient fait faire, laquelle bien que de bois, ſe conſerva par les précautions que l'on prit, juſqu'à l'extinction de l'idolatrie par Conſtantin le Grand. Les Amazones d'Ephèſe firent paſſer le culte de Diane dans les contrées maritimes du Pont-Euxin, qui les reconnoiſſoient pour ſouveraines. Ce fut dans la Tauride, ou Cherſonèſe Taurique, que le culte en fut le plus ſolemnellement établi. Le temple de Diane dans la ville d'Héraclée, avoit, comme celui d'Ephèſe, des prêtreſſes qui vivoient dans la même continence, & dont les mœurs étoient auſſi régulières. On offroit dans le temple d'Ephèſe des fruits de la chaſſe & de la pêche, des bœufs, des gâteaux de fleur de farine, & les prémices des productions de la campagne. Dans le temple d'Héraclée, on immoloit des hommes étrangers, & par préférence, des Grecs. Les Amazones, irritées contre eux depuis l'attentat d'Hercule, avoient imaginé que la Déeſſe, qu'elles avoient choiſie pour protectrice, prendroit plaiſir à voir le pied de ſes autels arroſé de ſang grec.

La ville de Smyrne, plus célèbre encore aujourd'hui, qu'elle ne le fut dans l'antiquité, laquelle étoit dans l'Ionie, à dix-huit lieues au deſſus d'Ephèſe, dût ſa fondation à Smyrna, reine des Amazones. Un excellent port, formé par l'embouchure du fleuve Hermus, ou Mélès, fit paroître ce lieu propre à conſtruire une ville. Elle reconnut toujours les Amazones pour ſes fondatrices, après même qu'Alexandre le Grand l'eut rebâtie. L'Hermus, qu'on appelloit auſſi *Thermodon*, atteſte ſon origine.

Ce qu'on a dit de la fondation d'Ephèſe & de Smyrne, s'établit invinciblement ſur des médailles qui nous reſtent. Ce ſont auſſi des médailles qui nous apprennent que les Amazones bâtirent encore dans l'Ionie la ville de Thiatire; ce dont les géographes & les hiſtoriens n'ont rien dit.

Mirine & Cumes, dans l'Eolide, furent auſſi des ouvrages des Amazones. La premiere dut ſa naiſſance

à Mirine, qui fit la guerre aux Phrygiens, & dont il eſt parlé plus haut. Une tranſpoſition & ſuppreſſion de lettres, jointe à la reſſemblance des noms, a fait confondre cette ville avec Smyrne. Les premiers fondemens de Cumes furent jettés par Pélops; mais l'Amazone Cumée ou Cimée, acheva de la bâtir & l'aggrandit. Le poëte Héſiode, comme il le dit lui-même, étoit originaire de cette ville, d'où partirent dans la ſuite, les Eoliens, qui fonderent Cumes en Italie.

Strabon attribue aux Amazones la fondation d'une ville du nom de *Paphos*, ſur laquelle il ne donne aucune lumière; & nul autre écrivain n'en parle. Nous ne connoiſſons que la Paphos de l'iſle de Cypre, ſur laquelle ces guerrières n'ont rien à prétendre.

Amaſie, Amaſtris, Amiſe, Cinne, Clète, Hiérapolis, Mirtilée, Mitylène, Pithopolis, Priné, Sinope, & beaucoup d'autres villes & de lieux que l'on pourroit nommer, avoient été, ſoit aggrandis, ſoit embellis par les Amazones; en conſervoient des monumens glorieux, ou portoient le nom de quelques unes. Mais on n'a ſur tout cela que des connoiſſances très-bornées; & l'on ne pourroit en parler qu'en ſe livrant à des conjectures aſſez ſouvent frivoles.

Voyez MARPÉSIE, LAMPÉTO, ANTIOPE, ORITHRIE, MIRINE, PENTHÉSILÉE, OTRINE, SMIRNA, THALESTRIS, toutes reines des Amazones; HIPPOLITE, ſœur de la reine Antiope; & HIPPOLITE, ſœur de la reine Penthéſilée.

On ne dira rien des Amazones d'Afrique, M. l'abbé Guyon paroît avoir eu droit de traiter de fables ce qu'on en trouve dans le prétendu troiſieme livre de Diodore de Sicile. On peut à ce ſujet voir ſon hiſtoire, part. 2, chap. 4, art. 5, pages 89-94.

II. L'exiſtence des Amazones modernes n'eſt pas plus ſujette à conteſtation que celle des anciennes. L'inclination guerrière de celles-ci s'eſt perpétuée

chez les perſonnes de leur ſexe dans les pays qu'elles ſoumirent d'abord à leurs armes. Parmi les nations du Caucaſe, beaucoup de femmes accompagnent les hommes à la guerre; & l'on voit dans la relation du P. Archange Lamberti, que des peuples ſortis de ces montagnes, ſe partageant en trois corps, attaquerent les Ruſſes, les Suanes & les Curatcholi; qu'ils furent repouſſés; & que l'on trouva parmi leurs morts un grand nombre de femmes. On apporta des armures de ces femmes à Dadian, prince de Mingrélie; & ce voyageur, qui les avoit vues, en fait la deſcription qu'on va rapporter dans les termes de M. l'abbé Guyon, part. 2, ch. 9, pag. 181. « Ces armes étoient belles à voir, & ornées avec une curioſité de femmes. C'étoient des » caſques, des cuiraſſes, des braſſarts faits de pluſieurs petites laſtres ou lames de fer, couchées » les unes ſur les autres. Celles de la cuiraſſe & » des braſſarts ſe couvroient comme nos reſſorts en » feuilles, & obéiſſoient ainſi aiſément aux mouvemens du corps. A la cuiraſſe étoit attachée une » eſpece de cotte, qui leur deſcendoit au milieu de » la jambe, d'une étoffe de laine ſemblable à notre » ſerge, mais d'un rouge ſi vif, qu'on l'eût priſe » pour de très-belle écarlatte. Leurs brodequins ou » bottines étoient couvertes de petites papillottes » ou paillettes de léton, percées par dedans, & » enfilées enſemble avec des cordons de poil de » chèvre fort déliés, & tiſſus avec un artifice admirable. Leurs flèches étoient de quatre palmes » de longueur, toutes dorées, & armées d'acier » très-fin. Elles n'étoient pas abſolument pointues, » mais larges par le bout, de trois ou quatre lignes, » comme le taillant d'un ciſeau. » Le voyageur ajoûte que ces Amazones ſont continuellement en guerre avec les Tartares Calmouks; mais nous ne voyons-là que des peuples chez qui des femmes s'adonnent à la guerre, & nous n'y voyons point une nation toute compoſée de femmes guerrieres.

Le chevalier Chardin, par qui les mêmes pays avoient été parcourus, compte, dans ſon voyage de Perſe, la nation des Amazones parmi les peuples du Caucaſe, & dit qu'elles touchent par le nord au royaume de Caket; qu'il en avoit entendu parler à beaucoup de gens; qu'on lui fit voir, chez un prince, un grand habit de femme d'une groſſe étoffe de laine, & d'une forme particuliere, qu'on lui dit être celui d'une Amazone tuée en guerre, près de Caket, mais qu'il n'avoit vu perſonne qui dit avoir été dans le pays que cette nation des Amazones habite. Il ne nous apprend donc rien de plus que le P. Lamberti; peut-être même nous en apprend-il moins. Il dit que dans un long entretien qu'il eut avec le fils du prince de Georgie, au ſujet de cette nation des Amazones, il dit à ce jeune prince ce qui ſe trouve, touchant les Amazones, dans les hiſtoriens Grecs & Latins; & qu'après avoir raiſonné là-deſſus quelque tems, le prince fut d'avis que ce qu'on appelloit la nation des Amazones, devoit être un peuple de Scythes errans, qui, comme les Achinois, ſe donnoient des reines au lieu de rois, & que ces reines ſe faiſoient toujours accompagner & ſervir par des femmes. On voit-là que ces reines d'un peuple errant & belliqueux doivent être guerrieres elles-mêmes, & que les femmes, qui compoſent leur maiſon, le doivent être auſſi; mais ce n'eſt point ce qu'on cherche ici. Si l'on nous envoie au Monomotapa, qu'y trouverons-nous ? un corps de femmes armées, qui font partie de la garde de l'empereur, & que nous nous garderons bien de compter pour une nation d'Amazones.

Albert Krantz, & Enéa Silvio Piccolomini, qui fut depuis le pape Pie II, tous deux compilateurs ſans jugement, ne nous offriront point, comme à M. l'abbé Guyon, des Amazones modernes en Bohême dans la perſonne de la ducheſſe Libiſſa ou Libuſſa, & dans celle d'Ulaſta, qu'il nomme *Valuſca*, ſur la foi de ſes guides. Elles furent guerrieres

l'une & l'autre ; Libuſſa, par néceſſité, comme ſouveraine d'un peuple guerrier ; Ulaſta, par un étrange caprice qui ne fait voir en elle qu'un monſtre d'ambition & de cruauté. On renvoie les lecteurs à leurs articles. Celui d'Ulaſta ne leur préſentera, ſans doute, que des fables qu'ils réduiront à leur juſte valeur.

Mais voici véritablement un peuple d'Amazones, trouvé depuis trois cens ans en Afrique. Le P. Jean des Saints, Dominicain Portugais, dans ſa deſcription de l'Ethiopie orientale, « rapporte, dit M. l'abbé » Guyon, pag. 189, que, dans le royaume de Dal» mut en Ethiopie, il a vu une ſociété nombreuſe de » femmes, qui avoient conſervé les mœurs & les » coutumes des Amazones du Pont-Euxin. L'exer» cice des armes, ſoit à la chaſſe, ſoit à la guerre, » faiſoit leur occupation principale. On leur brûloit » la mammelle droite, dès qu'elles étoient en âge » de pouvoir ſoutenir l'opération. Pour l'ordinaire, » elles vivoient dans le célibat ; mais celles qui pre» noient le parti du mariage n'élevoient que leurs » filles ; &, dès qu'elles avoient ſevré les garçons, » elles les remettoient à leurs peres, pour qu'ils en » priſſent ſoin. Le trône ne pouvoit être occupé » que par une reine, qui donnoit l'exemple d'une » continence rigide, & que ſa vertu rendoit reſ» pectable, non-ſeulement à ſes ſujets, mais aux » princes étrangers. Ils traitoient avec elle, comme » ils auroient fait entr'eux : ils s'eſtimoient heureux » d'être du nombre de ſes alliés ; &, loin de chercher » la ruine de ſa puiſſance, ils lui envoyoient du ſe» cours pour ſe défendre contre les ennemis qui l'at» taquoient. Elle ne relevoit que des ſucceſſeurs du » Prête-Jean, dont la domination s'étendoit ſur tous » les princes de l'Ethiopie. Une iſle, qui étoit vers » la côte orientale de ce pays, n'étoit habitée que » par des femmes, qui avoient embraſſé le même » genre de vie. » La découverte des ces Amazones donne quelque crédit à ce que les premiers livres de Diodore de Sicile, qui ſont manifeſtement interpo-

les, comme on l'a fait remarquer plus haut, diſent des grandes conquêtes que les Amazones du Pont-Euxin firent en Afrique, c'eſt-à-dire qu'il ſe peut qu'originairement Diodore eût parlé d'Amazones, qui, de ſon tems, exiſtoient en Afrique, & qu'il eût dit comment elles s'y étoient établies. La conformité des uſages, & ſur-tout la circonſtance de la ſuppreſſion de la mammelle droite, ſuppoſé que la relation du voyageur Portugais ſoit bien exacte, ſemblent obliger à croire que les Amazones Africaines tirent leur origine des Amazones Aſiatiques.

C'eſt ce qu'on ne peut pas croire de celles qu'on a trouvées dans l'Amérique. Elles nous ſont principalement connues par deux ouvrages, que nous avons en notre langue, ſous le même titre de *Relation de la riviere des Amazones*, l'un traduit de l'eſpagnol du P. Chriſtophe d'Acugna, miſſionnaire Jéſuite, par Marin le Roi de Gomberville, de l'académie Françoiſe; & l'autre eſt compoſé par le comte de Pagan, d'après les meilleures relations du nouveau monde. On ne fera, comme M. l'abbé Guyon a déja fait, pag. 192 - 203, que copier dans ces deux livres, ce qui peut convenir ici. « Les preuves que nous » avons, dit le P. d'Acugna, pour aſſurer qu'il y a » une province d'Amazones ſur les bords de cette » riviere, (la riviere des Amazones) ſont ſi grandes & ſi fortes, qu'on ne peut s'y refuſer. Je ne » parlerai pas des recherches qui ont été faites par » les ordres de la cour de Quito, (capitale de Pérou) » par leſquelles on apprit de différens témoins, natifs des lieux même, qu'une de ces provinces, » voiſines de la grande riviere, eſt peuplée de » femmes belliqueuſes, qui vivent & ſe gouvernent » ſeules ſans hommes; qu'en certain tems de l'année, elles ſe donnent à des hommes du voiſinage pour en avoir des enfans; & que, tout le » reſte de l'année, elles vivent dans leurs bourgs, » ne s'occupant qu'à cultiver la terre, & à ſe procurer, par le travail, les choſes néceſſaires à la

» vie. Je n'inſiſterai pas non plus ſur les informa-
» tions du gouvernement de Paſto, dans le nou-
» veau royaume de Grenade, où l'on entendit plu-
» ſieurs Indiens, & particulièrement une Indienne,
» qui aſſurerent avoir été dans le pays, où ces fem-
» mes courageuſes ſont établies, & qui n'avancerent
» rien, qui ne fût conforme à tout ce qu'on en ſça-
» voit déja par les anciennes relations. Je n'avan-
» cerai que ce que j'ai entendu moi-même, & ce
» que j'ai vérifié pendant tout le tems que j'ai été
» ſur la riviere des Amazones. Ceux qui en habi-
» tent les bords m'ont atteſté qu'il y avoit dans
» leur pays des femmes telles que je les leur dépei-
» gnois ; & chacun en particulier m'en donnoit
» des preuves ſi conſtantes, que, ſi la choſe n'eſt
» pas, il faut que le plus grand des menſonges
» paſſe par tout le nouveau monde, pour la plus
» conſtante des vérités hiſtoriques. Mais nous eû-
» mes de plus grandes lumières de la province que
» ces femmes habitent, de leurs coutumes ſingulieres,
» des Indiens qui communiquent avec elles, des che-
» mins par leſquels on va dans leurs contrées, & de
» ceux du pays avec leſquels elles ont commerce dans
» le dernier village, qui leur ſert de confins & aux
» Topinambous. Elles ont leurs habitations ſur de
» hautes & prodigieuſes montagnes, dont une s'é-
» leve extraordinairement au-deſſus de toutes les
» autres ; & elle eſt ſi fort battue des vents, & brûlée
» par les ardeurs de la ligne, qu'elle ne peut pro-
» duire aucune ſorte d'herbe ni de plante. Ces fem-
» mes ſe ſont conſervées toujours dans leur répu-
» blique, ſans le ſecours des hommes. Lorſque leurs
» voiſins viennent ſur leurs terres au tems dont on
» eſt convenu, elles les reçoivent, armées de leurs
» arcs & de leurs flèches, juſqu'à ce qu'elles ſe ſoient
» aſſurées qu'ils n'ont aucun deſſein de les ſurpren-
» dre. Alors elles quittent leurs armes, & accou-
» rent aux canots, ou autres petits bateaux de leurs
» voiſins. Chacune prend celui qui lui convient ; elle

» le mène dans ſa maiſon ; elle lui offre ſon
» amuça, (*Hamaq*) qui eſt un lit de coton, ſuſ-
» pendu avec des cordes ; & elle le traite de ſon
» mieux pendant tout le tems de ce ſéjour. Elles
» dreſſent au travail & à l'exercice des armes,
» les filles qui naiſſent de cette viſite ; & elles ne
» négligent rien pour leur inſpirer, dès l'enfance,
» la valeur & l'amour de l'indépendance des hom-
» mes ; mais on ne ſçait pas au juſte ce qu'elles font
» des mâles. Un Indien me dit que, dans ſa jeu-
» neſſe, il avoit acompagné ſon pere à cette en-
» trevue ; & il m'aſſura qu'elles les rendoient, l'an-
» née ſuivante, aux hommes dont elles les avoient
» eus, & que ceux-ci les recevoient avec plaiſir.
» D'autres tiennent qu'elles les font mourir dès qu'ils
» ſont nés ; & c'eſt ce qui paſſe pour le plus conſ-
» tant. L'un & l'autre peuvent être vrais, ſelon la
» différence des contrées & des coutumes. On eſt
» perſuadé qu'elles poſſedent des tréſors capables
» d'enrichir pluſieurs royaumes ; mais on n'a pas
» encore entrepris de les leur enlever. On craint,
» avec raiſon, d'attaquer une nation entiere de fem-
» mes belliqueuſes, à qui la liberté eſt plus chère
» que toutes les richeſſes du monde, & qui ne
» la défendent qu'avec des flèches trempées dans
» un poiſon, qui porte la mort en même tems que
» le coup. » Voyons préſentement ce que le comte
de Pagan dit de ces mêmes Amazones. « Les mon-
» tagnes de la Guyane, fécondes en mines d'or &
» d'argent, ſont leurs limites du côté du nord ; &
» le mont Iacamabe, plus élevé que tous les autres,
» eſt au milieu de leurs belles & fertiles vallées. La
» premiere connoiſſance qu'en eurent les Eſpagnols,
» leur vint du prince Aparia, en 1541 ; & le con-
» ſentement de toutes les nations du grand fleuve
» des Amazones, en faveur de cette vérité, en a
» donné le nom à cette grande riviere. Quoique
» le détail de leur gouvernement intérieur ne ſoit
» pas encore bien aſſuré, les belles actions qu'elles

» firent pendant les guerres de cette conquête ; » confirment tout ce qu'on en a appris par leurs voi- » sins. Les hiſtoires d'Acoſta & d'Herrera, rap- » portent que ſouvent on les a vues, armées à la » tête des bataillons, ſoutenir tout l'effort des en- » nemis, & exciter les Indiens à imiter leur cou- » rage. La valeur d'une jeune fille de la province » de Bogore, qui ne ſuccomba qu'après avoir per- » cé cinq Eſpagnols de ſes flèches empoiſonnées, » ſera à jamais mémorable ; & celles qui ſe pré- » ſenterent à la tête des Américains, ſur le bord » du fleuve, frapperent les Européens d'une frayeur, » qui les empêcha d'aller attaquer les autres. L'Au- » dience de Quito ſe fit un devoir d'en prendre con- » noiſſance ; & elle apprit par ceux qu'elle avoit » envoyés ſur la frontiere, que, dans les vaſtes » campagnes de cette partie de l'Amérique, il y « avoit une région de femmes guerrieres, qui n'a- » voient de communication avec les hommes, qu'en » certains jours de l'année. L'audience de Paſto fit dé » pareilles informations ; & les témoignages ſe trou- » verent conformes à ce qu'on en avoit appris par » la renommée. Enfin, la nation entiere des To- » pinambous en parloit comme d'un fait incon- » teſtable ; & elle diſoit de leur politique & de leur » valeur les mêmes choſes que les Grecs nous ont » tranſmiſes des Amazones de l'Aſie. » Celles de l'Amérique en diffèrent en ce qu'elles conſervent leur mammelle droite. Se ſont-elles formées d'elles mêmes dans le pays ? ou viennent-elles d'une colo- nie partie des bords du Thermodon ? C'eſt un pro- blême difficile à réſoudre. On n'a ſur ce ſujet que des conjectures à produire. M. l'abbé Guyon, p. 201-215, donne les ſiennes, qui, dès qu'on admet une ſuppoſition très-gratuite, ſur laquelle il lui plaît de les appuyer, paroiſſent fort vraiſemblables. Sans les adopter, ni les rejetter, on ſe diſpenſera d'en faire de nouvelles, faute de faits hiſtoriques, qui puiſ- ſent leur ſervir de fondement.

AMBOISE, (*Françoiſe d'*) fille de Louis d'Amboiſe, vicomte de Thouars, prince de Talmond, & de Marie de Rieux, fut élevée à la cour du duc de Bretagne, & mariée à Pierre II du nom, qui la mena à Guingamp. La jalouſie de ſon époux fit éclater ſa vertu. Elle n'oppoſa qu'une douceur & qu'une patience héroïque à tous les mauvais traitemens d'un mari furieux : bientôt lui-même, honteux de ſes excès, en demanda pardon à ſa vertueuſe épouſe, & vécut avec elle dans une union parfaite.

Quelque tems après leur réconciliation, le duc de Bretagne mourut : Pierre II ſon frere, lui ſuccéda, & ſe fit couronner à Rennes avec ſa femme. Françoiſe ſignala ſon autorité par des réglemens utiles. La réforme du luxe, dans les habits, fut un des premiers objets de ſon attention. Du conſentement de ſon époux, elle commença à s'habiller elle-même avec la plus grande ſimplicité. Son exemple fut ſuivi des dames de la cour, & la réforme paſſa inſenſiblement de la cour à la ville. Le Duc voulut profiter de l'argent qu'une telle réforme devoit néceſſairement épargner à ſes ſujets, & il ſe diſpoſoit à les charger d'un nouvel impôt; mais la Ducheſſe le détourna de ce deſſein. Elle ne voulut employer la puiſſance & le crédit de ſon époux, que pour l'honneur & les progrès de la religion. Elle l'engagea à ſolliciter auprès du pape la canoniſation de ſaint Vincent Ferrier, Apôtre de la Bretagne. Elle le pria enſuite de donner un établiſſement dans ſes états aux filles de ſainte Claire. Le duc leur fit bâtir une maiſon dans la ville de Nantes.

Pendant qu'on travailloit à cet édifice, ce prince tomba dangereuſement malade. Les médecins ne purent découvrir ni la nature ni la cauſe de ſa maladie ; l'ignorance, où l'on étoit alors, fit qu'on s'imagina que quelque magicien, gagné par les ennemis du prince, l'avoit réduit en cet état. La plû-

part des courtiſans diſoient qu'il falloit chercher quelqu'autre ſorcier plus habile, dont le charme plus puiſſant détruisît l'effet du premier ; mais la vertueuſe Ducheſſe ne voulut jamais conſentir qu'on eût recours à cet expédient criminel. Son époux expira entre ſes bras au mois d'Octobre 1457, après un règne de ſept ans. Artur, ſon ſucceſſeur, voulut la dépouiller de ſes biens, & lui fit eſſuyer pluſieurs déſagrémens. M. d'Amboiſe, pere de la ducheſſe, voulut l'engager dans un ſecond mariage : il propoſa à la reine de France d'unir Françoiſe avec le prince de Savoye. La reine approuva beaucoup ſon projet. Le roi Louis XI ſe diſpoſa à le faire exécuter. On fit ſçavoir à la ducheſſe les volontés du roi & de ſon pere ; mais elle demeura toujours ferme dans ſa réſolution de reſter veuve. Louis XI lui écrivit même une lettre tendre & preſſante, qui ne fut pas capable de l'ébranler. M. d'Amboiſe alla la trouver à Rochefort, où elle s'étoit retirée : la veille du jour qu'il arriva, la Ducheſſe s'étoit liée par un vœu ſimple de chaſteté perpétuelle. Les ſollicitations de M. d'Amboiſe furent inutiles. Les conſeils & les prieres ne faiſoient rien auprès de Françoiſe. On employa la violence. Louis XI, ayant appris qu'elle étoit allée à Nantes, envoya ordre à quelques parens de la Ducheſſe de la faire enlever ſur des bateaux diſpoſés pour ce deſſein, ſur la Loire. Mais ce projet ne put être exécuté ; la riviere ſe trouva glacée. Quelques hiſtoriens, amateurs du merveilleux, placent cet évènement au mois de Juillet ; mais il n'arriva qu'en Novembre. Enfin la ducheſſe, pour ſe mettre à l'abri de cette eſpece de perſécution, ſe retira dans le monaſtere des Trois-Maries, près de Vannes, où elle prit l'habit de Carmélite, & y mourut ſaintement le 4 Octobre 1485.

AMBRA, (*Eliſabeth Girolami*) de Florence, vers le commencement de ce ſiécle, fut aggrégée à cauſe de ſes poëſies, à l'académie des Arcades de Rome, ſous le nom d'*Idalba Corinetea*.

AMELOT, (*madame la préſidente*) contemporaine de M. de Vertron, qui dit, en parlant de cette dame, qu'on ne peut mieux juger des ouvrages d'eſprit qu'elle.

AMENA, femme d'Abdallah, & mere du faux prophéte Mahomet. Les Mahométans la repréſentent comme la plus belle, la plus ſage & la plus vertueuſe femme de ſa tribu. Si ce n'eſt point à ces titres que nous lui donnons place dans cet ouvrage, c'eſt du moins pour avoir donné la naiſſance au fameux impoſteur, dont une grande partie de l'Aſie & de l'Afrique ſuit aujourd'hui la loi.

AMESSIS, ſœur d'Aménophis I, gouverna l'Égypte après la mort de ſon frere, l'an du monde 2239, & avant J. C. 1765. Elle régna pendant vingt & un ans.

AMESTRIS, femme de Xerxès, roi de Perſe. Voyant que ce prince étoit devenu amoureux d'Artaynte, femme de ſon fils & fille de ſon frere Maſiſtès, elle en conçut une ſi furieuſe jalouſie, qu'elle réſolut de s'en venger ſur la mere de cette princeſſe, qui elle-même avoit autrefois poſſédé le cœur du roi, & qui, pour ſe conſerver quelque conſidération, favoriſoit les caprices de ſon ancien amant. Xerxès devoit bientôt donner un feſtin ſolemnel que les Perſans nomment *tyeta*, c'eſt-à-dire parfait & accompli. Ameſtris choiſit ce temps de joie & d'yvreſſe pour demander au roi ſon ennemie : lorſqu'elle l'eut en ſa puiſſance, elle lui fit couper les mammelles, les oreilles, le nez, la langue & les lèvres, & la renvoya ainſi mutilée à ſon époux, la quatrieme année de la LXXVe Olympiade, & avant J. C. 477. Maſiſtès, furieux de cet outrage, réſolut de ſe retirer dans la Bactriane dont il étoit gouverneur, dans le deſſein d'y exciter une révolte; mais Xerxès le fit tuer en chemin avec ſes enfans.

AMICIE DE COURTENAI, comteſſe d'Artois, dame de Conches, &c. étoit fille unique & héri-

tiere de Pierre de Courtenai, ſeigneur de Conches, &c. & de Pernelle de Joigni. Elle fut promiſe en mariage à Pierre II, fils de Thibaut VI, comte de Champagne & roi de Navarre; mais la mort de ce prince, qui arriva peu de tems après, empêcha l'accompliſſement de ce mariage. Amicie fut accordée en 1259, à Robert II, comte d'Artois, petit-fils de Louis VIII, roi de France : on obtint une diſpenſe du pape Urbain IV, & le mariage fut célébré l'an 1262. Amicie mourut à Rome en 1275, & on lui fit des obſéques magnifiques dans l'égliſe de S. Pierre.

AMMANNATI, (*Laure Battiferri*) née à Urbin en 1513, mourut à Florence au mois de Novembre 1589, dans ſa ſoixante & ſeizieme année, & fut enterrée dans l'égliſe de San-Giovannino de cette ville. Elle étoit fille de Jean-Antoine Battiferri, & femme du célebre architecte & ſculpteur Barthelmi Ammannati. Elle s'appliqua toute ſa vie à l'étude de la philoſophie & des belles-lettres, & cultiva la poëſie italienne avec tant de de ſuccès, qu'on la compte pour un des meilleurs poëtes du ſeizieme ſiécle. On eſtime ſur-tout ſes traductions, en odes, des Pſeaumes pénitentiaux; en rimes tierces, c'eſt-à-dire en ſtances de trois vers; de la Priere de Jérémie, en vers blancs, c'eſt-à-dire non-rimés; de l'Hymne de la gloire du paradis, laquelle eſt de ſaint Pierre de Damien, & qu'on a mal-à-propos attribuée à ſaint Auguſtin. Ces trois ouvrages furent généralement approuvés de tous les beaux eſprits & de tous les gens de lettres du tems, & ſpécialement d'Annibal Caro, dont elle prenoit les conſeils, & de Bernard Taſſo, pere du Taſſe, qui parle très-avantageuſement d'elle dans ſon Amadis, chant. 100, ſtance 19. Ce qui fait le principal mérite de ſes poëſies, qui ſont pleines de nobleſſe & d'élévation, c'eſt qu'elles offrent par-tout une excellente morale, & qu'elles reſpirent la piété. Sa mort fut ſuivie des regrets

de tous les amateurs des beaux arts, & de ceux de la cour de Toſcane, où l'on avoit pour elle infiniment d'eſtime. L'académie des *Intronati* de Siène avoit cru s'honorer en l'admettant au nombre de ſes membres. Le fameux peintre Allemand Ans-d'Aken, ſe pria lui-même d'en faire le portrait, & voulut en emporter une copie à Cologne ſa patrie, pour y faire connoître une femme illuſtre dont on célébroit les louanges dans toute l'Italie. Ses poëſies furent imprimées réunies, d'abord à Florence, & puis *in*-12 à Naples, chez Bulifon, en 1694.

AMPHILIE, fille d'Ariſton & femme du fils d'Iamblique, fit profeſſion de la philoſophie Platonicienne. Porphire, qui fut le maître d'Iamblique, fait l'éloge de la ſcience de cette femme.

AMRA, l'une des quatorze femmes légitimes du faux prophête Mahomet. Elle avoit été convertie à la loi de cet impoſteur; mais étant retombée dans l'idolatrie, ſon mari conçut tant d'averſion pour elle, qu'il ne put gagner ſur lui d'en approcher.

AMYTIS, fille d'Aſtyage, dernier roi des Mèdes, épouſa Spitamas, & en eut deux fils, Spitacès & Megabernes. Aſtyage, ſon pere, ayant été vaincu par Cyrus, vint ſe retirer à Ecbatane, & ſe cacha dans l'endroit le plus ſecret de ſon palais. Cyrus, ne le pouvant trouver, devint furieux, & fit donner la torture à Amytis, à ſon mari & à ſes enfans, pour leur arracher le ſecret de la retraite d'Aſtyage. Ce généreux vieillard, ne pouvant laiſſer ſouffrir ſes enfans pour ſa propre cauſe, ſortit lui-même du lieu où il s'étoit caché, & ſe découvrit à Cyrus, qui le traita avec humanité; mais ſon gendre Spitamas fut mis à mort pour avoir feint d'ignorer l'endroit où il s'étoit caché. Cyrus, pour s'en défaire, ſe ſervit de ce prétexte; mais en effet, la beauté de ſa femme fut la cauſe de ſa mort.

Cyrus, épris des charmes d'Amytis, s'offrit à la

conſoler de la perte de ſon époux. Amytis eut de ce mariage Cambyſe & Tanyoxarces, qui ſuccédèrent à Cyrus. Cambyſe ayant fait empoiſonner Tanyoxarces ſon frere, Amytis ne découvrit ſa mort que cinq ans après. Elle preſſa alors Cambyſe de livrer à ſa vengeance le traître qui lui avoit conſeillé un tel parricide. Cambyſe le refuſa. Amytis déſeſperée s'empoiſonna elle-même.

AMYTIS, fille de Xerxès I & d'Ameſtris, épouſa Megabiſe, ſeigneur Perſan d'une naiſſance très-illuſtre, & en eut deux fils, Zopire & Artiphie, dignes par leur vertu d'avoir une autre mere. Amytis aimoit ſon époux; elle lui ſauva même la vie dans une occaſion preſſante. Mais le penchant qu'elle avoit à la galanterie lui fit négliger les devoirs de l'union conjugale, & avança la mort de ſon époux. Lorſqu'elle ſe vit délivrée d'un maître incommode, elle ſe livra toute entiere à ſes paſſions dérèglées. Apollonide, ſon médecin, homme flatteur & complaiſant, lui fit accroire que ſes débauches étoient même utiles pour ſa ſanté. Les conſeils d'Apollonide étoient intéreſſés; le médecin adminiſtroit lui-même à ſa malade ces remèdes d'une eſpece nouvelle. Amytis ſuivit ſi bien ſes avis, que ſes excès lui cauſerent bientôt une maladie réelle. Apollonide craignit que s'il continuoit ſon commerce avec Amytis, il ne contractât le même mal, & s'éloigna prudemment. Amytis, outrée de cette lâcheté, en porta ſes plaintes à la reine ſa mere. Apollonide fut arrêté du conſentement d'Artaxerxès; deux mois après, il fut enterré tout vif, & alla rejoindre ſa maîtreſſe, qui mourut le même jour.

ANACOANA, reine de Maguana, dans l'Iſle Eſpagnole, plus connue ſous le nom de *Saint Domingue*. Elle étoit femme de Carnabo, le plus puiſſant monarque de l'iſle, & celui qui ſoutenoit avec le plus de dignité le rang de ſouverain. Cette princeſſe, dont le génie étoit beaucoup au-deſſus de

de ſon ſexe & de ſa nation, étoit pleine d'eſtime pour les Eſpagnols, & cherchoit toutes les occaſions de pouvoir traiter avec eux. Après la mort de ſon époux, elle s'étoit retirée chez ſon frere Béchéchio, roi de Xiragua. Dom Barthelemi Colomb, frere du célèbre Chriſtophe Colomb, connoiſſant l'inclination de cette princeſſe pour ſa nation, réſolut d'en profiter, & s'avança vers Xiragua. Béchéchio n'aimoit pas les Eſpagnols; mais preſſé par les ſollicitations de ſa ſœur, il conſentit à ſe ſoumettre à eux & à leur payer tribut. Il leur fit donc un très-bon accueil. Dom Barthelemi de ſon côté, témoigna au prince beaucoup d'eſtime & d'amitié. Les terres de Béchéchio ne produiſant point d'or, il fut arrêté qu'il fourniroit une certaine quantité de vivres & de coton; cette premiere viſite ſe paſſa avec beaucoup de tranquillité.

Quelque tems après, lorſque Béchéchio eut recueilli de quoi payer le tribut, il en fit donner avis à dom Barthelemi, qui fit auſſi-tôt partir un bâtiment pour Xiragua, & s'y rendit lui-même par terre : il reçut de la part du frere & de la ſœur, les honneurs le plus marqués. Le vaiſſeau qui étoit le premier qu'on eût vu ſur ſes côtes, piqua la curioſité d'Anacoana & du Cacique : ils l'examinerent avec beaucoup d'empreſſement, & le firent charger de coton & de caſſave en abondance, & même au-delà de ce dont on étoit convenu. Le vaiſſeau Eſpagnol en partant, les ſalua d'une décharge d'artillerie : ils furent d'abord épouvantés; mais voyant que leur crainte faiſoit rire les Eſpagnols, ils ſe raſſurerent.

Béchéchio étant mort en 1501, & n'ayant point laiſſé d'enfans, Anacoana lui ſuccéda. Lorſque cette princeſſe monta ſur le trône, elle avoit bien changé de ſentimens à l'égard des Eſpagnols. L'ingratitude dont ils avoient payé ſes bienfaits, avoit fait ſuccéder la haine à l'amitié qu'elle avoit eue pour eux. Les Eſpagnols réſolurent de s'en défaire.

Pour y réuſſir, ils la firent paſſer pour une rebelle ; & l'accuſerent auprès d'Ovando, gouverneur général, de méditer quelque trahiſon. Ovando, craignant d'être prévenu, ne perd point de temps : il accourt de Saint-Domingue à Xiragua, à la tête de trois cens hommes de pied, & de ſoixante-dix chevaux. Anacoana, qui ne ſe défioit de rien, crut qu'Ovando venoit la voir comme un ami ; & pour le recevoir avec plus d'honneur, elle aſſembla tous ſes vaſſaux, & marcha à leur tête au devant du général Eſpagnol. Une foule de peuple, qui la ſuivoit, formoit des danſes à la maniere du pays, & pouſſoit des cris de joie. La reine fit un compliment gracieux à Ovando, & le conduiſit dans ſon palais, au milieu des acclamations de toute la ville. On avoit préparé un feſtin magnifique dans une ſalle très-ſpacieuſe ; le repas fut ſuivi de jeux & de danſes qui durerent pluſieurs jours.

Ce fut pendant les plaiſirs de cette fête, que le général Eſpagnol trama la plus noire perfidie. Il pria la Reine de vouloir aſſiſter à une fête qu'il vouloit lui donner dans le goût Eſpagnol. Anacoana, accompagnée de toute ſa nobleſſe, s'y rendit le Dimanche ſuivant ; on l'introduiſit avec toute ſa ſuite dans une ſalle qui donnoit ſur la place où la fête devoit ſe célébrer. Les Eſpagnols ſe firent attendre quelque temps : ils parurent enfin, mais en ordre de bataille ; l'infanterie qui marchoit la premiere, commença par occuper toutes les avenues de la place. Ovando s'avança enſuite à la tête de la cavalerie, & inveſtit la maiſon où étoit la reine. Alors tous les cavaliers tirerent leurs ſabres, & les fantaſſins firent main-baſſe ſur une multitude d'Indiens que la curioſité avoit attirés à la ſuite de leur reine, & qui s'étoient aſſemblés ſur la place. Après cette exécution, les cavaliers mirent pied à terre, & entrerent dans la ſalle où étoit la reine. Ovando fit attacher à des poteaux, les Caciques & les autres illuſtres vaſſaux qui ac-

compagnoient cette princeſſe. Il ordonna enſuite qu'on mît le feu à la maiſon, & tous ces malheureux furent dévorés par les flammes. Anacoana fut chargée de chaines, & menée à Saint-Domingue: ſon procès fut bientôt fait; on la déclara rebelle; & elle fut pendue publiquement.

ANAGALIS, femme ſçavante. *Voyez* AGALIS.

ANASTASIE, (*ſainte*) dont les martyrologes parlent au 25 de Décembre, ſouffrit le martyre à Rome ſous le règne de Dioclétien. Elle étoit née dans cette ville d'un pere payen, qui s'appelloit *Prétextat*, & d'une mere chrétienne, nommée *Fauſta*, qui l'éleva dans le Chriſtianiſme. Après la mort de ſa mere, elle fut mariée par ſon pere à Publius Patricius, chevalier Romain, qui devint très-riche en l'épouſant; & qui, s'étant apperçu qu'elle étoit Chrétienne, en uſa mal avec elle, la tint renfermée dans une eſpece de priſon, l'y laiſſant, dit-on, manquer preſque du néceſſaire, & prodigua les richeſſes qu'il avoit reçues d'elle. Il mourut au bout de quelques années, ſans laiſſer d'enfans de ſa pieuſe femme.

Devenue veuve, Anaſtaſie ſe livra plus librement à l'étude de l'Ecriture-ſainte, dont elle avoit toujours fait ſes délices, & pratiqua les œuvres de charité, comme elle avoit toujours deſiré de faire. Ses richeſſes, quoique très-grandes, lui ſuffirent à peine au ſoulagement des pauvres & des confeſſeurs de Jeſus-Chriſt, qui gémiſſoient dans les priſons.

Sa vie retirée & l'uſage qu'elle faiſoit de ſes biens, firent ſoupçonner ſa religion; & les officiers de l'Empereur l'ayant fait arrêter, avec trois ſœurs Chrétiennes, qui la ſervoient, les voulurent obliger toutes quatre à ſacrifier aux idoles. Elles le refuſerent conſtamment; &, les trois ſœurs ayant été ſur le champ miſes à mort, Anaſtaſie fut conduite en priſon. Elle fut, quelque tems après, exilée dans l'iſle de Palmaria; mais on ne l'y laiſſa pas long-tems. Elle fut ramenée à Rome, & brûlée vive. Ses reſtes furent enterrés dans ſon jardin, par une Chrétienne

appellée *Apollonie ;* & l'on a depuis bâti, dans cet endroit, l'égliſe de ſainte Anaſtaſie. C'eſt une des ſaintes martyres nommées dans le canon de la meſſe.

ANASTASIE, fille de Conſtance Chlore, & ſœur du grand Conſtantin. Elle épouſa Baſſien, après la mort duquel on croit qu'elle ſe remaria à Lucius Ranius Aconcius Optatus, qui fut créé patrice par Conſtance, revêtu de la dignité de conſul en 334, & mis à mort par l'ordre du même Empereur. Anaſtaſie fit conſtruire à Conſtantinople des bains publics, qui de ſon nom furent appellés *Anaſtaſiens.*

ANASTASIE, ſœur des empereurs Valens & Valentinien.

ANASTASIE, femme de l'empereur Tibère, morte en 594. Tibère n'étoit encore que particulier lorſqu'il l'épouſa, & il tint ſon mariage ſecret juſqu'à ce qu'il fut monté ſur le trône : c'eſt même à cette feinte qu'il dut la couronne. L'impératrice Sophie qui avoit des prétentions ſecrettes ſur lui, ignorant que ſa foi fut engagée, le fit nommer *Céſar* par Juſtin, & ne fût déſabuſée que lorſqu'elle n'eut plus le pouvoir de lui nuire. Anaſtaſie laiſſa deux filles, dont l'une fut mariée à l'empereur Maurice, & eut la douleur de voir tous ſes enfans impitoyablement maſſacrés par l'ordre du tiran Phocas.

ANASTASIE, femme de Conſtantin Pogonat, & mere de Juſtinien Rhinotmet. La vie de cette princeſſe depuis la mort de ſon époux, ne fut qu'une ſuite de malheurs. Son fils, oubliant les ſentimens de la nature, la traita avec la derniere indignité. Quelque tems après, elle vit ce même fils banni & mis à mort ; ſpectacle qui lui eût paru doux, après les outrages qu'elle en avoit reçus, ſi elle eût pu oublier qu'elle étoit ſa mere. Elle ſe réfugia avec ſon petit fils Tibère dans la fameuſe égliſe de Notre-Dame, au fauxbourg des Blaquernes; mais la fureur du ſoldat ne reſpecta point cet aſile. Elle vit ſon fils arraché de ſes bras pour être égorgé. On ignore qu'elle fut enſuite ſa deſtinée.

ANAXARETE, princeſſe du ſang royal de Teucer. Elle traita avec tant de rigueurs Iphis, qui l'aimoit avec une paſſion extrême, que ce malheureux amant ſe pendit de déſeſpoir à la porte même d'Anaxarete. Selon la fable, Venus, irritée contre cette cruelle, la métamorphoſa en rocher. La vérité eſt que, touchée ſubitement & attendrie à la vue du cadavre d'Iphis, elle ſe donna volontairement la mort.

ANCHITÉE, femme de Cléombrote, roi de Sparte. L'amour de la patrie l'emporta dans ſon cœur ſur les ſentimens de la nature. Son fils Pauſanias, condamné à mort par les Ephores, pour avoir voulu livrer ſa patrie à Xerxès, roi de Perſe, ſe réfugia dans le temple de Minerve, qui étoit un aſile inviolable. Anchitée, ne reconnoiſſant plus ſon fils dans un traitre, boucha elle-même une des portes du temple par où il pouvoit s'échapper, pour qu'il y mourut de faim. Pauſanias y périt en effet la troiſiéme année de la LXXVI olympiade, 474 ans avant J. C.

ANCRE. (*Eléonor Doti, maréchale d'*) *Voyez* GALIGAI.

ANDRÉ. (*madame de Saint*) *Voyez* SAINT-ANDRÉ.

ANDRÉ MILANTIA, femme du célebre canoniſte Jean, nous eſt connue par ce que ſon mari dit en différens endroits de ſes ouvrages, qu'il avoit appris d'elle beaucoup de choſes. Nous voyons par-là qu'elle étoit femme d'eſprit, & qu'elle n'étoit pas ignorante. Elle diſoit, entr'autres choſes, « que ſi » les noms étoient en vente, les peres & meres en » devroient acheter de beaux pour leurs enfans. » Cette idée, qui ne paroît qu'une niaiſerie, eſt de fort bon ſens. Il n'eſt pas rare qu'un nom ridicule empêche que celui qui le porte, n'arrive où ſon mérite le pourroit conduire.

Jean André, fils d'un prêtre appellé *Baniconti*, & d'une concubine nommée *Novella*, mourut de

peſte à Bologne, en 1348, après avoir été quarante-cinq ans profeſſeur en droit canonique. Il le fut à Piſe. Il l'étoit, en 1330, à Padoue, & finit par l'être à Bologne. C'eſt où ſa réputation fut dans ſon plus grand éclat. Il eut un fils illégitime appellé *Banicontius*, qui fut homme de mérite, dont on a quelques traités de droit, & qui mourut avant lui.

ANDRÉ-CALDERINI (*Novella*), fille de Jean André, & de Milantia, joignit à beaucoup de beauté beaucoup de ſcience. Son pere la fit inſtruire des belles-lettres avec ſoin, & la mit enſuite à l'étude du droit. Elle y fit de ſi grands progrès, qu'elle fut en état d'enſeigner; & que ſon pere, quand quelque affaire ou quelqu'incommodité l'empêchoit d'aller faire leçon, l'envoyoit en ſa place. Comme cependant il craignoit que ſa jeuneſſe & ſa beauté ne fuſſent matiere à diſtraction pour les auditeurs, il avoit ſoin qu'elle fût cachée d'un rideau. C'eſt ce que Chriſtine de Piſe, qui vivoit en France à la cour de Charles VI, environ ſoixante ans après la mort d'André, rapporte dans la Cité des Dames, ouvrage qui fut depuis imprimé à Paris en 1536. Aucun autre auteur n'a parlé de ce fait, que le Panziroli n'a point connu; mais Chriſtine étant Italienne, comme ſon ſurnom l'annonce, & de plus preſque contemporaine, devoit être bien informée.

Ce fut pour faire honneur au nom de ſa fille & de ſa mere, qu'André publia, ſous le titre de *Novelles*, ſon Commentaire ſur les décrétales de Grégoire IX.

Novella fut mariée par ſon pere à Jean Calderini, ſçavant canoniſte; & ſa ſœur Bétina, c'eſt-à-dire, Eliſabeth, épouſa Jean, de Saint-George, célèbre profeſſeur de droit canonique à Padouë & à Bologne.

On ne dit pas que Bétina fût auſſi ſçavante que Novella.

ANDREINI, (*Iſabelle*) excellente comédienne Italienne, aſſociée à l'académie des *Intenti* de Pa-

Jouë, ſous le nom d'*Acceſa*, naquit en cette ville en 1562, & fut femme de François Andreini, comédien & poëte Italien, qui fit d'abord le rôle d'Amoureux, & le quitta pour celui de Capitan, dans lequel il ſe fit appeller *il Capitan Spavento*. Elle fit un voyage en France où tous les ſeigneurs de la cour lui firent beaucoup d'accueil, & mourut à Lyon, en 1604.

Son mari témoigna ſon regret de l'avoir perdue, par des poëſies dans leſquelles il en célèbre les talens, les bonnes qualités, & la conduite régulière; louanges que celles de ſa profeſſion n'ont guères coutume de mériter, & par cette épitaphe qu'il fit mettre ſur ſa tombe.

ISABELLA ANDREINA Patavina, mulier magnâ virtute prædita, honeſtatis ornamentum, maritaliſque pudicitiæ decus, ore facunda, mente fœcunda, religioſa, pia, Muſis amica, & artis ſcenicæ caput hic reſurrectionem expectat.

Ob abortum obiit IV Idus Junii 1601, annum agens 42. FRANCISCUS ANDREINUS mœſtiſſimus poſuit.

C'eſt-à-dire:

ISABELLE ANDREINI de Padoue, femme douée d'une grande vertu, l'ornement de l'honnêteté, & l'honneur de la chaſteté conjugale, éloquente dans ſes diſcours, féconde par ſon eſprit, religieuſe, pieuſe, amie des Muſes, & la premiere dans l'art du théatre, attend ici la réſurrection.

Elle mourut d'une fauſſe couche, le IV des Ides (le 10) de Juin, dans ſa quarante-deuxieme année. FRANÇOIS ANDREINI fort triſte, lui a dreſſé ce monument.

Elle eſt auteur de *la Mirtilla*, paſtorale imprimée à Vérone en 1588, chez Sébaſtien delle Donne, & Camille Franceſchini. Les libraires, Jerôme Bordone & Pierre-Martir Locarni, donnerent d'elle à Milan, en 1601, un *Canzoniere*; c'eſt-à-dire, un recueil de Poëſies diverſes. Tous ſes ouvrages portent le nom d'*Iſabella Andreini Comica Geloſa*. C'eſt elle que Gherardo Bologni loue ſous le nom de *Filli*, dans des vers, qui ſont à la ſuite du *Caporali*, im-

primé à Milan en 1585, & l'on voit, dans la préface de ſon *Canzoniere*, ſon éloge de la façon d'Ericius Puteanus.

ANDROCLÉE, célebre par ſon amour pour la patrie, étoit de Thèbes en Béotie. Les Thébains étoient en guerre avec les Orchoméniens. On conſulta l'oracle, qui répondit que les Thébains ſeroient vainqueurs, ſi le plus noble d'entr'eux vouloit ſe dévouer pour le ſalut de ſa patrie. Antipène, pere d'Androclée, étoit le plus illuſtre d'entre les Thébains; mais ſa généroſité ne répondoit pas à ſa naiſſance : il refuſa de ſe ſacrifier pour le ſalut commun. Androclée & ſa ſœur Alcis, plus courageuſes que leur pere, ſe donnerent volontairement la mort. Les Thébains, pour honorer leur vertu, leur firent dreſſer dans le temple de Diane Euclie, la figure d'un lion.

ANDROMAQUE, (*femme d'Hector*) étoit fille d'Eétion, roi de Thèbes en Cilicie, lequel, avec ſept fils qu'il avoit, périt de la main d'Achille dans un même jour, comme il eſt dit dans le quatorzieme livre de l'Iliade.

Darès le Phrygien repréſente Andromaque, comme » ayant les yeux brillans, la peau blanche, » la taille haute; il ajoûte qu'elle étoit belle, mo- » deſte, ſage, affable & chaſte. » Elle aima tendrement ſon mari & ſes enfans; & l'on a dit « qu'Hec- » tor en avoit uſé ſi bien à ſon égard, qu'il ne l'avoit » jamais expoſée au déplaiſir à quoi les femmes » des grands héros ſont ſi ſujettes. » Ces paroles ſont de Bayle; mais cet écrivain, accoutumé de regarder à tout, avertit qu'Euripide n'en eſt pas convenu.

Ce poëte en effet, dans ſa tragédie d'Andromaque, fait dire à cette princeſſe, « Que ſa tendreſſe » pour Hector s'étoit étendue juſqu'à ſes maîtreſſes, » & qu'elle avoit nourri de ſon lait les enfans qu'il » avoit eu d'elles. » Le ſcholiaſte d'Euripide avoue qu'un hiſtorien, qui ſe nommoit *Anaxicrate*, avoit

dit qu'Hector avoit laiſſé deux fils légitimes, nommés *Amphinéus* & *Scamandrius*, qui trouverent le moyen d'échapper aux Grecs, & de plus un fils naturel qui s'appelloit *Palétère*, & qui fut pris dans Troye; mais, en même tems, il accuſe ſon auteur d'avoir falſifié l'hiſtoire, & ſoutient qu'Hector n'eut jamais aucun bâtard. Quoi qu'il en ſoit, ſi ce qu'Euripide a fait dire à ſon héroïne avoit quelque fondement, il faudroit convenir qu'Andromaque étoit une femme d'humeur fâcheuſe pour un mari. Sa complexion, qu'on n'a point accuſée d'être amoureuſe, devoit la rendre telle. Ovide, dans le troiſieme livre de ſon Art d'aimer, déclare nettement « qu'il ne l'auroit » pas priée d'être ſon amie, & que même, en la » voyant mere, il avoit peine à croire qu'elle eût » jamais joui des embraſſemens d'Hector. »

La mort de ſon mari la plongea dans l'affliction. Elle eut cependant le courage, ſi l'on en croit Dictys de Crète, dans ſon troiſieme livre, d'aller avec Priam à la tente d'Achille, pour redemander le corps d'Hector, & d'y paroître pour émouvoir la pitié du vainqueur, en menant devant elle ſes deux fils, Aſtyanax, nommé par quelques-uns Scamandrius & Laodamus. Quelle que fût cependant la douleur qu'elle eut de la mort d'Hector & de celle d'Aſtyanax, que l'on croit communément avoir été précipité du haut d'une tour par les Grecs, après qu'ils eurent ſaccagé Troye; quel que fût le ſurcroît de chagrin que ſa propre captivité lui dût cauſer, elle y ſurvécut.

Elle échut en partage à Néoptolème, autrement Pyrrhus, fils d'Achille. Moins délicat ou moins voluptueux qu'Ovide, ce prince trouva des charmes à la froide veuve d'Hector, & la douleur de cette veuve ne l'empêcha pas d'obéir aux ordres d'un maître qui voulut qu'elle partageât ſon lit. Elle en eut trois fils, que Pauſanias, liv. 1, nomme Moloſſus, Piélus & Pergamus Le ſcholiaſte d'Euripide appelle l'aîné Pyrrhus; le ſecond, Moloſſus; le troiſieme, Eacide. Servius ne parle que de Moloſſus, que

le poëte Eacide fait la tige des rois de Moloſſie ; au lieu que Pauſanias les fait deſcendre de Piélus. Nous parlerons plus bas de Pergamus.

Tous les anciens s'accordent aſſez à dire qu'Hélénus, fils de Priam, & compagnon de la captivité d'Andromaque, fut ſon ſecond mari ; mais ils ne conviennent pas du tems. Virgile, qui vraiſemblablement a ſuivi Trogue-Pompée, fait dire par Andromaque, dans le ſixieme livre de l'Enéide, qu'après qu'elle eut été rendue mere par Pyrrhus, ce prince épouſa Hermione, & qu'alors il donna ſa captive Andromaque pour femme à ſon captif Hélénus ; c'eſt parce que Juſtin dit la même choſe, qu'on a dit qu'apparemment Virgile avoit parlé d'après Trogue-Pompée. Servius & Pauſanias mettant le mariage d'Hélénus & d'Andromaque après le meurtre de Pyrrhus à Delphes ; & le premier dit qu'il ſe fit, parce qu'en mourant, Pyrrhus l'avoit ordonné. De ce mariage vint Ceſtrinus, qui, lorſque ſon pere fut mort & qu'on eut remis le royaume d'Epire à ſon frere Moloſſus, fils de Pyrrhus, alla s'établir, avec une troupe d Epirotes, qui voulurent bien le ſuivre, dans une province au-delà du fleuve Thiamis.

Andromaque, deſtinée à ſurvivre aux auteurs de ſa fécondité, ſortit d'Epire avec Pergamus, l'un des fils qu'elle avoit eu de Pyrrhus, pour lequel peut-être elle avoit quelque prédilection, & le ſuivit en Aſie, où Pauſanias dit que Pergamus diſputa la ſouveraineté de la ville de Teuthranie au prince Aréus avec lequel il ſe battit en duel, & le tua ; que reſté maître de la ville, il la nomma *Pergame*, de ſon nom, & que l'on y voyoit ſon tombeau & celui de ſa mere.

C'eſt de Moloſſus, fils de Pyrrhus & d'Andromaque, qui fut roi d'Epire après la mort d'Hélénus, que bien des auteurs ont fait deſcendre tous les rois de ce pays juſqu'à ce Pyrrhus, ſi célebre, qui fit la guerre aux Romains.

ANGELE MERICI, native de Dezenzano,

ſur le lac de Garde. Le long ſéjour qu'elle a fait à Breſſe, capitale du Breſſan en Lombardie, lui a fait donner le nom d'*Angele de Breſſe*, ſous lequel elle eſt plus connue. Sa naiſſance étoit obſcure; mais elle l'a illuſtrée par ſes vertus. C'eſt elle qui a jetté les premiers fondemens de l'ordre des Urſulines. L'an 1537 elle aſſembla dans la ville de Breſſe un grand nombre de ſaintes filles : elle mit cette pieuſe aſſociation ſous la protection de ſainte Urſule. Soixante-ſeize filles y entrerent d'abord ſous la direction d'Angele ; mais elles ne formoient point de communauté ; elles vivoient chacune dans la maiſon de leurs parens. Angele étant morte agée de trente-quatre ans, le 21 de Mars 1540, elles ſe réunirent & formerent un corps ſous le nom d'*Urſulines*. Le pape Paul III approuva leur inſtitut en 1540.

ANGÉLELLA, femme du célebre philoſophe Auguſtin Niphus. *Voyez* NIPHUS.

ANGÉLIQUE ARNAULD. *Voyez* ARNAULD.

ANGÉLUCIE, & ſa ſœur dont on ignore le nom, furent élevées à Fontevraut, & s'y livrerent à l'étude des lettres. La premiere ſe fit religieuſe dans cette abbaye, & nous avons ſa vie écrite par ſa ſœur. Elles vivoient vers le milieu du douzieme ſiècle.

ANGENNES, (*Julie d'*) marquiſe de Rambouillet, ducheſſe de Montauſier. *Voyez* RAMBOUILLET.

ANGILBERGE, ANGELBERGE, ENGELBERGE, ENGILPIRGE, INGELBERGE *ou* INGILPERGE, impératrice d'Occident, étoit femme de Louis II, empereur & roi d'Italie, fils de l'empereur Lothaire I, petit-fils de l'empereur Louis le Débonnaire, & frere de Lothaire, roi de Lorraine, & de Charles, roi de Provence.

On ne ſçait rien de certain ſur l'origine de cette princeſſe. Du Bouchet la dit fille d'un duc de Spolète, qu'il ne nomme pas, & ne rapporte rien pour appuyer ſon opinion. MM. de Sainte-Marthe lui donnent pour pere Eticon Welf, fils d'Eticon, duc de Souabe ; mais Conrad de Lichtenau, plus

connu ſous le nom de l'*abbé d'Uſperg*, qui s'étend beaucoup, dans ſa chronique, ſur la maiſon Welf, deſcendue de ce duc de Souabe, ne fait nulle mention d'Angilberge, qu'aſſurément comme femme d'un empereur, il ne devoit pas oublier. Le Campi, dans ſon hiſtoire eccléſiaſtique de Plaiſance, & d'autres diſent Angilberge fille de Louis le Germanique; ainſi nommé parce qu'il étoit roi de Germanie; mais on ne trouve point ſon nom parmi les enfans légitimes de ce roi, que les anciens nous ont fait connoitre; & l'on ſuppoſeroit témérairement qu'elle en étoit fille naturelle. Le roi Louis le Germanique étant frere germain de l'empereur Lothaire I, Angilberge & Louis II étoient couſins germains; & l'on ſçait qu'au IXe ſiécle, l'uſage des diſpenſes, dans un degré ſi proche, ne s'étoit pas encore introduit. Mais, ſans recourir à cette raiſon, le Campi ſe trouve pleinement réfuté par Louis le Germanique lui-même. Muratori, dans la diſſertation 11 & 13 de ſes Antiquités d'Italie, rapporte un diplôme de ce prince, qui, parlant de cette princeſſe, la qualifie, notre chere & ſpirituelle fille Engilpirge; ce qui veut dire uniquement qu'elle étoit ſa filleule; & c'eſt ce qui donne en même tems lieu de la croire Allemande & d'illuſtre naiſſance, puiſqu'elle avoit été levée des fonts de baptême par le roi de Germanie.

Angilberge fut une princeſſe habile & courageuſe; mais haute, dure & trop avide de richeſſes: peu s'en fallut que ſes défauts ne fiſſent, comme on verra plus bas, perdre à l'empereur ſon mari, le trône & la vie. On apprend d'un document hiſtorique, rapporté dans la diſſertation 22 des Antiquités d'Italie, qu'en 864 ou 65, Gualbert ou Walbert, évêque de Modène, commiſſaire de l'empereur Louis, mit Angelberge en poſſeſſion de la *Court* de Wardiſtalla, laquelle eſt aujourd'hui la ville de Guaſtalla.

Cette princeſſe, en 866, alla viſiter avec l'em-

pereur, le Mont-Caſſin, où l'abbé Berthaire les reçut avec la plus grande magnificence, & Louis confirma tous les privilèges de ce monaſtere, qu'on ne dit pas qu'Angilberge ait enrichi de ſes dons.

Adrien II, qui monta ſur la chaire de S. Pierre, à la fin d'Avril 867, eut, comme on l'apprend des annales de S. Bertin, un horrible ſujet d'affliction, dans lequel Angilberge trouva de quoi ſatisfaire ſon avarice. Il avoit été marié dans ſa jeuneſſe; & depuis, du conſentement de ſa femme Stéphanie, il avoit embraſſé l'état eccléſiaſtique. Quand il fut élu pape, Stéphanie vivoit encore avec une fille nubile, dont il étoit le pere, & qui fut fiancée quelque tems après avec un jeune homme d'une des nobles maiſons de Rome. Anaſtaſe, noble Romain, & cardinal du titre de Saint Marcel, que Léon IV avoit dépoſé, parce que ſes mœurs étoient ſcandaleuſes, & qu'Adrien II, au commencement de ſon pontificat, eut la facilité de rétablir, avoit un frere nommé *Eleuthère*, qui devint amoureux de la fille d'Adrien & de Stéphanie. Il ſçut lui plaire, la dégoûta de l'amant qu'elle devoit épouſer, l'enleva, de ſon conſentement, & l'épouſa. Le pape eut ſans doute le bonheur de retirer ſa fille des mains de ce raviſſeur, qui, déſeſpéré d'avoir perdu l'objet de ſa tendreſſe, s'introduiſit dans la maiſon de Stéphanie, & tua la mere & la fille. Les officiers de la juſtice le ſaiſirent & le mirent en priſon. Arsène, pere d'Anaſtaſe & d'Eleuthère, n'avoit pas attendu ce ſecond forfait de ſon fils, pour aller à Bénevent implorer la clémence de Louis. S'il ne réuſſit pas d'abord auprès de l'empereur, il s'aſſura par de très-riches préſens, la protection de l'impératrice, que ſa mort, ſurvenue bientôt après, laiſſa jouir tranquillement de tout ce qu'elle s'étoit fait donner, & « diſpenſa, dit l'abrégé chronologique de l'Hiſtoire d'Italie, » des injuſtices auſquelles elle devoit ſe prêter. Elle » en fit une cependant, en ce qu'ayant prévenu » l'empereur, ce ne fut qu'à force de ſollicitations

» qu'Adrien obtint des commiſſaires, qui jugerent » Eleuthère ſuivant les loix Romaines, & le con- » damnerent à mort. »

L'affaire que Lothaire, roi de Lorraine, eut avec avec le ſaint Siége, parce qu'il avoit renvoyé la reine ſa femme, ſans cauſe & ſans procédure légitime, pour épouſer une concubine qui s'appelloit *Waldrade*, fut pour l'impératrice de quelque utilité, comme on le verra dans l'article de cette Waldrade.

Angilberge avoit auſſi tiré bon parti, l'on ne ſçait pas bien en quelle année, de la nomination qu'elle avoit fait faire de l'archevêque d'Arles, à la riche abbaye de Saint-Céſaire, ſituée dans ſon dioceſe. Les annales de Saint-Bertin diſent expreſſément que ce ne fut pas la main vuide, que l'impératrice fit donner cette abbaye à ce prélat.

Le roi Lothaire étant mort à Plaiſance en Italie, le 10 d'Août 869, ſans laiſſer de fils légitime; la nouvelle de ſa mort n'eut pas plutôt paſſé les Monts, que Charles le Chauve, roi de France, ſon oncle paternel, prit poſſeſſion du royaume de Lorraine & s'en fit donner la couronne à Metz. Louis le Germanique étoit alors malade; mais il ne fut pas plutôt rétabli, qu'il voulut avoir ſa part de ce royaume; &, pour cet effet, il déclara la guerre, l'année ſuivante, au roi Charles le Chauve, ſon frere de pere. Mais ils s'accorderent au mois d'Août, c'eſt-à-dire, un [illegible] après la mort de Lothaire, & partagerent entr'eux [illegible] états, ſans que ni l'un ni l'autre fit aucune attention aux droits de l'empereur Louis, alors unique & légitime héritier de Lothaire, Charles, roi de Provence, étant mort dès 862. Quand Lothaire mourut, Louis étoit occupé, dans le fond de l'Italie, à faire la guerre aux Sarraſins, & par conſéquent très loin de la Lorraine; & comme les circonſtances ne lui permettoient pas de ſe rapprocher de ce pays, ou de s'y tranſporter, pour y veiller à ſes intérêts; il eut recours au pape Adrien, qui, ſur le champ, dépêcha deux évêques en France,

avec des lettres pour les évêques & les barons de ce royaume, dans leſquelles il défendoit que qui que ce fût oſat envahir & troubler le royaume de Lothaire, dévolu par droit héréditaire à l'empereur Louis; menaçoit de l'excommunication ceux qui ne défé-reroient point à ſa défenſe, & d'autres peines, les évêques qui conſentiroient ou ne s'oppoſeroient pas à l'uſurpation. Boderad, l'un des ptincipaux miniſtres de Louis, accompagna les nonces d'Adrien, pour expoſer les droits de ſon maître, & faire les proteſtations & les autres actes requis en pareille occaſion. Tout cela n'empêcha pas Charles le Chauve de s'emparer d'un royaume qu'il trouvoit à ſa bienſéance, ni Louis le Germanique de s'en faire enſuite céder la moitié.

La guerre que Louis faiſoit au fond de l'Italie, l'y retint juſqu'en 871; année que l'orgueil & la rapacité d'Angilberge, rendirent funeſte à l'empereur ſon mari. « Pendant qu'une partie de ſon armée » faiſoit le ſiége de Tarente, (dont les Sarraſins » étoient en poſſeſſion,) dit l'abrégé chronolo-» gique de l'Hiſtoire d'Italie, vol. II, p. 542, ce » prince étoit à Bénevent avec ſa cour. Les troupes » qu'il avoit dans la ville & dans le voiſinage, mé-» nageoient peu le bien & l'honneur de leurs hôtes. » L'impératrice Angilberge, auſſi haute qu'avare, » traitoit les dames de Bénevent avec mépris; & » donnoit lieu de craindre qu'elle n'eût deſſein de « deſtituer (le prince) Adelgiſe, (II) pour ven-» dre à quelque autre, la principauté. Celui-ci, ren-» fermant en lui-même ſes ſecrets mécontentemens, » & cherchant à ſoulager ſes peuples des vexations » qu'ils éprouvoient de la part de ceux qu'ils avoient » appellés à leur ſecours, prête volontiers l'oreille » au conſeils d'un commandant (Sarraſin) de Bari, » ſon priſonnier, dont il avoit fait ſon ami le plus » intime; & ſe laiſſe ſéduire par les inſinuations & » les offres des Grecs, jaloux de la gloire des Fran-» çois, allarmés des ſuccès de leurs armes, & réſolus

» de ſouffrir plutôt les Sarraſins en Italie, que de
» permettre qu'ils en fuſſent chaſſés par les Fran-
» çois, qui leur paroiſſoient des hôtes & des voiſins
» beaucoup plus dangereux. D'ailleurs, les Lom-
» bards de ces cantons, qui ſe regardoient, non
» comme ſujets, mais comme vaſſaux du roi d'Ita-
» lie, étoient fâchés de voir entre les mains de l'em-
» pereur pluſieurs places fortes de l'ancien duché
» de Bénevent, avec leſquelles il eût aiſément
» pu les réduire à la condition de ſimples ſujets.
» Adelgiſe fait entrer dans ſes vues Waifre, prince
» de Salerne, & Landulf, évêque-comte de
» Capoue. Ils font de concert révolter pluſieurs
» villes de la Campanie, du Samnium, & de la
» Lucanie; & ces villes ſe donnent ou feignent de
» ſe donner aux Grecs, dont elles reçoivent même
» quelques troupes dans leur enceinte. La défection
» éclate pendant que Louis étoit hors de Bénevent.
» Il raſſemble auſſi-tôt ſes troupes, & marche vers
» cette ville. Adelgiſe vient au-devant de lui; l'aſ-
» ſure de ſon obéiſſance & de ſa fidelité; proteſte
» qu'il n'a point de part à la révolte; lui fait des
» préſens; diſſipe ſes ſoupçons, & recouvre ſa bien-
» veillance Louis marche contre les villes rebelles,
» & les fait rentrer la plûpart dans le devoir. Ca-
» pouë ſe fioit à la force de ſes murailles. Il l'aſ-
» ſiège, & ravage les environs. Les habitans, qui
» voient leurs terres ruinées, & qui, par l'exem-
» ple d'un ſiége précédent, ſont convaincus qu'ils
» ſeront obligés de ſe rendre à diſcrétion, prient
» l'évêque-comte de faire leur paix. Ils ſortent de
» leur ville en proceſſion, avec le corps de S. Ger-
» main, ſe jettent aux pieds de l'empereur, & lui
» demandent miſéricorde. Ce ſpectacle le touche,
» & le diſcours de Landulf, achève de l'ébranler. Il
» leur fait grace, & retourne à Bénevent. Adelgiſe
» lui perſuade de permettre à celles ſes troupes,
» dont la patrie n'eſt pas trop éloignée, d'aller chez
» elles; & de diſtribuer les autres dans les villes,

» les

» les bourgs & les villages, afin qu'elles ſoient plus » à leur aiſe, & que la ville de Bénevent ſoit moins » foulée. Louis ne réſerve que ſa garde ; &, le 25 » d'Août, lorſqu'il repoſoit après midi dans le pa- » lais, Adelgiſe y court avec une foule de conju- » rés : la garde ferme les portes, & prend les ar- » mes ; l'empereur s'éveille & ſe met en défenſe. » Adelgiſe fait appliquer aux portes des torches » allumées. L'empereur, l'impératrice, leur fille » Hermengarde, & quelques uns de leurs domeſti- » ques s'enferment dans une tour très-haute & » très-bien fortifiée, & s'y défendent pendant trois » jours. Le manque de vivres oblige l'empereur de » ſe rendre, & les conjurés le mettent en priſon. » Une flotte Sarraſinne, venant d'Afrique, paroît » alors à la hauteur de Salerne ; & les troupes Fran- » çoiſes ſe raſſemblent de toutes parts. Adelgiſe, » enrichi des dépouilles des officiers François, qui » s'étoient trouvés à Bénevent, & prévoyant que » les Lombards, avec le foible ſecours des Grecs, » pourroient difficilement ſe défendre contre tant » d'ennemis, remet l'empereur en liberté, le 17 » de Septembre : mais en exigeant de lui, de l'im- » pératrice, de la princeſſe Hermengarde, & de ceux » qui les accompagnoient, qu'ils jurent ſur les ſain- » tes Reliques, de ne tirer jamais, par eux-mêmes » ou par d'autres, aucune vengeance de ce qui s'é- » toit fait, & de n'entrer jamais en armes dans la » principauté de Bénevent. »

Après être ſorti de Bénevent, le 18 de Septembre, l'empereur envoya l'impératrice tenir une diète à Ravenne ; on commença d'y prendre des meſures pour ſe venger d'Adelgiſe. Elle n'avoit pas, ſur l'obligation d'obſerver un ſerment forcé, les mêmes ſcrupules que ſon mari. L'empereur & le pape Adrien II tinrent à Rome, dans les fêtes de la Pentecôte de l'année ſuivante 864, un concile mixte, qui déclara la guerre au prince de Bénevent, en le qualifiant de Tyran & d'Ennemi de la République, du Sénat

Romain ; & le pape délia l'empereur de ſon ſerment, comme étant nul en lui-même, parce qu'il l'avoit fait pour ſauver ſa vie, & parce qu'il étoit préjudiciable au bien public. Mais Louis, dont la conſcience étoit délicate, & qui craignoit qu'on ne l'accuſât de parjure, ne voulut pas lui-même aller porter la guerre dans la principauté de Bénevent, & ſe repoſa du ſoin de ſa vengeance ſur Angilberge, qui raſſembla promptement une armée. Elle ne ſervit point à ſa vengeance. Les Sarraſins ayant aſſiégé Salerne, la même année 872, Louis ne put ſe diſpenſer de ſecourir cette ville, & ce fut une occaſion au prince Adelgiſe, qui la ſecourut auſſi, de ſe raccommoder avec lui ; mais il ne compta pas ſi fort ſur la réconciliation, qu'il ne craignit quelque retour de la part des François ; ce qui fit qu'il ſe lia, plus étroitement qu'il n'avoit jamais fait, avec les Grecs ; & ſe rendit vaſſal de leur empereur.

Comme Louis, avec raiſon, avoit extrêmement à cœur l'affaire de la ſucceſſion de Lorraine, il envoya, cette même année 872, Angilberge traiter à ce ſujet, avec les deux rois ſes oncles. Charles le Chauve ſe rendit, après Pâques, à Saint-Maurice en Valois, comme on en étoit convenu, pour s'aboucher avec l'impératrice ; mais ayant appris qu'elle iroit d'abord à Trente, où Louis le Germanique ſe devoit trouver, il s'en retourna. Le roi de Germanie ſe rendit en effet à Trente ; & ſon entrevue avec Angilberge, ſa filleule, ne fut point infructueuſe pour l'empereur. Elle tourna ſi bien l'eſprit du roi Louis, qui dans le fond étoit aſſez honnête homme, que, ſans en avertir ſes nouveaux ſujets de Lorraine, il rendit à ſon neveu la part qu'il venoit d'avoir de ce royaume. Angilberge fit enſuite avertir Charles qu'elle alloit ſe rendre à Saint-Maurice ; mais Charles, inſtruit vraiſemblablement de ce qu'elle avoit obtenu du roi Louis, quoique l'on tînt la choſe ſecrette, refuſa de ſe trouver au lieu de

la conférence projettée. Elle envoya depuis Wibod, évêque de Parme, ſous prétexte de complimenter Charles de ſa part ; mais en effet, pour traiter de la reſtitution de l'autre partie du royaume de Lorraine. Mais ou Charles évita la préſence de Wibod, ou, s'il conſentit à le voir, il le renvoya ſans lui rien accorder.

Pendant qu'Angilberge s'employoit, & l'on ne peut pas dire inutilement, pour les intérêts de l'empereur, les grands ſeigneurs d'Italie, qui la haïſſoient à cauſe de ſa hauteur, profitant du chagrin que Louis avoit contre elle, à cauſe de la triſte aventure de Bénevent, produiſirent auprès de ce prince, pour lui ſervir de concubine, une perſonne que les Annales de Saint-Bertin diſent fille de Winigiſe, & firent ſi bien qu'ils obtinrent de l'empereur qu'il envoyât un courrier dire à l'impératrice de l'attendre dans la Lombardie, où lui-même avoit deſſein d'aller inceſſamment. Soit qu'Angilberge fût inſtruite des intrigues de la cour de ſon mari, ſoit qu'un pareil ordre lui parût ſuſpect, elle ſe hâta de joindre l'empereur, & déconcerta les projets de ſes ennemis. Le comte Campelli, dans ſon hiſtoire de Spolète, a pris occaſion de ce fait, pour imaginer qu'Angilberge répudiée par Louis II, ſe fit religieuſe, & que Louis épouſa la fille de Winigiſe, duc de Spolète ; mais il eſt faux que le mariage de Louis & d'Angilberge ait jamais été diſſous. D'ailleurs Winigiſe, duc de Spolète, étant mort en 822, ſa fille en 872, devoit avoir plus de cinquante ans, & ne pouvoit plus être la concubine, encore moins la femme d'un empereur, qui n'avoit point de fils pour lui ſuccéder

Après un ſéjour de près d'un an à Capoue, l'empereur quitta cette ville en 874, pour paſſer en Lombardie, où des affaires importantes l'appelloient. Il laiſſa l'impératrice & leur fille Hermengarde à Capoue. L'évêque-comte Landulf, qui, par ſes flateries, avoit ſi bien gagné la confiance de l'empe-

reur, qu'il en étoit devenu comme le premier miniſtre, profita de ſon abſence pour obtenir de l'impératrice, auprès de laquelle il avoit tout crédit, quelle fit mettre en priſon Waifre, prince de Salerne, auquel il avoit depuis prêté ſerment de fidélité, comme ſon vaſſal pour le comté de Capoue, qu'il avoit uſurpé ſur ſes neveux. On ignore le ſujet ou le prétexte de l'empriſonnement de Waifre; mais il fut bientôt remis en liberté par l'impératrice, qui lui fit appparemment bien payer ſa délivrance; & qui, pour donner quelque couleur de juſtice à ce qui s'étoit fait, exigea de lui des ôtages. Elle ſe mit peu de tems après en chemin pour aller trouver l'empereur.

Ce fut en 874, comme on l'apprend d'un diplôme de l'empereur Louis II, donné le 13 d'Octobre à la Court d'Olonna, près de Pavie, qu'Angilberge fit bâtir à Plaiſance un monaſtere de religieuſes, en l'honneur de la Réſurrection de notre Seigneur, & des ſaints martyrs Sixte, Fabien, &c. Par ce diplôme, rapporté par Muratori dans la diſſertation 7 des Antiquités d'Italie, Louis II confirme toutes les donations faites par Angilberge à ce nouveau monaſtere, qui devint un des plus illuſtres d'Italie, auquel on a donné depuis le nom de *Saint-Pierre*, & que les Bénédictins poſſedent aujourd'hui. Le Locati, le Ripalta, le Campi, tous hiſtoriens de Plaiſance, ſe ſont trompés en plaçant la fondation de ce monaſtere, les deux premiers en 822, le troiſieme en 852.

L'empereur Louis mourut à Breſcia le 14 d'Août 875; & ſon ſucceſſeur, comme empereur & comme roi d'Italie, fut notre roi Charles le Chauve, qui prévint ſon frere aîné, Louis le Germanique, & ſe rendit en Italie ſans y être invité par perſonne. Le procédé des Italiens, après la mort de Louis II, doit paroître aſſez étrange. Les ducs, les marquis, les comtes & les évêques tinrent, au commencement de Septembre, à Pavie, une grande diète,

où l'impératrice Angilberge aſſiſta. La réſolution qu'ils prirent, & que blâme l'hiſtorien contemporain qui la rapporte, fut d'offrir en même tems la couronne d'Italie aux deux rois, Louis le Germanique & Charles le Chauve, ſans que l'un ſçût l'offre faite à l'autre. On peut croire qu'Angilberge, qui n'avoit pas lieu d'être contente de Charles, n'eut aucune part à cette réſolution. Louis le Germanique, informé que ſon frere étoit en Italie, y fit paſſer promptement ſon fils Charles, qui fut depuis l'empereur Charles le Gros, auquel ſe joignit Bérenger, duc de Frioul, qui dans la ſuite devint roi d'Italie, & puis empereur. Les troupes de ces deux princes ravagerent, en commettant toutes ſortes d'excès, les territoires de Bergame & de Breſcia. Charles entra même dans cette derniere ville, & s'empara des richeſſes qu'il trouva dans le monaſtere de ſainte Julie, deſquelles la plus grande partie, appartenant à l'impératrice Angilberge, étoit le fruit de toutes ſes extorſions. Elle avoit obtenu de l'empereur, ſon mari, ce monaſtere en commande; &, comme c'étoit un lieu forrifié, ſon tréſor, à ſon avis, y devoit être en ſûreté. Quand les hoſtilités furent ceſſées dans cette portion de la Lombardie, elle ſe retira dans ce même monaſtere; & l'on voit, dans une lettre écrite l'année ſuivante par le pape Jean VIII, que le bruit courut qu'elle s'y étoit fait religieuſe; mais rien n'eſt moins certain. Quoiqu'elle eut perdu le treſor qu'elle avoit dépoſé dans cet endroit, elle reſta cependant encore très-riche par le grand nombre de terres & d'autres biens-fonds qu'elle s'étoit fait donner par ſon mari. Ce fut pour s'en aſſurer la poſſeſſion, qu'elle ſe la fit confirmer par un diplôme du roi Louis le Germanique, du 20 de Juillet 876. C'eſt celui dans lequel ce prince la qualifie ſa filleule. Il ne paroit pas qu'elle ſe ſoit miſe en devoir d'en obtenir un pareil de l'empereur Charles le Chauve, auprès de qui ſans doute, elle avoit peu de crédit.

Au mois de Mars 877, elle fit à ſainte Julie de

Breſcia, ſon teſtament, que le Campi a fait imprimer. Elle y donne à ſon monaſtère de ſaint Sixte de Plaiſance, une très-grande quantité de *courts*, dont les principales ſont celles de Campo Migliaccio, dans le Modenès ; de Corté-Nuova, de Pigagnaga, de Felina, de Wardeſtalla, aujourd'hui Guaſtalla ; de Cabroï & de Maſino, dans le comté de Staziona, préſentement Anghiera ſur le Lac majeur ; de Brunago & de Trécate, dans le comté de Burgarie, aujourd'hui du territoire de Milan. Elle y donne auſſi d'autres biens à l'hôpital bâti pour les malades & les voyageurs, ſelon l'uſage de ce tems-là, près de ce monaſtère. Le tout eſt fait « pour le remède & le rachat de l'ame du » très-clément empereur, ſon maître & ſeigneur, » & de la ſienne. » Elle s'y réſerve, ſa vie durant, le patronat & le gouvernement du monaſtere & de l'hôpital : « Mais après ma mort, ajoûte-elle, je » veux & j'ordonne que, ſi ma fille unique Hermen- » garde s'eſt revêtue de l'habit religieux, elle prenne » en ma place le gouvernement du même lieu.... Que » ſi, lorſque je ſortirai de cette vie, elle ne s'eſt pas » revêtue de l'habit de religion, je veux & ſtatue » qu'elle ne diminue en rien ce monaſtere & cet » hôpital. » Elle fit confirmer ce teſtament par le pape Jean VIII, dont la bulle eſt du 1er d'Août de la même année.

Hermengarde, du conſentement de l'impératrice ſa mere, vivoit alors à la cour de Bérenger, duc de Frioul, ſon oncle à la mode de Bretagne, comme étant fils de Giſèle ou Giſla, ſœur germaine de Charles le Chauve ; &, cette même année 877, le duc Bérenger y donnant les mains en ſecret, elle conſentit d'être enlevée comme par force, par Boſon, frere de Richilde, femme de Charles le Chauve, qui l'épouſa. Boſon, que l'empereur ſon beau-frere avoit fait duc de Provence, s'en fit, à l'inſtigation de ſa femme, couronner roi à Montale, près de Vienne en 879, lorſque les rois de France

Louis & Carloman, fils du roi Louis le Begue, & petits-fils de l'empereur Charles le Chauve, étoient dans l'embarras de la guerre, que Louis II, roi de Saxe, fils de Louis le Germanique, venoit de leur déclarer. Dès qu'ils furent débarrassés de cette guerre, ils la firent à Boson, qui, par son courage & son habileté, sçut conserver la couronne qu'il avoit usurpée en 881. Charles le Gros étant en Italie, où, cette année même, il fut couronné empereur; &, voulant favoriser les rois Louis & Carloman, fit enlever de saint Sixte de Plaisance, ou plutôt de sainte Julie de Brescia, l'impératrice Angilberge, à laquelle il avoit confirmé tous ses biens, par un diplôme datté de Plaisance le 23 d'Avril de l'année précédente, & la fit conduire prisonniere en Allemagne. On craignoit qu'elle ne secourût de ses richesses & de ses intrigues son gendre & sa fille. Elle étoit alors dans une étroite liaison avec Jean VIII; & lorsque Charles le Gros fut arrivé à Rome pour recevoir la couronne impériale, ce pape lui demanda la liberté d'Angilberge. Charles la promit, pourvu que Louis & Carloman y consentissent. Jean leur écrivit donc le 12 de Mars, & les pressa vivement à ce sujet, en leur représentant « que cette princesse étoit sous » la protection du Siége apostolique, auquel l'em» pereur Louis II l'avoit recommandée; & les pria » de consentir qu'on la renvoyât à Rome, où lui» même la feroit si bien garder, qu'elle ne pourroit » pas même aider de ses conseils son gendre & sa » fille. » Il écrivit encore à ce sujet une lettre circulaire à tous les archevêques, évêques & comtes d'Italie, pour qu'ils concourussent à la délivrance d'Angilberge. Enfin l'année suivante, en écrivant à l'impératrice Richarde, femme de Charles le Gros, il la pria de s'entre-mettre auprès de l'empereur, pour qu'il remît sa prisonniere en liberté. Mais malgré toutes ses instances, il n'obtint ce qu'il demandoit avec tant de chaleur, qu'après que les rois Louis & Carloman eurent pris Vienne, qu'ils assiégeoient

depuis près de deux ans, & qu'Hermengarde elle-même avoit juſques-là courageuſement défendue. Alors, c'eſt-à-dire en 882, Charles tira de priſon Angilberge, qu'il chargea Luitward, évêque de Verceil, ſon archichancelier & ſon premier miniſtre, de conduire à Rome, & de la remettre au pape, comme il l'avoit demandé

Depuis ce tems-là, tout ce qu'on trouve d'Angilberge, c'eſt que, par une bulle du 15 de Mai 885, le pape Adrien III, à la priere de cette princeſſe, confirma les privilèges de ſon monaſtere de ſaint Sixte, & les augmenta; que le 18 de Mai 888, elle obtint de Bérenger, créé roi d'Italie en Janvier ou en Février de cette année, un diplôme de confirmation pour ſes biens, datté de Pavie; & qu'en 889, ſa fille Hermengarde étant en Allemagne, obtint pour elle à Forcheim de l'empereur Arnould, un pareil diplôme, en datte du 12 de Juin.

On ignore en quelle année elle mourut. Elle n'avoit eu de ſon mariage que des filles, dont nous ne connoiſſons qu'Hermengarde & Giſele ou Giſla, qui fut abbeſſe de ſainte Julie de Breſcia, & qui certainement ne vivoit plus lorſqu'Angilberge fit ſon teſtament en 877, puiſqu'elle y nomme la premiere, ſa fille unique. On peut aſſurer que Giſele mourut avant ſon pere puiſqu'ainſi que nous l'avons vu, ce prince donna l'abbaye de ſainte Julie en commande à ſa femme; ce qu'il n'auroit pas fait ſans doute du vivant de ſa fille.

ANGITIE, ſœur de Circé, demeuroit dans le voiſinage du Lac Fucin en Italie. Elle fit ſon étude de la médecine, & ſe rendit célèbre dans l'exercice de cet art.

ANGLETERRE, (*Cécile d'*) abbeſſe de la Trinité de Caën. *Voyez* CÉCILE.

ANGLETERRE, (*Mathilde*) impératrice &c. *Voyez* MATHILDE.

ANGLETERRE, (*Agude d'*) épouſe par procureur d'Alphonſe VIII, roi de Léon. *Voyez* LÉON.

ANGOSCIOLA, (*Hyppolite Borromée*, comteſſe d') de qui l'on trouve quelques vers à la ſuite des Madrigaux de Louis Caſſole, imprimés à Veniſe en 1544, vivoit alors. Elle étoit de la même maiſon que S. Charles Borromée, & fut mariée au comte Jérôme Angoſciola. Ce fut une femme de beaucoup d'eſprit, d'un grand ſens, & très-vertueuſe.

ANGOULÊME, (*Marguerite d'*) reine de Navarre. *Voyez* MARGUERITE D'ANGOULÊME.

ANGOULÊME, (*Elizabeth* ou *Iſabeau*) reine d'Angleterre. *Voyez* ELIZABETH D'ANGOULÊME.

ANICIA, ſurnom de *Proba Falconia*, femme d'Anicius Probus, qui fut conſul Romain en 371, avec l'empereur Gratien. Elle eſt auſſi ſurnommée *Valeria*. Cette femme ſe rendit illuſtre par ſon eſprit & ſa piété. S. Auguſtin, S. Chryſoſtome, ſaint Jérôme lui ont donné les plus grands éloges. Elle compoſa la vie de J. C. de divers fragmens de Virgile qu'elle aſſembla, & dont elle fit ce que les Latins appellent des *Centons*. Elle eut trois fils qui furent honorés de la dignité de Conſul.

ANITE, femme Grecque, eſt comptée parmi les poëtes de ſa nation.

ANJOU. (*Marguerite d'*) Voyez MARGUERITE D'ANJOU.

ANJOU. (*Bertrade de Montfort*, comteſſe d') Voyez MONTFORT.

ANJOU, (*Mathilde d'*) abbeſſe de Fontevrault. *Voyez* MATHILDE.

ANJOU, (*Hermengarde d'*) ducheſſe de Bretagne. *Voyez* BRETAGNE.

ANNE, ſœur de Pigmalion & de Didon. Sa tendreſſe pour Didon ſa ſœur, veuve de Sichée, lui fit abandonner le ſéjour de Tyr, ſa patrie, où règnoit Pigmalion, que ſon avarice & ſes cruautés en avoient rendu le tyran. Elle avoit eu ſoin d'embarquer avec elle les riches tréſors qu'elle avoit hérité de ſon époux, & dont Pigmalion avoit tenté de la dépouiller. Suivie de la fleur de la jeuneſſe Tyrien-

ne, elle aborda sur les côtes d'Afrique, où elle fonda, & selon d'autres rétablit la ville de Carthage, l'an du monde 3147, & 888 ans avant J. C.

Les poëtes ont défiguré ce fait historique par un grand nombre de fables que des écrivains peu éclairés ont adoptées grossierement. Fondés sur ce que Virgile raconte des amours d'Enée & de Didon, de la passion & de la jalousie d'Iarbas, roi des Nomades, de la fuite du prince Troyen, & du désespoir de la reine de Carthage, ils prétendent qu'Iarbas alla mettre le siége devant la nouvelle ville des Tyriens, & s'en rendit maître; que, pour ne pas tomber entre les mains de ce prince, Anne, sœur de Didon, s'enfuit à la cour de Batrus, roi de l'isle de Malte, d'où Pigmalion son frere essaya de la faire enlever; que cette princesse, informée du danger qui la menaçoit, s'enfuit en Italie, où après diverses aventures, elle se noya dans le fleuve Numicius. Ovide, qui renchérit toujours sur les fables les plus absurdes, dit qu'Anne se jetta dans les bras de ce fleuve, pour éviter la colere de Lavinie, femme d'Enée; qu'Enée cherchant la malheureuse sœur de son amante, la vit au milieu des eaux du Numicius, & apprit de cette princesse qu'elle avoit pris le nom d'*Anna Perennis*. Le pieux fondateur de Rome ne dut pas manquer de consacrer ce nom à la superstition de ses peuples; sans doute qu'il en fit l'objet d'une fête particuliere, puisqu'on la retrouve chez les premiers Romains, qui la transmirent à leurs descendans. C'étoit une fête de débauches qui se célébroit aux ides de Mars, & l'on a cru qu'ils s'imaginoient que la nymphe ajoûtoit autant d'années à leur vie, qu'ils y buvoient de coups en son honneur.

ANNE, femme Juive, épouse d'Elcana, Lévite, qui s'étoit établi dans la tribu d'Ephraïm. Après plusieurs années de mariage, voyant qu'elle n'avoit pas d'enfans, elle s'abandonnoit à la plus vive douleur: elle alloit dans le tabernacle pleurer devant

le Seigneur, la honte de ſa ſtérilité. Un jour, priant avec une ferveur extraordinaire, elle fit vœu, ſi Dieu lui donnoit un fils, de le conſacrer à ſon ſervice. Sa prière fut exaucée; l'année ſuivante, avant J. C. 1124, elle mit au monde un fils qui fut nommé *Samuël*, c'eſt-à-dire, *demandé à Dieu.* Anne, fidèle à ſon vœu, conſacra au Seigneur cet enfant chéri, & le mit entre les mains du grand-prêtre Héli. Samuël devint dans la ſuite un des plus illuſtres prophètes d'Iſraël.

ANNE, femme Juive, de la tribu de Nepthtali, épouſe de Tobie. Son mari, après avoir dépenſé en aumônes preſque tout ſon bien, étoit devenu aveugle. Anne n'eut plus de reſſources pour l'entretien de ſa famille, que dans le travail de ſes mains. Elle s'occupoit tous les jours à faire de la toile; & le produit de ſon ouvrage ſuffiſoit pour ſoutenir ſa maiſon. Elle acheta un jour un chevreau, & l'apporta chez elle : Tobie l'entendant bêler, dit à ſa femme : » Ce chevreau a peut-être été dérobé à quelqu'un, ma » femme prenons garde que le bien d'autrui entre » dans notre maiſon. » Cette remontrance mal placée mit Anne dans une furieuſe colère : elle s'emporta contre ſon époux, & lui fit les reproches les plus amers : « Vous voilà, dit-elle, avec vos ſcrupules; » auſſi vous en avez une belle récompenſe; à quoi » vous ſervent aujourd'hui votre juſtice & vos bonnes » œuvres? Sans moi vous mourriez de faim avec toute » votre vertu. » C'eſt le ſeul chagrin qu'Anne ait jamais cauſé à ſon vertueux époux, elle vécut depuis avec lui dans une union parfaite; & elle eut la joie de voir avant de mourir, l'heureux mariage du jeune Tobie ſon fils.

ANNE, femme de Raguel, de la tribu de Nephtali, qui fut menée à Ninive en captivité par Salmanazar, roi d'Aſſyrie. Elle étoit couſine du vieux Tobie, qui habitoit à Ragès, ville des Mèdes.

ANNE, (*ſainte*) mere de la ſainte Vierge. Elle étoit fille de Mathan, prêtre de Bethléem, de la

famille d'Aaron. Elle fut mariée à saint Joachim ; & après vingt ou vingt-deux ans de stérilité, elle eut sainte Marie, mere de Jesus-Christ. Les sçavans ont beaucoup écrit sur cette sainte ; & plusieurs, fondés sur un passage de S. Jean l'Evangeliste, l'ont fait femme de trois maris, & mere de plusieurs enfans. Ce passage parle des freres & des sœurs de Jesus-Christ ; mais en observant qu'on employoit autrefois les noms de frere & de sœur pour désigner en général les plus proches parens, on ne trouvera point de matiere à contestation dans les termes de l'apôtre. Les circonstances de la vie de sainte Anne & le tems même de sa mort sont absolument ignorés.

ANNE, prophétesse Juive, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser. Après sept ans de mariage, & la mort de son époux, elle se rendit le modèle de toutes les veuves, par sa continence & sa piété. Elle passa le reste de sa vie jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, dans les jeûnes & dans la priere, demeurant tout le jour au temple. Lorsque le Sauveur du monde y fut présenté, elle annonça ses grandeurs, & joignit un témoignage public à celui que le vieillard Siméon lui avoit déja rendu. Cette sainte veuve mourut peu de tems après avoir eu la consolation de voir le Sauveur que Dieu avoit envoyé au monde : ce fut l'année même de la naissance de Jesus-Christ.

ANNE DE SAVOYE, impératrice de Constantinople, fille d'Amédée V, comte de Savoie, & de Marie de Brabant, sa seconde femme, morte en 1545. Elle épousa Andronic III, dit *le Jeune*, fils de Michel Paléologue, empereur d'Orient. Elle fit son entrée dans Constantinople avec une magnificence extraordinaire, en 1537. Le règne de son époux ne fut qu'une suite de malheurs, dont elle partagea toute l'amertume ; & avant de mourir, elle eut la douleur de voir ses enfans dépouillés de l'héritage paternel par Jean Cantacuzène, qu'Andronic leur avoit laissé pour tuteur.

ANNE DE RUSSIE *ou* DE ROUCI, dite auſſi *Agnès*, fille de Jaroſlas ou Ladiſlas, roi de Ruſſie, épouſa, en 1044, Henri I, roi de France, ſecond fils de Robert le Pieux, & eut de ce mariage Philippe I, roi de France, Robert, mort jeune, & Hugues, ſurnommé *le Grand*,, tige de la ſeconde branche des comtes de Vermandois. Le roi, ſon époux, étant mort en 1060, elle ſe retira dans l'abbaye de S. Vincent de Senlis, qu'elle avoit fondée. Elle ſe remaria, en 1062, à Raoul II, dit *le Grand*, comte de Crépi en Valois; mais ce ſecond mariage s'étant fait malgré la parenté qui ſe trouvoit entre Raoul & Henri I, & ſans le conſentement des évêques, les deux époux furent excommuniés, & vécurent cependant enſemble juſqu'en 1066, qu'ils ſe ſéparerent. Anne, n'ayant plus rien qui l'attachât à la France, retourna dans ſa patrie, & y finit ſes jours. Un ſçavant a prétendu que ſon tombeau ſe trouvoit dans l'abbaye de Villiers, ordre de Cîteaux, près la Ferté-Alais en Gâtinois, & qu'elle s'appelloit *Agnès*, comme le témoigne l'inſcription qu'on lit ſur la tombe: *Cy gît Agnès, autrefois épouſe du roi Henri.*

ANNE DE BRETAGNE, reine de France, & ducheſſe de Bretagne, eut pour pere François II, duc de Bretagne, un des plus généreux & magnanimes princes de l'Europe; & pour mere, Marguerite de Foix, qui mourut avec la réputation d'être une des plus belles & des plus vertueuſes princeſſes de l'univers. Elle naquit à Nantes le 26 de Janvier 1476; &, ſuivant l'uſage des maiſons ſouveraines, qui concluent les alliances des princes & princeſſes dès le berceau, la jeune Anne n'ayant encore que cinq ans, fut promiſe à Edouard, prince de Galles, fils aîné d'Edouard IV, roi d'Angleterre; mais la mort violente de ce jeune prince, arrivée deux ans après, rompit ce mariage.

François II, pere d'Anne, ſe voyant ſans enfans mâles, tourna toute ſa tendreſſe du côté de ſa fille

aînée. Il en confia l'éducation à Françoiſe de Dinant, dame de Laval, qui l'éleva comme une princeſſe deſtinée à partager un jour un des premiers trônes de l'Europe. Anne répondoit aux ſoins de ſa gouvernante par une grande pénétration d'eſprit, & beaucoup de facilité. Ces qualités, jointes à une grande beauté, la firent rechercher, à treize ans, par tout ce que l'Europe avoit de princes dignes d'elle. Alain, ſire d'Albret, Louis XII, alors duc d'Orléans, & Maximilien d'Autriche, roi des Romains, depuis empereur, firent jouer auprès du duc François, tous les reſſorts de la politique, pour obtenir ſa fille. Charles VIII, roi de France, la demandoit auſſi pour lui-même. La mort de François, pere d'Anne, & l'embarras où ſe trouverent les états de Bretagne, les déterminerent à préférer Maximilien, en 1490, & le mariage fut célébré par procureur. Il fut rompu la même année, par la crainte qu'eurent les Bretons des armes du roi de France; & leur princeſſe fut enfin mariée, le 16 de Décembre 1491, à Charles VIII, qui renvoya Marguerite d'Autriche qu'il avoit déja fiancée. Marguerite étoit fille de Maximilien d'Autriche, qui, dans cette occaſion, reçut un double affront.

L'auteur des Anecdotes de nos reines, fait d'Anne de Bretagne le portrait qu'on va voir. « C'étoit une » blancheur de teint admirable, animée par les » plus belles couleurs; un front grand & élevé, où » la modeſtie tempéroit la majeſté; le tour du viſage » un peu long, le nez bien pris, la bouche dans » une belle proportion. Sa taille étoit moyenne & » noble, & elle n'avoit d'autre défaut que d'être un » peu boiteuſe; mais à peine s'en appercevoit-on, » par le ſoin qu'elle avoit pris de le corriger par » une attention d'habitude dans ſa démarche, ou » par ſa chauſſure. Les qualités de ſon eſprit répon- » doient parfaitement à celles du corps. Elle étoit » naturellement éloquente, s'exprimoit avec beau- » coup de dignité; judicieuſe, ſenſée, agréable,

» malgré la groſſièreté de ſon ſiècle, où les graces » étoient auſſi inconnues que les lumieres du ſça- » voir. Pour ſon cœur, il étoit généreux, rempli » de bonté pour ceux qu'elle aimoit, franc, & vrai- » ment pénétré des devoirs d'une reine; mais ſa » fierté l'avoit rendue vindicative : elle ne pardon- » noit guères à ceux dont elle croyoit avoir droit de » ſe plaindre. Cependant Anne étoit d'une piété » vive & ſincère; mais la dévotion l'avoit conduite » à des ſcrupules mal entendus, & d'autant plus opi- » niâtres, qu'ils étoient aveugles & deſtitués de lumie- » res.... Un autre défaut de cette princeſſe étoit » d'être tellement attachée à ſes ſentimens, que rien » ne pouvoit la vaincre, lorſqu'une fois elle avoit pris » ſon parti. Ces défauts, je veux dire, ſon caractère » vindicatif, ſa piété mal entendue & ſon opiniâ- » treté furent cauſe de quelques fautes qu'on a de » la peine à excuſer; mais on eſt pourtant obligé » d'avouer que les bonnes qualités l'emportoient. »

Charles VIII, étant allé en Italie pour la conquête du royaume de Naples, laiſſa entre les mains de ſon épouſe l'adminiſtration des affaires. Anne, quoiqu'à peine âgée de dix-huit ans, gouverna avec une ſageſſe admirable. Après la mort de Charles VIII, en 1498, Louis XII, ſon ſucceſſeur, épouſa, l'année ſuivante, la reine Anne, & fit caſſer ſon mariage avec Jeanne de France, fille de Louis XI. Ce prince, n'étant encore que duc d'Orléans, avoit été amoureux d'Anne de Bretagne, avant que Charles VIII ſongeât à l'épouſer : le duc François avoit même été ſur le point de la lui accorder. Ce ne fut pas ſans douleur qu'il la vit paſſer dans les bras d'un autre; mais il conſerva toujours pour elle beaucoup de reſpect & d'amour; & dès qu'il ſe vit ſur le trône, ſon premier ſoin fut de le partager avec elle. Anne étoit digne d'un amour ſi tendre & ſi conſtant; ſa beauté, ſa piété, ſa généroſité, ſa grandeur d'ame étoient bien ſûres de plaire à un prince tel que Louis XII, le plus généreux & le plus humain de tous les rois.

Anne avoit un cabinet & une galerie remplis de diamans, de perles, de rubis & de toutes ſortes de pierres précieuſes, dont elle faiſoit des préſens aux femmes des généraux François qui avoient acquis de la gloire dans les combats & bien ſervi l'état. Louis XII donnoit peu ; il craignoit de fouler ſon peuple, dont il étoit le pere : Anne ſe chargeoit de diſtribuer les graces & les récompenſes, & les prix du courage & du mérite étoient donnés par les mains de la beauté. » Elle aimoit les ſçavans, dit l'auteur cité ci-deſſus, » & ſe les attachoit par ſes bienfaits. Jean Marot, » pere de Clément, prenoit la qualité de *Poëte de* » *la magnifique reine, Anne de Bretagne.* André » de la Vigne, auteur de l'Hiſtoire de Charles VIII, » publiée par Théodore Godefroi, étoit à ſes ga- » ges, & ſon ſecrétaire. Elle ſe piquoit elle-même de » répondre ſçavamment à ceux qui la haranguoient. » On en rapporte une preuve ſinguliere. Pour ſe » faire eſtimer, elle mêloit, dans ſon diſcours aux » étrangers, quelques phraſes, quelques mots de » leur langue, comme ſi elle l'eût entendue ; &, » pour s'en tirer avec diſtinction, elle ſe ſervoit de » Grignaux, ſon chevalier d'honneur, qui ſçavoit » une partie des langues vivantes, les ayant appri- » ſes à la guerre & dans ſes voyages. La reine lui » ayant demandé quelques mots eſpagnols pour ré- » pondre à l'ambaſſadeur d'Eſpagne, Grignaux lui » en apprit quelques-uns d'une ſignification obſcène. » Elle devoit s'en parer le lendemain ; mais Gri- » gnaux en avertit le roi, qui en rit avec lui, & » en fit avertir la reine. Elle en fut dans une grande » colere, & il fallut que le roi joignît ſes ſollicita- » tions aux excuſes de Grignaux, pour obtenir ſon » pardon. »

Elle eſt la premiere qui fit élever à la cour des filles de qualité que l'on a appelleés depuis *filles de la reine.* Perſuadée de cette maxime, que l'oiſiveté eſt la mere de tous les vices, elle faiſoit travailler ces demoiſelles à différens ouvrages de broderie & de

de tapiſſerie, dont elle enrichiſſoit enſuite les égliſes. Toujours attachée à ſes ſujets naturels, elle avoit ſa garde de Bretons, qui ſe rendoit ordinairement ſur une terraſſe du château de Blois, qu'on appella *le Porche aux Bretons*, où elle prenoit plaiſir à les voir. A l'imitation des princes qui ont inſtitué des ordres de chevalerie, elle inſtitua l'ordre de la Cordeliere, en l'honneur des cordes dont Notre-Seigneur fut lié dans ſa paſſion; & le donna aux principales dames de ſa cour, « les admoneſtant, dit un » hiſtorien, de vivre chaſtement, & d'avoir toujours » en mémoire les cordes & les liens de J. C. » Elle fut la premiere de nos reines qui porta le deuil noir à la mort de Charles VIII. Les autres reines, avant elle, avoient toujours porté le deuil en blanc; auſſi Louis XII, après ſa mort, porta le deuil noir contre la coutume de nos rois.

Anne fit pluſieurs fondations. Elle donna ſon ancien hôtel de Bretagne, qu'on appelloit *le château de Nigeon*, près de Chaillot, à François de Paule, qui y établit une maiſon de ſon ordre. Comme on donnoit communément, depuis Louis XI, le nom de *Bon-homme à François*, les religieux, dont il eſt le pere, ont conſervé le nom de *Bons-hommes*. Son eſtime pour ce même François de Paule, le lui fit choiſir pour nommer au baptême ſon fils aîné le Dauphin, qui fut appellé *Charles Orland* ou *Roland*, mort à trois ans.

» Quelque choſe de plus remarquable & de bien » plus glorieux pour elle, c'eſt que ſon exemple » avoit rendu la ſageſſe & la modeſtie ſi eſtimables » à la cour, que les femmes du plus haut rang n'o- » ſoient y paroître ſans ces deux qualités; & qu'en » y introduiſant ce grand nombre de dames dont » elle étoit accompagnée, bien loin d'y introduire » la galanterie & le déſordre, *elle planta l'honneur* » *& la pudicité* au cœur des dames Françoiſes, dit » Pierre de Saint-Julien. Ajoûtons ici que nos reines » lui doivent pluſieurs des prérogatives dont elles

» jouiſſent, telles que celles d'avoir leurs gardes, » les cent gentilshommes; de donner audience aux » ambaſſadeurs, & quelques autres droits qu'elle » prit, du conſentement du roi, comme ducheſſe » de Bretagne, & dont les reines, qui ont été après » elles, ont joui à ſon exemple. »

Cette princeſſe mourut au château de Blois, le 9 de Janvier 1514; elle fut portée avec pompe à Saint Denis. Le roi François I lui fit conſtruire un magnifique tombeau de marbre, ſous lequel elle repoſe auprès de Louis XII.

ANNE MAURICE D'AUTRICHE, reine de France, fille de Philippe III, roi d'Eſpagne, & de Marguerite d'Autriche, naquit à Valladolid le 22 de Septembre 1601, cinq jours avant Louis XIII, roi de France, deſtiné à être ſon époux, & qu'elle épouſa à Bordeaux le 9 de Novembre 1615. Cette princeſſe étoit belle, à en juger par le portrait que madame de Motteville nous en a laiſſé.

« Elle me parut, dit cette dame, lorſque je vins » la ſaluer en 1639, auſſi belle qu'aucune de celles » qui compoſoient ſon cercle. Elle ſe coëffoit ſelon » la mode, d'une coëffure ronde, friſée, clair, & » beaucoup de poudre. Ses cheveux étoient devenus d'une couleur un peu brune, & elle en » avoit une grande quantité. Elle n'avoit pas le » teint délicat, ayant même le défaut d'avoir le nez » gros, & de mettre, à la mode d'Eſpagne, trop » de rouge; mais elle étoit blanche, & jamais il » n'y a eu ſi belle peau que la ſienne. Ses yeux » étoient parfaitement beaux; la douceur & la majeſté s'y rencontroient enſemble; leur couleur, » mêlée de verd, rendoit leurs regards plus vifs & » remplis de tous les agrémens que la nature leur » avoit pu donner. Sa bouche étoit petite, vermeille; » les ſourires en étoient admirables. Elle avoit le tour » du viſage beau, & le front bien fait. Ses mains » & ſes bras avoient une beauté ſurprenante, & » toute l'Europe en a ouï publier les louanges; leur

» blancheur, ſans exagération, avoit celle de la neige. » Elle avoit la gorge belle, ſans être parfaite. Elle » étoit grande, & avoit la mine haute ſans être fière. » Elle avoit dans l'air de ſon viſage de grands charmes; & ſa beauté imprimoit, dans le cœur de ceux » qui la voyoient, une tendreſſe toujours accompagnée de vénération & de reſpect. Avec tous » ces agrémens, elle ne ſe fit point aimer du roi » ſon époux, elle fut toujours liée avec les mécontens, & rendit ſuſpecte ſon affection pour le roi » d'Eſpagne, ſon frere, en ne lui écrivant qu'en » cachette, & par l'entremiſe de gens ſouvent ennemis ſecrets de l'état. »

Elle étoit portée à la galanterie; & perſuadée que les femmes ſont faites pour être adorées & ſervies des hommes, elle ne rebuta point ceux qui oſerent ſe déclarer ſes amans. Toute reine qu'elle étoit, elle fut flattée des hommages du duc de Montmorenci; & elle fut ſi piquée, lorſqu'elle apprit ſon changement, qu'elle ne voulut plus le voir; elle regarda ſon inconſtance comme une injuſtice qu'il lui faiſoit. On ſçait juſqu'à quel point le duc de Buckingham pouſſa la folie pour prouver ſa paſſion à la reine, qui ne fit jamais un myſtere de cette conquête. Prêt de s'embarquer à Calais, pour y conduire à ſon roi madame Henriette de France, il y laiſſa la future reine; revint à la cour de France, ſous un frivole prétexte, pour avoir encore l'occaſion de voir la reine. A peine fut-il arrivé en Angleterre, qu'il chercha les moyens de repaſſer en France; mais Louis XIII n'y voulut pas conſentir. Ce favori fit tant qu'il brouilla les deux couronnes, pour avoir occaſion d'y revenir traiter de paix. Cette intrigue fut connue de toute la cour.

La reine étant à Ruel, (elle étoit alors régente) apperçut Voiture qui ſe promenoit ſeul: elle lui demanda à quoi il rêvoit; il lui répondit par trois couplets, dont en voici un.

Je penſois : car nous autres poëtes,
Nous penſons extravagamment,
Ce que dans l'humeur où vous êtes
Vous feriez, ſi dans ce moment
Vous aviſiez en cette place
Venir le duc de Buckingham,
Et lequel ſeroit en diſgrace
De lui ou du pere Vincent. (*Confeſſeur de la Reine.*)

On a dit même que le cardinal de Richelieu avoit été du nombre des amans de la reine : cela peut être ; mais il eſt certain qu'il conçut depuis beaucoup de haine contre elle. La reine devint dans la ſuite, plus ſérieuſe & plus grave, & ne voulut plus entendre parler d'amans.

Le marquis de Gerze étoit auſſi devenu amoureux de cette princeſſe ; il lui écrivit même pluſieurs lettres, qu'il lui faiſoit remettre par madame de Beauvais, premiere femme de chambre de ſa majeſté. Mazarin, qui étoit jaloux de la reine, comme un avare l'eſt de ſon argent, lui repréſenta qu'elle devoit le chaſſer, & elle y conſentit : elle commença par congédier la femme de chambre qui avoit remis les lettres, croyant par-là ſe diſpenſer de faire ſon compliment à Gerze ; mais le Marquis, quoiqu'il ſçût la diſgrace de ſon amie, vint ſe préſenter devant la reine à ſon ordinaire, étant capitaine des gardes. Alors elle lui dit : « Vraiment vous êtes » bien ridicule : ayant cinquante ans, je ne croyois » pas avoir un viſage propre à donner de l'amour. » Voyez un peu le joli galant, je vous regarde » comme un fou, plus digne de pitié que de » colère. » La reine ne devoit que rire de cette aventure ; l'éclat qu'elle fit la rendit publique ; & bien des gens diſoient qu'une femme Eſpagnole, quoique dévote & ſage, peut toujours être attaquée avec quelque eſpérance.

Louis XIII eût pardonné à la reine ſes galanteries, s'il ne l'avoit ſoupçonnée d'entretenir des intrigues

plus ſérieuſes. Elle haïſſoit le cardinal de Richelieu, & ne s'en cachoit pas. Barriere, un de ſes gens, s'étant offert à le tuer : « Non, dit la reine, je ne » puis y conſentir ; car il eſt prêtre. » Chalais, grand-maître de la garde-robe, qui devoit ſa fortune au cardinal, ayant complotté de l'aſſaſſiner, on ſoupçonna fortement la reine d'être entrée dans la conjuration. Elle eut connoiſſance des intrigues de Cinqmars, & elle étoit auſſi coupable que M. de Thou, dont tout le crime fut d'avoir ſçu cette affaire, & de ne l'avoir pas déclarée. Les enfans qu'elle eut du roi la réconcilierent un peu avec lui. Elle ne les dut cependant qu'au hazard.

Le roi étant aller voir mademoiſelle de la Fayette au couvent de Sainte-Marie, y reſta ſi long-tems que la nuit l'y ſurprit. Le mauvais tems, outre cela, l'empêcha de retourner à Saint-Germain. Un de ſes courtiſans lui conſeilla de reſter au Louvre : « Mais » il n'y a point de lit, dit le roi. Il y a celui de la » reine, repartit-il, vous n'en trouverez point de » meilleur. » Ce fut à ce conſeil que la France dut Louis XIV, après vingt-deux ans d'un mariage ſtérile. Deux ans après, elle eut encore un ſecond fils, qui fut pour le roi un nouveau ſujet de joie.

Louis XIII mourut quelques années après, & ne laiſſa à la reine que le titre de Régente, donnant toute l'autorité à un conſeil qu'il avoit nommé ; mais à peine eut-il les yeux fermés, que la reine, peu contente d'une régence bornée, fit caſſer, par le parlement, la déclaration du roi. Perſonne n'étoit cependant moins propre qu'elle à ſoutenir le poids d'une régence. Outre qu'elle étoit naturellement pareſſeuſe, elle n'avoit pas la moindre connoiſſance des affaires. Née pour être gouvernée, elle reconnut de bonne foi ſon incapacité, & le beſoin qu'elle avoit d'une bonne tête. Mazarin, ſouple lorſqu'il le falloit, s'étant préſenté à elle ; il n'en fallut pas davantage pour gagner toute ſa confiance. Jamais la France n'a été ſi agitée que pendant le tems de ſa régence :

la cour fut toujours en guerre avec le parlement & avec le peuple, & eut preſque toujours le deſſous.

Dans les premiers jours de ſon adminiſtration, la reine répandit à pleines mains les bienfaits; elle accorda les demandes les plus impertinentes. Il y eut une perſonne à qui l'on expédia un brevet pour mettre un impôt ſur la meſſe; ce qui fit dire qu'il n'y avoit plus dans la langue françoiſe, que ces mots: *La reine eſt ſi bonne.* Beautru diſoit qu'elle faiſoit des miracles, parce que les plus dévots avoient même oublié ſes coquetteries. Elle ſe corrigea bientôt de cette prodigalité.

Tous les malheurs de la régence ne vinrent que parce que la reine ſe livra trop d'abord à ſes amis, lorſqu'elle ne connoiſſoit pas encore le prix des libéralités, & de ce qu'elle les abandonna trop dans la ſuite, pour ſatisfaire le Cardinal auquel elle s'étoit entierement livrée. Les revenus de l'Etat, épuiſés par ſes largeſſes inconſidérées, ne furent bientôt plus ſuffiſans. Pour avoir de l'argent, la reine retrancha un tiers de toutes les penſions; ce qui lui artira un grand nombre d'ennemis. Cette reſſource ſe trouvant trop foible, il fallut mettre de nouveaux impôts ſur le peuple, qui étoit déja dans la misère. Le parlement voulut s'y oppoſer: le peuple, ſoutenu par ce corps reſpectable, devint furieux; il étoit ſur-tout irrité de voir les dépenſes qu'on faiſoit à la cour en jeux & en ſpectacles. Pendant qu'il gémiſſoit ſous le poids des taxes, on joua un opéra dont la premiere repréſentation coûta plus de cinq cens mille écus.

Le 7 de Janvier 1648, le mécontentement éclata, huit cens marchands de vins s'aſſemblerent & ſe mutinerent à cauſe d'un impôt mis ſur les maiſons. Un autre corps plus conſidérable ſe ſouleva en même temps: ce corps étoit celui des maîtres des requêtes, qui ne voulut jamais ſouffrir qu'on l'augmentât de douze nouveaux officiers. La reine irritée le caſſa; ce qui ne fit qu'aigrir le mal: elle le ré-

tablit enſuite. On attribua cette démarche à une foibleſſe qui ne fit que donner du courage aux mécontens : c'étoit le défaut de la reine & de ſon conſeil, de faire d'abord bien du bruit, & de ſe relâcher lorſqu'il n'étoit plus temps. Il n'y a point de petit maître aujourd'hui qui mépriſe la robe autant que cette reine la mépriſoit : elle ne la traitoit que de *canaille*, & ne pouvoit s'imaginer que ce corps pût lui être redoutable. Toutes les aſſemblées du parlement l'effrayoient moins qu'une troupe de femmes. Elle avoit coutume d'aller tous les ſamedis à Notre-Dame : le 11 de Janvier elle y alla à ſon ordinaire ; deux cens femmes la ſuivirent juſques dans l'égliſe, en criant juſtice & miſéricorde. Elle eut ſi peur de cette canaille, qu'elle cria aux gardes de l'empêcher d'aborder.

Pouſſée à bout par les révoltes fréquentes du parlement, elle ſe réſolut à faire un coup d'éclat, ſans conſidérer ſi elle étoit en état de le ſoutenir. Le 26 d'Août 1648, elle fit arrêter pluſieurs membres du parlement ; & pour le faire avec plus d'éclat, elle voulut que ce fût en plein jour. Ceux qu'elle fit arrêter furent le préſident Potier de Blancménil, & Brouſſel. Paris ſe mutina & renouvella la ſcène des barricades. Un des courtiſans, nommé *Guitaud*, conſeilla à la reine de remettre en liberté le conſeiller Brouſſel, qui étoit fort chéri du peuple : « Rendez ce vieux coquin, lui dit-il, & tranquiliſez-vous. » .... Le rendre, répondit la reine qui » étoit fort vive, je l'étranglerai plutôt avec mes » deux mains. » Il fallut cependant s'y réſoudre : la ſédition augmenta à un tel point, qu'il n'y avoit plus de ſûreté pour elle dans ſon propre palais. Deux jours après, Brouſſel & les autres priſonniers rentrerent à Paris en triomphe dans les carroſſes du roi, aux acclamations du peuple qui crioit : *Vive le Roi tout ſeul & M. de Brouſſel.*

Pendant tous ces troubles, la reine n'interrompit point ſes exercices de dévotion : elle prioit, & Mazarin

combattoit. Les railleurs demandoient ſi dans ſon oratoire elle apprenoit à commander ou à obéir. Cependant le parlement commença ſes aſſemblées & ſes cabales ; on vit même les curés de Paris s'aſſembler pour prendre connoiſſance des affaires de l'Etat, & faire des remontrances. La reine, excédée de toutes ces tracaſſeries, réſolut d'abandonner le champ de bataille aux factieux, & de faire ſortir le roi de Paris : elle exécuta très-heureuſement ce projet, qui demandoit les plus grandes précautions.

Le 5 de Janvier 1649, les princes & le Cardinal allerent faire les Rois chez madame de Grammont. La reine pour lors reſta ſeule avec quelques-unes de ſes femmes, & s'amuſa à tirer un gâteau avec elles. Elle avoit coutume, les veilles de fête, de ſe coucher de bonne heure, parce qu'elle ſe levoit plus matin pour ſatisfaire à ſes dévotions : elle annonça qu'elle iroit les faire au Val-de-Grace. S'étant miſe au lit, tout le monde ſe retira tranquillement. Auſſitôt elle commanda qu'on fermât les portes, qu'on n'ouvrit à qui que ce fût, & manifeſta ſon deſſein à ceux qui néceſſairement devoient le ſçavoir. Vers les deux heures, elle fit lever le Roi & Monſieur, & ſortit avec eux par une petite porte du Palais royal, où un carroſſe les attendoit. La reine auſſitôt envoya des ordres à tous ceux qui devoient la ſuivre, & leur fit dire de venir la trouver au Cours qui étoit le lieu du rendez-vous ; elle y arriva la premiere ; les princes qui étoient du ſecret, & le cardinal Mazarin, s'y rendirent quelque tems après ; & lorſque tous les princes, les princeſſes & les perſonnes les plus conſidérables furent raſſemblées, on partit & on arriva heureuſement à Saint-Germain.

Il ne s'y trouva point d'autres lits que trois petits qu'on y portoit ; il n'y avoit ni meubles, ni linge ; ainſi on ſe trouva forcé de répandre de la paille dans les appartemens. La ducheſſe d'Orleans & Mademoiſelle n'eurent point d'autre lit ; on peut penſer que les autres ne furent pas plus à leur aiſe.

Quelques jours après, le prince de Conti s'échappa de la cour, & vint à Paris se mettre à la tête des Frondeurs ; c'étoit le nom qu'on donnoit aux factieux, parce qu'ils frondoient le gouvernement. Alors les rebelles, ayant un chef du sang royal, devinrent plus hardis & plus redoutables. Ils soutinrent un siége de plus de deux mois, après lequel la Régente fut forcée de conclure avec eux un traité des plus ignominieux.

Le 18 d'Août de la même année, le roi rentra dans Paris avec la reine & le Cardinal, aux acclamations de tout le peuple ; mais cette joie ne fut pas de longue durée. La guerre de la Fronde se ralluma avec plus de chaleur que jamais : les Frondeurs en vouloient sur-tout au cardinal Mazarin, & ils forcerent la reine à l'éloigner de la cour ; mais il rentra en triomphe dans Paris le 3 de Février 1653. Les troubles s'appaiserent en 1660, & les solemnités du mariage du roi, qui épousa l'infante d'Espagne, ramenerent le calme & la joie dans le royaume.

La reine étant tombée malade, en 1663, des fatigues du carême qu'elle observoit scrupuleusement, le roi la veilla lui-même pendant plusieurs nuits. Il lui avoit donné, pendant les jours gras, un petit chagrin qui donna occasion aux dévots de se déchaîner contre la reine. Le roi ayant déclaré publiquement que ce seroit mademoiselle de la Valliere qu'il meneroit au bal, la jeune reine se trouva offensée de cette préférence. La reine mere, pour la consoler, lui dit qu'elle l'y meneroit. Il se donnoit chez Monsieur, & l'on n'y entroit que masqué. La reine mere mit une mante de taffetas noir à l'espagnole ; ce déguisement, aussi innocent que ses motifs, donna lieu aux dévots d'exercer leur malignité.

Au commencement de l'été suivant, il lui vint au sein une petite glande, dont elle ne s'inquiéta point d'abord, & qui dégénéra ensuite en un cancer incurable, par l'ignorance des médecins qui, ne connoissant point le mal, y appliquerent des remèdes

contraires. Le 27 de Mai 1665, elle fut attaquée d'une fiévre, ſuivie d'un éréſipele qui lui couvrit la moitié du corps, & la mit à deux doigts de la mort. L'abbé de Montaigu, Anglois, un de ſes anciens confidens, le lui annonça. Elle lui répondit : « Vous » me faites plaiſir; ce ſont-là les plus ſolides & les » plus véritables marques d'amitié. » Elle fit alors ſon teſtament ; &, le mal augmentant, elle demanda ardemment le Viatique & l'Extrême-Onction, qu'elle reçut avec la plus grande ferveur.

Son cancer ne fut pas le ſeul mal dont elle eut à ſouffrir : il lui vint un abſcès ſous le bras du côté oppoſé, qui lui cauſa les plus vives douleurs. On ne peut exprimer par combien de maux ſa patience fut exercée pendant cette cruelle maladie. Jamais femme n'aima plus les odeurs : ſon mal répandoit alors une infection inſupportable. Elle étoit d'une propreté ſi grande, que, dans le tems même qu'elle portoit la mort dans le ſein, elle apportoit autant de ſoins à ſa toilette que dans les jours de ſa meilleure ſanté : alors elle ſe voyoit couverte d'emplâtres dégoûtans de pus & de ſang. Elle avoit la peau ſi délicate, qu'on ne pouvoit trouver de batiſte aſſez fine pour lui faire des chemiſes & des draps. Le cardinal Mazarin lui diſoit que ſi elle alloit en enfer, elle n'auroit pas d'autre ſupplice que celui de coucher dans des draps de toille de Hollande. Malgré tant de maux, il ne lui échappoit pas la moindre plainte, ni le moindre mouvement d'impatience.

Le 4 d'Août, elle ſe trouva beaucoup mieux, & l'on commença à eſpérer : on la tranſporta de Saint-Germain à Paris, & elle fut d'abord conduite au Val-de-Grace ; mais elle ne jouit pas long-tems de la conſolation d'être au milieu de ces bonnes filles. Les cérémonies qu'il falloit obſerver, lorſqu'on ouvre les portes, impatienterent les médecins & les officiers : la reine fut tranſportée au Louvre. Alors la gangrène parut, & l'on perdit toute eſpérance. Il fallut couper ſon corps par tranches avec un raſoir.

Elle disoit, au milieu de ces opérations : « Les autres » ne pourrissent qu'après leur mort, pour moi je suis » condamnée à pourrir pendant ma vie. » Le 16 de Janvier 1666, on vit paroître un nouvel érésipèle, qui, en rentrant, abrégea ses jours & ses douleurs.

Enfin, le 19, l'archevêque d'Ausch lui annonca qu'il n'y avoit plus d'espérance. Elle étoit depuis long-tems préparée à cet arrêt; un moment auparavant, elle regarda ses mains, qu'on avoit tant admirées & qui étoient encore fort belles. « Ma main s'enfle, dit-elle, » il est temps de partir. » Elle vécut encore jusqu'au lendemain matin, qu'elle mourut entre cinq & six heures le 20 de Janvier 1666.

Voici le portrait que le cardinal de Retz a fait de cette reine : « La reine avoit, plus que personne » que j'aie jamais vue, cette sorte d'esprit qui lui étoit » nécessaire pour ne pas paroître sotte à ceux qui » ne la connoissoient pas : elle avoit plus d'aigreur » que de hauteur, plus de hauteur que de grandeur, » plus de maniere que de fonds, plus d'applica- » tion à l'argent que de libéralité, plus de libéralité » que d'intérêt, plus d'intérêt que de désintéresse- » ment, plus d'attachement que de passion, plus » de dureté que de fierté, plus de mémoire des in- » jures que des bienfaits, plus d'intention de piété » que de piété, plus d'opiniâtreté que de fermeté, » & plus d'incapacité que tout ce que dessus. »

La plus grande vertu de cette princesse fut la bonté & le pardon des injures qui n'attaquoient que sa personne. Une certaine femme, qui gagnoit sa vie en chantant des chansons infâmes qu'on avoit faites sur la reine, après avoir exercé longtems cet odieux métier, fut mise en prison : la reine le sçut; on lui dit même que cette femme étoit réduite à la plus affreuse misère; la reine lui envoya en secret des secours abondans. La derniere grace, qu'elle demanda avec instance au roi, fut le rappel d'un seigneur qui avoit fait des libelles contre elle. Cette pieuse reine fut enterrée à Saint-Denis. On porta son cœur

au Val-de-Grace, dont elle eſt fondatrice. On lui fit cette épitaphe :

Et ſoror & conjux & mater nataque regum
Nulla unquam tanto ſanguine digna fuit.

» Sœur, femme, mere & fille de rois, qui fut ja-» mais plus digne qu'elle de ces glorieux titres ? »

On lit, dans l'hiſtoire de l'Imprimerie de la Caille, un trait qui fait voir qu'Anne d'Autriche aimoit les lettres, & en ſoutenoit la dignité. Antoine Berthier, libraire de Paris, ayant deſſein de joindre à la vie du cardinal de Richelieu, par Aubery, deux volumes de Lettres & de Mémoires qu'il avoit raſſemblés avec beaucoup de ſoin, il s'adreſſa à la reine mere, à laquelle il remontra qu'il n'oſoit, ſans une autorité & une protection auſſi puiſſante que la ſienne, hazarder l'impreſſion de ces recueils ; ſa raiſon étoit que biens des gens qui y étoient maltraités, étoient rentrés en grace à la cour. « Travaillez » ſans crainte, lui dit la reine, & faites tant de honte » au vice, qu'il ne reſte que de la vertu en France. » Ce trait eſt ſans contredit un des plus beaux de la vie d'Anne d'Autriche.

ANNE IWANOWNA, Czarine & grande ducheſſe de Moſcovie, impératrice de toutes les Ruſſies, naquit le 7 de Juin 1693. Elle étoit fille puînée de Jean Alexiowitz, Czar & grand duc de Moſcovie, mort le 26 de Janvier 1696, & de Proſcovie Fœderowna Solticow ſa femme. Elle épouſa le 13 de Novembre 1710 Frédéric-Guillaume, duc de Courlande, qui mourut le 21 de Janvier 1711 ſans laiſſer d'enfans. Le czar Pierre Alexiowitz II du nom, ſon neveu à la mode de Bretagne, étant mort en 1730, elle fut auſſitôt reconnue & proclamée impératrice de toutes les Ruſſies à Moſcow, vers les dix heures du matin, à la tête des troupes, au bruit du canon, & au ſon de toutes les cloches. Cette princeſſe étoit alors à Mittau en Courlande, où elle faiſoit ſon ſéjour or-

dinaire. Le prince Dolgorucki arriva dans cette ville le 5 de Février; le ſénat & les grands l'avoient envoyé avec trois autres ſeigneurs & un lieutenant des gardes du corps, pour annoncer à la nouvelle impératrice la mort du jeune Czar, & ſa proclamation. Peu de jours après, elle partit de Mittau, & ſe rendit à Moſcow le 19 du même mois de Février. Elle ſe retira dans un monaſtere des environs, où elle paſſa quelques jours. Elle fit enſuite ſon entrée dans la capitale le 26.

Les députés qu'on lui avoit envoyés à Mittau, lui avoient préſenté, de la part du haut-conſeil, quelques articles qui limitoient beaucoup le pouvoir monarchique, & ne lui laiſſoient que la moitié de l'autorité. Elle les avoit acceptés & ſignés : le haut-conſeil, les généraux & la nobleſſe vouloient encore lui faire accepter quelques autres conditions; mais, le 8 Mars, trois cens quatre-vingt-dix gentilshommes, la plupart revêtus de charges militaires & civiles, ayant à leur tête le velt-maréchal Trubetzkoi & le Kneès Alexis Czerkaski, ſénateur, ſe préſentèrent au palais, & demanderent audience à la nouvelle Czarine : elle leur fut accordée, & en même tems les membres du haut-conſeil furent mandés; le maréchal Trubetzkoi entra dans la ſalle d'audience avec toute ſa ſuite, & préſenta à l'impératrice un Mémoire, dans lequel on lui repréſentoit que quelques uns des articles qu'elle avoit ſignés, ayant paru préjudiciables à l'État, il étoit néceſſaire que le conſeil délibérât encore ſur ce ſujet, & on la ſupplioit de le lui permettre : elle y conſentit. L'après midi, le maréchal rentra dans la ſalle d'audience, & rendit compte à la Czarine de la délibération du conſeil. Il lui apprit qu'on avoit jugé d'une voix unanime que le gouvernement monarchique étoit le ſeul convenable à l'empire Ruſſien, & qu'il étoit député de la part du conſeil pour la ſupplier de vouloir accepter la ſouveraineté entiere, & conſerver la même autorité dont avoient joui ſes prédéceſſeurs. La Czarine accepta l'offre qu'on lui faiſoit : les articles

qu'elle avoit ſignés lui furent rapportés, & on les déchira auſſi-tôt. Elle réunit enſuite en un ſeul corps le haut-conſeil privé & le ſénat, ſous le nom de Régence, & elle le compoſa de vingt & un membres. Son couronnement ſe fit avec le plus grand appareil dans la grande égliſe de Moſcow le 9 Mai 1730. Elle fit publier un manifeſte le 28 de Décembre 1731, qui règloit la ſucceſſion future au trône de Ruſſie, & partit de Moſcow avec ſa cour le 11 de Janvier 1732, pour ſe rendre à Petersbourg. Elle y arriva le 26, & le lendemain elle y fit ſon entrée. Cette princeſſe mourut dans cette ville le 28 d'Octobre 1740, âgée de quarante-ſept ans quatre mois & vingt-un ans.

ANNE DE CLÈVES, reine d'Angleterre, fille de Jean III du nom, duc de Clèves & de Juliers, comte de la Marck, & de Marie ducheſſe de Juliers & de Mons, comteſſe de Ravemberg, épouſa le 6 Janvier 1540, Henri VIII, roi d'Angleterre, dont elle fut la quatrieme femme. Cette princeſſe joignoit à beaucoup d'eſprit une fierté & une ambition démeſurée. Ce fut elle qui conſeilla à Henri d'unir la dixieme partie des biens eccléſiaſtiques au domaine de la couronne, & de ſupprimer l'ordre de ſaint Jean de Jéruſalem en Angleterre. Thomas Cromwel, principal miniſtre de Henri, ayant été convaincu de pluſieurs entrepriſes criminelles, fut condamné à avoir la tête tranchée : ſa mort fut la premiere cauſe de la diſgrace de la reine ; c'étoit lui qui avoit fait ſon mariage avec Henri. Le roi, irrité contre ſon miniſtre, commença à ſe dégoûter d'une union dont il étoit l'auteur. Après ſix mois de mariage, il fit dire à la reine qu'il ne pouvoit plus la reconnoître pour ſa femme, puiſqu'elle profeſſoit la religion Luthérienne. Anne reçut ce compliment avec la fierté qui lui étoit naturelle : elle s'emporta même en paroles injurieuſes contre le roi, & dit qu'elle avoit été promiſe à un autre, avant ſon mariage avec Henri. Cette raiſon parut ſuffi-

ſante à des juges flateurs & corrompus, pour prononcer une ſentence de ſéparation. Henri, au comble de ſa joie, épouſa huit jours après Catherine Howard, qui fut ſa cinquieme femme. Anne fut bientôt vengée de ſa rivale : Henri ne l'ayant pas trouvée vierge, lui fit couper la tête. La princeſſe de Clèves ſe retira chez ſon frere, où elle mourut en 1557.

ANNE, reine d'Ecoſſe & d'Angleterre, fille de Frédéric II, roi de Dannemarck. Elle fut mariée à Jacques VI, roi d'Ecoſſe, puis d'Angleterre, premier du nom, & mourut le 2 de Mars 1619.

ANNE STUART, reine d'Angleterre. *Voyez* STUART. (*Anne*)

ANNE DE BRANDEBOURG, reine de Dannemarck, fille de Jean II de ce nom, électeur de l'Empire, & de Marguerite de Saxe, épouſa le 10 Avril 1502, Frédéric I, roi de Dannemarck, qui fut depuis dépouillé de ſes états. Cette princeſſe mourut le 2 Mai 1521, âgée de trente-quatre ans.

ANNE D'AUTRICHE, reine d'Eſpagne, fille aînée de l'empereur Maximilien II, & de Marie d'Eſpagne ou d'Autriche, naquit le 11 de Novembre 1549, dans la ville de Cigale. Elle épouſa en 1570, avec une diſpenſe du pape, le roi Philippe II, ſon oncle, après la mort d'Elizabeth ou Iſabelle de France, ſa troiſieme femme. Anne d'Autriche paſſa dans les pays-bas accompagnée de ſes deux jeunes freres, les archiducs Albert & Vinceſlas, & fut reçue par le duc d'Albe à Nimègue, au nom du roi ſon maître. Elle fit ſon entrée à Anvers & dans les autres villes, où on lui rendit les plus grands honneurs. Elle s'embarqua enſuite à Fleſſingue le 25 de Septembre. Elle s'arrêta quelque tems en Angleterre, où la reine Elizabeth la reçut très-bien, & arriva enfin en Eſpagne, où ſon mariage fut célébré avec une magnificence extraordinaire. Elle eut cinq fils & une fille ; mais tous ces enfans moururent, à l'exception de Philipe III, qui ſuccéda à

ſon pere. Anne ſe diſtingua par ſa douceur, ſa patience, ſa piété & ſa charité. Le roi ſon époux ayant été attaqué d'une maladie dangereuſe en 1580, elle le ſervit toujours avec le plus grand ſoin. Peu de temps après, elle tomba malade elle-même, & mourut le 25 d'Octobre de la même année. Ses obſéques furent faites à Milan, le 6 de Septembre 1581; & ſaint Charles Borromée prononça lui-même l'oraiſon funébre de cette reine.

ANNE JAGELLON *ou* DE HONGRIE, reine de Hongrie & de Bohême, fille de Ladiſlas VI, roi de Hongrie & de Bohême, & d'Anne de Foix, fille de Jean & de Catherine de Foix, comte & comteſſe de Candale. Elle fut mariée en 1521 à Ferdinand, Archiduc d'Autriche, fils puîné de Philippe, roi d'Eſpagne. Louis dit *le Jeune*, ſon frere, roi de Hongrie & de Bohême, étant mort ſans laiſſer d'enfans, le 29 d'Août 1526, Anne lui ſuccéda, & Ferdinand ſon époux fut couronné à Albe-Royale en 1527. Il eut une guerre fâcheuſe à ſoutenir contre Jean de Zapol ou Zapolski, comte de Scépus & Vaivode de Tranſilvanie, qui avoit été élu roi par un autre parti dès le 11 de Novembre 1526. Cet uſurpateur, fier de la protection de Soliman, empereur des Tures, prit les armes contre l'archiduc Ferdinand & Anne, & vint mettre le ſiége devant Vienne en Autriche, l'an 1529. Anne témoigna dans cette occaſion beaucoup de prudence & de fermeté, & ranima le courage de ſon époux, qui ſuccomboit à tant de maux.

Pendant que Ferdinand faiſoit tête à ſes ennemis, elle tâchoit d'attirer la bénédiction du ciel ſur ſes armes, par ſes prieres & ſes bonnes œuvres : ſa principale occupation étoit d'élever ſes enfans dans la piété.

Elle eut de ſon mariage avec Ferdinand quatre fils & onze filles. Entre ſes filles, Anne d'Autriche fut mariée par l'empereur Charles-Quint ſon oncle, l'an 1546, avec Albert, duc de Baviere. Deux autres ont été meres de deux de nos reines de France. Marguerite

d'Autriche

d'Autriche, reine d'Eſpagne, fut mere d'Anne d'Autriche, épouſe de Louis XIII, & mere de Louis XIV. Jeanne, grande ducheſſe de Toſcane, eut de François de Médicis, Marie, épouſe de Henri IV, & mere de Louis XIII.

La reine Anne, dit le pere Hilarion de Coſte, n'eſt pas ſeulement louée pour le ſoin qu'elle eut de ſes enfans, & pour avoir aimé uniquement le roi Ferdinand ſon époux, mais encore pour avoir été l'une des plus belles & des plus ſages princeſſes de ſon tems, ornée de toutes les graces & perfections du corps & de l'eſprit, d'une dévotion & d'une piété vive & ſincère. Elle étoit la mere des pauvres & des eccléſiaſtiques, dont elle avoit toujours un grand nombre à ſa ſuite. Elle fonda pluſieurs monaſtères, enrichit ou embellit pluſieurs égliſes. Elle mourut à Prague, en accouchant de la princeſſe Jeanne d'Autriche, le 27 de Janvier 1547, & fut enterrée dans l'égliſe cathédrale de cette même ville.

ANNE DE POLOGNE *ou* JAGELLON, reine de Pologne, fille du roi Sigiſmond I, & de Bonne Sforce, fille de Jean Galeas, duc de Milan, & ſœur du roi Sigiſmond II, ſurnommé *Auguſte*. Après la mort de ce dernier, en 1572, Henri duc d'Anjou, depuis roi de France, IIIe de ce nom, lui ſuccéda, & fut couronné le 15 de Février 1574. Étant ſorti de Pologne, au mois de Juin, on mit à ſa place Etienne Batthori, prince de Tranſilvanie, qui fut couronné le 1 de Mai 1576. Anne de Pologne, quoique ſexagénaire & incapable d'avoir des enfans, épouſa le roi Etienne, pour complaire aux états du royaume. Ce prince étant mort le 15 de Décembre 1586, Anne paſſa le reſte de ſes jours dans un ſaint veuvage, & mourut en 1596.

ANNE D'AUTRICHE, reine de Pologne & de Suède, étoit fille de Charles d'Autriche, archiduc de Gratz, & de Marie de Baviere, ſœur de l'empereur Ferdinand II. Elle naquit à Gratz, le 15 d'Aout 1573. L'archiducheſſe, ſa mere, l'éleva dans la plus

grande piété. Elle profita ſi bien de cette éducation, qu'elle fut une des plus vertueuſes princeſſes de ſon tems. On la trouvoit toujours ou dans les monaſtères & les hopitaux, ou occupée de la lecture des livres ſaints, ou abîmée dans une profonde méditation. Les exercices de charité & de dévotion étoient ſon unique plaiſir. Etienne Batthori, roi de Pologne, étant mort, Maximilien d'Autriche fut élu par quelques ſénateurs, le 12 d'Août 1587; mais la couronne lui fut diſputée par Sigiſmond III, roi de Suède, qui avoit été élu le 9 du même mois. Les deux concurrens prirent les armes, & la fortune ne fut pas favorable à Maximilien. Le cardinal Hyppolite Aldobrandin, depuis le pape Clément VIII, s'employa pour terminer ce différend, & y réuſſit. Afin de confirmer la paix qui venoit d'être conclue, il propoſa le mariage d'Anne d'Autriche avec Sigiſmond. Les nôces furent célébrées en 1592, & la nouvelle reine fut conduite en Pologne par l'archiducheſſe ſa mere. Anne eut deux filles & un fils unique, Ladiſlas IV, qui fut auſſi roi de Pologne. Elle mourut extrêmement jeune, en 1595. Elle étoit alors prête d'accoucher; on tira de ſes flancs l'enfant qu'elle portoit, & elle eut la conſolation de le voir baptiſer. Le pape Clément VIII avoit une ſi grande idée des vertus de cette princeſſe, qu'il dit à Ferrare, en préſence de quelques cardinaux, à l'archiducheſſe ſa mere, qu'il pouvoit la canoniſer.

ANNE COMNÈNE, fille de l'empereur Alexis Comnène, dit *l'Ancien*, & d'Irène, renonça aux frivoles amuſemens de ſon ſexe pour ſe livrer avec ardeur à l'étude, qui étoit ſon unique paſſion : elle acquit une connoiſſance parfaite de l'hiſtoire & des belles lettres; elle fit même de grands progrès dans la philoſophie, quoique les obſcurités dont on l'enveloppoit de ſon tems, fuſſent bien capables de rebuter tout autre eſprit que le ſien. Ses études ne furent point inutiles; elle employa pour la gloire de ſon pere & de ſa famille les connoiſſances qu'elle

avoit acquiſes : elle écrivit en quinze livres l'hiſtoire du règne d'Alexis Comnène ſon pere, depuis l'an 1069 juſqu'à l'an 1118. Cet ouvrage eſt intitulé *L'Alexiade* : on y trouve beaucoup d'art & d'éloquence, & cette hiſtoire peut en quelque façon être miſe en parallèle avec celle de Quinte-Curce ; mais il y règne un grand défaut qu'il étoit bien difficile que l'auteur évitât. On n'y remarque point la vérité, qui eſt la premiere qualité d'un hiſtorien. Cette hiſtoire n'eſt qu'un panégyrique : cependant Anne Comnène promet, dans ſa préface, qu'elle ne dira rien qui ne ſoit conforme à la vérité, & qu'elle ſe tiendra en garde contre la prévention ; mais l'intérêt naturel qu'une fille prend à ſon pere, lui a fait illuſion ſans qu'elle s'en apperçût. On a dit qu'un bon hiſtorien ne devoit être d'aucun pays, il faudroit auſſi qu'il n'eût point de parens.

ANNE DE LORRAINE, princeſſe d'Orange, fille d'Antoine duc de Lorraine & de Bar, & de Renée de Bourbon, naquit le 25 de Juillet 1522, & fut mariée en 1540 à René de Naſſau de Châlons, prince d'Orange ; mais cette union ne dura pas long-tems : le prince mourut ſans laiſſer d'enfans, le 15 Juillet 1544, étant au camp de l'empereur Charles-Quint, devant la ville de Saint-Dizier. Anne ſe remaria avec Philippe de Croi, premier de ce nom, duc d'Arſchots ; & c'eſt de ce mariage que ſont iſſus les ducs de Croi & d'Havré.

ANNE DE SAXE, princeſſe d'Orange, fille de Maurice, duc & electeur de Saxe, mort en 1553, fut mariée par ſon oncle Auguſte de Saxe en 1561, à Guillaume de Naſſau, prince d'Orange. Le mariage fut célébré à Leipſick avec un appareil magnifique : pluſieurs princes y aſſiſterent, entr'autres, Frédéric, roi de Dannemarck. Anne eut de ce mariage Maurice, prince d'Orange, capitaine général de la république de Hollande ; Anne, femme de Guillaume-Louis, comte de Naſſau, gouverneur de Friſe ; Emilie, mariée l'an 1597 à Emmanuel I,

prince de Portugal & vice-roi des Indes. Anne de Saxe mourut vers l'an 1573.

ANNE DE SAVOYE; princeſſe de Tarente, fille d'Amédée IX, dit *le Bienheureux*, & d'Yolande de France, fille du roi Charles VII, & ſœur de Louis XI, épouſa Frédéric d'Aragon, prince de Tarente, puis roi de Naples & de Sicile. Ce prince étoit fils puîné de Ferdinand I, dit *le Bâtard*, roi de Naples & de Sicile, & frere d'Alfonſe. Son mariage fut conclu à la Lande, dans le diocèſe de Chartres, le premier du mois de Septembre de l'année 1478, par l'autorité du roi Louis XI, oncle d'Anne de Savoye. Louis lui promit une terre de douze mille livres de rente, avec les comtés du Rouſſillon & Cerdagne, à la charge de l'hommage; & Ferdinand I conſtitua deux cens mille ducats à ſon fils Frédéric, qui fut depuis roi de Naples & de Sicile, après Ferdinand II, ſon neveu, l'année 1496.

ANNE DE CHYPRE, ducheſſe de Savoye, fille de Janus, roi de Chypre, de Jéruſalem & d'Arménie, fut promiſe en mariage, par contrat du 19 Août 1431, à Amédée de Savoye, prince de Piémont, fils d'Amédée VIII, premier duc de Savoye, & de Marguerite de Bourgogne. La mort de ce prince, qui arriva quelque temps après, rompit ce projet. Anne fut mariée à Nicoſie, le premier de l'an 1432, avec Louis, comte de Genève, fils puîné du même Amédée VIII : elle eut en dot cent mille ducats d'or de Veniſe, & le duc Amédée lui aſſigna dix mille écus de douaire. Le duc de Savoye invita Marguerite ſa fille, femme de Louis III, roi de Naples, à aſſiſter à la célébration de ce mariage; elle s'y trouva, & avec elle le duc de Bourgogne, Hugues de Luſignan, cardinal de Chypre, oncle de la princeſſe, le duc de Bar, le comte de Nevers, le prince d'Orange, le comte de Fribourg, & pluſieurs autres ſeigneurs. Louis ſon époux fut depuis duc de Savoye. Elle ſçut ſi bien s'emparer de ſon eſprit,

qu'elle jouit, ſous ſon nom, de toute l'autorité. C'étoit elle qui diſpoſoit des dignités & des revenus de l'Etat. Sa piété l'engagea à fonder pluſieurs maiſons religieuſes, telles que le monaſtere des Cordeliers de Genève, une chapelle de ſainte Anne dans l'égliſe des Dominicains de Chambéry, les Obſervantins de Turin & de Nice, &c. La princeſſe Anne mourut le 11 Novembre 1462; elle fut enterrée avec l'habit de S. François dans l'égliſe des Cordeliers, dont elle étoit la fondatrice. Les hiſtoriens en parlent comme de la plus belle princeſſe de ſon tems, & qui joignoit à toutes les graces du corps beaucoup d'eſprit & de fineſſe.

ANNE DE DANNEMARCK, ducheſſe de Saxe, fille de Chriſtiern III, roi de Dannemarck, & de Dorothée de Saxe, épouſa, au mois d'Octobre 1548, Auguſte, duc & depuis électeur de Saxe. Maurice, frere de ce prince, ayant eu beaucoup de part aux guerres d'Allemagne, dans le XVIe ſiécle, l'empereur Charles V lui avoit donné la confiſcation des biens de Jean-Frédéric, duc & électeur de Saxe. Maurice n'ayant point d'enfans, Auguſte ſon frere devoit lui ſuccéder, comme en effet il lui ſuccéda. C'eſt pourquoi le roi de Dannemarck fit mettre dans le contrat de mariage de ſa fille, que le même Auguſte renonceroit aux biens provenus de la confiſcation du duc Jean-Frédéric, voulant faire voir par cette clauſe qu'il n'approuvoit point ce qui s'étoit paſſé; ce qui n'empêcha pas que Chriſtiern, né de ce mariage en 1560, ne fût électeur, après la mort de ſon pere en 1586. La princeſſe Anne mourut l'année d'auparavant, en 1585.

ANNE DE POLOGNE, ducheſſe de Poméranie, fille de Caſimir, roi de Pologne, & d'Elizabeth d'Autriche, dite *de Hongrie*, ſœur de Ladiſlas, roi de Hongrie, épouſa Bogiſlas ou Boleſlas X de ce nom, duc de Poméranie & de Stetin, qui mérita par ſes belles actions le ſurnom de *Grand*. Anne,

dont la ſanté étoit foible & délicate, mourut après quelques années de mariage, en 1503.

ANNE DE PISSELEU. *Voyez* ESTAMPES.

ANNE DE FRANCE, dame de Beaujeu. *Voyez* BEAUJEU.

ANNE DE BOURGOGNE, fille de Jean ſurnommé *Sans-Peur*, duc de Bourgogne, & de Marguerite de Bavière. Elle épouſa, en 1423, Jean d'Angleterre, duc de Bedford, régent du royaume de France, pour ſon neveu Henri VI, roi d'Angleterre. Cette princeſſe mourut ſans laiſſer d'enfans, dans l'hôtel de Bourbon, le 14 de Novembre 1432, à l'âge de vingt-huit ans. Son corps eſt aux Céleſtins de Paris, & ſon cœur aux Grands-Auguſtins.

ANNE D'EST *ou* DE FERRARE, ducheſſe de Guiſe & de Nemours, étoit fille d'Hercule II, duc de Ferrare, & de Renée de France, fille puînée de Louis XII. Elle reçut au baptême le nom d'*Anne* en mémoire de ſon aïeule Anne de Bretagne, reine de France. Anne fut envoyée en France; & le roi Henri II, ſon couſin, lui fit épouſer en 1549, au château de Saint-Germain en Laye, François de Lorraine, duc d'Aumale, puis ſecond duc de Guiſe, prince de Joinville, chevalier de l'ordre du roi, puis grand-maître, grand-chambellan & grand-veneur de France, gouverneur du Dauphiné, & lieutenant-général des armées de ſa Majeſté. Ce ne fut pas un petit honneur à ce prince d'avoir pour femme une princeſſe, petite-fille, nièce & couſine de nos rois, auſſi vertueuſe que belle, & dont le poëte Ronſard diſoit dans ſon vieux langage :

Venus la ſainte en ſes graces habite;
Tous les amours logent en ſes regards.
Pour ce à bon droit telle dame mérite
D'avoir été femme de notre Mars.

Le duc de Guiſe ayant été aſſaſſiné par Poltrot

devant Orléans, en 1563, Anne pourſuivit avec ardeur la vengeance de ce meurtre. Elle contracta depuis une nouvelle alliance avec Jacques de Savoye, duc de Nemours, fils de Philippe & de Charlotte d'Orléans. Elle eut encore le malheur de perdre cet époux le 15 de Juin 1585, & elle reſta veuve l'eſpace de vingt-trois ans. Cette princeſſe eut beaucoup de part au deſſein de la Ligue, dont ſes fils étoient les chefs. Elle vit périr à Blois le duc & le cardinal de Guiſe; elle fut elle-même arrêtée quelques jours priſonniere à Blois & à Amboiſe. Etant embarquée ſur la riviere de Loire, pour aller de Blois à Amboiſe, elle ſe retourna vers le château de Blois, où étoit la ſtatue du roi Louis XII, ſon aïeul maternel, & s'écria, en levant les mains au ciel: » Ah! grand roi, avez-vous fait bâtir ce château pour » y faire mourir les enfans de votre petite-fille? »

ANNE DE BOURBON, ducheſſe de Nevers, fille de Louis II, duc de Montpenſier, & de Jacqueline de Longwic, comteſſe de Bar-ſur-Seine, fut mariée, en 1561, à François de Clèves II du nom, duc de Nevers; & elle mourut ſans enfans, en 1594.

ANNE DE BOURBON, fille de Jean I, comte de la Marche, de Vendôme, &c. & de Catherine de Vendôme, fut dame de Cailli, de Quillebeuf, &c. du côté de ſa mere, qui avoit hérité des terres de Richard VII, ſon frere. Elle épouſa Jean de Berri, comte de Montpenſier, fils de Jean de France, duc de Berri. Elle ſe remaria depuis avec Louis dit *le Barbu*, duc de Baviere & ſeigneur d'Ingolſtad. Cette princeſſe mourut en couches, à Paris, en 1404.

ANNE GENEVIEVE DE BOURBON, ducheſſe de Longueville. *Voyez* LONGUEVILLE.

ANNE, dauphine d'Auvergne, comteſſe de Forez, dame de Mercœur, puis ducheſſe de Bourbon, fille unique & héritiere de Béraud II, comte de Clermont, dauphin d'Auvergne, ſurnommé *le Grand*, & de Jeanne de Forez, dame d'Uſſel, épouſa Louis II,

duc de Bourbon, le 19 d'Août 1371. Cette princeſſe ſe diſtingua par ſa vertu & par pluſieurs fondations pieuſes. Elle mourut en 1416, & fut enterrée dans la chapelle de Bourbon, du prieuré de Souvigni, que le duc ſon mari avoit fait bâtir.

ANNE DE VIENNOIS, comteſſe de Savoye; fille d'André de Bourgogne, dit *Guigues XI*, comte de Viennois, & de ſa troiſieme femme Béatrix, fille de Boniface I, marquis de Montferrat, épouſa Amédée IV, comte de Savoye, & en eut deux filles.

ANNE, dauphine, comteſſe d'Albon & de Viennois, fille de Guigues XII, dauphin de Viennois, & de Béatrix de Savoye, & ſœur de Jean I, auſſi dauphin, qui mourut ſans enfans, en 1282, & la laiſſa héritiere de ſes états. Anne fut mariée à Humbert, baron de la Tour-du-Pin; mais Robert, duc de Bourgogne, obtint de l'empereur Rodolphe l'inveſtiture du Dauphiné, prétendant qu'étant un fief maſculin, il étoit le plus habile à ſuccéder au dauphin Jean, mort ſans poſtérité. Amédée IV, comte de Savoye, appuyoit les intérêts de Robert; & on en vint à une guerre ouverte, qui donna occaſion à de ſanglans combats & à pluſieurs ſiéges. Le roi Philippe le Bel ſe porta pour médiateur entr'eux, & le différend fut terminé, de maniere que le duc Robert fut content, & que la poſſeſſion du Dauphiné demeura à Anne & à Humbert, & à leurs deſcendans; mais le dauphin & le comte de Savoye reſterent toujours en conteſtation au ſujet de la baronnie de la Tour, dont Amédée fut enfin obligé de reconnoître l'indépendance. Anne & ſon époux avoient fondé le monaſtere de Salettes, pour des religieuſes Chartreuſes: ce fut le lieu de la ſépulture d'Anne, qui mourut en 1296. Humbert ſe retira aux Chartreux du Val-ſainte-Marie, & y mourut l'an 1307.

ANNE D'ALENÇON, marquiſe de Montferrat; *Voyez* MONTFERRAT.

ANNE DE BOULEN. *Voyez* BOULEN.

ANNE, troiſieme fille de Charles I, roi d'Angleterre, née à Saint-James le 17 de Mars 1637, & morte à l'âge de quatre ans. Elle faiſoit déja voir dans un âge ſi tendre beaucoup d'eſprit & de raiſon. Etant près de mourir, ceux qui entouroient ſon lit, l'exhortoient à prier Dieu; elle leur répondit: « Je ne ſuis pas en état de dire ma longue » priere, (l'Oraiſon Dominicale;) mais je vais dire » la courte: Eclairez mes yeux, Seigneur, de peur » que je ne dorme du ſommeil de la mort. » En achevant ces paroles, elle expira.

ANNE MARIE DE SAINT-JOSEPH, religieuſe de l'ordre de ſaint François, dans le monaſtere de Salamanque, a été célèbre par ſa piété. Elle étoit de Ville-Caſtin, bourg du diocèſe de Ségovie en Eſpagne. Son confeſſeur lui ordonna d'écrire ſa vie: elle obéit, & cet ouvrage fut imprimé à Salamanque en l'année 1632; c'eſt celle de la mort de cette bonne religieuſe, qui arriva le 12 du mois de Mars.

ANNE BINSIA *ou* DE BINS. *Voyez* BINS.

ANNE MARIE MARTINOZZI, princeſſe de Conti, fille puiné du comte Jérôme Martinozzi, gentilhomme Romain, & de Laura Marguerite Mazarin, ſœur puiné du cardinal Mazarin, miniſtre d'état, épouſa au Louvre à Paris Armand de Bourbon, prince de Conti, le 22 Février 1644. Elle tint ſur les fonds de baptême monſeigneur le Dauphin, le 24 Mars 1668. Cette princeſſe reſta veuve à vingt-neuf ans, & mourut à Paris le 4 de Février 1672, âgée de trente-cinq ans. Le mérite de cette princeſſe a été célébré dans toute l'europe, & ſa mémoire eſt encore chère à la France.

ANNE DE LOBERA, dite *de Jeſus*. Voyez LOBERA.

ANNE DE SAINT-BARTHELEMI. *Voyez* GARCIE.

ANNE, excellente chanteuſe, étoit Angloiſe. Elle demeura longtems à la cour de Ferdinand I, roi de Naples.

ANNIA GALERIA FAUSTINA, femme de l'empereur Antonin le Pieux. *Voyez* FAUSTINE.

ANNIA FAUSTINA, femme de l'empereur Marc-Aurèle. *Voyez* FAUSTINE la jeune.

ANNIA FAUSTINA, femme de l'empereur Héliogabale. *Voyez* FAUSTINE.

ANNIA, dame Romaine. Veuve, mais encore jeune & belle, on la voulut engager à ſe remarier: » Je n'en ferai rien, répondit-elle. En épouſant un » honnête homme, je ne veux pas courir encore le riſ- » que de le perdre, & je ſerois folle d'en épouſer un » qui ne le fût pas, après la perte de celui que je » regrette. »

ANSGARDE, ſœur d'Eudes, duc de France, & fille du comte Hardouin, épouſa ſecrettement, en 862, le roi Louis II dit *le Begue*, qui n'avoit alors que dix neuf ans, & eut de ce prince Louis III & Carloman, qui ſuccéderent à leur pere. Charles le Chauve n'approuva point cette alliance, & Louis le Begue fut obligé de répudier Anſgarde. Quelques hiſtoriens croient que Louis, dégoûté de ſon épouſe, ſe fit ordonner par ſon pere de la répudier. Quoi qu'il en ſoit, elle ne ſupporta point patiemment cette injure; car, après la mort de Charles le Chauve, elle fit éclatter ſes plaintes; & l'archevêque de Reims, Hincmar, fut nommé pour examiner l'affaire du divorce. Il ſe déclara pour Anſgarde; mais des conſidérations particulières l'empêcherent de prononcer un jugement définitif. Le pape Jean VIII, qui s'étoit refugié en France, ne penſa pas autrement que l'archevêque, & refuſa même de couronner Adélaïde, que Charles le Chauve avoit fait épouſer à ſon fils. Anſgarde ne remonta point ſur le trône; mais elle eut probablement la conſolation d'y voir monter ſes fils Louis III & Carloman, qui ſuccéderent à Louis le Bégue.

ANSTRUDE, femme de Drogon, frere de Charles Martel.

ANTHIS, courtiſane Grecque. *Voyez* STUGONIUM.

ANTHUSE, mere de S. Jean Chryſoſtome; ayant perdu, à l'âge de vingt-huit ans, ſon mari Secundus, elle reſta veuve le reſte de ſes jours.

ANTHUSE, vierge ſolitaire, vivoit dans une maiſon retirée, hors de Conſtantinople. L'empereur Copronyme, qui faiſoit alors une guerre cruelle aux images, fut informé qu'Anthuſe en recommandoit le culte à tous ceux qui alloient la voir dans ſa ſolitude. Irrité de ſon audace, il la fit cruellement maltraiter; & pour ébranler ſa conſtance, il eut eu recours aux plus cruels tourmens, s'il n'eut été appaiſé par les prieres de l'impératrice Eudoxe. Cette princeſſe eſtimoit beaucoup Anthuſe, & avoit une grande confiance dans ſa vertu. Se voyant ſtérile, elle eut recours aux prieres de cette pieuſe ſolitaire, qui lui prédit qu'elle auroit des enfans. La prédiction s'accomplit; Eudoxe eut une fille qu'elle fit appeller *Anthuſe*.

ANTHUSE, fille de Conſtantin Copronyme, préféra le cloître & la ſolitude aux honneurs & aux plaiſirs du ſiècle. L'empereur Léon, ſon frere, lui ayant laiſſé la diſpoſition libre de ſes biens, elle les employa à réparer les monaſtères; &, ce qui étoit ſans doute bien plus utile, à racheter les captifs pris par les Infidèles ſur les terres de l'empereur, & à faire élever, dans des maiſons particulieres, les enfans expoſés par leurs parens.

ANTHUSE, qui ſe rendit célèbre ſous l'empire de Léon I, par un nouvel art de deviner. Photius, dans ſa Bibliothèque, donnant l'Extrait de la Vie du philoſophe Iſidore par Damaſcius, dit de ce Damaſcius: « Il rapporte qu'une femme nommée *Anthuſe*, trouva, du tems de Léon, empereur des » Romains, la divination par les nuages, de laquelle les anciens n'avoient pas même entendu » parler. Née, diſoit-on, à Eges en Cilicie, &

» ſortie d'une famille de Cappadoce, établie ſur le » mont Oreſtiade, près de Comane, elle tiroit » ſon origine de Pelops (roi d'Argos.) Inquiète de » ſon mari, qui, pourvu d'un emploi militaire, » avoit été, comme pluſieurs autres, envoyé ſervir » dans la guerre de Sicile; elle demanda, dans ſes » prieres, de connoître l'avenir par des ſonges. Elle » avoit prié, tournée vers le ſoleil levant. Son pere » lui vint en ſonge ordonner de prier auſſi du côté » du ſoleil couchant. Pendant qu'elle prioit ainſi, » tout-à-coup, par un tems ſerein, il s'élève autour » du ſoleil un nuage, qui s'augmente enſuite, & » prend la figure d'un homme. Un autre nuage » s'élève en même tems, s'accroît juſqu'à la même » grandeur que le premier, & ſe change en lion » furieux. Ce lion, ouvrant une gueule immenſe, » engloutit l'homme. La figure d'homme, formée » par le nuage, étoit celle d'un Goth. Peu de tems » après, l'empereur Léon fit mourir, comme en » trahiſon, Aſper, général des Goths, & ſes fils. » Depuis ce tems-là juſqu'à préſent, Anthuſe n'a » pas ceſſé de chercher, dans l'inſpection des nua- » ges, à deviner & prédire l'avenir. »

ANTIANIRE, reine des Amazones. Elle dit très-librement à ceux qui s'étonnoient qu'elle eut fait choix d'un boiteux pour ſe marier : « Un boi- » teux eſt un très-bon mari. »

ANTICIRE fut une fameuſe courtiſane Grecque, très-belle & très-aimable. Ce n'eſt pas là ſon véritable nom, qui n'eſt pas venu juſqu'à nous; & l'on dit qu'elle fut ſurnommée ainſi, ou parce que ſes charmes naturels & ſon habileté dans ſon art tournoient ſi bien la tête à ſes amans, qu'ils étoient dans le cas de faire le voyage de l'iſle d'Anticire, où l'on envoyoit les fous, ou parce qu'elle fit ſervir à la cure de beaucoup de pareils malades une très-grande quantité d'ellébore, la principale production de la même iſle. Elle avoit eu cet ellébore par un legs,

que le célèbre médecin Nicoſtrate lui avoit fait par ſon teſtament ; & l'on doit penſer qu'elle avoit appris du même médecin la maniere dont il le falloit employer.

ANTIGUA, (*Maria de la*) religieuſe Eſpagnole qui vivoit au commencement du dix-ſeptieme ſiècle. On la croit native de Cazalla, petit bourg d'Eſpagne dans l'Andalouſie. Elle prit l'habit du tiers ordre de S. Dominique, puis celui de S. François, & enfin celui de la Merci. Elle n'avoit fait aucunes études ; on aſſure cependant qu'elle écrivoit avec une facilité prodigieuſe ; elle a compoſé en effet un grand nombre de traités ſur des matieres pieuſes ; que nous avons encore.

ANTIOCHIDE, maîtreſſe d'Antiochus Epiphanes. Ce prince lui donna le revenu des villes de Tharſe & de Mallo en Cilicie ; mais les habitans trouverent qu'il ſeroit honteux pour eux de payer tribut à cette femme ; ils ſe révolterent, & la ſédition devint ſi conſidérable, qu'Antiochus fut obligé de venir en perſonne pour l'appaiſer, l'an avant J. C. 170.

ANTIOPE, reine des Amazones, régnoit à Thémiſcire avec ſa ſœur Orithrie, lorſqu'Euriſthée, roi de Mycènes, qui cherchoit à perdre ſon frere Hercule, dont il re doutoit la valeur, le chargea d'aller enlever la ceinture, ou, ſi l'on veut, l'écharpe volante de la reine des Amazones, qu'il vouloit avoir pour la princeſſe Admète, ſa fille. C'eſt ce que la fable compte pour le neuvieme des douze travaux d'Hercule. On ne ſe propoſe d'en dire ici que ce qui s'en trouve dans Diodore de Sicile, dans la bibliotheque d'Apollodore, dans Juſtin, & dans Plutarque.

La réputation de la puiſſance des Amazones, qui poſſédoient alors un royaume de plus de cinq cens lieues, qu'elles avoient conquis, rendoit l'expédition digne d'Hercule. Il choiſit les plus braves guerriers de la Grèce dont le plus conſidérable fut Théſée, roi d'Athènes ; & neuf galères le porterent avec ſes compagnons à l'em-

bouchure du Thermodon. Il remonta ce fleuve juſqu'à Thémiſcire, capitale de tout l'empire des Amazones. Il envoya, tout en arrivant, un hérault demander de ſa part la ceinture de la reine ; & déclarer la guerre en cas de refus. Orithrie veilloit alors à la ſûreté des frontières, avec la plus grande partie de l'armée. Antiope, reſtée à Thémiſcire, n'avoit avec elle qu'un petit nombre de combattantes. Elle refuſa la ceinture, & fit fermer les portes, réſolue de ſe défendre courageuſement contre qui venoit l'attaquer & l'outrager ſans ſujet. Hercule aſſiégea la ville. Les Amazones, après quelques aſſauts ſoutenus avec ſuccès, rougirent de ſe tenir renfermées dans leurs murailles. Elles firent une ſortie, & livrerent aux aſſiégeans un combat, où l'on fit voir des deux parts autant d'habilité que de courage. La force & la bravoure d'Hercule attirerent par préférence l'attention des Amazones. Les plus braves d'entr'elles ambitionnerent la gloire de triompher d'un pareil guerrier.

Aëlle, qui joignoit à la valeur une legéreté ſurprenante, fut la premiere qui l'attaqua. Son adreſſe, la rapidité de ſes mouvemens, ſes feintes, furent admirées des Grecs ; mais enfin elle ne put évitet un coup de la maſſue d'Hercule, qui l'étendit à terre ſans vie.

Philippis, ſon amie, voulut en venger la mort ; & n'en remporta que l'honneur de mourir de la main du plus grand héros de la Grèce.

Prothoé, furieuſe de la perte de ſes deux compagnes, courut ſur Hercule, lui porta ſept coups de javeline, ſans pouvoir percer la peau de lion qui le couvroit, & fut renverſée morte d'un ſeul coup de maſſue.

Euribée, qui s'étoit illuſtrée par un grand nombre d'actions éclatantes, ſe flatant de réparer ſeule l'honneur des Amazones, ſe préſente hardiment devant Hercule, & le combat de maniere à l'obliger de faire uſage de toute ſon adreſſe & de toute ſa

force. Elle n'eut que la gloire d'avoir donné plus de peine que les autres au héros, qui termina leur combat par l'envoyer leur tenir compagnie chez les morts.

Euribie, Célène & Phobée, comptant sur leur extrême adresse à tirer de l'arc, se joignirent pour lui lancer des flèches ensemble. Il eut l'art de s'en garantir, les joignit, & les tua l'une après l'autre.

Il fit ensuite périr sous ses coups Astérie, Déjanire, Tecmesse, Alcippe & Marpée : bientôt après, celles qui restoient furent obligées de rentrer dans la ville.

Antiope, emportée par l'ardeur de son courage, s'exposa plus témérairement que les autres ; & fut prise dans le fort de la mêlée, avec ses sœurs Hyppolite & Ménalippe, qui combattoient à ses côtés.

Son infortune termina la guerre. Elle balança quelque tems sur le parti qu'elle avoit à prendre ; mais enfin elle jugea qu'il étoit plus sage de donner sa ceinture, que de deshonorer les Amazones, en laissant emmener leur reine en esclavage. Elle recouvra sa liberté, son trône & sa sœur Ménalippe, en satisfaisant Hercule, & lui donnant ce qui, suivant les mœurs de sa nation, lui devoit être plus cher que son diadème.

Thésée, volage adorateur de toutes les belles, n'ayant point vu les charmes d'Hyppolite, sans en être épris, refusa de la rendre ; ou peut-être Hyppolite, devenue amoureuse de Thésée, le voulut suivre en Grèce.

On apprend de Plutarque, dans la Vie de Thésée, que, suivant quelques historiens qu'il nomme, ce fut Thésée qui fit cette expédition contre les Amazones, & qu'Hercule n'en fut point.

ANTOINETTE DE BOURBON, duchesse de Guise. *Voyez* GUISE.

ANTOINETTE D'ORLÉANS, marquise de Belle-Isle. *Voyez* BELLE-ISLE.

ANTOINETTE DE PONS. *V.* GUERCHEVILLE.

ANTONIA, fille de Marc-Antoine & d'Octavie, sœur de l'empereur Auguste, épousa L. Domitius Ænobarbus. Elle eut de ce mariage Cn. Domitius, pere de l'empereur Néron, Lépida, femme de M. Valerius Barbarus Messala, puis de Silanus, enfin de Galba qui fut empereur; Domitia, femme de Crispus consul, que Néron fit empoisonner.

ANTONIA, autre fille de Marc-Antoine & d'Octavie, fut mariée à Drusus frere de l'empereur Tibère, & fut mere de l'illustre Germanicus, de l'empereur Claude, & de Livia ou Livilla qui épousa Drusus fils de Tibère. Antonia étoit encore jeune, lorsqu'elle perdit son époux. Elle pouvoit sans honte contracter un second engagement; mais elle voulut conserver jusqu'au tombeau l'amour tendre qu'elle avoit eu pour Drusus: l'amour maternel ne l'aveugla point sur la stupidité de son fils Claude, qui fut depuis empereur; & lorsqu'elle vouloit se moquer de quelqu'un, elle disoit qu'il étoit aussi bête que son fils. Caligula, son petit-fils, ayant succédé à Tibère, lui donna d'abord quelque part aux affaires; mais il revint bientôt à son caractère farouche, & traita si indignement Antonia, qu'elle en mourut de chagrin, l'an 38 de J. C. On croit même que ce prince dénaturé la fit empoisonner.

ANTONIA, fille de Claude, & d'Ælia Petina, née avant que son pere fut empereur. Elle eut deux maris: Cn. Pompeïus Magnus, & Cornelius Sylla. Ils périrent tous deux par les ordres de Néron. Ce prince, après la mort de Poppée, voulut épouser Antonia; mais elle ne put jamais consentir à donner la main au meurtrier de ses deux époux. Néron, irrité de ce refus, la fit accuser d'avoir cabalé contre l'Etat.

ANTONIA, femme de Bernard Pulci, poëte Italien. *Voyez* PULCI.

ANTONIE, (*sainte*) vierge, reçut la couronne du martyre à Nicomédie. Après avoir souffert divers tourmens cruels & longs, elle fut pendue par un bras

bras durant trois jours. On la mit enſuite dans une priſon, où, pendant deux ans, on employa toutes ſortes de moyens pour l'engager à ſacrifier aux faux Dieux. Sa conſtance à confeſſer Jeſus-Chriſt mit enfin le préfet dans une telle fureur, qu'il lui fit trancher la tête.

ANTONINE, femme de Béliſaire, fut la favorite de l'impératrice Théodora, femme de l'empereur Juſtinien I. Antonine avoit beaucoup d'eſprit & de manège; ce qui la mettoit en état de gouverner l'impératrice, & par elle tout l'empire; Juſtinien ſe laiſſant gouverner par ſa femme. Mais Théodora, princeſſe d'autant plus impérieuſe, qu'elle étoit d'une extraction plus vile, avoit l'humeur très-inégale; & ſes caprices occaſionnoient ſouvent des diſgraces à ſa favorite; de-là vinrent les variations de la fortune de Béliſaire. Quoiqu'il fût dès ſa premiere jeuneſſe l'ami de Juſtinien, il étoit plus ou moins en crédit, plus ou moins employé de manière à faire briller ſes grands talens, ſelon qu'Antonine étoit bien ou mal avec Théodora. Le beſoin qu'il avoit d'elle, pour ſe ſoûtenir dans la faveur de l'empereur, le rendit eſclave de tout ce qu'elle vouloit. Ce fut pour lui complaire qu'il ternit toute ſa gloire, par la ſacrilège dépoſition qu'il fit militairement du pape Sylveſtre, pendant le ſiége de Rome, par Witigès, roi des Goths, & par l'intruſion ſimoniaque du diacre Vigile, en la place de ce pape.

ANYTE, femme de la Grèce, illuſtre par ſon talent pour la poëſie. Il nous reſte quelques fragmens de ſes ouvrages. On ignore le tems où elle a vécu.

APICATA, femme de Séjan. Son époux l'avoit répudiée plus de ſix ans avant ſa diſgrace. Elle ne fut point ſoupçonnée d'avoir part à ſes crimes; elle n'avoit pas même joüi de ſa proſpérité & de ſa fortune, & n'avoit jamais excité l'envie. Lorſque cette dame infortunée vit les corps de ſes enfans expoſés

aux Gémonies, qui étoit un lieu de ſupplice, elle envoya à Tibère un mémoire écrit de ſa main, dans lequel elle lui découvroit la trahiſon de Livie, femme de Druſus, ſon commerce criminel avec Séjan, enfin tout le ſecret de la mort de Druſus. Apicata ſe donna enſuite la mort, contente de périr, pourvu qu'elle ſe vengeât de ſa rivale.

APOLLONIAS *ou* APOLLONIS, femme d'Attale, premier roi de Pergame, étoit de Cyzique & de baſſe extraction. Sa beauté ne fut pas ſon ſeul mérite; & ce ne fut point par des artifices & des ruſes de courtiſanne, qu'elle parvint à monter ſur le trône. Elle ſe fit ſi généralement eſtimer par ſa modeſtie, par ſa gravité, par ſa prudence & par ſa probité, qu'Attale, l'ayant eue quelque tems pour concubine, la crut digne d'être ſa femme légitime, & la déclara reine, au grand contentement de ſes ſujets. Le trône ne changea point ſes mœurs; & ſes vertus la rendirent toujours également chère à ſon mari, qui mourut long-tems avant elle. Mere de quatre fils, qui furent Eumène & Attale, rois ſucceſſivement après leur pere, Philétère & Athénée, elle eut pour eux une tendreſſe égale & ſans prédilection pour aucun d'eux. Il ſemble que l'on peut penſer que l'amitié dont ces quatre freres furent toujours unis, fut le fruit de l'exemple & des conſeils de leur mere. Eumène, au rapport de Polybe, ſe conduiſit ſi bien avec ſes cadets, gens habiles & braves, qu'il en fit les plus ſûrs appuis de ſon trône, & la garde la plus fidèle de ſa perſonne. Et Plutarque dit qu'on entendit ſouvent leur mere s'écrier « qu'elle étoit » heureuſe, & rendre graces aux dieux, non de » ce qu'ils l'avoient fait opulente & reine, mais » de ce que ſes trois plus jeunes fils étoient les gar- » des & les défenſeurs de leur aîné, qui pouvoit » être ſans crainte au milieu d'eux, quoiqu'ils fuſ- » ſent toujours armés d'épées & de piques. » Les quatre freres eurent pour leur mere la même ten-

treſſe & le même reſpect. Eumène mourut avant elle. Après la mort de ce fils, elle fit un voyage dans ſa patrie. Attale II l'y voulut accompagner avec un de ſes freres, & tous deux donnerent à la ville de Cyzique un ſpectacle qui les fit combler de louanges & de bénédictions. On les vit conduire enſemble leur mere par la main dans tous les temples & les lieux publics de la ville, qu'elle voulut viſiter : exemple d'une piété bien rare parmi les deſcendans des ſucceſſeurs d'Alexandre.

APOLLINE *ou* APOLLONIE, vierge & martyre du IIIe ſiécle. Sous le règne de Philippe en 248, il s'éleva une ſédition contre les chrétiens à Alexandrie, pendant laquelle Apollonie fut arrêtée. On voulut la faire renoncer à la religion ; & ſur ſon refus, on ſe diſpoſa à la jetter dans un braſier ardent qu'on avoit allumé. Apolline demanda d'être relâchée, comme ſi elle eut changée de deſſein ; mais dès qu'elle ſe vit libre, elle s'élança elle-même au milieu des flammes, dont elle fut conſumée.

AQUILÉENNES *ou* Femmes d'Aquilée, ville d'Italie. Vers l'an de J. C. 239, l'empereur Maximin, irrité de ce que le ſénat de Rome l'avoit déclaré ennemi de l'État, & s'étoit donné un autre ſouverain, quitta les Gaules où il faiſoit la guerre, & vint en Italie à la tête de ſon armée, dans le deſſein de maſſacrer les ſénateurs & le peuple Romain. La ville d'Aquilée, qui ſe trouva la premiere ſur ſon paſſage, & qui étoit alors la plus belle & la plus forte place de l'Italie, lui ferma ſes portes ; ce qui obligea Maximin de l'aſſiéger. Les femmes ſe ſignalerent dans ce ſiége ; car, comme on manquoit de cordes pour bander les arbalêtres & les machines propres à lancer des pierres, elles couperent leurs cheveux & en firent des cordes. En mémoire de cette action, le ſénat fit bâtir un temple à Vénus la Chauve, & y fit mettre une ſtatue de cette déeſſe ſans cheveux.

AQUILIA SEVERA. (*Julia*) On la croit fille d'Aquilius Sabinus, homme conſulaire & juriſconſulte. Elle s'étoit conſacrée à la déeſſe Veſta; & ce ſacrifice avoit dû lui coûter, d'autant plus qu'elle étoit une des plus belles filles de Rome: cependant ſans ſon titre de *Veſtale*, peut-être n'auroit elle jamais eu un époux auſſi illuſtre que l'empereur Héliogabale; ce prince qui ne trouvoit rien de piquant dans les plaiſirs, s'ils n'étoient criminels, ſe fit une gloire de violer les loix les plus ſacrées de l'empire. Il épouſa cette belle Veſtale l'an 219 de J. C., & tournant ce ſacrilège en plaiſanterie, il diſoit que le prêtre du ſoleil devoit naturellement épouſer une Veſtale, & que, de deux époux conſacrés par la religion, il naîtroit une poſtérité toute divine. Héliogabale ne tarda pas à ſe dégoûter d'Aquilia: il la répudia; &, par une inconſtance qui lui étoit ordinaire, il la reprit enſuite. On conſerve une médaille de cuivre qui repréſente cette Aquilia Severa; ſur le revers on voit le génie de la ville d'Alexandrie.

AQUILINE & NICÈTE, courtiſanes converties, ſouffrirent le martyre dans une ville de Licie. Elles étoient ſœurs & payennes. N'ayant que leur beauté pour patrimoine, elles l'employoient à ſuppléer ce qui leur manquoit.

Un Chrétien appellé *Chriſtophe*, étant venu dans leur ville, fut arrêté par ordre du gouverneur, qui, leur promettant une grande récompenſe, les chargea d'aller dans la priſon eſſayer de faire ſuccomber ce Chrétien à leurs agaceries, & de le faire ſacrifier aux Dieux. La choſe tourna tout différemment. Chriſtophe leur remontra ſi pathétiquement l'infamie de leur métier, & leur annonça l'évangile du ſalut avec tant de force, que, touchées de la grace, elles réſolurent d'embraſſer le chriſtianiſme. Au ſortir de la priſon, elles confeſſerent le nom de Jeſus-Chriſt; & le gouverneur les fit mourir en même tems que Chriſtophe.

AQUITAINE, (*Agnès d'*) reine de Léon, puis comteſſe du Mans. *Voyez* LÉON.

ARA-BEGUM. *Voyez* JEHAN-ARA-BEGUM.

ARABES. (*femmes*) Tous les voyageurs s'accordent à louer extrêmement la fidélité, la prudence & la modeſte retenue des femmes Arabes. C'eſt ce qui paroît d'autant plus ſurprenant, qu'il ſemble que la chaleur du climat devroit, comme il arrive dans les pays voiſins, allumer la jalouſie dans les hommes, & l'eſprit d'intrigue & de libertinage dans les femmes. Il eſt rare d'entendre parler d'infidélité parmi ces peuples; &, dans ce cas, un mari n'a pas beſoin d'uſer d'autre ſévérité que de renvoyer la femme à ſes parens, qui ne manquent pas, ſi elle ſe trouve coupable, de venger l'affront qu'elle a fait à ſon mari & à ſa famille, par le poiſon, le poignard, ou par quelque autre genre de mort prompt. La crainte de s'y voir expoſées rend les femmes attentives & retenues à éviter de donner le moindre ombrage.

Bien qu'elles ne paroiſſent jamais en public ſans leur voile, qui eſt aſſez grand pour leur couvrir le viſage & les mains, & qu'elles ne ſortent que lorſque les ſoins & les affaires du ménage les y obligent; elles ont, plus qu'en aucun autre pays, le goût du luxe & de la parure; elles aiment ſur-tout paſſionnément à s'orner la tête, le cou, les bras, les jambes de chaînes d'or, de perles, de colliers riches, & quand elles n'en peuvent avoir de ceux-ci, elles en ont de corail, de cryſtal; & d'autre matiere moins précieuſe.

L'an 634 de J. C. l'armée du Calife Abubecre aſſiégeant Damas, capitale de la Syrie, & les Chrétiens, commandés par Werdan, étant venus au ſecours de la place, les aſſiégés firent une ſortie ſous la conduite de deux officiers, dont l'un s'appelloit *Pierre* & l'autre *Paul*. Le premier commandoit l'infanterie, & le ſecond la cavalerie. Paul attaqua l'arriere-garde de l'armée Ma-

hométane avec tant de courage, qu'il la mit en désordre, pendant que Pierre se saisit des femmes, des enfans, du bagage & des richesses des ennemis qui étoient à l'arrière-garde. Le général Mahométan, ayant reçu avis de ce désastre, envoya huit mille chevaux au secours des siens : leur arrivée changea la face du combat ; la cavalerie Chrétienne fut taillée en piéces ; il n'en échappa qu'une centaine de chevaux qui regagnerent la ville avec beaucoup de peine. Pierre, avec toute l'infanterie, au lieu de soutenir Paul, comme il le devoit, l'abandonna sans rien faire, après avoir pillé les Arabes. Paul fut fait prisonnier ; & il auroit été massacré d'abord, si les Musulmans n'avoient craint qu'on ne se vengeât de cette cruauté sur leurs femmes & leurs enfans, que Pierre avoit emmenés.

Parmi ces prisonnieres, il y en avoit quelques-unes de la tribu de Hamyar, qui étoient exercées à monter à cheval, & à combattre comme les Amazones ; & Khawlah, sœur de Devar, l'un des généraux, femme d'une grande beauté, & d'un courage mâle. Pierre en devint éperdûment amoureux ; mais bien loin de condescendre aux propositions qu'il lui fit, elle se mit en devoir, conjointement avec Ofeirah, une des plus résolues, d'attaquer Pierre & ses gens à la tête des autres prisonnieres armées de piquets de tente ; ce qui irrita tellement Pierre, qu'il ordonna de les passer toutes au fil de l'épée. Mais, dans le tems que ces Amazones Arabes étoient réduites à la derniere extrémité, elles eurent le bonheur d'être secourues. Après un court combat, Pierre & trois mille des siens demeurerent sur la place ; le reste eut beaucoup de peine à regagner la ville assiégée.

L'armée auxiliaire des Chrétiens & celle des Mahométans se trouverent bientôt en présence. Khaled, qui commandoit la derniere, la rangea en ordre de bataille. Il anima Khawlah, Ofeirah & les autres femmes Arabes de la premiere qualité,

avec un nombre considérable d'autres, d'un moindre rang, non-seulement à combattre elles-mêmes, mais à se servir du pouvoir qu'elles avoient sur les hommes, pour les encourager à se battre vaillamment. Elles s'y engagerent toutes, & leur valeur ne contribua pas peu à faire remporter aux Arabes une victoire complette.

ARACHNÉ, de qui Pline l'Ancien dit, liv. vij. « qu'elle trouva le lin & les filets, » étoit d'une ville de la Colchide, & fille d'Idmon, qui gagnoit sa vie à teindre les laines. On lui attribue l'invention de l'art de filer le lin, & d'en employer le fil à faire des filets, ou pour la pêche ou pour la chasse. On dit aussi que son fils Closter fut l'inventeur de fuseaux propres à filer la laine d'une maniere plus parfaite qu'on ne l'avoit pu faire jusqu'alors avec les instrumens dont on se servoit, & qu'à cette invention il joignit celle de la navette & de quelques autres instrumens. A l'aide des inventions de son fils & de la laine mieux filée qu'auparavant, elle imagina de faire de la tapisserie, y représentant tout ce qu'elle voulut, aussi parfaitement, dit-on, qu'un peintre l'auroit pu faire avec son pinceau. L'on ajoûte que la beauté de ses ouvrages l'ayant rendue très-célèbre, elle prétendit l'emporter sur une autre Asiatique, appellée *Minerve*, premiere inventrice de cet art; qu'elles travaillerent en concurrence, & qu'Arachné, honteuse de se voir inférieure à celle qu'elle s'étoit vantée de surpasser, se pendit. Les poëtes ont feint que Minerve, dont ils ont fait une déesse sous ce nom & sous celui de Pallas, l'avoit changée en araignée; mais on peut prendre pour vrai ce que disent quelques-uns, sçavoir que les esclaves d'Arachné s'étant apperçus à tems qu'elle s'étoit pendue, couperent la corde, & lui sauverent la vie, & que, par dépit, elle ne voulut plus travailler en tapisserie.

ARAGON. (*Blanche de Naples, reine d'*). *Voyez* BLANCHE, reine d'Aragon.

ARAGON, (*Catherine d'*) reine d'Angleterre. *Voyez* CATHERINE D'ARAGON.

ARAGON, (*Conſtance d'*) reine de Hongrie, puis de Sicile. *Voyez* CONSTANCE D'ARAGON.

ARAGON, (*Eléonor d'*) reine de Portugal. *Voyez* ELÉONOR D'ARAGON.

ARAGON, (*ſainte Elizabeth d'*) reine de Portugal. *Voyez* ELIZABETH (*ſainte*).

ARAGON, (*Elizabeth d'*) dite *de Caſtille*, reine de Portugal. *Voyez* ELIZABETH D'ARAGON.

ARAGON. (*Iolande de Hongrie, reine d'*) *Voyez* IOLANDE.

ARAGON, (*Iolande d'*) ducheſſe de Calabre, puis infante de Caſtille. *Voyez* IOLANDE.

ARAGON, (*Iſabelle d'*) ducheſſe de Milan. *Voyez* ISABELLE D'ARAGON.

ARAGON, (*Jeanne d'*) femme d'Aſcagne-Colonne. *Voyez* JEANNE D'ARAGON.

ARAGON, (*Léonor d'*) ducheſſe de Ferrare. *Voyez* FERRARE.

ARAGON, (*Marie d'*) concubine de l'empereur Otton III; car cet empereur ne fut jamais marié. *Voyez* MARIE D'ARAGON.

ARAGON. (*Marie de Montpellier, reine d'*) *Voyez* MONTPELLIER.

ARAGON. (*Péronille, infante & reine d'*) *Voyez* PETRONILLE.

ARAGON, (*Tullie d'*) Napolitaine, célèbre par ſon érudition, par ſon eſprit, & par ſes poëſies. Elle fleuriſſoit vers 1550. Amenée dans ſon enfance à Rome, elle y fut élevée avec ſoin; &, très-jeune encore, elle ſe livra par goût à l'étude des belles-lettres. La rapidité de ſes progrès la fit bientôt connoître. On la placa de bonne-heure au rang des ſçavans les plus illuſtres. Elle vécut dans la ſuite pluſieurs années à Veniſe, & fut en liaiſon avec tous les gens de mérite qui s'y trouvoient.

Elle eut, preſque dès l'enfance, les plus heureu-

ſes diſpoſitions pour la poëſie italienne, & s'en amuſa toute ſa vie. Ses Poëſies diverſes, où l'on remarque du génie, avec des penſées agréables, ingénieuſes & fines, & dont on loue le ſtyle pour ſa pureté, parurent d'abord éparſes dans différens Recueils, & puis raſſemblées en 1547, à Veniſe, chez Giolito.

Ses converſations avec des gens de beaucoup d'eſprit, & leurs inſtances l'engagerent à compoſer ſon Traité de l'Infinité de l'Amour (*D.l' Infinita d'Amor*), où l'on voit toute la beauté de ſon eſprit. Elle le fit imprimer à Veniſe. Elle y fit auſſi paroître *Il Meſchino* (l'Infortuné) roman de chevalerie en vers, que l'on auroit peut-être raiſon de regarder comme un Poëme épique. Le héros eſt Guerrino da Durazzo, qui, comme Télémaque dans le quatrieme livre de l'Odiſſée, n'a pour but que de retrouver ſon pere. Il ne ſe fait rien dans le poëme, dont il ne ſoit le principal acteur. Au reſte, cet ouvrage, dont la verſification & le ſtyle furent eſtimés, eut un médiocre ſuccès. Il paſſa pour être la traduction d'un Roman Eſpagnol. S'il exiſte en cette langue, ce n'eſt ſans doute qu'en manuſcrit; & les copies en doivent être extrêmement rares. Miguel de Cervantes ne l'a point connu, puiſqu'il ne le nomme pas dans cette énumération de romans, qui compoſoient la bibliotheque de Dom Quichote; & Nicolas Antonio n'en fait aucune mention dans ſa Bibliotheque d'Eſpagne.

Si les Eſpagnols cependant ont le Meſchino dans leur langue, ce doit être une traduction d'un très-ancien Roman Italien, dont le Poggiantl, qui, dans ſon Catalogue des Ecrivains de Florence, dit en avoir vu dans une bibliotheque célèbre, une ancienne copie manuſcrite, dit auſſi que l'auteur étoit un Florentin, qui s'appelloit *André Patria*. D'autres littérateurs Italiens prétendent que ce Roman eſt plus ancien que le Dante, qui lui doit l'idée

de cet Enfer, qui fait une partie de ſon grand poëme; qu'il a nommé *Comédie*, ſans qu'on en devine la raiſon.

Quoi qu'il en ſoit, on trouve le Roman original du Meſchino mis au jour pour la premiere fois à Veniſe, en 1440, *in-folio*. Ce qu'on vient de dire conduit à conclure que le Meſchino de Tullie-d'Aragon n'eſt que cet ancien Roman refondu, mieux écrit, & bien verſifié. Beaucoup de beaux eſprits d'Italie l'ont louée dans leurs écrits; mais aucun n'a mieux parlé d'elle, que le célèbre Girolamo Muzio, qui l'aimoit éperdument, & ne l'eſtimoit pas moins; dans le troiſieme livre de ſes Lettres, il s'étend beaucoup ſur les belles qualités & les vertus de cette ingénieuſe ſçavante, & ſes plus belles Poëſies, qui ſont en aſſez grand nombre, n'ont pour but que d'en célébrer les charmes & le mérite, tantôt ſous le nom de *Tyrrhénie*, tantôt ſous celui de *Thalie*.

ARBOUZE, (*Marguerite de Veni d'*) abbeſſe de Notre-Dame du Val-de-Grace. *Voyez* MARGUERITE D'ARBOUZE.

ARBUSCULE, actrice de mimes, ſorte de farces eſtimées chez les Romains, étoit, au rapport d'Acron, ancien ſcholiaſte d'Horace, une courtiſanne très-célèbre à Rome.

Horace dit d'elle, qu'un jour étant ſifflée, elle dit « Qu'il lui ſuffiſoit d'être applaudie par les chevaliers, & qu'elle mépriſoit tous les autres. »

ARC. (*Jeanne d'*) Voyez PUCELLE D'ORLEANS.

ARCADIE, fille de l'empereur Arcadius, & ſœur de l'empereur Théodoſe II, mourut à Conſtantinople, en 444, à l'âge de quarante-cinq ans. En ſe conformant aux pieuſes exhortations de l'illuſtre Pulchérie, ſa ſœur, elle conſerva ſa virginité juſqu'à la mort. Comme fille d'empereur, elle portoit le titre de *nobiliſſime*. Ce fut elle qui fit bâtir à Conſtantinople les bains Arcadiens. Gennade, dans ſes Ecrivains eccléſiaſtiques, dit que le patriarche

Atticus dédia ſon ouvrage *de la Foi & de la Virginité* aux reines, filles de l'empereur Arcadius. En parlant de cette maniere, il veut faire entendre qu'Arcadie étoit une des princeſſes à qui cet ouvrage étoit dédié. L'hiſtoire loue beaucoup les vertus, & ſur-tout la piété d'Arcadie, qui, diſſemblable en un point de ſa ſœur Pulchérie, ne ſe voulut jamais mêler des affaires de l'Etat.

ARCANGELO-DI-FIORE. (*Jeanne*) Voyez FIORE.

ARCHIDAMIE, fille de Cléonyme, roi de Sparte. Le ſénat ayant appris que Pyrrhus ſe préparoit à mettre le ſiége devant Sparte, vers la deuxieme année de la CXXVII^e^ olympiade, ordonna que toutes les femmes fortiſſent de la ville. Archidamie, indignée de cet arrêt, parut devant les ſénateurs, l'épée à la main. Elle leur repréſenta vivement que les meres de tant de braves guerriers qui ſe préparoient à défendre la ville, combattroient pour la patrie, avec autant de courage que leurs enfans, & leur donneroient même l'exemple : le ſénat ne puts'empêcher d'admirer la magnanimité de cette femme, & révoqua ſon décret.

ARCHILÉONIDE, femme Lacédémonienne. Ayant appris que ſon fils avoit été tué dans le combat, elle demanda s'il étoit mort en brave homme ? Des étrangers, témoins de la valeur de ce jeune homme, en firent de grands éloges à ſa mere, & lui dirent qu'ils ne croyoient pas qu'il y eût à Lacédémone un plus vaillant citoyen : « Vous vous » trompez, répondit cette généreuſe mere : mon fils, » il eſt vrai, avoit du courage ; mais, grace au » ciel, il reſte encore à ma patrie pluſieurs citoyens » qui valent mieux que lui. »

ARDOINI-LODOVISI, (*Anne Marie*) princeſſe de Piombino. *Voyez* PIOMBINO.

ARDRA. (*femmes du royaume d'*) Ce royaume eſt ſitué ſur la côte occidentale d'Afrique, appellée

la côte des eſclaves, parce que les marchands Européens y vont acheter des nègres. Les femmes de ce pays portent fort loin le luxe des habits & le goût pour la parure. On les voit, dit Dapper, chargées des plus beaux ſatins, de brocards & d'indiennes, & ſuccombant ſous le poids, pour ſatisfaire leur vanité. Ce n'eſt pas tout-à-fait leur faute néanmoins; il faut l'attribuer au mauvais goût des hommes, qui ne croient pas qu'une femme ſoit bien parée, ſi elle n'a pas ſur elle des piéces entieres de ſoie ou d'autres étoffes.

ARÉGONDE, ſœur d'Ingonde, l'une & l'autre femmes de Clotaire I, roi de France. Ce prince avoit épouſé Ingonde en 517. Elle en étoit aimée uniquement, dit Grégoire de Tours, lorſqu'un jour elle lui parla en ces termes : « Le roi mon ſeigneur a » fait ce qu'il lui a plu de ſa ſervante, & il m'a ho» norée de ſa couche ; je ſupplie maintenant mon ſei» gneur & mon roi de vouloir bien entendre ce que » ſa très-humble ſervante a à lui propoſer : s'il dai» gne mettre le comble aux faveurs dont il l'honore, » je le conjure de vouloir bien donner à ma ſœur » Aregonde, ſa ſervante, un mari dont le rang & » le mérite répondent à l'état & au rang où il m'a » élevée, afin de m'attacher, par une pareille al» liance, de plus près encore, s'il ſe peut, à la per» ſonne de mon roi. »

Clotaire témoigna bien ſingulièrement ſa bonne volonté pour Ingonde ; car étant allé voir ſa ſœur, il en fit ſa femme, & vint apprendre lui-même cette nouvelle à la reine. « J'ai eu égard, lui dit-il, à la » prière que vous m'avez faite, & vos deſirs doi» vent être pleinement ſatisfaits, après ce que je » viens de faire pour votre ſœur. Vous me deman» diez pour elle un mari puiſſant & riche; je lui en » ai donné un tel que vous pouviez le demander ; » & ce mari, ajoûta-t-il, c'eſt moi-même. Je vous » apprend que j'ai épouſé Arégonde, & je crois » que cela doit vous faire plaiſir. »

L'uſage, dans ces tems barbares, autoriſoit ſans doute de pareils mariages ; car on ne voit point que Clotaire eût été moins eſtimé de ſes ſujets, après avoir pris les deux ſœurs pour femmes. La réponſe d'Ingonde au diſcours du monarque n'annonce pas beaucoup de ſatisfaction, elle prouve ſeulement ſon obéiſſance & ſon reſpect. « Je tâcherai, dit-elle, de ne rien faire qui puiſſe déplaire » à mon ſeigneur ; toute la grace que je lui demande, » c'eſt que ſa ſervante ne perde pas l'honneur » de ſon eſtime. »

On ignore le tems de la mort de ces deux princeſſes. Aregonde fut mere du roi Chilpéric, ſucceſſeur de Clotaire au royaume de Soiſſons, & l'un de nos plus ſçavans rois.

AREMBERG, (*Iſabelle d'*) fille d'Albert, prince de Brabançon, & ſœur d'Octave-Ignace, dernier prince de Brabançon, fut mariée à Albert-François de Lalain, comte d'Hochſtrate. Elle eut de ce mariage Marie-Gabriel de Lalain, héritiere de la maiſon d'Hochſtrate, mariée au Rhingrave Charles Florentin, qui fut tué en 1676 devant Maſtricht, un peu avant que le prince d'Orange fût obligé d'en lever le ſiége. Iſabelle contracta une nouvelle alliance, en 1651, avec le duc Ulric de Wirtemberg. Ce prince étant mort, elle ſe retira à Paris, & amena avec elle la princeſſe Marie-Anne, née de ſon ſecond mariage en 1653. La reine Anne d'Autriche, mere de Louis XIV, prit ſoin de cette jeune princeſſe, & la fit élever dans la religion catholique. Iſabelle, ſa mere, mourut à Paris le 17 d'Août 1678, à l'âge de cinquante-cinq ans.

ARÉTAPHILE, fille d'Æglaton, naquit à Cyrène dans la Libye, du tems de Mithridate Eupator, vers la CLXXI^e^ olympiade, & environ l'an 96 avant J.C. Elle fut d'abord mariée à un certain Phœdimus ; mais le bruit de ſa beauté s'étant répandu dans toute la ville, Nicocrate, ſouverain de Cyrène, la vit &

en devint éperdument amoureux. Les crimes ne lui coûtoient rien pour ſe ſatisfaire. Il fit mourir le mari d'Arétaphile, & l'épouſa.

Cette femme vertueuſe ne put ſe voir ſans horreur dans les bras du meurtrier de ſon époux, & du tyran de ſes concitoyens : elle ne ſongea qu'à délivrer ſa patrie d'un tel monſtre. Dans ce deſſein, elle prépara du poiſon ; mais elle fut ſurpriſe, & ſon barbare époux la fit mettre à la torture. Arétaphile avoua dans les tourmens, qu'elle avoit préparé un poiſon ; mais un poiſon propre à inſpirer de l'amour, un philtre qui devoit la rendre encore plus chère aux yeux de ſon époux. Nicocrate, qui chériſſoit toujours Arétaphile, ſe laiſſa tromper par cette confeſſion ingénieuſe, & l'aima plus que jamais ; mais cette princeſſe ne fut point rebutée par le malheureux ſuccès de ſon entrepriſe. Elle gagna par ſes charmes Léandre, frere du tyran, & le conjura de la délivrer d'un barbare, dont la compagnie lui étoit odieuſe, promettant de lui donner en mariage une fille qu'elle avoit. Léandre fit aſſaſſiner Nicocrate ; mais il s'empara de la ſouveraine autorité, & Cyrène ne fit que changer de tyran.

Arétaphile, dont le premier deſſein avoit été de rendre la liberté à ſa patrie, chercha les moyens de ſe défaire de Léandre. Elle engagea Anabus, prince de Libye, à la ſeconder dans ſon deſſein : Anabus ſurprit Léandre, le fit enfermer dans un ſac & précipiter dans la mer. Les habitans de Cyrène, pour reconnoître les ſervices d'Arétaphile, voulurent lui déférer le pouvoir ſouverain ; mais, contente d'avoir affranchi ſes concitoyens, elle refuſa le trône qu'on lui offroit, & ſe retira chez ſes parens.

ARÉTÉ, fille & diſciple d'Ariſtippe de Cyrène, diſciple de Socrate, & fondateur de la ſecte Cyrénaïque, fut mere d'Ariſtippe, ſurnommé *Metrodidacte*, c'eſt-à-dire *diſciple de ſa mere* : ce fut en effet par ſa mere que le jeune Ariſtippe fut inſtruit

de la philoſophie, dont elle donna même des leçons publiques, avec un applaudiſſement univerſel.

ARGENTARIA POLLA. *Voyez* POLLA.

ARGENTINE PALAVICINE, dame Romaine. *Voyez* PALAVICINE.

ARGIE, THÉOGNIDE, ARTÉMISE & PANTACLÉE. Elles étoient filles du philoſophe Dialecticien Diodore, ſurnommé *Cronus*. Elles firent toutes quatre profeſſion de la même philoſophie que leur pere, comme le dit le Dialecticien Philon dans un ouvrage cité par Clément d'Alexandrie, livre quatre de ſes Stromates.

S. Jerôme, dans ſon premier livre contre Jovinien, donne cinq filles à Diodore, en diſant : « On » dit que Diodore, diſciple de Socrate, eut cinq » filles Dialecticiennes, illuſtres par leur chaſteté. »

Philon, maître de Carnéade, a écrit leur hiſtoire fort au long. C'eſt d'après ce même Philon, que Clément d'Alexandrie nomme les quatre filles de Diodore. Il ſe peut que S. Jerôme, écrivant de mémoire, ait dit cinq, au lieu de quatre.

ARGIENNES *ou* femmes de la ville d'Argos dans la Grèce. Pyrrhus, roi des Epirotes, ayant été introduit dans Argos, tandis qu'il ſe battoit dans les rues avec les habitans, une femme lui jetta de ſa fenêtre une tuile ſur la tête, & s'acquit, par cette action hardie, une très-grande réputation. Pyrrhus mourut du coup qu'il reçut. Les Argiens, préſervés du dernier malheur, ne manquerent pas de donner du merveilleux à l'action de leur concitoyenne, en publiant que la déeſſe Cérès avoit elle-même lancé la pierre qui avoit tué leur ennemi.

Environ trois cens ans avant la mort de Pyrrhus, les femmes de la ville d'Argos s'étoient rendues célèbres par leur bravoure & par leur réſolution. Cléomène I, roi de Lacédemone, ayant tué dans une ſanglante bataille un grand nombre d'Argiens, s'avança vers Argos, avec beaucoup de promptı-

tude, à deſſein de prendre cette ville qu'il croyoit dépourvue d'habitans. Mais quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'il s'apperçut que les femmes Argiennes avoient pris les armes ſous la conduite de la noble Téléſille, & s'étoient portées ſur les murailles de la ville, bien réſolues de périr plutôt que de la laiſſer prendre! Cléomène, qui ne s'étoit pas attendu de trouver cet obſtacle, prit le ſage parti de déloger, après avoir vu périr à ſes côtés un grand nombre de ſes ſoldats; & Démarate, l'autre roi Lacédémonien, qui s'étoit déja emparé, par ſurpriſe, d'un quartier de la ville ne tarda pas à le ſuivre.

Pour récompenſer les femmes Argiennes du ſervice qu'elles avoient rendu à l'État en cette occaſion, on leur permit de conſacrer une ſtatue au dieu Mars; & l'on établit une fête, où les femmes portoient des ſaies & des manteaux à l'uſage des hommes, tandis que les hommes portoient des cottes & des voiles à l'uſage des femmes. Il fut ordonné de plus, que les nouvelles mariées auroient des barbes feintes au menton, lorſqu'elles coucheroient avec leurs maris. C'étoit pour faire entendre que les femmes, ayant conſervé la ville d'Argos, lorſque les hommes étoient dans l'impuiſſance de le faire, devoient être les maîtreſſes de leurs maris.

ARGONTE, reine de Léon & des Aſturies, étoit d'une des meilleures maiſons de Galice. Elle étoit belle; & ſa beauté frappa ſi fort, en 922, le roi Ordogno II, qu'il l'épouſa; mais il la répudia quelques mois après, & la renvoya chez ſes parens; on ignore pour quelle raiſon, ou ſous quel prétexte. Argonte ſupporta ſa diſgrace en chrétienne, & s'enferma dans le monaſtère de Sainte-Marie de la Sulcéda en Galice. Elle y mena juſqu'à ſa mort une vie exemplaire. L'hiſtoire ne dit point en quelle année elle mourut; mais elle nous donne lieu de croire qu'Ordogno l'avoit répudiée très-injuſtement, puiſqu'elle

puiſqu'elle nous apprend qu'il s'en repentit dans la ſuite, & qu'il en fit une digne pénitence.

ARIADNÉ, fille de l'empereur Léon I, dit *le Vieil.* Cette princeſſe épouſa Zénon d'Iſaurie, qui fut empereur en 474. Les débauches exceſſives de ſon époux, & peut-être plus encore ſon amour pour Anaſtaſe ſurnommé *le Silentiaire*, la porterent à ôter la vie à Zénon. Ce prince s'étant un jour enyvré ſelon ſa coutume, & étant tombé comme mort, Ariadné le fit enfermer dans un tombeau, & l'y laiſſa périr. Elle mit enſuite la couronne ſur la tête d'Anaſtaſe, quoiqu'elle appartînt de droit à Zénon, frere de Longin, & confirma par cette conduite les ſoupçons qu'on avoit de ſon amour pour Anaſtaſe.

ARIGNOTE, femme ſçavante, dont S. Clément d'Alexandrie fait mention. On ignore le tems où elle a vécu; on ſçait ſeulement qu'elle compoſa une hiſtoire de Denis le Tyran.

ARIGNOTE, fille de Pythagore. *Voyez* THÉANO.

ARIOSTI (LIPPA, c'eſt-à-dire, PHILIPPE, d'une ancienne & noble famille de Ferrare, fut long-tems la maîtreſſe d'Obizzon, marquis d'Eſte, & ſeigneur de Ferrare & de Modène. Elle eut cinq fils, qui furent *Aldrobrandin*, *Nicolas*, *Foulques*, *Hugues* & *Albert.* Si le marquis Obizzon l'aima d'abord à cauſe de ſa beauté, l'on doit préſumer que la fidélité qu'elle lui garda, jointe à des agrémens plus enchanteurs qu'une beauté fragile, & ſans doute des qualités ſolides, & même des vertus, perpétuèrent la paſſion qu'il avoit pour elle, & l'engagèrent à l'épouſer.

On ne ſçait pas en quelle année ſe fit le mariage, & c'eſt ſans aucune preuve qu'on le fixe en 1352. Par ce mariage, les cinq fils d'Obizzon & de Lippa furent légitimés; & c'eſt par eux que la branche Italienne de la maiſon d'Eſte, qui poſſéde depuis long-tems les duchés de Modène & de Reggio, s'eſt continuée juſqu'à préſent.

Le marquis Obizzon étant tombé malade à Ferrare, le 15 de Mars 1552, fit venir ſes cinq fils, déja légitimés ; &, ſuivant l'uſage de ces tems-là, les créa chevaliers, en même tems que pluſieurs nobles de Ferrare, de Modène, de Padoue, & d'autres villes. Il mourut enſuite le 19 ou 20 du même mois ; & ce fut une conſolation pour Lippa de voir ſon fils aîné, Aldobrandin, ſuccéder à ſon mari, par la libre élection des peuples, dans les ſeigneuries de Ferrare & de Modène.

ARISTARÈTE, fille de Néarque, célèbre peintre de Sycione, apprit de lui la peinture, & paſſa pour en être une digne élève.

ARISTOCLÉE, nommée *Théoclée* par Suidas, & *Thémiſtoclée* par Diogène de Laërce, étoit prêtreſſe du temple de Delphes ; & Pythagore diſoit qu'elle l'avoit inſtruit de la ſcience des mœurs. Porphyre, dans ſa Vie de ce philoſophe, dit, « qu'il » enſeigna touchant la morale ce qu'il diſoit avoir » appris à Delphes d'Ariſtoclée. » Ce paſſage de Porphyre ſert à corriger une très-ancienne leçon défectueuſe du texte de Diogène de Laërce, par laquelle cet hiſtorien fait Thémiſtoclée ſœur de Pythagore. Suidas, qui copie ce texte corrompu de Diogène, fait auſſi ſœur de Pythagore, celle qu'il nomme *Théoclée*.

Croira-t-on que Pythagore, entreprenant de corriger les mœurs licentieuſes des Crotoniates, n'ait appuyé la morale ſévère qu'il leur enſeignoit, que de l'autorité de ſa ſœur, qui n'en devoit avoir aucune pour eux. Les légiſlateurs avoient coutume d'attribuer à quelque divinité les nouvelles loix qu'ils vouloient établir. Lycurgue diſoit tenir les ſiennes d'Apollon. Romulus ne faiſoit qu'exécuter, diſoit-il, les ordres du dieu Confus ; & Numa, ſon ſucceſſeur, ſe donnoit pour conſeillé par la nymphe Egérie. Pythagore dut en agir de même.

D'ailleurs cette ſœur, dont le texte vicieux de Diogène gratifie Pythagore, ne ſe trouve nommée dans aucune des Vies de ce philoſophe, ni par aucun

autre auteur que par Suidas, qui copie la faute du texte de Diogène.

ARISTONE, fille de Cyrus le Grand, femme de Darius, fils d'Hyſtaſpe, roi de Perſe. La beauté de cette princeſſe dut être bien extraordinaire, puiſque le roi ſon époux l'aima de la plus forte paſſion. Il alla même juſqu'à lui faire dreſſer des ſtatues par tout ſon empire, & voulut que ſes ſujets les adoraſſent comme celles d'une divinité.

ARLES. (*Conſtance d'*) *Voyez* CONSTANCE.

ARMANÇAI. (*madame la marquiſe d'*) Elle étoit fille de M. de Sabattier, gentilhomme de Provence, & ſe diſtingua, ſur la fin du dix-ſeptieme ſiècle, par ſon eſprit & ſon goût pour la poëſie. On a d'elle des vers adreſſés à M. le duc de Chartres, où les quatre Saiſons de l'année parlent à ce prince. Elle eſt encore connue par une lettre en proſe & en vers qu'elle fit en l'honneur de madame Royale, en 1684. M. de Vertron, parlant de cette épître, a dit fort galamment:

Tout eſt charmant, & tout eſt vrai
Dans ce que cette Muſe expoſe.
On retrouve dans d'Armançai,
Soit pour les vers, ſoit pour la proſe,
La Vigne, la Suze, & Gournai.

ARNAULD, (*Marie-Angélique*) fille d'Antoine Arnauld, & ſœur du fameux Arnauld, docteur de Sorbonne, abbeſſe titulaire & reformatrice de Port-Royal des Champs. Elle ſe montra, pendant toute ſa vie, digne ſœur de ce ſçavant homme, & fut regardée comme un prodige d'eſprit, de ſcience & de vertu. N'étant encore âgée que de dix-ſept ans, elle fut la premiere de ſon ſexe, dans un auſſi grand ordre que celui de Cîteaux, qui penſa à en faire revivre le premier eſprit. Elle commença par mettre toutes choſes en commun, & faire obſerver la clôture, comme les deux choſes les plus néceſſaires pour

vivre religieuſement. Uſant de la voie de perſuaſion & de douceur, non de commandement & de contrainte, elle exécuta ſon deſſein avec tant de ſageſſe & de prudence, qu'elle y fit entrer les plus anciennes religieuſes, accoutumées depuis long-tems à un genre de vie bien différent.

Attentive à ne rien exiger de ſes filles dont elle ne leur eût donné l'exemple, & à ne leur impoſer aucune nouvelle obligation, qu'elles ne s'y portaſſent volontiers, elle fut la premiere à porter un habit fort pauvre & fort ſimple, & garda ſeule aſſez long-tems l'abſtinence de la chair, avant que d'introduire ces pratiques dans ſa communauté.

A peine la réforme, qu'elle avoit établie, fut-elle connue, que le général de l'ordre la chargea d'en faire autant à Maubuiſſon, en lui donnant pouvoir ſur le ſpirituel & le temporel de cette grande abbaye. Chargée de cette commiſſion, & munie d'un arrêt du parlement, qui lui permettoit d'y recevoir juſqu'à cinquante filles, elle en reçut trente preſque toutes gratuitement, pendant cinq ans qu'elle y demeura. Elle prit un ſoin extrême de les bien inſtruire de l'eſprit & des devoirs de leur état, & de porter les anciennes religieuſes de la maiſon à penſer ſérieuſement à embraſſer une vie plus réguliere. Elle eut la conſolation de voir que les religieuſes agréerent enfin le bon ordre qu'elle mit dans le monaſtere, qui bientôt fut en une auſſi bonne odeur, qu'il avoit été auparavant un grand ſujet de ſcandale.

Ce fut pendant le ſéjour qu'elle fit à Maubuiſſon, qu'elle eut connoiſſance de S. François de Sales, évêque de Genève, qui étoit alors à Paris pour des affaires importantes. Auſſi-tôt elle ſe mit ſous ſa conduite, & lui donna un pouvoir ſi entier ſur ſon ame, que ce ſaint prélat l'a regardée toujours depuis comme l'une de ſes plus cheres filles, & lui continua ſes aſſiſtances juſqu'à la mort, ſoit par ſes viſites, lorſqu'elle en étoit à portée, ſoit par ſes lettres, dans ſon éloignement.

De retour à Port-Royal, la mere Marie-Angélique ſe donna des ſoins infatigables pour les affaires temporelles & ſpirituelles de ſa maiſon. Ayant formé le deſſein de mettre le monaſtere ſous la juriſdiction de l'ordinaire, elle s'adreſſa au pape Urbain VIII, qui répondit favorablement à ſa requête. Prévoyant encore que la régularité s'altere aiſément dans le changement de conduite, par l'introduction des abbeſſes qui viennent des monaſteres étrangers, elle travailla de tout ſon pouvoir à obtenir le droit d'élection, qui lui fut accordé par Louis XIII. Alors, ſe trouvant dans la liberté qu'elle deſiroit depuis plus de vingt ans de ſe démettre de ſa dignité, elle le fit avec une joie incroyable; & l'on élut à ſa place une religieuſe de grande vertu, qu'elle avoit reçue à profeſſion, & à laquelle elle ſe ſoumit comme ſi elle fût tout nouvellement entrée dans le cloître

Douze ans après qu'elle ſe fut démiſe, les religieuſes l'élurent pour abbeſſe, & la continuerent quatre triennaux de ſuite, avec la permiſſion de leur ſupérieur. Elle mourut âgée de ſoixante-dix ans, le 6 d'Août 1661.

ARNAULD. (*Catherine-Agnès*) Elle étoit ſœur & coadjutrice de Marie-Angélique Arnauld, qui la choiſit, lorſqu'elle étoit encore au noviciat, pour être la maîtreſſe des novices, parce qu'elle étoit ſeule capable de cet emploi. Peu d'années après, elle fut chargée du gouvernement de toute la maiſon, pendant l'eſpace de cinq ans, que la mere Marie-Angélique paſſa dans l'abbaye de Maubuiſſon, pour y établir la réforme. Ce fut en cette occaſion que celle-ci fit ſon poſſible pour réſigner ſon abbaye à la mere Agnès; mais elle ne put obtenir que de la faire ſa coadjutrice. Agnès inſtruiſit par ſes exemples autant que par ſes diſcours. Aimée & reſpectée de ſes religieuſes, elle mourut d'une fluxion de poitrine le 19 de Février 1671, à l'âge de ſoixante-dix-ſept ans paſſés, dont il y avoit ſoixante-douze qu'elle portoit le voile ſacré.

Elle ne fut pas moins célèbre par ſon eſprit que par ſa piété. Elle compoſa deux petits livres, dont l'un eſt intitulé *Le Chapelet ſecret du Saint-Sacrement*; l'autre *L'image de la Religieuſe parfaite & imparfaite*, tous deux imprimés à Paris. M. Hallier, docteur de Sorbonne, cenſura le livre intitulé *Le Chapelet ſecret du Saint-Sacrement*. Quelques autres docteurs furent de ſon avis; mais l'évêque de Langres, qui étoit alors ſupérieur de Port-Royal, fit revoir cet écrit par d'autres docteurs, qui lui donnerent leur approbation. Les ſentimens étant ainſi partagés dans la Sorbonne, l'affaire fut portée au tribunal du ſouverain pontife, qui déclara que ce *Chapelet* ne ſeroit point cenſuré ni mis dans l'expurgatoire; mais qu'il ſeroit ſupprimé, afin que les ſimples n'en abuſaſſent pas.

ARNAULD, (*Angélique*) nièce des précédentes, abbeſſe de Port-Royal des Champs. Elle entra dans le cloître dès l'âge de ſix ans, & y fut formée à la piété par les ſoins de ſes tantes. Comme elle réuniſſoit en ſoi leurs qualités naturelles, ces deux perſonnes la jugeoient digne de remplir leur place dès les premieres années de ſa profeſſion. Angélique répondit à leurs eſpérances, & les prit pour ſes modèles lorſqu'elle fut élevée à la premiere place de la communauté. Elle avoit pour bien écrire & pour bien parler, une facilité ſingulière. Son diſcernement & le goût qu'elle avoit pour les bonnes choſes, étoient exquis. Elle mourut dans la derniere année de ſon ſecond triennal, âgée de cinquante-neuf ans, le 29 de Janvier 1684.

ARNAUDE DE ROCAS, l'une des filles Chypriotes qui furent emmenées en eſclavage par les Turcs, après la priſe de Nicoſie, en 1570. Sa grande beauté l'ayant fait deſtiner aux plaiſirs du ſerrail avec pluſieurs de ſes compagnes, on les mit ſur un vaiſſeau qui fit voile incontinent vers Conſtantinople; mais cette généreuſe fille, préférant la mort à la honte qui la menaçoit, mit le feu, pendant la nuit, aux

poudres du bâtiment, & périt avec tous ceux qui le montoient.

ARRIE, femme de Cécina Pætus, homme conſulaire, s'eſt acquis une gloire immortelle par ſon amour pour ſon époux, ſon courage & ſa grandeur d'ame. Son mari & ſon fils furent attaqués en même tems d'une maladie très-dangereuſe. Le fils mourut: c'étoit un jeune homme fait pour plaire, qui joignoit à la plus aimable figure toutes les vertus de ſon âge. Le pere déja affoibli par la maladie, n'auroit pas ſurvécu à la perte de ſon fils. Arrie employa toute ſon adreſſe pour lui cacher ce funeſte évènement : elle fit faire, le plus ſecrettement qu'il fut poſſible, les obſèques de ſon fils. Quand elle étoit ſeule, elle s'abandonnoit ſans réſerve à ſa douleur amère ; mais lorſqu'elle entroit dans la chambre de ſon époux, elle dévoroit ſes larmes, & prenoit un viſage gai & content. Pætus lui demandoit des nouvelles de ſon fils : « Il ſe porte mieux, il a bien »repoſé, répondoit Arrie d'un ton doux & tranquille.» Pendant toute la maladie de ſon époux, elle ſe comporta avec la même adreſſe, ſans que jamais la douleur la trahît. Il faut être bien maître de ſoi même, pour ſoutenir un pareil effort.

Scribonien, ayant excité une révolte en Illyrie, ſous l'empereur Claude, fut vaincu & mis à mort. Pætus, qui ſe trouva engagé dans le parti de ce rebelle, fut fait priſonnier & conduit à Rome par mer. Arrie conjura les ſoldats qui eſcortoient ſon époux, de la recevoir ſur leur vaiſſeau : « Vous ne » pouvez vous diſpenſer, leur dit-elle, de donner à » un homme conſulaire quelques eſclaves pour lui ſer- » vir à manger, pour le chauſſer, l'habiller ; hé bien, » je lui rendrai moi ſeule tous ces ſervices. » Les ſoldats la refuſerent avec dureté. Arrie ne ſe rebute point, elle loue une barque de pêcheur, & vogue ſur ce petit bâtiment à la ſuite du gros vaiſſeau que montoit ſon époux. Lorſqu'elle fut arrivée à Rome, elle rencontra dans le palais la femme de Scribonien,

qui demanda à lui parler. « Moi te parler, s'écria » Arrie ? à toi femme lâche & ſans cœur, qui vis encore » après avoir vu expirer ton époux ! » Traſéas ſon gendre, fit tous ſes efforts pour la détourner du deſſein où elle étoit de mourir avec ſon époux : « Quoi, » lui dit-il, ſi j'étois forcé de quitter la vie, vous » voudriez donc que votre fille mourut avec moi ?..., » Oui, ſans doute, répondit Arrie avec fermeté, ſi » elle avoit vécu avec vous auſſi long-tems & dans » une auſſi parfaite union que j'ai vécu avec Pætus. » Ce diſcours répandit l'allarme dans toute ſa famille : on l'obſerva de près, de peur qu'elle ne ſe portât à quelque extrêmité funeſte. Arrie s'en apperçut : « Vos » ſoins ſont inutiles, dit-elle, il n'eſt pas en votre » pouvoir de m'empêcher de mourir ; le ſeul fruit de » vos importunités ſera de me faire mourir d'un genre » de mort plus douloureux. » Elle ſe leve auſſi-tôt avec précipitation, s'élance, tête baiſſée, contre le mur, & tombe preſque ſans vie. On s'empreſſe à la ſecourir : « Vous voyez, dit-elle à ceux qui l'environnoient, que ſi l'on me ferme les chemins ordinaires de la mort, je ſçaurai m'en frayer de nouveaux. » Quand on la vit ſi ferme dans ſa réſolution, on la laiſſa en liberté. Cette illuſtre héroïne, voyant que ſon époux n'avoit pas le courage de prévenir la mort qu'on lui préparoit, voulut l'animer par ſon exemple. Elle s'enfonça en ſa préſence un poignard dans le ſein ; &, le retirant tout ſanglant, elle le préſenta à ſon époux : « Tiens, Pætus, lui » dit-elle, il ne m'a point fait de mal. » Pætus, honteux d'être moins courageux qu'une femme, ſe perça du même poignard.

ARRIE, Platonicienne, vivoit du tems de l'empereur Sévère Alexandre, comme Jonſius le fait voir dans ſon Hiſtoire philoſophique. L'auteur du livre de la Thériaque, adreſſé à Piſon, dit, chapitre ſecond, « qu'elle avoit fait une étude très-particulière » des ouvrages de Platon. » Reineſius & Ménage croient qu'elle eſt cette dame *Philoplatone*, c'eſt-à-dire,

amie de Platon, à qui Diogène de Laërce a dédié ſes Vies des philoſophes.

ARRINGHIERI DE CERETANI. (*Ermellina*) Voyez CERETANI.

ARRIVA BENE-GONZAGUE. (*Emilie*) *Voyez* GONZAGUE. (*Emilie Arriva Bene-*)

ARSINOÉ, femme de Magas, roi de Cyrène, fameuſe par ſes débauches & le dérèglement de ſes mœurs. Magas avant ſa mort, avoit promis Bérénice, leur fille unique, au fils de Ptolémée, roi d'Egypte. Dès qu'il eut fermé les yeux, Arſinoé, qui avoit d'autres vues, rompit l'accord fait avec le fils du roi d'Egypte, & propoſa Bérénice avec le royaume de Cyrène à Démetrius, frere du roi Antigonus. Sa propoſition fut acceptée, Démétrius s'embarqua auſſi-tôt, & ſecondé d'un vent favorable, il ne tarda pas à paroître aux yeux de Bérénice. La bonne mine de Démétrius produiſit un grand effet ſur le cœur d'Arſinoé. Oubliant qu'elle l'avoit elle-même deſtiné pour époux à ſa fille, elle en devint éperdument amoureuſe. Démétrius, qui avoit plus d'ambition que d'amour, ne parut pas ſe ſoucier beaucoup de la fille, & n'eut d'empreſſement que pour la mere. Il commença à exercer dans Cyrène le pouvoir le plus tyrannique; il maltraita les gens de guerre, & ſe rendit ſi odieux à tout le peuple, qu'on réſolut de ſe défaire de Démétrius, & de déférer la couronne au fils de Ptolémée, ſelon les intentions de Magas. Bérénice, irritée du mépris que Démétrius avoit fait d'elle, entra dans cette conſpiration : les aſſaſſins s'inſinuèrent dans la chambre de Démétrius, dans le tems qu'il alloit ſe mettre au lit auprès d'Arſinoë : cette femme déſeſpérée couvrit ſon amant de ſon corps; mais ſes efforts furent inutiles. Démétrius fut tué; & Bérénice, après ſa mort, épouſa le fils de Ptolémée. On ignore, après cette révolution, quelle fut la deſtinée d'Arſinoé.

ARSINOÉ, fille de Ptolémée Lagus, roi d'E-

gypte, épouſa Ptolémée Philadelphe, ſon propre frere. Les Epyptiens permettoient ces ſortes de mariages, afin que la couronne ſe conſervât toujours dans la famille royale. Arſinoé n'eſt célèbre que par le monument que la tendreſſe de ſon époux voulut lui ériger après ſa mort. Ptolémée Philadelphe voulant conſerver à la poſtérité, la mémoire de cette princeſſe, entreprit de faire bâtir un temple magnifique en ſon honneur : il confia le ſoin de cet ouvrage à Dinocrate, le plus fameux architecte de ſon tems. Dinocrate réſolut de conſtruire la voûte du temple de pierres d'aimant, afin que la ſtatue d'Arſinoé, qui étoit de fer doré, reſtât ſuſpendue en l'air ; mais la mort ne lui permit pas d'achever cet ouvrage.

ARSINOÉ, autre fille de Ptolemée Lagus, fut mariée à Lyſimaque, roi de Macédoine, & en eut deux fils, Lyſimaque & Philippe. Ce roi ayant été tué dans une bataille contre Séleucus, la troiſieme année de la CXXIV^e^ olympiade, 282 avant J. C. Arſinoé gouverna la Macédoine en qualité de tutrice de ſes deux enfans, qui n'étoient pas encore en âge de régner. Ptolémée ſon frere, ſurnommé *Ceraunos* ou *le Foudre*, lui témoigna beaucoup d'amitié, & l'engagea à l'épouſer. Arſinoé, trompée par ces fauſſes apparences, y conſentit avec trop de facilité, & reçut le perfide dans la ville de Caſſandrée : elle envoya même au devant de lui ſes deux enfans, qui vinrent le ſaluer tenans des couronnes dans leurs mains. Ptolémée les embraſſa avec toutes les marques d'une véritable tendreſſe ; mais il ne fut pas plutôt entré dans la ville qu'il leva le maſque. Il s'empara d'abord de la citadelle, & ordonna qu'on mît à mort les deux jeunes princes. Ils furent égorgés preſque entre les bras de leur mere, auprès de laquelle ils s'étoient réfugiés. La malheureuſe Arſinoé ſortit de la ville, déchirant ſes habits & s'arrachant les cheveux : elle ſe retira dans la Samothrace, où elle mourut de douleur.

ARSINOÉ, l'une des filles de Ptolémée Aulètes, roi d'Egypte, & des ſœurs du dernier Ptolémée, & de la fameuſe Cléopâtre, fut une princeſſe qui n'eut pas moins de courage que d'ambition. Lorſqu'après l'aſſaſſinat du grand Pompée, le jeune Ptolémée fut mal reçu de Jules-Céſar, qu'il avoit cru ſervir en conſentant au meurtre de Pompée, & qu'il en fut retenu comme priſonnier, Arſinoé, qui crut qu'au défaut de ſon frere, le trône lui devoit appartenir, alla joindre l'armée des Egyptiens, & la commanda, conjointement avec Achillas. Il ne tarda pas à s'élever de la méſintelligence entr'eux : Achillas vouloit commander ſeul ; Arſinoé tranchoit de la ſouveraine, & vouloit être obéie. Elle ſe débarraſſa d'Achillas, en le faiſant tuer par l'eunuque Ganimède. Elle ſe conduiſit enſuite comme ſi véritablement elle eût été reine ; & vraiſemblablement elle ſe fit proclamer telle au moins par l'armée. Mais quand Ptolémée eût été remis en liberté par Céſar, il fallut que, renonçant à ſa royauté chimérique, elle rentrât ſous l'obéiſſance de ſon frere ; ce ne fut pas pour long-tems.

Ptolémée, ſe livrant à de mauvais conſeils, oſa ſe révolter contre Céſar. Ayant une armée conſidéble, il ne douta pas qu'il n'eût bon marché d'une poignée de Romains. Il eut donc la hardieſſe de les combattre. Son armée fut miſe en déroute, & lui-même périt dans ſa fuite.

Céſar alors fit monter Cléopatre ſur un trône, qu'elle avoit acquis au prix de ſes faveurs ; & voulut, pour la ſûreté de la nouvelle reine, qu'Arſinoé ſortît d'Egypte. Elle choiſit Ephèſe pour retraite ; & Mégabize, prêtre de Diane, la reçut dans ſa maiſon, & la traita comme reine ; peu s'en fallut que ce bon office, dans la ſuite, ne lui coûtât la vie. Lorſque Marc-Antoine, eſclave des volontés & des caprices de Cléopatre, fit mourir Arſinoé dans Milet, il fit arrêter Mégabize. Il eût ſuivi de près Arſinoé, ſi les

Ephéſiens n'euſſent pas demandé ſa grace à Cléopatre, qui la leur accorda.

ARTÉMIE, (*ſainte*) vierge, ſouffrit le martyre à Rome, ſous Maximien, que l'empereur Dioclétien s'étoit aſſocié à l'empire. Elle étoit fille de ce même Dioclétien. Tourmentée d'une violente maladie convulſive, qui la fit croire poſſédée d'un eſprit immonde, elle en fut guérie par les prieres de S. Cyriaque, qui la convertit à la foi, & lui procura la grace du baptême. Ce ſaint fut martyriſé lui-même dans le même tems.

ARTÉMISE I du nom, reine de Carie, fille de Lygdamis. Cette princeſſe, célèbre par ſon courage & ſa prudence, jouiſſoit de l'autorité ſouveraine à cauſe de la minorité de ſon fils. Lorſque Xerxès déclara la guerre aux Grecs, vers l'an 480 avant J. C. l'amour de la gloire lui inſpira le deſſein d'accompagner le roi de Perſe dans cette expédition; & elle s'y diſtingua plus qu'aucun des généraux Perſans. Elle conſeilla à Xerxès de ne point riſquer la bataille de Salamine, dont l'évènement fut ſi malheureux pour lui. Pendant ce combat, elle ſe tira habilement d'un très-grand danger. Se voyant pourſuivie par un vaiſſeau Athénien, ſans aucune eſpérance de pouvoir ſe dérober à ſa pourſuite, elle attaqua un vaiſſeau des Perſes, monté par Damaſithymus, roi de Calindé, avec qui elle avoit eu une querelle, & le coula à fond. Ceux qui la pourſuivoient, jugerent par cette action que ſon vaiſſeau étoit du parti des Grecs, & ceſſerent de l'inquiéter. Heureuſement il ne ſe ſauva perſonne du vaiſſeau de Damaſithymus; & ſans qu'on pût lui faire aucun reproche, elle ſe défit d'un ennemi, évita d'être priſe, & eut encore la gloire d'avoir coulé à fond un vaiſſeau grec. Xerxès fut ſur-tout la dupe de ſon ſtratagême; & dans l'excès de ſon admiration pour Artémiſe, il s'écria « que ſes hom-» mes s'étoient comportés comme des femmes &

» ſes femmes comme des hommes. » Il lui confia la conduite des jeunes princes ſes enfans, lorſque, par ſon avis, il abandonna la Grèce pour repaſſer en Aſie.

Les Athéniens étoient ſi fâchés qu'une femme leur fît la guerre, qu'ils promirent une grande ſomme à ceux qui prendroient Artémiſe, & qu'ils ordonnerent à tous leurs capitaines de la pourſuivre. On voyoit ſa ſtatue à Lacédémone, parmi celles des généraux Perſans, dans le portique qui avoit été conſtruit des dépouilles de cette nation.

La ruſe dont elle ſe ſervit pour s'emparer de Latmus, mérite d'être remarquée. Elle mit ſes troupes en embuſcade, & s'en alla avec un grand équipage de dévotion, compoſé d'eunuques, de femmes, de trompettes & de tambours, célébrer la fête de Cybèle, dans un bois qui lui étoit conſacré, auprès de la ville. Les habitans, édifiés de ce zèle, y accoururent pour admirer ſa dévotion; & pendant ce tems-là, les troupes d'Artémiſe s'emparerent de Latmus.

Avec toutes les qualités qui font les héros, Artémiſe ne fut point exempte des foibleſſes de l'amour. Elle aima paſſionnément un homme d'Abydos, nommé *Daidanus*, & fut ſi outrée de ſon mépris, qu'elle lui creva les yeux pendant qu'il dormoit. Cette vengeance n'éteignit pas ſon amour. Réduite au déſeſpoir, elle alla ſur le rocher de Leucate, refuge des amans malheureux, & ſe précipita dans la mer.

ARTÉMISE II, autre reine de Carie, princeſſe non moins célèbre que la précédente, par ſes qualités guerrieres, & qui lui eſt de beaucoup ſupérieure par la rare tendreſſe qu'elle eut pour ſon mari Mauſole. Toute l'antiquité nous vante avec raiſon l'amour de cette reine, le vrai modèle des femmes & des veuves. Voulant immortaliſer ſes regrets, après avoir perdu ſon cher Mauſole, elle lui fit élever un monument ſi magnifique, qu'il a paſſé pour une des ſept merveilles du monde, & qu'on a depuis appellé *mauſolées* tous les ouvrages

ſuperbes érigés en l'honneur des morts. Pline le Naturaliſte en a fait une ample deſcription. Il ſuffira de préſenter ici l'abrégé qu'en ont donné les auteurs du Moreri

Ce mauſolée étoit de ſoixante-trois pieds du midi au ſeptentrion; les faces étoient un peu moins larges, & ſon tour étoit de quatre cens onze pieds. Il avoit vingt-cinq coudées de hauteur; & trente-ſix colomnes dans ſon enceinte. Scopas entreprit ce qui regarde l'orient; Timothée eut le côté du midi; Léocharès travailla au couchant, & Briaxis au ſeptentrion. Artémiſe mourut de déplaiſir, avant que de voir finir cet ouvrage, que les architectes ne laiſſerent pas de continuer. Pythis ſe joignit à ces quatre fameux architectes, & éleva une pyramide au-deſſus du mauſolée, ſur laquelle il poſa un char de marbre attelé de quatre chevaux.

Au rapport d'Aulu-Gelle, Artémiſe mêloit tous les jours dans ſa boiſſon une partie des cendres de Mauſole, & lui ſervit elle-même de tombeau. En même tems, pour qu'il ne manquât rien à la gloire de ſon époux, elle établit un prix deſtiné à celui qui réuſſiroit le mieux à faire l'éloge de Mauſole. Théopompe de Chio fut le premier qui le remporta.

La douleur d'Artémiſe ne l'empêcha point de veiller à la ſûreté de ſes états. Les Rhodiens avoient formé le deſſein de la détrôner; elle leur fit une guerre ſanglante, & les repouſſa juſques dans leur ville, qu'elle aſſiégea en perſonne. S'en étant rendue maîtreſſe, elle traita les habitans avec rigueur; & pour perpétuer ſa vengeance & leur honte, elle fit dreſſer dans l'enceinte de leurs murailles deux ſtatues de bronze, dont l'une repréſentoit Rhodes habillée en eſclave, & l'autre Artémiſe qui marquoit cette captive d'un fer chaud. Ce monument ſubſiſta long-tems à la honte des vaincus, parce que c'étoit un point de religion parmi eux de ne jamais abbatre les trophées même de leurs ennemis; mais, dans la ſuite, pour dérober à la vue

ces marques de leur deshonneur, ils les firent entourer d'un édifice, avec défenses à toutes sortes de personnes d'y entrer, sous peine de la vie.

On ignore l'année de la mort d'Artémise : Pline place celle de son mari sous la deuxieme année de la C^e olympiade, 379 ans avant J. C. Le pere le Moine, dont la poësie giganteſque est pleine de chaleur & d'images, a mis le sonnet suivant dans la bouche d'Artémise :

Voyez de ce tombeau la superbe structure,
Où la gloire & le deuil règnent également ;
Et l'Asie érigée en un seul monument,
A lassé tous les arts & vaincu la nature.

L'amour avec ses traits en a fait la sculpture,
Il en a de ses yeux préparé le ciment,
Et fait, malgré la mort, au nom de mon amant
Une éternelle vie en cette sépulture.

Mais, amour, quelle gloire ai-je de ces travaux,
Si je souffre aujourd'hui des marbres pour rivaux,
Et partage avec eux le beau feu de mon ame ?

Non, non, si sa belle ombre erre parmi les morts,
Il faut que mon esprit en nourrisse la flamme,
Et que la cendre même en vive dans mon corps.

ARTÉMISE, fille de Diodore le Dialecticien. *Voyez* ARGIE.

ARTOIS, (*Blanche d'*) reine de Navarre. *Voyez* BLANCHE D'ARTOIS.

ARTOIS, (*Bonne d'*) comtesse de Nevers. *Voyez* BONNE D'ARTOIS.

ARZÉMIDOKHT *ou* AZURMIDOKT, reine de Perse, dans le septieme siècle. On ne sçait point de particularités de son règne, si ce n'est qu'il fut assez malheureux, & que les Persans, irrités des mauvais succès de leurs armes contre les Arabes, déposerent leur souveraine, pour lui substituer Isdegerde,

ASELLE, (*sainte*) vierge, étoit une Romaine d'illustre famille. Elle fut la disciple de sainte Marcelle, dont elle étoit la filleule; & S. Jerôme en parle comme d'un modèle pour les vierges Chrétiennes. En 390, n'ayant pas encore dix ans, elle se destina d'elle-même à n'avoir point d'autre occupation que de servir Dieu. Dans ce dessein, elle pria sa mere de la vêtir de brun; & n'ayant pu l'obtenir, elle trouva moyen de se défaire, dit-on, à l'insçu de ses parens, d'une chaîne d'or qu'elle avoit, & dont elle fit servir le prix à se vêtir comme elle le vouloit être. Quand elle eut douze ans accomplis, elle se retira dans une cellule auprès de sainte Marcelle, pour ne s'occuper que de la priere & du travail des mains. Elle jeûnoit trois ou quatre jours de chaque semaine, ne prenant le plus souvent pour nourriture, que du pain & de l'eau. Dans le Carême, elle continuoit ordinairement son jeûne durant toute la semaine, ne mangeant que le dimanche. Son lit le plus commun étoit le plancher de sa cellule. Elle portoit un cilice, au lieu de chemise. Elle ne sortoit jamais en public; &, quand elle vouloit aller prier aux tombeaux des Apôtres, elle prenoit si bien ses mesures, qu'elle n'étoit vue de presque personne. Elle n'avoit jamais d'entretien avec aucun homme, ne voyoit même que très-rarement sa sœur qu'elle aimoit beaucoup, & qui vivoit chrétiennement. Par la longueur du tems qu'elle étoit à genoux en prieres, la peau de ses genoux devint aussi dure que celle d'un chameau. Malgré la rigueur de sa pénitence, ses jeûnes si fréquens & si longs, & le peu de soin qu'elle prenoit de sa personne, elle mourut dans sa cinquantieme année, sans avoir jamais eu de mal à l'estomac, ni senti de douleur dans les intestins; &, l'on ajoûte, sans qu'il se fût exhalé jamais aucune mauvaise odeur de sa peau, son corps & son esprit s'étant conservés sains jusqu'à son dernier moment.

ASMA,

ASMA, une des femmes du prophète des Muſulmans, qui, par un privilége ſpécial, en épouſa juſqu'à quatorze ou quinze, d'autres diſent vingt-ſix, & entretint de plus onze eſclaves ou concubines.

Aſma s'étant trouvée lépreuſe, Mahomet ne lui permit pas d'approcher de ſon lit, & la renvoya.

ASPASIE, dont le véritable nom étoit *Milto*, naquit à Phocée en Ionie, vers l'an 421 avant J. C. d'un pere libre, mais pauvre, qui s'appelloit *Hermotime*; ſa mere dont on ne trouve pas le nom, mourut preſque auſſi-tôt après l'avoir miſe au monde. Elle fut élevée dans la pauvreté; mais dans la vertu. Dès ſon enfance, différens ſonges ſemblerent lui prédire qu'elle ſeroit la femme d'un homme auſſi vertueux que beau.

Lorſqu'elle étoit encore jeune fille, il lui vint au menton une tumeur, qui l'enlaidiſſoit beaucoup, & qui la plongea dans le chagrin. Son pere, qui n'étoit pas moins affligé qu'elle, la mena chez un médecin, qui promit de la guérir pour trois ſtatères, valans douze à quinze francs de notre monnoie. Hermotime ayant dit « qu'il n'avoit pas cette » ſomme, » & le médecin ayant répondu « qu'il » n'avoit point le remède, » le chagrin de la jeune perſonne augmenta, comme on le peut croire, très-conſidérablement. Retournée chez elle, elle répandit beaucoup de larmes, en ſe regardant dans un miroir qu'elle tenoit ſur ſes genoux. L'excès de ſa douleur ne lui permettant pas de manger, elle ſe coucha ſans ſouper, & par bonheur elle s'endormit. Un ſonge vint, dit-on, la conſoler. Elle vit une colombe, qui, ſe changeant en femme, lui dit: » Aie bon courage; prend des roſes offertes à Vé- » nus & déja fanées, broye-les dans tes mains, » & les applique ſur cette tumeur. » Ce ſonge lui parut un ordre de Vénus elle-même. Elle en exécuta le conſeil, & la tumeur fut diſſoute. Elle parut alors plus belle que toutes ſes compagnes.

Elle avoit les cheveux blonds & naturellement

frisés, les yeux très-grands, le nez un peu aquilin, les oreilles petites, les levres vermeilles, les dents très-blanches, la peau fine, le teint de la couleur des roses, & la voix douce & tendre. Comme elle étoit pauvre, elle étoit vêtue simplement, & l'éclat de sa beauté n'emprunta rien de celui de la parure.

Un des satrapes de Cyrus le Jeune força, de quelque maniere que ce fût, Hermotime de lui livrer sa fille, sans qu'elle y consentît, pour le serrail de ce prince. Il la fallut battre pour lui faire mettre les riches habits destinés à la parer. Elle les trouvoit plus dignes d'une courtisane, que d'une fille sage. Elle fut présentée à Cyrus, au moment qu'après le repas, il alloit, suivant la coutume des Perses, se mettre à boire. Trois autres filles l'acompagnoient; leurs cheveux masqués de couleurs étrangeres, embellissoient leur visage; & les femmes, qui les avoient élevées pour le sort qu'elles eurent, leur avoient appris tous les petits artifices, dont usent celles qui trafiquent de leurs appas. Elles n'avoient songé qu'à paroître plus belles l'une que l'autre. Dès qu'elles furent devant Cyrus, elles égayerent leur physionomie, & lui lancerent des regards agaçans, accompagnés de doux sourires. Aspasie, les yeux baissés, le visage couvert d'une honnête rougeur, versoit des larmes, & n'offroit dans ses gestes & dans son maintien, que de la pudeur. Cyrus leur ayant ordonné de s'asseoir auprès de lui, les trois autres coururent s'y placer. Aspasie ne fit aucun mouvement; & le satrape qui la présentoit, la força de s'asseoir. Ses compagnes se prêterent de bonne grace, lorsque Cyrus voulut examiner leurs yeux, & lorsqu'il leur toucha les joues & les mains. Aspasie s'y refusa, disant même à Cyrus « qu'il ne la toucheroit pas impunément. »

C'est Ælien qui nous apprend cette particularité, peut-être embellit-il sa narration. Plutarque, dans la Vie d'Artaxerxès, ne dit pas qu'Aspasie menaça Cyrus. Il dit seulement que, lorsque les gens

de ce prince la voulurent prendre pour l'en faire approcher, elle s'écria « que quiconque mettroit » la main sur elle, s'en repentiroit ; » & que les courtisans, la trouvant farouche & grossière, l'accuserent de ne sçavoir pas vivre.

Quoi qu'il en soit, les refus d'Aspasie charmerent Cyrus. Il lui porta la main à la gorge. Elle se leva précipitamment, & s'éloigna. Ce mouvement acheva de le rendre amoureux. « Celle-ci, dit-il au sa- » trape qui l'avoit amenée, doit seule tout à la nature ; » & rien encore ne l'a corrompue. Les mœurs & » les manieres des autres ne sont pas moins far- » dées que leur visage. » Il eut, dès ce moment, pour elle une tendresse plus vive, que pour aucune autre de ses concubines ; & dès-lors il la surnomma *la Sage*. Il s'appliqua sérieusement à lui plaire, & parvint à s'en faire aimer.

La tendresse mutuelle de Cyrus & d'Aspasie s'accrut au point que l'égalité s'établit entr'eux ; & que leur union, par la concorde & la modestie, ne différa point des mariages des Grecs. Le bruit de cet amour remplit non-seulement l'Ionie, mais aussi toute la Grèce ; il se répandit même dans la Perse ; & l'on n'y douta pas que Cyrus n'eût renoncé pour Aspasie à toutes ses autres femmes. Elle le méritoit par sa beauté sans apprêt, par la régularité de sa conduite, par l'ingénuité de sa conversation, & par une solidité d'esprit peu commune. Mais on se trompoit : Cyrus continua d'avoir d'autres concubines. Xénophon parle d'une Miléſienne, plus jeune qu'Aspasie, que Cyrus avoit dans son camp avec elle, & d'une reine de Cilicie, avec laquelle on croyoit qu'il avoit couché. Contentons-nous de dire qu'Aspasie fut, de toutes les femmes, la plus aimée de Cyrus, &, que se prêtant aux mœurs des Perses, & contente de régner sur le cœur & sur l'esprit de son amant, elle voyoit sans jalousie des rivales, qui n'étoient peut-être employées à la remplacer, que quand elle étoit forcée de rester en repos.

Ce fut ſans doute à cauſe de ſon eſprit, qui faiſoit que Cyrus la conſultoit ſouvent ſur les affaires les plus importantes, & qu'il ne ſe repentit jamais d'en avoir ſuivi les conſeils, que ce prince lui fit quitter ſon nom de *Milto*, pour prendre celui qu'Aſpaſie de Milet avoit rendu ſi célèbre, beaucoup plus encore par l'excellence de ſon eſprit, que par les charmes de ſa beauté.

Livrée à ſon amour, Aſpaſie n'oublia pas l'éducation vertueuſe qu'elle avoit reçue. Il faut juger d'elle par les mœurs de ſon pays, & par celles du pays dans lequel elle fut tranſplantée. La profeſſion de courtiſane n'étoit point deshonorante dans la Grèce, ſi ce n'eſt peut-être à Lacédémone. A plus forte raiſon, le concubinage d'une femme, qui ſe contentoit d'un ſeul homme, & qui ne s'éloignoit pas des loix de la tempérance & de la modeſtie, ne devoit pas y paroître contraire à la vertu. Chez les Perſes, le concubinage étoit autoriſé par un uſage général; & les concubines y différoient peu des femmes. D'après cette remarque, on voit qu'Aſpaſie put être la concubine de Cyrus, ſans ceſſer d'être vertueuſe. Elle fut toujours fidèle à ſon amant; &, tant qu'il vécut, elle fut toujours très-ſobre ſur l'article de la volupté : c'eſt un éloge que les femmes de la Perſe & celles de la Grèce lui donnoient également.

Lorſqu'elle trouva ſon bonheur à faire celui de Cyrus, elle ſe rappella les ſonges de ſon enfance, & ſur-tout celui de la colombe. Elle attribua toute ſa fortune à la protection de Vénus. Elle en fit faire une ſtatue d'or, auprès de laquelle elle mit une colombe ornée de pierreries; & tous les jours, par des prieres & des ſacrifices, elle remercioit la déeſſe de ſes faveurs, & lui demandoit de les lui continuer.

Elle fit encore mieux : elle tira ſon pere Hermotime de la misère; les préſens qu'elle lui fit ou qu'elle lui fit faire par Cyrus, prince genéreux & bienfaiſant, le rendirent très-riche, & l'un des citoyens les plus puiſſans de Phocée.

Pour elle, ſa haute fortune ne la priva point de la modération que ſa naiſſance & ſon éducation pauvre avoient dû lui donner. On envoya de Theſſalie à Cyrus, un collier d'or, fait en Sicile, dont le travail étoit exquis, & qui fit l'admiration de tous ceux qui le virent. Il en fut enchanté lui-même, & paſſa vers le midi chez Aſpaſie. Il la trouva couchée, & dormant. Il ſe plaça doucement auprès d'elle, & ne fit ni bruit ni mouvement, juſqu'à ce qu'elle s'éveillât. A ſon réveil, elle voit Cyrus & l'embraſſe, ſuivant ſa coutume ; & lui, tirant le collier de ſon érain, le lui montre, en diſant : « Ce » bijou ſans doute eſt digne d'une mere ou d'une fille » de roi. » Chez les Perſes, certains ornemens ou bijoux d'or, réſervés pour les meres, les femmes & les filles de rois, étoient interdits à toutes les autres femmes. Aſpaſie ayant conſidéré le collier, répondit à Cyrus, qu'il avoit raiſon. « Eh bien ! reprit-il, je » te le donne, aie ſoin de me le faire voir à ton col. » Elle refuſa ce préſent, & dit : « Eh ! comment oſe- » rois-je me parer de ce qui convient beaucoup mieux » à votre mere. Envoyez-le lui ; j'aurai ſoin que mon » col vous paroiſſe aſſez beau. » Cyrus admira cette réponſe, qui dut lui paroître dictée en même tems par une véritable modeſtie & par une ſage politique. Il étoit le fils bien-aimé de Pariſatis. Cette reine ambitieuſe, jalouſe & vindicative, vouloit gouverner ſeule l'eſprit, & régner ſeule dans le cœur de ce fils. En lui faiſant envoyer le collier, Aſpaſie lui procuroit, de la part de ſon fils, une marque d'attention, qui lui devoit être chère, & s'aſſuroit en même tems pour elle-même la bienveillance & la protection de cette reine. L'envoi du collier fut accompagné d'une lettre dans laquelle Cyrus inſtruiſoit Pariſatis de ce qui s'étoit paſſé. Plus contente encore du procédé d'Aſpaſie, que de la magnificence du préſent, elle crut que celle, à la modération de qui elle en étoit redevable, devoit en être récompenſée par des préſens dignes d'une reine ; & ces préſens furent ac-

compagnés d'une grande ſomme d'argent. Aſpaſie loua la généroſité de Pariſatis, en diſant « qu'elle » n'en avoit pas beſoin, » & remit le tout à Cyrus, en ajoûtant: « Tout cela peut vous ſervir, puiſque » vous avez une ſi grande multitude de gens à faire » vivre. Il me ſuffit de vous avoir; vous êtes ma » richeſſe & ma parure. »

Cyrus, excité par ſa mere & par ſa propre ambition, avoit entrepris de détrôner ſon frere Artaxerxès. Ce qu'il fit à cet égard, n'appartient point à l'hiſtoire d'Aſpaſie. Il ſuffit de dire qu'il périt dans une bataille, peut-être même de la main de ſon frere. Aſpaſie fut une partie du butin que fit l'armée d'Artaxerxès. Ce roi, qui l'eſtimoit ſur ce que la renommée en publioit, ordonna qu'on la cherchât, & qu'on la lui remît. Elle lui fut amenée chargée de fers. Il en fut dans une grande colère, fit mettre en priſon ceux qui l'amenoient, & commanda qu'on lui donnât de magnifiques vêtemens. Cet ordre fit couler les larmes d'Aſpaſie en abondance. Elle avoit tendrement aimé Cyrus; elle le regrettoit ſincèrement. Il la fallut forcer à mettre les habits qui lui furent préſentés de la part du roi. Quand elle parut avec devant Artaxerxès, il la trouva plus belle qu'aucune femme qu'il eut vue: ſur le champ, il en devint extrêmement amoureux, & ne tarda pas à lui donner le premier rang entre ſes concubines; Ælien dit entre ſes femmes: il ſe trompe; Statira, femme d'Artaxerxès, vivoit encore; & les rois de Perſe, maîtres d'avoir autant de concubines qu'il leur plaiſoit, ne pouvoient avoir qu'une femme légitime. Artaxerxès, ne pouvant pas épouſer Aſpaſie, lui fit rendre à-peu-près les mêmes honneurs que l'on devoit rendre à la reine. Il vouloit lui faire oublier Cyrus, & lui paroître auſſi digne d'être aimé; mais il fut long-tems à mériter de la reconnoiſſance d'Aſpaſie des ſentimens qui reſſemblaſſent à de l'amour.

Elle commençoit à s'accoutumer avec lui, quand Tiridate, jeune eunuque adoleſcent, mourut. C'é-

toit le confident & le favori d'Artaxerxès. Ce prince en fut accablé de douleur ; & perſonne n'oſoit approcher de lui pour le conſoler. Trois jours ſe paſſerent ainſi ; le quatrieme, Aſpaſie, ſoit d'elle-même, ſoit qu'elle fût invitée par les reines, mere & femme d'Artaxexès, d'eſſayer de le diſtraire un peu de ſa douleur, ſe préſenta devant lui, vêtue de deuil, les yeux baiſſés, & verſant des larmes, lorſqu'il alloit au bain. Il fut conſterné de la voir en cet état, & lui demanda ce qui l'amenoit ? » Seigneur, lui dit-elle, je ſuis venue pour vous » conſoler, ſi c'eſt votre bon plaiſir, ſinon je m'en » retourne. » Il lui ſçut gré de ſon attention, & lui dit de l'aller attendre. En arrivant chez elle, il lui fit mettre le magnifique vêtement de l'eunuque mort. Il ſe trouva convenir à ſa taille, & la fit paroître aux yeux du roi, ſi belle, qu'il la pria de ne ſe montrer à lui qu'avec cet habit, juſqu'à ce que ſa douleur fût diminuée. Elle obéit ; & par ſa complaiſance, elle parvint en aſſez peu de tems à conſoler Artaxerxès.

Il eſt à croire que l'amour d'Artaxerxès diminua ſans s'éteindre, & qu'au bout de quelques années, Aſpaſie vit un peu de déchet dans ſon crédit ; c'eſt ce qui ſemble réſulter de ce qui reſte à dire.

Artaxerxès n'étant plus de la premiere jeuneſſe, & voyant ſes fils légitimes ſe diſputer déja la ſucceſſion au trône, & s'intriguer & cabaler pour cet effet, déclara ſon ſucceſſeur Darius, leur aîné, lequel avoit vingt-cinq ans. Ce dut être en 383 avant J. C. Quoique Bayle, ſur des ſuppoſitions que l'on ne peut pas admettre, prétende qu'alors Aſpaſie avoit ſoixante & quinze ans, elle n'en avoit cependant qu'environ trente-huit, & ſa beauté ſe ſoutenoit encore chez les Perſes. Ce prince, déſigné ſucceſſeur, avoit droit, par une ancienne loi, de demander un don, que le roi lui devoit accorder, s'il n'y avoit point d'impoſſibilité. Celui que Darius demanda, fut Aſ-

paſie. Artaxerxès en fut mécontent, & lui dit « qu'il » la pouvoit prendre, pourvu qu'elle y conſentît ; » mais qu'il ne vouloit pas qu'on lui fît aucune vio- » lence. » Aſpaſie fut mandée, & déclara contre l'attente du roi, « qu'elle conſentoit d'être à Darius.» Sur quoi le dernier traducteur des Vies de Plutarque s'égaie, en diſant : « Artaxerxès étoit bien ſimple » de s'attendre à autre choſe ; voilà un aſſez bon » tour de courtiſane. »

Aſpaſie, qui pouvoit avoir quelque ſujet de mécontentement, étoit dans un âge, où la beauté commence à perdre de ſon éclat; & par conſéquent, elle ſe livroit à des vues d'ambition. Elle ſe flata d'avoir plus d'empire ſur l'eſprit & ſur le cœur du fils, qui, ſe déclarant tout-à-coup amoureux, alloit commencer à la poſſéder, qu'elle n'en conſervoit ſur l'eſprit & ſur le cœur du pere, qui, ſans doute, après dix-huit ans de poſſeſſion, n'avoit plus pour elle les mêmes empreſſemens. Elle voyoit par cette raiſon décroître inſenſiblement ſon crédit à la cour, & craignoit d'y devenir un objet de mépris. Le parti qu'elle prit & qu'elle crut le plus ſage, réchauffa l'amour d'Artaxerxès ; mais ce fut pour ſe venger d'elle & de ſon fils, d'une maniere cependant qui ne fut point rigoureuſe, & qui pouvoit ſe tourner en plaiſanterie. Aſpaſie n'étoit que depuis quelques jours avec Darius, lorſqu'il lui fallut ſubir la loi d'une continence perpétuelle. Le roi la nomma, ſuivant Plutarque, prêtreſſe de Diane-Anitis dans ſon temple d'Ecbatane, capitale de la Médie, ou plutôt, ſuivant Juſtin, qui parle d'après Trogue-Pompée, prêtreſſe du ſoleil. C'étoit la principale divinité des Perſes. La choſe ne parut point du tout plaiſante à Darius. Piqué juſqu'au vif d'être obligé de renoncer à l'objet de ſon amour, il ne reſpira que la vengeance, & forma contre la vie de ſon pere une conjuration dans laquelle il fit entrer cinquante de ſes freres naturels. Artaxerxès avoit cent quinze fils nés de

ſes concubines, dont le nombre alloit juſqu'à trois cens. La conſpiration fut découverte, & tous les coupables furent punis ſuivant la rigueur des loix. Après cela, l'hiſtoire ne parle plus d'Aſpaſie.

ASPASIE, une des plus célèbres courtiſanes que la Grèce ait eues. Elle étoit de Milet, & fille d'Axidénus. Cependant Heraclide de Pont, cité par Athénée, la dit de Mégare. Vraiſemblablement ce fut en cette ville qu'elle commença de s'illuſtrer par ſa profeſſion. Elle étoit d'ailleurs très-eſtimable à pluſieurs égards. Elle avoit, avec infiniment d'eſprit, un grand fonds d'éloquence naturelle, qu'elle avoit perfectionné par l'étude de la rhétorique ; art dans lequel elle égala Prodicus & Gorgias. Elle eut auſſi beaucoup de connoiſſance de la philoſophie; & fut ſur-tout extrêmement ſçavante dans la partie de la morale, qui concerne le gouvernement. Il faut auſſi qu'elle eût fait quelque étude de la poëſie, & qu'elle ſe fût exercée dans cet art agréable, puiſque dans la ſuite un certain Hérodien rendit public un recueil d'ouvrages en vers, dont on la croyoit auteur.

Telle étoit Aſpaſie, lorſque, croyant Athènes le ſeul théâtre qui fût digne d'elle, elle y vint, ſuivie de jeunes filles qu'elle avoit formées dans l'art de mettre leurs charmes en valeur, ouvrir une école d'éloquence, & tenir une académie d'amour. C'étoit le moyen d'attirer chez elle tout Athènes : les uns y vinrent chercher à s'inſtruire dans ſes conférences ſur l'art oratoire & ſur diverſes matieres philoſophiques. Les autres y vinrent chercher à jouir de ſes embraſſemens ou de ceux de ſes élèves. Elle fit des diſciples & des conquêtes illuſtres. Elle enſeigna la rhétorique à Socrate. Elle inſpira l'amour le plus vif à Périclès, & leur fit à tous deux des leçons de politique ; c'eſt ce qu'on apprend de Platon, de Plutarque & d'Athénée.

Périclès, au rapport d'Antiſthène, diſciple de Socrate, cité par le même Athénée, liv. xiij, ne paſſoit aucun jour ſans aller voir deux fois Aſpaſie. Il avoit

une femme qu'il n'aimoit point. Il saisit avidement l'occasion de l'amour que quelqu'un prit pour elle, & la lui céda très-volontiers. Ensuite, n'écoutant que sa passion pour Aspasie, il l'épousa. Ses attentions pour elle ne diminuerent point, quand il la posséda dans sa maison. Chaque fois qu'il sortoit de chez lui dans la journée, & qu'il y rentroit, saluer Aspasie d'un baiser, étoit la derniere chose qu'il faisoit en sortant, & la premiere en rentrant. Mais ce n'étoit pas l'amour seul qui la lui rendoit si chere; il la consultoit sur toutes les affaires publiques, & se trouvoit très-bien d'en suivre les conseils. Quoiqu'il fût grand orateur; comme il n'avoit pas toujours le tems nécessaire pour donner à ses harangues toute la perfection qu'il souhaitoit, elle l'aidoit dans leur composition: souvent même, quand le tems lui manquoit, elle en composoit d'entières, qu'il ne faisoit pas difficulté de prononcer en public.

Elle lui rendoit encore, dit-on, une autre sorte de service. Avant son mariage, les gens les plus assidus à son école y menoient leurs femmes pour leur faire entendre ses leçons & ses discours; & ne craignoient pas que la contagion du mauvais exemple de l'académie associée à cette école influât dans leur ménage. La confiance, inspirée par les maris à leurs femmes, sur le peu de danger que leur réputation avoit à courir en fréquentant Aspasie, devint plus grande, quand elle fut la femme de Périclès; & comme Périclès, tout passionné qu'il étoit pour Aspasie, avoit souvent des goûts passagers, elle lui procuroit les faveurs de celles d'entre les femmes des citoyens qui lui plaisoient. Il est du moins certain qu'elle en fut accusée devant les juges, par le poëte comique Hermippe, qui joignit à ce chef d'accusation celle d'impiété. La cause fut plaidée publiquement: Périclès déploya toute son éloquence pour défendre Aspasie, & la fit absoudre, moins par la force des raisons qu'il fit valoir pour la justifier, que par la compassion, que la vivacité de ses prieres & l'abon-

dance de ſes larmes exciterent dans le cœur des juges.

Si quelque choſe prouve combien Périclès avoit d'autorité dans ſa république, ce ſont deux guerres dans leſquelles il l'engagea, ſans qu'elle y pût être portée par aucune ſorte d'intérêt; & ce fut à à la priere d'Aſpaſie qu'il fit entreprendre ces deux guerres. Les Samiens & les Miléſiens ſe diſputoient la poſſeſſion de la ville de Priène. Ils en vinrent aux mains, & les premiers remporterent la victoire. Aſpaſie s'intéreſſant pour ſa patrie, engagea Périclès à prendre parti pour les Miléſiens; & les Athéniens leur ayant envoyé du ſecours, les Samiens eurent le deſſous. L'autre guerre fut celle de Mégare, qui donna naiſſance à celle du Péloponnèſe, durant laquelle Athènes fut à deux doigts de ſa perte. Elle fut encore l'ouvrage d'Apaſie; mais le motif, qui la fit agir, ne lui fait pas grand honneur. De jeunes Athéniens, étant yvres, allerent à Mégare enlever Simèthe, fameuſe courtiſane. Les Mégariens, en fureur, prirent leur revanche, en enlevant deux des académiciennes d'Aſpaſie. Ce fut pour venger celle-ci, que Périclès fit paſſer le décret qui déclara la guerre aux Mégariens; & cette guerre, où preſque tous les Grecs prirent part, dura vingt-deux ans dans le Péloponnèſe. Ce fut ainſi que trois filles de joie, dit Ariſtophane dans Athénée, firent naître une guerre entre tous les Grecs.

Après la mort de Périclès, Aſpaſie s'amouracha d'un certain Lyſiclès, homme de baſſe naiſſance, qui faiſoit commerce de beſtiaux. Ses intrigues & ſon éloquence le pouſſerent juſqu'aux premieres charges de la république d'Athènes.

L'hiſtoire nous a conſervé un trait de l'éloquence d'Aſpaſie, qui a beaucoup de rapport à la maniere de Socrate. La femme de Xénophon étoit naturellement envieuſe & avide du bien d'autrui. Aſpaſie lui dit un jour: « Si votre voiſine avoit une maiſon » plus belle & mieux bâtie que la vôtre, vous vou-

» driez l'avoir ? » ....Sans doute.» ... Si elle avoit des bi-» joux plus riches & plus brillans que les vôtres, vous » en auriez envie.?»...Assurément.»..Si son époux étoit » plus aimable, plus vigoureux, mieux en fond que le » vôtre, vous changeriez volontiers avec elle. ? » La femme de Xénophon rougit & ne répondit rien. C'est ainsi que Socrate, par des interrogations fines & adroites, sçavoit amener à son but ceux qui s'entretenoient avec lui, & les réduisoit au silence.

La célébrité du nom d'Aspasie fut cause que Cyrus le Jeune le fit prendre à Milto de Phocée, celle de ses concubines qu'il aima le plus, & qui méritoit le plus d'être aimée. Elle fait le sujet de l'article précédent.

ASPREMONT, (*N. d'*) étoit d'une ancienne maison noble d'Aquitaine. Elle étoit douée de prudence, de sageſſe & d'autres vertus, autant ou plus qu'aucune autre dame de son tems. Elle étoit d'ailleurs fort bien instruite dans les sciences ; excelloit à faire des vers en langue provençale, & possédoit très-bien la musique. Il ne s'est point conservé de ses poësies.

Elle eut pour amant Savari de Mauléon, gentilhomme Poitevin, seigneur de Châtel-Aillon en Aunis, & gouverneur, pour Jean Sans-Terre, roi d'Angleterre, de cette province, qu'il remit à notre roi Philippe Auguste, en passant à son service. C'étoit un très-bel homme, & l'un des plus braves guerriers de son tems. Guillaume Breton en parle avec éloge dans sa Philippéide. Il étoit d'ailleurs poli, sçavant & libéral, plus qu'aucun autre gentilhomme. La galanterie, les tournois, la poësie, la musique, & les autres passe-tems honnêtes étoient extrêmement de son goût. Il joignoit à ces qualités aimables celle d'être un des meilleurs troubadours de son tems ; & c'est à ce titre qu'il choisit la demoiselle d'Aspremont, pour être l'objet de ses chansons galantes. Quelques écrivains disent que la Beauté, célébrée dans ses vers, étoit une demoiselle de l'il-

luſtre maiſon de Lévis, qui ſubſiſte encore. Il ſemble qu'on en peut conclure qu'il y avoit alors une demoiſelle de Lévis, perſonne d'un grand mérite, & qui tenoit un rang parmi les poëtes Provençaux les plus diſtingués. Vraiſemblablement même, Savari de Mauléon fut le chevalier & le poëte de la demoiſelle de Lévis, comme il l'avoit été de la demoiſelle d'Aſpremont. Ses talens poëtiques furent enſuite employés pour une demoiſelle de Glandèves, dont on trouvera l'article à BAUX.

ASTERIE, l'une des maîtreſſes d'Horace, eſt immortaliſée par les vers dans leſquels il en parle.

ASTORGAS, (*la marquiſe d'*) vivoit ſous Charles II, roi d'Eſpagne. Elle fit voir juſqu'où peut aller la fureur d'une femme jalouſe. Le marquis ſon époux aimoit une jeune perſonne parfaitement belle. Inſtruite de cette intrigue, elle court auſſi-tôt chez la maîtreſſe de ſon mari, bien accompagnée, & la tue elle-même; elle lui arrache enſuite le cœur, qu'elle fait accommoder en ragoût & ſervir à ſon mari. Lorſqu'il en eut mangé, elle lui demanda ſi ce ragoût lui ſembloit bon? Il lui dit qu'oui. « Je n'en » ſuis pas ſurpriſe, répondit-elle auſſi-tôt, car c'eſt » le cœur de ta maîtreſſe que tu as tant aimée. » En même tems elle tire d'une armoire ſa tête encore toute ſanglante, & la fait rouler ſur la table où ce malheureux amant étoit avec pluſieurs de ſes amis. Sa femme diſparoît dans le moment, & ſe ſauve dans un couvent, où elle devint folle de rage & de jalouſie.

ATHALIE, que Joſeph nomme auſſi *Gothalie*, fille d'Achab & de Jézabel, épouſa Joram, fils de Joſaphat, roi de Juda. Cette femme impie corrompit le cœur de ſon époux, & le porta à élever des temples aux Idoles. Joram étant mort l'an du monde 3150, 885 avant J. C. ſon fils Ochoſias lui ſuccéda; mais il ne régna qu'un an après ſa mort. Athalie, étouffant tous les ſentimens de la nature pour n'écouter que ſon ambition, fit maſſacrer tous ſes

enfans & tous les princes de la maiſon royale, & s'empara du gouvernement. Le ſeul Joas, qui étoit encore au berceau, échappa à la cruauté de ſa mere; Joſaba, ou Jocabed ſa tante, l'emporta à demi mort, & lui ſauva la vie. Le grand prêtre Joïada fit élever cet enfant dans le temple. Lorſqu'il eut atteint l'âge de ſept ans, il déclara ſa naiſſance aux Prêtres & aux Lévites; &, par leur ſecours, il rétablit Joas ſur le trône, & fit périr Athalie l'an du monde 3157, & 878 avant J. C. Cette hiſtoire a fourni à l'illuſtre Racine le ſujet de ſa plus belle tragédie.

ATHENAIS, dite *Eudoxie*, femme de l'empereur Théodoſe II, dit *le Jeune*.

Elle devoit être née en 393, ſelon Nicépliore-Calliſte, qui dit qu'elle avoit ſoixante & ſept ans, lorſqu'elle mourut. Elle étoit fille, ſuivant la Chronique Paſchale, ou d'Alexandrie, du philoſophe Héraclite; mais, ſelon Socrate, Evagre, le même Nicéphore-Calliſte, & Zonaras, ſon pere fut le ſophiſte Léonce, Athénien; & dans un diſtique, qui ſe liſoit à la fin d'un de ſes ouvrages, & qui peut être, eſt d'elle, elle eſt nommée *Leontia*, c'eſt-à-dire, fille de Léonce; enſorte qu'il ne paroît pas douteux qu'il y a faute dans la Chronique d'Alexandrie au nom de ſon pere. Elle avoit deux freres, ſes aînés, que cette Chronique nomme *Valerien* & *Généſius*. Zonaras donne au premier le nom de *Valerius*, qui différe peu de celui de Valéyron. Socrate & Nicéphore nomment l'aîné des deux *Généſius*, & le plus jeune *Aëtius*.

En 420, comme la Chronique d'Alexandrie le dit, Théodoſe le Jeune ayant atteint l'âge propre à ſe marier, s'ouvrit, ſur les qualités qu'il ſouhaitoit dans une femme, à ſa ſœur Pulchérie, princeſſe du plus grand mérite, qu'il avoit déclarée Auguſte; c'eſt-à-dire décorée du rang & des honneurs d'impératrice, en 414. « Il lui témoigna qu'il vouloit une » fille vierge, de race royale, ou patricienne, & » plus belle que toutes les filles de Conſtantinople;

» mais qu'au fond, pourvu qu'elle fût excellem-
» ment belle, il ne ſoucioit ni du rang, ni de l'ori-
» gine royale, ni des richeſſes. »

Pulchérie, qui s'étoit déja miſe au fait du goût de ſon frere à cet égard, avoit fait élever dans le palais avec grand ſoin, un certain nombre de filles de qualité; mais n'en voyant point dont la beauté fût telle que Théodoſe la ſouhaitoit, elle envoya de tous côtés en chercher une. Paulin, le condiſciple & l'ami le plus cher de Théodoſe, fit diverſes courſes pour cette recherche. Il étoit fils d'un comte de domeſtiques, charge du palais de l'empereur.

Dans ce tems-là, le pere d'Athénaïs mourut; & dans ſon teſtament, fait peu de jours avant ſa mort, il inſtitua ſes deux fils ſes héritiers; & dit au ſujet d'Athénaïs, « qu'il vouloit que l'on donnât ſeule-
» ment cent écus à ſa très-chere fille, parce que ſa
» ſcience & ſa beauté, qui la mettoient au-deſſus
» de tout ſon ſexe, devoient lui ſuffire. »

» Athénaïs, ſe voyant privée de ſa part de la
» ſucceſſion de ſon pere, implora la tendreſſe de ſes
» freres; ſe jettant à leurs pieds, elles les conjura de
» n'avoir point d'égard au teſtament, & de lui re-
» mettre le tiers de la ſucceſſion, parce qu'ils n'igno-
» roient pas qu'elle avoit toujours rempli les devoirs
» de fille à l'égard de ſon pere, & qu'elle n'avoit
» point mérité d'être deshéritée. » Ses prieres ne ſervirent qu'à mettre en colere ſes freres, qui la chaſſerent de la maiſon paternelle. Une ſœur de ſa mere lui donna retraite.

Nicéphore-Calliſte eſt le ſeul des hiſtoriens qui nous donne une idée de l'éducation que Léonce avoit donnée à ſa fille. « Elle avoit infiniment d'eſprit,
» dit-il, livre quatorze de ſon *Hiſtoire eccléſiaſti-*
» *que*, chapitre vingt-trois; & ſon pere l'avoit inſ-
» truite dans tous les genres de la littérature. Elle
» fit autant de progrès que qui que ce fût dans la
» philoſophie pratique, & dans la philoſophie con-
» templative, de même que dans la partie de l'art

» oratoire, qui s'occupe de la preuve & de la ré-» futation. Elle fut auſſi plus ſçavante qu'aucun au-» tre dans l'aſtronomie, dans la géométrie, & dans » les proportions des nombres. » Ajoûtons qu'elle ne fut pas moins éloquente en vers qu'en proſe, comme ſes ouvrages le firent voir.

La tante, qui l'avoit reçue chez elle, la conduiſit à Conſtantinople chez une autre tante, ſœur de Léonce. Ces deux femmes, également touchées du ſort de leur niéce, intenterent procès à ſes freres, & réclamerent la protection de Pulchérie; lui préſenterent Athénaïs; lui parlerent de ſes talens, & lui rendirent compte du mauvais procédé de ſes freres. Pulchérie, frappée de ſa beauté, s'informa ſi ſa virginité n'avoit point ſouffert d'atteinte. Ayant appris, par la réponſe qu'on lui fit, que ſon pere l'avoit gardée avec le plus grand ſoin, & qu'il l'avoit inſtruite de toute la philoſophie, elle dit qu'elle ſe chargeoit elle-même de lui faire rendre juſtice; la retint dans le palais, & la fit loger avec les dames âgées qu'elle avoit à ſon ſervice.

Elle ſe rendit enſuite chez l'empereur ſon frere: « Jai trouvé, lui dit-elle, comme la Chronique » d'Alexandrie le rapporte, une jeune perſonne de » mœurs pures, que parent admirablement un front » bien deſſiné, des traits agréables, un nez bien » fait, une blancheur de neige, de grands yeux, » une grace ſinguliere, des cheveux blonds & fri-» ſés, un maintien ſage. Elle eſt Grecque, vierge » & ſçavante. »

Théodoſe, à ce portrait, s'enflamma comme un jeune homme, & pria Pulchérie de faire venir Athénaïs dans ſa chambre, afin qu'il pût, avec ſon ami Paulin, la voir à travers une portiere. Il fut enchanté de la vue d'Athénaïs, & Paulin en fut tranſporté d'admiration. Elle étoit payenne & ſuivant la religion des anciens Grecs. Pulchérie la fit inſtruire de la religion Chrétienne; lui perſuada de l'embraſſer; lui donna le nom d'*Eudoxie* au bap-

tême,

tême, qui lui fut conféré par Atticus, patriarche de Conſtantinople, & l'adopta pour ſa fille. Théodoſe l'épouſa le 7 de Juin de l'année ſuivante 421. Il en eut, en 422, une fille, qui fut appellée *Eudoxie*; &, l'année ſuivante, il déclara ſa femme Auguſte, c'eſt-à-dire, Impératrice.

Théodoſe avoit une tante paternelle, appellée *Galla Placidia*, qu'Honorius, empereur d'Occident, ſon frere, maria d'abord avec Ataulfe, roi des Wiſigoths; enſuite avec le patrice Conſtance, le plus grand général qu'il y eût alors en Occident. Ce ſecond mariage, auquel elle fut forcée, ſe fit le 1 de Janvier 417. Elle ne ceſſa pas de ſe plaindre de ce qu'étant veuve de roi, ſon frere l'avoit réduite à n'être que la femme d'un ſujet. Honorius enfin, pour la contenter, s'aſſocia Conſtance à l'empire, le 8 de Février 421; & par-là, Placidie ſe vit impératrice. Conſtance ne porta la pourpre impériale que ſix mois & vingt-cinq jours, & mourut le 2 de Septembre de la même année, laiſſant une fille appellée *Honorie*, & *Valentinien*, qui devint empereur d'Occident. Placidie, veuve pour la ſeconde fois, ſe livrant à de mauvais conſeils, & dans la vue, ſans doute, d'aſſurer l'empire à ſon fils, noua des intrigues qui cauſerent à Ravenne des querelles & des ſéditions; ce qui fut cauſe que ſon frere, en 423, la chaſſa de la cour avec ſes enfans. Elle alla demander à Conſtantinople un aſyle à ſon neveu Théodoſe, qui ne la traita point comme impératrice, parce qu'il n'avoit pas voulu reconnoître Conſtance pour empereur. Honorius mourut ſans enfans, le 15 d'Août de la même année 423; & par ſa mort l'empire d'Occident revenoit de droit à Théodoſe. Mais Jean, le premier des notaires ou ſecrétaires d'Honorius, ſe fit proclamer empereur à Ravenne; & Théodoſe prit dès-lors des meſures pour le renverſer du trône qu'il venoit d'uſurper.

Lorſque, l'année ſuivante, il fut prêt d'agir, il

reconnut Placidie pour impératrice, & décora Valentinien du titre de *nobiliſſime*, réſervé pour les fils des empereurs. Il les fit enſuite partir pour l'Italie; &, quand ils furent à Theſſalonique, Valentinien fut déclaré Céſar par le patrice Élion, que Théodoſe avoit envoyé pour faire cette cérémonie; & le mariage de ce jeune prince, qui n'avoit encore que ſix ans, avec Eudoxie, fille de Théodoſe & d'Athénaïs, fut arrêté. Le comte Aſpar, à la tête de la cavalerie de Théodoſe, ſurprit Ravenne. Ce fut le fruit d'une intrigue ſourde. Après un léger combat, Jean, abandonné par les ſiens, fut pris. Aſpar l'envoya chargé de chaînes à Aquilée, où l'impératrice Placidie étoit avec ſon fils. Le tyran eut la tête tranchée, & Placidie & ſon fils ſe rendirent à Ravenne. Peu de tems après, le patrice Elion y vint apporter à Valentinien la pourpre impériale, & le déclara empereur, ſous la régence & tutelle de l'impératrice ſa mere. On ne ſçauroit douter que le deſir qu'Athénaïs eut de voir ſa fille impératrice, n'ait contribué pour beaucoup à mettre Valentinien III ſur le trône d'Occident.

En 427, les troupes de Théodoſe remporterent deux grandes victoires ſur les Perſans. Il y eut, à cette occaſion, divers panégyriques prononcés à Conſtantinople en l'honneur de l'empereur. Athénaïs elle-même célebra par un poëme les heureux ſuccès des armes de ſon mari.

Elle alla, l'année ſuivante 428, avec la permiſſion de l'empereur, à Jéruſalem, s'acquitter d'un vœu pour l'accompliſſement du mariage de ſa fille, dont la célébration s'étoit faite à Conſtantinople, le 29 d'Octobre 427. Lorſque ſainte Mélanie la Jeune, dame célèbre dans l'Hiſtoire eccleſiaſtique, étoit venue, quelques années auparavant, à Conſtantinople, elle avoit engagé l'impératrice à viſiter les lieux que le Sauveur avoit conſacrés par ſa préſence. C'étoit une ſeconde raiſon du voyage d'Athénaïs à Jéruſalem. Quand elle y arriva, ſainte Mé-

lanie, qui s'y trouvoit, ſortit au-devant d'elle, & reçut d'elle de grands témoignages d'eſtime, & même de reſpect.

Socrate, l'*Hiſtoria miſcellanea*, Théophane, Evagre, parlent de ce voyage d'Athénaïs, & diſent qu'elle fit de riches préſens à toutes les égliſes, non-ſeulement de Jéruſalem, mais auſſi des autres villes par leſquelles elle paſſa, ſoit en allant, ſoit en revenant. Evagre ajoûte qu'elle fit enceindre de nouveaux murs la ville ſainte, & qu'elle y fit bâtir différens monaſtères; mais il confond ce voyage avec celui qu'elle y fit, quelques années après, pour y paſſer le reſte de ſes jours.

Théodoſe, qui n'avoit guères hérité des vertus de ſon aïeul Théodoſe le Grand, ſe repoſoit ſur la ſageſſe & l'habileté de ſa ſœur Pulchérie des principaux ſoins du gouvernement, & donnoit d'ailleurs toute ſa confiance à l'eunuque Chryſaphe, parvenu par ſon adreſſe à l'emporter même ſur Paulin, l'ami dès l'enfance de l'empereur, qui l'avoit fait grand maître de ſa maiſon; ce qui s'appelloit *Maître des offices*. La philoſophie n'avoit pas mis Athénaïs à l'abri des atteintes de l'ambition. Elle étoit peu contente de n'avoir point eu d'autre rôle à jouer, que celui de donner des ſucceſſeurs à l'empire. L'étude qui faiſoit tout ſon amuſement, ſes ſentimens de reconnoiſſance pour Pulchérie, & la tendreſſe de ſon mari, tinrent long-tems cachés des mouvemens ambitieux, qui n'attendoient, comme il parut, que l'occaſion de ſe produire. La Chronique d'Alexandrie fait commencer, en 444, la méſintelligence entre Athénaïs & Théodoſe; mais la ſuite des faits oblige à la renvoyer plus tard.

Proclus, patriarche de Conſtantinople, étant mort en 447, Flavien, que l'on compte, ainſi que ſon prédéceſſeur, au nombre des ſaints, lui ſuccéda. L'eunuque Cryſaphe, dont le crédit étoit alors au plus haut point, prétendit que Flavien devoit, en reconnoiſſance de ſon élection confirmée par l'em-

pereur, envoyer un préſent à ce prince. Il comptoit que ce ſeroit une ſomme conſidérable en or, qu'il avoit deſſein de s'approprier. Flavien bénit des pains, & les fit porter de ſa part à l'empereur; c'eſt ce qu'on appelloit l'*eulogie*, ancien uſage par lequel les évêques, en prenant poſſeſſion de leurs ſiéges, & dans d'autres occaſions, envoyoient aux princes des pains qu'ils avoient bénis. Chryſaphe, trompé dans ſon attente, prit en haine Flavien, qu'il réſolut de faire dépoſer; mais, comme il ſentit qu'il ſeroit impoſſible d'y réuſſir, tant que Pulchérie, la protectrice née de tous les gens de bien, jouiroit du pouvoir qu'elle avoit dans le gouvernement & ſur l'eſprit de ſon frere, il s'inſinua, plus qu'il n'avoit fait juſqu'alors, dans la confiance d'Athénaïs; &, n'ayant pas eu de peine à découvrir qu'elle étoit plus ambitieuſe qu'elle ne paroiſſoit l'être, il vint aiſément à bout de lui perſuader de travailler à dépouiller Pulchérie de toute l'autorité qu'elle avoit eue juſqu'alors. C'eſt ce qu'on apprend de Nicéphore-Calliſte. Ajoûtons que Chryſaphe ſçut bien ſaiſir le moment.

Une plaiſanterie que Pulchérie avoit faite à l'empereur dans une vue d'utilité, venoit d'indiſpoſer Athénaïs contre elle. Voici le fait tel que Cédrénus le raconte. Théodoſe, prince indolent, que les moindres ſoins exigés par ſon état effrayoient, avoit coutume de s'en rapporter aveuglément à ſes miniſtres, & ſignoit tout ſans rien lire. Pulchérie, ayant en vain ſouvent tenté de le convaincre de la néceſſité de voir tout par lui-même, & de ne rien ſigner ſans ſçavoir ce que c'étoit, mêla, parmi les ſignatures, un Mémoire par lequel, ſur un prétexte, quel qu'il fût, elle prioit l'empereur de lui vendre, comme eſclave, ſa femme Eudoxie. Théodoſe, ſuivant ſa coutume, ſigna ce Mémoire, comme tout le reſte, ſans le lire. Athénaïs étant enſuite venue dans l'appartement de Pulchérie, elle la retint; &, lorſque Théodoſe l'envoya chercher, elle refuſa de la

laiſſer aller, en diſant qu'elle l'avoit achetée. La plaiſanterie ne dût être pouſſée qu'autant qu'il convenoit; mais l'empereur en fut peu content; & l'impératrice en fut indignée.

Ce fut dans ces circonſtances que Chryſaphe la fit entrer dans ſes vues. Elle ne tarda pas à faire partager ſon indignation à l'empereur, & lui perſuada d'obliger Pulchérie à ſe mettre parmi les diaconeſſes. Théodoſe prit là-deſſus l'avis de Flavien, & ce patriarche avertit en ſecret Pulchérie de ce qui ſe tramoit contre elle. Il n'en fallut pas davantage pour que cette ſage princeſſe quittât la cour & même Conſtantinople, pour aller mener dans la retraite une vie tranquille.

Athénaïs ſe rendit alors maîtreſſe de l'eſprit de Théodoſe, & ſe mit à la tête du gouvernement. Elle n'y fut pas aſſez long-tems pour faire connoître ſes talens à cet égard; mais on n'a guères lieu d'en penſer bien, en la voyant continuer de donner toute ſa confiance à Chryſaphe. Elle ſe fit voir vindicative, en ce qu'elle ne pardonna pas à Flavien de l'avoir empêchée de porter ſa vengeance auſſi loin qu'elle le vouloit, & ne ceſſa pas d'irriter de plus en plus l'empereur contre lui. De-là vinrent toutes les perſécutions que ce patriarche eſſuya de la part de la cour. Chryſaphe, ſoutenu de la faveur de l'impératrice, ſe vit en état de tout oſer, & gouverna ſeul l'empereur, après qu'Athénaïs, comme on le va voir, eut été forcée, l'année ſuivante, d'abandonner la cour. Chryſaphe s'étant aſſocié l'impie Dioſcore, patriarche d'Alexandrie, parvint, en 449, à faire dépoſer Flavien dans ce faux concile qui fut appellé le *brigandage d'Ephèſe*. Le ſaint patriarche mourut en exil au bout de quelques mois; & l'on n'eſt pas ſûr que ç'ait été de mort naturelle.

Ce faux concile, dans lequel l'héréſiarque Eutychès fut abſous de l'excommunication prononcée contre lui dans un concile tenu l'année précédente

par Flavien à Conſtantinople, cauſa des maux infinis à l'égliſe d'Orient, & l'adminiſtration de Chryſaphe fit des mécontens ſans nombre, & jetta l'empereur dans de grands embarras. Il eſt fâcheux pour la mémoire d'une princeſſe du mérite d'Athénaïs, qu'on la puiſſe accuſer de tous ces maux, qui ne ſeroient pas arrivés ſans doute, ſi ſon ambition avoit laiſſé Théodoſe continuer de ſe conduire par les conſeils de Pulchérie.

La cauſe de la diſgrace d'Athénaïs eſt rapportée ainſi dans la Chronique d'Alexandrie, par Théophane & par d'autres hiſtoriens. Un pauvre homme vint de Phrygie préſenter à Théodoſe, comme une choſe très-rare, une pomme d'une groſſeur extraordinaire. L'empereur ayant fait donner ſur le champ cent cinquante écus à cet homme, envoya la pomme à l'impératrice, qui la fit porter de ſa part à Paulin, qu'un mal de pied retenoit alors au lit. C'étoit, comme on l'a vu, le favori de l'empereur. Il avoit en même tems beaucoup de crédit auprès de l'impératrice, qui croyoit lui devoir en partie ſa fortune. Paulin, ne ſçachant pas d'où cette princeſſe avoit eu la pomme, l'envoya ſur le champ, comme quelque choſe de très-ſingulier, à l'empereur, qui la reçut comme il ſortoit de l'égliſe.

De retour au palais, Théodoſe n'a rien de plus preſſé que de demander à l'impératrice ce qu'elle a fait de cette pomme. Elle répond qu'elle l'a mangée. Il lui demande une ſeconde fois, ſi véritablement elle l'a mangée, ou ſi plutôt elle ne l'a pas envoyée à quelqu'un. Elle fait la même réponſe, en y joignant un ſerment. Ce menſonge inexcuſable en lui-même, comme menſonge, ne fut produit ſans doute que par la connoiſſance qu'elle avoit de l'eſprit ſoupçonneux de l'empereur; mais les circonſtances le rendirent plus pernicieux qu'elle ne pouvoit l'imaginer. Les ſoupçons qu'il fit concevoir à Théodoſe, lui parurent ſi bien fondés, qu'il ſe ſépara, même avec éclat, de ſa femme, & qu'il fit

tuer Paulin quelque tems après. Athénaïs, voyant sa réputation d'autant plus ternie, qu'il se répandoit dans le public que c'étoit à cause d'elle que Paulin avoit péri si malheureusement, demanda la permission d'aller à Jérusalem visiter les saints lieux, & l'obtint.

Ce fut alors, comme on l'apprend de la Chronique d'Alexandrie, & non en 429, ainsi qu'Evagre le dit, qu'elle passa par Antioche. On lui fit dans cette ville tous les honneurs dûs aux impératrices. Elle en témoigna sa reconnoissance aux habitans par une harangue qu'elle leur fit en public, & qu'elle termina par un vers, qui disoit « qu'elle se réjouis-» soit d'être née du même sang qu'eux. » Elle faisoit allusion aux colonies envoyées de la Grèce dans cette ville. Les habitans furent si flattés du compliment d'Athénaïs, qu'ils lui firent ériger une statue d'airain, qui se voyoit encore du tems d'Evagre.

L'année suivante, Théodose, trouvant que son honneur qu'il croyoit offensé, n'avoit pas été vengé suffisamment, envoya Saturnin, comte des gardes-domestiques, à Jérusalem, pour se défaire du prêtre Severe & du diacre Jean, attachés l'un & l'autre à l'impératrice. Saturnin ayant éxécuté sa commission, Athénaïs en fut tellement irritée, qu'elle le fit mettre en piéces sur le champ; ce qui fut cause que Théodose la priva de tous les officiers qu'elle avoit comme impératrice, c'est-à-dire, qu'il la dépouilla de toutes les marques de son rang. Elle en resta privée jusqu'à sa mort.

Sa disgrace fut aussi l'origine de celle de Cyrus de Panos, ville d'Egypte. Elle l'avoit pris en amitié, parce qu'il étoit bon poëte; & sa faveur l'avoit successivement fait général d'armée, préfet du prétoire d'Orient, préfet de Constantinople, consul & patrice. Théodose, à qui l'amitié d'Athénaïs rendit Cyrus suspect, n'attendit qu'une occasion de le perdre. Dans un tremblement de terre qu'il y eut en 448, une partie des murs de Constantinople fut ren-

verſée. Cyrus, comme préfet de la ville, les fit relever promptement; & l'ouvrage étant fini, l'année ſuivante, le peuple en témoigna ſon contentement à Cyrus au théâtre par des applaudiſſemens réitérés, accompagnés de cette acclamation générale: *Conſtantin les a faits; Cyrus les a renouvellés.* Théodoſe étoit préſent. Ces marques de l'affection du peuple pour un ſujet qu'il haïſſoit, le rendirent furieux; &, ſous prétexte que Cyrus étoit payen, il l'accuſa d'être d'intelligence avec les payens ennemis de l'empire; le priva de toutes ſes charges & dignités, & confiſqua ſes biens. Cyrus, dans la crainte de pire, ſe réfugia dans une égliſe, ſe fit Chrétien, & reçut la tonſure eccléſiaſtique. Théodoſe, dont la bonne conduite de Cyrus, dans ſon nouvel état, appaiſa la colère, eut pitié de ſon ſort, & conſentit à ce qu'on l'élût évêque de Cotiée en Phrygie.

Ce que ce prince fit de mieux, après la retraite d'Athénaïs, fut de rappeller Pulchérie à la cour, & de la remettre à la tête des affaires. Le retour de cette princeſſe fut la ruine de Chryſaphe, le véritable auteur de ſa diſgrace. Elle ouvrit ſi bien les yeux de l'empereur ſur la conduite de ce ſcélérat, qu'il confiſqua tout ce qu'il avoit amaſſé par ſes déprédations, & qu'il l'exila dans une iſle. Après ſa mort, Pulchérie, alors ſur le trône, fit remettre Chryſaphe à quelqu'un, dont il avoit fait mourir le pere, & qui lui fit donner la mort.

Théodoſe mourut le 28 de Juillet 450. Pulchérie, qui lui vouloit ſuccéder, en cacha la mort quelques jours. Elle offrit ſa main au général Marcien, homme âgé, mais de grand mérite, à condition qu'il vivroit en frere avec elle, parce qu'elle vouloit conſerver ſa virginité qu'elle avoit conſacrée à Dieu. Toutes ſes meſures priſes, elle déclara la mort de ſon frere, fit proclamer Marcien empereur par le ſénat & par l'armée, & l'épouſa. La mort de Théodoſe ne changea rien au ſort d'Athénaïs. On ſent que Pulchérie ne devoit pas s'empreſſer de la rappeller à Conſtanti-

nople, où ſans doute elle-même n'eût pas voulu revenir; mais, à voir tout le bien qu'Athénaïs fit dans ſa retraite, on a lieu de préſumer que Marcien & Pulchérie augmenterent ſes revenus.

Elle menoit à Jéruſalem une vie très-chrétienne, partageant ſon tems entre les exercices de la piété, l'étude & la compoſition de divers ouvrages; mais elle s'étoit malheureuſement entêtée des erreurs d'Eutychès. Le moine Cyrille, dans la Vie de l'abbé S. Euthime, dit que toutes les lettres de ſon frere Valérien & d'Olibrius, homme de grande maiſon, & ſénateur de Rome, mari de ſa petite-fille Placidie, furent incapables de l'engager à changer de ſentimens. Mais, ayant appris, en 455, que ſon gendre Valentinien III avoit péri par un aſſaſſinat, & qu'un peu plus de deux mois après, Genſeric, roi des Vandales, ayant pillé Rome, avoit emmené captives en Afrique ſa fille Eudoxie, avec les deux filles qu'elle avoit eues de Valentinien, Eudoxie & Placidie, elle crut que la main de Dieu s'appeſantiſſoit ſur elle. Cette penſée la fit rentrer en elle-même, & lui cauſa des doutes ſur les ſentimens pour leſquels elle avoit fait voir tant d'affection.

Le célèbre ſolitaire S. Siméon Stylite, & l'abbé S. Euthime, auxquels elle fit part de ſes doutes, les éclaircirent, & la convainquirent que la doctrine d'Eutychès avoit été juſtement condamnée dans les conciles particuliers de Conſtantinople, tenu par S. Flavien; de Rome, tenu par S. Léon; & de Milan, tenu par l'archevêque S. Euſebe, & par le concile général de Chalcédoine, que Marcien & Pulchérie avoient fait aſſembler, & dans lequel près de ſix cens évêques avoient établi la véritable doctrine de l'Egliſe. Elle revint alors à la Foi Catholique de ſi bonne foi, qu'elle s'employa depuis à faire abjurer à beaucoup d'autres les erreurs d'Eutychès.

Elle ſurvécut cinq ans à cette bonne œuvre, ſi néceſſaire pour ſon ſalut, & mourut à Jéruſalem le

20 d'Octobre 460, après avoir protesté solemnellement en présence de beaucoup de monde, qu'elle étoit absolument innocente à l'égard des soupçons que l'envoi de la pomme à Paulin avoit fait concevoir à l'empereur, son époux. Elle fut enterrée dans la magnifique église de S. Etienne, hors des murs de Jérusalem.

On a déja vu qu'elle fit rebâtir les murailles de cette ville. Le moine Cyrille, cité plus haut, lui donne de grands éloges; l'appelle *Bienheureuse*, & dit qu'elle éleva tant d'églises en l'honneur de Jesus-Christ, & fonda tant de monastères & tant d'hôpitaux pour les pauvres & pour les vieillards, qu'il seroit difficile de les compter.

Ce fut dans sa retraite qu'elle composa ses principaux ouvrages. Photius, dans sa Bibliothèque, parle d'une Paraphrase en vers hexamètres de l'Octateuque, c'est-à-dire des huit premiers livres de la Bible; d'une pareille Paraphrase des prophéties de Zacharie & de Daniel; d'un Poëme en trois livres sur S. Cyprien, évêque de Carthage & martyr; & des Centons d'Homere sur des sujets de piété. Zonaras dit que ces Centons avoient été faits par un bel esprit, honoré de la dignité de patrice, qui les avoit laissés mal en ordre sans les avoir finis, & qu'Athénaïs les mit en ordre & les acheva. Quelques gens de lettres ont prétendu qu'elle étoit auteur du Centon de Virgile sur la Vie de Jesus-Christ. Mais on le reconnoît aujourd'hui pour être de Valeria Falconia-Proba, sous le nom de laquelle il est imprimé. Cette dame célèbre par son esprit & par sa science, étoit femme du proconsul Adelphius, & fleurissoit vers 440. Au reste, il passe pour certain qu'Athénaïs, bien qu'elle sçût la langue latine, n'a composé d'ouvrages qu'en grec.

Une chose, dont il ne faut pas oublier de lui lui faire honneur, c'est qu'elle pardonna généreusement à ses freres leurs mauvais procédés à son égard; qu'elle obtint pour Génésius la charge de

préfet du prétoire d'Illyrie, & pour Valérien une des principales charges du palais impérial, & qu'elle disoit, comme Zonaras le rapporte, « qu'elle n'avoit » aucune raison de leur vouloir du mal, parce que, » s'ils ne l'avoient pas chassée de la maison de leur » pere, elle ne seroit jamais venue à Constantinople, » & n'auroit pas fait l'étonnante fortune qu'elle » avoit faite. »

ATHÉNIENNES. (*femmes*) L'antiquité payenne nous a transmis plusieurs traits héroïques qui les concernent. *Voyez* MACAIRE.

Les trois filles de Léos, fils d'Orphée, dont Æ ien nous a conservé les noms, sçavoir, Praxitée, Théope & Eubule, ont partagé avec Macaire l'honneur de se sacrifier pour leur patrie. Ce fut à l'occasion d'une grande cherté dont les Athéniens étoient affligés. Ce sacrifice, qui, suivant la promesse des ministres d'Apollon, devoit mettre fin à la misère, fut suivi d'une grande abondance; & le peuple témoigna sa reconnoissance envers les trois sœurs, en leur dédiant un temple qui a long-tems porté leur nom. En écartant de ce fait ce qu'il présente de merveilleux, rien n'empêche qu'on n'en admette la réalité.

Plutarque en rapporte un presque semblable d'une autre Athénienne, fille d'un nommé *Embarus*, laquelle délivra, par sa mort volontaire, Athènes & les environs d'une famine que la déesse Diane y avoit, dit-on, envoyée, en punition de ce qu'un de ses temples avoit été détruit. Passons à des faits qui ne tiennent en aucune maniere à la fable.

Une Athénienne, fille de Démotion, chef de l'Aréopage, apprenant que son mari Léosthène, auteur d'une guerre que les Athéniens avoient alors, venoit de périr dans un combat, elle se tua; mais ce ne fut point par excès d'amour. Avant de se tuer, elle assura « qu'elle étoit encore vierge, & que » si l'on vouloit la forcer à prendre un second mari, » elle ne le prendroit point, parce que son esprit

» & ſon cœur n'avoient jamais épouſé le premier. » Elle ne ſe donna la mort apparemment, que pour n'être pas obligée de ſe marier encore une fois contre ſon gré.

Une autre femme de Nicérate, outrée de douleur de l'affront que l'on faiſoit à ſon mari, ſe tua, pour n'être pas toujours expoſée à ſatisfaire la lubricité des trente tyrans, que Lyſander, général des Lacédémoniens, après avoir pris Athènes, y avoit laiſſés pour gouverner cet État.

Deux jeunes Athéniennnes, furent mandées par les mêmes tyrans, qui venoient de faire tuer dans un feſtin leur pere Phidon, & qui leur ordonnerent, comme à des courtiſanes, de ſe mettre nues, & de ſe coucher ſur le plancher teint du ſang de leur pere. Elles diſſimulerent, du mieux qu'elles purent, la douleur qu'elles reſſentoient d'une pareille indignité, juſqu'à ce qu'elles les viſſent yvres. Alors, étant ſorties de la ſalle ſous prétexte de quelque beſoin, elles s'embraſſerent & ſe précipiterent dans le puits, pour conſerver, par leur mort, la fleur de leur virginité.

ATOSSE, fille de Cyrus, roi de Perſe, ſœur de Gambyſe & de Smerdis, fut quelque tems femme du Mage qui avoit uſurpé le trône de Perſe, ſous le nom de Smerdis; mais la fourberie ayant été découverte, ſept princes Perſans conſpirerent contre le Mage, & le firent mourir. Atoſſe épouſa alors Darius, fils d'Hyſtaſpe, qui fut déclaré roi de Perſe, 521 ans avant J. C. Elle eut de ce mariage Artabazane & Xerxès. Cette princeſſe fut attaquée d'un ulcère au ſein : le médecin Democède la guérit, & ſe fit par cette cure une grande réputation.

ATTENDOLI, (*Marguerite degli*) femme de Michel de Cotignola, fut une digne ſœur de Sforce Attendolo. Celui-ci, né le 10 de Juin 1369 à Cotignola, ville de la Romagne, étoit d'une très-baſſe extraction; quoique, pour flater ſes deſcendans, de-

venus ſouverains, on ait dit les Attendoli d'ancienne nobleſſe. Il ſe fit ſimple ſoldat dans ſa premiere jeuneſſe, & devint bientôt capitaine d'une troupe d'aventuriers. Sa valeur & ſon habileté dans l'art de la guerre lui firent acquérir de grandes poſſeſſions, & lui valurent la charge de grand-connétable du royaume de Naples. Il venoit de l'obtenir de la reine Jeanne II en 1415, lorſque, ſur la fin de Juillet de la même année, Jacques, comte de la Marche, prince du ſang royal de France, arriva dans le royaume pour épouſer Jeanne. Sforce fut envoyé par la reine, avec un grand cortège de barons, pour complimenter le comte de la Marche; mais il eut ordre de ne lui point donner d'autres titres que ceux de Prince de Tarente & de Duc de Calabre, comme on en étoit convenu par le contrat de mariage. Pluſieurs des barons, envieux de la fortune du grand-connétable, conſeillerent au comte de le faire arrêter; ce qui ſe fit quelques jours après à Bénevent, où Sforce, avec ceux de ſes parens qui l'accompagnoient, & notamment ſon fils naturel, François, fut renfermé dans une priſon. Ce François Sforce, plus grand homme de guerre que ſon pere, fut proclamé duc de Milan en 1450.

Le comte de la Marche arriva le 12 d'Août à Naples, & n'eut pas plutôt conſommé ſon mariage, qu'uſurpant le titre de roi, il ſe conduiſit en véritable ſouverain, ou plutôt en tyran, & tint la reine comme priſonniere, en ne lui laiſſant aucun exercice de ſon autorité.

Lorſque Sforce fut arrêté, ſa ſœur Marguerite étoit à Tricarico avec ſon mari & pluſieurs de leurs parens, tous gens braves, qui ſervoient avec honneur dans les troupes de Sforce. Ils ne furent pas plutôt informés de ſa priſon, qu'ayant raſſemblé toutes ſes troupes, ils commencerent la guerre dans le royaume, & Marguerite prit le commandement en chef.

Les mauvais traitemens que la reine éprouvoit,

indignerent ſi fort les Napolitains, que, le 15 de Septembre de l'année ſuivante, choiſiſſant le tems que les troupes Françoiſes du comte de la Marche étoient occupées dans l'Abbruzze contre des rebelles, ils ſe révolterent ; & le comte fut obligé de s'enfermer dans le château de Capuana. La reine l'y fit auſſi-tôt aſſiéger. Pluſieurs perſonnes s'entre-mêlerent pour faire un accommodement, dont les conditions furent que le comte ſe contenteroit des titres de Prince Tarente & de Vicaire, c'eſt-à-dire, lieutenant-général du royaume, & qu'il remettroit Sforce en liberté.

Le comte députa quelques nobles du royaume à Marguerite & à ſes parens, pour les menacer de ſa part de la mort de Sforce, s'ils ne lui rendoient Tricarico. Sur cette propoſition, Marguerite fit ſur le champ mettre en priſon les députés. Les familles de ceux-ci preſſerent le comte d'épargner la vie de Sforce, pour qu'on n'uſât point de repréſailles à l'égard de leurs parens. Sforce recouvra donc la charge de grand-connétable avec ſa liberté. Ses parens, mis en priſon avec lui, en ſortirent, à la reſerve de François Sforce, que le comte retint quelque tems, comme un ôtage de la fidélité de ſon pere.

ATTENDOLI, (*Eliſe* ou *Eliſabeth Sforce degli*) niéce de la précédente, & femme de Robert de San-Sévérino. *Voyez* SAN-SÉVÉRINO.

AUBESPINE, (*Madeleine de l'*) dame de Villeroi, étoit fille de Claude de l'Aubeſpine, ſeigneur de Hauterive, & de Jeanne Bouchetel, ſa premiere femme. Elle fut mariée à Nicolas de Neufville, ſeigneur de Villeroi & d'Alincourt, ſecrétaire d'état, tréſorier des ordres du roi, lequel ſe diſtingua au ſervice de cinq de nos rois, François II, Charles IX, Henri III, Henri IV & Louis XIII.

Aux charmes d'une beauté parfaite, elle joignoit tous les agrémens d'un eſprit fin & délicat. François Grudé, ſieur de la Croix du Maine, dans ſa Biblio-

thèque des illuſtres Ecrivains François, dit qu'elle traduiſit en vers les Epîtres d'Ovide, & qu'elle compoſa de plus une infinité de poëmes de ſon invention. Louis Jacob, Carme, fait ſon éloge dans ſa Bibliothèque des Femmes illuſtres par leurs écrits. Abel de Sainte-Marthe, conſeiller d'état, fils aîné du grand Gaucher ou Scévole, la loue dans l'Eloge de la très-illuſtre Maiſon de l'Aubeſpine; & pluſieurs auteurs ont parlé dans leurs ouvrages du mérite de cette dame. Le célèbre Ronſard lui adreſſa le ſonnet ſuivant, qui peut faire voir au lecteur en quel état étoit alors notre poëſie.

Madeleine, ôtez-moi ce nom de l'Aubeſpine,
Et prenez en ſa place & palmes & lauriers,
Qui croiſſent ſur Parnaſſe en verdeur les premiers,
Dignes de prendre en vous & tiges & racine.

Chef couronné d'honneur, rare & chaſte poitrine
Où naiſſent les vertus & les arts à milliers,
Et les dons d'Apollon, qui vous ſont familiers,
Si bien que rien de vous que vous-même n'eſt digne.

Je ſuis, en vous voyant, heureux & malheureux;
Heureux de voir vos vers, ouvrages généreux,
Et malheureux de voir ma Muſe qui ſe couche
Deſſous votre orient. O ſaint germe nouveau!
De Pallas prenez cœur, les ſœurs n'ont aſſez d'eau
Sur le mont Hélicon pour laver votre bouche.

N'en déplaiſe au prince de nos poëtes du ſeizieme ſiècle, l'épitaphe que fit pour Madeleine de l'Aubeſpine, Jean Bertaut, évêque de Séez, en 1596, eſt d'une poëſie plus ſupportable que la ſienne.

Celle qui dort ici fut richement parée
De toutes les vertus qu'on impétre des cieux;
Auſſi ſon ame au ciel s'eſt-elle retirée,
Quand la mort s'eſt permis de lui clorre les yeux.

Nul amour que divin ne l'a jamais ravie,
Bien vivre & bien mourir fut ſon plus grand ſouci;
peut-on juſtement témoigner de ſa vie,
Que, pour mourir heureuſe, il falloit vivre ainſi.

Nous pleurerions ſa mort de mille & mille plaintes,
S'il nous étoit permis de pleurer ſon bonheur;
Mais elle étant au ciel entre les ames ſaintes,
Nos pleurs lui feroient tort en lui faiſant honneur.

AUBIGNÉ. (*Françoiſe d'*) *Voyez* MAINTENON.

AUBIN. (*madame*) Cette dame, quoique fille d'un officier François, étoit née à Londres. Se trouvant dans une ſituation embaraſſante, & preſque réduite à l'indigence, elle chercha une reſſource dans les productions de ſon eſprit: c'étoit en effet la ſeule qui lui reſtoit; car quoique ſon cœur fût capable des paſſions les plus tendres, elle manquoit de ce qu'il faut pour les faire naître. Madame Aubin étoit donc laide & pauvre, deux qualités qui s'attirent peu de conſidération dans le ſiécle où nous vivons. Aprés avoir eſſayé quelque tems ſes forces, par diverſes petites brochures qu'elle publioit ſans y mettre ſon nom, elle ſe hazarda enfin au grand jour, dans un Roman qu'elle avouoit pour ſon ouvrage, & qui eut d'abord quelque ſuccès; parce qu'il venoit de la plume d'une femme; mais il ceſſa de plaire, lorſqu'il n'eut plus le mérite de la nouveauté: le public reçut ſi froidement les volumes qui vinrent après, que madame Aubin briſa de dépit plume & pinceau, & jura de ne les reprendre jamais. Le Parnaſſe ſe conſola aiſément de cette perte: la religion y gagna plus qu'on ne devoit s'y atttendre.

Madame Aubin, guérie de l'amour du monde par ſon infortune & par celle de ſes livres, ne voulut plus employer ſes talens que pour la gloire de Dieu, & l'édification du prochain. Aux Romans ſuccéderent les Sermons; mais comme elle ne trouvoit pas aiſément des prédicateurs qui vouluſſent

les

les acheter, elle entreprit de les prêcher elle-même. La rareté du fait attira à l'oratoire * de madame Aubin, une foule prodigieuſe d'auditeurs de l'un & de l'autre ſexe, qui lui apportoient régulièrement leurs trente ſols pour entendre un mauvais diſcours qui duroit environ trois quarts d'heure. Le ſuccès de ſes ſermons ne fut pas plus conſtant que celui de ſes livres : il s'évanouit avec la nouveauté ; mais il dura du moins aſſez pour lui donner le tems d'amaſſer une ſomme conſidérable, qui la mit au-deſſus de la miſere. Mais à peine commençoit-elle à jouir des commodités de la vie, que la mort vint lui ravir le fruit de ſes travaux ; elle n'eut que le plaiſir des avares, celui de mourir dans l'abondance.

AUCHY. (*Charlotte de Urſins, vicomteſſe d'*) *Voyez* URSINS.

AUDOVERE, reine de France, premiere femme de Chilpéric frere de Chérébert & de Gontran, & fils de Clotaire I. On croit qu'elle étoit fille de quelque ſeigneur de la nation. Elle n'eut d'autre mérite qu'une grande douceur de caractère, une rare ſimplicité d'eſprit, & beaucoup de fécondité. Le Gendre dit que c'étoit une beauté fade, une belle ſtatue. Elle étoit déja mere de Théodebert, de Mérouée, de Clovis & de Baſine, lorſque le roi ſon époux, partant pour aller faire la guerre aux Saxons, la laiſſa groſſe d'un quatrieme enfant. La célèbre Frédegonde, une des filles d'honneur de la reine, pour qui Chilpéric avoit pris de l'amour, réſolut de profiter de l'abſence de ſon amant, pour jetter les fondemens de ſon élévation. Comme elle avoit beaucoup de pouvoir ſur l'eſprit d'Audovere, elle lui conſeilla, lorſqu'elle fut accouchée, de tenir elle-même ſon enfant ſur les fonts de baptême, ſous prétexte que le roi ſeroit extrêmement flatté de la trouver doublement mere, à ſon retour. La crédule Au-

* On donne ce nom aux aſſemblées de piété, qui ne forment point des égliſes régulieres.

dovere donna dans le piége, & fut marreine de ſa propre fille, à laquelle elle donna le nom de *Childeſinde*. L'évêque ou celui qui fit la cérémonie avoit été, ſans doute, gagné par Frédegonde, qui ne manqua pas de repréſenter à Chilpéric, qu'ayant contracté une alliance ſpirituelle avec ſon épouſe, il ne pouvoit, ſans crime, habiter avec elle. Le roi ne balança pas un inſtant à ſe ſéparer d'Audovere, & lui dit, en la congédiant : « Vous avez fait, ma» dame, une faute groſſiere & indigne de vous, » en tenant vous-même votre fille ſur les fonts. » Puiſque vous êtes devenue ma commere, vous » ne ſçauriez plus être ma femme. » Il la fit mettre dans un couvent, & donna ſa place à Frédegonde : cette ambitieuſe princeſſe ne s'en tint pas là. Craignant que la reine ne remontât un jour ſur le trône, elle la fit, dit-on, précipiter dans un torrent; d'autres, avec plus de vraiſemblance, aſſurent qu'elle la fit étrangler en 580.

AUFUSTIA, dame Romaine, qui vivoit ſous l'empire de Marc-Aurele. Elle fut la premiere qui pratiqua, l'an 175 de J. C. une cérémonie inventée par les payens, à l'imitation ou au mépris du baptême. Voici comme elle ſe faiſoit.

On immoloit aux dieux un ou pluſieurs taureaux. Celui qui vouloit être conſacré par ce ſacrifice deſcendoit dans une foſſe couverte de planches percées en pluſieurs endroits, par où le ſang de la victime tomboit ſur ſa tête, ſur ſon viſage, ſur les yeux & ſur toutes les parties de ſon corps; & il croyoit être ſi bien lavé par cette cérémonie, qu'il ne la renouvelloit qu'au bout de vingt ans.

AUNOI, (*Marie-Catherine de Berneville, comteſſe d'*) vivoit ſur la fin du dernier ſiècle, & eſt morte en 1705. Elle a laiſſé pluſieurs ouvrages qui lui ont acquis beaucoup de réputation; entr'autres, les avantures d'Hyppolite comte de Duglas, celles du comte de Warvick, & des contes de Fée en quatre volumes. On eſtime ſur-tout ce dernier ouvrage,

dont il s'eſt fait pluſieurs éditions. Ces contes, qu'on croiroit ne devoir convenir qu'à des enfans, ſont capables d'amuſer agréablement les gens les plus ſérieux. L'imagination la plus féconde, le ſtyle le plus pur & le plus coulant, beaucoup de graces & un air de naïveté qui enchantent; telles ſont les qualités qui diſtinguent les contes de madame d'Aunoi. Le célebre Ovide n'a pas répandu plus d'agrément & de variété dans ſes métamorphoſes; & s'il eſt vrai qu'Homère ait emprunté pour plaire la ceinture de Venus, on peut dire que les Fées ont prêté à madame d'Aunoi leur baguette pour enchanter ſes lecteurs. La fille de madame d'Aunoi, digne héritiere de ſes talens, n'eſt pas moins connue dans la république des lettres. *Voyez* HÉERE.

AURE, (*ſainte*) que l'égliſe de Paris fête le 5 d'Octobre, étoit de cette ville; elle y fleuriſſoit vers l'an 636. Sa famille n'eſt pas connue; on la croit cependant née de parens illuſtres. Elle montra dès l'enfance un eſprit ſage & prudent, une ame élevée & grande; & dédaigna dès-lors de penſer ou de dire quoi que ce ſoit de bas ou de puéril. Tout le tems qu'on lui laiſſoit pour ſe récréer, après celui qu'elle devoit employer, ſoit à cultiver ſon eſprit, ſoit à s'occuper d'ouvrages propres aux femmes, elle le conſacroit à la prière, ou dans l'égliſe, ou dans quelque endroit écarté de ſa maiſon. Elle fit, convenablement à ſon ſiécle, de grands progrès dans l'étude des lettres; & ſon heureux naturel, ſecondé des leçons de S. Eloy, évêque de Noyon, qui la dirigeoit, la rendit très-habile dans la ſcience de la religion.

Dès ſa premiere jeuneſſe, ſon unique deſir étant de renoncer au monde, elle reçut le voile de religion, des mains du même évêque, qui la plaça dans un monaſtère de filles, qu'il venoit de fonder à Paris même. Elle fut bientôt miſe au nombre des religieuſes les plus parfaites qu'il y eût alors. La charité qui règnoit dans ſon cœur, la rendit capable de vivre

dans l'union la plus grande avec ſes ſœurs ; & d'entretenir entre elles toutes une pareille union.

Devenue abbeſſe de ſon monaſtére, dont S. Eloy ne crut pas pouvoir remettre le gouvernement en de meilleures mains, elle y conſerva cette union précieuſe ; fruit de ſon exemple & de ſes conſeils. Elle fut en tout, pour ſes filles, le modele qu'elles devoient ſuivre. Sa dignité d'abbeſſe ne lui perſuada pas de ſe permettre aucun relâchement, ſoit à l'égard des habits, ſoit à l'égard de la nourriture & des commodités de la vie, ſoit enfin à l'égard de l'obſervance de la règle & des pratiques religieuſes établies dans ſon monaſtère. Elle s'acquit l'eſtime & la vénération des Pariſiens, qui diſoient tous que c'étoit véritablemeut elle que l'on devoit appeller la mere des religieuſes. On dit que Dieu la favoriſa de graces particulieres, comme de révélation & du don des miracles ; mais, comme ce n'eſt point un objet d'imitation, c'eſt ce qu'il ſuffit d'annoncer

Elle mourut agée de plus de quatre-vingt-ſix ans ; &, par le vœu des peuples, le culte qu'on lui rend commença peu de tems après ſa mort.

AUREMBIASSE, comteſſe d'Urgel. *Voyez* URGEL.

AURISPI, (*Viſtoire Galli-*) qui vivoit encore en 1558, ſe fit eſtimer par ſes poëſies italiennes, dont on trouve quelques-unes dans différens recueils de ſon tems, & d'autres dans les *Egloghe e Rime* (Eglogues & Poëſies) de Frédéric Ricciuoli, qui parurent à Urbin, en 1594. Elle étoit de cette ville. Antoine Galli, ſon pere, avoit eu, comme poëte, de la célébrité. Son mari fut Auriſpa Auriſpi, gentilhomme d'Urbin.

AURORA, (*Blanche*) femme de Thomas Porcacchi. *Voyez* PORCACCHI.

AUSTREGILDE dite *Bobile*, femme de Gontran, roi d'Orléans & de Bourgogne. Elle fut d'abord demoiſelle de la reine Marcatrude : Gontran en étant devenu amoureux, répudia la reine ſon épouſe, &

lonna ſa place à Auſtregilde, en 1556. La tendreſſe le Gontran pour cette princeſſe fut fatale à pluſieurs ›erſonnes. Deux fils de Magnachaire, pere de Mar-:atrude, ayant tenu quelques diſcours injurieux con-re Auſtregilde & ſes enfans, le roi les poignarda le ſa propre main.

En 1580, Auſtregilde n'étant âgée que de trente-leux ans, tomba dangereuſement malade, & l'on léſeſpéra de pouvoir jamais la guérir. Se ſentant ›rès de ſa fin, elle ne put l'enviſager ſans la plus grande douleur. Les richeſſes, les plaiſirs, les hon-neurs ſe peignirent avec tous leurs charmes à ſon imagination ébranlée; & la perte de tant de biens :xcitant en elle une ſorte de déſeſpoir, elle appella e roi ſon époux, & lui fit cette priere, rapportée ›ar Grégoire de Tours. « Je pouvois compter ſur » une vie plus longue, ſi elle ne m'étoit pas ravie » par les médecins qui ont conjuré de me l'ôter. » Oui, ſeigneur, ce ſont eux, ce ſont leurs abomi-» nables breuvages qui m'ont donné la mort. Je vous » prie donc, pour ne pas laiſſer cette mort impu-» nie, de les faire tous égorger, dès que j'aurai ceſſé » de voir le jour, puiſqu'il faut que je meure : ju-» rez-moi que vous ne les laiſſerez pas jouir de la » gloire de m'avoir fait périr; que les regrets de » ceux qui nous ſont attachés ſoient accompagnés » des larmes de ceux qui les aiment. »

Le trop complaiſant Gontran promit à la reine le faire ce qu'elle demandoit. Il lui tint parole, & it égorger Nicolas & Donat, les deux médecins qui ıvoient traité Auſtregilde.

AUTREVAL, (*madame d'*) l'une des femmes lu ſiécle dernier qui ſe ſont diſtinguées par leur :ſprit. Nous ne la connoiſſons que par deux Lettres qu'elle écrivit à M. de Vertron, le plus grand apo-logiſte qu'ait eu le beau ſexe. On y lit avec plaiſir, dans la ſeconde, ce qui ſuit. « J'ai cru, monſieur, » que je devois me faire juſtice, puiſque vous ne » me la faiſiez pas, & qu'il ne falloit pas prendre

» le parti de mon ſexe, pour le mettre au-deſſus » du vôtre, comme vous vouliez que je fiſſe. La » choſe, quoique nouvelle, n'auroit pas trouvé quan- » tité d'approbateurs ; & je vous réponds que ſi je » me métamorphoſois en orateur, je fuirois ces ma- » nieres d'abbaiſſer l'un pour élever l'autre. Je con- » damne donc, s'il m'eſt permis de condamner, » votre manière d'écrire trop flateuſe. »

AUTRICHE, (*Anne-Maurice d'*) reine de France. *Voyez* ANNE MAURICE D'AUTRICHE.

AUTRICHE. (*Anne d'*) *Voyez* ANNE D'AUTRICHE.

AUTRICHE. (*Catherine d'*) *Voyez* CATHERINE D'AUTRICHE.

AUTRICHE. (*Eléonor d'*) Voyez ELÉONOR D'AUTRICHE.

AUTRICHE. (*Elizabeth d'*) *Voyez* ELIZABETH D'AUTRICHE.

AUTRICHE. (*Jeanne d'*) *Voyez* JEANNE D'AUTRICHE.

AUTRICHE. (*Marguerite d'*) *Voyez* MARGUERITE D'AUTRICHE.

AUTRICHE. (*Marie d'*) *Voyez* MARIE D'AUTRICHE.

AVALOS, (*dona Conſtance d'*) ducheſſe d'Amalfi. *Voyez* AMALFI.

AVANDA. (*donna Louiſe de Padilla, comteſſe d'*) *Voyez* PADILLA. (*donna Louiſe de*)

AVIGNON, (*Adélaſie, vicomteſſe d'*) contemporaine de la belle Laure, fut une des illuſtres dames Provençales qui tinrent la cour d'amour d'Avignon, lorſque les papes ſéjournoient dans cette ville.

AVOCATE. (*l'*) Sous ce nom l'illuſtre Marguerite de Valois, ſœur de François I, déſigne une maîtreſſe du roi ſon frere. Il y avoit à Paris un avocat célèbre, qui, par le grand nombre des affaires dont il étoit chargé, & ſes ſuccès au palais,

étoit devenu l'homme le plus riche de la robe. Se trouvant ſans enfans d'une premiere femme qu'il avoit perdue, quoiqu'âgé, il penſa à en prendre une ſeconde. Celle dont il fit choix étoit une jeune perſonne de dix-huit à dix-neuf ans ; ſes traits étoient parfaitemens beaux, ſon teint admirable, ſa taille noble & bien priſe. L'amour de l'avocat fut extrême ; mais il étoit vieux, l'épouſe étoit jeune ; elle chercha à diſſiper l'ennui que donnent les complaiſances même d'un vieillard, par les amuſemens, les petites ſociétés, le bal, les promenades, & les autres parties qu'elle lia avec des bourgeoiſes de ſon rang, ſans s'écarter néanmoins de la décence. Elle alla à une nôce, où ſe trouva auſſi François I, qui n'étoit encore, ſuivant toutes les apparences, que duc de Valois. Ce prince a toujours paſſé pour l'homme le mieux fait, le plus galant & le plus aimable de ſon ſiécle. Fixé par les charmes de la jeune avocate, il s'approcha d'elle, parla de ſon amour, & fut écouté favorablement. On convint du rendez-vous, chez le mari même. François y alla ſur le ſoir, & déguiſé ; mais le premier objet qu'il rencontra ſur l'eſcalier, fut l'avocat, qui deſcendoit une bougie à la main. Quelque grande que fut la ſurpriſe du prince, il ſe remit auſſi-tôt, & s'approchant du vieillard, il lui dit : « Monſieur l'avocat, vous ſçavez » quelle confiance moi & tous ceux de ma maiſon » ont toujours eue en vous, & que je vous regarde » comme un de mes meilleurs amis, & l'un de mes ſer- » viteurs le plus attaché. J'ai bien voulu venir juſques » chez vous ſans ſuite, pour vous recommander mes » affaires & vous prier de me donner à boire ; car » j'en ai grand beſoin, mais ſur-tout, bouche cloſe, » & ne dites à perſonne du monde que je ſois venu : j'ai » mes raiſons, & d'ici je vais dans un endroit où » je ne veux pas être connu. » Le mari, ne ſe ſentant pas d'aiſe de la confiance du prince, & de l'honneur qu'il lui faiſoit de le venir voir le mène dans la ſalle, appelle ſa femme, & lui ordonne d'ap-

prêter la collation la plus délicate qu'elle pourroit. Cela fut fait d'auſſi bon cœur que promptement. La ſuite ſent un peu le conte. Il ſuffira de dire ici que François I, pendant la collation, trouva le moment de dire un mot à l'avocate, & prit avec elle d'autres meſures. On croit qu'il demeura aſſez longtems attaché à cette maîtreſſe.

AVOGADRI, (*Lucia Albani*) de Bergame, étoit fille de Jérôme Albani, collatéral général de la république de Veniſe, lequel fut très-célèbre par ſa ſcience & par la pureté de ſes mœurs, & mourut cardinal. Elle fut la femme d'un gentilhomme de Breſcia de l'ancienne maiſon des Avogadri. Les occupations & les amuſemens de ſon ſexe eurent peu d'attraits pour elle. Elle n'eut de goût que pour les belles-lettres, & ſur-tout pour la poëſie Italienne dans laquelle elle excella. Les plus grands poëtes de ſon tems la comblerent de louanges, & le Taſſe lui-même en élève beaucoup le mérite dans quelques-unes de celles de ſes poëſies, qu'il a commentées lui-même. Ses inventions ſont pleines de feu. Son langage eſt pur, ſa verſification aiſée, & ſon ſtyle coulant. Différens recueils offrent de ſes poéſies, & ſur-tout celui qu'on fit en 1561, des piéces compoſées ſur la mort d'Irène de Spilembergue, femme célèbre par la beauté de ſon chant, & par la délicateſſe de ſon pinceau. Lucie vécut pluſieurs années au-delà de 1561. Après ſa mort, Barthélemi Aringio & Diomède Sala, tous deux académiciens *Occulti* (cachés) de Breſcia; le premier ſous le nom d'*Il Solingo*, le ſecond ſous celui d'*Il Sommerſo*, & beaucoup d'autres gens de lettres s'empreſſerent de célébrer ſes louanges; & depuis le P. Calvi l'a placée honorablement dans ſa Scène littéraire des écrivains de Bergame. Le Taſſe, dans ſes commentaires indiqués ci-deſſus, dit que l'ancienne & noble famille des Albani tire ſon origine de l'ancienne ville d'Albe, dont la ruine accrut celle de Rome. C'eſt apparemment une fiction poëtique. Voici quelque choſe qui bleſſe moins

la vraiſemblance. L'abbé Jean-Vincent Luccheſini, dans un diſcours qu'il fit ſur l'exaltation de Clément XI au ſouverain pontificat, dit cette même famille originaire d'Albanie, où ſon nom avoit été très-célebre par la puiſſance & par les vertus de ceux qui le portoient. Les Albani d'Urbin, dont étoit Clement XI, viennent d'un Albani de Bergame, qui s'étoit établi dans cette ville.

AXIOTHÉE, femme Grecque, célèbre par ſon amour pour la philoſophie. Il lui tomba, par hazard, entre les mains quelques livres de la république de Platon, elle les lut avec avidité, & conçut une ſi haute idée de la ſageſſe de leur auteur, qu'elle réſolut, à quelque prix que ce fût, de l'aller trouver, & d'entendre ſes leçons. Elle ſe déguiſa en homme, ſe rendit à Athènes; &, ſans ſe faire connoître, elle aſſiſta quelque tems aux leçons de Platon. Il y a encore quelques autres femmes moins connues qui ont fait la même choſe; bien des philoſophes de nos jours ſe trouveroient ſans doute heureux d'avoir de tels diſciples. Auſſi le bonheur de Platon excita-t-il l'envie des autres philoſophes, dont la doctrine moins aimable n'étoit pas du goût du beau ſexe. Ils prétendirent que ce n'étoit pas le ſeul amour de la philoſophie qui amenoit les femmes à l'école de Platon, & qu'elles trouvoient en lui un autre mérite fort indépendant de la philoſophie.

AYESHA, la troiſieme femme du faux prophète Mahomet, & celle qu'il aima le plus. Elle fut accuſée d'incontinence par pluſieurs perſonnes, & cette affaire cauſa tant d'inquiétude à Mahomet, qu'il tint conſeil avec Ali, fils d'Abutaleb, & Oſâma, fils de Zeid, ſur les moyens les plus propres à rétablir la paix dans ſa famille. Oſâma ſoutint de la façon la plus forte l'innocence d'Ayesha; mais Ali, de l'autre côté, paroiſſoit pleinement convaincu de ſon infidélité, de ſorte qu'ils donnerent à Mahomet des avis conformes aux idées qu'ils avoient ſur ce ſujet. Quelques uns croient que ce fut Ali qui découvrit ſon in-

continence à Mahomet, « qui, dit M. Prideaux, » ne put jamais ſe réſoudre à la renvoyer. Il com- » poſa le 24e chapitre de l'Alcoran, pour inno- » center ſa femme, & pour ſe diſculper en même » tems de ce qu'il la gardoit. Il y déclare à ſes » muſulmans, de la part de Dieu, que tous ces bruits » qui couroient au déſavantage d'Ayesha, étoient » des impoſtures, de noires calomnies; leur dé- » fend d'en plus parler, & menace en même tems » de peines terribles en cette vie & en l'autre, ceux » qui oſeroient médire des femmes de bien. Maho- » met, l'ayant épouſée jeune, prit ſoin de la faire inſ- » truire dans toutes les ſciences qui avoient cours » parmi les Arabes, ſur-tout dans l'éloquence la » politeſſe du langage, & la connoiſſance de leurs » antiquités. Elle profita extrêmement des ſoins de » ſon mari, & devint polie & ſçavante. »

Baile, d'après Gentius, rapporte une preuve de la tendreſſe avec laquelle elle étoit aimée de ſon mari. Sewda étoit celle des femmes de Mahomet qu'il aimoit le moins: il avoit même réſolu de la renvoyer; mais elle le fléchit par l'empreſſement avec lequel elle lui demanda qu'elle pût continuer à jouir du nom de femme de Mahomet, lui promettant qu'elle n'exigeroit rien de plus, & que, quand ſon tour viendroit de coucher avec lui, elle le céderoit à Ayesha. L'amour de Mahomet pour Ayesha le fit conſentir très-volontiers à ce traité; ainſi Sewda demeura dans ſa maiſon pendant qu'il vécut, aux conditions qu'elle s'étoit impoſées.

Après la mort du faux prophète, le crédit d'Ayesha fut aſſez grand pour empêcher qu'Ali ne devînt Calife. Elle le haïſſoit avec fureur, pour la raiſon qu'on a vue plus haut. Sa haine fut longue, « Car » quoique Ali, dit M. Prideaux, eût droit au trône » vacant, étant gendre de l'impoſteur, il en fut » exclus par trois fois conſécutives. Le trône va- » qua pour la quatrieme fois, & Ali y parvint enfin; » mais Ayesha parut en armes contre lui, & quoi-

» qu'elle ne réuſsît point par cette voie, elle le perdit néanmoins en ſuſcitant & en fomentant cette révolte, qui, à la longue, ruina Ali & ſa famille. » Ayesha ſurvécut quarante-huit ans entiers à Mahomet. Elle jouit d'une grande réputation dans ſa ſecte, qui l'appelloit *la Prophéteſſe* & *la Mere des fideles*. Elle étoit l'oracle vivant de ſa ſecte, qui la conſultoit dans tous les points difficiles de la loi, pour apprendre d'elle quel avoit été le ſens du Légiſlateur. Quelles que fuſſent ſes réponſes, elles étoient reçues comme des oracles, & ont toujours paſſé depuis, parmi eux, pour des traditions authentiques. Toutes leurs traditions qui compoſent leur Sunneh, viennent, ſelon eux, d'Ayesha, ou de quelqu'un des dix compagnons de Mahomet ; c'eſt ainſi qu'ils appellent ces dix hommes qui ſe joignirent les premiers à ce ſéducteur. Mais le témoignage d'Ayesha rend une tradition plus authentique. » Elle mourut à Médine la cinquante-huitieme année de l'hégire, qui répond à l'an de J. C. 678, ſous le Califat de Moavie, âgée de ſoixante-ſept ans.

AZURMI-DOKHT. *Voyez* ARZEMI-DOKHT.

AZZI DE FORTI. (*Fauſtine*) *Voyez* FORTI.

B A A

BAAT, (*Catherine*) ſçavante Suédoiſe du dix-ſeptieme ſiècle. Elle étoit très-verſée dans les belles-lettres. Les ſçavans de Suède ont extrêmement loué ſes Tables généalogiques des familles Suédoiſes, dreſſées & peintes par elle-même, & où elle rectifie, en pluſieurs endroits, les fautes que Jean Meſſénius a commiſes dans ſon Théâtre de la Nobleſſe de Suède. C'eſt dommage que cet excellent ouvrage n'ait pas encore été publié.

BABÉLIME d'Argos eſt comptée par Iamblique, dans la Vie de Pythagore, au nombre des femmes qui furent de la ſecte de ce philoſophe.

BABILONIENNES (*les*) étoient obligées, par une loi de leur pays, ainſi qu'on l'apprend d'Hérodote, liv. j, chap. 199, d'aller s'aſſeoir auprès du temple de Vénus *Militta*, pour attendre l'occaſion d'avoir affaire à quelque étranger. La loi n'en exemptoit aucune. Il falloit que toutes, riches & pauvres, belles & laides, ſatisfiſſent une fois en leur vie au deſir de la loi.

Les riches & grandes dames, acompagnées d'une foule de domeſtiques, attendoient le chaland dans leurs voitures. Toutes les autres formoient comme différentes haies, dans leſquelles elles étoient ſéparées les unes des autres par des cordes, de maniere qu'il y avoit des entrées & des iſſues, pour que les étrangers puſſent librement aller entre les rangs, les examiner toutes à leur aiſe, & choiſir celle qui leur plairoit le plus. Lorſqu'un étranger avoit fixé ſon choix, il jettoit, ſur celle qu'il avoit choiſie, de l'argent qu'elle étoit obligée de prendre, quelque modique que la ſomme pût être. Cet argent n'étoit pas pour elle. La loi le deſtinoit à des uſages religieux. On entend ce que cela veut dire. L'étran-

ger emmenoit à l'écart celle qui venoit de prendre ſon argent, & qui n'avoit pas plus droit de refuſer ſa perſonne, que ſon argent même, ſon devoir étant de ſe prêter au premier étranger qui voudroit jouir d'elle. Après qu'elle avoit rempli ce que la loi lui preſcrivoit, l'étranger faiſoit pour elle une priere à la déeſſe; priere ſans doute plus ou moins affectueuſe, ſelon qu'il avoit été plus ou moins content de la belle. Ils ſe ſéparoient enſuite. Alors ayant accompli l'expiation ordonnée par Vénus, elle s'en retournoit chez elle, bien ou mal ſatisfaite de l'étranger.

Cette loi, ſi l'on met à part les régles de la pudeur, n'étoit pas fort onéreuſe aux perſonnes belles ou jolies. Elles n'avoient pas beſoin d'étaler longtems pour trouver un heureux débit; mais les laides n'avoient pas lieu d'en être auſſi contentes. Il y en avoit qui reſtoient trois ou quatre ans en eſpalier, avant que le moment favorable d'obéir à la loi ſe préſentât. N'étoient-elles pas en droit de maudire une dévotion qu'il ne leur étoit pas libre de ne pas remplir? & quand enfin ce moment arrivoit, les dédommageoit-il de l'ennui de l'attente?

Au reſte, on ne ſe trompera peut-être pas, ſi l'on penſe que, dans un pays où la corruption des mœurs étoit extrême, le clergé, mâle ou femelle du temple de Vénus, imagina, pour groſſir ſon revenu, cette loi plus abſurde encore qu'elle n'étoit infâme.

BADAJOZ. (*Catherine*) *Voyez* CATHERINE DE BADAJOZ.

BADIUS, (*Perrette*] femme de Robert-Etienne. *Voyez* ETIENNE.

BAFFA, (*Françoiſe*) Vénitienne, qui fleuriſſoit vers 1540, ſe fit eſtimer par ſes poëſies, & paſſa pour n'être pas une des moindres verſificatrices de ſon tems. Pluſieurs écrivains, & ſur-tout le Doménichi, parlent d'elle avec éloge. On trouve de ſes vers dans le premier livre du Recueil intitulé: *Rime*

di diverſi, (poëſies de divers auteurs,) imprimé par Giolito, à Veniſe, en 1554.

BAFFO. (*la Sultane*) Nous ne ferons que copier ici ce que nous avons dit de cette femme, Tome I de l'Abrégé chronologique de l'Hiſtoire Ottomane, pages 604, 606 & 608.

Sous le règne de Selim II, des corſaires s'étant rendus maitres d'un vaiſſeau de la république de Veniſe, qui portoit à Corfou Baffo, noble Vénitien, qu'on en avoit fait gouverneur, ils furent ſurpris de l'extrême beauté de la fille de ce Baffo, qu'ils deſtinerent auſſi-tôt au ſerrail du Sultan. Mais réfléchiſſant ſur la paſſion de Selim pour le vin, qui le rendoit inſenſible aux plus beaux objets, ils aimerent mieux en faire préſent au prince ſon fils. Amurat III vit la jeune eſclave, & l'aima d'abord de l'amour le plus violent. Il en fit ſa favorite, & négligea pour elle toutes les beautés de ſon ſerrail. Etant monté ſur le trône en 1575, il la fit proclamer Sultane Aſéki, c'eſt-à-dire Impératrice concubine; car depuis Soliman II, nul empereur Ottoman n'avoit donné le titre d'Épouſe à ſes femmes. Dans la ſuite, la fidélité d'Amurat parut tenir du prodige.

La crainte qu'on eut du crédit de la Sultane, lui fit un grand nombre d'ennemis, que ſes rivales ne manquerent pas d'entretenir. Le grand Vizir, les Bachas & le Muphti repréſenterent au Sultan qu'il devoit uſer du privilége de la loi dans toute ſon étendue, en prenant pluſieurs femmes; que la mort pouvoit lui ravir le ſeul fils qu'il avoit, & que l'empire ſouffriroit de ce malheur, ſi Sa Hauteſſe ne conſentoit à le prévenir. Amurat ſe rendit aux raiſons de ſes courtiſans; &, paſſant tout d'un coup d'un excès à l'autre, il partageoit, dit-on, chaque nuit, ſon lit avec quatre à cinq concubines différentes. Neanmoins il revenoit toujours à Baffo, pour qui ſa tendreſſe ne paroiſſoit point diminuer.

Jalouſes d'une préférence auſſi conſtante, les Sul-

tanes firent entendre à l'Empereur que Baſſo ſe ſervoit de ſortiléges pour le retenir dans ſes chaînes. Amurat crut ce diſcours; &, comme cet empereur Romain, il fut tenté de faire donner la queſtion à ſa maîtreſſe, pour apprendre d'elle ſon ſecret. Il fit arrêter toutes les femmes qui la ſervoient, & tâcha, par les menaces & par les châtimens même, d'en arracher le prétendu crime de Baſſo. Les ayant trouvées toutes inébranlables, il eut honte à la fin de ſon extravagance, & courut ſe jetter aux pieds de la Sultane, qui voulut profiter de ce repentir pour obtenir ſa liberté; mais le Sultan, qui l'eſtimoit toujours, la retint auprès de ſa perſonne, ſans ceſſer pour cela de voir ſes nouvelles favorites. Il en aima juſqu'à trente, qui lui donnerent cinquante enfans.

Baſſo jouit d'une grande conſidération à la Porte pendant les règnes d'Amurat III & de Mahomet III, ſon ſucceſſeur. Elle eut même le maniement de toutes les affaires ſous ce dernier prince; mais comme elle n'avoit que de l'ambition, ſans aucun talent, elle mit pluſieurs fois l'empire à deux doigts de ſa ruine. Achmet I, ſon petit-fils, la relégua dans le vieux ſerrail à ſon avènement au trône, c'eſt-à-dire en 1603. On ignore en quelle année mourut cette princeſſe.

BAGHDAD KHATUN. C'étoit une princeſſe Tartare, une des plus rares beautés de l'Aſie. L'Emir Juban ſon pere, régent du royaume de Perſe ſous Abuſaïd, l'ayant, en 1323, donnée en mariage à un des plus puiſſans ſeigneurs du pays, Abuſaïd la demanda pour lui-même; & n'ayant pu l'obtenir, quoiqu'il n'exigeât rien en cela qui fût contraire aux loix, il déclara & fit à Juban une guerre ſanglante & opiniâtre.

BAGNO. (*Silvie de Somma, comteſſe de*) *Voyez* SOMMA.

BALAGNI. (*Renée de Clermont d'Amboiſe, femme de Jean de Montluc, ſeigneur de*) Quoiqu'il

paroiſſe naturel de renvoyer cet article à Clermont d'Amboiſe, ou même à Montluc, nous le laiſſerons pourtant ici, par la raiſon que tous ceux qui ont parlé de cette héroïne, ne l'appellent que *la dame* ou *la maréchale de Balagni*. Digne ſœur du brave Buſſi d'Amboiſe, elle alla trouver, en 1593, Henri IV à Dieppe, & gagna l'eſtime de ce généreux prince au point qu'il laiſſa la ſouveraineté de Cambrai au ſeigneur de Balagni, qui s'en étoit mis en poſſeſſion à la faveur des guerres civiles. Dès l'an 1581, il avoit été fait gouverneur de Cambrai par le duc d'Alençon; &, comme il étoit naturellement dur & orgueilleux, il ne s'étoit point mis en peine de ſe faire des amis & des créatures. Ce fut bien pis, lorſqu'il ſe vit ſouverain de Cambrai; il traita ſes vaſſaux avec hauteur, & tyranniſa ſes ſujets plus qu'il n'avoit fait juſqu'alors. Ceux-ci cherchoient depuis long-tems l'occaſion favorable de ſecouer le joug. Quelques-uns de leurs amis ou compatriotes, qui ſervoient dans le parti des Eſpagnols, perſuaderent au comte de Fuentes d'aller aſſiéger Cambrai; ce qu'il fit au mois de Septembre 1595. Les peuples d'Artois & de Hainaut, pour ſe délivrer de l'oppreſſion de Balagni, fortifierent l'armée Eſpagnole de plus de huit mille hommes; & l'évêque même de Cambrai, dans l'eſpérance de recouvrer les biens de ſon égliſe dont on l'avoit dépouillé, contribua de ſon argent à cette expédition. Les Cambréſiens virent avec la plus grande joie les préparatifs du ſiége. Réſolus de ſe ſouſtraire à la domination tyrannique de leur ſouverain; ils barricaderent les rues qui menoient à la citadelle; &, après avoir débauché deux cens Suiſſes de la garniſon, ils s'emparerent de la grande place; s'y retrancherent, & députerent au général Eſpagnol pour traiter de la reddition de la ville.

Balagni, ſurpris & furieux de la trahiſon des habitans, n'eut pas le courage d'aller ſe préſenter à eux; ſa femme, plus hardie, prit une pique à la main,

main, & descendit seule dans la grande place. Elle employa toutes les ressources de son éloquence pour ramener les habitans à leur devoir ; mais ce fut inutilement. Ils ouvrirent leurs portes aux Espagnols, & se joignirent à eux pour assiéger la citadelle. Notre héroïne en avoit repris le chemin, & ne cessoit d'encourager la garnison à se bien défendre. « Elle assistoit, dit le P. le Moine, à toutes les » factions des soldats ; elle visitoit les sentinelles & » les corps de garde ; elle haranguoit sur les bas- » tions, & donnoit chaleur aux corvées par sa pré- » sence & par son exemple ; & si, de bonne heure, » elle eût sçu gagner le cœur des habitans, la tête » du comte de Fuentes, & tous les bras de son ar- » mée se fussent lassés assez inutilement à ce siége. »

Ceux qui défendoient la citadelle de Cambrai, désespérant d'être secourus, capitulerent le 7 d'Octobre 1597. La dame de Balagni crut alors que mourir étoit quelque chose de moins fâcheux pour elle, que de rentrer dans le néant. Lorsqu'elle vit qu'on traitoit, elle s'enferma dans son cabinet où elle mourut de déplaisir, & perdit ainsi la vie avant que d'avoir perdu le titre de princesse.

BALLIANO. (*Marthe Bonanno-*) *Voyez* BONANNO. (*Marthe*)

BALLON, (*Louise-Blanche-Thérèse de*) fondatrice des religieuses Bernardines réformées, des congrégations de la Divine Providence & de S. Bernard, en France & en Savoye, fille de Charles-Emmanuel de Ballon, gentilhomme de la chambre du duc de Savoye, Charles-Emmanuel I, & qui fut dans la suite ambassadeur de ce prince en France & en Espagne, née, en 1591, au château de Vanchi, à cinq lieues de Genève, & à égale distance d'Anneci.

Dès sa plus tendre enfance, ses parens la consacrerent à Dieu, & la mirent, à l'âge de sept ans, dans l'abbaye de sainte Catherine, de l'ordre de Cîteaux, dont l'abbesse étoit sa parente. On lui donna dès-

lors l'habit de l'ordre, ſuivant l'uſage de ce monaſtère. Sa piété croiſſant avec ſon âge, elle fut admiſe au noviciat du conſentement de ſes parens qui étoient eux-mêmes pleins de piété. A l'âge de ſeize ans, elle fit profeſſion; ſes parens deſirerent que, pour l'édification de leur famille, une cérémonie ſi toûchante ſe fit dans leur maiſon. Dom Nicolas de Rhides, abbé régulier de Tamiers, & vicaire général de l'abbé de Cîteaux, reçut les vœux de la jeune religieuſe. Après la profeſſion, elle ſe hâta de ſortir de la maiſon paternelle, où l'on vouloit la retenir quelques jours, & s'enferma dans ſon couvent. S. François de Sales, qui étoit de ſa famille, ne contribua pas peu à ſes progrès dans la ſpiritualité.

Le ſaint évêque de Genève, ayant été prié par l'abbé de Cîteaux de travailler à la réforme du monaſtère de ſainte Catherine, qui étoit dans ſon diocèſe, & où l'on n'obſervoit plus ni régle ni diſcipline, entreprit cette réforme en 1608. Louiſe Ballon, qui en avoit déja conçu le projet, le vit exécuter avec plaiſir. Son exemple engagea quatre autres religieuſes à l'embraſſer. Ces cinq perſonnes jetterent les fondemens de la réforme, en 1622, à Rumilli, petite ville de Savoye: le 8 de Septembre, elles prirent poſſeſſion de leur chapelle; & le 21 du même mois, elles ſe revêtirent de l'habit de la réforme. Elles commencerent alors un nouveau genre de vie. Elles récitoient l'office au chœur; elles obſervoient un ſilence exact; ſeulement, après les repas, elles ſe permettoient un entretien d'une heure pour ſe récréer. Louiſe Ballon, d'une voix unanime, fut élue ſupérieure. Elle écrivit à S. François de Sales, pour lui demander la permiſſion de prendre le nom de *Filles de la Providence*: le prélat voulut qu'elles attendiſſent encore un an, pour voir ſi elles ſe rendroient dignes de ce titre. Ce terme étant expiré, elles prirent ce nom, qui leur fut confirmé par Jean-Fran-

çois de Sales, ſucceſſeur du ſaint évêque de Genève; mais le peuple a continué de les appeller *les religieuſes Bernardines reformées*. Leur nombre devint bientôt conſidérable; elles acquirent une grande maiſon à Rumilli, dans laquelle elles ſe tranſporterent le 24 de Mai 1624.

La mere Ballon fit enſuite un voyage à Grenoble; elle y mit la réforme dans un monaſtère, dont elle fut élue ſupérieure. Il fut permis à ces religieuſes de manger de la viande trois fois la ſemaine, de porter du linge, de ſe ſervir de matelas & de tours de lits. Elles voulurent ſe ſouſtraire à la juriſdiction des peres de l'ordre de Cîteaux; & malgré les obſtacles qu'on leur oppoſa, elles obtinrent, en 1628, un bref du pape Urbain VIII, qui les mettoit ſous la juriſdiction des ordinaires des lieux où elles s'établiroient.

La mere Ballon étendit ſon zèle dans différens lieux où elle fit divers établiſſemens. Elle en fit deux en France, l'un à Vienne en Dauphiné, l'autre à Lyon, qui furent ſuivis peu après de ceux de Toulon & de Marſeille. Les conſtitutions de ces religieuſes furent imprimées en 1631, & approuvées par le ſouverain pontife en 1634. La mere de Ponçonas, autre religieuſe, remplie de zèle, vint à Paris pour y faire un nouvel établiſſement; elle fit réimprimer les conſtitutions de la mere Ballon; mais elle prit la liberté d'y faire quelques changemens. La mere Ballon en fut choquée; la diviſion ſe mit entre ces deux religieuſes. La querelle fut pouſſée avec chaleur de part & d'autre. L'avantage demeura à la mere de Ponçonas, qui fit tant par ſes cabales, que les religieuſes de Rumilli dépoſerent la mere de Ballon; mais celles de Marſeille la conſolerent de cette diſgrace, en la choiſiſſant pour ſupérieure. Elle n'y reſta pas long-tems; l'activité de ſon zèle la conduiſit en différens lieux, où elle fit encore pluſieurs fondations. Elle termina enfin ſa carrière au mo-

naſtère de Seiſſel, le 14 de Décembre 1668, âgée de ſoixante-dix-ſept ans.

BALMONT, (*la comteſſe de Saint*) d'une illuſtre maiſon de Lorraine. Elle fut, à pluſieurs titres, l'honneur de ſon ſexe. Elle avoit ſçu joindre la fierté d'un militaire à la modeſtie d'une femme vertueuſe. Elle étoit belle: la petite vérole gâta un peu ſa beauté; mais cette femme extraordinaire ſe réjouiſſoit d'en être marquée, diſant qu'elle en ſeroit plus ſemblable aux hommes. Elle en recherchoit volontiers les exercices. Le comte de Saint-Balmont, qu'elle avoit épouſé, ne lui cédoit ni en naiſſance ni en mérite; ils vécurent enſemble dans une parfaite union. Le comte ayant été obligé de ſuivre le duc de Lorraine à la guerre, madame de Saint-Balmont prit le parti de ſe retirer à la campagne. Un officier de cavalerie étoit venu prendre un logement ſur ſes terres, & s'y comporta fort mal. Madame de Saint-Balmont, avec beaucoup d'honnêteté, lui envoya faire des plaintes qu'il mépriſa. Réſolue d'en tirer raiſon, elle lui écrivit un billet qu'elle ſigna *Le Chevalier de Saint-Balmont*. Elle lui marquoit dans ce billet, que le mauvais traitement qu'il avoit fait à ſa belle-ſœur, l'obligeoit à la venger, & qu'il le vouloit voir l'épée à la main. L'officier accepta le défi, & ſe rendit au lieu marqué. La comteſſe l'attendoit en habit d'homme. Ils ſe battirent; elle eut l'avantage ſur lui; &, après l'avoir déſarmé, elle lui dit galamment, « Vous avez cru, monſieur, » vous battre contre le chevalier de Saint-Balmont; » mais c'eſt madame de Saint-Balmont qui vous rend » votre épée, & qui vous prie, à l'avenir, d'avoir » plus de conſidération pour les prieres des dames. » Après ces mots, elle le quitta rempli de confuſion & de honte; il s'abſenta auſſi-tôt, & on ne l'a jamais revu depuis.

C'eſt ſans doute à cette dame de Saint-Balmont qu'on attribue une tragédie intitulée, *Les Jumeaux martyrs*, ou *Marc & Marcellin*, imprimée en 1650,

Cette piece n'a guères d'autre mérite que d'avoir été faite en quinze jours, comme on l'apprend dans l'Avis au lecteur; mais, si l'on en doit croire le même Avis, qui dit qu'elle a été imprimée à l'insçu de l'auteur, on conviendra que madame de Saint-Balmont auroit pu donner au public quelque chose de meilleur.

BAPTISTE SFORCE. (*femme sçavante*) *Voyez* SFORCE.

BARASSA, (*domna*) dame Provençale, de la maison de Barras, fut femme de Gasbert de Poycybot. C'est ainsi que Jean de Notre-dame l'appelle. C'étoit un gentilhomme Limosin, né dans le diocèse de Limoges, d'un pere, châtelain de Poycibot ou Poggibot. Son pere le fit entrer jeune dans le monastère de S. Lunart, c'est-à-dire S. Léonard. Il y fit son occupation de l'étude des belles-lettres & de la musique. Il apprit en même tems à bien chanter, & parvint à jouer agréablement de tous les instrumens de musique. Une dame de ses parentes, qui, sous prétexte de dévotion, alloit souvent le voir dans son couvent, lui fit honte de l'état auquel il se destinoit, en lui disant « que c'étoit grand dom-» mage qu'il passât ainsi sa vie dans une pareille pri-» son; qu'il valoit mieux qu'il vécût dans le monde, » que de croupir là dans la paresse & l'inutilité. » Les remontrances de cette dame l'ayant fait sortir de son monastère, il alla se présenter à Savari de Mauléon, dont la maison étoit ouverte à tous les gens de mérite; qui le combla de présens, & qui vanta ses poësies aux plus grands seigneurs de Provence.

Gasbert cependant devint amoureux de Barassa, pour laquelle il composa différentes piéces qui lui donnerent de plus en plus de la réputation. Mais Barassa, fière de sa naissance, lui dit « qu'elle ne » l'aimeroit jamais, qu'il n'eût été fait chevalier, » & que, lorsqu'il auroit obtenu cet honneur, elle » seroit fort contente de l'épouser. » Brûlant du de-

ſir de faire un mariage, l'objet de tous ſes vœux; il eut recours à Savari, qui ne tarda pas beaucoup à lui procurer l'honneur d'être armé chevalier, & qui lui donna même un revenu conſidérable. Rien ne s'oppoſant plus à ſon mariage, Baraſſa conſentit à l'épouſer. Ils demeurerent enſemble juſqu'à ce que Savari, partant pour aller en ambaſſade en Eſpagne, emmena Gasbert.

Baraſſa, reſtée ſeule, fut priée d'amour ſi vivement par un chevalier Anglois, qu'elle ſe rendit. Il la força de partir avec lui; la conduiſit à Arles, & bientôt après l'abandonna, ſans même lui dire adieu.

Gasbert cependant, revenant d'Eſpagne, & paſſant par Arles, logea chez une pauvre femme qui lui dit qu'elle avoit chez elle une très-jolie perſonne, qui ſeroit à ſon ſervice, s'il le vouloit. Il accepta l'offre pour la nuit. Il n'eut pas de peine à reconnoître ſa femme; & le lendemain matin, il l'obligea de venir à Avignon avec lui. Il l'y renferma dans un couvent, en faiſant entendre aux religieuſes que c'étoit une de ſes parentes.

Il eut tant de chagrin de ſa diſgrace maritale, que, de retour en ſa maiſon, il vendit tout ce qu'il avoit, & s'alla faire moine; les uns diſent au monaſtère de Pignan, les autres au monaſtère de Torondet, où depuis il ne voulut plus abſolument ni chanter ni faire des vers, quelque priere que lui fiſſent les plus grands ſeigneurs, & ceux qui faiſoient le plus de cas de ſes poëſies. Il avoit fait un poëme ſous ce titre : *Las Bauzias d'Amours* (les Joies de l'Amour.)

Il n'étoit pas ſeulement un très-bon troubadour; il ſervit avec honneur dans les troupes de Charles I, comte d'Anjou & de Provence, lorſque ce prince alla châtier pour la ſeconde fois les Marſeillois, qui s'étoient révoltés.

Il mourut dans ſon monaſtère en 1263. On trouve de ſes poëſies dans quelques manuſcrits de Florence;

& dans ceux du Vatican, cotés 3204, 3206 & 3207; & par-tout ſon nom eſt étrangement défiguré.

BARBARA, (*donna*) reine d'Angola, dans l'Afrique. Après la mort de la reine Zingha, ſa ſœur, en Décembre 1663, elle fut élue pour lui ſuccéder, le 19 du même mois. C'étoit une princeſſe très-zélée pour la foi chrétienne, qui avoit de bonnes qualités, mais nullement la force d'eſprit & le courage héroïque de la reine ſa ſœur. Elle mourut de vieilleſſe & d'infirmité, après deux ans de règne. *Voyez* ZINGHA.

BARBE, impératrice, fille d'Herman, comte de Cilléi, épouſa Sigiſmond, empereur, roi de Hongrie & de Bohême. Elle deshonora ſon rang & ſa naiſſance par la diſſolution de ſes mœurs; & dans ſes débauches, elle ménagea ſi peu la décence, qu'elle faiſoit publiquement des avances aux jeunes ſeigneurs de la cour. Sigiſmond étant mort en 1437, elle voulut contracter une nouvelle alliance avec Ladiſlas, roi de Pologne & puis de Hongrie, alors fort jeune. Des perſonnes pieuſes lui remontrerent qu'elle devoit imiter la tourterelle, qui, lorſque la mort lui a ravi ſon fidèle compagnon, reſte dans un veuvage perpetuel. « Si vous voulez, répondit » l'impératrice, que je ſuive l'exemple des oiſeaux » qui ſont privés de raiſon, pourquoi ne me propo- » ſez-vous pas plutôt pour modèle, les colombes & » les paſſereaux?

BARBE DE BRANDEBOURG, marquiſe de Mantoue. *Voyez* BRANDEBOURG (*Barbe de*)

BARBIA ORBIANA, (*Saluſtia*) impératrice Romaine. L'hiſtoire ne nous apprend rien de ce qui concerne cette princeſſe; on voit ſeulement par des médailles, qu'elle fut la troiſieme femme de l'empereur Alexandre-Sévère.

BARBIER, (*Marie-Anne*) ſçavante Françoiſe, a fleuri juſques vers le milieu de ce ſiécle. Elle étoit d'Orléans, & reçut dans cette ville une éducation qui développa bientôt ſes talens pour les belles let-

tres, & particulièrement ſon goût pour la poëſie. Etant encore fort jeune, elle faiſoit de jolis vers, où l'on remarquoit déja la fécondité de l'invention & les graces du ſtyle. Encouragée par ſes ſuccès, elle vint à Paris, & y fixa ſa réſidence. Après s'être exercée ſur de petits ſujets, elle oſa prendre un plus noble eſſor, & ſuivre les traces des Racine & des Quinaut. Le public applaudit à ſes ouvrages, quoique bien inférieurs à ceux de ces grands hommes.

Pour diminuer le mérite de Mlle Barbier, on a prétendu que l'abbé Pellegrin étoit auteur des piéces dramatiques attribuées à cette demoiſelle. Il ſe peut qu'il y ait eu la part que M. de Fontenelle eut depuis aux piéces de mademoiſelle Bernard, c'eſt-à-dire qu'il l'ait beaucoup aidée ; mais il n'eſt pas probable qu'il eût ſacrifié quatre tragédies & une comédie à la ſeule complaiſance. Il eſt certain d'ailleurs que mademoiſelle Barbier avoit beaucoup d'eſprit & de connoiſſance de la poëſie. Ses tragédies ſont *Arrie & Pætus*, qu'elle dédia par une épître en vers à madame la ducheſſe de Bouillon, repréſentée en 1702. *Cornélie*, mere des Gracques, dédiée à S. A. R. Madame par une épître en vers, repréſentée en 1703. *Tomyris*, reine des Maſſagètes, dédiée à madame la ducheſſe du Maine, repréſentée en 1707. *La mort de Céſar*, dédiée à M. d'Argenſon, conſeiller d'Etat. Ces piéces ont été imprimées la même année de leur repréſentation, de même que le *Faucon*, comédie en un acte en vers, repréſentée en 1719. Mademoiſelle Barbier a compoſé une cinquieme tragédie, intitulée *Joſeph*, qui n'a été ni repréſentée ni imprimée. On a d'elle encore trois opéra, ſçavoir, *les Fêtes de l'été*, dont la muſique eſt de Montclair, repreſentées pour la premiere fois le 10 de Juin 1716, *le Jugement de Paris*, paſtorale héroïque en trois actes, repréſentée le 21 de Juin 1718; & *les Plaiſirs de la campagne*, ballet en trois actes, donné pour la premiere fois le 10 d'Août 1719. Ces trois ouvrages ſont encore attribués à M. l'abbé Pellegrin.

BARBOSSA, (*domna*) que Jean de Noſtredame qualifie de Princeſſe, ce qui, peut-être, ne veut dire chez lui que Fille de très-grande qualité, étoit une demoiſelle Provençale, extrêmement belle, de mœurs honnêtes, d'une grace infinie, la plus aimable du monde, & bien inſtruite des ſept arts libéraux. Elle fut l'objet d'une partie des poëſies Provençales d'Aimeric de Belvezer.

Ce poëte étoit du château de Leſparre, dans le territoire de Bordeaux. Il étoit clerc, & ſe fit jongleur ou troubadour. Il devint amoureux d'une demoiſelle de Gaſcogne, que Noſtredame dit de la maiſon de la Valette, & que d'autres nomment *Gentile de Ruis*. Ce fut pour elle que ſa verve s'égaya; mais voyant qu'on parloit mal de ſa liaiſon avec elle, il quitta ſon pays pour aller à la cour de Raimond Bérenger, comte de Provence, à la louange duquel & de ſa femme Béatrix de Savoye, il compoſa beaucoup de vers qui furent eſtimés. Il reſta long-tems dans cette cour, parce qu'il y devint amoureux de Barboſſa. Entre pluſieurs piéces de vers qu'il fit pour elle, il y en avoit une dans laquelle il ſe plaignoit d'une réponſe dure qu'il avoit recue de cette demoiſelle, & qui l'avoit empêché de reparoître devant elle. Il ajoûtoit « qu'il mouroit du » deſir de la voir; & que, s'il pouvoit avoir ce » bonheur, il mourroit de plaiſir. »

Un jour qu'elle cauſoit avec lui dans une converſation chez la princeſſe Béatrix, fille de Raimond Bérenger, elle laiſſa tomber un gant, qu'Aimeric ſe hâta de ramaſſer, & qu'il lui rendit en le baiſant. Les autres demoiſelles, préſentes à la converſation, en reprirent en particulier aigrement Barboſſa, qui, ſecondée de la princeſſe Béatrix, leur repondit: » que les dames d'honneur ne pouvoient jamais ac- » corder aſſez de faveurs honnêtes aux poëtes qui » chantoient leurs louanges, & dont les poëſies les » rendoient immortelles. » Cette réponſe, dont Ai-

meric fut informé, fut cauſe qu'il fit deux chanſons; l'une adreſſée à Barboſſa ſur ſa réponſe même, & l'autre adreſſée à la princeſſe Béatrix.

Quelque tems après, Barboſſa ſe fit religieuſe, & devint abbeſſe du monaſtère de Monlèges en Provence. Comme il n'étoit pas permis de parler aux religieuſes de ce monaſtère, Aimeric conçut un tel chagrin d'avoir perdu ſa maîtreſſe, & d'être ſans aucune eſpérance d'avoir le plaiſir de la revoir encore, qu'il en mourut en 1264; ce qui nous fait connoître en quel tems Barboſſa vivoit. Depuis ſon entrée en religion, le poëte, ſon amant, fit un poëme intitulé *Las Amours de ſon Ingrata*, (les Amours de ſon Ingrate,) & le lui fit remettre peu de jours avant ſa mort.

Il y a en Italie des manuſcrits des poëſies d'Aimeric. Le Redi en avoit un en ſa poſſeſſion; & l'on en conſerve quelques autres à Florence. Les manuſcrits 3204, 3205, 3206 & 3207 du Vatican offrent auſſi quelques-unes de ſes poëſies.

BARCELONE, (*Bérengère de*) reine de Léon, de Caſtille & de Tolède. *Voyez* BÉRENGÈRE DE BARCELONE.

BARCLAI, (*Louiſe Débonnaire, femme du célèbre Jean*) étoit fille de Michel Débonnaire, tréſorier des vieilles bandes, & d'Urſine Deniſot. Ce fut à Paris que Barclai l'épouſa, vers la fin de 1605, ou au commencement de 1606, puiſque, cette derniere année là même, il étoit à Londres avec ſa femme, de laquelle il eut, pendant le ſéjour qu'il fit en Angleterre, un fils & une fille.

Il quitta l'Angleterre pour ſe retirer à Rome en 1616; &, quatre ans après, c'eſt-à-dire en 1620, ſa femme, ſon fils, & ſon beau-frere Jean-Louis Débonnaire l'allerent joindre dans cette capitale du monde Chrétien.

Louiſe Débonnaire y fit ſon mari pere d'un ſecond fils, dont le cardinal Maphée Barberin, qui fut depuis le pape Urbain VIII, fut le parrein.

Barclai mourut à Rome le 12 d'Août 1621, & fut enterré dans l'égliſe de S. Onuphre au Janicule. Son fils lui fit élever un tombeau de marbre à la porte du cimetière de l'égliſe de S. Laurent, hors des murs, vis-à-vis d'un tombeau que le cardinal Barberin avoit fait ériger pour Bernard Guglielmi, ſon précepteur. Soit par le choix du fils de Barclai, ſoit parce que l'artiſte n'avoit pas le génie de l'invention, ſoit enfin parce qu'on affecta ridiculement une vaine ſymmétrie, le nouveau mauſolée fut la copie exacte de l'ancien.

» L'épouſe de Barclai, femme accuſée d'être haute » & fière, dit Janus Nicius Erythræus, c'eſt-à-dire » Jean Victor Roſſi, dans ſa *Pinacothera*, part. 3, » n'eut pas plutôt vu cette parfaite reſſemblance » des deux tombeaux, que fâchée de ne pouvoir » pas abbatre tout-à-fait celui de Barclai, elle en » fit ſur le champ ôter ſon buſte, & le fit porter » chez elle. Elle ne pouvoit pas ſouffrir qu'on fît com- » paraiſon de ſon époux, illuſtre par ſa naiſſance, » & plus illuſtre encore par ſon eſprit & par ſa ré- » putation de ſçavant, avec un homme obſcur, un » petit eſprit, un pédant, comme elle diſoit. »

Guillaume Barclai, pere de Jean, étoit d'Aberdéen en Ecoſſe; & la maiſon noble dont il étoit & dont il portoit le nom, étoit alliée aux plus grandes maiſons de ce royaume, comme on le voit dans une patente du roi Jacques, I en Angleterre, & VI en Ecoſſe, laquelle eſt imprimée à la tête de l'*Argenis* de Jean Barclai.

Imagineroit-on que l'orgueilleuſe extravagance d'une Françoiſe, que dix ans de ſéjour en Angleterre n'avoient pas dû rendre plus modeſte, eût pu faire imaginer les ſottiſes qu'on va voir. Cet article pourra paroître inutile à quelques lecteurs; les gens de lettres n'en jugeront peut-être pas de même.

Mais auparavant il eſt à propos de dire que Jean Barclai, fils d'un pere Catholique, qui, par un at-

tachement ſincère à ſa religion, avoit abandonné ſa patrie, fut élevé dans la religion de ſon pere, & qu'il la profeſſa toute ſa vie. C'eſt une vérité conſtante. On le rendit pourtant ſuſpect ſur l'article de la religion. Cela devoit être. Il avoit des ennemis. Les plus conſidérables étoient les Jéſuites. Ils haïſſoient Guillaume & Jean Barclai, parce que, par les précautions du pere, qui les connoiſſoit & ne les aimoit pas, ils n'avoient pu venir à bout de mettre la main ſur le fils, dont les talens annonçoient un grand ſujet, dès le tems qu'il faiſoit ſes premieres études dans leur collége de Pont-à-Mouſſon. Ils haïſſoient ce dernier en particulier, parce que, par une apologie victorieuſe, il avoit vengé la mémoire de ſon pere, étrangement calomnié par le cardinal Bellarmin. Ajoûtons à ce motif de haine, que, quoique Jean Barclai n'eût fait qu'une fortune très-médiocre à Rome, des gens de lettres Italiens voyoient avec chagrin un étranger avoir quelque part à des faveurs, dont ils croyoient devoir ſeuls être les objets. Les Jéſuites lâcherent un de leurs enfans perdus ſur Barclai, qui fut accuſé d'avoir fait profeſſion de l'héréſie à la cour de Jacques I, ou du moins d'avoir bien voulu paſſer pour en faire profeſſion. Il ſe lava très-bien de cet injuſte & cruel reproche. Mais le vieux courtiſan de Philippe de Macédoine avoit raiſon, en conſeillant d'employer la calomnie contre ſes ennemis. La bleſſure qu'elle fait ſe ferme; mais il en reſte toujours la cicatrice. L'impudente accuſation intentée contre Barclai par le Jéſuite Eudémon Jean, fit une impreſſion qui ne put jamais s'effacer entierement.

Le Roſſi, qui prenoit plaiſir à dire du mal des gens de lettres dont il parloit, n'attaque pas directement la religion de Barclai; mais il la rend ſuſpecte, en diſant « que tous les Catholiques Anglois étoient » perſuadés qu'il avoit prêté ſa plume à Jacques I, » pour un ouvrage de ce prince contre l'égliſe Ro-

» maine. » L'Impériali, dans ſon Muſée ou Cabinet hiſtorique, garde moins de meſures, & dit ſans façon : » Que Barclai fit profeſſion en Angleterre de la re- » ligion Anglicane, & qu'il l'abjura pour aller à » Rome ; mais que l'on fut ſi peu perſuadé, dans cette » ville, de la ſincérité de ſa converſion, qu'après » ſa mort on fit ôter ſon buſte & l'épitaphe que » ſon fils avoit fait mettre ſur ſon tombeau. » Fréhérus, honnête Allemand, qui n'avoit point de raiſon de vouloir du mal à Barclai, dit, dans ſon Théatre des gens de lettres, « que les peres de la ſociété » de Jeſus voulurent qu'on ôtât la ſtatue & qu'on » effaçât l'inſcription, qu'après la mort de Barclai, » ſon fils avoit érigées à ſa gloire dans l'égliſe de » S. Laurent, hors des murs. »

Quelques uns de ces oiſifs de profeſſion, qui s'occupent de ſpéculations en l'air, n'ont pas voulu ſe perſuader que Louiſe Débonnaire eût eu la tête aſſez pleine de vent pour faire d'elle-même ce que le Roſſi raconte. Ils ont commenté tout à leur aiſe ſa folle action, en la combinant avec quelques circonſtances de la vie de Barclai. Leurs profondes méditations ont enfin vu, dans un ridicule caprice de femme, des ordres ſecrets émanés, à l'inſtigation auſſi ſecrette des Jéſuites, du tribunal de l'inquiſition. C'eſt d'après les vains propos de ces ſortes de gens, qui ſe ſont répandus de bouche en bouche, que l'Impériali, Fréhérus & d'autres ont parlé.

BARDI, (*ſœur Dea de'*) de Florence, religieuſe à Caſtel-Fiorentino, vivoit dans le quinzieme ſiécle. On a d'elle une Ode (*Canzone*) ſur la mort d'une Pie, dans le troiſieme livre des Œuvres burleſques de François Berni &c. imprimées à Naples, ſous le nom de *Florence*, en 1723.

BARINE, courtiſane de Rome, nous eſt connue par une Ode d'Horace, qui l'accuſe de perfidies. Elle faiſoit ſon métier.

BARONI, (*Adrienne Baſile, femme de Muzio*) étoit de Mantoue, ſœur du cavalier Baſile, poëte

Italien, & baronne de Pian-Carreta ; ſon mari étoit Napolitain.

Elle fut célèbre par ſa beauté, qui la fit appeller *la belle Adrienne* ; mais elle ne le fut pas moins par ſon eſprit, & par les charmes de ſa voix & les graces de ſon chant. Elle fut ſi fort admirée, que grand nombre de beaux eſprits compoſerent à ſa louange des vers, dont on fit un recueil qui parut en 1623, ſous le titre de *Teatro delle glorie d'Adriana Baſile.* (Théâtre de la gloire d'Adriène Baſile.) Elle eut deux filles, qui furent, comme elle, de grandes muſiciennes, ſur-tout celle qui fait l'objet de l'article ſuivant.

BARONI, (*Léonor*) fille de la précédente, naquit à Naples, & paſſa la plus grande partie de ſa vie à Rome. Elle ne fut pas auſſi belle que ſa mere; mais elle l'emporta ſur elle par la profondeur de la connoiſſance de la muſique, par la beauté de ſa voix, & par l'excellence de ſon chant. Ces talens étoient accompagnés d'un très-bel eſprit, d'une heureuſe facilité pour la poëſie dans ſa langue, de mœurs douces, & d'une conduite ſans reproche.

Elle fut célébrée comme ſa mere l'avoit été. Les beaux eſprits la chantèrent à l'envi les uns des autres; & l'on vit paroître en 1639, à Bracciano, un recueil de poëſies latines, grecques, italiennes, eſpagnoles & françoiſes, faites pour elle ſous ce titre : *Applauſi poetici alle glorie della ſignora Leonora Baroni.* (Applaudiſſemens poëtiques à la gloire de la ſignora Leonora Baroni.) Le Roſſi, dans ſa *Pinacotheca*, part. 2, confond le titre de ce recueil avec celui du recueil fait pour la mere de Léonor, & dit, en parlant d'une épigramme de Lelio Guidiccioni : « Je » l'ai lue dans le Théatre de Léonor Baroni, can- » tatrice admirable, où tous ceux qui dans Rome » excellent par l'eſprit & par le talent de la poëſie, » dans des vers tant italiens que latins, donnent » comme des eſpeces de cris de joie, & des ap- » plaudiſſemens à l'art ſingulier, & preſque divin » avec lequel cette perſonne chante. »

Il y a dans ce recueil quelques pièces de vers de Léonor. On en trouve d'autres d'elle dans un autre recueil, qui contient les pièces faites par les académiciens Humoriſtes, ſur la mort du célèbre Claude Fabri de Peyreſc, lequel avoit paru l'année précédente 1638 à Rome, avec ce titre : *Monumentum Romanum.* (Monument Romain.)

Mais, comme Léonor Baroni, quelque mérite qu'elle eût d'ailleurs, fut principalement célèbre par ſon chant, c'eſt par-là ſur-tout qu'il faut la faire connoître. Dans un petit recueil de divers Traités, donné par Saint-Uſſans à Paris en 1672, eſt un Diſcours ſur la muſique d'Italie, à la fin duquel l'éditeur a mis ces paroles : « Ce diſcours fut fait par M. Maugars, » prieur de S. Pierre de Mac, interprète du roi en » langue angloiſe, & d'ailleurs ſi fameux par la » viole, que le roi d'Eſpagne & pluſieurs ſouverains » de l'europe ont ſouhaité de l'entendre. » Voici donc ce que le ſieur Maugars dit de notre célèbre chanteuſe : « Elle eſt douée d'un bel eſprit ; elle a le ju- » gement fort bon pour diſcerner la mauvaiſe d'avec » la bonne muſique : elle l'entend parfaitement bien, » voire même elle y compoſe ; ce qui fait qu'elle » poſſede abſolument ce qu'elle chante, & qu'elle » prononce & exprime parfaitement bien le ſens » des paroles. Elle ne ſe pique pas d'être belle ; mais » elle n'eſt pas déſagréable ni coquette. Elle chante » avec une pudeur aſſurée, avec une généreuſe mo- » deſtie, & avec une douce gravité. Sa voix eſt d'une » haute étendue, juſte, ſonore, harmonieuſe ; l'a- » douciſſant & la renforçant ſans peine, & ſans faire » aucunes grimaces. Ses élans & ſes ſoupirs ne ſont » point laſcifs ; ſes regards n'ont rien d'impudique, » & ſes geſtes ſont de la bienſéance d'une honnête » fille. En paſſant d'un ton en l'autre, elle fait quel- » quefois ſentir les diviſions des genres enharmo- » nique & chromatique, avec tant d'adreſſe & d'a- » grément, qu'il n'y a perſonne qui ne ſoit ravi à » cette belle & difficile méthode de chanter. Elle

» n'a pas beſoin de mandier l'aide d'un thuorbe ou » d'une viole, ſans l'un deſquels ſon chant ſeroit » imparfait ; car elle-même touche les deux inſtru- » mens parfaitement. Enfin j'ai eu le bien de l'en- » tendre chanter pluſieurs fois plus de trente airs dif- » férens, avec des ſeconds & troiſiemes couplets, » qu'elle compoſoit elle-même. Il faut que je vous » diſe qu'un jour elle me fit une grace particulière, » de chanter avec ſa mere & ſa ſœur, ſa mere tou- » chant la lyre, ſa ſœur la harpe, & elle le thuorbe. » Ce concert, compoſé de trois belles voix & de » trois inſtrumens différens, me ſurprit ſi fort les » ſens, & me porta dans un tel raviſſement, que » j'oubliai ma condition mortelle, & cru être déja » parmi les anges, jouiſſant du contentement des » bienheureux. »

BARSÈNE *ou* BARSINE, fille du ſatrape Artabaſe, dont la mere étoit fille d'un roi de Perſe, fut femme de Memnon le Rhodien, le ſeul des généraux de Darius qu'Alexandre le Grand craignît ; & le ſeul capable de retarder ſes conquêtes, & de ſauver peut-être le royaume de Perſe, s'il ne fût pas mort avant la bataille d'Arbelles.

Barsène étoit d'une beauté peu commune : elle avoit l'eſprit doux & les mœurs honnêtes. Inſtruite de tous les uſages des Grecs, elle en parloit fort bien la langue.

Elle fut priſe avec la mere la femme & les filles de Darius ; & Parménion la voyant ſi belle, exhorta ſon roi d'en faire ſa maîtreſſe. Ce conſeil fut cauſe qu'Alexandre fit plus d'attention à la beauté de Barsène qu'il n'en eût fait ſans doute ; & cette captive fut, comme le dit Plutarque, la premiere femme qui lui fit connoître les plaiſirs de l'amour : il en eut un fils, auquel il donna le nom d'*Hercule*.

Barsène avoit deux ſœurs, qu'Alexandre maria dans ſa cour. L'une fut femme de Ptolémée, fils de Lagus, & l'autre d'Eumène.

BARTOLI, (*Minerve*) d'Urbin, vivant à la fin du

du ſeizième ſiécle, & dans le commencement du dix-ſeptieme, faiſoit agréablement des vers italiens; & l'on trouve quelque choſe d'elle dans les *Egloghe & Rime* (Eglogues & Poëſies diverſes) de Frédéric Ricciuoli, imprimées à Urbin en 1594, & dans le *Parnaſo de Poetici ingeni*, (Parnaſſe des eſprits poëtiques) qu'Alexandre Scaïoli, ſon auteur, fit paroître à Parme en 1611.

BARTON, (*Elizabeth*) née en Angleterre dans la province de Kent, vivoit ſous le règne de Henri VIII. On l'appelloit communement *la ſainte fille de Kent*. Elle avoit été long-tems affligée de convulſions terribles, qui lui tournoient la bouche & pluſieurs membres du corps. Son mal dura ſi long-tems, qu'elle contracta l'habitude de faire diverſes contorſions extraordinaires, & la conſerva même après ſa guériſon. Son curé crut qu'elle pouvoit tirer un parti très-avantageux de la facilité qu'elle avoit à faire des contorſions. Il lui conſeilla de feindre des extaſes, des raviſſemens, des accès d'un ſaint enthouſiaſme, pendant leſquels, en faiſant ſes contorſions, elle débiteroit des maximes dévotes, toutes contre la corruption du ſiécle, & principalement contre les hérétiques & les auteurs des nouvelles opinions.

Elizabeth Barton entra parfaitement dans les vues de ſon curé, & convainquit tous ceux qui la virent que l'eſprit de Dieu l'animoit intérieurement : ce ne fut pas ſeulement la populace qui fut dupe de ſes impoſtures; des docteurs, des prélats, les légats & les nonces du pape, Vasham, archevêque de Cantorberi, Fiſcher, évêque de Rocheſter, ſe laiſſerent prendre à ſes grimaces: Un prêtre & une fille ſe jouerent de toute l'Angleterre. Ils auroient ſans doute continué long-tems le même jeu, ſi la fille de Kent n'eût voulu parler ſur les affaires, & ſe mêler de faire des prédictions qui tendoient à ſoulever le peuple. Elle eut l'audace de déclamer publiquement contre le divorce de Henri VIII, &

assura que si ce prince épousoit Anne de Boulen, il perdroit sa couronne, & ne vivroit pas un mois après son mariage. On la fit arrêter; elle fut condamnée à mort comme criminelle d'Etat, le 22 d'Avril 1534. Fischer, évêque de Rochester, fut enveloppé dans sa disgrace, ainsi que le fameux Thomas Morus, quoique ce dernier n'eût eu simplement que la curiosité de la voir. Bien loin de la regarder comme une fille extraordinaire, il la traita de *sotte nonne* dans une de ses Lettres. Sandérus a voulu faire passer cette fille pour une prophétesse, parce que quelques-unes de ses prédictions se sont accomplies, entr'autres, que Marie régneroit avant Elizabeth.

BASILE, (*Adriène*) baronne de Pian-Carretto, femme de Muzio Baroni, & mere de Léonor Baroni. *Voyez* BARONI.

BASILINE, femme d'une naissance illustre, épousa Jules Constantin, frere de Constance le Grand, dont elle fut la seconde femme. Elle eut de lui Julien l'Apostat, qu'elle mit au monde l'an 551. On ne doute pas que Basiline n'ait été Chrétienne, puisqu'on trouve qu'elle a donné des terres à l'église d'Ephèse; mais il est probable qu'elle adopta l'hérésie des Ariens. La haine qu'elle fit éclater contre S. Eutrope, évêque d'Andrinople, le prouve assez. Ce fut elle en partie qui fut cause de l'exil & de la déposition de cet illustre prélat.

BASINE *ou* BAZINE, reine de France, femme de Childeric I. Elle étoit mariée à Bazin, roi de Thuringe, à la cour duquel Childeric, chassé de ses Etats par ses propres sujets, fut obligé de chercher un asyle. Il n'est pas bien certain qu'il prit d'abord de l'amour pour la femme de son bienfaiteur; mais on ne sçauroit douter que Basine n'en fût violemment épriſe. Lorsque Childéric fut retourné dans ses Etats, dont il se remit en possession par la fidélité de Vidomare, un de ses confidens, il fut surpris d'y voir arriver peu de tems après la reine de Thuringe, & ne put s'empêcher de lui demander le motif de

la démarche. « Je n'en ai point eu d'autres, lui ré-
» pondit Basine, que l'estime que je fais de votre va-
» leur, & que l'inclination que m'ont inspirée votre
» mérite & vos charmes. Si j'eusse cru trouver un
» prince plus aimable que vous au bout de l'univers,
» j'eusse été l'y chercher. » Childéric fut sensible à cette galanterie, & ne fit pas difficulté d'épouser Basine. Elle le rendit pere de Clovis, le premier roi Chrétien qu'ait eu la France.

Quelques-uns de nos premiers historiens, amis du merveilleux, ont fait, au sujet de Basine, un conte, qui peut servir du moins à faire croire qu'elle étoit une princesse de grand mérite. La nuit de ses nôces, disent-ils, elle pria son nouvel époux de garder une entière continence, de se lever, d'aller à la porte de son palais, & de lui dire ce qu'il y auroit vu. Childéric, trouvant dans cet avis quelque chose de très-respectable, s'y conforma scrupuleusement : il vint tout effrayé rapporter à la reine qu'il avoit vu des léopards, des licornes & des lions. Basine le rassura d'un ton d'oracle, & lui dit de retourner à la porte du palais : il y vit cette seconde fois des loups & des ours ; & la reine l'ayant renvoyé pour la troisieme fois, il n'apperçut plus que des chiens & d'autres petits animaux qui s'entre-déchiroient. Il demanda l'explication de ces visions à Basine : « Vous
» serez instruit, lui dit-elle ; mais pour cela il faut
» passer le reste de la nuit sagement, & au point du
» jour vous sçaurez ce que vous voulez apprendre. »
Childéric en passa par tout ce qu'elle voulut. Le lendemain, de grand matin, il réitéra ses instances. » Cher
» époux, lui dit Basine, n'ayez point d'inquiétude
» & écoutez attentivement ce que je vais vous dire :
» Les prodiges que vous avez vus sont une image de
» l'avenir ; ils représentent les mœurs & le carac-
» tères de toute notre postérité. Les lions & les li-
» cornes désignent le fils qui naîtra de nous. Les
» loups & les ours sont ses enfans, princes vigou-
» reux & avides de proie ; & les chiens, animaux

» aveuglément livrés à leurs passions, désignent » les derniers rois de votre race. Ces petits animaux » que vous avez vus avec les chiens, c'est le peuple » indocile au joug de ses maîtres, soulevé contre » ses rois, livré aux passions des grands, & mal- » heureuse victime des uns & des autres. » On ne pouvoit pas mieux caractériser les rois de cette premiere race, ajoûte l'auteur des Anecdotes de nos reines; & si la vision n'est qu'un conte, elle est assez bien imaginée.

BASINE, fille de Chilperic I roi de France, & d'Audovère, après avoir vu tuer son frere Clovis, qui fut assassiné secrettement à Noisi, au-delà de la Marne, par les ordres de la cruelle Frédégonde, fut deshonorée par les gens de cette indigne princesse, & envoyée à Poitiers, où elle prit l'habit de religieuse sous l'abbesse sainte Radegonde, dans le monastere de Sainte-Croix, en 580. Basine parut d'abord supporter son état avec patience; mais en 589 Leubouère ayant succédé à Agnès, qui n'avoit été que peu de tems abbesse après sainte Radegonde, Chrodielde, fille du roi Chérébert, qui étoit religieuse dans ce monastere, fit jurer à plusieurs de ses compagnes d'accuser leur abbesse de plusieurs crimes, afin de la chasser & d'avoir sa place. Elle attira Basine dans son parti; & ces revoltées sortirent au nombre de quarante au moins, malgré l'évêque Merouée, & s'en allerent à Tours à pied, & sans manger. Etant arrivées dans cette ville, très-lasses & presque épuisées de fatigue, elles s'adresserent à l'évêque S. Grégoire; & Chrodielde lui dit: « Je » vous supplie, saint évêque, de vouloir bien garder » & nourrir ces filles que l'abbesse de Poitiers a très- » mal-traitées, pendant que j'irai trouver les rois nos » parens, pour leur exposer ce que nous souffrons. » S. Grégoire la reprit avec douceur touchant cette fuite scandaleuse, & lui conseilla de s'adresser à l'évêque Merouée, pour corriger Leubouère si elle étoit coupable; mais Chrodielde résista aux sages

avis du prélat, & consentit seulement de demeurer à Tours le reste de l'hiver. L'été suivant, elle alla trouver seule le roi Gontran, à qui elle persuada ce qu'elle voulut ; & ce prince ordonna une assemblée d'évêques, pour prendre connoissance de ce différend. Chrodielde revint à Tours pour les attendre : mais elle y trouva les desordres bien multipliés, plusieurs des religieuses, compagnes de sa révolte, s'y étoient mariées, & avoient renoncé à leurs vœux. Chrodielde elle-même, ayant attendu vainement pendant quelque tems l'arrivée des évêques, revint avec le reste de ses compagnes à Poitiers ; & ayant assemblé une troupe de voleurs & de scélérats, elles s'emparerent de l'église de S. Hilaire, où les évêques de Bordeaux, d'Angoulême, de Périgueux & de Poitiers vinrent les trouver, pour les exhorter à finir ce scandale, & à retourner à leur monastere ; & sur leur refus opiniâtre, ils les déclarerent excommuniées. Mais les séditieux, que ces filles avoient assemblés, fondirent sur les évêques & le reste du clergé qui les accompagnoit, les fraperent rudement, & en blesserent plusieurs. Ensuite Chrodielde fit administrer les biens du monastere par des gens violens & déterminés au crime, & fit menacer Leubouère de la jetter par-dessus les murailles, lorsqu'elle seroit entrée dans Sainte-Croix. Le roi Childebert, informé de ces desordres, écrivit à Maccon, comte de Poitiers, d'arrêter ces violences. Pendant ce tems-là, Leubovère fut tirée par violence hors du monastere, & mise sous sûre garde auprès de Basine ; & le monastere de Sainte-Croix fut pillé. Il y eut des gens blessés & tués dans ce tumulte, qui eût été beaucoup plus loin si le comte Maccon, qui étoit venu avec main-forte, n'avoit dissipé les scélérats que ces religieuses révoltées avoient pris pour défenseurs, & n'avoit puni sévérement ceux dont on put se saisir. On trouva moyen de sauver Leubouère, que Chrodielde avoit commandé de tuer. Enfin, la sédition étant appaisée, les évêques as-

ſemblés à Poitiers, écouterent les plaintes de Chrodielde ; & après un mûr examen, ils le jugerent ſans fondement, & déclarerent Leubouère innocente. Baſine & les autres ſe réconcilierent avec elle, & Chrodielde n'ayant point voulu la reconnoître pour abbeſſe, Childebert lui donna la jouiſſance d'une terre, où elle ſe retira. Comme Baſine & ſes autres complices étoient toujours excommuniées, Childebert demanda, dans le concile de Metz, tenu en 590, qu'on levât l'excommunication ; ce qui fut accordé ; & Chrodielde même, quoique toujours opiniâtre, eut part à cette faveur.

BATARNAY, (*Françoiſe de*) fille aînée de René de Batarnay, comte de Bouchage, & femme de François d'Ailly, vidame d'Amiens, qui mourut en 1560. Françoiſe étoit encore fort jeune alors, n'étant âgée que de vingt-deux ans. Elle donna des larmes abondantes & ſincères à la perte de ſon époux, & chercha ſa conſolation dans les ſaintes rigueurs de la pénitence. Elle employa ſoixante années que dura ſon veuvage, à la prière, aux jeûnes, aux mortifications, à la pratique enfin de toutes les vertus chrétiennes. Elle traita ſon corps tendre & délicat auſſi rudement qu'avoient fait les anciens anachorètes, & les Paules, les Mélanies, les Euſtochium. Outre qu'elle jeûnoit preſque continuellement, elle paſſa vingt ans ſans ſe coucher, & les trois dernieres années de ſa vie, elle ſe coucha l'eſpace de deux ou trois heures par jour, & cela par obéiſſance aux ordres exprès de ſes directeurs.

Pluſieurs fois, elle eut deſſein de renoncer au monde, de quitter ſes richeſſes, & de s'enfermer dans un couvent ; mais le cardinal de Joyeuſe, ſon neveu, l'en diſſuada toujours, en lui remontrant qu'elle feroit plus de bien dans le ſiécle que dans le cloître. En effet, elle ne ceſſa point d'être la mere des pauvres, l'appui des orphelins, le refuge des malheureux, & fit en divers lieux beaucoup de fondations & de pieux établiſſemens. Elle mourut, comblée d'ans &

de mérites, dans la quatre-vingt-troiſieme année de ſon âge.

BATARNAY, (*Marie de*) ſœur de la précédente, courut la même carriere, & y fit des progrès non moins rapides. Elle fut mariée à Guillaume vicomte de Joyeuſe, maréchal de France, chevalier de l'ordre de nos rois, & leur lieutenant en Languedoc. Les vertus éminentes de Marie, & ſur-tout ſa grande douceur, la rendirent extrêmement chere à ſon époux. Ils vécurent l'un & l'autre dans une union parfaite ; & ce ne fut pas ſans beaucoup de peine que Marie, après avoir paſſé quelque tems en Languedoc, ſe vit obligée de quitter le vicomte pour ſe rendre aux inſtances de la reine Louiſe de Lorraine-Vaudemont, qui vouloit s'édifier par ſes exemples & par ſa converſation. Un autre motif plus preſſant la fit réſoudre à paroître à la cour ; ce fut le deſir de veiller ſur ſes enfans qui étoient au nombre de ſix, ſçavoir, Anne, duc de Joyeuſe ; François le Cardinal, archevêque de Narbonne ; Henri, comte de Bouchage, qui fut depuis duc de Joyeuſe, & mourut Capucin ; Antoine Scipion de Joyeuſe, grand-prieur de Toulouſe ; George de Joyeuſe, ſeigneur de Saint-Didier ; & Claude de Joyeuſe, ſeigneur de Saint-Sauveur, qui tous étoient en grande faveur auprès de Henri III.

Marie de Batarnay profita de l'éloignement de ſon mari, pour multiplier les dévotions, les mortifications & les pénitences, dont elle s'étoit fait de bonne heure une pieuſe habitude. La prière & la méditation étoient ſes plus cheres délices ; & ne trouvant pas que les jours fuſſent ſuffiſans à cet exercice, elle y joignoit ſouvent les nuits entières ; & lorſqu'accablée de laſſitude, le ſommeil appeſantiſſoit ſes paupieres, elle ſe ſervoit d'une chaiſe pour lit, ſommeilloit quelque tems, appuyée ſur ſon bras, & reprenoit bientôt ſes prières avec une nouvelle ardeur. Elle étoit toujours levée la premiere de ſa

maiſon. Ses premieres viſites étoient aux égliſes ; elle y paſſoit trois ou quatre heures de ſuite.

Dans ces jours de fêtes & de réjouiſſances auſquels Henri III témoigna, de la manière la plus éclatante, ſon attachement au duc de Joyeuſe, par les carrouſels, les joûtes, les tournois, les courſes de bagues, & mille autres exercices galans dont il voulut honorer les nôces de ce favori, notre pieuſe Marie, mere du duc, ſe tenoit renfermée dans ſon oratoire. Là, ſeule & à genoux, le cœur gros de ſoupirs, les mains & les yeux élevés vers le ciel, elle y adreſſoit les plus ferventes prières, de peur que tant de ſomptuoſités & de magnificences n'attiraſſent le courroux de Dieu ſur ſes enfans, & ſur la maiſon de Joyeuſe.

Jamais la proſpérité n'altéra ſon heureuſe tranquillité d'ame. Lorſqu'elle apprit, en 1583, que ſon ſecond fils François avoit été décoré de la pourpre Romaine, elle redoubla ſes prières pour que ce prélat fût un jour une des plus fermes colomnes de l'égliſe, & demanda pour lui la piété, la juſtice, & l'eſprit de lumière & de paix. Sa patience ne fut pas moins admirable que ſa modération. Ayant eu le malheur de perdre quatre de ſes fils & un époux qu'elle chériſſoit, elle fit pluſieurs fois à Dieu le ſacrifice de ſa tendreſſe, & continua de le ſervir avec zèle juſqu'à ſa mort.

BATILDE, BAUTEUR *ou* BAUDOUR, femme de Clovis II. Cette ſainte reine de France, illuſtre par ſa ſageſſe & par ſa piété, deſcendoit des princes Saxons d'Angleterre, d'où elle fut enlevée, étant encore fort jeune, ſoit par des pirates, ſoit par ſes propres parens, ſuivant la coutume des Anglo-Saxons qui vendoient leurs enfans. Quoi qu'il en ſoit, elle fut amenée ſur les côtes de France, & achetée par Erchinoald ou Erchevaldo, maire du palais, que l'on appelle communément *Archambaud*. Il la donna à ſa femme, dont elle gagna le cœur. « Batilde, dit un

» hiſtorien moderne, étoit parfaitement belle; ſa phy-
» ſionomie étoit heureuſe; & ſon eſprit juſte & délicat
» répondoit à tout ce que promettoit ſa phyſionomie.
» Ses charmes étoient ſoutenus non-ſeulement de ces
» graces touchantes, & ſans leſquelles la beauté n'eſt
» qu'un mérite imparfait, mais encore de beaucoup
» de vertu. » Le jeune roi Clovis II la vit chez la femme du maire, & prit pour elle la plus forte paſſion. On n'étoit point ſcrupuleux alors ſur les alliances. Clovis épouſa la belle Batilde, & la fit mere de trois princes, Clotaire III, Childéric II, & Thierri III.

Après la mort du roi, Batilde fut régente & tutrice de ſes enfans. Elle gouverna ſagement le royaume, durant la minorité de Clotaire III. Elle déféra beaucoup, dans les commencemens, aux conſeils d'Ebrouin, le plus grand homme d'Etat qu'ayent eus les rois de la premiere race; mais dans la ſuite, ſoit qu'elle craignît l'ambition de ce miniſtre, ſoit par quelque autre conſidération, elle lui donna pour compagnons dans l'adminiſtration des affaires, Léger, évêque d'Autun, & Sigebrand, évêque de Paris. Ces trois perſonnages ne demeurerent pas long-tems unis. Ebrouin laiſſoit à ſes confreres le moins qu'il pouvoit d'autorité. Ceux-ci vouloient éclairer les démarches d'Ebrouin. Les défiances, les jalouſies, les inimitiés ſe ſuccéderent inſenſiblement. Sigebrand fut aſſaſſiné. La reine, dégoûtée de la cour & de ſes intrigues, exécuta le projet qu'elle avoit formée depuis long-tems; ce fut de ſe retirer à l'abbaye de Chelles, près de Paris, qu'elle avoit fondée, ainſi que celle de Corbie. Elle y prit l'habit de religieuſe, & ſe ſoumit à l'abbeſſe qu'elle avoit établie, avec une humilité des plus édifiantes. Le reſte de ſa vie fut un modèle de douceur, d'obéiſſance & de ferveur. Elle mourut en réputation de ſainteté le 30 de Janvier 680, âgée de quarante-cinq ans.

Le pape Nicolas I la canoniſa. Elle fut enter-

rée dans la petite égliſe de Sainte-Croix à Chelles ; qu'elle avoit fait bâtir. Son corps fut transféré, le 17 de Mars 833, par Louis le Débonnaire, dans celle de la ſainte Vierge ; il repoſe à préſent ſous le grand autel de l'abbaye de Chelles.

BATISTA MALATESTA, ducheſſe d'Urbin. *Voyez* URBIN. (*Batiſta Malateſta*)

BATS, (*Violante de*) Eſpagnole de nation, ſe rendit célèbre au commencement du dix-ſeptieme ſiécle par ſon impudicité, & par la mort honteuſe à laquelle le parlement de Toulouſe la condamna. Tous les tems, & preſque toutes les nations ont produit des monſtres. On peut ranger dans cette claſſe notre Violante de Bats, qui, fâchée de ce que ſon mari ne lui laiſſoit pas la liberté de recevoir ſes galans, le fit aſſaſſiner au mois de Juillet 1608, par Arias Burdéus, moine Auguſtin, profeſſeur dans l'univerſité de Toulouſe, & par un conſeiller à la ſénéchauſſée, ſes plus intimes favoris. Ils furent ſecondés de pluſieurs autres ; & l'infortuné mari fut tué de dix-ſept coups d'épée & de couteau. Burdéus, convaincu d'adultère & de meurtre, fut condamné à perdre la tête, & à être enſuite écartelé ; ce qui fut exécuté au mois de Février 1609. Violante & pluſieurs de ſes amans furent auſſi punis du dernier ſupplice.

BATTIFERRI-AMMANNATI. (*Lavinie*) Voyez AMMANNATI.

BAUDONIVIE, religieuſe à Poitiers, vivoit ſur la fin du ſixieme ſiécle, & au commencement du ſeptieme. Elle fut élevée dans ſon enfance auprès de ſainte Radegonde dans le monaſtère de Sainte-Croix, que cette princeſſe avoit fondé à Poitiers. Radegonde vouloit que ſes religieuſes fuſſent également formées à la piété & aux ſciences. Baudonivie, entrant dans les vues de la fondatrice, fit de grands progrès dans les lettres & dans la vertu. Sainte Radegonde étant morte en 587, on ne trouva perſonne plus capa-

ble que Baudonivie d'écrire dignement la Vie de cette reine ; l'abbeſſe & les religieuſes, d'un commun accord, la prierent d'entreprendre cet ouvrage, & elle y conſentit. L'évêque Fortunat avoit déja écrit ſur le même ſujet. Baudonivie, ſans rien répéter de ce que ce prélat avoit dit, ſe borna à recueillir les faits qu'il avoit omis. L'ouvrage de Baudonivie ſe trouve dans le premier volume des Actes des Saints de l'ordre de S. Benoît.

BAULZETTE. *Voyez* BAUX. (*Huguette de*)

BAUX. (*N. de Glandèves, femme d'un ſeigneur de*) *Voyez* ASPREMONT.

BAUX, (*Clairette de*) dame de Berre, étoit, ainſi que Bérengère, de la très-ancienne maiſon provençale de Balz, en françois *de Baux*, en italien *di Balzo*, laquelle avoit des droits ſur le comté de Provence, & poſſéda la principauté d'Orange. Le pere de Clairette étoit ſeigneur de Berre.

Elle étoit belle & vertueuſe, & fut aimée de Pierre d'Auvergne, ſurnommé l'*Ancien*, célèbre poëte Provençal, qui fit pour elle grand nombre de chanſons, qu'il mettoit lui-même en muſique, & qu'il chantoit en ſa préſence.

Ce poëte, que Jean de Noſtredame nomme *Peire d'Aulvergne*, étoit, ſuivant le Moine des Iſles d'Or, fils d'un bourgeois de Clermont en Auvergne. Il étoit beau, bien fait, d'une phyſionomie agréable, très-inſtruit des lettres, & parlant de tout avec une très-grande liberté. Il fut le premier qui, dans ſa province, ſe mit à compoſer des vers en langue Provençale. Il vécut fort long-tems, & mourut ſous le règne de Charles I, comte d'Anjou & de Provence, & roi de Sicile, pluſieurs années après le maſſacre des François, appellé les *Vêpres Siciliennes*, qui lui fournirent l'occaſion de faire contre les Siciliens un *Servantès*, c'eſt-à-dire une ſatyre. Avide de gloire, il faiſoit très-peu de cas des autres poëtes & de leurs ouvrages. Il ſentit pourtant à la fin, que ſon

mépris pour les autres avoit dû lui faire tort ; ce qui fut cauſe qu'il compoſa dans ſa vieilleſſe une longue pièce à la louange de tous les poëtes de ſon tems, & ne s'oublia pas lui-même. Il la finit par dire « qu'il avoit la voix plus belle que tous les » autres ; & que, dès qu'il avoit eu pris de l'amour » en Provence, ſes poëſies avoient été ſupérieures » à celles de tous les poëtes du pays. » C'étoit annoncer qu'il s'eſtimoit beaucoup lui-même. On peut le lui pardonner, parce que véritablement il fut reconnu pour le meilleur verſificateur, le meilleur muſicien, & le *trouvere*, c'eſt-à-dire l'inventeur le plus ingénieux que la Provence eut eu juſqu'alors ; ce qui lui fit donner le ſurnom de *maître des troubadours*.

Il s'étoit ſi bien acquis l'eſtime & l'amitié des dames, que, toutes les fois qu'il leur chantoit ou leur récitoit quelques pièces, il en recevoit une récompenſe de celle qui lui plaiſoit le plus ; & le plus ſouvent c'étoit de la main de Clairette de Baux, comme étant la plus belle & la plus gracieuſe.

Il entreprit à la fin de ſa vie un poëme intitulé : *Lou Contract del Cors e de l'Arma* ; (le Contrat du Corps & de l'Ame ;) mais il ne le finit pas. Richard Arquier de Lambeſc, l'acheva dans la ſuite fort heureuſement.

Il fit auſſi quelques poëſies ſpirituelles, entre autres une Hymne (*Canzone*) en l'honneur de la ſainte Vierge. Cette pièce fut le modèle de celle que Pétrarque compoſa dans la ſuite ſur le même ſujet.

On trouve de ſes vers dans le manuſcrit 3204 du Vatican.

N'oublions pas de dire que Clairette de Baux fut une des préſidentes de la cour ſouveraine d'amour de Romanino.

BAUX, (*Huguette de*) dite *Baulzette*, de la même maiſon que les précédentes, étoit fille d'Hugues de Baux. Elle paſſa ſa jeuneſſe en qualité de fille d'honneur, auprès d'Eſmengarde, c'eſt-à-dire Ermen-

garde de Narbonne, femme de Roger, comte de Foix, & fut mariée dans la ſuite à Blacaſſe de Beaudinar, ſeigneur d'Aulps en Provence. Elle avoit de l'eſprit, & doit avoir un rang parmi les poëtes Provençaux.

Pendant qu'elle étoit à la cour d'Eſmengarde de Narbonne, elle fit la conquête du troubadour Pierre Roger, qui compoſa pour elle beaucoup de chanſons & d'autres vers. Suivant Hugues de Saint-Céſaire, hiſtorien des poëtes Provençaux, cité par Jean de Noſtredame, ce poëte obtint de ſa dame des graces exceſſives, & même les dernieres preuves d'amour. Cette aſſertion embarraſſoit Noſtredame, parce qu'il avoit ſous les yeux une chanſon d'Huguette, dans laquelle elle diſoit à Roger, « qu'elle » ne ſe ſoucioit de lui nullement, & qu'elle ne faiſoit aucun cas de tout ce qu'il compoſoit. » Il obſerve cependant que le Moine des Iſles d'Or, autre hiſtorien des poëtes Provençaux, étoit d'avis qu'Huguette n'avoit envoyé cette pièce à Roger, que pour cacher aux autres leurs amours, & que ce fut dans la même intention que Roger fit une pièce dont le titre étoit : *Contra la Dama di mala merce.* (Contre la Dame ſans merci.) Quoiqu'il en ſoit, ſon commerce innocent ou coupable avec Huguette, fut la cauſe de ſa mort ; quelques parens de la demoiſelle l'aſſaſſinerent en trahiſon.

Ce poëte eſt nommé *Peire de Rogier* dans un manuſcrit de la bibliothèque de Saint-Laurent de Florence ; *Peire Rogier* dans le manuſcrit 3204 du Vatican ; & *Père Roger* dans celui coté 3205.

Suivant ſa Vie, qui ſe trouve dans le premier des deux, il étoit d'Auvergne, & fut chanoine de Clermont ; mais Hugues de Saint-Céſaire, & le Moine des Iſles d'Or, qui devoient être mieux informés que l'auteur anonyme de cette Vie, avoient dit qu'il étoit chanoine d'Arles & de Nîmes. Jeune, avec une belle figure, de la naiſſance & de l'eſprit, il crut

qu'il figureroit mieux dans le monde que dans un cloître. Il quitta donc ſes bénéfices, & ſe mit à faire & jouer d'ingénieuſes comédies, qui lui donnerent de la réputation. Ce fut en allant de cour en cour, qu'il vint dans celle d'Eſmengarde de Narbonne. La Vie manuſcrite, copiée par divers littérateurs Italiens, comme Mario Equicola, le Velutelle & le Geſualdo, dit « qu'il reçut tant de faveurs d'Eſ-» mengarde, qu'il en devint amoureux ; qu'elle, » de ſon côté, l'aima tant, qu'elle ne lui refuſa rien » de ce que l'amour lui put faire deſirer ; qu'elle en » fut blâmée de toute ſa cour, & qu'elle fut obligée » de le renvoyer. » La même Vie ajoûte qu'il ſe retira près de Rambauld d'Orange. Mario Equicola dit qu'il célébra la comteſſe de Foix ſous le nom feint de *Torinaves*.

Au reſte, il vivoit ſous le règne de Robert, roi de Naples, & comte de Provence. Il mourut vers 1330 ; & ce fut ſans doute après ſa mort qu'Huguette de Baux fut mariée.

La comteſſe de Foix, dont il eſt parlé dans cet article, fut une des préſidentes de la cour d'amour, ſans doute de Gaſcogne, où le comté de Foix eſt ſitué. Le Creſcimbeni rapporte un de ſes arrêts dans ſa Traduction des Vies des poëtes Provençaux, par Jean de Noſtredame. C'eſt dans la remarque 3, ſur la Vie de Percivalle Doria, t. 2 de l'Hiſt. de la poëſie vulg. édit. de Veniſe 1730. La remarque contient neuf de ces arrêts. Il dit, p. 90, qu'ils ont été tirés, à ſa priere, par l'abbé Antoine-Marie Salvini, d'un ancien manuſcrit italien que Nicolas Bargiacchi, ſçavant illuſtre de Florence, avoit en ſa poſſeſſion, & dont le titre étoit *Libro d'Amore*. (Livre d'Amour.) Il eſt daté par le copiſte, du 10 de Décembre 1408. Voici l'arrêt d'Eſmengarde de Narbonne, mal nommée dans ce livre *Mingarde*; lequel le Creſcimbeni donne, p. 91. « Un homme » de cœur, de mérite, & ſage, demande l'amour

» d'une dame. Il en survient un autre de plus grand » mérite, qui demande de même à la même dame » son amour. Mingarde, comtesse de Narbonne, » juge ainsi cette cause : *La dame est maîtresse de* » *prendre celui qu'elle voudra, le bon ou le meil-* » *leur.* »

BAUX, (*Jeanne, dame de*) contemporaine de la belle Laure de Sade, maîtresse de Pétrarque. Elle ne fut pas moins illustre par les qualités de l'esprit & du cœur, que par la naissance. Elle fut une des dames, qui composerent la cour d'amour d'Avignon, lorsque les papes résidoient dans cette ville.

BAUX, (*Jeanne de Quiqueran, femme d'un seigneur de*) est une des dames de mérite, dont B. de Parasolo, chanoine de Cisteron, poëte Provençal, avoit fait éloge dans un livre qu'il avoit composé sur quelques hommes & quelques dames illustres.

BAUX, (*Fanette de*) femme de Bérenger de Pontevès, seigneur de Lambesc. *Voyez* LAMBESC.

BAVIERE. (*Elizabeth Charlotte de*) *Voyez* ELIZABETH-CHARLOTTE DE BAVIERE.

BAVIERE. (*Marie-Christine-Victoire de*) *Voyez* MARIE-CHRISTINE DE BAVIERE.

BAZINE. *Voyez* BASINE.

BÉATRIX, fille de Renaud comte de Bourgogne, épousa l'empereur Frédéric en 1156. Cette princesse, ayant entendu vanter la beauté & la magnificence de la ville de Milan, fut curieuse de voir cette ville célèbre ; mais sa curiosité lui coûta cher : le peuple indigné contre l'empereur Frédéric, qui lui avoit ravi son ancienne liberté, déchargea sa fureur & son ressentiment sur l'innocente Béatrix. Les séditieux arrêterent cette princesse, la mirent sur une ânesse, le visage tourné du côté de la queue, qu'ils lui firent tenir au lieu de bride ; & dans cet état, ils la promenerent dans toutes les rues de la ville, au milieu des huées du peuple.

L'empereur, outré de colère, ne tarda pas à tirer une vengeance éclatante de cet outrage. En 1163,

i vint mettre le ſiége devant Milan ; prit & raſa la ville juſqu'aux fondemens, à l'exception des égliſes ; il la fit enſuite labourer, & y fit ſemer du ſel au lieu de bled : tous ceux qui furent pris, furent obligés, pour ſauver leur vie, de tirer avec les dents une figue que l'on mettoit au derriere de l'âneſſe ſur laquelle l'impératrice avoit été miſe. Pluſieurs préférerent la mort à une ſi grande ignominie. C'eſt de-là qu'eſt venue cette ſorte d'injure aujourd'hui d'uſage chez les Italiens. Lorſqu'ils veulent ſe moquer de quelqu'un, ils lui montrent un doigt qu'ils élevent au-deſſus des deux autres, & lui diſent : » Voilà la figue. »

BÉATRIX DE PROVENCE, reine de Naples, de Sicile &c. fille de Raimond-Bérenger V, comte de Provence, & de Béatrix de Savoye. Comme elle étoit la principale héritiere de Raimond-Bérenger, pluſieurs princes prétendirent à ſa main. Elle fut accordée, en 1245, à Charles de France, fils du roi Louis VIII. Béatrix avoit trois ſœurs qui étoient reines ; Marguerite, mariée avec S. Louis ; Eléonor, femme de Henri III, roi d'Angleterre ; Sanche, qui avoit épouſé Richard, roi des Romains. Béatrix ſouhaitoit d'avoir le même honneur, & ſes vœux furent remplis. Charles ſon époux, fut inveſti des royaumes de Naples & de Sicile par les papes Urbain IV & Clément IV. Ce prince fut couronné à Rome avec ſon épouſe, le 6 de Janvier 1265. Béatrix ne jouit pas long-tems de ſa nouvelle dignité ; elle mourut à Nocera deux ans après ſon couronnement.

BÉATRIX DE SAVOYE, comteſſe de Provence ; fille de Thomas, comte de Savoye, & de Marguerite de Foucigni, épouſa en 1269, Raimond-Bérenger V, comte de Provence., & eut de ce mariage quatre filles. Cette princeſſe fonda, en 1248, un monaſtère de Dominicains, près de Siſteron, &, en 1260, une commenderie de l'ordre de S. Jean de Jéruſalem. On voit encore ſon tombeau dans l'égliſe de S. Jean d'Aix.

BÉATRIX

BÉATRIX DE PORTUGAL, ducheſſe de Savoye, fille d'Emmanuel roi de Portugal, & de Marie d'Aragon; dite *de Caſtille*, naquit à Lisbonne le 31 de Décembre 1504, & épouſa, en 1521, Charles III duc de Savoye. Cette princeſſe donna neuf enfans au duc ſon époux, & mourut au château de Nice, le 8 de Janvier 1538. Les hiſtoriens de ſon tems ont célébré ſa beauté, ſa ſageſſe, ſa vertu, & ſurtout la conſtance qu'elle fit éclater lorſque François I ſoumit la Savoye, & étendit ſes conquêtes juſqu'au Piémont.

BÉATRIX, fille de Hugues dit *l'Abbé*, & ſœur du roi Hugues Capet, fut mariée à *N*.... comte de Rhinsfeld. Elle ſe remaria depuis, en 954, avec Frédéric, ſeigneur de Bar, premier duc de la haute Lorraine ou Mozillane. Cette princeſſe mourut en 1005.

BÉATRIX DE SILVA, demoiſelle Portugaiſe. *Voyez* SILVA.

BÉATRIX PIA, dame de Ferrare. *Voyez* PIA.

BÉATRIX & BRIANDE D'AGOULT, célèbres dames Provençales du quatorzieme ſiécle, deſquelles la premiere étoit dame de Sault, & la ſeconde comteſſe de Lème, furent du nombre des dames les plus eſtimées entre celles qui compoſoient la cour d'amour qui ſe tenoit dans la ville d'Avignon, pendant que les papes y faiſoient leur réſidence.

BÉATRIX DE LORRAINE, ducheſſe de Toſcane, mariée, en premiere nôces, à Boniface, marquis de Montferrat, qui vivoit au commencement du onzieme ſiècle, & en ſecondes nôces, à Godefroi *le Barbu*, duc de la baſſe Lorraine, étoit, dit Benvenuto d'Imola, commentateur du Dante, une dame d'une grande vertu, & ſelon Muratori, qui parle d'après Donizon, méchant poëte latin d'Italie, une princeſſe d'une grande piété, d'une égale prudence, & d'un courage mâle. Sa plus grande gloire néanmoins fut d'avoir mis au monde la comteſſe

Mathilde, que ſes grandes qualités, & plus encore ſes bienfaits envers le ſaint Siége, ont rendue très-célèbre dans l'hiſtoire d'Italie.

BEAUDINAR. (*Huguette de Baux, dite* Baulzette, *femme de Blacaſſe de*) *Voyez* BAUX. (*Huguette de*)

BEAUJEU, (*Anne de France, dame de*) ducheſſe de Bourbon, fille de Louis XI. Cette princeſſe ſe diſtingua par un génie ſupérieur à ſon ſexe, par la pénétration de ſon eſprit, & les reſſorts de ſa politique. Elle étoit née pour gouverner. « C'étoit, dit » Brantome, une maîtreſſe-femme, un petit pourtant » brouillonne, ſpirituelle & bonne aſſez. » Louis XI, qui connoiſſoit le caractere de ſa fille, craignit que s'il lui donnoit un époux auſſi ferme & auſſi entreprenant qu'elle, elle ne ſe rendît trop puiſſante. Par cette raiſon, il lui fit épouſer Pierre de Bourbon, comte de Beaujeu, homme pacifique & d'un eſprit borné. Les confidens d'Anne diſoient que c'étoit attacher un vivant avec un mort, que de l'unir à un tel époux. Quoique le caractere du comte lui convînt ſi peu, elle fut heureuſe avec lui, contre ſon attente. Aſſez judicieux pour reconnoître qu'elle avoit plus d'eſprit que lui, ſon mari la laiſſa vivre à la cour & gouverner à ſon gré ſa maiſon; pour lui il ſe retira dans le Beaujolois.

Louis XI, quoique jaloux pendant toute ſa vie des talens de ſa fille, crut cependant qu'elle étoit ſeule en état de s'oppoſer aux factions des grands, & de faire régner en repos ſon frere Charles VIII. En mourant, il lui laiſſa par ſon teſtament l'adminiſtration du royaume, juſqu'à ce que ſon frere, qui n'avoit alors que treize ans, fût en état de gouverner par lui-même. Anne ſe fit un point d'honneur de remplir ſi bien ſon attente, que les peuples n'euſſent point à ſe repentir de ce choix. Mais l'exécution du teſtament de Louis XI ſouffrit de grandes difficultés. Le duc d'Orléans, depuis Louis XII, & le

duc de Bourbon, princes d'un grand mérite, prétendirent qu'ils devoient être préférés à une femme. Le duc d'Orléans étoit héritier préſomptif de la couronne; les courtiſans le regardoient comme devant être bientôt leur maître, parce que Charles VIII étoit d'une ſanté très-foible. Le duc de Bourbon, âgé de ſoixante ans, étoit reſpecté à cauſe de ſon expérience & des grands ſervices qu'il avoit rendus à l'Etat. Dans une circonſtance auſſi délicate, la comteſſe ſe comporta avec une prudence admirable. Elle engagea ſes deux compétiteurs à prendre les Etats pour arbitres du différend: il ſembloit qu'elle ne demandoit rien; ſa propoſition ne pouvoit être refuſée. Cette habile princeſſe, en les y faiſant conſentir, les mettoit dans la néceſſité de céder, puiſqu'en attendant la convocation des Etats, le roi qui devenoit majeur, déclareroit qu'il prétendoit avoir le droit de choiſir ſon conſeil. Les deux rivaux virent bien que, quelque mauvais que fût ce parti, ils n'en avoient point d'autre à prendre, parce qu'en refuſant les Etats pour arbitres, dès-lors ils s'attireroient la haine du public.

La comteſſe, pour avoir moins d'ennemis en tête, tâcha de gagner le duc de Bourbon. Elle lui repréſenta que, ſi les ſuffrages n'étoient pas pour elle, ils ſeroient pour le duc d'Orléans, & jamais pour lui; qu'ainſi, outre l'avantage qu'il trouveroit à laiſſer l'autorité dans la maiſon de Bourbon, elle lui offroit la charge de connétable de France. C'étoit le prendre par ſon foible. Depuis trente ans, cette charge étoit l'objet de ſon ambition; ainſi prudemment il prit le certain & quitta l'incertain. Après avoir remporté cet avantage, Anne ne s'endormit pas; & toutes ſes intrigues réuſſirent ſi bien, que les Etats, d'un commun accord, confirmerent la volonté de Louis XI. Il n'y eut que les députés de l'apanage du duc d'Orléans, qui y formerent oppoſition. Le duc fut piqué juſqu'au vif de l'affront qu'il venoit

de recevoir : il ne fut pas assez maître de son ressentiment contre la comtesse, & il lui échappa une vivacité dont il eut lieu de se repentir.

Un jour qu'il jouoit à la paume en présence du roi & de sa sœur, on contesta sur un coup qui fut laissé au jugement des spectateurs. La comtesse de Beaujeu décida aussi-tôt contre le duc d'Orléans. Le duc, naturellement vif & impétueux, aussi irrité contre le juge que contre sa décision, dit assez haut, « qu'il » n'y avoit qu'une P.... qui pût juger ainsi. » La comtesse ne fit pas semblant d'avoir entendu ce mot; mais lorsque la fougue du duc d'Orléans fut appaisée, il comprit qu'une personne qui avoit l'autorité en main, ne pardonnoit jamais une telle injure. Il apprit en même tems qu'on se disposoit à l'arrêter; ce qui le fit résoudre à quitter la cour. Il se retira chez le duc d'Alençon, & entraina plusieurs princes dans son parti. La guerre se fit de part & d'autre. La Trimouille se signala à la tête des armées, & notre héroïne au conseil. Le duc d'Orléans fut fait prisonnier à la bataille de Saint-Aubin, & remis entre les mains de son ennemie. Cettre princesse vindicative retint le duc en prison pendant trois ans.

La mort de François II, duc de Bretagne, lui donna lieu d'immortaliser son administration, en réuniſſant la Bretagne à la France ; mais elle diminua l'éclat de cette action en restituant à Ferdinand le Catholique le Roussillon & la Cerdaigne, sans même exiger la restitution de l'argent prêté. Un moine, qui étoit son confesseur, gagné par Ferdinand, lui fit accroire que Louis XI ne sortiroit point du purgatoire qu'elle n'eût fait cette restitution. Il est étonnant qu'une femme d'esprit ait pu goûter une pareille raison.

Charles VIII étant mort au mois d'Avril 1498, Louis, duc d'Orleans, monta sur le trône. Anne avoit tout lieu de craindre le ressentiment d'un tel ennemi; mais elle fut agréablement trompée. Louis fut plus

généreux qu'elle : il déclara que ce n'étoit point au roi de France à venger les injures faites au duc d'Orléans ; il lui conſerva même la place qu'elle avoit au conſeil. Cette princeſſe mourut le 14 de Novembre 1522 au château de Chantelle. Elle fut enterrée avec ſon mari au prieuré de Sauvigny en Bourbonnois. C'eſt elle qui a fondé les Filles de ſainte Claire de Gien, & les Minimes de la même ville.

BEAUME-MONTREUIL, (*Françoiſe de la*) femme de Gaſpard, ſeigneur de Tavannes, & maréchal de France, s'acquit beaucoup de réputation dans le ſeizieme ſiécle. Elle étoit ſi ſçavante & poſſédoit tellement à fond l'écriture ſainte, qu'elle eut la gloire de convertir un fameux Rabbin, qu'elle convainquit dans une diſpute réglée. Elle mérite à ce titre un rang diſtingué parmi les femmes doctes de la France.

BEAUMER, (*madame de*) dont les talens ſont connus du public, a travaillé quelque tems au Journal des Dames. On a d'elle auſſi un petit ouvrage *in*-12, qui porte pour titre : *Œuvres mêlées.*

BEAUMONT. (*madame le Prince de*) On ne ſçauroit mieux faire l'éloge de cette dame qui vit encore, qu'en diſant que ſes ouvrages ſont entre les mains de tout le monde. Ils joignent à l'agrément, à la délicateſſe, à la ſimplicité du ſtyle, une heureuſe fécondité d'imagination, un choix admirable des ſujets, une ſage économie de morale, le tout à la portée des jeunes lecteurs qu'elle veut inſtruire. Voici les titres de ſes principales productions : *Le Triomphe de la vérité. Le nouveau Magaſin* &c. *Education complette. Le Magaſin des Enfans. Le Magaſin des Adoleſcentes. Inſtructions pour les jeunes Dames qui entrent dans le monde ;* c'eſt la ſuite du précédent ouvrage. *Lettres de madame du Montier. Lettres diverſes. Cyran*, &c.

BEAUMONT, (*madame Elie de*) femme d'un avocat célèbre de cette capitale : tous deux eſtimés des gens de lettres par les productions de leur eſprit ; tous deux chéris de leurs connoiſſances par

les belles qualités de leur ame. Avec autant de modeſtie que de mérite, madame de Beaumont ne ſeroit peut-être connue que de notre ſiécle, ſi l'on ne ſçavoit, indirectement à la vérité, qu'elle eſt auteur, entr'autres ouvrages, des *Lettres du Marquis de Roſelle*, fiction ingénieuſe, où les ridicules de nos petits-maîtres ſont peints au naturel.

BEAUPRÉ, (*Marotte*) comédienne de la troupe qui fut appellée *la Troupe du Marais*, parce qu'elle s'établit dans ce quartier de Paris, au commencement du règne de Louis XIII. Ayant eu quelque différend avec une de ſes compagnes, nommée *Catherine des Urlis*, elle réſolut de ſe meſurer avec elle l'épée à la main. Catherine accepta le défi; & le théatre parut à toutes deux le rendez-vous le plus convenable pour faire briller leur adreſſe. Ce fut à la fin de la petite piéce qu'elles ſe battirent, dit Sauval, qui, ce jour-là même, ſe trouvoit à la comédie. Il ne nous aprend point ſi le combat fut meurtrier; ſans doute que l'iſſue en fut telle qu'elle devoit être, c'eſt-à-dire fort plaiſante.

BEAUVAIS. (*Eſther de*) *Voyez* ESTHER DE BEAUVAIS.

BEAUVAISIENNES. (*les*) *Voyez* HACHETTE. (*Jeanne*)

BEAUVILLIERS, (*Marie de*) fille de Claude de Beauvilliers, comte de S. Aignan, & de Marie Babou de la Bourdaiſiere, naquit, en 1574, au château de la Ferté-Hubert en Sologne, & fut élevée dès l'enfance au monaſtère de Beaumont-lés-Tours, auprès d'Anne Babou de la Bourdaiſiere, ſa tante, dont elle fut, dans la ſuite, nommée coadjutrice. Dès l'âge de douze ans, elle prit l'habit de l'ordre de ſaint Benoît, & fit profeſſion à ſeize ans; mais elle n'avoit alors pour vocation que le vœu de ſes parens, une fortune à ménager, & un grand nombre de freres & de ſœurs. M. Dufrêne, ſon beau-frere, lui fit donner, en 1598, l'abbaye de Montmartre. Henri IV la vit pendant le ſiége de Paris, & fut touché de ſes

charmes & de ſa jeuneſſe ; Marie étoit à peine âgée de dix-ſept ans. Elle ſuivit la cour à Senlis. Dans ce tems, une abbeſſe, ou une religieuſe de qualité, pouvoit ſortir de ſa maiſon pour éviter les déſordres des gens de guerre. Peu de tems après, elle reprit la route de Montmartre, & le roi lui donna, outre ſon abbaye, la ſeigneurie de Montmartre, des Porcherons & du Fort-aux-Dames. Le reſte de la vie de Marie de Beauvilliers fut un modèle de pénitence & de vertu.

L'abbaye de Montmartre, aujourd'hui ſi riche, n'avoit alors qu'un revenu de deux mille livres, & elle en devoit dix mille. Tout étoit ſaiſi & engagé, juſqu'à la croſſe de l'abbeſſe ; & dans tout le couvent, on ne trouva pas même de quoi meubler décemment ſa chambre. Ce n'étoit pas là le plus grand déſordre : les religieuſes vivoient dans une extrême licence ; les hommes entroient librement chez elles, & n'en ſortoient ſouvent que fort avant dans la nuit. Marie entreprit de réformer les abus les plus groſſiers ; mais elle vit auſſi-tôt toutes les religieuſes ſe ſoulever contre elle, comme autant de furies, & lui reprocher les premiers déréglemens de ſa jeuneſſe. Ces reproches ne firent que l'exciter davantage contre le mal que ſon exemple avoit autoriſé. La fureur s'empara des religieuſes, & leur ſuggéra le deſſein de l'empoiſonner. N'ayant pu réuſſir après deux tentatives, elles réſolurent d'employer le fer. Marie n'eût pas manqué d'être la victime de ſon zèle, ſi un de ceux qui étoient chargés de l'aſſaſſiner n'eût découvert le complot. Tous ces dangers ne purent ébranler ſon courage ; & ſans avoir recours à la violence, ſon adreſſe, ſecondée du crédit de M. Dufrêne & de l'autorité du roi, rempli d'eſtime pour ſes vertus, vint à bout d'établir la réforme. Pendant près de ſoixante ans qu'elle fut abbeſſe, elle eut la conſolation de donner l'habit à deux cens vingt-ſept filles, dont plus de cinquante ſortirent dans la ſuite pour aller réformer ou gouverner différens couvens de l'ordre de S. Benoît;

Marie mourut le 21 d'Avril 1657 à l'âge de quatre-vingt-trois ans, après avoir expié ſa foibleſſe par une conduite édifiante, & toutes les vertus d'une ſainte religieuſe.

BECTOZ, (*Claude de*) étoit fille de Jacques de Bectoz & de Michelette de Salvaing, l'un & l'autre iſſus de familles illuſtres dans le Dauphiné. La vertu, le ſçavoir & la piété de Claude la rendirent ſi recommandable, qu'elle fut non-ſeulement en eſtime dans toute la France; mais que ſa réputation paſſa les Alpes, & fut connue en Italie, où deux célèbres écrivains, Ludovico Domenichi & François-Auguſtin della Chieſa, l'ont jugée digne de leurs éloges; le premier dans ſon livre intitulé *Nobilta delle Donne*, après quelques détails ſur le mérite de Claude de Bectoz, qu'il appelle *madame Scholaſtique Bettona*, ajoûte: *Mori con lei la belta, la valore & la Corteſia inſieme*; paroles que le lecteur peut très-facilement entendre.

Auguſtin della Chieſa, depuis évêque de Saluces, nous apprend dans ſon *Teatro delle Donne illuſtre*, que Bettona ou Bectoz naquit dans un château ou village voiſin de Grenoble en Dauphiné, de parens nobles, & fut nommée *Claude*; mais que depuis, s'étant rendue religieuſe, elle prit le nom de *Scholaſtique*. Elle fit voir, dès ſes premieres années, qu'elle auroit un jour autant d'eſprit que de jugement; ce fut ce qui détermina un religieux nommé *Denis Fauchier*, à lui apprendre la langue latine & les belles-lettres. Elle y fit en peu de tems de ſi grands progrès, qu'elle ſurpaſſa de beaucoup toutes celles de ſon ſexe, qui ſe livroient à cette étude, & qu'elle égala même les hommes les plus ſçavans de ſon ſiécle. Elle a laiſſé des Poëſies latines & françoiſes, qui l'ont fait comparer à l'illuſtre Sapho; & des diſcours & des lettres, où, par le génie & la ſolidité de ſes ſentimens, elle a mérité d'être comparée aux philoſophes de l'ancienne Académie. Elle fut en commerce de lettres avec pluſieurs ſçavans de France

& d'Italie. Le roi François I ne ſe contenta pas de lui écrire. Etant à Avignon, il l'envoya viſiter de ſa part à Taraſcon, où elle avoit pris l'habit de religieuſe ; & la reine de Navarre, ſœur de ce prince, alla la voir dans ce monaſtère, dont elle fut depuis élue abbeſſe. Elle mourut en 1547, le même jour que moururent François I, & Henri VIII, roi d'Angleterre.

BECTOZ, (*Catherine de*) parente de Claude, fut auſſi religieuſe à S. Honoré de Taraſcon. Elle marcha ſur les traces de l'illuſtre abbeſſe de cette maiſon ; &, comme elle, ſe diſtingua par ſes vertus & par ſon ſçavoir.

BEDACIER. (*Catherine*) *Voyez* DURAND.

BÉGUINES, filles vivant en communauté, & engagées par des vœux ſimples à garder la chaſteté. Lambert Beggh fonda la premiere communauté de cet inſtitut à Liége en 1173. Il en ſortit un grand nombre de filles, qui allèrent s'établir à Nivelle en 1207, & de là ſe répandirent par toute la Flandre, en France & en Allemagne. Elle s'appellerent *Béguines* du nom de Beggh leur fondateur. Leurs maiſons, qu'on nomme *Béguinages*, comprennent pluſieurs maiſons renfermées dans un même enclos, avec une ou pluſieurs égliſes, ſelon le nombre des Béguines. Dans chaque maiſon il y a une prieure ou maitreſſe, & elles ne peuvent ſortir ſans ſa permiſſion : elles ne prennent l'habit qu'après trois ans de noviciat ; elles ne font point de profeſſion publique ; elles prononcent leurs vœux en particulier, & même au confeſſionnal, entre les mains du curé de la paroiſſe où le Béguinage eſt ſitué. Ces vœux ne ſont autre choſe qu'une promeſſe qu'elles font au curé & aux magiſtrats de garder l'obéiſſance & la chaſteté tant qu'elles demeureront dans le Béguinage. Elles en peuvent ſortir quand elles veulent ; mais on peut auſſi les en chaſſer.

Les Béguines d'Allemagne tomberent, dans la ſuite, dans des erreurs qui porterent le concile de Vienne à abolir leur état comme ſuſpect. En 1551,

ce décret eut auſſi lieu en France, où Philippe le Bel le fit exécuter; mais les Béguines conſerverent leurs établiſſemens en Flandres, où elles n'avoient donné aucun mauvais ſoupçon. Il y a peu de villes dans les Pays-bas où l'on ne trouve un Béguinage; & malgré le changement de religion il y en a un fort beau à Amſterdam, qui eſt habité par cent trente Béguines. Leur cloître eſt aſſez grand; & leur égliſe pour contenir aiſément douze cens perſonnes.

BEGUM SAHEH. *Voyez* JEHAN-ARA-BEGUM.

BEHN, (*Aphara*) dame Angloiſe, qui vivoit dans le dernier ſiécle, connue ſous le nom de *Jonhſon*. Elle étoit d'une bonne famille; & le ſieur Jonhſon ſon pere, avoit un établiſſement honnête à Cantorbery. Dans ſa plus tendre jeuneſſe, elle fit avec lui le voyage de Surinam dans les Indes occidentales. A ſon retour, elle fut préſentée au roi Charles II: elle rendit compte à ce prince de l'état de la colonie Angloiſe, avec tant de netteté & de préciſion, que le roi en fut charmé, & lui ordonna d'écrire l'Hiſtoire d'Oroonoko, prince Africain. Elle s'en acquitta avec ſuccès. Cette Hiſtoire, ou plutôt ce Roman, eſt ſon premier ouvrage.

Son pere & tous ſes autres parens étoient morts aux Indes; & elle étoit revenue ſeule. Quelque tems après ſon arrivée à Londres, elle ſe maria avec M. Behn, riche marchand Hollandois, établi dans cette capitale. Charles II connoiſſant l'intelligence & la pénétration de madame Behn, l'employa, pendant la guerre de Flandres, à pluſieurs négociations délicates, dont elle s'acquitta avec honneur; mais les miniſtres jaloux de ſes talens, ayant affecté quelques mépris pour ſes avis, elle en fut piquée, & réſolut d'abandonner la politique.

Elle tourna ſon génie du côté de la littérature. Ses poëſies ont fait long-tems les délices de Londres, & ont mérité l'eſtime des connoiſſeurs. Gildon lui donne toujours l'épithète d'*Incomparable*. On lui a reproché d'emprunter ſouvent des penſées

des poëtes François ; mais elle ſçavoit les préſenter ſous une forme nouvelle, & elle ſe les approprioit en quelque ſorte par le tour qu'elle leur donnoit. On pourroit lui reprocher avec plus de raiſon, de s'être écartée des règles de la pudeur & de la décence dans les pièces de théatre qu'elle a données au public. Quoique les poëtes dramatiques ſoient aſſez licentieux en Angleterre, ſon ſexe eût dû la rendre plus réſervée qu'un autre.

Sur la fin de ſes jours, elle s'appliqua à des ſciences plus ſérieuſes : la philoſophie, les mathématiques, la chronologie, la théologie meme l'occuperent tour-à-tour. Elle a donné une traduction Angloiſe des Mondes de Fontenelle, enrichie de notes. Madame Behn mourut le 16 d'Avril 1689. En 1747, on a traduit en françois le Roman d'Oroonoko. M. Souchers, poëte Anglois, a tiré de cet ouvrage le ſujet d'une tragédie. On prétend que le fond n'en eſt point romaneſque : il y a eu un Oroonoko, fils d'un roi du Cormentin en Afrique, enlevé par trahiſon & vendu aux Anglois de Surinam, de la même maniere à peu près dont madame Behn le rapporte dans ſon ouvrage : ce nègre, qui n'avoit point perdu avec la liberté le ſentiment de ſon illuſtre origine, ne put ſoutenir l'humiliation de ſon état ; il ſouleva pluſieurs autres nègres, & fut condamné à mort ſelon la loi des colonies.

BELLE-ISLE, (*Antoinette d'Orleans, marquiſe de*) fille de Léonor d'Orléans, duc de Longueville, & de Marie de Bourbon, ducheſſe d'Eſtouteville &c. épouſa Charles de Gondi, marquis de Belle-Iſle, qui périt, en 1596, à l'attaque du Mont-Saint-Michel. Elle renonça alors au monde, & prit l'habit de religieuſe Feuillantine à Toulouſe, ſous le nom de *ſœur Antoinette de ſainte Scholaſtique.* Cinq ans après, le roi Henri IV la fit ſortir de Toulouſe, pour être coadjutrice d'Eléonor de Bourbon-Vendôme, abbeſſe de Fontevrault. Mais ſon humilité lui fit regretter l'obſcurité où elle vivoit dans ſon premier

monaſtère ; elle tâcha d'obtenir du pape la permiſſion d'y retourner. On l'en empêcha. Après la mort de l'abbeſſe de Fontevrault, arrivée en 1610, elle refuſa conſtamment de prendre le titre d'Abbeſſe. Elle alla cacher ſes vertus dans le monaſtère de l'Encloiſtre de l'ordre de Fontevrault, diocèſe de Poitiers, où elle avoit établi la réforme. C'eſt-là qu'elle forma le projet d'une nouvelle congrégation qui fut nommée *du Calvaire*, qui devoit pratiquer dans toute ſa rigueur la règle de S. Benoît.

Elle commença, en 1611, d'exercer à ce genre de vie quelques filles pleines de ferveur ; & cette réforme commença à s'établir à Poitiers, en 1614. Le pape lui permit de quitter l'habit & l'ordre de Fontevrault, & d'emmener avec elle les filles de l'Encloiſtre qu'elle avoit formées. L'abbeſſe de Fontevrault s'y oppoſa ; mais le fameux pere Joſeph Capucin, employa ſa politique dans cette affaire importante, & leva les obſtacles qu'oppoſoit l'abbeſſe. Antoinette ſortit donc au mois d'Octobre 1617, accompagnée de vingt-quatre de ſes religieuſes, & alla prendre poſſeſſion du nouveau monaſtère du Calvaire à Poitiers. Elle y mourut le 25 d'Avril 1618.

BELLEVILLE. (*Jeanne de*) *Voyez* CLISSON.

BELLOT (*Madame*) fait honneur à la France & à ſon ſexe par ſes ouvrages. Les principaux ſont des *Obſervations ſur la Nobleſſe & le tiers Etat* ; des *Réflexions d'une provinciale ſur le diſcours de M. Rouſſeau ; Mélanges de littérature angloiſe ; Hiſtoire de Raſſelas ; Ophélie ; Hiſtoire de la maiſon de Tudor*, &c.

BEMBI, (*la bienheureuſe Illuminata*) religieuſe de ſainte Catherine à Boulogne, dans le monaſtère fondé par ſainte Catherine de Boulogne, & dans le tems même que cette ſainte en étoit abbeſſe, c'eſt-à-dire de 1446 à 1563, en compoſa la Vie, dans laquelle elle en inſéra les poëſies ſpirituelles. Cet ouvrage, dont le titre eſt *Specchio d'Illuminazione*, (Miroir d'Illumination) & qu'on n'a jamais imprimé, ſe trouve en manuſcrit dans quelques bibliothèques

d'Italie. Le Creſcimbeni le fait connoître dans ſon Hiſtoire de la Poëſie vulgaire, tom. 3 de l'édition de Veniſe 1730, pag. 291, article *S. Caterina de Bologna.*

BÉNEVENT, (*Ageltrude, Agiltrude, Agildrude* ou *Rachetrude, ducheſſe de Spolète & de*) & impératrice d'Occident, étoit fille d'Adelgiſe ou Adelchis II, & ſœur de Radelgiſe ou Adelchis II, & d'Aïon II, tous trois princes de Bénevent.

Elle fut mariée, on ignore en quel tems, à Gui, deſcendant, par les femmes, de la maiſon de Charlemagne, lequel, fait ou rétabli duc & marquis de Camerino, par l'empereur Charles le Chauve, en 876, devint duc de Spolète en 880; fut enſuite élu roi d'Italie, au mois de Mai 889, en concurrence de Bérenger, duc de Frioul & marquis de Tréviſe, élu roi l'année précédente, reçut, le 21 de Février 891, la couronne impériale des mains du pape Etienne V, & s'aſſocia, dans le mois de Février 892, ſon fils Lambert, encore fort jeune, qui fut couronné empereur par le pape Formoſe; qui fut le premier des empereurs d'Occident iſſus de la maiſon de Charlemagne par les femmes.

Ageltrude ne commence à paroître dans l'hiſtoire qu'au couronnement de ſon mari, comme empereur. Ce prince, le premier jour même de ſon empire, lui confirma, dans un diplôme daté de Rome, & publié par Muratori dans ſes Antiquités d'Italie, tous les biens qu'elle poſſédoit, ſoit à titre héréditaire, ſoit par donation de ſon mari.

Gui fut continuellement en guerre contre Bérenger; &, du 12 au 30 de Décembre 894, il mourut preſque ſubitement d'un crachement de ſang, entre Parme & Plaiſance, près du Taro, lorſqu'il s'occupoit à recouvrer ce qu'avoit conquis Arnoul, roi de Germanie, que Bérenger avoit imprudemment fait venir en Italie, après s'être rendu ſon vaſſal; qui, venu dans l'intention de dépouiller également Bérenger & Gui, s'étoit fait proclamer roi d'Italie; &

qui depuis avoit repaſſé les Alpes, pour aller faire la guerre à Rodolfe Welf, premier roi de la Bourgogne Transjurane.

La mort de Gui, grace aux talens d'Ageltrude, ne porta point de préjudice aux affaires de l'empereur Lambert ſon fils. Ce fut ſans doute à la ſollicitation de l'impératrice, que Foulques, grand ſeigneur François, archevêque de Rheims, & parent très-proche de Lambert, ſollicita par ſes lettres le pape Formoſe de veiller aux intérêts de ce jeune empereur, qu'il avoit lui-même couronné. Mais Formoſe étoit ami, de tous les tems, des princes de la branche Allemande, de la maiſon de Charlemagne; branche dont étoit Arnoul, roi de Germanie, fils naturel, ou peut-être fils légitime, n'ayant pas droit d'hériter du roi Carloman, fils du roi Louis le Germanique, l'un des fils de l'empereur Louis le Débonnaire. Ce pape, qui faiſoit peu d'uſage de la bonne foi dans ſa conduite, endormit l'archevêque Foulques de belles paroles. Il lui diſoit dans une lettre, » qu'il avoit de Lambert le même ſoin qu'un pere » en pourroit avoir; qu'il l'aimoit comme ſon cher » fils, & qu'il vouloit vivre avec lui dans une union » inaltérable. »... Dans une ſeconde lettre, « il ap- » plaudiſſoit aux ſollicitations de l'archevêque en » faveur de Lambert, avec lequel il ſe diſoit uni » par une paix ſi ſolide, & par une amitié ſi ſin- » cère, qu'aucun effort des méchans ne pouvoit les » ſéparer. » Dans le même tems, il exhortoit par d'autres lettres, & par des députés, Arnoul de revenir en Italie, & de ſe rendre même à Rome. Lambert cependant, guidé par les conſeils de ſa mere, ſe mit, quoique très-jeune, à la tête de ſes troupes, &, ſecondé ſans doute par de bons généraux, continua de recouvrer ce qu'Arnoul avoit conquis. On trouve que le 4 de Mai 895, il étoit maître de Pavie, puiſque, par un diplôme daté ce jour-là de cette ville, il en fit une donation à l'impératrice ſa mere.

Arnoul, cédant aux inſtances de Formoſe, revint

en Italie au mois de Septembre de la même année. Il paſſa l'hyver en Toſcane, & ſe mit en marche pour Rome, au printems de 896. A ſon arrivée près de cette ville, il trouva qu'Ageltrude, qui ne manquoit ni de tête ni de courage, l'avoit prévenu. Réſolue de ſoutenir les droits de ſon fils, elle étoit entrée dans cette ville avec un bon corps de troupes, & l'intention de défendre en même tems Rome & la cité Léonine, que l'on nomme aujourd'hui *le Bourg de Saint-Pierre*; &, comme elle avoit ſans doute reconnu la duplicité de Formoſe, elle avoit accordé ſa confiance à la faction des ennemis de ce pape, qui l'avoient mis en priſon. Arnoul prévoyant que les Romains, encouragés par la préſence & ſoutenus par les troupes d'Ageltrude, feroient une ſi vigoureuſe défenſe, qu'il ne retireroit de ſon voyage que la perte de ſon armée, fut tenté de s'en retourner. Si l'on s'en rapporte à ce que Luitprand, évêque de Crémone, dit au chap. 8 du 1er livre de ſon Hiſtoire, on regardera comme la cauſe de la priſe de Rome par Arnoul, un petit évènement qui ne peut paroître aux gens ſenſés qu'un mauvais conte. Il dit « qu'un liévre qui couroit près » du camp d'Arnoul, effrayé par les grands cris » des ſoldats, s'enfuit vers les murs de Rome; que » la fuite de ce liévre, priſe par les Romains pour » être de mauvais augure, abbatit leur courage; que » les troupes d'Arnoul s'en étant apperçues, donnerent l'aſſaut à la cité Léonine, qu'ils prirent, » & que les Romains capitulèrent ſur le champ. » Luitprand, auteur bien informé des événemens de ſon tems, n'eſt d'aucune autorité pour tout ce qui précède. Il n'en parle preſque jamais que d'après de vaines traditions populaires. Nous n'avons aucun détail concernant le ſiége de Rome; & nous ſçavons uniquement que cette ville fut emportée d'aſſaut; que Formoſe fut délivré de priſon par Arnoul, qu'il couronna empereur le 17 d'Avril; que le nouvel empereur ne ſéjourna que quinze jours à Rome; qu'il

y donna les ordres néceſſaires pour le gouvernement de la ville, & pour la ſûreté du pape ; qu'il fit arrêter Etienne & Conſtantin, deux des principaux barons de Rome, que l'on ſoupçonnoit d'avoir aidé l'impératrice à s'introduire dans la ville, & qu'il les envoya chargés de chaînes en Bavière ; enfin qu'il reçut, dans la baſilique de S. Paul, le ſerment de fidélité des Romains. En voici la formule : « Je jure » par tous ces myſtères de Dieu, que, ſauf mon » honneur & la fidélité dûe au ſeigneur Formoſe » pape, je ſuis & ſerai, tous les jours de ma vie, » le féal de l'empereur Arnoul, & que je ne m'aſ- » ſocierai jamais avec qui que ce ſoit, pour lui man- » quer de fidélité ; que je ne prêterai jamais ſecours, » ſoit à Lambert, fils d'Ageltrude, ſoit à la mere » elle-même, pour les aider à ſe maintenir dans » leur dignité ſéculiere, ſoit à quelqu'un des leurs » ou de leurs vaſſaux. » Arnoul partit enſuite de Rome, en y laiſſant pour commiſſaire un ſeigneur Allemand, appellé *Farold*. Pendant que ſes troupes entroient dans cette ville, Ageltrude, comme on l'apprend de la Chronique de Réginon, en étoit ſortie ſecrettement par un autre côté, pour aller rejoindre l'empereur Lambert à Spolète. Arnoul y conduiſit ſon armée, & forma le ſiége de la place. Mais ſurpris tout-à-coup d'un mal de tête, auquel Réginon donne le nom de *paralyſie* ; au lieu de continuer le ſiége, il ne ſongea plus qu'à s'échapper d'Italie, n'oſant pas s'arrêter dans un pays où, par ſes projets ambitieux & par ſes cruautés, il s'étoit fait un très-grand nombre d'ennemis. Ainſi, forçant les marches, il retourna même avant la fin de Mai, par la vallée de Trente en Bavière. Le chap. 9 du 1er livre de Luitprand, ne s'accorde pas tout-à-fait avec ce récit. On y voit que la maladie ſubite d'Arnoul fut attribuée à l'adreſſe de l'impératrice Ageltrude, aſſiégée par cet empereur dans le château de Fermo. Elle réuſſit, dit l'hiſtorien, à gagner à force d'or un domeſtique d'Arnoul, par lequel elle lui

lui fit donner un ſomnifère, qui lui dérangea l'eſprit & la ſanté, de maniere que l'un & l'autre ne purent jamais ſe rétablir. Ce n'eſt là ſans doute qu'un vain propos du peuple, toujours enclin à regarder certaines maladies, ſur-tout des grands ſeigneurs, ou comme ſurnaturelles, ou comme des effets de la méchanceté des hommes. Ce que Luitprand dit là mérite d'autant moins de croyance, que, dans ce chapitre & les ſuivans, il ne fait qu'entaſſer fauſſetés ſur fauſſetés. Ageltrude & Lambert mirent promptement à profit la retraite d'Arnoul. Dans l'eſpace d'aſſez peu de jours, ils ſe virent maîtres de ce qu'il leur reſtoit à recouvrer dans la Lombardie, & principalement de Milan. Leur autorité fut auſſi rétablie entièrement dans Rome.

Cette même année 896 offre autre choſe, qui fait honneur à l'habileté courageuſe d'Ageltrude. On ne trouve pas dans l'hiſtoire qu'elle ait eu d'autres enfans que l'empereur Lambert. Il plaît cependant au comte Campelli de lui donner, dans ſon Hiſtoire de Spolète, pour ſecond fils un Gui, que l'anonyme de Salerne, hiſtorien Lombard, confond avec l'empereur Gui, dont ce devoit être le neveu, comme on le voit dans l'Abrégé chronologique de l'hiſtoire d'Italie. Ce prince y eſt mis au rang des ducs de Spolète, & comté Gui IV; mais on y montre que, ſous les titres de Duc & de Marquis, il ne dut être que le gouverneur général du duché de Spolète, & de la Marche de Camerino, parce qu'on ne trouve nulle part que les empereurs Gui & Lambert ſe ſoient jamais deſſaiſis de ces Etats, où même ils faiſoient leur principale réſidence.

Après avoir fait connoître ce Gui, parlons des choſes auſquelles Ageltrude devoit prendre un intérêt particulier. Son frere Radelgiſe II, devenu prince de Bénevent en 881, ne le fut que juſqu'en 884, que ſes ſujets, peu ſatisfaits de ſon gouvernement, le chaſſerent, & mirent en ſa place ſon frere Aïon II. Celui-ci mourut en 890, laiſſant pour ſucceſſeur Urſe ſon fils, qui n'avoit

che, & la conduite qu'il tint enſuite, ne lui gagnerent pas l'affection des Béneventains. Il ne fut pas long-tems leur prince. L'anonyme de Bénevent, hiſtorien Lombard, dit « qu'un an & huit mois » s'étant écoulés, depuis que les Grecs furent chaſſés » de Bénevent, l'impératrice Ageltrude y fit ſon » ſon entrée le 31 de Mars, & que, peu de jours » après, elle rétablit dans cette principauté ſon frere » Radelgiſe, qu'on avoit chaſſé depuis environ douze » ans. » Le même hiſtorien dit auſſi, « que le » marquis Gui ſe rendit à Spolète, parce qu'il avoit » envie de voir l'empereur Lambert & l'impératrice » ſa mere, qui l'un & l'autre étoient ſur le point » d'aller à Rome viſiter les tombeaux des apôtres, » où Gui lui-même avoit deſſein d'aller. » On ne peut pas ſe diſpenſer de ſuppléer au peu que dit cet anonyme, qui, ſeul entre les hiſtoriens, parle du rétabliſſement de Radelgiſe, confirmé d'ailleurs par différentes chartres. Il eſt naturel de penſer que Radelgiſe II s'étoit retiré près de l'impératrice ſa ſœur, qui n'attendoit qu'une occaſion favorable pour le rétablir. Il n'eſt pas moins naturel de croire que, comme on étoit à Bénevent peu ſatisfait de la conduite de Gui, quelques mécontens ſolliciterent en ſecret Ageltrude de leur rendre ſon frere, leur prince naturel; &, cela ſuppoſé, l'on peut dire avec l'Abrégé chronologique de l'Hiſtoire d'Italie : « Ce » ne fut pas volontairement que Gui rendit la prin» cipauté de Bénevent à Radelgiſe II.... Il eſt vrai» ſemblable que l'impératrice fit reſter à Spolète le » duc Gui près de l'empereur; qu'elle prit avec elle » quelques troupes qui s'emparerent de Bénevent, » & que ce fut d'autorité qu'elle rétablit ſon frere. » Ces derniers mots ne ſont point hazardés. Ageltrude ſe conduiſit à Bénevent comme ſuzeraine. On trouve dans la Chronique de S. Vincent de Volturne, un plaid, qu'elle fit tenir dans le palais de Bénevent par le Gaſtalde Louis, en ſa préſence & en celle du prince Radelgiſe.

L'empereur Lambert mourut d'une chute à la chaſſe, au commencement d'Octobre 998 ; & ſa mort fit reconnoitre Bérenger pour ſeul roi d'Italie. Les circonſtances obligerent Ageltrude de traiter avec ce prince ; mais elle traita comme une princeſſe habile qu'elle étoit. Elle ſe fit donner par Bérenger deux riches monaſtères en commende, & confirmer la poſſeſſion de tous les biens qu'elle avoit. Elle tourna d'ailleurs ſi bien l'eſprit de ce prince, qu'il écrivit de ſa main au bas de leur traité : « Je » Bérenger, roi, promets à vous, Ageltrude, veuve » de Gui, ci-devant empereur, que, dès à préſent » & pour toujours, je ſuis votre ami de la meilleure » manière qu'un ami puiſſe l'être pour ſon ami. Je » ne vous ôte, & je ne ſouffrirai jamais qu'on vous » ôte quoi que ce ſoit de ce que les empereurs Gui » & Lambert, ſon fils, vous ont accordé. »

Depuis ce traité, l'on ne trouve plus rien qui concerne Ageltrude, ſi ce n'eſt une charte que le Campi rapporte dans l'*Appendix* de ſon Hiſtoire Eccléſiaſtique de Plaiſance. Dans cette charte, laquelle eſt du 23 de Septembre 900, cette princeſſe eſt qualifiée Dame Ageltrude, autrefois Impératrice ; & l'on y voit que, par un échange qu'elle fit avec Maïon, abbé de S. Vincent de Volturne, elle acquit une court & une égliſe, ſitués dans le Plaiſantin, & qu'elle faiſoit ſa réſidence dans le duché de Spolète. On ignore l'année de ſa mort.

Au reſte, « c'eſt, dit l'Abrégé chronologique » ci-deſſus cité, une conjecture aſſez vraiſemblable » de l'abbé Muratori, qu'après la mort de l'empe- » reur Lambert, l'impératrice Ageltrude ſa mere, » reſta ducheſſe de Spolète, en reconnoiſſant » pour ſon ſouverain Bérenger, roi d'Italie. » Ce qu'il y a de certain, c'eſt que, durant pluſieurs années après la mort de Lambert, on ne voit point de duc à Spolète.

BENTIVOGLIO-CALCAGNINI, (*la marquiſe donna Batilde*) de Ferrare, appellée dans l'Acadé-

mie des Arcades de Rome *Amarilli Tritonide*, mourut le 13 de Mars 1711. Elle avoit beaucoup d'érudition, & ſçavoit pluſieurs langues. Elle a traduit en italien de bons ouvrages françois de différens genres; & l'on voit quelques-unes de ſes poëſies italiennes dans le Recueil que les Arcades de la colonie de Ferrare firent paroître dans cette ville, en 1703. Le Creſcimbeni parle d'elle avec éloge, dans ſon Hiſtoire de l'Arcadie, & dans d'autres ouvrages.

BENTIVOGLIO, (*la marquiſe donna Camille Caprara-*) qui vivoit à Rome en 1714, s'y fit eſtimer par ſes grandes qualités, par ſon érudition, & par les agrémens de ſa plume. Elle avoit étudié ſa langue avec ſoin, & ne l'écrivoit pas moins bien en vers qu'en proſe.

BÉRENGÈRE, infante de Caſtille, & reine de Léon. *Voyez* LÉON.

BÉRENGÈRE DE BARCELONE, reine de Léon, de Caſtille & de Tolède, fille de Raimond IV, comte de Barcelone, & de Doulce, fille & héritiere de Gilbert comte de Provence, étoit ſœur de Raimond V, comte de Barcelone par lui-même, & prince d'Aragon par la reine Pétronille ſa femme; de Bérenger, comte de Provence du chef de ſa mere; & de Cécile, comteſſe de Foix.

En 1128, Alfonſe VIII, roi de Léon, de Caſtille & de Tolède, ayant atteint l'âge de vingt-deux ans, & ſe voyant en paix avec Alfonſe I, roi d'Aragon & de Navarre, ſecond mari de la reine Urraque, ſa mere, & Thérèſe, comteſſe de Portugal, ſa tante, prit la réſolution de ſe marier, & jetta les yeux ſur Bérengere, jeune princeſſe, dont on vantoit en Eſpagne non-ſeulement la grande beauté, mais auſſi le mérite extraordinaire. Le mariage ſe conclut vraiſemblablement par l'entremiſe du roi d'Aragon. La princeſſe fut amenée à Saldanna, où le roi de Léon l'attendoit; & les nôces y furent célébrées avec beaucoup de pompe, en préſence

d'un grand nombre de prélats & de ſeigneurs des royaumes de Léon, de Caſtille & de Tolède.

Elle mit au monde l'infant don Sanche, en 1131. On ne marque pas l'année de la naiſſance de ſon ſecond fils, l'infant don Ferdinand. Leur pere, vers 1149, les déclara rois l'un & l'autre ; Sanche, de Caſtille, des Montagnes de Burgos, de la Biſcaye, & de Tolède ; Ferdinand, de Léon, des Aſturies, & de la Galice. Il n'eſt pas ſûr que Bérengere, qui mourut le 3 de Février de cette meme année 1149, eût eu le plaiſir de voir couronner rois ſes deux fils ; mais en 1135, elle avoit eu celui de voir les Etats généraux des royaumes & ſeigneuries d'Alfonſe VIII, aſſemblés à Léon, les fêtes de la Pentecôte, le proclamer empereur des Eſpagnes, à cauſe des victoires qu'il avoit remportées en grand nombre ſur les Maures, & parce qu'il avoit pour vaſſaux le roi de Navarre, les comtes de Barcelone & de Toulouſe, & d'autres ſouverains moins conſidérables. Bérengere fut préſente à la cérémonie, avec l'infante donna Sanche, ſa belle-ſœur. Voici ce que Ferreras, tome 3 de la traduction françoiſe, pag. 395, dit à ce ſujet. « Les Etats, le ſecond jour de leur aſſemblée, » étant convenus de proclamer empereur le roi dom » Alfonſe, l'allerent querir au palais, & le menerent » ſolemnellement à l'égliſe, où il étoit attendu par » dom Raimond, archevêque de Tolède, aſſiſté de » tous les évêques, des abbés & du clergé. En en- » trant dans l'égliſe, le monarque, vêtu d'un riche » manteau, fut conduit en proceſſion au maître- » autel, où on lui mit la couronne ſur la tête, & le » ſceptre en main, ſoutenu à droite par dom Garcie, » roi de Navarre, & à gauche par dom Arias, évê- » que de Léon, pendant que tout le clergé chantoit le » *Te Deum*. On célébra enſuite la meſſe, après la- » quelle les aſſiſtans le proclamerent empereur, s'é- » criant tous : *Vive, vive l'Empereur dom Alfonſe.* » Cette cérémonie ainſi terminée, tous les prélats

» & ſeigneurs conduiſirent l'empereur à ſon palais, » où il leur donna à tous un repas magnifique. »

Bérengere eut une fille appellée *Conſtance*, qu'elle n'eut pas la conſolation de voir marier. Ce fut quatre à cinq ans après ſa mort, que l'infante Conſtance, appellée mal-à-propos par des écrivains Eſpagnols *Elizabeth*, & par des écrivains François *Adélaïde*, épouſa notre roi Louis VII.

On rapporte de Bérengere un trait ingénieux, digne d'une Catalane; c'eſt l'équivalent d'une Gaſcone. Elle étoit à Tolède en 1139, lorſqu'Alfonſe VIII faiſoit le ſiége du château d'Oréja, place très-forte que les Maures avoient dans l'Andalouſie. La garniſon en étoit nombreuſe, les proviſions d'armes & de vivres abondantes, & le commandant un très-bon homme de guerre, qui s'apppelloit *Ali*. Cette place fut ſerrée de près; & comme on prévit qu'elle tiendroit long-tems, Alfonſe fit détourner l'eau d'une rivière & d'une fontaine, d'où les aſſiégés tiroient principalement leur eau. Ali, dont le manque d'une choſe ſi néceſſaire alloit le réduire dans un cruel état, demanda du ſecours aux Alcaïdes, ou gouverneurs de Cordoue, de Séville, & de Valence. Les Alcaïdes en donnerent avis au roi de Maroc Aben-Ali-Texefin, alors ſouverain de l'Eſpagne Mahométane. Ce prince fit promptement paſſer de Maroc en Andalouſie un corps de troupes, avec un grand convoi de vivres. En attendant ce ſecours, les Alcaïdes, Aben-Azuel de Cordoue, Aben-Céta de Séville, & Aben-Gama de Valence raſſemblerent autant de troupes qu'ils purent; ce qui leur fit avec celles de Maroc trente mille hommes. Ils s'avancerent de Cordoue en bon ordre, juſqu'auprès d'Yépès & d'Ocanna. Campés dans cet endroit, ils mirent un gros détachement en embuſcade, en cas qu'Alfonſe vînt les attaquer, & firent dire aux aſſiégés, « de faire une » ſortie auſſi-tôt que le roi de Léon leveroit le ſiége, » de brûler toutes les fortifications de ſon camp, » & de les ſuivre à Tolède, où leur deſſein étoit de

» marcher. » Alfonſe, inſtruit par ſes eſpions de ce que les Maures projettoient, tint conſeil ; & ſes officiers furent d'avis d'attendre les ennemis de pied ferme, ou même de les laiſſer aller s'engager au ſiége de Tolède, parce que cette grande ville étoit en état de ne rien craindre. Les Maures, ayant inutilement attendu qu'Alfonſe vînt les combattre, décamperent & marcherent à Tolède. Bérengere ne les vit pas plutôt approcher, qu'elle envoya quelqu'un de marque dire aux Alcaïdes, « que des officiers généraux » comme eux, recommandables par leur bravoure » & par leur naiſſance, n'en agiſſoient pas comme » il leur convenoit d'agir ; que s'ils avoient véri- » tablement du courage & de l'honneur, au lieu de » venir attaquer une femme, ils iroient au château » d'Oréja ; qu'ils y trouveroient le roi qui n'oublie- » roit rien pour les bien recevoir. » Les Alcaïdes, que cette incartade devoit offenſer, la tournerent en galanterie. Ils envoyerent aſſurer la reine de leurs reſpects, & lui faire leurs excuſes, & la firent prier de vouloir ſe faire voir de quelque endroit de ſon palais, pour qu'ils puſſent, quoique de loin, avoir l'honneur de la ſaluer. Elle les ſatisfit, & parut à leurs yeux, entourée de ſes dames, avec tout l'éclat & toute la magnificence que la conjoncture put permettre. Saiſis d'admiration, ils la ſaluerent avec toutes les marques du plus profond reſpect, & prirent congé d'elle d'une maniere qui témoignoit le regret qu'ils avoient de ne pas jouir plus long-tems du plaiſir de la voir ; ils ſe retirerent en ceſſant toutes les hoſtilités ; &, n'oſant aller tenter de ſecourir Oréja, parce que l'armée Chrétienne étoit beaucoup plus conſidérable que la leur, ils s'en retournerent chez eux. Le brave Ali ſe défendit tant qu'il put ſe défendre ; mais, voyant la place ſerrée de ſi près que perſonne n'y pouvoit entrer & perſonne en ſortir ; que les puits du château étoient preſque taris, les vivres près de manquer, & la brèche ouverte, il envoya demander une ſuſpenſion d'armes, à condition

de rendre la place, s'il n'étoit pas ſecouru dans un mois. Il obtint ce qu'il demandoit. Le ſecours ne vint point. Oréja fut rendu.

En 1142, les Alcaïdes Aben-Azuel de Cordoue, & Aben-Céta de Séville furent tués dans une bataille contre des troupes du roi de Léon. Leurs têtes, ſéparées de leurs corps, furent portées en triomphe à Tolède, &, par ordre du roi, placées ſur le haut du palais. Bérengere les en ayant fait ôter quelques jours après, elles furent miſes dans un cercueil décent, & portées de ſa part à leurs femmes.

BÉRÉNICE, femme de Ptolémée Lagus, roi d'Egypte, fut mere de Ptolémée dit *Philadelphe*, qui fut élevé ſur le trône au préjudice de ſes freres, quoiqu'il fût le plus jeune de tous. Cette princeſſe ſurvécut à Ptolémée Lagus ſon époux, & vivoit encore ſous la CXXIV olympiade, l'an 284 avant Jeſus-Chriſt.

BÉRÉNICE, fille de Magas, roi de Cyrène, & d'Arſinoé, fut mariée à Ptolémée Evergetes, roi d'Egypte, la deuxieme année de la CXXX olympiade, 247 ans avant J. C.

BÉRÉNICE, fille de Ptolémée Philadelphe, roi d'Egypte. Son pere lui fit épouſer Antiochus II, ſurnommé *le Dieu*, roi de Syrie, la quatrieme année de la CXXX olympiade, & 257 ans avant J. C. Antiochus II avoit eu une autre femme nommée *Laodice*, qui lui avoit donné deux enfans, Séleucus dit *Callinicus*, & Antiochus, ſurnommé *l'Epervier*. Ce prince, naturellement volage & inconſtant, ſe dégoûta de Bérénice, ſept ou huit ans après l'avoir épouſée. Il rappella Laodice; mais cette femme craignant encore d'être ſacrifiée à quelque rivale, empoiſonna Antiochus. Bérénice s'étoit retirée, avec un fils qu'elle avoit, dans l'aſyle de Daphné au fauxbourg d'Antioche. Laodice l'y fit aſſiéger. Ptolémée Evergetes, frere de Bérénice, marcha auſſi-tôt à ſon ſecours; mais, avant ſon arrivée, le fils de Bérénice tomba entre les mains de Cénée, émiſſaire de

Laodice, qui maſſacra impitoyablement ce jeune prince. Sa mere monta auſſi-tôt ſur un chariot; pourſuivit vivement l'aſſaſſin, & le tua d'un coup de pierre. Elle ſe renferma enſuite dans Antioche, où elle fut priſe & étranglée.

BÉRÉNICE, ſœur, ou, ſelon d'autres, fille de Ptolémée Aulètes, roi d'Egypte. Les Egyptiens, mécontens du gouverment de Ptolémée, le détrônerent l'an 58 avant J. C. & déférerent la couronne à ſa fille Bérénice, qui avoit eu l'art de gagner tous les cœurs. Cette princeſſe épouſa Séleucus Cybioſactès, de la race des Séleucides. Elle le fit dans la ſuite étrangler, & épouſa Archélaüs. Ce dernier périt dans un combat. Ptolémée Aulètes remonta ſur le trône par le ſecours des Romains, la deuxieme année de la CLXXXI olympiade, & 55 ans avant J. C. Le premier uſage qu'il fit de ſon autorité, fut de faire mourir ſa fille, pour la punir d'avoir accepté un trône dont il avoit été chaſſé.

BÉRÉNICE DE CHIO, l'une des femmes de Mithridate le Grand. Ce prince, vaincu par Lucullus, & craignant que Bérénice ne tombât au pouvoir du vainqueur, par une jalouſie barbare, envoya un eunuque nommé *Bacchides*, lui porter du poiſon de ſa part. Bérénice partagea avec ſa mere le poiſon que lui offrit l'eunuque; &, la doſe qu'elle s'étoit reſervée ne ſe trouvant pas aſſez forte pour la faire mourir promptement, elle pria l'ennuque d'abréger ſes douleurs; ce qu'il fit, en l'étranglant, l'an 71 avant J. C.

BÉRÉNICE, ſœur d'Hérode le Grand roi des Juifs, & femme d'Ariſtobule fils de ce prince, & de Mariamne. Ne pouvant vivre avec ſon mari, cette princeſſe eſſaya de s'en défaire, & ne contribua pas peu à ſa mort, par les rapports & les plaintes qu'elle fit à ſon beau-pere. Elle ſe remaria enſuite avec un autre fils d'Hérode; & après ſa mort, elle alla à Rome, où elle s'attacha particulièrement à la femme de Druſus, Antonia, qui eut pour elle

beaucoup de considération. On ignore l'année de sa mort.

BÉRÉNICE, fille d'Agrippa l'Ancien, & sœur d'Agrippa le Jeune, roi des Juifs, épousa son oncle Hérode, & vivoit vers l'an 50 de J. C. Josephe en a fait mention : « Quant à Bérénice, dit-il, la » plus âgée des trois sœurs d'Agrippa, elle demeura » quelque tems veuve après la mort d'Hérode, qui » étoit tout ensemble son mari & son oncle ; mais, sur » le bruit qui se répandoit qu'elle avoit des habi- » tudes criminelles avec son frere, elle fit propo- » ser à Polémon, roi de Cilicie, de l'épouser, & » d'embrasser pour cela la religion des Juifs, dans » la créance qu'elle eut que ce seroit le moyen de » faire connoître que ce discours étoit faux. Ce prince » y consentit, à cause qu'elle étoit extrêmement » riche ; mais ils ne furent pas long-tems ensem- » ble ; car elle le quitta par impudicité, à ce que » l'on dit. L'empereur Claudius l'avoit autrefois » destinée pour être femme de Marc, fils d'Alexan- » dre Lysimachus Alabarche, qu'il aimoit beaucoup ; » mais ce Marc étant mort avant que les nôces se » pussent faire, Agrippa l'Ancien, pere de Béré- » nice, la donna en mariage à Hérode son frere, » pour qu'il obtînt de Claudius le royaume de Chal- » cide. » Cet Hérode mourut en l'an 48, laissant de Bérénice deux fils nommés *Bérénicien* & *Hyrcan*. Bérénice étoit avec son frere Agrippa, l'an 55, lorsque S. Paul plaida sa cause, en leur présence & en celle du proconsul Portius Festus.

BÉRÉNICE *ou* BÉRONICE, est nommée par Photius dans l'énumération qu'il fait des philosophes, de qui Stobée a rapporté les Apophthegmes ; mais il ne la fait pas connoître, & rien ne nous apprend ni ce qu'elle étoit ni le tems auquel elle vécut.

BÉRÉNICE *ou* PHÉRÉNICE, sœur & mere de vainqueurs aux yeux olympiques. *Voyez* PHÉRÉNICE *ou* BÉRÉNICE.

BERINGHEN, (*madame de*) abbesse de Fars-

mouſtier en Brie, eſt comptée par M. de Vertron parmi les femmes ſçavantes du dernier ſiécle. Il dit d'elle « qu'elle fut illuſtre par ſon ſçavoir & par ſa » vertu. »

BERNARD, (*Catherine*) née à Rouen, s'eſt rendue célèbre ſur la fin du dernier ſiécle par ſon eſprit & ſes ouvrages. Elle vint s'établir à Paris, & ſe lia avec pluſieurs beaux eſprits des plus diſtingués de ſon tems. Elle compoſa pour le théatre françois deux tragédies; *Léodamie*, imprimée en 1690, piéce qui n'eut qu'un ſuccès médiocre; & *Brutus*, imprimée en 1691, & reçue avec applaudiſſement. On a prétendu que M. de Fontenelle, qui étoit un des intimes amis de mademoiſelle Bernard, avoit eu beaucoup de part à ces deux pièces. Elle renonça au théatre, par les avis de madame la chanceliere de Pontchartrain, qui l'eſtimoit beaucoup, & qui lui faiſoit une penſion. Mademoiſelle Bernard remporta pluſieurs fois le prix de poëſie de l'Académie Françoiſe. Ses pièces ſont imprimées dans les Recueils de cette Académie de 1691, de 1695 & de 1697; elle a été auſſi couronnée trois fois aux jeux floraux de Toulouſe. Sur la fin de ſa vie, elle ſupprima pluſieurs pièces de vers qu'elle avoit compoſées dans ſa jeuneſſe, & qui lui parurent trop libres. Quoiqu'on lui en offrît une ſomme conſidérable, elle ne voulut jamais les communiquer. On trouve dans différens Recueils de poëſies, de très-jolis vers de ſa façon. Nous rapporterons ici le Placet au Roi, par lequel cette demoiſelle demande à Louis XIV de lui faire toucher les deux cens écus de penſion qu'il lui faiſoit :

Sire, deux cens écus ſont-ils ſi néceſſaires
Au bonheur de l'état, au bien de vos affaires,
Que ſans ma penſion vous ne puiſſiez dompter
Les foibles Alliés & du Rhin & du Tage?
A vos armes, Grand Roi, s'ils peuvent réſiſter,
Si, pour vaincre l'effort de leur injuſte rage,

Il falloit ces deux cens écus,
Je ne les demanderois plus.
Ne pouvant au combat pour vous perdre la vie,
Je voudrois me creuſer un illuſtre tombeau,
Et ſouffrant une mort d'un genre tout nouveau,
Mourir de faim pour la patrie.
Sire, ſans ce ſecours, tout ſuivra votre loi,
Et vous pouvez en croire Apollon ſur ſa foi;
Le ſort n'a point pour vous démenti ſes oracles:
Ah! puiſqu'il vous promet miracles ſur miracles,
Faites-moi vivre & voir tout ce que je prévois.

Le mérite de mademoiſelle Bernard la fit recevoir dans l'académie des *Ricovrati* de Padoue. Elle mourut à Paris, en 1712, & fut enterrée à S. Paul.

BERRE, (*Claire de*) demoiſelle Provençale. *Voyez* PONTEVÈS. (*Anne de*)

BERRI, (*Bonne de*) comteſſe de Savoye. *Voyez* BONNE DE BERRI.

BERTANA, (*Lucie*) ſçavante demoiſelle Modénoiſe, comme on le dit dans le quatrieme livre, pag. 280, de l'Hiſtoire de Modène, imprimée en italien ſous ce titre: *Iſtoria della Patria Modaneſe*, édition de 1698; mais l'Atanagi, dans la Table raiſonnée du ſecond livre de ſon Recueil de poëſies, qu'il publia ſous le nom de *Gherardo Spini*, dit que cette demoiſelle étoit de Boulogne; & la nomme *Lucia dell' Oro* ou *Bertana*. Le Betuſſi parle auſſi d'elle dans ſes Images ou Portraits; & ſes poëſies ſe trouvent dans le Recueil des *Rime di cinquanta Poeteſſe*. (Poëſies de cinquante Dames.) Elle eſt connue d'ailleurs par la part qu'elle prit dans une célèbre diſpute littéraire. Le Caſtelvetro, ſçavant littérateur, mais critique vétilleux, reprit dans une belle Ode qu'Annibal Caro, cet excellent traducteur de l'Enéïde de Virgile, avoit faite à la gloire de la maiſon de France, certaines choſes qui parurent alors, & qui paroiſſent encore peu dignes d'être cenſurées,

& les reprit avec une aigreur très-contraire aux ménagemens de la politeſſe. Les amis du poëte & lui-même prirent feu ſur cette attaque indécente ; ce qui produiſit de leur part pluſieurs pièces contre le Caſtelvetro, tant en proſe qu'en vers, leſquelles coururent manuſcrites, & furent enſuite imprimées, principalement par les ſoins de Commendon, qui devint cardinal avant leur impreſſion. Lucie Bertana, non moins liée ſans doute avec Annibal Caro, qu'avec le Caſtelvetro, s'entremit pour appaiſer une querelle qu'il lui paroiſſoit que l'on pouſſoit trop loin ; & la choſe étoit vraie. Les défenſeurs du poëte cenſuré traitoient indignement le Caſtelvetro. Cette demoiſelle écrivit à Caro, pour l'exhorter à laiſſer là cette miſérable querelle, & l'engager même à retirer les copies des différentes pièces qui couroient ; mais les poëtes ordinairement ne pardonnent pas plus que les dévots. Le Caro ſe prétendit offenſé trop grièvement ; & loin de conſentir à la ſuppreſſion des pièces en queſtion, il donna les mains à ce qu'on les raſſemblât pour les faire imprimer. On y joignit les différentes Lettres qu'il avoit reçues de la ſçavante Modénoiſe, avec ſes Réponſes.

BERTANI, (*Barbe*) de Reggio de Lombardie, laquelle fleuriſſoit vers 1588, ſe fit de la réputation par ſes poëſies italiennes. Le Guaſco parle d'elle avec éloge, aux pages 203 & 226 de ſon Hiſtoire littéraire.

BERTHE, abbeſſe de Blangi en Artois, fille du comte Rigobert, ſeigneur de la cour de Clovis II, & d'Urſane, parente du roi de Kent, épouſa Sigefroi à l'âge de vingt ans, & eut de lui cinq filles. Après la mort de ſon époux, cette princeſſe ſe retira dans le monaſtère qu'elle avoit fait bâtir à Blangi, ſur la riviere de Fernois au dioceſe de Térouanne, dans le pays d'Artois, & elle en fut abbeſſe. Elle fit bâtir trois égliſes dans ce monaſtère. Lorſque ſa fille Déotile eut atteint un âge convenable, elle lui céda la charge d'abbeſſe, & s'enferma dans une cel-

ſule où elle finit ſaintement ſes jours le 4 de Juillet 725, à l'âge de ſoixante-dix-neuf ans. Le monaſtère de Blangi fut brûlé par les Normands, ſur la fin du IXe ſiécle. Le comte de Flandres le fit rétablir en 1032 par des religieux de S. Benoît. Les religieuſes de ce monaſtère, qui avoient pris la fuite à l'approche des Normands, vinrent à Mayence, en 895, emportant avec elles les corps de Berthe & de ſes deux filles, Gertrude & Déotile. L'abbeſſe d'Erſtein, près de Strasbourg, les reçut d'abord dans ſon abbaye, & leur fonda enſuite un autre monaſtère à Alziac, qu'elles allerent habiter.

BERTHE *ou* EDITHBERGE, fille de Charibert, roi de France, & d'Ingoberge, épouſa Ethelbert, roi de Kent en Angleterre. Cette princeſſe, par ſes exemples & ſa vertu, convertit à la foi catholique le roi ſon époux, qui étoit payen. Ethelbert fut baptiſé en 597, par le moine Auguſtin, que Grégoire le Grand avoit envoyé en Angleterre.

BERTHE *ou* BERTRADE, ſurnommée *au Grand-Pied*, fille de Charibert comte de Laon, épouſa Pépin dit *le Bref*, depuis roi de France, & en eut Charlemagne, Carloman, &c. Cette princeſſe mourut à Choiſy, le 27 Juillet 783, & fut depuis enterrée à Saint-Denis auprès de ſon époux.

BERTHE, fille de Charlemagne, fut mariée à S. Angilberth, comte & abbé de S. Rigier. Elle eut de ce mariage deux enfans, Harnide, & Nithard, qui fut abbé de S. Rigier. Berthe mourut l'an 853.

BERTHE, fille de Pépin I, roi d'Aquitaine, & d'Ingeltrude, épouſa Gérard de Rouſſillon, dit *d'Alſace*, ſi fameux dans l'hiſtoire. Elle mourut en 874, & fut enterrée à Ponchière auprès de ſon mari.

BERTHE, fille de Lothaire & de Valdrade, vivoit dans le Xe ſiécle. Cette princeſſe joignoit à une beauté parfaite un courage héroïque & une prudence ſingulière. Elle ſe maria d'abord avec Thibaut, comte d'Arles, & en eut un fils nommé *Hugues*, qui fut roi d'Arles, puis d'Italie, l'an 928.

Thibaut étant mort, Berthe, qui étoit encore extrêmement jeune, ſe remaria avec Adalbert ou Adelbert, marquis de Toſcane, dit *le Riche*, homme ſimple & d'un génie très-borné, qui ſe laiſſa gouverner abſolument par ſa femme. Elle lui diſoit quelquefois en raillant, qu'il falloit qu'elle fit de lui un roi ou un âne. Cette princeſſe fit une ligue contre Bérenger, roi d'Italie; mais la mort d'Adelbert renverſa ſes projets. Bérenger ſe ſaiſit de Berthe, & la fit conduire priſonniere à Mantouë. Il exigea, pour prix de ſa liberté, qu'elle lui remît les principales villes & les plus forts châteaux de la Toſcane. Berthe n'y voulut point conſentir, & ſes charmes la ſervirent ſi bien dans cette occaſion, que Bérenger amoureux de ſa priſonniere, lui rendit une liberté qu'elle venoit de lui ravir. Berthe mourut à Lucques en 925. On voit dans cette ville ſon tombeau, avec une épitaphe qui contient un abrégé de ſa vie.

BERTHE, fille de Conrad I, & de Mahaud de France, & ſœur de Raoul III, dit *le Fainéant*, roi de la Bourgogne Transjurane, épouſa d'abord Eudes, comte de Blois. En 995, elle contracta une nouvelle alliance avec Robert de France; mais le pape Grégoire V obligea ce prince à la quitter, ſous prétexte qu'elle étoit ſa parente. Pour achever de déterminer Robert à ſe ſéparer de ſon épouſe, on lui aſſura qu'elle étoit accouchée d'un enfant difforme & monſtrueux. Berthe conſerva cependant toujours le titre de Reine.

BERTILLE, fille du dioceſe de Soiſſons, premiere abbeſſe de l'abbaye royale de Chelles, fondée par ſainte Batilde, reine de France.

BERTRADE. *Voyez* BERTHE, ſurnommée *au Grand Pied.*

BERTRADE DE MONTFORT, reine de France, ſeconde femme de Philippe I, étoit fille de Simon I, comte de Montfort-l'Amauri, & fut mariée très-jeune encore, en 1089, à Foulques, comte d'Anjou, ſurnommé *Rechin*, c'eſt-à-dire *le Querelleur* ou *le Revêche.*

Revêche. Jamais époux ne furent ſi mal aſſortis. Bertrade étoit parfaitement belle, ſage, bien faite, & n'avoit pas moins d'eſprit que de beauté. Foulques, uſé de débauches & de vieilleſſe, étoit laid, difforme, goutteux; ſes richeſſes faiſoient tout ſon mérite & toutes ſes vertus. On juge bien que Bertrade n'eut pas pour un mari de cette ſorte une paſſion bien violente. Craignant d'ailleurs qu'il ne la traitât comme il avoit fait deux de ſes femmes qu'il avoit répudiées, elle réſolut de le prévenir. Philippe I, roi de France, prince galant & voluptueux, venoit de répudier la reine Berthe, quoiqu'il en eût eu un fils, qui fut Louis le Gros, ſon ſucceſſeur. Il vit Bertrade à Tours en 1092: tout ce que la coquetterie a d'attraits, & la beauté de charmes, fut employé pour fixer ce prince volage, qui jura dès-lors à ſa nouvelle amante l'amour le plus tendre & le plus conſtant, & qui lui tint parole.

Les obſtacles ne leur parurent point difficiles à ſurmonter. Bertrade la premiere, obtint en peu de tems d'être ſéparée du comte d'Anjou, dont cependant elle avoit un fils. Philippe de ſon côté n'eut pas de peine à prouver un degré de parenté entre la reine & lui; de ſorte que Raimond, archevêque de Reims, & ſes ſuffragans, délégués par le ſaint ſiége, ne balancerent pas à prononcer la ſéparation qu'il demandoit. Le ſeul Yves de Chartres, prélat comblé de bienfaits par Philippe, ſe mit en tête de profiter d'une circonſtance auſſi favorable pour faire ſa cour au pape, alors Urbain II, & pour établir en France le deſpotiſme pernicieux de Grégoire VII, ſur le temporel des rois. La mort de Berthe, arrivée en 1093, devoit rompre naturellement ce projet. Yves chercha des raiſons pour le pourſuivre, en alléguant la parenté du comte d'Anjou, premier mari de Bertrade, avec le roi Philippe. En vain le mariage de ce prince fut célébré publiquement par l'évêque de Senlis & deux autres prélats, & du conſentement du cardinal Roger, légat en France. Yves de

Chartres, par ſes Lettres, porta de plus en plus le pape à la rigueur, fit révoquer le légat Roger, & ſubſtituer en ſa place Hugues, archevêque de Lyon.

» Ce dernier, dit un auteur moderne, prévoyoit » les embaras de ſa légation, & fit même quelques » difficultés de l'accepter. Yves ne manqua pas de » l'enhardir. Le refus d'Hugues eût dérangé ſon pro- » jet. Il lui écrivit pour le détourner du refus dont » on parloit. La lettre eſt vive & preſſante, & très- » injurieuſe au roi & à Bertrade. Il y fait des compa- » raiſons les plus odieuſes de Philippe avec Hérode, » avec Balac, avec Néron ; & de Bertrade avec Jé- » zabel & avec Hérodiade..... Hugues acccepta la lé- » gation ; il aſſembla un concile à Autun, le 16 de » Novembre 1094, où le roi fut excommunié » pour avoir épouſé Bertrade. » Le pape en indiqua un autre à Plaiſance, au commencement de l'année ſuivante ; l'ayant transféré à Clermont, il fut préſent lui-même à l'ouverture qui s'en fit dans cette ville le 18 de Novembre 1095. Philippe & ſa femme y furent frappés de l'anathême, ainſi que tous ceux qui les reconnoîtroient pour leurs ſouverains, & communiqueroient avec eux. « Ce qu'il y a de re- » marquable, dit l'auteur cité ci-deſſus, c'eſt que » non-ſeulement un pareil jugement ſe rendoit en » France, preſque ſous les yeux du roi, mais encore » par un pontife qui étoit venu y chercher un aſyle » contre l'empereur. »

Nous n'inſiſterons point ſur les ſuites de cette affaire, qui nous meneroient trop loin. Il ſuffira de dire ici, que Philippe, voyant que des ſeigneurs mal-intentionnés profitoient de ſon malheur pour exciter des troubles dans le royaume, conſentit enfin à renoncer à ſa chere Bertrade ; qu'il en alla faire la promeſſe au pape dans la ville de Nîmes, au mois de Juillet 1096 ; & qu'il y reçut l'abſolution d'Urbain II. En conſéquence, il fit ſacrer le fils qu'il avoit eu de la reine Berthe, & le déclara ſon ſucceſſeur.

Cependant les craintes de Philippe ne furent pas plutôt appaiſées par la ſoumiſſion des rebelles, qu'il reprit Bertrade, & continua de vivre avec elle comme il avoit fait juſqu'alors. La cour de Rome fit gronder de nouveaux foudres. Paſcal II ſuivit la même politique que ſon prédéceſſeur Urbain II ; & deux conciles furent tenus à cet effet ; l'un, à Poitiers, le 18 de Novembre 1100 ; l'autre, à Beaugenci dans l'Orléanois, le 28 de Juillet 1104. La mort ſeule ſépara ces tendres époux. On croit qu'ils avoient obtenu diſpenſe du pape. Quoi qu'il en ſoit, Philippe ayant terminé ſes jours à Melun, le 29 de Juillet 1108, Bertrade ſe retira dans un monaſtère de l'ordre de Fontevrauld, qu'elle avoit fondé quelques années auparavant à Hautes-bruyeres, au diocèſe de Chartres, & y mourut peu de tems après dans l'exercice de toutes les vertus chrétiennes. Des écrivains paſſionnés ont laiſſé de cette princeſſe des portraits qu'on peut dire affreux. Ils n'ont pas eu honte de la qualifier d'Empoiſonneuſe, de Magicienne, &c. Le lecteur ſage & éclairé ne verra dans Bertrade qu'une femme aimable, ambitieuſe peut-être, mais dont le mérite la rendoit digne du trône, qu'elle ſçut ſe conſerver malgré les efforts d'une puiſſance qui faiſoit trembler alors tous les ſouverains.

BERTRUDE, reine de France, étoit de Neuſtrie, d'autres diſent de Saxe, & fut mariée à Clotaire II, vers l'an 607. Ses belles qualités la rendirent infiniment chere à ſon époux. Elle eut un fils nommé *Chérébert*, roi d'Aquitaine, & mourut en 620, regrettée de Clotaire & de tous ſes ſujets, qui, ſuivant le témoignage d'Aymoin, l'avoient beaucoup aimée pour ſa douceur & pour ſa bonté. Cette princeſſe fut inhumée à Paris dans l'abbaye de ſaint Vincent, aujourd'hui S. Germain des Prés, où l'on voit ſon tombeau de pierre, à main droite du grand autel.

BESTIA APPIA, dame Capouane, très-riche,

s'illuſtra pendant la guerre d'Annibal contre les Romains, en exerçant, ſuivant que Capoue fut de l'un ou de l'autre parti, l'hoſpitalité envers les bleſſés, & la libéralité la plus noble envers les priſonniers de guerre.

BEUVE. (*Magdeleine Luillier de Sainte*) *Voyez* LUILLIER.

BIANCA-CAPELLO, grande ducheſſe de Toſcane. *Voyez* CAPELLO.

BIBLIS, (*ſainte*) célèbre martyre de Lyon, pendant la perſécution de l'empereur Marc-Aurèle. Elle eut d'abord la foibleſſe de céder à la rigueur des tourmens, & fut du nombre de ceux qui renoncerent à la foi. Mais les payens n'eurent point lieu de ſe réjouir de ſon changement : toujours chrétienne du fond du cœur, elle ne pouvoit s'empêcher de témoigner le mépris & l'horreur que lui inſpiroient les ſuperſtitions du paganiſme. Elle fut arrêtée de nouveau, & miſe entre les mains des magiſtrats qui la condamnerent à la torture. Comme on la ſoupçonnoit d'entretenir des intelligences avec les Chrétiens, on eſpéroit pouvoir la forcer d'avouer les crimes dont ils étoient fauſſement accuſés, entr'autres, de manger des enfans. Biblis s'arma de conſtance & de courage. Réſolue d'expier ſa faute, elle enviſagea les peines éternelles dûes à ſon apoſtaſie; & cette conſidération la rendit aſſez forte, pour braver & laſſer même la rage des bourreaux. » Comment ſe pourroit-il faire, diſoit-elle, que les » Chrétiens mangeaſſent des enfans, eux à qui il » n'eſt pas même permis de goûter du ſang ? » Elle juſtifia donc les Chrétiens, & rentra dans la ſociété des martyres.

BICHI (*Pia*), qui vivoit avant 1580, fut une dame de Siène, illuſtre par ſon ſçavoir. On a ſes Poëſies dans les *Rime di cinquanta Poëteſſe* (Poëſies de cinquante Dames,) recueillies à Naples par le libraire Buliſon.

BIGORRE, (*Gisberte de*) & *Félicie de Rouci*,

demoiſelles Françoiſes, ne doivent pas, pour l'honneur de la nation, être oubliées dans cet ouvrage. Elles furent les deux premieres reines d'Aragon.

Gisberte étoit fille de Bernard, comte de Bigorre, & de la comteſſe Garſende. Elle fut mariée, en 1036, à Ramire, que ſon pere Sanche III, dit *le Grand*, roi de Navarre, avoit fait, en 1034, premier roi d'Aragon. Ce prince, tué dans une bataille, le 8 de Mai 1063, laiſſa Gisberte veuve & mere d'un fils, qui fut Sanche I, ſecond roi d'Aragon, lequel devint, en 1076, roi de Navarre, cinquieme de ſon nom, ayant été choiſi par les Etats du pays, pour être le ſucceſſeur du roi Sanche IV, ſon couſin germain, & petit-fils, comme lui, de Sanche le Grand.

Sanche I, ſecond roi d'Aragon, épouſa Félicie en 1063, preſque auſſi-tôt qu'il fut ſur le trône. On peut croire qu'elle étoit parente de Gisberte, & que ce fut cette reine qui fit le mariage. Félicie « n'étoit » point, comme le diſent les Aragonois, fille du » comte d'Urgel, ni, comme Ferreras le dit, d'Hil» duin II, comte de Robey, & d'Adèle de Châ» tillon; mais elle l'étoit d'Hilduin II, comte de » Rouci, & d'Adèle, c'eſt-à-dire Adélaïde, fille » & héritiere d'Elbe I, comte de Rouci. » Ces paroles ſont de l'Abbrégé chronologique de l'Hiſtoire d'Italie, tome 3, page 681. L'auteur de cet ouvrage ſouhaite qu'on avertiſſe ici, qu'en relevant les mépriſes des autres, il s'eſt mépris lui-même par diſtraction, en diſant, Hilduin II, au lieu d'Hilduin IV. Ce ſeigneur étoit fils d'Hilduin III, petit-fils d'Hilduin II, & arriere-petit-fils d'Hilduin I, comtes de Montdidier, d'Arcies, &c.

Elbe II, comte de Rouci, l'un des grands hommes de guerre de ſon tems, beau-frere, par ſa ſœur, de Sanche I, roi d'Aragon, le fut auſſi, par ſa femme, de l'empereur Conſtantin-Ducas-Porphyrogénète. Il avoit épouſé Sybille, quatrieme fille du célèbre Robert Guiſcard, duc de Pouille; &

Conſtantin en avoit épouſé la troiſieme, appellée *Helène*. Pour le dire en paſſant, Robert Guiſcard ne plaçoit pas mal ſes filles. Il avoit donné en mariage Herric, l'aînée, à Hugues, comte du Maine, fils de l'illuſtre marquis Italien, Albert-Azzon II, ſouche commune de la maiſon de Brunſwick en Allemagne, & dela maiſon d'Eſte en Italie; & Maalte, la ſeconde, à Raimond II, comte de Barcelone.

On ignore le tems de la mort de la reine Gisberte. Pour la reine Félicie, elle mourut le 24 d'Avril 1085, laiſſant le roi Sanche, ſon mari, pere de trois fils; Pèdre, Alfonſe & Ramire, qui ſuccéderent, l'un après l'autre, à leur pere; les deux premiers, aux royaumes d'Aragon & de Navarre; le troiſieme, au royaume d'Aragon ſeulement.

La poſtérité de ces deux reines, *demoiſelles Françoiſes*, occupe encore aujourd'hui tous les trônes d'Eſpagne, auxquels elle joint le royaume des Deux-Siciles, & les duchés de Parme & de Plaiſance. C'eſt dire aſſez que toute la branche royale de la maiſon de France compte ces deux reines entre ſes meres.

BIGOT. (*Anne*) *Voyez* CORNUEL.

BILECHILDE *ou* BLICHILDE, premiere femme de Théodebert II, roi d'Auſtraſie, que ſa beauté fit paſſer de l'eſclavage ſur le trône. Brunehaud, ayeule de Théodebert, voulant plonger ſon petit-fils dans les plaiſirs, & ſe conſerver l'autorité ſouveraine, acheta Bilechilde à Metz, & la donna pour femme à Théodebert. Elle ne craignoit pas qu'une eſclave, qu'elle élevoit à une fortune ſi prodigieuſe, pût jamais être un obſtacle à ſes vues ambitieuſes. Cependant la haine des grands pour Brunehaud, les fit ranger du parti de la jeune reine, dont la douceur & les manieres affables attiroient tous les cœurs. Théodebert lui-même penchoit pour ſon épouſe. Il en eut deux fils & une fille. On ignore ce qui porta ce prince à changer tout-à-coup ſon amour en fureur. Il eſt certain du moins qu'en 609, il fit tuer Bilechilde, pour une jeune fille nommée Théodechilde.

BILECHILDE *ou* BILIHILDE. *Voyez* BLITILDE.

BILIA, dame Romaine, ſe fit, par ce qu'on en va rapporter, un honneur immortel. Elle etoit femme de Caïus Duellius, plus communément Duillius, qui, conſul, vers l'an 259 avant J. C. commanda la premiere flotte que les Romains ayent eue; battit celle des Carthaginois, &, le premier, obtint le triomphe naval.

Devenu très-vieux, il eut querelle avec quelqu'un qui, dans la colère, lui reprocha, « qu'il avoit l'ha- » leine forte. » Il s'en retourna chez lui fort triſte, & ſe plaignit à Bilia de ce qu'elle ne l'en avoit pas » averti. « Je vous en aurois averti, lui dit-elle, » ſi je n'avois pas cru que tous les hommes avoient » l'haleine de même. » Cette réponſe, ſuppoſée bien ſincère, annonce qu'elle n'avoit jamais connu d'autres baiſers que ceux de ſon mari. Priſe d'un autre ſens, elle apprend que, par reſpect & par tendreſſe pour un mari qu'elle aimoit, elle avoit vaincu la délicateſſe de ſon ſexe, & ſouffert patiemment, & ſans paroître s'en appercevoir, les inconvéniens d'une incommodité, qui, dans la liaiſon conjugale, ſemble devoir être inſupportable. Enfin, en conſidérant cette réponſe d'un autre côté, l'on voit une femme, non moins adroite que ſage, qui, d'une maniere obligeante pour ſon mari, ſçait faire tourner à ſon avantage le reproche qu'il lui fait.

BINS, (*Anne de*) native d'Anvers, dans le ſeizieme ſiècle. Elle prit un tel goût pour les belles-lettres, qu'elle refuſa de ſe marier, dans la ſeule vue de s'y livrer toute entiere. Elle compoſa des poëſies, en langue flamande, contre les hérétiques, & mérita l'eſtime des ſçavans, ſes contemporains. Pluſieurs même n'ont pas fait difficulté de la comparer à l'illuſtre Sapho; ce qui prouve qu'elle ſçavoit quelque choſe de plus que rimer. François Swertius, écrivain Flamand, a dit, en parlant d'Anne de Bins, dans ſon Athènes Belgique, que la ſeule différence qu'il y avoit entre la Sapho d'Anvers &

la Sapho de Lesbos, toutes deux égales d'ailleurs en mérite, c'eſt que les écrits de la Flamande ne reſpiroient que la vertu, tandis que ceux de la Lesbienne étoient des leçons de vice.

Arte pares, Lesbis Sapho & mea Binſia diſtant
Hoc ſolo, vitia hæc dedocet, illa docet.

BIO, dame Argienne, faiſoit profeſſion de la philoſophie de Pythagore. Iamblique en fait mention dans la Vie de ce philoſophe.

BIRGITTE. *Voyez* BRÉGIDE.

BISATIMA, riche veuve de l'iſle d'Ormus, dans le golfe Perſique. C'étoit une femme d'âge, veuve d'un Vizir qui avoit gouverné le Mogoſtan en Perſe. On dit qu'elle avoit des grandes richeſſes, & que, pour ſe défaire du vieux monarque nommé *Ferragut-Schah*, qui étoit amoureux d'elle, elle lui dit qu'elle l'épouſeroit quand il auroit trouvé une autre ſource d'eau douce à Turonpuka, croyant la choſe impoſſible, parce que cette ville eſt ſur un terrein de terre graſſe ſalée, & qu'on n'avoit découvert juſqu'alors qu'une très-petite ſource d'eau douce, dont on ſe ſervoit pour arroſer les vergers du Roi & du Vizir. Le roi remplit cependant la condition preſcrite; mais il n'obtint pas les tréſors de la vieille.

Ferragut-Schah régnoit en 1596.

BISORRONDE de Tarente eſt une Pythagoricienne, qui ne nous eſt connue que par Iamblique, qui parle d'elle dans la Vie de Pythagore.

BLACASSONE *ou* BLANCASSONE, dame Provençale. *Voyez* RIEZ (*Marguerite de*)

BLANCHE DE VALOIS, impératrice. *Voyez* VALOIS. (*Blanche de*)

BLANCHE *ou* BLANDINE, reine de France. *Voyez* BLANDINE.

BLANCHE DE CASTILLE, reine de France, & mere de S. Louis. Elle étoit fille d'Alfonſe IX, roi de Caſtille, qui fut ſurnommé *le Noble* pour ſa magnificence & ſes libéralités, & *le Bon*, à cauſe de ſes

autres vertus qui le firent adorer des Eſpagnols. Ce prince avoit pris pour femme Aliénor ou Eléonor, fille de Henri I, roi d'Angleterre; & c'eſt de ce mariage que naquit, en 1169, Blanche de Caſtille, qui fut la ſeconde de onze enfans.

La reine Eléonor, princeſſe non moins habile que vertueuſe, n'oublia rien pour l'éducation de ſa petite infante, & pour lui inſpirer les grandes vertus d'une ſage reine. Il ne s'agiſſoit que de développer les heureuſes diſpoſitions de Blanche, qui, ſurpaſſant bientôt toutes les eſpérances, mérita dès l'âge de quinze à ſeize ans, d'être choiſie pour être le ſceau d'une paix ſolide entre deux grands royaumes, en devenant la femme du prince Louis de France, fils aîné de Philippe Auguſte.

Depuis plus d'un ſiécle, l'ambition & la rivalité n'avoient preſque point ceſſé d'armer l'une contre l'autre la France & l'Angleterre. Ces longues & funeſtes querelles avoient enfin paru aſſoupies par la trève que le cardinal de Capouë, légat du pape, avoit ménagée entre les deux couronnnes; mais Philippe Auguſte avoit cru devoir la rompre le premier, autant pour profiter des troubles de l'Angleterre, que parce que raiſonnablement il ne pouvoit faire aucun fonds ſur la parole du roi Jean ſurnommé *Sans-Terre*, prince léger, capricieux, haï & mépriſé de ſes ſujets. On ſçait que le fruit de cette guerre pour la France, fut la conquête de la Normandie, & la réunion de cette riche province à la couronne, au bout d'environ trois cens ans qu'elle en avoit été démembrée. La Touraine, l'Anjou, le Maine, eurent le même ſort, & la Guyenne ſeule reſtoit encore aux Anglois. Jean, craignant de tout perdre, ſe hâta de faire propoſer un accommodement à Philippe, qui s'y prêta volontiers pour s'aſſurer la poſſeſſion des provinces qu'il avoit conquiſes.

Une des principales conditions du traité fut le mariage de Louis, fils aîné de Philippe, avec Blanche de Caſtille, niéce de Jean Sans-Terre; & la

choſe fut arrêtée dans une entrevue qu'eurent les deux rois, entre Gaillon & Andely, vers Noël de l'an 1199. Le roi d'Angleterre ſe chargea de la négociation, & pria ſa mere Eléonor d'Aquitaine, qui étoit l'ayeule de Blanche, d'aller elle-même en Eſpagne faire la demande de cette princeſſe. Alfonſe l'ayant accordée avec joie, la reine d'Angleterre amena ſa petite-fille à Bordeaux, vers les fêtes de Pâques de l'an 1200; mais elle ſe retira tout-à-coup à l'abbaye de Fontevrault, pour y finir ſes jours. Elie, archevêque de Bordeaux, & les grands d'Eſpagne, venus à la ſuite de Blanche, conduiſirent cette princeſſe en Normandie, où le roi Jean l'attendoit. Vers la fin de Juin ou au commencement de Juillet, la paix ayant été ſignée de part & d'autre, on fit la cérémonie du mariage à Pont-Audemer; & Philippe reprit bientôt après, avec les nouveaux époux, la route de ſa capitale.

La beauté de Blanche, ſon eſprit & ſes autres éminentes qualités firent l'admiration & l'ornement de la cour de France. On avoit peine à comprendre qu'une femme de quinze ans fût déja l'exemple & le modèle des plus ſages princeſſes de l'Europe. Le prince Louis, devenu le plus heureux des maris, en étoit auſſi le plus tendre. Il eut, en 1205, un gage de ſon amour; mais c'étoit une fille, & les vœux de la France n'étoient point remplis. Blanche accoucha quelques années après d'un fils nommé *Philippe*, qui mourut en bas âge. Ce ne fut qu'en 1215, le 25 d'Avril, qu'elle mit au monde, au château de Poiſſy, S. Louis, ſon ſecond fils. On remarqua, dit un hiſtorien, pour preuve de la grande piété de cette princeſſe, que s'étant apperçue qu'on ne ſonnoit plus les cloches de l'égliſe de Poiſſy, dont ſa chambre étoit voiſine, de crainte de l'incommoder dans ſes douleurs, elle ſe fit tranſporter auſſi-tôt dans un autre lieu qu'on appelle encore aujourd'hui *la Grange-aux-Dames*, ne pouvant ſouffrir qu'on préférât le ſoin de ſa ſanté au ſervice de l'égliſe.

Notre illuſtre princeſſe ſe conſola, par la naiſſance de Louis, de la perte qu'elle avoit faite, au mois d'Octobre 1214, d'Alfonſe IX, roi de Caſtille, ſon pere, & de ſa mere Eléonor d'Angleterre, qui ne ſurvécut que vingt-cinq jours à ſon mari. Cette même année avoit été très-glorieuſe à la France, par la victoire que Philippe Auguſte avoit remportée à Bouvines, avec une armée de cinquante mille hommes, ſur celle de l'empereur Othon & de ſes alliés, forte de plus de cent cinquante mille hommes; tandis que le prince Louis triomphoit en Anjou des Anglois, qui avoient renouvellé la guerre.

En 1216, Blanche fut encore l'objet de l'allégreſſe publique, parce que Louis, comme neveu du roi d'Angleterre par ſon mariage avec cette princeſſe, fut appellé par les Anglois pour les gouverner, en la place de Jean, dont ils avoient ſecoué le joug. Louis, à la vérité, ne régna que quinze mois, la mort de Jean Sans-Terre ayant rappellé ſes enfans au trône; mais il eſt toujours vrai de dire qu'il acquit, par le vœu de toute la nation, des droits ſur le royaume d'Angleterre, autant & mieux fondés que ceux que les monarques Anglois ont prétendus long-tems ſur la couronne de France, & dont ils ſe ſont faits depuis une vaine parade. Louis n'étoit pas encore de retour en France, lorſque la mort de l'infant Henri roi de Caſtille, le ſeul fils d'Alfonſe IX, & d'Eléonor d'Angleterre, ouvrit, en faveur de Blanche, la ſucceſſion à ce royaume: rien n'étoit plus clair que le droit de cette princeſſe, l'aînée des filles d'Alfonſe IX. Cependant Bérengere, ſa cadette, déja régente de Caſtille, & reine de Léon, fut préférée par les Caſtillans. Sa préſence & ſon crédit dans le royaume firent oublier aiſément celle qui en étoit la légitime héritiere. Quoique pluſieurs grands d'Eſpagne euſſent fait ſolliciter le prince Louis de venir ſe mettre en poſſeſſion du patrimoine de ſon épouſe, il continua ſon expédition d'Angleterre, dont le ſuccès lui paroiſſoit plus certain; & lorſqu'il l'eut aban-

donnée, il ſe ſoucia peu d'aller donner des loix à des peuples qui s'étoient choiſi volontairement un maître : il ne ſe déſiſta pas néanmoins de ſes juſtes prétentions, qu'il tranſmit à ſa poſtérité *.

Pendant les ſix années qui s'écoulerent juſqu'à la mort de Philippe Auguſte, Blanche & ſon mari demeurerent le plus ſouvent à la cour, & continuerent d'y donner tous les exemples de piété, d'honneur & de toutes les vertus que l'on avoit toujours eſpéré d'eux. Ils eurent auſſi pluſieurs enfans, dont la naiſſance rendit Blanche de plus en plus chere à tous les François. En 1223, le 14 de Juillet, Louis VIII monta ſur le trône, & ſe fit ſacrer à Reims, avec la reine ſon épouſe, le jour de l'Aſſomption : il avoit alors trente-ſix ans, & Blanche pouvoit en avoir trente-ſept à trente-huit.

Le règne de Louis VIII ne fut que de trois ans ; mais il ne laiſſa pas d'être utile & glorieux à la France. Henri, roi d'Angleterre, ayant fait entrer des troupes en Poitou, ſous prétexte qu'on avoit manqué de lui reſtituer certaines places, ſelon qu'on en étoit convenu par le traité de Londres, Louis conduiſit une armée dans cette province, chaſſa les Anglois de pluſieurs villes, & mit le ſiége devant la Rochelle. La reine Blanche étoit demeurée à Paris ; mais, toute occupée des dangers où s'expoſoit ſon époux, elle ne ceſſoit d'adreſſer au ciel des prières ferventes pour la proſpérité de ſes armes, & la conſervation de ſa perſonne. Elle faiſoit faire des proceſſions ſolemnelles, auſquelles cette pieuſe princeſſe ne manquoit jamais d'aſſiſter avec Iſemberge de Dannemarck, reine douairiere de France, & Bérengere, reine de Jéruſalem, dont le mari étoit dans l'armée royale.

Cependant la Rochelle étoit attaquée & défendue avec une valeur extraordinaire. Savari de Mauléon, qui s'étoit jetté dans la place avec trois cens

* Voyez l'article de Bérengere, où le ſentiment contraire eſt établi, avec plus de vraiſemblance.

chevaliers, faiſoit de continuelles ſorties, & détruiſoit les travaux des aſſiégeans. Malgré ſes efforts & l'opiniâtreté des Rochelois, ceux-ci furent contraints de ſe rendre; & leur ville, qui fut depuis jugée imprenable, céda pour lors aux armées victorieuſes de Louis VIII. Blanche partageoit en quelque ſorte ces heureux ſuccès avec ſon époux, qui l'aimoit toujours avec tendreſſe, & témoignoit beaucoup de déférence à ſes avis; auſſi le plus ſouvent étoit-elle le canal des graces & des faveurs du monarque.

En 1224, le pape Honoré III, voulant engager Louis VIII à ſecourir Robert de Courtenai, empereur de Conſtantinople, qui venoit de perdre une célèbre bataille contre Alexis & Iſaac Comnène, s'adreſſa, dit le continuateur de Baronius, à la reine Blanche, qu'il ſçavoit avoir beaucoup de pouvoir ſur l'eſprit de ſon époux. Cette demande du pape n'étoit ſans doute que le prétexte d'une autre, qu'il obtint ſans peine du zèle de Louis : ce fut de recommencer, contre le comte de Toulouſe & les Albigeois, la guerre que Philippe Auguſte avoit faite à ces hérétiques; & pour donner plus de chaleur à cette expédition, Romain Bonaventure, cardinal de Saint-Ange, fut envoyé légat extraordinaire en France, pour y prêcher une croiſade. Louis prit la croix de la main du prélat; & ſon exemple ayant été ſuivi de toute la nobleſſe, il mit ordre aux affaires de ſon état & de ſa conſcience par un teſtament fort chrétien, & ſe rendit avec une puiſſante armée devant la ville d'Avignon, vers l'été de 1226. Il la réduiſit à ſon obéiſſance après un long ſiége; &, dit Auteuil, hiſtorien de Blanche, il donna une terreur ſi grande & une telle épouvante au Languedoc & à tout le reſte du parti des Albigeois, ſoit par la gloire de ſes armes, ſoit par l'adreſſe des négociations du cardinal Romain, que l'héréſie & tous ſes adhérans ſe rendirent encore, pour cette fois, aux pieds de notre invincible monarque.

Peu de tems après la priſe d'Avignon, Louis VIII

tomba malade dans la ville de Pamiers au pays de Foix. Il voulut ſe hâter d'aller reprendre ſon air natal; mais, dans ce voyage, il ſe trouva ſi mal à Montpenſier, château de la baſſe Auvergne, qu'il fut contraint d'y demeurer. Ses médecins l'ayant averti du danger de ſon état, il ſe prépara ſérieuſement à la mort, & confirma de vive voix les diſpoſitions qu'il avoit réglées par ſon teſtament l'année précédente, auſſi-bien que celle d'un autre acte par lequel il avoit déclaré la reine Blanche régente du royaume, & tutrice de Louis ſon fils aîné. Ce prince, qui vécut trop peu pour ſa gloire, expira le 7 de Novembre 1226, âgé de trente-neuf à quarante ans.

On peut rapporter, en l'honneur de Blanche, que Louis VIII faiſoit une telle profeſſion de la continence, qu'il n'avoit jamais aimé d'autre femme que la ſienne. A ce ſujet, Guillaume de Puilaurens, hiſtorien aſſez exact, raconte que la maladie du monarque étoit à la fin dégénérée en un déſordre de la nature, dont le remède étoit bien contraire aux inclinations & à la vertu du malade. Les médecins firent entendre à Louis, qu'il n'y avoit qu'un ſeul moyen qui pût le tirer de l'état dangereux où ils le voyoient; mais que, la reine ſa femme étant éloignée, il avoit beſoin du ſecours d'une autre pour lui ſauver la vie. Mais le roi rejetta ce conſeil avec horreur. Le même hiſtorien ajoûte qu'Archambault, ſire de Bourbon, ayant appris ce ſecret des médecins, & n'ayant rien de plus à cœur que la vie de ſon maître, pourvut adroitement au moyen que l'on jugeoit néceſſaire pour la conſerver; mais que Louis réſiſta plus fortement encore à l'occaſion qu'il n'avoit fait à la propoſition, & qu'il ne voulut jamais acheter la ſanté qu'on lui promettoit, au prix d'un remède qu'il ne croyoit pas pouvoir accorder avec ſon ſalut.

On ne pouvoit agir plus ſagement qu'avoit fait Louis VIII, en nommant la reine Blanche régente de ſes Etats, après ſa mort. Cette princeſſe juſtifia bien dans la ſuite un choix auſſi glorieux, & fut, par le

malheur des tems, le plus ferme ſoutien de la monarchie. Son premier ſoin fut de faire ordonner des prières générales dans tout le royaume, pour le ſalut du feu roi ſon ſeigneur. Elle mit enſuite la main au gouvernail, & ne négligea rien de ce qui pouvoit donner une idée avantageuſe de ſa régence. Mais l'abſence ou la fuite des grands du royaume, après la mort de Louis, & l'eſpece d'abandon où ſe trouva, pendant quelques jours, notre illuſtre princeſſe, mirent à de bien rudes épreuves ſon courage & ſa prudence. Elle mit toute ſa confiance au ciel, depuis long-tems ſa principale reſſource, & prépara ſa grande ame à tous les événemens.

Philippe de France, comte de Boulogne, frere unique du feu roi, fut un des premiers à ſe rendre auprès de la régente. Robert comte de Dreux, premier prince du ſang, & Matthieu de Montmorenci, connétable de France, ne furent pas moins empreſſés; mais ce qui cauſa beaucoup de ſatisfaction à Blanche, fut l'arrivée du cardinal Romain, que ſon expérience & ſes rares qualités avoient mis en grande conſidération dans les conſeils du feu roi. Quoiqu'étranger, il avoit fait voir dans pluſieurs occaſions ſon attachement à la France, par les ſervices eſſentiels qu'il lui avoit rendus. Le ſoin, qu'il prenoit de mériter l'eſtime & l'affection des grands & du peuple, le rendoit cher à la nation. Blanche ne balança pas à ſe repoſer ſur lui de toutes les affaires, & l'établit auſſi dans le conſeil ſecret, qui étoit principalement compoſé des comtes de Boulogne & de Dreux, & du connétable.

Après avoir donné quelque forme à ſon gouververnement, la régente crut qu'il falloit pourvoir à l'éducation du jeune roi ſon fils, alors âgé de douze ans, & ce dépôt précieux fut confié, d'un conſentement unanime, au connétable de Montmorenci, le plus ſage & le plus grand homme d'Etat & de guerre qui fut alors en France. Mais, comme le devoir de ſa charge pouvoit l'éloigner ſouvent de la cour, on lui

donna pour ſous-gouverneur Jean, ſire de Neſle, gentilhomme de Picardie, & parent du connétable. Toutes les autres perſonnes, qui furent placées auprès des princes, n'étoient pas moins diſtinguées par leur ſcience que par leur piété. Blanche les choiſit ſurtout dans les ordres de S. Dominique & de S. François, qu'elle affectionnoit ſingulièrement, & qui, étant alors dans la pureté & dans le premier zèle de leur inſtitut, s'attiroient l'eſtime & l'admiration de tout le monde.

De quelques calomnies qu'ayent oſé noircir notre pieuſe reine, des écrivains mal informés, il eſt certain que l'exemple de Blanche contribuoit, autant & plus que les meilleurs maîtres, à inſpirer aux princes ſes fils, la vertu & la piété. Elle leur ſouhaitoit pardeſſus tout, & travailloit à leur conſerver la pureté de l'ame; & c'eſt pour cela qu'elle répétoit ſouvent au jeune roi ces belles paroles, que l'hiſtoire nous a conſervées : « J'aimerois mille fois mieux vous » voir mourir, tout roi que vous êtes, & quoique » je vous chériſſe par-deſſus toutes les choſes du » monde, que de ſçavoir que vous fuſſiez tombé dans » une faute qui pût vous priver de la grace, & vous » mériter l'indignation du ciel. » La vie toute édifiante de S. Louis, & les honneurs que l'égliſe a cru devoir lui rendre après ſa mort, font aſſez voir qu'il avoit gravé profondément dans ſon cœur ces paroles de ſa mere.

Dès que Blanche eut formé ſon conſeil, réglé les affaires les plus preſſantes de l'Etat, & pourvu à l'éducation de ſes enfans, elle n'eut rien de plus preſſé que de faire ſacrer & couronner le jeune Louis, afin de guérir l'opinion extravagante du vulgaire, qui ne croyoit pas devoir obéiſſance & fidélité à ſon roi, qu'après cette double cérémonie. L'uſage & la ſuperſtition ont prévalu long-tems ſur le droit & la raiſon, depuis même le règne de S. Louis; & Charles VI ayant éprouvé dans ſa jeuneſſe les effets dangereux de cette opinion, fut obligé, pour la déraciner entièrement

rement de l'esprit des peuples, de donner, en 1403, un édit perpétuel & irrévocable, qui délare que nos princes sont rois, par les seuls droits de la succession, & qu'ils n'ont besoin, pour l'exercice de leur autorité souveraine, ni de sacre ni de couronnement.

En conséquence de sa résolution, la régente fit écrire à tous les princes, officiers, seigneurs & prélats du royaume, de se rendre à Reims, le dernier jour de Novembre; pour assister aux sacre & couronnement du roi; qui devoient être faits le lendemain. Elle étoit informée des mauvaises intentions de plusieurs des principaux vassaux de la couronne, & de celles entr'autres du duc de Bretagne, qui faisoit fortifier le château de S. James & de Belesme, dont le feu roi lui avoit confié la garde. Ces avis n'empêchèrent pas, qu'après avoir rassemblé tout ce qu'elle put de gens de guerre, elle ne se mît en marche pour Reims, où la cérémonie fut faite par Jacques de Basoches, archevêque de cette ville. Ensuite Blanche, de l'avis de son conseil, conduisit le jeune monarque en Bretagne, pour y faire l'essai de ses armes contre les mécontens. On étoit alors au mois de Décembre; mais la rigueur de l'hiver, trop capable d'effrayer une femme & un enfant, ne put détourner la régente de ce voyage. Elle étoit depuis long-tems accoutumée à ne consulter d'autres intérêts que ceux de l'Etat. Le desir de donner une idée avantageuse de sa régence excitoit encore son courage.

Les principaux chefs des rebelles étoient Pierre de Dreux, dit *Mauclerc*, duc de Bretagne, frere puîné du comte de Dreux, & Hugues de Lusignan, comte de la Marche. Henri II, comte de Bar, beaufrere du duc de Bretagne; Hugues de Châtillon, comte de Saint-Paul; Simon de Dammartin, comte de Ponthieu, s'étoient rangés sous les mêmes étendards; mais celui de tous qu'on fut le plus surpris d'y voir, étoit Thibaud, comte de Champagne, dont les soins constans & les respects extraordinaires pour Blanche

de Caſtille avoient fourni matiere à la malignité des ennemis de la France. Les prétextes du ſoulevement des princes & des barons étoient que le bas âge du roi le rendoit peu propre à gouverner; que Blanche, en ſa qualité d'étrangere, n'avoit pu prétendre à la régence, & qu'en cas qu'on ne lui conteſtât point ſon droit, elle devoit du moins donner caution de ſa charge, de la tutelle des biens, & de la perſonne du roi mineur. Mais, dit l'hiſtorien de Blanche, ceux qui faiſoient publier ces manifeſtes extravagans ne ſçavoient que trop qu'un roi d'un jour eſt autant le roi légitime de ſes ſujets que s'il avoit cinquante ans; & ils n'ignoroient pas que les monarques, au premier moment de leur vie, ſont auſſi bien les images de la divinité ſur la terre, que s'ils avoient déja les cheveux gris, & qu'ils euſſent gagné trente batailles. Quant aux intérêts de Blanche, ſes miniſtres crurent qu'il étoit très-important d'informer les étrangers & les François même, que le titre de la reine pour la régence étoit fondé ſur la qualité de mere, c'eſt-à-dire de tutrice naturelle de ſes enfans, ſur l'uſage conſtant de la monarchie, & ſur le choix de Louis VIII.

Blanche ſe contenta de répandre dans le public un acte d'atteſtation ſolemnelle de ce qui s'étoit paſſé au château de Montpenſier, lors de la mort du feu roi, laquelle étoit ſcellée des armes de trois des principaux évêques qui s'y trouverent; & ſans s'arrêter aux autres objections des mécontens, elle continua ſa marche vers la Bretagne. Chemin faiſant, elle détacha pluſieurs partis pour aller ravager la Champagne & la Brie, & faire repentir le comte Thibaud de ſa rebellion. Ce moyen lui réuſſit au-delà de ſes eſpérances; car le comte, qui ne s'accommodoit pas de la lenteur des révoltés & du déſordre où les jettoit l'approche de l'armée royale, envoya des députés à la reine, pour faire ſon traité particulier; mais il ne fut conclu que quelque tems après, parce que le duc de Bretagne & les barons firent leur poſſible pour y mettre obſtacle.

La voie de la négociation ayant heureuſement réuſſi vis-à-vis du comte de Champagne, on réſolut de s'en ſervir à l'égard des autres rebelles. En même tems, pour achever de les ébranler, la reine indiqua une aſſemblée générale des Etats, qu'on appelloit alors *Parlement*, & fit ſommer tous les princes du ſang, les pairs de France & les principaux barons du royaume, de ſe trouver à Chinon, vers les premiers jours de Mars de la même année 1226. (Selon l'ancien calendrier obſervé en France juſqu'en 1560, l'année commençoit au jour de Pâques.) Etourdis par cette ſommation, les mécontens promirent de s'y rendre, & firent ſupplier la régente de tranſférer l'aſſemblée à Tours, puis à Vendome; & ce fut dans cette derniere ville qu'ils jurerent & ſignerent, le 16 de Mars, un traité de réconciliation, que notre auteur appelle une veritable paix fourrée. On avoit, pour la rendre plus ſolide, arrêté pluſieurs mariages entre la famille royale, celle du duc de Bretagne, & celle du comte de la Marche; mais ils n'eurent aucun effet.

Cependant la régente étoit retournée à Paris, avec la cour, pour y paſſer les fêtes de Pâques. Elle ſçut bientôt qu'il ſe tramoit de nouveaux complots dans les provinces; & que les factieux n'attendoient que l'occaſion d'éclater. Thibaud, comte de Champagne, fut le ſeul qui reſta fidèle à la régente; & cette princeſſe, dit-on, exigea de ſon zèle, qu'en ſe rangeant avec les mécontens, il ſe mît en état de l'informer de tous leurs projets & de toutes leurs démarches. Thibaud obéit, & ne tarda pas à donner avis à Blanche, lorſqu'elle étoit ſur la route d'Orléans avec le roi ſon fils, que les barons devoient ſe rendre à Corbeil un certain jour, & s'y rendre maîtres de la perſonne du jeune monarque. La reine évita l'embuſcade qui l'attendoit dans cette ville, & gagna promptement Montlheri, place alors très-forte, d'où elle envoya demander du ſecours à la capitale. Sur la nouvelle du danger auquel étoient expoſés la reine

& le roi ſon fils, les Pariſiens ſignalerent leur amour pour leur ſouverain, & ſortirent en foule au-devant de la famille royale, qu'ils ramenerent en triomphe, à la vue du duc de Bretagne & des autres barons ligués. Joinville dit avoir entendu conter à S. Louis lui-même, que depuis Montlheri juſqu'à Paris, on voyoit deux haies de bourgeois, & des habitans bien armés, qui ne faiſoient autre choſe que des exclamations & des prieres pour ſa proſpérité.

Les mécontens ayant manqué leur coup, en préparerent un ſecond, que le comte de Champagne rendit encore inutile. Blanche, de ſon côté, n'oublioit rien pour s'attacher de plus en plus ce ſeigneur: elle donnoit à ſa fidélité les plus grands éloges, & nourriſſoit ſon ambition, en lui promettant d'appuyer & de faire valoir les droits qu'il avoit ſur le royaume de Navarre. Des hiſtoriens mal-intentionnés ont avancé que cette princeſſe ſe ſervit des avantages de ſa beauté, pour obliger le comte de Champagne à demeurer fidèle au ſervice du roi ſon fils. Peut-être Thibaud, épris des charmes de Blanche, eut-il pour elle des ſentimens plus tendres que ceux de l'eſtime; on ne voit pas du moins qu'il en ait jamais fait l'aveu: ce qu'on ne peut révoquer en doute, c'eſt que la vertu de la reine, plus admirable encore que ſa beauté, dut faire perdre au comte de Champagne juſqu'à l'idée même de la rendre ſenſible.

Blanche avoit dans ſa politique de puiſſantes reſſources. Elle en fit uſage pour détacher du parti des confédérés Raimond, comte de Provence, & lui fit entendre que le jeune Louis pourroit un jour épouſer une de ſes filles. Cette eſpérance, toute éloignée qu'elle étoit alors, & que l'événement juſtifia dans la ſuite, contribua beaucoup à faire rentrer le comte dans ſon devoir. Son exemple entraîna quantité de barons, & le duc de Bretagne lui-même, qui, bien qu'intérieurement réſolu à ne pas tenir ſa parole, ne fit pas difficulté d'envoyer à la cour

la fille Iſabeau de Dreux ou de Bretagne, pour la ſûreté du mariage que l'on devoit faire de cette jeune princeſſe avec Jean de France, l'un des fils puînés de la régente. Le nouveau traité ſe fit au mois de Septembre de l'an 1227.

Les choſes étant ainſi pacifiées, il ne reſtoit plus d'ennemis dans le royaume, que Raimond, comte de Toulouſe, & les Albigeois, dont il étoit le protecteur & le chef. Les armes de Philippe Auguſte & celles de Louis VIII, ſon ſucceſſeur, avoient en vain porté les coups les plus terribles à cette héréſie monſtrueuſe. Son entiere extirpation étoit réſervée au courage, à la prudence, à l'habileté de notre illuſtre régente. Pendant tous les troubles dont on vient de parler, Raimond avoit emporté d'aſſaut Caſtel Saraſin dans le haut Languedoc, & mis à contribution les pays d'alentour. Imbert de Beaujeu, qui commandoit pour le roi dans cette province, ne donna pas le tems aux rebelles de ſe fortifier; il les repouſſa même dans Toulouſe, & réduiſit bientôt cette capitale aux dernieres extrémités, non point en l'aſſiégeant, comme l'ont cru quelques hiſtoriens, mais en ravageant & ruinant tous les environs. Aux approches de l'hiver, il ſe contenta de bloquer la place, & d'empêcher qu'on n'y fît entrer de vivres. C'en étoit fait du comte, ſi la régente eut ſuivi le parti de la rigueur; ce qui n'eût pas manqué d'aigrir & de déſeſperer les hérétiques répandus dans toute la province. Mais par une politique plus douce, plus raiſonnable, plus conforme à l'évangile, elle fit enviſager aux hérétiques qu'ils avoient tout à eſpérer de ſa clémence & de ſa bonté, s'ils vouloient abandonner leurs erreurs. Il n'eſt pas aiſé de comprendre avec quelle joie & quelle ſurpriſe cette propoſition fut reçue des Albigeois; on ne leur avoit oppoſé juſqu'alors, que la force & la violence, & ces moyens qui, comme il arrive d'ordinaire, leur rendoient odieux les Catholiques, les éloignoient de plus en plus du centre de l'égliſe. Blanche réſolut de les y

rappeller, & n'eut beſoin, pour réuſſir, que de joindre à la douceur naturelle de ſon ſexe, le véritable eſprit de la religion. Déja le comte Raimond, ſuivi de tous ſes vaſſaux, embraſſe les genoux de ſon ſouverain : déja même il abjure ſolemnellement, nûds pieds, en chemiſe, & de la maniere la plus humiliante, l'héréſie dont il s'étoit long-tems fait gloire d'être le chef. Cette cérémonie ſe fit à Paris, le Vendredi ſaint, dans l'égliſe de Notre-Dame ; & le traité de réconciliation fut ſigné cinq ou ſix jours après, c'eſt-à-dire, comme on comptoit alors, tout au commencement de l'année 1228.

Les ſuccès conſtans, qui couronnoient les entrepriſes de la régente, exciterent de nouveau la jalouſie des grands du royaume, qui recommencerent leurs plaintes & leurs murmures. Ils publierent, entre autres choſes, que Blanche régnoit trop abſolument pour une étrangere ; qu'elle ne conſultoit en rien ni les avis ni les intérêts des princes, les plus proches parens du roi ; qu'enfin elle leur préféroit un étranger qui ſeul avoit toute ſa confiance (c'étoit le cardinal Romain.) Sur ces prétextes, la plûpart quitterent la cour.

Blanche avoit fait une nouvelle convocation des états du royaume à Paris, quelques jours après les fêtes de la Pentecôte. Les mécontens, qui n'avoient encore fait alors aucun éclat, ne crurent pas devoir s'en abſenter. Ils s'aſſemblerent enſuite à Corbeil ; & ce fut-là qu'ils arrêterent entr'eux que, pour mieux tromper la régente, le ſeul duc de Bretagne leveroit le maſque, & mettroit une armée en campagne ; que tous les autres alliés, feignant d'abandonner la partie, ſuivroient le roi, comme pour le ſervir contre le duc ; mais qu'ils ne ſe feroient accompagner chacun que de deux cavaliers, afin que le duc de Bretagne pût aiſément défaire l'armée royale, & même ſe rendre maître de la perſonne du jeune monarque.

Le duc ne tarda pas à déployer l'étendard de la révolte, & commença les hoſtilités. Sur les premieres nouvelles qu'on en reçut à la cour, aux appro-

ches de l'hiver, Blanche aſſembla ce qu'elle put de troupes, & ſe mit en campagne avec le roi ſon fils, ſous qui le connétable Matthieu de Montmorenci commandoit l'armée. Après pluſieurs jours de marche, on eut avis que les rebelles n'étoient pas éloignés ; & les barons perfides de la ſuite du roi s'applaudiſſoient déja du ſuccès prochain de leur trahiſon. La perſonne de Louis étoit ſans doute alors expoſée au plus grand danger, lorſque Thibaud, comte de Champagne, ſe rendit auprès de la régente avec un renfort conſidérable de troupes, & découvrit à la reine toute la conjuration. Son arrivée, dont le motif fut pénétré par les barons mécontens, déconcerta tous leurs projets. Ils abandonnerent auſſi-tôt leurs poſtes pour aller joindre le duc de Bretagne.

Cette déſertion n'affoibliſſoit pas beaucoup l'armée ; mais ce qui cauſa le plus vif chagrin à la régente, ce fut d'apprendre que Robert, comte de Dreux, premier prince du ſang, s'étoit auſſi retiré de la cour, & qu'il traitoit ſecrettement avec les mécontens. Elle n'eut plus lieu d'en douter, lorſqu'elle ſçut que le brave Enguerrand, ſire de Couci, l'un des plus conſidérables alliés du comte, paroiſſoit déja les armes à la main au milieu des factieux. Ce n'étoit pas tout encore ; le comte de Boulogne, frere unique du roi, s'étoit auſſi laiſſé gagner ; &, retiré dans les terres de ſon apanage, il y faiſoit fortifier Calais & d'autres places.

Dans ces circonſtances critiques, la régente rappella toute ſa prudence ; & l'uſage heureux qu'elle en ſçut faire empêcha la ruine de l'Etat, qui paroiſſoit infaillible. On ne ſçait ſi les comtes de Dreux & de Boulogne ſe laiſſerent perſuader ſans peine aux invitations de la reine ; il eſt même probable qu'ils perſiſterent dans leur révolte juſqu'à l'année 1229 ; mais tout ce tems ſe paſſa de leur part en négociations.

Cependant l'armée royale avoit continué ſa marche ; &, renforcée par un grand nombre de vaſſaux,

elle avoit mis le siége devant Belesme, place alors très-forte dans le Perche. Une autre armée, rassemblée par les soins de Blanche, faisoit tête en Normandie aux Anglois, qui, pour profiter des troubles de la France, avoient passé la mer. Une troisieme enfin, aux ordres du sire des Vignes, faisoit la guerre en Touraine, contre les alliés du duc de Bretagne. Belesme fut emportée d'assaut à la vue des ennemis, qui n'oserent entreprendre d'y jetter du secours, & qui se retirerent honteusement.

On ne doit point oublier ici ce que dit Guillaume de Nangis, historien contemporain, de la vigilance extraordinaire de notre généreuse reine durant le siége de Belesme. Elle visitoit elle-même son camp, & parcouroit tous les quartiers, & sur-tout avoit un soin très-grand de la cavalerie. Un jour qu'il faisoit un froid excessif, elle fit allumer, pendant la nuit, de grands feux de tous côtés, & principalement autour des chevaux & des gens d'armes. « Ce n'étoit » pas seulement par cette vigilance, ajoûte l'histo» rien, que Blanche de Castille paroissoit être une » princesse de conduite; mais, en tout le reste de » ses actions, c'étoit la plus adroite & la plus ha» bile femme de son royaume. » Blanche ramena comme en triomphe le roi son fils dans sa capitale, pour y passer le reste de l'hiver.

Au printems de 1229, les rebelles se jetterent avec toutes leurs forces sur la Champagne, afin de se venger du comte Thibaud, & commirent dans cette province d'étranges ravages. Ils furent même violemment soupçonnés de vouloir disposer de la couronne; ce qui détermina la régente à voler au secours du Comte. La seule approche du connétable de Montmorenci fit perdre courage aux barons; ils prirent la fuite avec une promptitude extraordinaire, & députerent à la régence, pour lui faire de très-humbles protestations qu'il n'avoient pris les armes que contre le comte de Champagne. Nonobstant leur requête, l'armée royale les poursuivit

avec chaleur jusqu'à Langres, où Blanche se laissa persuader enfin de traiter avec eux. Elle exigea qu'ils missent bas les armes, & cessassent promptement tous actes d'hostilité contre le comte; à ces conditions, elle leur accorda la paix, vers la fin de l'été de la même année.

Qui n'auroit cru qu'après tant de révoltes & de pardons, la tranquillité ne dût être parfaitement rétablie dans le royaume? Mais la rebellion avoit pris de trop fortes racines dans l'esprit du duc de Bretagne. Il falloit, pour le réduire, de plus grands revers que ceux qu'ils avoit essuyés. Sur la fin de l'année 1229, il recommença la guerre par mille entreprises, & par plusieurs actes d'hostilités qu'il commit sur les terres de France. L'infatigable régente part aussitôt de Paris, accompagnée du roi son fils, & d'une armée fort leste, dont le connétable étoit lieutenant-général sous le roi. La terreur & l'effroi précèdent sa marche; tout fuit dans l'Anjou & dans la Bretagne. Elle met le siége devant Angers, au commencement de 1230; & cette ville, appartenante au roi d'Angleterre, est presqu'aussi-tôt prise qu'attaquée. De-là Blanche conduit son fils à Clisson, où ses armes ne sont pas moins heureuses. Ce fut dans cette ville que le comte de la Marche, l'un des principaux chefs des rebelles, vint implorer la clémence de la régente, & conclut son accommodement au mois de Mai de l'an 1230. On remarque qu'il ne demanda point d'autres assurances que la parole du connétable de Montmorenci; tant cet illustre guerrier s'étoit acquis d'estime parmi ses ennemis même.

Au mois de Juin, l'armée royale fit le siége d'Ancenis, à six lieues au-dessus de Nantes. Le roi d'Angleterre étoit alors dans cette capitale, il en délogea promptement, « aimant mieux, dit l'historien de » Blanche, manquer de foi à son fidèle partisan le » duc de Bretagne, que de se mettre au hazard » d'augmenter les trophées d'une femme, de laquelle » pour la seconde fois il n'osoit attendre les atta-

» ques. » Durant le ſiége d'Ancenis, la régente fit condamner, par un arrêt ſolemnel du parlement, ou de l'aſſemblée des grands ſeigneurs de France, Pierre dit *Mauclerc*, duc de Bretagne, comme criminel de lèſe-majeſté, de félonie, & d'autres crimes énormes; & le même arrêt déclara ſes vaſſaux & ſujets abſous envers lui du ſerment de fidélité; & pour donner plus de peur aux Bretons, Blanche fit confirmer toute cette procédure par l'autorité Apoſtolique. En conſéquence, pluſieurs ſeigneurs du pays vinrent rendre hommage au jeune Louis, entre les mains de ſa mere. Cependant la ville d'Ancenis fut forcée d'ouvrir ſes portes. Oudon & Chantoceaux, forteresſes ſituées des deux côtés de la Loire, n'oppoſerent qu'une foible réſiſtance; en peu de tems, toute la Bretagne fut ſoumiſe, à l'exception de Nantes; & le duc lui-même ſe voyoit à la veille d'être forcé dans ſa capitale. Mais Blanche, qui pouvoit & devoit peut-être terminer la guerre par le châtiment d'un rebelle, ſe laiſſa fléchir aux prieres de Robert, comte de Dreux, premier prince du ſang, & frere aîné de Pierre, duc de Bretagne. Elle rendit ſes états au duc, après avoir pris toutefois ſes précautions pour l'avenir, & retourna paſſer à Paris le reſte de l'hiver.

Blanche de Caſtille employa les dernieres années de ſa régence à conſerver l'union & la paix parmi les grands du royaume, & s'occupa plus que jamais à faire fleurir la juſtice & la piété. Elle redoubla ſes aumônes envers les pauvres, ſes charités envers les égliſes & les monaſtères, & fit ſur-tout un grand nombre de riches fondations. En 1234, ſa politique procura de nouveaux avantages à la France, par une tréve de trois ans, qu'elle fit avec l'Angleterre, & par le mariage du roi ſon fils avec Marguerite, fille aînée du comte de Provence. L'année ſuivante, S. Louis ayant atteint l'âge de vingt & un ans *,

* Avant S. Louis, on ne trouve point que l'âge de la majorité de nos Rois ſoit déterminé d'une maniere invariable,

entra dans l'exercice de l'autorité ſouveraine, qui, dans les mains de Blanche, avoit, comme on l'a vu, reçu beaucoup d'éclat.

On ne dira rien ici des événemens qui ſe ſont paſſés entre cette premiere régence de Blanche de Caſtille, & la ſeconde, c'eſt-à-dire depuis 1235 juſqu'à l'année 1248, que S. Louis partit le 12 de Juin pour ſon voyage de la Terre-ſainte, après avoir établi la reine ſa mere régente du royaume pendant ſon abſence. On remarquera ſeulement que Blanche, en princeſſe judicieuſe & ſage, avoit fait tous ſes efforts pour détourner le roi d'une expédition, qui ne pouvoit être que très-funeſte à la France.

Blanche n'eut pas de peine à reprendre le maniment des affaires auxquelles elle n'avoit point ceſſé d'avoir part, depuis même la majorité de ſon fils. Comme elle étoit fort habile & très-grande politique, elle veilloit de tous côtés pour empêcher que le feu de la ſédition ou de la guerre ne s'allumât au dedans ou au dehors du royaume, & diſpoſoit toutes choſes pour en éteindre la premiere étincelle.

Au mois d'Août de l'an 1249, la régente perdit un de ſes plus fermes ſoutiens, dans la perſonne d'Alfonſe comte de Poitiers, frere du roi, qui fut obligé de conduire à ce prince des troupes & de l'argent. Mais, ſans reſſource du côté de ſa famille, elle en trouva dans ſon courage & ſa conſtance. Raimond, comte de Toulouſe, dont le comte de Poitiers avoit épouſé la fille, étant mort au mois de Septembre, la régente envoya promptement en Languedoc des commiſſaires pour prendre poſſeſſion des états de Raimond, au nom d'Alfonſe de France, & de la

puiſque Philippe & Philippe-Auguſte ne demeurerent ſous le pouvoir des regens & des tuteurs que juſqu'à quinze ans. Philippe le Hardi, fils & ſucceſſeur de S. Louis, commença de le fixer à quatorze ans; & cent ans après, Charles V en fit un réglement certain & perpétuel.

princeſſe ſa femme, qui en étoient devenus héritiers. En même tems, elle fit des traités particuliers avec les principaux vaſſaux du feu comte, & s'aſſura de leur fidélité. Ce fut auſſi par ſes ordres qu'on ménagea ſi bien les eſprits des peuples dans cette province, que, quoiqu'on eût à craindre quelques ſoulevemens de la part des Albigeois, qui tenoient encore à leurs erreurs, on n'entendit parler d'aucun complot ni d'aucune émeute.

Vers le commencement de l'an 1250, Blanche de Caſtille envoya au roi ſon fils une grande quantité d'argent, autant que onze charrettes attelées de pluſieurs chevaux en pouvoient porter. Elle avoit déja fait partir pluſieurs convois à-peu-près ſemblables; & ce n'étoit pas un médiocre embarras pour cette princeſſe d'être obligée d'épuiſer le royaume de finances, & d'y conſerver pourtant, comme elle faiſoit, la paix & l'abondance. Sa tendreſſe maternelle n'étoit pas à de moins rudes épreuves que ſon amour pour ſes ſujets. Elle ne recevoit que de fâcheuſes nouvelles de l'Egypte, ſoit que S. Louis eût vaincu les infidèles, ſoit qu'il en eût été battu; dans l'un & dans l'autre cas, la France perdoit la fleur de ſes guerriers, & des richeſſes immenſes. Quelque tems après les fêtes de Pâques de cette année, S. Louis ayant eu quantité de mauvais ſuccès à la Maſſoure, ayant vu ſon armée taillée en piéces, & le comte d'Artois ſon frere maſſacré par les infidèles, demeura priſonnier avec la plûpart des princes & des ſeigneurs de ſa cour.

Lorſque Blanche apprit, au bout de quelque mois, ce [illegible] étrange malheur, elle fut pénétrée de la plus vive triſteſſe; & ſa ſanté même en reçut un conſidérable dommage. Depuis ce tems, elle fut preſque toujours languiſſante; mais portant dans un corps foible une ame vraiment héroïque, elle redoubla ſes ſoins pour la proſpérité de l'Etat, ou du moins pour en empêcher la ruine. Elle ſe hâta de ramaſſer les ſommes d'argent prodigieuſes, qu'il falloit envoyer

en Égypte pour la rançon du jeune monarque & des princes ſes freres. L'eſpérance qu'elle avoit du prompt retour de S. Louis, & de ſes autres enfans, donnoit une activité merveilleuſe à toutes ſes actions.

L'arrivée des comtes de Poitou & d'Anjou, freres de S. Louis, au commencement de l'année 1251, cauſa beaucoup de joie à la régente; mais cette joie fut bien modérée par une lettre du roi ſon fils, qui lui marquoit ſa réſolution de ne point revenir en France qu'il n'eût remis les affaires des Chrétiens en meilleur état, & qu'il n'eût regagné ſur les Sarraſins les avantages qu'il avoit perdus. Il finiſſoit par lui demander de nouveaux ſecours d'hommes & d'argent. Blanche, étouffant dans ſon cœur les cruels chagrins que lui donnoit cette lettre, ne ſongea qu'à ſuivre les ordres de ſon fils. Elle fit inviter d'abord, puis ſommer tous les ſeigneurs du royaume à faire le voyage de la Terre-ſainte, ſous peine de confiſcation de leurs terres & châteaux; triſte néceſſité dont la régente gémiſſoit la premiere. Pour comble de malheur, la France, juſqu'alors paiſible, fut la proie du zèle fanatique de certaine canaille qu'on appella *Paſtoureaux*, leſquels, ſous prétexte d'aller venger l'outrage fait à S. Louis, s'aſſemblerent au nombre de plus de cent mille hommes, & commirent dans les provinces du royaume toutes ſortes d'excès & de deſordres. On les avoit tolérés d'abord, comme pouvant être utiles aux croiſés; mais il fallut cette année armer contre eux, & leur faire une guerre ſanglante. On en extermina un grand nombre; « & cette vapeur groſſiere, dit l'hiſtorien » de Blanche, qui s'étoit élevée de la terre, fut » diſſipée en un inſtant, par les ſoins & par la con» duite de la régente. »

Blanche de Caſtille n'eut pas moins d'attention à s'oppoſer aux prétentions injuſtes de quelques eccléſiaſtiques, entr'autres du chapitre de Notre-Dame de Paris, qui prétendoit avoir droit de vie & de mort ſur les payſans de ſa juriſdiction. Elle ſe

rendit en perſonne aux priſons de l'officialité, en frappa la premiere les portes, dont elle fit achever l'ouverture par ceux de ſa ſuite, & mit en liberté une troupe de miſérables que les chanoines y tenoient renfermés. Depuis, elle les prit ſous ſa protection, & fit ſaiſir le temporel des chanoines, qu'elle retint juſqu'à ce qu'ils fuſſent rentrés dans leur devoir. Mais, voulant accorder la juſtice la plus exacte avec la clémence, elle déclara que les villages dont les habitans avoient été ſi maltraités, demeureroient affranchis de ces droits odieux que prétendoit le chapitre de Notre-Dame, à condition toutefois que les habitans payeroient une ſomme raiſonnable pour leur liberté.

Cependant la ſanté de la reine s'affoibliſſant de plus en plus, ſes médecins lui conſeillerent de quitter l'air de Paris, pour en aller reſpirer un plus ſain à la campagne. Elle choiſit Melun pour ſa réſidence, & paſſa dans cette ville l'été & l'automne de l'an 1253. Elle y fut attaquée d'une fievre lente & continue, qui l'avertit du peu de tems qu'il lui reſtoit à vivre. S'étant fait tranſporter à Paris, elle y mourut le jour de S. André, munie des Sacremens de l'égliſe, & après avoir fait profeſſion entre les mains de l'abbeſſe de Maubuiſſon, de l'ordre de Cîteaux, âgée de ſoixante & huit ans. Son corps fut enterré dans l'abbaye de Maubuiſſon, & fut porté, dit-on, ſur les épaules des principaux ſeigneurs de la cour.

BLANCHE DE BOURGOGNE, reine de France, étoit fille d'Othon IV, comte de Palatin de Bourgogne, & de Mahaud ou Matilde d'Artois. Elle fut mariée, en 1308, à Charles le Bel, comte de la Marche, qui fut depuis roi de France, après la mort de ſes deux freres, Louis Hutin & Philippe le Long. Cette princeſſe étoit parfaitement belle. Mais trop ſemblable à ſes belles-ſœurs, femmes de Louis & de Philippe, elle ſe deshonora par un commerce criminel. Toutes trois furent convaincues d'adultère, & reléguées au Château-Gaillard d'Andely. Blanche

y étoit encore en 1321. Elle fut répudiée l'année ſuivante, ſous prétexte de parenté. Trois ans après, elle obtint la permiſſion de ſe faire religieuſe, & finit ſa vie à l'abbaye de Maubuiſſon, en 1326, dans les exercices d'une rigoureuſe pénitence.

BLANCHE DE NAVARRE, reine de France, ſeconde femme de Philippe de Valois, étoit fille de Philippe, III du nom, roi de Navarre, & de Jeanne de France, reine de Navarre. Elle fut mariée fort jeune encore à Brie-Comte-Robert en 1349; accoucha d'une fille poſthume, deux ans après, & mourut en 1398, âgée de ſoixante-ſept ou ſoixante-huit ans.

BLANCHE DE FRANCE, reine de Bohême, fille du roi Philippe III, ſurnommé *le Hardi*, fut accordée, en 1299, à Rodolphe III, dit *le Débonnaire*, roi de Bohême, dans l'entrevue qui ſe fit au mois de Décembre à Vaucouleur, entre le roi Philippe & l'empereur Albert I. Le mariage ſe fit l'année d'après; & Blanche mourut, en 1305, à Vienne en Autriche, où elle fut enterrée dans l'égliſe des Cordeliers.

BLANCHE DE FRANCE, reine de Caſtille, fille de S. Louis, & de Marguerite de Provence, naquit à Japha en Syrie l'an 1252, & fut mariée, en 1269, par diſpenſe du pape Martin IV, à Ferdinand de la Cerda, infant de Caſtille, fils aîné du roi Alfonſe X. Elle eut de ce mariage Alfonſe, ſeigneur de Lunel, & Ferdinand, ſeigneur de Lara, qui furent privés du royaume de leur aïeul. Ferdinand étant mort à Valladolid, au mois d'Août de l'an 1275, la reine Blanche revint en France, & y finit ſes jours en 1320. C'eſt elle qui fit bâtir à Paris une partie de l'égliſe des Cordelieres du fauxbourg S. Marcel: elle y fut enterrée, & l'on y voit encore ſon épitaphe.

BLANCHE DE BOURBON, reine de Caſtille, fille de Pierre I de ce nom, duc de Bourbon, fut accordée à Pierre roi de Caſtille, ſurnommé *le Cruel*; & le mariage ſe fit en l'abbaye de Preuilly, le 9 de Juillet de l'an 1352. Cette princeſſe n'étoit alors que

dans sa quatorzieme année, & avoit autant de vertu que d'esprit & de beauté. Le roi son mari la traita de la manière du monde la plus cruelle ; & l'ayant long-tems retenue en prison, il la fit enfin empoisonner à Medina-Sidonia, l'an 1361, parce qu'il étoit irrité du parti que les grands du royaume avoient formé contre lui, pour le punir lui-même de ses cruautés. Blanche n'étoit alors âgée que de vingt-trois ans. Elle fut enterrée à Tudelle. Les François ne laissèrent pas cette mort impunie.

BLANCHE D'ARTOIS, reine de Navarre, fille de Robert de France, I de ce nom, comte d'Artois, & de Mahaud de Brabant, fut mariée, l'an 1269, par dispense du pape, avec Henri I, dit *le Gros*, roi de Navarre, & comte de Champagne, dont elle eut Jeanne, mariée au roi Philippe IV, dit *le Bel*. Le roi de Navarre mourut en 1274; & Blanche prit une seconde alliance avec Edmond d'Angleterre, comte de Lancastre. Elle fonda l'abbaye d'Argensoles, de l'ordre de Cîteaux, qui eut pour premiere abbesse la bienheureuse Ida, morte à Paris le deuxieme jour de Mai de l'an 1302.

BLANCHE, reine de Navarre, étoit fille de Charles III, dit *le Noble*, roi de Navarre, & d'Eléonore de Castille. Quoi qu'elle ne fût que la sixieme des enfans de ce roi, elle demeura néanmoins héritiere de cet Etat après la mort de son pere arrivée en 1425, & fut mariée fort jeune à Martin d'Aragon, roi de Sicile. Ce prince étant mort à Cagliari, le 25 de Juillet 1409, elle prit, l'an 1420, une seconde alliance avec Jean d'Aragon, duc de Pennafiel, depuis roi de Navarre & d'Aragon. Ils furent couronnés à Pampelune, le 15 de Mai, jour de la Pentecôte de l'an 1429; & la reine mourut à Notre-Dame des Neiges en Castille, le premier d'Avril 1441. Son corps fut porté dans la Navarre, où il est enterré dans l'église des religieux de S. François de Tudelle.

BLANCHE DE FRANCE, fille posthume du roi Charles

Charles IV, & de Jeanne d'Evreux, née à Châteauneuf près d'Orleans, le premier jour d'Avril de l'an 1328, porta le titre de Comteſſe de Beaumont, & fut mariée à Philippe de France, duc d'Orléans, le 18 de Janvier 1344. Elle mourut, ſans enfans, le 7 de Février 1392, & fut enterrée à Saint-Denis.

BLANCHE DE SICILE *ou* D'ANJOU, comteſſe de Flandres, fille de Charles de France, comte d'Anjou & de Provence, roi de Naples & de Sicile &c. & de Béatrix de Provence, épouſa Robert III, dit *de Béthune*, comte de Flandres, & mourut en travail d'enfant, l'an 1272, ne laiſſant qu'un fils mort ſans lignée. Son corps fut enterré dans l'abbaye de Flines près de Douai.

BLANCHE, reine d'Aragon, fille de Charles II, roi de Naples & de Sicile, qui de Marie de Hongrie, ſa femme, eut quatorze enfans; l'onzieme étoit Blanche, qui fut mariée, le premier du mois de Novembre 1295, à Jacques II, roi d'Aragon. Elle fut couronnée à Saragoſſe, l'an 1296, & mourut à Barcelone, le 14 d'Octobre de l'an 1310; ſon corps fut enterré au monaſtère de Sainte-Croix en Catalogne, où l'on voit ſon tombeau.

BLANCHE, femme de Baptiſte de la Porte, citoyen de Padoue, ſe rendit très-illuſtre par ſa chaſteté & par ſon courage dans le XIII ſiécle. Elle accompagna ſon mari lorſqu'il fut envoyé de Padoue à Beſſano, dans la Marche Tréviſane, pour y commander la garniſon en 1233; & elle défendit généreuſement cette place avec lui, contre le tyran Acciolin qui l'aſſiégeoit. Mais la ville ayant été priſe par trahiſon, ſon mari y fut tué, & elle-même fut menée captive à Acciolin. Ce tyran, charmé de la beauté & de la majeſté de cette Amazone, qui parut ſous les armes en ſa préſence, voulut la forcer; ce qu'elle évita en ſe jettant par la fenêtre. Lorſqu'elle fut guérie de cette chute, Acciolin redoubla ſes efforts pour jouir d'elle; & ne pou-

vant trouver d'autre moyen pour contenter ſa brutalité, il la fit lier ſur un lit. Cette femme affligée diſſimula ſon déſeſpoir, & fit enſorte qu'on lui permît de voir ſon mari dans le tombeau, pour y pleurer ſa mort. Le ſépulcre étant ouvert, elle ſe jetta ſur le cadavre de ſon époux; & par un effort extraordinaire, elle fit tomber ſur elle la pierre qui couvroit le tombeau, dont elle fut écraſée.

BLANCHEFLEUR *ou* BLANKAFLOUR, en provençal, (*Flandrine de Flaſſan, dite*) étoit contemporaine de la belle Saure ou Laurette de Sade; elle ſe diſtingua, comme elle, par ſon goût pour la poëſie, & par pluſieurs chanſons provençales, ſur différens ſujets de galanterie.

BLANCHETTI, (*Jeanne de*) native de Boulogne, fille de Matthieu Blanchetti, fut une des ſçavantes Italiennes du quatorzieme ſiécle. Elle parloit bien les langues latine, allemande & bohémienne, & excelloit dans pluſieurs genres de littérature.

BLANDINE, du nombre des célèbres martyres de Lyon, étoit une eſclave d'une dame Chrétienne. Quoique foible de corps, & d'une complexion très-délicate, elle ſouffrit courageuſement les tourmens pendant tout un jour, & laſſa les bourreaux ſans ſe laiſſer abbatre & ſans mourir. Pendant ces longs & cruels tourmens, elle diſoit continuellement: » Je ſuis Chrétienne, & on ne commet aucun crime » parmi nous. » Elle fut renfermée dans la priſon, d'où elle fut tirée quelques jours après, pour être conduite au ſupplice. On l'attacha à un poteau, & on l'expoſa aux bêtes farouches. En cet état, elle encouragea les autres martyrs : aucune des bêtes, qui furent lâchées, n'ayant touché ſon corps, on la détacha du poteau, & on la mit en priſon pour la réſerver à de nouveaux combats. Enfin, après que la plûpart des autres martyrs eurent été exécutés, Blandine fut amenée le dernier jour des jeux publics dans le parterre de l'amphithéatre, avec un

jeune garçon de quinze ans, nommé *Pontique*, qu'elle encouragea juſqu'à la mort ; elle reſta ainſi la derniere. Après qu'elle eut été fouettée, déchirée par les bêtes, miſe ſur une chaiſe de fer ardente, elle fut enfermée dans un filet, & expoſée à un taureau ; qui la ſecoua long-tems & la jetta pluſieurs fois en l'air avec ſes cornes. Après tant de tourmens ſoufferts avec une conſtance que les payens admiroient eux-mêmes, elle fut égorgée comme les autres martyrs.

BLANDINE, auſſi nommée *Blanche*, & par quelques écrivains *Conſtance*, reine de France, & femme de Louis V, dit *le Fainéant*. Elle étoit fille d'un ſeigneur d'Aquitaine, &, ſelon d'autres, d'un comte d'Arles, appellé *Rothbaud*. On ne ſçait rien de bien certain touchant cette princeſſe, que quelques-uns ont accuſée d'infidélité envers le roi ſon mari ; d'autres de l'avoir empoiſonné. Voici ce qu'en dit Mézeray dans ſon Abrégé chronologique : « Ce ma» riage étoit mal aſſorti ; la femme courageuſe & ga» lante ; le mari ſans vigueur d'eſprit, ni peut-être » de corps. Si bien qu'elle conçut du mépris pour » lui ; & l'ayant mené en ſon pays, ſous prétexte » de lui en procurer la conquête par le moyen de » ſes parens & de ſes alliés, elle le planta là ; & » le roi ſon pere (Lothaire II) fut obligé de l'aller » chercher. »

BLEMUR, (*Marie-Jacqueline Bouette de*) dite *de S. Benoît*, religieuſe Bénédictine du S. Sacrement, naquit le 8 de Janvier 1618 de parens illuſtres par leur nobleſſe, & recommandables par leur piété, qui lui donnerent une éducation chrétienne. Dès l'âge de cinq ans, elle fut envoyée à une de ſes tantes dans l'abbaye royale de la Sainte Trinité de Caën. A ſept ans, elle ſe trouva capable de chanter à l'office le martyrologe, les verſets & les graduels. Avant onze ans, elle demanda avec tant d'ardeur l'habit de la religion, que les ſupérieures ne purent le lui refuſer. Jamais elle n'eut de joie égale à

celle du jour de sa profession. Quatre ans seulement après, elle fut choisie pour être maîtresse des novices. Elle fut ensuite nommée prieure ; & ce fut alors qu'elle commença à travailler à l'*Année Bénédictine*. L'application, qu'elle donna à cet ouvrage, ne lui fit rien relâcher de l'assiduité qu'elle apportoit à l'office. Un des fruits qu'elle tira de cet ouvrage, fut de connoître l'étendue de ses devoirs, par l'exemple des saints, dont elle écrivoit la vie. Elle rougit de louer ce qu'elle ne pratiquoit pas ; & quoiqu'elle sçût que le royaume de Dieu ne consiste pas dans l'abstinence de certaines viandes, elle crut néanmoins que, pour être véritable imitatrice de S. Benoît, elle devoit joindre cette pratique aux autres observances de sa règle.

La Providence lui en fournit l'occasion, en inspirant à madame la duchesse de Meckelbourg le dessein de faire à Châtillon un nouvel établissement de religieuses Bénédictines du S. Sacrement. Cette duchesse la demanda pour cet effet à son abbesse, qui ne put la refuser ; & la mere Jacqueline Bouette y consentit volontiers, quoiqu'elle eût déja soixante ans. Elle fut donc reçue dans la maison des religieuses du S. Sacrement ; &, de prieure qu'elle avoit été autrefois dans l'abbaye de la Sainte Trinité, elle se réduisit à l'humble état de novice. Après cette profession, elle préféra la derniere place de cette maison à une abbaye qui lui fut offerte.

En ce tems-là, elle mit au jour plusieurs ouvrages, qui sont : *Les grandeurs de la sainte Vierge ; la Vie du P. Fourrier de Matincourt ; les Exercices de la Mort* ; & sur-tout *la Vie de tous les Saints*, en deux gros volumes, qu'elle acheva dans un âge fort avancé. Pendant les dernieres années, elle sentit ses forces diminuer ; perdit l'usage de la vue & des pieds, & presque entiérement celui de la langue. Le 19 de Mars 1696, elle se trouva dans une grande foiblesse : cependant le 21, jour de la fête de S. Benoit, elle se leva dès cinq heures & demie du matin pour com-

munier ; & le 24, après une agonie de vingt-quatre heures, elle expira.

» BLESILLE, une des plus nobles dames Ro-
» maines, fille de la très-sainte dame Paule, &
» sœur de la vierge *Eustochium*, fut un exemple
» d'un très-illustre veuvage. En 389, après avoir
» laissé des preuves très-certaines de son amour
» pour Dieu, n'étant encore que dans sa ving-
» tieme année, elle passa des ténèbres à la lu-
» mière, à Rome chez sa sainte mere ; &, comme
» S. Jérôme le dit, dans l'ardeur d'une foi com-
» mençante, elle reçut la couronne de l'œuvre con-
» sommée.

» Je crois que cette jeune personne mérite d'être
» comptée entre les femmes, non-seulement illustres,
» mais saintes, à cause de la grandeur de sa sainteté,
» de son innocence, de sa chasteté, de sa compas-
» sion pour les malheureux & pour les pauvres,
» ainsi qu'à cause de sa grande connoissance de trois
» langues. Elle fut d'ailleurs un excellent modèle
» de modération & d'humilité. Privée, à la plus belle
» fleur de son âge, d'un mari, dont la noblesse & le
» crédit étoient considérables, elle arbora sur le
» champ, à l'exemple de sa mere, l'étendard de la
» croix ; en sorte qu'elle parut s'affliger plutôt de la
» perte de sa virginité, que de la mort de son mari.

» Blesille, dégagée du lien conjugal, n'eut rien
» de plus à cœur que de se rabaisser par des vête-
» mens si pauvres & si mépriſables, qu'elle devint
» pour son siécle l'exemple d'une humilité jusqu'alors
» inouïe. Elle s'étoit parée précédemment de perles
» & de pierreries de très-grand prix, interrogeant
» tout le jour son miroir, pour en apprendre ce qui
» manquoit à son ajustement. Comme elle avoit,
» non une, mais plusieurs fois dans la journée, fait
» peigner & ranger ses cheveux par ses femmes de
» chambre ; depuis, négligeant l'ornement de sa
» tête, il lui suffit qu'on n'arrachât point ses che-
» veux. Elle avoit d'abord trouvé dure la molleſſe

» même des plumes ; dans la ſuite elle ne ceſſa pas » d'être à genoux ſur la terre, pour prier & louer » Dieu, & pour lui demander avec une ferveur » incroyable & des larmes abondantes, qu'il daignât lui pardonner ſes péchés. Après ſa priere, » elle chantoit des pſeaumes ; & ſa tête tombante, » ſes genoux chancelans, & ſes yeux à demi-» fermés par le ſommeil, obtenoient d'elle avec » peine qu'elle prît un peu de repos. Son habillement étoit pauvre, comme je l'ai dit ; & ſa ceinture, loin d'être enrichie d'or, ou chargée de pierreries, étoit de laine, de la ſimplicité la plus » grande, & telle qu'il falloit qu'elle fût pour ſerrer » plutôt ſes vêtemens que pour les couper. L'extrême » modeſtie des habits n'étoit pas chez elle, comme » elle l'eſt chez la plûpart, la marque de l'orgueil de l'eſprit. Elle ſe diſoit en elle-même, qu'il » n'y avoit point d'ajuſtement mitoyen entre celui » des femmes de chambre, & celui de leurs maîtreſſes ; & l'on voyoit qu'à cet égard, elle avoit » plus de négligence & plus de gravité que les autres.

» Après quatre mois de perſévérance dans ſa ſainte » réſolution, elle tomba malade d'une fiévre, dont » le feu la conſuma pendant trente jours. Elle en » devint ſi foible, que ſon col délicat pouvoit à peine » porter ſa tête. Elle vouloit cependant avoir toujours dans les mains quelque prophète, ou l'évangile, dont la lecture rempliſſoit ſes yeux de larmes. Enfin, lorſque l'ardeur de la fiévre eut achevé » de détruire ſon ſaint & foible corps, étendue dans » ſon lit, & prête à rendre l'ame, elle dit à ceux » qui l'environnoient : Priez, je vous le demande » en grace, le Seigneur Jeſus qu'il me pardonne, » puiſqu'il ne m'a pas été donné d'achever ce que j'avois entrepris. Elle dit ; & ſon ame, débaraſſée » du fardeau de la chair, s'envola vers ſon Auteur, » & retourna prendre, après une longue abſence, » poſſeſſion de ſon ancien héritage,

» Sa mort fut un coup si cruel pour sa sainte mere, » qu'en la pleurant, il s'en fallut peu qu'elle ne » mourût elle-même. Jérôme, qui demeuroit alors » à Rome, la voulant consoler, se servit de ces » termes : Tant que l'ame gouvernera mon corps, » ma langue prononcera le nom de Blesille. Elle » sera l'objet de mes travaux. Mon esprit s'occu- » pera d'elle. Il n'y aura point dans mes écrits de » page qui ne fasse retentir son nom. Les vierges, » les veuves, les moines, les prêtres la liront écrite » dans mon cœur ; & la courte durée de sa vie sera » compensée par une mémoire éternelle.

» Blesille eut un esprit capable d'apprendre tout, » & presque divin. Sa mémoire fut excellente ; & » le talent de la parole fut en elle au plus haut de- » gré. Elle s'appliqua dès ses plus tendres années à » l'étude, avec tant de succès, qu'en peu de tems elle » posséda parfaitement les langues latine & grecque, » & que, ce qui fut admiré dans Origène par toute » la Grèce, elle vint très-promptement à bout de » vaincre si bien les difficultés de la langue hébraï- » que, qu'elle en sçut prononcer les sons bizarres » & rompus, de manière à faire croire à qui l'eût » entendue, qu'elle ne sçavoit parler que cette » langue. »

On a traduit, aussi fidellement qu'on l'a pu, cet article du latin de Jacques-Philippe Foresti, plus connu sous le nom de *Philippe de Bergame*, religieux Augustin, auteur d'un ouvrage intitulé *Des Femmes illustres chrétiennes.*

BLICHILDE, premiere femme de Théodebert II, roi d'Austrasie. *Voyez* BILECHILDE.

BLITILDE, reine de France, femme de Childéric II, ne nous est connue que par la sanglante catastrophe qui termina ses jours. Le roi, son époux, prince cruel & barbare, ayant, contre la loi, fait battre de verges un seigneur François, nommé *Bodillon* : celui-ci, qui eut préféré la mort à un traitement qui n'étoit réservé qu'aux serfs, jura d'en

tirer vengeance, & s'aſſocia quelques autres mécontens. Ayant, à quelque tems de-là, rencontré Childéric, dans une partie de chaſſe, près de Chaumont en Vexin, il l'accabla de reproches & d'injures, & le perça de ſon épée. Non content de ce parricide, il courut au palais, ou la reine Blitilde étoit avec ſon fils Dagobert, & les maſſacra l'un & l'autre.

BOBILE, reine de France. *Voyez* AUSTREGILDE.

BOCAGE, (*Marie-Anne le Page, dame du*) de l'académie des Arcades de Rome, & de celles de Bologne & de Lyon, eſt une des ſçavantes Françoiſes qui font actuellement le plus d'honneur à notre ſiècle. Ses ouvrages ſont en grand nombre. Voici les titres des principaux. *Le Paradis terreſtre*, poëme imité de Milton; *le Temple de la Renommée*, poëme traduit de Pope; *les Amazones*, tragédie; *la Colombiade*, ou *la Foi portée au nouveau monde*, poëme; *le Prix alternatif entre les belle-lettres & les ſciences*, poëme couronné à Rouen en 1746; la Traduction de l'*Oraiſon funèbre du prince Eugène*, &c.

BOHÊME, (*Elizabeth de*) princeſſe Palatine. *Voyez* ELIZABETH DE BOHÊME.

BOIS, (*Madeleine du*) de Fontaines-Marans, dite *de S. Joſeph*, la premiere des Carmélites Françoiſes, qui ſoit morte en odeur de ſainteté. Elle étoit fille d'Antoine du Bois, ſieur de Fontaines-Marans, en Touraine, & de Marie Prud'homme, fille du ſieur de Fontenay, en Brie, & ſœur aînée de madame la chancelicre de Silleri, l'une & l'autre illuſtres par leur nobleſſe & par leurs vertus. Elle naquit à Paris, le 18 de Mai 1578, & reçut au baptême le nom de *Madeleine*. Le pere Hilarion de Coſte rapporte une particularité de ſon enfance, qui peut paroître curieuſe. On ne changera rien au ſtyle.

» Dès l'âge de quatre ans, elle fut prévenue de » Dieu; & en ce tems, où les enfans n'ont point

» encore l'uſage de raiſon, elle fit paroître qu'elle » étoit raiſonnable & pieuſe tout enſemble. La grace » l'éleva de la terre dans le ciel, & lui donna des » ſentimens de l'éternité; car étant ſeule ſur la porte » du logis de ſon pere, à Paris, entre les bras de ſa » gouvernante; & voyant paſſer le corps d'un en- » fant que l'on portoit en terre, elle fut touchée » de cette cérémonie, & en demanda, plus ſoi- » gneuſement que ſon âge ne portoit, l'explica- » tion à ſa gouvernante. Celle-ci, s'accommodant » à ſa capacité, lui dit que c'étoit le corps d'une » petite fille qu'on alloit mettre en terre, où il ſe- » roit mangé des vers, & que ſon ame, ſelon la diffé- » rence de ſes mérites, monteroit en paradis, pour y » régner avec Dieu, ou deſcendroit aux enfers, » pour y brûler dans un feu qui ne s'éteindroit ja- » mais. Cette réponſe ouvrant l'eſprit de cette pe- » tite fille, & le préparant inſenſiblement au mé- » pris du monde, lui fit dire à ſa gouvernante ces » paroles: Mais mourrai-je auſſi comme elle?... Oui, » ma fille, lui répondit-elle; car tout le monde » mourra comme cette petite fille; & l'enfant pour- » ſuivant ſes demandes: Sera-t-elle longtems en pa- » radis ou en enfer?... Une éternité, lui répondit ſa » gouvernante... Et qu'eſt-ce qu'une éternité, lui re- » partit la petite? Dure-t-elle plus d'un jour?... L'éter- » nité, lui dit la gouvernante, n'a point de fin; elle » dure toujours, & ne finira jamais.... Ce nom » d'*éternité* l'étonna; cette durée qui ne finit ja- » mais & qui recommence toujours, fit une ſi puiſ- » ſante impreſſion dans l'ame de Madeleine du » Bois, que dès-lors elle paſſoit des heures entiè- » res à s'entretenir de ce ſujet, & diſoit ſouvent, » par le mouvement de la grace qui l'animoit: Une » éternité en paradis ou en enfer! Il nous faut tous » mourir! & après cette vie, il en reſte une autre » qui ne doit jamais finir! »

Ces heureuſes diſpoſitions ſe fortifierent avec l'âge; & l'ordre des Carmélites de ſainte Thérèſe

n'eut pas été plutôt apporté d'Eſpagne en France, que Madeleine du Bois ſe préſenta aux ſix meres Eſpagnoles, pour y être admiſe. Elle fut la quatrieme qui prit l'habit de cet ordre; & ſes vertus éminentes l'en rendirent bientôt une des plus fermes colonnes. Au ſortir de ſon noviciat, elle fut établie maîtreſſe des novices, &, dans cette charge, elle fut très-utile à ſa commmunauté. Depuis, étant prieure des deux monaſtères de Paris & de celui de Notre-Dame de Pitié à Lyon, elle eut pluſieurs occaſions de faire éclater ſa charité, ſa prudence, ſa patience & ſon humilité.

» Durant l'extrême cherté, qui arriva à Paris en » 1631, dit le P. Hilarion, elle fit augmenter le » pain qu'on donnoit aux pauvres, & commanda » qu'on n'en refusât à perſonne. Le nombre des » pauvres que le bruit de cette aumône attiroit de » toutes parts, fut ſi grand, qu'elle fit nourrir long-» tems plus de quatre cens perſonnes tous les jours, » aux dépens du monaſtère de Notre-Dame des » Champs, (du fauxbourg S. Jacques) ſans l'aſſiſ-» tance duquel pluſieurs écoliers Anglois euſſent eu » peine à vivre dans une ſaiſon ſi fâcheuſe. Auſſi » cette charité fut ſi agréable à Notre-Seigneur, » qu'il la voulut honorer d'un miracle après ſa mort; » car la mere prieure de ce dévot monaſtère ayant » eu dévotion de faire l'aumône à cinquante-neuf » pauvres, en mémoire des cinquante-neuf années » que la mere Madeleine avoit vécu ſur la terre, » il s'en trouva plus de cent cinquante qui eurent » chacun une portion de viande, quoi qu'il n'y en » eût que cinquante-neuf. La merveille fut encore » plus grande dans le pain que dans la viande; car » la tourriere n'en ayant coupé que trente-neuf » portions, & s'étant réſolue de donner de l'argent » à ceux qui n'auroient point de pain, toutes choſes » ſe multiplierent de telle façon entre ſes mains, » que non-ſeulement les pauvres en eurent ſuffi-» ſamment pour eux, mais en porterent encore à

» leurs femmes & à leurs enfans. Le miracle eut » tant d'éclat, qu'on en dreſſa un procès-verbal de- » vant M. l'archevêque de Paris ; &, pour en ho- » norer le ſouvenir, le couvent de Notre-Dame » des Champs a toujours depuis continué à traiter » cinquante-neuf pauvres ce même jour. »

Madeleine du Bois mourut le jeudi 30 d'Avril 1637, & fut enterrée dans le cloître, ſuivant ſon intention. Sa Vie a été écrite par le P. Sénault, prêtre de l'Oratoire.

BOISMORTIER, (*mademoiſelle de*) fille du muſicien de ce nom, a fait imprimer en 1751, un ouvrage intitulé : *Mémoires de la comteſſe de Marienbourg*. C'eſt tout ce que nous ſçavons de cette auteur.

BOISSANGERS, (*mademoiſelle de*) nous eſt connue par M. de Vertron, qui dit qu'elle a un génie particulier pour les énigmes.

BOIVAULT. (*madame la préſidente de*) Cette dame naquit avec tous les avantages qui donnent un rang diſtingué dans le monde. Son eſprit, ſa figure, & plus que tout cela, les graces ſéduiſantes répandues ſur ſa perſonne, la rendoient l'idole des cercles ; mais à peine entrevit-elle l'uſage de ces talens extérieurs, qu'elle en fit hommage à celui qui l'en avoit ſi libéralement pourvue. M. Hébert ſon pere, célèbre avocat au conſeil, la maria de bonne heure à M. Boivault, préſident à la chambre des comptes de Dijon, qui mena dans ſa province ſa nouvelle épouſe. Le premier ſoin de la préſidente fut d'employer tous ſes efforts à guérir ſon mari de ſa paſſion pour le jeu. Enſuite elle ſe choiſit pour directeur le P. de Clugny, & mépriſa tous les ridicules que le monde attache à la dévotion.

Nous n'entrerons point ici dans le détail de ſa mortification, & de toutes les œuvres de ſa charité : il ſuffit de de dire qu'elle fit aimer la vertu à tous ceux qui la connoiſſoient. On s'aſſembloit chez elle par amuſement ; on y revenoit par édification. Sa

maiſon étoit une école de morale, remplie de gens qui n'en avoient pu juſques-là ſupporter les préceptes. Le préſident vint à mourir; alors ſon épouſe, ne tenant plus au monde par aucun lien, déchira ſon portrait, brûla les tableaux profanes & les ornemens mondains qui ſervoient à ſa parure, & vola chez les Carmélites. Le P. de Clugny voulut en vain s'oppoſer à ce ſacrifice, en lui repréſentant que le monde avoit plus beſoin de ſes vertus que le cloître. L'évènement juſtifia les conſeils du directeur : l'avant-veille du jour marqué pour la cérémonie, la Providence permit qu'on lui ſuſcitât de grandes affaires, & qu'on formât oppoſition à ſon deſſein. Cet obſtacle ne put arrêter ſon zèle : elle ſacrifia la plûpart de ſes droits pour jouir de la vie religieuſe; mais comme elle avoit la vue très-foible, quoiqu'elle eût à peine quarante ans, & qu'elle ne pouvoit lire ſes offices, le directeur ſaiſit ce prétexte pour la détourner du couvent; ajoûtant que, par eſprit de pénitence, elle devoit ſe réſoudre à paſſer dans le monde pour une religieuſe défroquée. Madame de Boivault, toujours humble & ſoumiſe, obéit, mais bien réſolue de ſe macérer par les plus grandes auſtérités. On peut même dire, à ne conſulter que la raiſon, qu'elle pouſſa trop loin cette ferveur.

Souvent elle étoit revêtue d'une haire tiſſue de crins, garnie en pluſieurs endroits de petites pointes de fer, & couchoit dans deux cilices faits en forme de draps, étendus ſur deux planches de bois. Ces pieuſes cruautés ſont plus admirables qu'imitables; mais, ce qui eſt au-deſſus de nos éloges, c'eſt le ſoin qu'elle prenoit de cacher ſes bonnes actions, & d'étouffer l'amour-propre, qui ſe maſque ſouvent du voile de la vertu. Sa table étoit toujours bien ſervie; & ſes domeſtiques même ignoroient que, ſe contentant d'un ſimple potage, & ſouvent d'un morceau de pain, elle nourriſſoit une pauvre, mais vertueuſe famille de tous les mets qui couvroient ſa

table. Son immenſe charité la dépouilla de tous ſes biens, au point que, ſa ſervante étant malade, elle alloit elle-même chercher le néceſſaire dans ſon voiſinage, & s'acquittoit auprès d'elle des fonctions les plus humiliantes. Malgré ces mortifications, on ne remarquoit point ſur ſon viſage les traces du jeûne, & la pâleur d'une pénitente : ſon air riant & ſon aiſance naturelle annonçoient la paix & le bonheur. Elle conſerva ſa vivacité & ſon enjouement juſqu'au lit de la mort.

Sa maladie, qui dura neuf mois, commença par une fievre lente & un rhume conſidérable, qui produiſit une oppreſſion & une hydropiſie de poitrine; ſes entrailles étoient dévorées par un feu ardent, qui envoyoit au cerveau des fumées noires & malignes. Toute autre eut ſuccombé à une pareille ſituation; mais l'Euchariſtie, dont elle ſe nourriſſoit tous les jours, la fortifioit contre la maladie & la mort. Pendant une heure entiere, elle perdit connoiſſance, & parut abſorbée dans le ſein de la Divinité. Lorſqu'elle fut revenue de ſon extaſe, un pieux eccléſiaſtique lui demanda : « A quoi penſiez-» vous, Madame, durant ce tems ? De quoi étiez-» vous occupée. ? »..... Ce ſont, dit-elle en ſou-» riant, mes petites affaires. » Elle expira le dernier jour de Décembre 1686, à l'âge de quarante-ſix ans.

Dès que le bruit de ſa mort fut répandu, toute la ville accourut à ſes funérailles, & s'empreſſa de ſe procurer quelques morceaux de ſes vêtemens. On donna aux pauvres, ſelon ſon intention, les frais d'un convoi magnifique; & on l'enterra ſans pompe dans la ſépulture des pauvres. Si la cour de Rome n'a point couronné ſes vertus par la canoniſation, on peut préſumer ſans témérité, que la cour céleſte les a récompenſées de toute ſa gloire.

BONAFOND D'ALBRET, (*mademoiſelle Madeleine*) née à Verſailles en 1717, eſt auteur de *Tanaſtès*, conte allégorique.

BONNE, ducheſſe de Lorraine, femme de Charles, duc de Lorraine.

BONNE DE SAVOYE, ducheſſe de Milan, femme de Galéas-Marie Sforce, duc de Milan, morte en en 1485, après ſon mari, qui avoit été aſſaſſiné en 1476.

BONNE D'ARTOIS, comteſſe de Nevers, puis ducheſſe de Bourgogne, mariée, en 1413, à Philippe de Bourgogne, comte de Nevers, &c. dont elle eut deux fils, Charles & Jean, comte de Nevers; & en ſeconde nôces, à Philippe III, dit *le Bon*, duc de Bourgogne, mourut à Dijon, en 1425, ſans laiſſer de poſtérité de ſon ſecond mariage.

BONNE DE BOURBON, comteſſe de Savoye, fille de Pierre I de ce nom, duc de Bourbon, &c. & mariée à Paris, en 1355, à Amé VI, comte de Savoye, dit *le Verd*. L'hiſtoire nous repréſente cette princeſſe comme l'ornement de ſon ſiécle, & vante ſur-tout ſa prudence, ſon génie, ſa libéralité, ſa grandeur d'ame. Le comte ſon époux lui donna beaucoup de part aux affaires, & n'eut pas lieu de ſe repentir d'avoir ſuivi quelquefois ſes conſeils. Après la mort de ce prince, arrivée en 1383, elle prit en main les rênes du gouvernement au nom de ſon fils Amé VII, qui ne règna que huit ans. Elle conſerva ſon autorité ſous Amé VIII, ſon petit-fils, qui, devenu majeur, paya ſes ſervices de la plus odieuſe ingratitude, & refuſa de lui remettre les terres de ſon douaire. Louis II, duc de Bourbon, frere de la comteſſe, entreprit de la venger; mais les choſes s'accommoderent; & Bonne s'étant retirée au château de Mâcon, elle y mourut le 19 de Janvier 1402.

BONNE DE BERRI, comteſſe de Savoye, fille de Jean de France, duc de Berri, & d'Armagnac, fut mariée, en 1376, au comte de Savoye, Amé VIII, dit *le Rouge*, lequel, étant mort en 1391, laiſſa la tutelle de ſon fils Amé VIII à Bonne de Bourbon, ſa mere, parce qu'il prévit, comme il arriva, que Bonne de Berri, jeune encore & aimable, pour-

roit contracter une ſeconde alliance. Malgré cette ſage diſpoſition, ſa veuve diſputa la régence à ſa belle-mere, & l'on fut à la veille de voir la Savoye en proie aux guerres civiles. Cette affaire ayant été terminée à l'avantage de Bonne de Bourbon, Bonne de Berri contracta un ſecond mariage, en 1393, avec Bernard VII du nom, comte d'Armagnac. Elle mourut dans un âge fort avancé, le 30 de Juin 1434.

BONNE SFORCE, reine de Pologne, étoit fille de Jean-Galéas Sforce, duc de Milan, & fut mariée, en 1518, à Sigiſmond I, roi de Pologne, alors veuf de Barbe, fille d'Etienne Zapolski, Palatin de Tranſilvanie. Elle le fit pere de cinq enfans, un fils & quatre filles. La tendreſſe qu'elle eut pour Sigiſmond ne ſe démentit jamais; & lorſqu'au bout de trente années de mariage, ce prince tomba dans une langueur qui dura toute ſa vie, Bonne ne le quitta pas d'un inſtant, & ne voulut point permetre qu'aucun autre qu'elle, lui donnât les ſecours dont il avoit beſoin. Sa mort l'affligea ſenſiblement. Il paroît néanmoins qu'elle ne le pleura pas tout le reſte de ſes jours. On en jugera par ce qui ſuit.

Sigiſmond-Auguſte, fils de la reine Bonne, ayant été reconnu roi par les Polonnois, ce prince ne vécut pas long-tems en bonne intelligence avec ſa mere; car ayant épouſé, ſans le conſentement de cette princeſſe, Barbe Radziwil, veuve de Gaſtold, ſeigneur Lithuanien, vaſſal de la Pologne, il ne put jamais lui faire approuver ce mariage. Elle alla même juſqu'à ſe joindre aux ſeigneurs mécontens qui s'étoient retirés de la cour, & qui vouloient forcer Sigiſmond à renoncer à une alliance qui leur paroiſſoit indigne de lui. Les choſes auroient été pouſſées peut-être à l'extrémité, ſi Barbe, qui étoit le prétexte de la rebellion, ne fût morte ſubitement à Cracovie. Cet évènement fut ſuivi d'une réconciliation entre le roi Sigiſmond II & ſa mere; mais elle ne fut pas de longue durée. Bonne Sforce, dont

on ne ſçauroit louer ici la prudence, faiſoit ſouvent des reproches à ſon fils ſur ſon mariage avec la fille du Lithuanien. Un jour le roi perdit patience, & lui dit bruſquement, « qu'il n'avoit pas fait tant de » deshonneur à ſa maiſon, & à la couronne de Po» logne, lorſqu'il avoit épouſé Barbe publiquement » & en face de l'égliſe, qu'elle l'avoit deshonorée » en ſe mariant ſecrettement à Pappacoda, homme » de baſſe condition. » La reine mere, que ce reproche touchoit d'autant plus vivement qu'il étoit fondé, répondit au prince avec aigreur. La déſunion ſe mit entr'eux; l'empereur Charles-Quint, & Ferdinand roi des Romains, ſon frere, voulurent en profiter pour fomenter les troubles dans la Pologne, & empêcher les Polonois de ſecourir Iſabelle, reine de Hongrie, dont le fils, Etienne ou Jean Sigiſmond, avoit été dépouillé de ce royaume par l'empereur & Ferdinand. Ils écrivirent à Bonne des lettres fort engageantes, & lui firent offre de leurs ſervices. Flatée de la protection de deux princes auſſi puiſſans, la reine douairiere quitta la Pologne & ſon fils, & ſe retira dans ſes terres de la Pouille, à l'extrémité de l'Italie, après avoir été reçue magnifiquement dans tous les Etats de Charles-Quint & de Ferdinand. Elle mourut à Veniſe, en 1558, laiſſant héritiers de ſes biens le roi Sigiſmond, avec lequel elle s'étoit réconciliée, & ſes filles, qui furent mariées toutes quatre à des ſouverains. On a prétendu que Bonne avoit, par un teſtament, laiſſé ſes biens à Pappacoda, ſon époux ſecret; d'autres diſent que ce fut à Philippe II, roi d'Eſpagne; mais c'eſt ce qui n'eſt appuyé ſur aucune preuve.

BONNE, payſanne, native de la Valteline, paiſſoit ſes brebis à la campagne, lorſqu'elle fut rencontrée par Pierre Brunoro, illuſtre guerrier Parmeſan. Cet officier ayant remarqué de la vivacité & de la fierté dans cette jeune fille, la prit, l'emmena avec lui, & en fit ſa concubine. Il prenoit plaiſir à la faire habiller en homme, pour monter à cheval, & l'accompagner

compagner à la chaſſe ; & Bonne s'acquittoit admirablement bien de ces exercices. Elle étoit avec Brunoro, lorſque, pour ſervir le comte François Sforce, il prit parti contre Alfonſe roi de Naples ; & elle le ſuivit lorſqu'il rentra au ſervice du roi Alfonſe ſon premier maître. Quelque tems après, Brunoro voulut retourner avec Sforce, & délibéra des moyens de s'enfuir ; mais il ne put les exécuter ſi ſecrettement que ſon deſſein ne vînt à la connoiſſance du roi de Naples, qui le fit arrêter & mettre en priſon. Auſſi-tôt Bonne, réſolue de délivrer Brunoro, alla trouver tous les princes d'Italie, le roi de France, Philippe duc de Bourgogne, & les Vénitiens, de qui elle obtint des lettres de recommandation, pour procurer la liberté de Pierre Brunoro. Alfonſe, ſollicité par de ſi grandes puiſſances, fut obligé de l'élargir, & de le rendre à cette généreuſe fille, qui ſçut ménager pour ſon amant, auprès du ſénat de Veniſe, la conduite des troupes de cette république, avec vingt mille ducats d'appointemens. Alors Brunoro, conſidérant les grandes obligations qu'il avoit à Bonne, réſolut de l'épouſer, & la prit pour ſa femme légitime. Bonne, après ſon mariage, fit de plus en plus paroître la grandeur de ſon courage. Elle ſe trouvoit à toutes les rencontres, où elle combattoit vaillamment. Elle devint fort intelligente en l'art de la guerre ; & l'on en vit les effets en diverſes occaſions, principalement dans l'entrepriſe des Vénitiens contre François Sforce, duc de Milan, où elle força les ennemis de rendre le château de Pavono, près de Breſce, après y avoir fait donner un aſſaut, dans lequel elle parut en tête, les armes à la main. Enfin le ſénat de Veniſe, ayant une entiere confiance en la conduite de Pierre Brunoro & en la valeur & prudence de ſa femme, les envoya à la défenſe de Négrepont contre les Turcs ; & ils défendirent ſi bien cette iſle, que, pendant tout le tems qu'ils y demeurerent, les Turcs n'oſerent plus rien entreprendre de ce côté-là. Bru-

noro mourut en la ville de Négrepont, où il fut enterré fort honorablement. L'illuſtre Bonne, s'en revenant à Veniſe, mourut en chemin, l'an 1466, dans une ville de Morée, laiſſant deux enfans de ſon mariage.

BONNEVAUT, (*madame*) ſçavante Françoiſe du ſiècle dernier, dont on ne connoît point d'ouvrage. On ſçait ſeulement qu'elle étoit grande Carréſienne, & que, par conſéquent, elle avoit beaucoup de goût pour la philoſophie.

BONTEMS, (*madame*) a traduit quelques ouvrages anglois, entr'autres, *les Saiſons*, poëme de Tompſon.

BONSUIQUE, héroïne Angloiſe, ſe ſignala par ſa valeur & par ſon intrépidité, du tems que les Romains porterent leurs armes en Angleterre. Plus d'une fois, elle battit les troupes de ces fiers conquérans, & peu s'en fallut qu'elle ne les chaſsât entiérement de l'iſle.

BONZESSES. Ce ſont des filles qui vivent en communauté dans la Chine, dans des monaſtères, comme ſont ceux de l'égliſe Grecque & Romaine, dont l'entrée eſt interdite à tout le monde. Elles s'y occupent principalement du ſervice des idoles, & ſont obligées de vivre dans la continence.

BORE, (*Catherine de*) femme de Martin Luther, étoit fille d'un ſimple gentilhomme. Elle quitta le monaſtère de Nimptschen en Allemagne, où elle étoit religieuſe, avec huit autres de ſes compagnes. » Entre ces neuf religieuſes libertines & dévoilées, » qui étoient toutes filles de qualité, dit le P. Maim- » bourg, il y en avoit une nommée *Catherine de Bore*, » que Luther, qui étoit encore en habit religieux, » trouva fort belle, & dont enſuite il devint fort » amoureux. » Mais ce paſſage eſt démenti par les Lettres mêmes de Luther, dont le mariage avec cette fille ſe fit très-bruſquement en 1525, ſoit pour édifier ſes ſectateurs, ou pour faire dépit aux Catholiques. Elle ſurvécut à ſon mari, qui rendit d'elle, dans ſon teſtament, un bon témoignage de probité,

de fidélité & d'honnêteté. On convient cependant qu'elle étoit impérieuſe, hautaine, trop ménagère dans ſon domeſtique, & trop prodigue en bâtimens. Elle mourut à Torga, le 20 de Décembre 1552, âgée d'environ cinquante-trois ans.

BORROMÉE, (*Blanche*) demoiſelle de Padoue. » C'étoit, dit le P. Hilarion de Coſte, la gloire & » l'ornement de Padoue, pour ſa beauté, ſa bonté, » ſa modeſtie & ſon ſçavoir..... Non-ſeulement » ſes concitoyens l'eſtimoient pour ſa vertu, ſes » perfections & ſes mérites; mais auſſi les étrangers, » qui venoient de tous côtés à cette belle Acadé- » mie, pour voir & admirer cette ſage & ſçavante » demoiſelle. » Concluons de tout ce verbiage, que Blanche Borromée cultivoit les ſciences avec ſuccès, & n'étoit pas moins belle que ſçavante. Elle mourut fort regrettée, en 1557; & pluſieurs ſçavans d'Italie lui dreſſerent des épitaphes.

BOSNIE, (*Elizabeth de*) reine de Pologne. *Voyez* ELIZABETH DE BOSNIE.

BOTILDE, femme d'Eric II, roi de Dannemarck, qui commença de régner l'an 863, peut paſſer pour un prodige de complaiſance & de fidélité. Le roi ſon époux choiſiſſoit ſouvent des objets de ſon amour parmi les filles de la ſuite de cette princeſſe; non-ſeulement elle ſupportoit patiemment ce déſordre, elle accabloit encore de careſſes & de bienfaits celles qui plaiſoient le plus à ſon mari, & les paroit elle-même de ſes mains, pour les lui rendre plus agréables. Sans approuver ni blâmer cette conduite, nous nous contenterons d'obſerver qu'Eric, touché des procédés de ſon épouſe, renonça volontairement à ſes amours paſſagers, pour s'attacher uniquement à Botilde.

BOUDICÉE, *ou plutôt* BODICÉE, reine des Icéniens, peuple de l'ancienne Albion ou Angleterre, eſt célèbre dans l'hiſtoire par ſon courage & par ſa valeur. Le roi Praſutague, ſon époux, prince riche & puiſſant, avoit, avant que de mourir, inſtitué par

ſon teſtament l'empereur Néron héritier de ſon royaume & de tous ſes biens. Il avoit cru par-là mettre ſa famille à couvert des violences qu'il craignoit de la part des Romains ; mais ſes précautions furent inutiles. A peine eut-il fermé les yeux à la lumiere, que les Romains pillerent ſon palais, outragerent ſa veuve, juſqu'à la battre comme une eſclave, & violerent ſes deux filles preſqu'en ſa préſence. Cette princeſſe, juſtement irritée de cet attentat, fit ſoulever les habitans du pays, les aſſembla juſqu'au nombre de cent vingt mille, ſe mit à leur tête ; &, après les avoir fortement animés à ſecouer le joug des Romains, elle les mena courageuſement au combat. Malgré les efforts des Romains, Boudicée vint à bout de les faire plier, & remporta ſur eux une victoire complette. L'abſence de Paulin Suétone, lieutenant de l'empereur, qui étoit allé ſe ſaiſir de l'iſle de Mona, où les mécontens d'Angleterre s'étoient retirés, contribua ſans doute beaucoup à cet avantage ; car ce général ne fut pas plutôt de retour, qu'il diſſipa ſans peine cette multitude d'hommes mal aguerris & qui ne ſuivoient que les mouvemens d'une fureur aveugle. Il en fit un horrible carnage, & l'on dit qu'il en demeura plus de quatre-vingt mille ſur la place. Boudicée, réduite au déſeſpoir après une ſi ſanglante défaite, ne put ſe réſoudre à vivre davantage, & ſe fit mourir par le poiſon, vers l'an 61 de Jeſus-Chriſt.

BOUETTE DE BLEMUR. *Voyez* BLEMUR. (*Bouette de*)

BOULANGERE. (*une*) Quoique l'hiſtoire ne nous ait point conſervé ſon nom, elle n'en mérite pas moins une place diſtinguée parmi les femmes célèbres. Elle peut ſervir de preuve contre ceux qui prétendroient que les perſonnes du commun ſont rarement à l'abri de la corruption. Des ennemis ſecrets de Créſus, roi de Lydie, cherchant à ſe défaire de ce prince, s'adreſſerent à ſa boulangere, & lui offri-

rent une ſomme d'argent conſidérable, pour qu'elle empoiſonnât le roi. Sans doute qu'elle l'auroit pu facilement, & que ſon commerce lui en fourniſſoit les moyens. Mais, irritée d'une propoſition auſſi injurieuſe à ſa vertu, elle refuſa courageuſement de faire ce qu'on lui demandoit, & courut en avertir Créſus. Ce prince, en reconnoiſſance, lui fit élever une ſtatue d'or.

BOULEN *ou* BULEYN, (*Anne de*) maîtreſſe & femme de Henri VIII, roi d'Angleterre, eut pour pere Thomas de Boulen, chevalier & tréſorier du cabinet, & pour mere Jeanne Clinſton, fille d'un baron de ce nom. Dès l'âge de quinze ans, c'eſt-à-dire en 1515, elle paſſa en France en qualité de demoiſelle d'honneur de la princeſſe Marie, ſœur de Henri VIII, qui épouſa à l'âge de ſeize ans le roi Louis XII, qui en avoit cinquante-trois. Ce prince mourut après trois mois de mariage, & Marie épouſa ſecrettement à Paris un ſimple gentilhomme de ſa ſuite, favori de Henri VIII, qui lui donna le duché de Suffolck.

Anne de Boulen revint à Londres, avec ſa maîtreſſe, mais plus belle que jamais. L'air qu'elle avoit reſpiré à la cour de France, animoit ſon teint des couleurs brillantes de la gaieté, & rendoit ſes moindres actions intéreſſantes. Le roi d'Angleterre ne put la voir ſans émotion : ce fut pour la premiere fois dans le jardin de ſon pere. Après quelques momens d'entretien ſur l'humeur agréable & galante des dames Françoiſes, il en devint ſi amoureux, qu'arrivé à Withal, il dit au cardinal Wolſey, ſon favori : « Je viens d'avoir une converſation de » demi-heure avec une demoiſelle qui a de l'eſ» prit comme un ange, & qui eſt digne d'une cou» ronne. » Le cardinal répondit : « C'eſt bien » aſſez qu'elle ſoit digne de votre amour.... » Mais » je crains, ajoûta le roi, que cet eſprit angélique » ne veuille pas s'abaiſſer juſqu'aux hommes. »

Wolſey, qui ne cherchoit qu'à éloigner le roi des affaires, pour en avoir ſeul tout le maniment, l'encou-

ragea dans ſon amour. « Les grands princes comme » votre Majeſté, lui dit-il, ont dans le cœur & dans » la main un aimant capable d'attirer même le fer. » Enſuite il lui conſeilla de créer Milord le pere d'Anne de Boulen, & de lui donner à elle la qualité de demoiſelle d'honneur de la reine Catherine. Ce conſeil ne pouvoit manquer d'être agréable; le roi envoya les brevets néceſſaires à la jeune Boulen, avec la lettre ſuivante, écrite de ſa main : « Je vous » ai trouvée ſi belle & ſi charmante, que la for- » tune ne pouvoit me faire de plus grande faveur, » que celle que j'en reçus l'autre jour, lorſqu'elle me » procura quelques momens d'entretien avec vous » dans votre jardin, puiſqu'elle me donna par-là » le moyen de reconnoître, qu'ayant beaucoup » de mérite, vous êtes digne de tenir un rang plus » conſidérable dans le monde, & votre maiſon » d'être elevée à de plus grands honneurs. Je vous » prie d'agréer pour cette fois les deux brevets ci- » inclus, que je vous envoie, comme une récom- » penſe qui eſt dûe à votre mérite; & ſoyez per- » ſuadée que je vous trouve tellement à mon gré, » qu'il ne dépendra que de vous d'en faire telle » expérience qu'il vous plaira. Ne négligez pas d'ac- » cepter ce que vous offre bien plus du cœur que » de la bouche. »

Le Roi qui vous aime.

Anne de Boulen, déja avertie de l'entretien du roi avec le cardinal, par un page de ſes parens, communiqua la lettre à ſon pere, qui, plus ſenſible à l'ambition qu'à l'honneur, exhorta ſa fille à répondre aux vœux du monarque.

Lorſqu'elle parut à la cour, en qualité de dame d'honneur de Catherine, cette princeſſe ſentit naître dans ſon cœur quelque preſſentiment de ce qui devoit arriver, & dit aux autres dames : « L'arrivée » d'Anne de Boulen à la cour, eſt un préſage qui » la menace de quelque grand malheur. Je ferai ce » que je pourrai pour diſſuader le roi de la laiſſer

» long-tems dans cet emploi. » Malgré tout ce qu'elle put faire, Anne de Boulen devint la ſource de toutes les faveurs. Le roi donna à ſon pere le vicomté de Rochefort, avec la plus grande charge de l'Etat, & les ambaſſades les plus honorables. On a prétendu que le roi, pendant douze ans, n'avoit fait que ſoupirer auprès de ſa maîtreſſe. Elle craignoit, dit-on, ſon inconſtance, & ne lui accordoit que ce qui pouvoit l'enflammer davantage. Enfin elle dévoila le motif d'un refus ſi perſévérant : elle dit au roi, « que s'il l'aimoit tout de bon, il lui étoit » aiſé de répudier la reine pour l'épouſer, & que les » plaiſirs dérobés ne pouvoient pas être fort doux. » D'autres aſſurent que le roi s'étoit marié ſecrettement avec elle, avant qu'il l'épouſât publiquement, & qu'elle avoit accouché d'une fille morte, & puis d'un garçon qui ne vécut que peu de jours. Soit qu'elle fût déja ſa femme, ſoit qu'elle lui eût refuſé les dernieres faveurs juſqu'à ce qu'il l'eût épouſée, le roi aveuglé par ſa paſſion, réſolut de lui faire part de ſon trône, & d'en exclure Catherine. Il ordonna au cardinal de Wolſey de ſe diſpoſer à demander en cour de Rome ſon divorce avec la reine. Sur la fin du mois de Mai 1528, Anne de Boulen écrivit au prélat la lettre ſuivante :

» Milord, je vous ſupplie très-humblement de » me pardonner la liberté que je prends d'inter- » rompre vos occupations par une lettre ſimple & » mal concertée. Vous la devez imputer à la joie que » je reſſens d'apprendre que vous êtes en parfaite » ſanté : pour moi je ne ceſſerai jamais de deman- » der à Dieu dans toutes mes prieres qu'il vous » conſerve en cet heureux état, afin de ſatisfaire, » en quelque maniere, à tant d'obligations que je vous » ai. Je ſuis très-perſuadée des bonnes intentions » que vous avez pour moi, & que vous avez pris » tellement mes intérêts à cœur, qu'ils ne vous » laiſſent repoſer ni nuit ni jour. Cependant, mi- » lord, je ne puis répondre à tant de bontés, que

» vous avez pour moi, que par une amitié très-
» particulière que j'aurai toujours pour vous, que
» j'aimerai toujours plus que perſonne du monde
» après le roi ; & comme je n'ai encore rien fait
» qui puiſſe démentir cette proteſtation, je me pro-
» mets auſſi que je ne ferai jamais rien à l'avenir
» qui n'y réponde. Je crois que vous en êtes aſſez
» perſuadé. Je ſuis du reſte, milord, dans l'impa-
» tience d'apprendre quelque nouvelle de l'arrivée
» du légat, m'aſſurant qu'elle ne me ſçauroit être
» qu'avantageuſe, puiſque c'eſt vous qui le faites
» venir. Je ſçai que vous êtes en cela dans une auſſi
» grande impatience que moi, & qu'elle ſera tou-
» jours plus grande juſqu'à ce que les choſes auront
» réuſſi ; mais il faut avoir patience, & toujours
» bien eſpérer. En attendant, je ſuis avec paſſion,
» milord, votre très-humble ſervante,

ANNE DE BOULEN. »

A la fin de cette lettre, le roi ajoûta de ſa propre main cette apoſtille : « Celle qui vous écrit la lettre
» ci-deſſus ne me veut point laiſſer en repos, que
» je n'y joigne ce peu de lignes de ma propre main.
» Mais, quoique vous ne trouviez ici que peu de
» paroles, je vous prie de les recevoir en bonne
» part, & d'être aſſuré qu'elle & moi ſouhaitons
» avec paſſion de vous voir, pour vous témoigner
» la joie que nous avons de ce que vous avez ſi
» heureuſement échappé à la fureur de la peſte.
» J'eſpère que la malignité de ce mal aura ceſſé,
» au moins à l'égard des perſonnes d'une vie auſſi
» réglée que la vôtre. Nous ſommes dans un grand
» chagrin de n'apprendre point de nouvelles de l'ar-
» rivée du légat ; mais nous eſpérons que nous ſor-
» tirons bientôt d'affaire par votre moyen, & que
» vos ſoins ſeront accompagnés de la bénédiction
» du ciel. C'eſt tout ce que j'ai à vous dire pour le
» préſent ; la ſeule choſe que je veux y ajoûter,
» c'eſt que je vous ſouhaite tout le bonheur que

» peut desirer pour vous celui qui écrit ces lignes, » c'est votre roi & bon ami. »

HENRI.

Pour l'intelligence de quelques endroits de ces lettres, il faut sçavoir que la peste ravageoit alors la ville de Londres. Le roi s'étoit retiré dans une maison de campagne avec sa maîtresse, après avoir confié au cardinal toute son autorité. Il avoit déja fait demander au pape Clément VII son divorce avec la reine Catherine, le priant instamment d'envoyer dans son royaume un légat *à latere*, pour faire les informations requises en pareil cas. Mais, comme il craignoit de n'obtenir que fort tard ce qu'il demandoit, il obligea la malheureuse Catherine de rester à Londres, afin que la peste le délivrât des obstacles qui s'opposoient à son nouveau mariage; mais il n'eut pas cette consolation. D'un autre côté, la cour de Rome, dont la politique est de toujours temporiser, n'avoit garde de se presser dans une pareille circonstance. Charles-Quint venoit de saccager Rome, & de rendre la liberté au pape, après l'avoir détenu pendant neuf mois dans les prisons du château Saint-Ange; la reine Catherine étoit la tante de cet empereur. Comment se déclarer pour Henri sans offenser Charles-Quint? Dans cette extrémité, le pape ne songea qu'à gagner du tems, en attendant des conjonctures plus favorables. Il fit son légat en cette affaire le vieux cardinal Campegge, & lui ordonna d'aller le plus lentement qu'il pourroit. Ce prélat, accablé de gouttes, exécuta si bien l'ordre de son maître, qu'il fut plus de neuf mois pour aller de Rome à Paris.

Anne de Boulen, dans son impatience, écrivit à Wolsey: « Milord, vous m'avez donné la plus » grande satisfaction que je pouvois recevoir au » monde, par la bonté avec laquelle vous m'avez » fait part de vos bonnes nouvelles, & par le pré- » sent riche & précieux que vous m'avez fait: quel- » que grandes que soient les obligations que je vous

» ai, elles ſeront toujours au-deſſous de mon zèle » pour vous, avec d'autant plus de ſujet, que ſans » votre ſecours, je ne ſçaurois profiter de tout ce » que vous prenez la peine de faire pour moi. Je » dois à votre bonne conduite, & à l'affection que » vous avez pour moi, toute la ſatisfaction & tous » les avantages dont j'ai joui juſqu'ici ; ce qui fera » que je rechercherai avec empreſſement, toute ma » vie, les occaſions de pouvoir vous rendre des » ſervices proportionnés à vos bienfaits. Je rends » graces à Dieu, au reſte, de ce qu'au milieu de » tant de périls, il lui a plu de conſerver le roi & » vous, pour leſquels j'ai fait des vœux continuels. » Je ſuis auſſi perſuadée que Dieu vous a conſervé » tous deux, pour quelque grand deſſein connu à » ſa providence. Je ſoupire après l'arrivée du légat » à Londres, parce que, ſi Dieu veut permettre que » ce grand deſſein réuſſiſſe, je le ſupplie que ce » ſoit bientôt. J'eſpère que ce ſera alors, milord, » que je ſerai en état de reconnoître les ſoins ex- » traordinaires que vous avez pris pour moi. En » attendant, je vous prie de recevoir la bonne vo- » lonté pour l'effet, priant Dieu pour votre proſ- » périté, & qu'il vous conſerve toujours dans ce » haut faîte de grandeur où vous êtes élevé. Je ſuis » avec toute la reconnoiſſance poſſible, milord, » votre très-humble & très-obéiſſante ſervante,

ANNE DE BOULEN. »

La reine Catherine, informée de l'empreſſement du cardinal pour la concluſion du divorce, exhala contre lui toute ſa douleur, & le traita d'hérétique & de fauteur d'adultère. Wolſey s'en moqua ; il avoit pour lui le roi, ſa maîtreſſe & les flatteurs. Catherine n'avoit pour elle que les vœux & les regrets des honnêtes gens. Mais le roi, ſon mari, ſe chargea bientôt du ſoin de ſa vengeance. Indigné de la lenteur avec laquelle on avançoit le divorce, il s'imagina que Wolſey, après l'avoir appuyé de tout ſon

pouvoir, travailloit ſecrettement auprès du légat à l'empêcher. Cette idée ſe confirma, lorſque le légat ſortit de Londres ſans avoir rien conclu ; & ſe livrant à toute ſa colère, il priva Wolſey de tous ſes emplois, de tous ſes bénéfices, & ne lui laiſſa pour revenu que celui de ſon archevêché : il alla plus loin ; & après lui avoir confiſqué pour un million de livres ſterling en maiſons, meubles & pierreries, il le relégua à Ashery. Ce fut dans cet exil qu'Anne de Boulen lui écrivit.

» Milord, quelque homme d'eſprit que vous ſoyez, » vous ne laiſſez pas d'être blâmé de tout le monde, » de vous être attiré la haine d'un roi qui vous avoit » élevé au plus haut dégré, où la plus grande am- » bition d'un homme de fortune puiſſe aſpirer. Je » ne puis comprendre, & le roi encore moins, » qu'après nous avoir attachés par tant de belles » promeſſes de divorce, vous vous ſoyez repenti » de votre deſſein, & que vous ayez fait ce que vous » avez pu pour en empêcher la concluſion ? Quelle » eſt donc votre manière d'agir ? Vous avez quitté » la reine pour favoriſer mes deſſeins, dans le tems » que je ne faiſois que commencer d'entrer dans les » bonnes graces du roi ; & après m'avoir donné en » cela les plus grandes marques de votre affec- » tion, vous abandonnez mes intérêts pour repren- » dre ceux de la reine. J'avoue que j'ai pris trop » de confiance en vos proteſtations & en vos pro- » meſſes, où je me trouve aujourd'hui trompée. » Mais à l'avenir, je ne me fierai plus qu'à la pro- » tection du ciel, & à l'amour de mon cher roi, » qui ſeuls pourront redreſſer les chemins que vous » avez gâtés, & me mettre en cet heureux état, » que Dieu protégera, que le roi ſouhaite tant, & » qui ſera tout à l'avantage du royaume. Le tort » que vous m'avez fait, m'a cauſé beaucoup de cha- » grin ; mais j'en ai infiniment davantage de me » voir trahie par un homme qui n'avoit fait ſem- » blant d'entrer dans mes intérêts, que pour dé-

» couvrir les ſecrets de mon cœur. J'avoue que, vous » croyant ſincère, je fus trop prompte à vous » les découvrir ; c'eſt ce qui fera que je garderai » plus de modération à me venger, ne pouvant » oublier que j'ai été votre ſervante. »

ANNE DE BOULEN.

En 1530, le roi d'Angleterre dépêcha ambaſſadeurs ſur ambaſſadeurs au pape Clément, pour le preſſer d'autoriſer le divorce. Ces ambaſſadeurs le trouverent à Boulogne, où il venoit de couronner l'empereur Charles-Quint, auquel il promit de ne jamais accorder au roi d'Angleterre ce qu'il demandoit. Quand il eut donné audience aux envoyés de ce prince, il promit de leur répondre lorſqu'il ſeroit de retour à Rome ; mais, quand il y fut arrivé, ils ne purent jamais rien conclure avec lui. Cependant Henri, averti de la promeſſe que le pape avoit faite à l'empereur, réſolut de ſe faire rendre juſtice dans ſon propre royaume, par une aſſemblée d'eccléſiaſtiques. Il défendit enſuite à tous ſes ſujets, ſous de très-grandes peines, de demander à Rome aucune ſorte de bulles. Il ſçavoit que cette défenſe feroit perdre plus de quatre mille écus de rente à la datterie de Rome ; & il eſpéroit que le pape, ſe voyant attaqué par la bourſe, conſentiroit auſſi-tôt à accorder le divorce ; mais il ſe trompa : on fit même contre lui pluſieurs procédures ; on menaça de l'excommunier, & on lui défendit de faire traiter cette affaire dans ſon royaume. Malgré cette défenſe, le roi aſſembla un ſynode, & ſes avocats plaiderent vivement contre ceux de la reine.

Au commencement de l'année 1531, le roi aſſembla ſon parlement pour l'informer de toutes les procédures de la cour de Rome, & contraires aux anciens priviléges de ſon royaume. L'aſſemblée du clergé ſe tenoit toujours à Londres. Les députés du diocèſe de Cantorbery, dans le deſſein de faire leur cour, propoſerent de donner au roi

la qualité nouvelle de Chef & de Protecteur ſouverain de l'égliſe & des eccléſiaſtiques d'Angleterre. Cet avis ne manqua point de partiſans. Les ſeuls députés du diocèſe d'Yorck s'y oppoſerent; &, dans un Mémoire qu'ils préſenterent au roi à ce ſujet, ils proteſterent qu'ils ne pouvoient en conſcience lui accorder ce titre. Le roi s'en plaignit au parlement, qui commença à procéder contre les eccléſiaſtiques de ce diocèſe; mais le roi ſe laiſſa appaiſer par un préſent de vingt mille guinées. Tout le clergé, d'une commune voix, nomma le prince Chef & Protecteur de l'égliſe d'Angleterre, & le roi accorda une amniſtie générale de tout ce qui avoit été fait au préjudice de l'autorité royale.

Cependant Catherine avoit relevé appel à Rome d'une ſentence prononcée contre elle par le clergé d'Angleterre. Le roi vouloit que l'affaire fût décidée à Londres, en lui laiſſant la liberté d'en rappeller à un concile général. Catherine répondit « qu'elle » ſouhaitoit que Dieu voulût appaiſer le roi ſon » époux; mais qu'étant ſa femme légitime, il n'y » avoit que le pape qui pût, par une ſentence dé- » ciſive, l'empêcher d'être toujours telle. » Le prince irrité de cette obſtination, lui fit dire « que, » depuis ce moment-là, il ne prétendoit plus avoir » aucun commerce avec elle; mais qu'il lui laiſſoit » la liberté de choiſir tel endroit de ſes Etats qu'elle » voudroit, pour y demeurer, lui promettant qu'elle » y ſeroit traitée ſelon ſa qualité. » .... Il m'eſt in- » différent en quelque lieu que je ſois, répondit » Catherine, puiſque je ſerai par-tout reine & épouſe » du roi. »

Le 14 de Juillet fut le jour de la ſéparation. La reine quitta le château de Windſor, & choiſit More pour le lieu de ſa réſidence. Pendant que ſon miniſtre preſſoit le pape, afin qu'il obligeât le roi à porter cette affaire devant la cour de Rome, François I ne ceſſoit de répéter à Henri, qu'il étoit également de ſon intérêt & de ſon honneur de venir

à bout de ce divorce. Le deſſein du roi de France étoit d'empêcher l'Angleterre de donner aucun ſecours à l'empereur attaqué par Soliman.

Au commencement de 1532, le pape fit citer le roi devant lui, pour déférer à l'appel de la reine, ſous peine d'encourir l'indignation & les cenſures du ſaint ſiége. Le roi, qui ne vouloit pas démentir le zèle qu'il avoit témoigné pour la religion Romaine, en écrivant contre Luther, dépêcha à Rome le chevalier Karnes, avec la ſimple & nouvelle qualité d'Excuſateur, & lui donna pour adjoint le docteur Bonnet. Lorſqu'ils furent arrivés, le pape renvoya la cauſe au conſiſtoire, qui ſe trouva bien embarraſſé par les diviſions des cardinaux. Ne ſçachant à quoi ſe déterminer, il prit le parti de gagner du tems, & de chercher des biais & des détours, pour contenter les deux partis, de Charles-Quint & du roi d'Angleterre. Le chevalier Karnes promettoit, de la part du roi ſon maître, le rétabliſſement des annates, ſi l'on vouloit conſentir au divorce. Anne de Boulen, qui ne manquoit ni d'eſprit pour perſuader, ni d'attraits pour plaire, faiſoit ſa cour au clergé & au parlement, & leur parloit du divorce comme d'un bien également avantageux à l'Egliſe & à l'Etat. Le chevalier Temſe, un des membres de la chambre des communes, ne fut pas de ſon avis. Il oſa dire en plein parlement, qu'il falloit s'oppoſer fortement au divorce, puiſqu'il n'avoit pour motif que la paſſion effrénée du roi pour Anne de Boulen, qu'il vouloit élever ſur le trône. Le roi, averti de ce diſcours, alla au parlement, & proteſta ſur ſa conſcience, qu'à l'âge de quarante & un ans, il n'iroit pas troubler le royaume pour des plaiſirs de jeuneſſe, & qu'il n'avoit d'autre vue en cette affaire que le bien de ſon royaume. Il ſe plaignit auſſi de ce que le parlement, qui ne prenoit aucune part en cette affaire, eût voulu écouter Temſe. Mais on n'alla pas plus avant, parce que la peſte, qui ſe découvrit alors, obligea le parlement de ſe ſéparer.

Le roi, avant que de rompre entièrement avec la cour de Rome, voulut faire un dernier effort ; mais le pape répondit à toutes ſes inſtances, « que, puiſ-
» que la cour d'Angleterre ne vouloit pas que les
» formalités du divorce & les prétentions du de-
» mandeur fuſſent décidées à Rome, Sa Sainteté
» conſentoit qu'elle nommât un lieu neutre, où il
» promettoit d'envoyer un légat apoſtolique, avec
» deux auditeurs de Rote, pour prendre les infor-
» mations néceſſaires, ſur leſquelles Sa Sainteté pro-
» nonceroit ſentence définitive, & que, ſi les prin-
» ces Chrétiens vouloient ſigner une trève de trois
» ou quatre ans, il aſſembleroit, avant que ce
» tems fût expiré, un concile général, comme on
» le ſouhaitoit en Angleterre, »

Ce billet, qui fut mis entre les mains du prélat Anglois, & dans lequel on n'avoit pas ſeulement daigné nommer le roi, n'étoit ſigné que d'un auditeur de Rote. Le roi fut choqué de la fierté du pontife : cependant, réſolu de le gagner, il employa toutes les careſſes imaginables. Le chevalier Eliot fut chargé de porter la réponſe ſuivante, écrite de la main du roi.

» Quant à la ſuſpenſion d'armes que le pape lui
» demandoit, qu'il ne pouvoit donner aucune ré-
» ſolution là-deſſus, ſi la France n'y conſentoit.
» Quant au concile général, que, quoiqu'il en ju-
» geât la convocation utile & néceſſaire, néan-
» moins il croyoit que ce n'en étoit pas le tems,
» vu l'état des affaires. Qu'il étoit vrai que l'An-
» gleterre avoit ſouhaité un concile, mais que les
» affaires de l'Europe étoient alors dans un autre
» état ; les intérêts de l'empereur étant aujourd'hui
» trop confondus avec ceux des Luthériens d'Alle-
» lemagne. Quant à la citation & à l'appel en queſ-
» tion, qu'un ſimple particulier pouvoit bien en-
» voyer à Rome pour y être jugé par procureur ;
» mais qu'un prince comme lui avoit d'autres me-
» ſures à garder, étant indiſpenſablement obligé

» de conſerver inviolablement les droits de ſa cou-
» ronne, & ſes privilèges de ſes ſujets. Que les uns
» & les autres demandoient, en conformité des
» canons anciens & de la pratique de toute l'égliſe ;
» que les cauſes matrimoniales fuſſent jugées par
» les eccléſiaſtiques du royaume. Que le ſerment ;
» qu'il avoit fait à ſon avènement à la couronne ;
» ne lui permettoit pas de ſe ſoumettre à un tribu-
» nal étranger, ſans le conſentement de ſes Etats ;
» & qu'il eſpéroit que le pape ne voudroit pas ſouf-
» frir que l'on violât les droits de ſon royaume, éta-
» blis depuis ſi long-tems. »

Le roi ne ſe contenta pas de cette lettre. Il voulut qu'Eliot s'étendit davantage ſur la néceſſité de juger l'affaire dans le royaume ; &, pour rendre ſes raiſons plus convaincantes, il le pourvut de bonnes lettres de change en faveur de ceux qui ſe laiſſeroient perſuader. Anne de Boulen lui donna auſſi quatre diamans de mille écus chacun, pour en faire préſent à ceux qui ſe déclareroient pour le divorce. Outre cela, le chevalier Eliot reçut des ordres exprès de ſe démettre de la prétention que la cauſe ſe traitât en Angleterre, pourvu qu'on l'aſſurât qu'elle ſeroit décidée à Rome en ſa faveur. Eliot fut ſi éloquent, que le pape parut perſuadé. Il écrivit auſſi-tôt en Angleterre, par le premier courier, que l'affaire étoit en bon état ; mais le lendemain, la faction de l'empereur l'emporta, & le cardinal-neveu fit ſentir à Eliot l'inutilité de ſa préſence. Il revint en Angleterre, où il trouva le roi prêt à conclure ſon mariage, qui ne voulut pas ſeulement écouter le rapport de ſa négociation. Sixte V, alors encore moine, prévoyant les ſuites de l'obſtination du ſaint ſiége, ne put s'empêcher de dire « que peu importoit à » l'égliſe de Dieu que Henri VIII eût pour femme » ou Catherine, ou Anne de Boulen. »

Le 9 de Septembre, le roi donna à ſa maîtreſſe le marquiſat de Pembroke, un palais ſuperbement meublé, une cour nombreuſe & au-deſſus de toutes

tes les princeſſes du ſang, avec un préſent de vingt mille guinées pour ſes menus plaiſirs ; ſomme prodigieuſe pour ce tems-là. François I, après avoir ſollicité le roi, pendant trois ans, à terminer ſon divorce, obtint une entrevue avec lui à Boulogne dans le mois d'Octobre. Il le preſſa encore davantage par les plus fortes conſidérations, & lui promit de le ſeconder de tout ſon pouvoir ; il fit complimenter enſuite Anne de Boulen par un gentilhomme, & lui envoya une bague de deux mille piſtoles. Henri, perſuadé par le roi de France, entraîné d'ailleurs par ſon amour, épouſa ſecrettement ſa maîtreſſe, le 14 de Novembre, par le miniſtère d'un chapelain nommé *George Day*, qui fut dans la ſuite évêque de Chicheſter. On ne prit pour témoins que les perſonnes les plus affidées au roi & à la nouvelle épouſe, & les plus propres à garder le ſecret. On perſuada au roi que ſon mariage avec Catherine étoit ſuffiſamment caſſé, après que tant de canoniſtes, théologiens & ſynodes l'avoient déclaré nul, ſans qu'il fût néceſſaire d'attendre la formalité d'une ſentence de la cour de Rome. Malgré cela, le roi ſe ménageoit toujours avec le pape, & lui fit de nouvelles propoſitions qui furent rejettées.

Deux mois après le mariage ſecret, Anne de Boulen devint groſſe ; ce qui fit croire à tout le monde que le roi n'avoit ſatisfait ſa paſſion qu'après ſon mariage. Cette idée n'eſt pas vraiſemblable. Comment eſt-il poſſible qu'un prince auſſi voluptueux que Henri VIII, eût paſſé ſept ans auprès d'une maîtreſſe auſſi belle qu'Anne de Boulen, ſans avoir jamais enfreint les loix de la continence ? Quoi qu'il en ſoit, le roi, réſolu d'achever le divorce, & de rendre public ſon nouveau mariage, fit aſſembler un ſynode général. Le docteur Crammer, dont le roi avoit acheté le ſuffrage, en lui donnant l'archevêché de Cantorbery, déclara que l'intention de ſa Majeſté étoit que tous les eccléſiaſtiques du royaume lui prêtaſſent le même ſerment de

fidélité & d'obéiſſance, qu'ils avoient prêté au pape. Toute l'aſſemblée prêta ſerment, & declara « que » le roi pouvoit légitimement ſe ſéparer de la reine » Catherine, puiſqu'il y avoit des preuves certaines » que ſon mariage avec elle étoit nul, ayant été » fait contre les formalités requiſes. » Le même jour Crammer ſe tranſporta dans le comté de Bedfort, où étoit Catherine, pour la citer à venir entendre la ſentence du divorce, en préſence du roi. La reine, ſans le voir ni l'entendre, lui répondit par un ſecrétaire; « qu'ayant relevé appel en cour de Rome » du prétendu divorce que le roi ſon époux deman- » doit, elle ne pouvoit reconnoître d'autre tribunal » en cette cauſe, que celui de Rome. » Sans égard » à ſes proteſtations, Crammer déclara, en qua- lité de primat d'Angleterre, que Henri demeuroit » ſéparé de Catherine de corps & de biens. Que » leur mariage étoit déclaré nul, & les deux parties » miſes en leur premiere liberté. »

Le 10 de Mai, le roi envoya des ambaſſadeurs extraordinaires aux princes étrangers, pour juſtifier ſa conduite. Il ordonna au milord Monjoye de déclarer à Catherine qu'elle ne pourroit plus porter la qualité de Reine, mais ſeulement celle de Princeſſe douairiere. Le même jour, le pape excommunia l'archevêque de Cantorbery, & caſſa toutes ſes procédures. D'un autre côté, l'ambaſſadeur de l'empereur propoſa une ligue entre les princes Chrétiens, pour châtier la rebellion du roi d'Angleterre contre l'égliſe & le ſaint ſiége.

Henri ſe moqua de toutes ces vaines menaces. Le 13 de Mai, veille du jour de Pâques, il fit publier à ſon de trompe ſon mariage avec Anne de Boulen, qu'il logea dans le palais de Wite-Hall: enſuite il fit menacer Catherine « que, ſi elle ne re- » nonçoit à la qualité de Reine, il deshériteroit » ſa fille Marie. » Elle répondit « que perſonne ne » pouvoit lui ôter la qualité de Reine que Dieu, en » la faiſant mourir, ou le pape, par une ſentence » de divorce.

Le premier de Juin, la nouvelle reine fut couronnée avec l'appareil le plus magnifique. Les grands & le peuple s'empreſſerent à l'envi de lui témoigner la joie que leur cauſoit ſon avènement à la couronne. Le lendemain, le roi la mena à Hamptoncourt, la plus belle maiſon de campagne qu'il y eût alors en Europe. Le cardinal Wolſey l'avoit fait bâtir, & le roi la lui avoit confiſquée. En y entrant, la reine ne put diſſimuler ſa joie, & dit à Henri : « Le car-» dinal mon ennemi, qui a fait bâtir cette belle » maiſon, ne croyoit pas que j'y entrerois un jour » en qualité de Reine ; mais, malgré lui, votre amour » m'y a conduite, mon cher époux. »

Le bruit de ſa groſſeſſe, s'étant répandu depuis ſeulement que Henri l'avoit épouſé, lui acquit l'eſtime du peuple, qui admira ſa vertu. Le 8 de Septembre 1533, elle accoucha d'une fille qui fut nommée *Elizabeth*, dans la chambre que le cardinal Wolſey appelloit *la Vierge*, parce que perſonne n'y avoit jamais logé, & qu'elle étoit ornée de quantité de riches tableaux de vierges ſaintes. La reine dit « qu'on pouvoit » alors appeller avec raiſon cette chambre *la Vierge*, » puiſqu'une vierge y venoit de naître, au propre » jour que l'égliſe Romaine célèbre la Nativité de la » Vierge. » Catherine de ſon côté, dit « que cette » fille étant le fruit d'un adultère abominable, & » n'étant venue au monde que par un coup de la » malédiction de Dieu, elle ne pouvoit être qu'un » monſtre terrible contre l'égliſe. »

La jeune princeſſe fut tenue ſur les fonts par le duc & la ducheſſe de Norfolck ; & la reine, pour ſe faire mieux valoir, déclara qu'elle vouloit nourrir ſon enfant ; mais Henri, qui ne penſoit qu'à ſes plaiſirs, ne le permit pas. Luther & Calvin voulurent profiter de la diviſion qui étoit entre le roi & la cour de Rome ; mais rien ne put ébranler le zèle de Henri pour le ſaint ſiége. Il écrivit, au ſujet de ſon divorce, une Lettre fort ſoumiſe à l'empereur, qui lui répondit « qu'il aviſeroit à ce qu'il auroit à faire. »

François I venoit de marier ſon fils avec la niéce du pape Clément. Henri ſaiſit le moment favorable, & conjura François I de faire ſa paix avec le pontife. Le roi de France envoya à Rome du Bellai, évêque de Paris. Cet habile prélat négocia l'affaire avec beaucoup de prudence ; mais, lorſqu'il étoit ſur le point de réuſſir, le pape mourut le 25 de Septembre ; &, le 13 d'Octobre ſuivant, les cardinaux Impérialiſtes élurent Alexandre Farnèſe, qui prit le nom de *Paul III.* Ce nouveau pontife, grand défenſeur des immunités eccéſiaſtiques, déclara, dès qu'il fut ſur le trône, « que Henri chaſſeroit Anne de » Boulen ; qu'il reprendroit Catherine, ſon épouſe » légitime, & qu'il enverroit un ambaſſadeur à » Rome, pour demander pardon des fautes qu'il » avoit faites. » En même tems, il ordonna aux ſecrétaires de la chambre de dreſſer la bulle d'excommunication. On voulut lui repréſenter les ſuites dangereuſes d'une telle rigueur ; mais il répondit avec dédain : « L'égliſe aura plus de gloire de perdre » deux royaumes, que de ſouffrir une brebis galeuſe » dans ſon troupeau.... » Enfin il déclara par une bulle » que le roi Henri avoit encouru l'excommuni- » cation majeure, dont il ne pourroit recevoir l'ab- » ſolution que du pape, après une pénitence, reſti- » tution des dommages cauſés, & amende publique. » De plus il déclare Henri déchu de ſa couronne, » ſes enfans nés ou à naître de ſon mariage illégi- » time avec Anne de Boulen, incapables de ſuccé- » der à la couronne : Ordonne, ſous peine d'excom- » communication, que perſonne n'eût à le recon- » noître pour roi, &, ſous les mêmes peines, à la » nobleſſe, de ſe ſoulever & de prendre les armes » contre lui, comme étant rebelle à Jeſus-Chriſt, « & perſécuteur de l'égliſe. Il enjoignit de plus aux » évêques, curés & archevêques du royaume, de » l'excommunier tous les jours de fête, après l'é- » vangile de la meſſe : Exhortant enfin l'empereur, » en qualité de protecteur de l'égliſe, de tenir la

» main à l'exécution de cette Sentence, par la voie » des armes ; & le roi de France, en qualité de Prince » très-Chrétien, de n'entretenir aucune correſpon- » dance avec un tel ennemi de l'égliſe. » Pour irriter davantage l'eſprit du roi, on ordonna à tous les curés des environs de Calais, de publier l'excommunication.

Le parlement aſſemblé fit un acte, à la requiſition du roi, par lequel il ôtoit au pape toute l'autorité qu'il avoit eue juſqu'alors en Angleterre, & en revêtoit Henri. Ce prince, prévoyant qu'il alloit s'attirer les armes de Rome & de l'Empire, ſongea à faire de l'argent, & confiſqua tous les biens eccléſiaſtiques, meubles & immeubles, ſacrés & profanes. On fit pendre tous ceux qui refuſerent de reconnoître le roi en qualité de Chef de l'égliſe Anglicane. Il tourna enſuite tout ſon reſſentiment contre la reine Catherine, lui ôta la plus grande partie des perſonnes qui étoient à ſon ſervice, & défendit aux autres de l'appeller autrement que Princeſſe de Galles. Catherine rejetta tous ceux qui lui refuſerent la qualité de Reine, & fut pluſieurs jours réduite à ſe ſervir elle-même. Elle tomba malade. Alors le roi ordonna au duc de Suffolck, qui la gardoit comme une priſonniere, de lui faire donner des gens pour la ſervir, & lui fournir toutes les choſes néceſſaires.

Anne étoit au comble du bonheur ; cependant elle n'étoit pas ſans inquiétude. Elle vouloit que ſa fille Elizabeth fût déclarée la ſeule héritiere au préjudice de la princeſſe Marie. Elle commença d'abord par publier qu'il y avoit de certaines prophéties qui promettoient la couronne à Marie, après la mort du roi. Lorſque ce bruit ſe fut un peu répandu, elle ſe préſenta au roi, toute éplorée, & lui dit le ſujet de ſa douleur. Pour la conſoler, Henri promit non-ſeulement de deshériter Marie, mais encore de la faire mourir. Rien ne coûtoit à ce prince cruel pour aſſouvir ſes paſſions ou les caprices de ſon

épouſe. Cependant, lorſqu'il ſe préparoit à faire empoiſonner la jeune princeſſe, il changea tout-à-coup de ſentiment, & ſe contenta de faire publier à ſon de trompe, que Marie étoit incapable de ſuccéder à la couronne, & qu'Elizabeth étoit ſa légitime héritiere. Il voulut que tous les ordres des magiſtrats vinſſent la reconnoître en cette qualité, quoiqu'elle fût encore au berceau.

Catherine ne put reſiſter à des coups ſi ſenſibles. Elle fut attaquée d'une colique violente, & mourut le 3 de Janvier 1536. Le roi la fit enterrer ſans aucune pompe dans la cathédrale de Péterborough, & ne marqua pas d'abord le moindre regret, quoique, deux jours avant ſa mort, elle lui eût écrit cette lettre pleine de tendreſſe :

» Sire, mon très-cher roi, ſeigneur & époux, » je ſuis ſur le point de remettre mon ame entre » les mains de la miſéricorde de Dieu ; & ainſi, » elle va être délivrée de ce corps, auquel vous » avez causé tant de peines & d'afflictions. Mais, » quelque grandes qu'elles ayent été, elles n'ont » jamais été capables, je ne dirai pas d'éteindre, » mais non pas même de refroidir l'amour que j'ai » toujours eu pour vous, & qui durera juſqu'au » tombeau. C'eſt ce qui m'oblige à vous écrire aujourd'hui cette lettre, pour vous exhorter en qualité de votre épouſe, & vous avertir en qualité » de Chrétienne, de penſer à votre ſalut éternel, » qui vous doit être plus cher que la couronne périſſable que vous portez, & que toutes les grandeurs » du monde. Je n'ai point manqué, mon cher époux » & mon roi, de prier le Pere des lumieres pour » vous, afin qu'il vous inſpirât de bons ſentimens » pour le ſalut de votre ame, en vous éloignant de » ces plaiſirs ſenſuels qui m'ont coûté tant de larmes & de chagrins, & qui vous ont précipité vous-» même en un abîme de déſordres & d'inquiétudes. » Au reſte, je vous pardonne de bon cœur tout ce » que vous avez fait contre moi ; & je prie Dieu

» qu'il veuille auſſi vous pardonnner en ſon infinie » miſéricorde. Avant que de rendre le dernier ſoupir, » je vous ſupplie de ne pas me refuſer une grace que » toutes les loix du ciel & de la terre vous obli- » gent à m'accorder ; c'eſt d'avoir ſoin de la prin- » ceſſe Marie, votre fille & la mienne. Si vous n'a- » vez pas voulu vous montrer bon mari en mon » endroit, montrez-vous au moins bon pere au ſien. » Je vous prie encore d'avoir ſoin de mes trois de- » moiſelles & de mes domeſtiques, qui m'ont ſi » fidèlement ſervie, & d'avoir la généroſité de leur » faire payer tout ce qui leur eſt dû de leurs gages, » & d'y ajoûter une année de leurs appointemens, » afin de les récompenſer en quelque ſorte de ce » que je leur dois. Je finis, en vous aſſurant que je » vous aime de tout mon cœur, & que la ſeule » choſe que je ſouhaiterois, pour ſortir du monde » avec quelque ſatisfaction, ſeroit de vous voir & » de mourir entre vos bras. »

Lorſque le chevalier Sothon vint annoncer à la nouvelle reine la mort de Catherine, elle étoit à laver ſes mains dans un baſſin de grand prix, ſur lequel il y avoit une coupe fort riche. Sa joie fut ſi grande, qu'elle donna l'un & l'autre au chevalier, en lui diſant : « Recevez ce petit préſent en récom- » penſe de la nouvelle que vous m'apportez, qui » eſt trop conſidérable pour vous laiſſer aller ſans » vous donner quelque marque de ma reconnoiſ- » ſance. » Le même ſoir, elle reçut la viſite de ſon pere & de ſa mere ; du plus loin qu'elle les vit, elle s'écria : « Réjouiſſez-vous, mes chers pere & mere, » puiſque c'eſt aujourd'hui ſeulement que la cou- » ronne a été raffermie ſur ma tête. » Mais, aveuglée par ſa joie, elle ne prévoyoit pas que ce qu'elle regardoit comme le commencement de ſon règne, alloit être l'époque de ſes malheurs.

Le roi, tout cruel & tout barbare qu'il étoit, ne put refuſer des larmes à la mémoire de Catherine, qu'il avoit ſi cruellement outragée. Dans ce moment

de repentir, Anne de Boulen perdit bien de ſes charmes aux yeux de ſon époux. Il ſe rappella ſon injuſtice qui l'avoit obligé à déshériter la princeſſe Marie, en faveur d'Elizabeth. Mais rien ne fit plus de tort à la reine que l'accident qui lui arriva le 25 de Janvier 1536. Elle accoucha, pour la ſeconde fois, d'un prince mort. Les partiſans de la cour de Rome ne manquerent pas d'affirmer que c'étoit un coup du ciel, qui menaçoit le roi de plus grands malheurs. Henri approuva cette idée, parce qu'elle favoriſoit ſon inconſtance; car l'amour qu'il ſentoit naître dans ſon cœur pour Jeanne Seymour, demoiſelle de la reine, d'une rare beauté, & dont l'humeur agréable & intéreſſante tenoit un juſte milieu entre l'auſtérité de Catherine, & la gaieté d'Anne de Boulen, le refroidiſſoit beaucoup pour cette princeſſe. Elle s'en apperçut, & réſolut de perdre ſa rivale, ou de devenir enceinte, à quelque prix que ce fût.

Pour réuſſir dans l'un & l'autre deſſein, elle s'unit étroitement avec ſon frere, qu'elle avoit fait comte de Rochefort; le baron de Noris, premier gentilhomme de la chambre du roi; le chevalier Weſton; & un muſicien nommé *Smetton*. Ce commerce ne fut pas long-tems ſecret. On rapporta au roi, qu'un jour les dames avoient vu milord Rochefort mettre la main au ſein de la reine ſa ſœur, pendant qu'on l'habilloit, & qu'une autre fois la reine étant au lit, il avoit pris avec elle les plus grandes libertés. De plus, on avoit ſouvent entendu dire à la comteſſe de Rochefort, « que la grande familia-» rité de ſon mari avec la reine ne lui plaiſoit pas. » Elle en étoit même devenue ſi jalouſe, qu'elle n'alloit plus à la cour; & quand on lui en demandoit la raiſon: « C'eſt, diſoit-elle, pour ne pas voir de » mes propres yeux mon mari faire plus de careſſes » à la reine qu'à moi. »

Le premier de Mai, comme toute la cour prenoit le divertiſſement de quelques jeux à Græenwick, le roi s'apperçut que la reine jettoit des re-

gards passionnés sur son frere, sur le baron de Noris, Weston, & le musicien, qu'elle voulut avoir auprès d'elle, & avec lesquels elle rioit beaucoup, sans prendre garde à son époux. Son imprudence alla plus loin : le baron s'étant trop échauffé à la course, la reine lui jetta son mouchoir pour s'essuyer. Le roi furieux, quitta les jeux aussi-tôt, & retourna à Londres. Pendant les divertissemens, il avoit paru triste & pensif. Ce départ précipité confirma qu'il avoit quelque chagrin. La reine ne pouvoit en ignorer le motif ; mais elle espéroit qu'il reviendroit à Greenwick, & que, par ses caresses, elle viendroit à bout de le dissuader ; mais elle n'en eut pas le tems. Le soir du même jour, tous ses amans furent arrêtés & conduits à la Tour de Londres. A cette nouvelle, Anne de Boulen dit à sa mere & à la Metly, une de ses demoiselles, « qu'elle étoit perdue, & qu'on » l'alloit envoyer bientôt à la Tour comme les autres. » En effet, le lendemain de grand matin, on la mit en carrosse, sans lui donner aucun domestique pour l'accompagner ; & on la fit conduire à la tour par une compagnie de gardes, dans une chambre où elle n'eut pas la liberté de voir personne.

Le même jour, Henri créa un tribunal de douze juges, dont il fit chef & président le duc de Suffolck, son beau-frere. Après avoir travaillé aux informations du procès, les juges s'assemblerent, le 15, dans la tour même ; firent paroître la reine devant eux ; &, selon l'usage du pays, ils commencerent à l'examiner. Elle se défendit si bien, que les juges la déclarerent innocente ; mais le duc de Suffolck les obligea de réopiner & de la condamner à la mort. Le jour suivant, les autres accusés furent condamnés, sans avoir rien confessé, à avoir la tête tranchée, excepté Noris. On l'avoit beaucoup pressé de confesser son adultère avec la reine, avec promesse de lui accorder la vie ; mais le baron soutint constamment « que cela étoit faux ; que la reine étoit in- » nocente, & qu'il n'avoit jamais rien vu en elle

» qui pût faire tort à ſon honneur. » Le roi fut ſi offenſé de ſon opiniâtreté, qu'il le fit pendre. On croit que le muſicien l'avoit plus chargée du crime d'adultère qu'aucun autre. Cependant la reine nia d'avoir jamais eu aucune familiarité avec lui; mais elle eut l'imprudence d'avouer qu'elle avoit donné parole à Noris de l'épouſer, ſi le roi venoit à mourir. Sur cet aveu, on lui fit trancher la tête, le 19 de Mai, ſur un échafaud qu'on avoit dreſſé dans une cour de la Tour. Avant que de mourir, elle ſe mit à genoux devant la femme du lieutenant de la Tour, & la pria, au nom de Dieu, d'aller trouver la princeſſe Marie, pour lui demander pardon de ſa part des déplaiſirs qu'elle lui avoit donnés, & de l'affront qu'elle lui avoit fait ſouffrir. Elle fit la même proteſtation en public. Enſuite elle monta ſur l'échafaud, ſuperbement habillée; parla beaucoup de ſon innocence, loua la clémence du roi; & s'étant apperçue que quelques dames rioient avec malignité, elle leur dit: « Je meurs Reine, malgré vous. » Selon Spelman, l'on vit bondir ſa tête ſur l'échafaud, après ſa ſéparation, & remuer ſes yeux & ſes lèvres pendant quelques momens. Elle fut enterrée dans une chapelle de la Tour. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt qu'elle ne dit pas un mot d'Elizabeth ſa fille, que le roi avoit donné ordre de lui mener, ſi elle demandoit à la voir.

Les Catholiques aſſurerent que Dieu avoit puni cette femme, pour avoir excité le roi à rompre avec la cour de Rome; & les partiſans du roi publioient par-tout les déſordres de cette reine, pour juſtifier la conduite de leur maître. Mais l'opinion générale étoit qu'il y avoit plus d'imprudence que de crime dans la conduite d'Anne de Boulen. Soit crime ou imprudence, elle méritoit le malheureux ſort qui a terminé ſa vie, par le trop de ſécurité qu'elle témoignoit, & le peu de ménagement qu'elle avoit pour un roi qui l'avoit élevée ſur le trône par un excès d'amour, & aux mépris de toutes les loix,

BOULOGNE. (*ſainte Catherine de*) *Voyez* CATHERINE (*ſainte*) de Boulogne.

BOURBON. (*Agnès de*) *Voyez* AGNÈS DE BOURBON.

BOURBON. (*Anne de*) *Voyez* ANNE DE BOURBON.

BOURBON. (*Antoinette de*) ducheſſe de Guiſe. *Voyez* GUISE.

BOURBON, (*Anne-Geneviève de*) ducheſſe de Longueville. *Voyez* LONGUEVILLE.

BOURBON, (*Blanche de*) reine de Caſtille. *Voyez* BLANCHE DE BOURBON.

BOURBON, (*Bonne de*) comteſſe de Savoye. *Voyez* BONNE DE BOURBON.

BOURBON, (*Catherine de*) princeſſe de Navarre. *Voyez* CATHERINE DE BOURBON.

BOURBON, (*Eléonor de*) princeſſe d'Orange. *Voyez* ELÉONOR DE BOURBON.

BOURBON. (*Louiſe de*) *Voyez* LOUISE DE BOURBON.

BOURETTE, (*madame*) ci-devant madame Curé, & limonadiere de Paris, a joui, dans ces derniers tems, d'une grande réputation; & ſon eſprit a fait une partie de ſa fortune. On a d'elle une *Ode au roi de Pruſſe;* une autre *Ode en proſe;* une *Prédiction ſur la naiſſance d'un duc de Bourgogne;* un *Compliment à madame la Dauphine ſur la convaleſcence de monſeigneur le Dauphin*, & quelques autres piéces en vers. Le tout eſt recueilli dans deux volumes *in*-12, intitulés : *La Muſe Limonadiere.*

BOURGES, (*Clémence de*) née dans le ſeizieme ſiécle, tient un rang diſtingué parmi les ſçavantes Lyonnoiſes. On a d'elle quelques poëſies aſſez eſtimées. Elle n'étoit point inférieure à Louiſe Labé, ſon amie, en génie pour la poëſie, & en talent pour la muſique; mais elle lui étoit fort ſupérieure en nobleſſe & en vertu. Elle eut l'honneur d'entretenir nos rois, & de jouer des inſtrumens en leur préſence, dans les diverſes fêtes qu'on leur donna à

Lyon. Du Verdier la nomme, dans ſa Bibliothèque p. 218, *la Perle des demoiſelles Lyonnoiſes de ſon tems*. De Rubys l'appelle, dans ſon Hiſtoire, une *Perle vraiement orientale*. Elle fut promiſe en mariage & fiancée à Jean de Peyrat, fils d'un lieutenant général à Lyon, & depuis lieutenant de roi dans la province. Mais ce jeune homme, qui étoit capitaine des chevaux-legers, ayant été tué, le 30 de Septembre 1561, en combattant contre les Proteſtans de Beaurepaire en Dauphiné, Clémence en mourut de douleur, à la fin de l'année ſuivante ; elle étoit encore à la fleur de ſon âge. On la porta en terre, le viſage découvert & la tête couronnée de fleurs, pour marque de ſa virginité. Les meilleurs poëtes de ſon tems, ceux ſur-tout qui vivoient dans le Lyonnois, conſacrerent à l'envi des pièces de poëſie à ſa mémoire. Le jeune de Peyrat en avoit fait auſſi pluſieurs à ſa louange, avant la campagne où il fut tué.

BOURGEOIS *ou* BOURGOIS, (*Marguerite*) fondatrice d'une communauté en Canada. Elle étoit fille d'Abraham Bourgeois, & de Guillemette Garnier, gens pauvres, mais honnêtes, & naquit le 15 d'Avril 1620. Dès ſon enfance, elle donna des préſages de ce zèle ardent qui l'anima dans la ſuite pour la religion. A vingt-trois ans, elle fit volontairement vœu de chaſteté, & ſe préſenta ſucceſſivement aux Carmélites & aux filles de ſainte Claire. Mais la Providence, qui l'appelloit ailleurs, ne permit pas qu'on la reçût. M. Jaudret ſon directeur, dreſſoit un plan de communauté de filles, qui fut approuvé. Il en donna la direction à Marguerite & à deux autres filles. Mademoiſelle de Cheuli, ſœur de M. de Maiſon-neuve, gouverneur de Monréal en Canada, fournit un appartement ; mais l'une des compagnes étant morte, & l'autre ayant pris parti ailleurs, on abandonna l'entrepriſe, & mademoiſelle Bourgeois ſe conſacra entièrement à l'inſtruction des perſonnes de ſon ſexe.

Ayant appris que de jeunes débauchés venoient

d'enlever une fille, elle s'arme auſſi-tôt d'un crucifix, vole après les raviſſeurs; & les conjure d'épargner cette jeune victime. Mais on ne lui répond qu'en la menaçant d'un coup de piſtolet. La vue du danger redouble ſon courage : « Malheureux, » s'écrie-t-elle, c'eſt Jeſus-Chriſt que vous attaquez » en ſes membres; ſçachez que tôt ou tard il ſe ven- » gera de votre témérité ſacrilège. » Les jeunes gens effrayés, abandonnerent leur proie; & mademoiſelle Bourgeois l'aſſocia dès-lors à ſes travaux évangéliques.

Dans ce tems, M. de Maiſon-neuve faiſoit pluſieurs voyages dans ſon gouvernement de Monréal. Quelques religieuſes de l'inſtitut du P. Fourrier, lui demanderent la permiſſion de l'accompagner en Canada, pour y planter une colonie de leur ordre; mais la ſœur Bourgeois fut la ſeule acceptée pour ouvrir une école aux filles ſauvages. La pudeur parla quelque tems contre ce voyage; le zèle l'emporta. Après avoir diſtribué tout ce qu'elle avoit en aumônes, & cédé tous ſes droits à ſes parens, elle prit le chemin d'Orléans au mois de Février 1653; elle avoit alors trente-trois ans. Arrivée dans cette ville, on lui refuſa le logement, parce qu'elle étoit ſeule. Un charretier, qui étoit dans l'auberge, crut, comme les autres, que c'étoit une fille du monde; & pour s'en aſſurer la jouiſſance, il la prit ſous ſa protection, & lui fit donner une chambre à l'écart. La nuit, il vint l'aſſiéger inutilement. Le jour revenu fit voir à la ſœur Bourgeois tout le péril qu'elle avoit couru; en détournant une tapiſſerie, elle trouva une porte ouverte, & vit ſur le plancher une troupe d'yvrognes inondés dans l'excès de leur débauche. Elle partit ſur le champ, s'embarqua pour Nantes, & arriva chez M. le Cocq, fameux négociant, connu ſous le nom de *la Beſſonière*, qui devoit équiper le vaiſſeau du Canada : c'étoit là que M. de Maiſonneuve avoit aſſigné le rendez-vous de ſon monde. M. le Cocq, enchanté des vertus de Marguerite, ne

voulut rien prendre pour ſa penſion ni pour ſon paſſage, & lui donna les meubles les plus utiles.

On parla diverſement du voyage de la ſœur Bourgeois ; les honnêtes gens la taxerent d'imprudence ; les gens du monde l'acuſerent de libertinage ; mais le ſuccès juſtifia l'entrepriſe. Le 22 de Septembre 1653, l'équipage prit terre en Canada. Tous nos auteurs de Voyages parlent de ce pays ; il eſt inutile d'en faire la deſcription. Nous dirons ſeulement qu'après des peines infinies, la ſœur Bourgeois vint à bout de former une communauté ſur le plan de M. Jaudret, qu'elle nomma *Sœurs ſéculières de la Congrégation de Notre-Dame*. Ecoutons-la s'expliquer elle-même : « Il faut avouer que le » bon Dieu a fait ſubſiſter notre communauté d'une » façon admirable. Je n'apportai pas un double » quand je vins ſeule en Canada pour la premiere » fois ; cependant j'entrepris de bâtir une chapelle » à la ſainte Vierge. Pour réuſſir dans cette entre- » priſe, j'excitai le peu de monde, qui étoit ici, à » amaſſer de la pierre : je faiſois quelque coutures, » & en payement je demandois des journées de tra- » vail. M. de Maiſon-neuve fit équarir le bois ; » d'autres fournirent la chaux, le ſable & les plan- » ches. Bref, je trouvai ſuffiſamment pour faire » mon bâtiment & pour le couvrir..... Je fis un » voyage en France, où j'obtins du roi des Lettres » patentes pour l'établiſſement de notre commu- » nauté. Revenue en Canada, j'eus le déplaiſir » de voir que tous les matériaux étoient diſſipés. » De plus, comme j'avois amené avec moi les de- » moiſelles Crolo, Raiſin, Hioux & Châtel, & plu- » ſieurs autres ſœurs, je fus contrainte, pour les lo- » ger, de faire élever un édifice d'environ cent » pieds de long..... La chapelle, qui conſiſtoit déja » en une petite charpente, que j'avois faite avant » mon départ, fut achevée en 1677, & j'y plaçai » une image de la ſainte Vierge. »

Nous ne parlons point ici des motifs de la ſœur

Bourgeois dans cette inſtiturion, ni des règles qu'elle fit obſerver aux congréganiſtes ; il ſuffit de dire qu'elle s'appliqua toute ſa vie à la converſion & à l'inſtruction des jeunes Canadiennes. Après qu'elle eut fait un troiſieme voyage en France, elle eut la douleur de voir périr deux de ſes compagnes, dans l'incendie qui conſuma ſa maiſon. Un nouveau bâtiment, plus vaſte que le premier, fut le fruit du travail des congréganiſtes. La ſœur Bourgeois mit le comble à ſes vertus, en ſe démettant de la ſupériorité ; elle vécut dès-lors comme la derniere de la maiſon. Enfin, après avoir donné l'exemple de l'humilité la plus profonde, & de la charité la plus ardente, elle reçut la récompenſe de ſes travaux, & mourut le 12 de Janvier, à l'âge de ſoixante-dix-neuf ans & neuf mois.

On aſſure qu'après ſa mort, & même pendant ſa vie, ſa vertu éclata par des miracles. Il eſt inutile de les rapporter ; les actions des juſtes parlent mieux en leur faveur, que les prodiges les plus éclatans. Le ſéminaire de Quebec inhuma le corps à la paroiſſe, & laiſſa à la congrégation le cœur, qui fut enchaſſé dans une boëte de plomb, & ſcellé enſuite dans le mur de l'oratoire où les ſœurs font leurs exercices de piété. L'affluence du peuple aux deux endroits fit autant l'éloge de Marguerite, qu'une canoniſation ſolemnelle.

BOURGOGNE, (*Blanche de*) reine de France. *Voyez* BLANCHE DE BOURGOGNE.

BOURGOGNE. (*Marie de*) *Voyez* MARIE DE BOURGOGNE.

BOURGOGNE. (*Agnès de*) *Voyez* AGNÈS DE BOURGOGNE.

BOURGOGNE. (*Anne de*) *Voyez* ANNE DE BOURGOGNE.

BOURIGNON, (*Antoinette*) naquit à Lille, le 13 de Janvier 1616, ſi laide, que l'on délibéra quelques jours dans ſa famille, s'il ne ſeroit pas à propos de l'étouffer comme un monſtre. Sa diffor-

mité diminua, & l'on ne prit point ce parti. A quatre ans, elle connoiſſoit déja qu'il y avoit dans le monde bien des choſes mauvaiſes, & qui euſſent dû aller autrement; par exemple, que l'on vieilliſſoit, que l'on mouroit, & qu'il auroit été meilleur qu'il y eût une vie, où rien ne ſe corrompît & ne mourût. Ayant ouï parler du paradis, & de Jeſus-Chriſt, qui étoit venu nous en montrer le chemin, & qui avoit vécu en mépriſant les biens de la terre, elle trouva cela ſi beau, qu'elle demanda s'il y avoit quelques perſonnes au monde, qui vécuſſent comme Jeſus-Chriſt avoit enſeigné. On lui dit que les Chrétiens le faiſoient, & que nous étions ces Chrétiens-là. Mais elle ne le vouloit pas croire: « Car, diſoit cet enfant, » Jeſus-Chriſt étoit pauvre, & nous aimons l'or & » l'argent; il étoit petit, & nous cherchons les gran- » deurs; il étoit en mal-aiſe, & nous cherchons les » plaiſirs. »

Une des plus grandes croix qu'elle eut à ſouffrir dans ſa famille, fut qu'on la vouloit marier; ce n'étoit point ce qu'elle cherchoit: un cloître lui paroiſſoit préférable à un mari. Elle voyoit ſa mere trop malheureuſe dans l'état de mariage, pour ne pas craindre le même inconvénient; & c'eſt ſans doute ce qui lui faiſoit faire ſi ſouvent à Dieu cette priere: » Mon Dieu, mon Dieu! faites que je ne me marie » jamais. » Son pere ne laiſſa pas de la promettre en mariage à un François. Le tems étoit déja pris pour ſolemniſer les nôces; & il fallut, pour détourner cette exécution, qu'elle prît la fuite le jour de Pâques 1636. Ce ne fut pas pour ſe jetter dans un cloître; elle avoit connu que l'eſprit de l'évangile ne règne pas toujours dans les couvens. Ce fut pour s'en aller dans quelque déſert. Elle s'habilla donc en hermite, & gagna pays autant qu'elle put; mais parce qu'on ſoupçonna, dans un village du Hainaut, qu'elle étoit fille, on l'arrêta.

Jamais elle ne courut autant de riſque qu'alors, par rapport à l'état de ſa virginité. Elle étoit tombée entre

entre les mains d'un homme de guerre, qui ne lâcha prise que par une espece de miracle. Le pasteur du lieu la délivra du péril ; & croyant remarquer en elle l'Esprit de Dieu, il en parla à l'archevêque de Cambrai, qui la vint interroger, & qui, l'ayant dissuadée d'embrasser la vie d'hermite, l'obligea de retourner chez son pere.

De nouvelles propositions de mariage la firent sortir une seconde fois de la maison paternelle. Elle alla trouver le même archevêque, & obtint de lui la permission de former une petite communauté à la campagne, avec quelques autres filles de son humeur. Il la lui ôta peu de tems après ; ce qui obligea Antoinette de s'en aller dans le pays de Liége, d'où elle retourna en Flandres, & y passa plusieurs années dans la retraite & dans une grande simplicité de vie, mais non pas sans inspirer beaucoup d'amour à un homme, qui contrefit le dévot, afin d'avoir accès auprès d'elle. Il s'appelloit *Jean de saint Saulieu.* On lit dans la Vie de mademoiselle Bourignon, que « la premiere fois qu'il l'accosta, » il lui parla en prophète, mais en prophète modéré » & retenu, qui, ayant achevé sa prophétie, se » retire doucement sans rien expliquer, & sans in- » sister à se faire croire ; & que, la seconde fois » qu'il lui parla, il prit le personnage d'un homme » illuminé, charitable & familier à Dieu. » Voici ce qu'en dit la dame : « Souvent, étant dans mon logis, » il m'étoit si importun & insolent, qu'il me falloit » avertir mes filles de veiller sur lui, & ne lui plus » ouvrir la porte de mon logis ; car il venoit quel- » fois avec un couteau en la main, qu'il me pré- » sentoit à la gorge, si je ne voulois point céder » à ses mauvais desseins ; ensorte que je fus à la » fin obligée d'avoir recours au bras de la justice, » parce qu'il menaçoit de rompre les portes & fe- » nêtres de mon logis, voire de me tuer ; encore » bien qu'on le devroit pendre sur le marché de » Lille. Le prévôt me donna deux hommes de garde

» en mon logis, pendant qu'on tenoit les informa-
» tions des insolences qu'icelui S. Saulieu m'avoit
» faites. »

Antoinette, qui avoit résolu de renoncer pour jamais à son patrimoine, changea d'avis, & en reprit possession. Elle devint, en 1653, directrice de l'hôpital de Notre-Dame des Sept Douleurs à Lille, & s'y enferma sous la clôture, en 1658, ayant pris l'ordre & l'habit de S. Augustin. Par une fatalité singuliere, le bruit s'étant répandu que toutes les petites filles de cet hôpital avoient un engagement avec le diable, les magistrats, pour arrêter le desordre que cette opinion pouvoit occasionner, envoyerent chercher la directrice, & l'interrogerent. Elle leur répondit pertinemment; mais, comme elle crut que ses parties avoient autant de crédit que de passion, elle ne jugea pas à propos de demeurer exposée à leurs poursuites. C'est pourquoi elle se sauva à Gand, où Dieu lui découvrit de grands secrets. Elle fit à Malines un ami, qui lui a été toujours fidèle. Il se nommoit *M. de Cort.*

» Lorsque Dieu le donna à mademoiselle Bouri-
» gnon, dit l'auteur de sa Vie aussi singulier que son
» héroïne, ce fut d'une maniere toute particuliere,
» & même comme le premier de ses enfans spiri-
» tuels, au sujet duquel elle ressentit de grandes
» douleurs corporelles, & comme de pressantes
» tranchées d'un enfantement; car c'est une chose
» très-véritable, & connue par l'expérience de tous
» ceux qui ont conversé avec cette personne, (les
» méchants & les impies moqueurs en peuvent dire
» tout ce qu'il leur plaira) c'est que toutes les fois
» que quelques-uns recevoient par ses paroles ou
» par ses écrits tant de lumieres & de forces, que
» de se résoudre à renoncer à tout pour se rendre
» à Dieu, elle en ressentoit, quelque part qu'elle
» fût, des douleurs & des tranchées pareilles à celles
» d'une femme qui seroit dans le travail de l'enfan-
» tement, comme il est marqué de la femme que

» S. Jean vit dans le XII de l'apocalypſe; & elle » en reſſentoit plus ou moins, à proportion que les » vérités, qu'elle avoit déclarées, avoient opéré plus » ou moins fortement dans les ames; ce qui donna » lieu à une innocente raillerie que fit l'archidiacre » de M. de Cort; car, comme ils étoient eux deux » avec mademoiſelle Bourignon à s'entretenir de la » vie chrétienne, & de leur bonne & nouvelle ré- » ſolution, & que M. de Cort eut fait remarquer » qu'elle avoit reſſenti beaucoup plus de douleurs » pour lui que pour l'autre, lorſqu'ils s'étoient ré- » ſolus de naître de nouveau ſelon Dieu, l'archi- » diacre, regardant M. de Cort, gros & corpu- » lent, au lieu qu'il étoit lui-même petit; &, voyant » qu'il vouloit ſe prévaloir d'avoir coûté plus cher » que lui à ſa mere ſpirituelle, lui dit en riant: Ce » n'eſt pas merveille que notre mere ait ſouffert » plus de travail pour vous que pour moi; car vous » êtes un ſi gros enfant, au lieu que j'en ſuis un tout » petit; ce qui les fit tous rire de cette belle dé- » faite. »

Mademoiſelle Bourignon fit un aſſez long ſéjour à Amſterdam, avec ſon cher M. de Cort: elle y compoſa beaucoup plus de livres, qu'elle n'y fit de ſectateurs, & y publia ſon livre *de la Lumiere du Monde*. M. de Cort mourut le 12 de Novembre 1669, & l'inſtitua ſon héritiere; ce qui l'expoſa, pendant quelque tems, à plus de perſécutions que ſes dogmes. Elle quitta la Hollande en 1671, pour s'en aller en Noordſtrand, iſle du pays de Holſtein, que la mer avoit inondé, & où M. de Cort, après avoir contribué de ſes biens à la faire deſſécher, avoit fait, de ſon vivant, de grandes acquiſitions. Elle s'arrêta en divers lieux du Holſtein, & fut obligée de congédier quelque diſciples qui s'étoient venus ranger ſous ſes étendards. Ayant vu que chacun cherchoit ſes propres commodités & ſes aiſes, elle comprit que ce n'étoit pas le moyen de faire un troupeau de nouveaux Chrétiens. Elle ſe pourvut d'une

imprimerie, & fit imprimer ſes livres en françois, en flamand & en allemand. Elle ſe vit horriblement diffamée par quelques livres que l'on publia contre ſes dogmes & contre ſes mœurs, & ſe défendit par un ouvrage qu'elle intitula : *Temoignage de la vérité*, où elle fronda durement les eccléſiaſtiques. Ce n'étoit pas le moyen de trouver la paix. On lui ſuſcita diverſes perſécutions qui la firent errer long-tems de ville en ville, juſqu'à ce que le baron de Lutzbourg lui offrit ſa protection & un aſyle en Ooſtfriſe, au mois de Juin 1677. Elle y fut directrice d'un hôpital, & conſacra au bien de cette maiſon ſes ſoins & ſon induſtrie. Elle trouva là auſſi des perſécuteurs ; de ſorte qu'elle prit la route de la Hollande en l'année 1680. Elle mourut à Francker, dans la province de Friſe, le 30 d'Octobre de la même année.

Les traverſes qu'on lui ſuſcitoit en Allemagne ne l'empêchoient pas de compoſer pluſieurs livres ; & nous avons d'elle dix-huit volumes *in-8°*, ſur des matieres de théologie. Il ſeroit bien mal aiſé d'expoſer quel eſt ſon ſyſtême. Il ne faut rien attendre de bien lié ni de bien ſuivi d'une perſonne qui donne tout aux inſpirations immédiates. On ne ſçauroit nier que ce ne ſoit un étrange égarement que de prétendre, comme on dit qu'elle faiſoit, que la vraie égliſe étoit éteinte, & qu'il falloit renoncer aux exercices liturgiques de la religion. Mademoiſelle Bourignon, dit Bayle dans un autre endroit, n'a peut-être rien avancé de plus étrange que ce qui regarde le premier homme. « Les hommes, dit-elle, croient » d'avoir été créés de Dieu, comme ils ſe trouvent » à préſent, quoique cela ne ſoit véritable, puiſque » le péché a défiguré en eux l'œuvre de Dieu ; & » au lieu d'hommes qu'ils devoient être, ils ſont de- » venus des monſtres dans la nature, diviſés en deux » ſexes imparfaits, impuiſſans à produire leurs ſem- » blables ſeuls, comme ſe produiſent les arbres & » les plantes, qui en ce point, ont plus de perfec-

» tion que les hommes ou les femmes, incapables » de produire ſeuls, ains par conjonction d'un au- » tre, & avec douleurs & miſeres. »

BOUSSONET STELLA, tient un rang parmi les plus célèbres artiſtes. Elle excelloit dans le deſſein & la gravure. L'on voit des eſtampes de ſa façon d'une beauté parfaite.

BOUVIERES, (*Jeanne-Marie*) de la Mothe-Guyon. *Voyez* GUYON.

BRAME, (*Marie de*) demoiſelle du Bourbonnois, vivoit encore à la fin du ſeizieme ſiécle. On lui attribue quelques poëſies qui ne le cédent point aux meilleures de ſon tems.

BRANDEBOURG, (*Anne de*) reine de Dannemarck. *Voyez* ANNE DE BRANDEBOURG.

BREGIDE, (*ſainte*) abbeſſe de Kildare en Irlande, née vers le milieu du cinquieme ſiécle, dans le village de Fouchard, au diocèſe d'Armach, étoit fille d'un homme de qualité, qui vouloit la marier; mais elle préféra l'état de virginité, & en fit profeſſion avec trois autres filles, entre les mains de S. Melde, diſciple de S. Patrice, dans la province de Méath. Elle établit enſuite une communauté religieuſe, & fonda pluſieurs monaſtères, dont le plus conſidérable étoit celui de Kildare, à ſept ou huit lieues de Dublin, dans la province de Linſter. Sa vie eſt pleine de quantité de miracles; ce qui lui a fait donner le ſurnom de *Thaumaturge*. On ne ſçait pas l'année de ſa mort, qui eſt marquée différemment depuis l'an 490 juſqu'à l'an 523, par différens auteurs. Bollandus a donné cinq hiſtoires de ſa Vie, toutes remplies de prodiges & de puérilités, ſans ordre & ſans diſcernement.

BREGI. (*Charlotte Saumaiſe de Chaſan, comteſſe de*) Elle naquit à Paris en 1619, & y reçut une éducation excellente, à laquelle le ſçavant Claude Saumaiſe, ſon oncle, ſe fit un plaiſir de préſider. Etant fort jeune encore, elle épouſa M. de Flecelles, comte de Bregi, lieutenant général des

armées du roi, conſeiller d'Etat d'épée, envoyé extraordinaire en Pologne, & depuis ambaſſadeur en Suède. Cette dame avoit beaucoup d'eſprit, & l'on en juge par un Recueil de Lettres & de Poëſies, de ſa façon, qui ont été imprimées en 1668, à Leyde. Elle étoit en commerce de lettres avec les plus beaux eſprits de ſon tems; & l'on voit, par ſon Recueil, qu'elle a écrit même pluſieurs fois aux têtes couronnées, comme à la reine Anne d'Autriche, à la reine d'Angleterre, & à la reine de Suède. Un grand nombre de ſes autres Lettres ſont adreſſées aux perſonnes de la cour les plus illuſtres, comme à Monſieur, frere du roi, à Madame, à la ducheſſe de Longueville &c. Elle étoit dame d'honneur de la reine mere de Louis XIV. Benſerade lui a adreſſé une Epître en vers. Cette dame mourut à Paris le 3 d'Avril 1693, âgée de ſoixante-quatorze ans, & a été inhumée à S. Gervais, où l'on voit ſon épitaphe, conjointement avec celle de ſon mari.

BRETAGNE, (*Anne de*) reine de France. *Voyez* ANNE DE BRETAGNE.

BRETEUIL, (*Gabrielle-Emilie de*) marquiſe du Châtelet. *Voyez* CHASTELET.

BRETONVILLIERS, (*madame la préſidente de*) l'une des ſçavantes Françoiſes qui, par leur eſprit, ont fait le plus d'honneur à la nation, & que l'académie des *Ricovrati* de Padoue, en Italie, a jugée digne de remplacer l'illuſtre *Elena Piſcopia Cornaro*, qui lui a fait tant d'honneur. Voici ce que M. de Vertron dit de cette dame. « Il ſeroit à ſouhaiter qu'elle mît au jour ſa Comédie en proverbes, ſes Contes & ſes Poëſies ſérieuſes & galantes, & qu'elle fit graver ſes Deviſes. Il n'y a rien de plus agréable. »

BRIGIDE *ou* BRITTE, compagne de ſainte Maure, vivoit dans le cinquieme ſiécle de l'égliſe. S. Grégoire de Tours fait mention de ces deux ſaintes, & de la découverte de leurs corps; mais les Actes de leur vie & de leur martyre ſont ſi fabuleux, que l'on n'y peut ajoûter aucune foi.

BRIGITTE *ou* BIRGITTE, (*ſainte*) princeſſe de Suède, vivoit dans le quatorzieme ſiécle. Elle épouſa Ulfon ou Wlfon, prince de Néricie, & fut mere de huit enfans, que l'on eſtime tous bienheureux, ſçavoir Benoît & Guyomar, morts jeunes avec l'innocence de leur baptême; Charles & Birgère, qui moururent en allant à Jéruſalem pour la guerre ſainte; Marguerite & Marie, qui furent mariées, & parurent des modèles de vertu dans leur état; Ingeburge, qui fut religieuſe, & dont la ſainteté fut marquée par pluſieurs miracles; & l'illuſtre ſainte Catherine de Suède. Après la mort de ſon mari, qui ſe fit religieux de Cîteaux, & avec lequel elle alla en pélerinage à S. Jacques de Compoſtelle, elle paſſa en Italie, & s'établit à Rome, où elle fonda un ordre religieux, dit *de S. Sauveur*, & lui donna des règles, qu'elle écrivit en trente-un chapitres. Sur la fin de ſa vie, elle fit un voyage en Paleſtine, pour viſiter les lieux ſanctifiés par le Fils de Dieu & par les apôtres. Elle écrivit à Avignon au pape Grégoire XI, afin de l'obliger à retourner à Rome. On a ſous ſon nom un volume de révélations en huit livres: ces révélations furent examinées au concile de Baſle, où Jean de Turre-cremata en fit un rapport favorable, & en ſauva la cenſure, quoique Gerſon & d'habiles théologiens fuſſent d'avis qu'elles la méritoient. Sainte Brigitte mourut à Rome, le 15 de Juillet 1373, & fut enterrée au monaſtère des filles de ſainte Claire, dit *de S. Laurent in Paniſpernâ*, d'où, l'année ſuivante, ſon corps fut transféré au monaſtère de Vaſterna, qu'elle avoit fondé. On en conſerva ſeulement un bras chez les religieuſes de ſainte Claire. Le concile de Conſtance confirma ſa canoniſation en 1415.

BRINON, (*madame de*) premiere ſupérieure de S. Cyr. Elle étoit fille d'un préſident au parlement de Normandie. Ayant fait profeſſion de bonne heure dans un couvent d'Urſulines, & ce couvent ayant été ruiné, madame de Brinon erra d'abord quelque

tems de clôture en clôture, & ſe détermina enfin à garder, même au milieu du monde, les vœux qu'elle avoit faits. Celui d'inſtruire la jeuneſſe avoit pour elle des charmes particuliers. Elle prit, dans différentes villes où elle demeura, des penſionnaires qu'elle ſe plut à former à la vertu. Ses ſuccès lui firent une réputation. Elle vint à Ruel; y loua une maiſon; & bientôt, avec la protection & les bienfaits de madame de-Maintenon, elle ſe vit juſqu'à cent jeunes filles confiées à ſes ſoins. Tel fut le berceau de ſaint Cyr. Madame de Maintenon engagea Louis XIV à ſeconder cet établiſſement; il accorda Noiſy, maiſon ſituée dans le parc de Verſailles; & les penſionnaires de Ruel y furent tranſportées & diviſées par claſſes. Quelques années après, il fit élever S. Cyr, afin de rendre cette fondation digne de madame de Maintenon & de lui. Madame de Brinon dreſſa le plan des conſtitutions. La ſageſſe & le bon ſens qui en ſont la baſe, lui méritèrent l'eſtime de tous ceux qui les virent, & particuliérement de Louis XIV. On déménagea de Noiſy, quand tout fut prêt à S. Cyr; & le jour de la priſe de poſſeſſion, la communauté ſe trouva complette.

Il étoit difficile qu'il ne s'y gliſsât point inſenſiblement quelques abus. Les demoiſelles étoient bien élevées, dit l'auteur des Mémoires de madame de Maintenon; mais les dames étoient mal conduites. La ſupérieure avoit tous les talens, hormis celui de gouverner. Madame de Brinon ſçavoit le monde, les peres de l'égliſe, les poëtes; elle ne ſçavoit que la théorie de ſon état. Elle étoit d'une humeur inégale, bruſque, impérieuſe, prodigue, avide de gloire & de biens.

Madame de Maintenon, continue le même auteur, l'avoit crue guérie de ſes inconſtances; & la ſageſſe de ſes diſcours lui avoit donné une haute idée de ſon ame. Elle la combloit de diſtinctions, qui, au lieu de l'attacher au nouvel inſtitut, l'en éloignoient en lui en ôtant l'eſprit. Madame de Bri-

non avoit des préférences ſur le choix des novices, très-dangereuſes pour la maiſon. Parmi celles qui ſe préſentoient, elles choiſiſſoit celles qu'elle aimoit, & elle étoit fort ſujette à d'injuſtes averſions; & madame de Maintenon vouloit qu'une ſupérieure s'oubliât ſans ceſſe elle-même. Manſeau (ſon écuyer & ſon maître-d'hôtel tout enſemble) eut ordre de modérer l'humeur prodigue & changeante de madame de Brinon, qui fut gouvernée ſans ſçavoir qu'elle l'étoit.

Bornée au ſpirituel, elle inſtruiſoit tous les jours les profeſſes & les novices; & les dimanches, elle faiſoit des exhortations ſur les épîtres & les évangiles avec tant d'éloquence, qu'elle étoit admirée des étrangers même, qui la venoient ſouvent entendre à la grille du chœur.

La conſidération de madame de Maintenon étoit extrême pour elle; préſens, careſſes, prévenances, rien n'étoit épargné. On la regarda comme une eſpece de favorite. Le roi n'alloit point à S. Cyr, qu'il ne l'entretint avec bonté. Sa réputation s'étendit; & ſon poſte devint d'un prix à être envié de tout ce qu'il y avoit de plus grand dans les monaſtères. On n'en parloit que comme d'un eſprit ſupérieur; on venoit de toutes parts entendre ſes exhortations, qu'on appelloit *l'Explication de l'Evangile*.

Le ſpirituel ſuffiſoit pour l'occuper : elle fut choquée d'être diſpenſée du temporel, & témoigna qu'elle l'étoit. Ses manieres, ſes meubles, ſes ſentimens tenoient plus d'une abbeſſe que d'une religieuſe, qui devoit commander par l'exemple. Le roi, étant allé à S. Cyr, lui dit quelques mots à l'oreille. Cet air de familiarité la mit hors d'elle-même : elle ne traita plus les dames qu'avec hauteur; on ne l'approcha plus ſans trembler.

Madame de Maintenon fit pluſieurs réglemens, toujours en conſultant madame de Brinon. Leurs ſentimens étoient preſque toujours oppoſés. Madame de Brinon ſe prévaloit ſans ceſſe de ſon titre

de Supérieure, & des droits que les conſtitutions y attachoient. Accoutumée à une vie libre, elle avoit peine à ſe contenir dans la régularité où la retenoit la préſence importune de madame de Maintenon. Cependant l'eſtime de la cour augmentoit. Elle étoit en commerce avec les princeſſes, les miniſtres, les cardinaux: on briguoit à l'envi ſon amitié, & preſque ſa protection. Madame de Maintenon ajoûtoit à l'eſtime publique: elle lui donnoit par-tout le pas, à l'égliſe, au jardin, au réfectoire; ce qu'elle ſoutenoit avec un défaut de mémoire étonnant pour tous ceux qui s'en appercevoient.

La joie & la paix ſembloient régner à S. Cyr; la diſcorde y étoit. Madame de Brinon avoit aigri tous les eſprits. Les profeſſes ſe plaignirent à madame de Maintenon, qui gémit & renvoya à un autre tems la réponſe à leurs plaintes. En partant pour Fontainebleau, elle prit des meſures pour maintenir le bon ordre durant ſon abſence.

Elle apprit que madame de Brinon étoit très-malade: elle oublia tout, & fut ſenſiblement affligée. Elle lui envoya Fagon, & établit des couriers, pour être informée d'heure en heure de ſon état. Le roi alla la voir pendant ſa convaleſcence; cette faveur acheva de l'enorgueillir & de la perdre. Sa ſanté revint, & ſes caprices avec elle. On lui députa des eccléſiaſtiques de nom: on lui envoya M. de Chartres; elle ne revint point de ſes ſentimens, & objecta toujours les conſtitutions. Madame de Maintenon fut prête à lui tout abandonner; mais ſes directeurs lui repréſenterent que tout ſeroit perdu: ils peignirent madame de Brinon comme pleine de ſçavoir & d'éloquence, plus propre que perſonne à inſtruire, mais aimant au-delà de ſon état le commandement, la liberté, les commodités, la grandeur. Elle continua donc ſes ſoins, toujours prévenant madame de Brinon ſur tout ce qui pouvoit l'obliger ou lui déplaire.

Celle-ci, ſous prétexte de ſanté, alla voir ſes pa-

rens dans le Vexin, & apprit aux dames de S. Louis qu'elles pouvoient ſe gouverner elles-mêmes. A ſon retour, elle aſſura que ſon embonpoint n'étoit pas naturel, & que les ſeules eaux de Bourbon la pouvoient rétablir. Elle n'attendit point l'obédience pour le voyage, & partit pour Paris, avec mademoiſelle de Blair, ſa niéce. Elle reçut dans le Bourbonnois des honneurs extraordinaires. Elle avoit deux carroſſes à elle, & ſouvent quatre de ſuite; elle étoit précédée d'un homme qui faiſoit préparer ſes logemens. Les villes députoient pour la complimenter. Les villages ſe mettoient ſous les armes. A l'égliſe, ſes genoux ne ſe plioient que ſur un carreau de velours. Pendant ſon ſéjour à Bourbon, tous les plaiſirs, tous les hommages furent pour elle. On lui donna des fêtes; on lui rendit des ſoins aſſidus; on lui fit des préſens de goût; on lui préſenta des placets: elle fut accompagnée par tout ce qu'il y avoit de grand dans la province. La cour apprenoit les détails de ce faſtueux voyage, & en plaiſantoit. Le roi en fut bleſſé; & madame de Maintenon, ſur qui tomboit le ridicule de cette conduite, en gémit.

Après avoir été à Bourbon ſix ſemaines, s'être promenée quinze jours chez ſes parens, & s'être laiſſée adorer de toute la nobleſſe du pays, elle arrive à Fontainebleau, où la cour devoit être encore quelques jours, & deſcend à l'Hôtel des Fermes. Madame de Maintenon lui fait dire de venir dîner avec elle. On la préſente au roi, qui lui parle avec eſtime. Le lendemain, elle part pour ſe rendre à Paris, où elle ſéjourne quelques jours pour ſe remettre des fatigues du voyage. Marly venoit de s'achever auſſi-bien que Trianon qu'on avoit démoli, pour le rendre auſſi beau qu'il eſt. C'étoient pour le roi des lieux de délices: il y avoit établi des officiers particuliers qui dépendoient de Bontems. La nouveauté rendoit ces maiſons reſpectables à toute la cour. Louis y dépoſoit ſa majeſté, pour y faire régner

autant de liberté qu'en pouvoit permettre la présence d'un roi. Madame de Brinon, enflée de sa faveur, croit que l'attachement de Bontems pour madame de Maintenon doit rejaillir sur elle. On écrit à Bontems qu'on veut voir Marly; qu'il donne ses ordres pour qu'on l'y attende; & qu'après avoir dîné, on verra Trianon. Ce ton parut fort singulier à Bontems; c'étoit le ton que Monseigneur n'osoit prendre. Cependant le tems presse: Bontems, le plus régulier des hommes, ne pouvant recevoir les ordres du roi là-dessus, exécute ceux de madame de Brinon, incertain si madame de Maintenon approuve cette démarche; mais persuadé qu'elle sçaura la justifier auprès du roi. Tous les officiers se trouvent à leur poste, & madame de Brinon est servie à dîné, comme si c'étoit madame de Maintenon ou la reine. Bontems y fit les honneurs, aussi-bien qu'à Trianon, où elle se rendit ensuite.

Le lendemain, on sçut à Fontainebleau la conduite de madame la supérieure. Madame de Maintenon en fut outrée, en badina comme les autres, & dit qu'une religieuse ne pouvoit pas sçavoir la conséquence de ces sortes de choses, & que le repas s'étoit fait sans avoir été démandé. Rentrée à saint Cyr, madame de Brinon critiqua tout, & principalement ce que madame de Maintenon avoit fait. Elle lui écrivit à Fontainebleau, & s'emporta dans ses lettres, au point de dire que tous les accidens, toutes les maladies qui arrivoient à S. Cyr, provenoient des régles établies pendant son voyage. Ces lettres excéderent si fort madame de Maintenon, qu'elle songea sérieusement à délivrer sa communauté d'un esprit si inquiet & d'un cœur si ingrat; elle consulta des personnes sages; toutes se réunirent à éloigner madame de Brinon.

La marquise de Montchevreuil, intime amie de madame de Brinon, fut chargée d'une lettre de cachet, portant ordre de sortir le lendemain de la maison à pareille heure, d'une obédience de M. de

Chartres, & d'une décharge de la ſupériorité..... Madame de Brinon (après avoir fait d'inutiles efforts pour fléchir madame de Maintenon) tenta de ſe retirer dans quelque maiſon religieuſe de Paris, les trouva toutes inſupportables, & alla à Maubuiſſon, où elle s'établit à ſa fantaiſie, & ſans dépendre de la communauté. Elle y entretint un commerce aſſez vif avec madame de Maintenon, qui la conſola de ſa diſgrace par mille complaiſances. Elle y mourut, regrettant le monde, S. Cyr & la vie.

BRINVILLIERS. (*Marie-Marguerite d'Aubray, marquiſe de*) La marquiſe de Brinvilliers, ſi fameuſe par ſes crimes & par ſa mort, étoit fille de M. Dreux d'Aubray, lieutenant civil à Paris. Elle avoit une taille médiocre; mais ſa phyſionomie avantageuſe portoit le caractère de la vertu embellie par toutes les graces de ſon ſexe. Ce dehors ſéduiſant trompa le marquis de Brinvilliers, fils de M. Gobelin, préſident en la chambre des comptes, qui étoit meſtre de camp du régiment de Normandie, & qui jouiſſoit de trente mille livres de rente. Il l'épouſa; mais peu ſuſceptible de jalouſie, il crut devoir laiſſer à ſon épouſe la liberté, dont il vouloit jouir lui-même. Il eut même l'imprudence d'introduire en ſa maiſon un bâtard d'une illuſtre famille, qui prenoit le nom de *Sainte-Croix*, & qui étoit capitaine de cavalerie. C'étoit le même caractère que la marquiſe; mêmes qualités extérieures, même fond de méchanceté. A peine ces deux ames ſe virent-elles, qu'elles reconnurent leur affinité, ſe confondirent, & tramerent ce tiſſu d'horreurs, dont le récit eſt effrayant.

Cependant M. de Brinvilliers, toujours auſſi peu jaloux, ne ſongeoit qu'à ſe divertir. Ses grands biens ne purent ſuffire à ſes folles dépenſes; & la marquiſe, qui n'attendoit qu'un prétexte pour éclater, obtint une ſéparation de biens. Alors on ne garda plus de meſures. Le mari, ſoit prudence ou foibleſſe, ne fit aucune plainte; mais le lieutenant civil, in-

digné de la conduite de ſa fille, fit arrêter Sainte-Croix dans le carroſſe de la marquiſe, & conduire à la Baſtille, où il reſta enfermé pendant un an. Dans ſa priſon, il fit connoiſſance avec un Italien nommé *Exili*, fameux artiſte de poiſon. Sainte-Croix devint par goût ſon élève, & montra tant de diſpoſitions, qu'il ſurpaſſa bientôt ſon maître. Sorti de priſon, il retira l'Italien chez lui, ſe perfectionna dans ſa ſcience, & ſe hâta de la communiquer à ſon amante.

La marquiſe, enchantée d'un ſecret ſi merveilleux, commence par ſe réconcilier avec ſon pere, pour en faire plus ſûrement ſa victime. La cupidité s'unit à la vengeance; Sainte-Croix partagea le crime, dans l'eſpérance de partager l'héritage. Il compoſa les poiſons, & la marquiſe ſe chargea d'en faire les eſſais ſur les malades de l'Hôtel-Dieu. Sous le prétexte affreux de les ſecourir, elle leur donnoit des biſcuits empoiſonnés, & veilloit attentivement aux progrès du poiſon. « Elle empoiſonnoit, dit ma» dame de Sévigné, des tourtes de pigeonneaux, » dont pluſieurs mouroient, qu'elle n'avoit pas deſ» ſein de tuer. Le chevalier du Guet avoit été de » ces jolis repas, & s'en meurt depuis deux ou » trois ans. » Elle fit un eſſai ſur ſa femme de chambre, à qui elle donna une tranche de jambon; mais elle en fut quitte pour une longue maladie. Ce poiſon parut trop foible pour le lieutenant civil. La marquiſe en compoſa un très-violent, & le donna à ſon pere dans un bouillon qu'elle lui préſenta à Offemont ſa maiſon de campagne. Perſonne ne la ſoupçonna de ce crime.

M. d'Aubray eut pour ſucceſſeur dans ſa charge ſon fils aîné. La marquiſe fit entrer au ſervice du nouveau lieutenant civil, un nommé *Lachauſſée*, ancien domeſtique de Sainte-Croix, qui l'empoiſonna d'abord en lui donnant à boire; mais le poiſon rendit le vin ſi amer, que ſon maître n'acheva as de boire. Lachauſſée donna, pour raiſon de cette

amertume, que le valet de chambre avoit pris médecine dans ce vaſe, & demanda pardon de ſon erreur. Cette excuſe, faite avec le plus grand ſang-froid du monde, écarta tout ſoupçon. En 1670, M. d'Aubray fut moins heureux. Etant parti à la campagne avec ſon frere, conſeiller au parlement, & ſix de ſes amis, ils mangerent d'une tourte empoiſonnée. Le lieutenant civil devint étique, & mourut deux mois après. On l'ouvrit le 17 de Juin, & l'on reconnut la cauſe de ſa mort. Malgré cela, Lachauſſée voiloit ſi bien tous ſes forfaits, que le conſeiller, qui ſurvécut de ſix ſemaines à ſon frere, lui laiſſa cent écus.

Ce digne miniſtre ſervoit ſi bïen la marquiſe, qu'il ne lui reſtoit plus aucun obſtacle que ſon mari; elle l'empoïſonna pour épouſer ſon amant. Mais Sainte-Croix qui ne vouloit pas, dit madame de Sévigné, d'une femme auſſi méchante que lui, donna du contre-poiſon au marquis. Ce pauvre mari, tantôt empoiſonné, tantôt déſempoiſonné, vécut malgré ſa femme; mais ce fut pour être le témoin de ſon ſupplice. Sainte-Croix fut lui-même la victime de ſon art aſſaſſin. Un jour qu'il travailloit, le maſque de verre, qu'il portoit pour ſe garantir des vapeurs du poiſon, étant tombé, il fut auſſi-tôt étouffé. Perſonne ne ſe douta de la cauſe de ſa mort; mais le commiſſaire ayant mis le ſcellé dans ſon appartement, parce qu'il ne ſe préſentoit aucun héritier, l'on trouva dans une caſſette un billet qui dévoila tous ſes forfaits. Le voici.

» Je ſupplie très-humblement ceux ou celles en-
» tre les mains de qui tombera cette caſſette, de
» me faire la grace de vouloir la rendre en main
» propre à madame la marquiſe de Brinvillers, de-
» meurant rue Neuve S. Paul, attendu que tout ce
» qu'elle contient la regarde, &c..... au cas qu'elle
» fût plutôt morte que moi, de la brûler, & tout
» ce qu'il y a dedans, ſans rien ouvrir ni innover;
» & afin qu'on n'en prétende cauſe d'ignorance,

» je jure ſur le Dieu que j'adore, & tout ce qu'il » y a de plus ſacré, qu'on n'expoſe rien qui ne ſoit » véritable; & ſi d'aventure l'on contrevient à mes » intentions, toutes juſtes & raiſonnables en ce » chef, j'en charge en ce monde & en l'autre leur » conſcience, pour la décharge de la mienne; pro- » teſtant que c'eſt ma derniere volonté. Fait à Paris, » ce 22 Mai 1672. Signé *de Sainte-Croix.* »

Il y avoit au bas : *Paquet adreſſé à M. Pénautier*, qu'il faut rendre. C'étoit le receveur général du clergé.

Le commiſſaire ſe moqua de l'intention, & fit ouvrir la caſſette. On y trouva treize paquets, qui avoient chacun plus de huit cachets, & ſur leſquels on liſoit : *Papiers à brûler, le tout ſans ouvrir le paquet.* Il y avoit dans un de ces paquets juſqu'à ſoixante-quinze livres de ſublimé : l'on trouva de plus un grand nombre de lettres paſſionnées, avec une promeſſe de trente mille livres, qu'il avoit exigé de la marquiſe, pour s'aſſurer le fruit de ſes crimes.

La marquiſe effrayée employa la ſéduction, pour retirer la caſſette; n'ayant pu réuſſir, elle en donna une procuration à un procureur, pour faire déclarer nul le billet de trente mille livres, comme une promeſſe ſurpriſe, & ſe réfugia dans les pays étrangers. Sans l'imprudence de Lachauſſée, on eut ignoré tous ſes crimes. Il alla faire oppoſition au ſcellé, déclara qu'il avoit ſervi Sainte-Croix pendant ſept ans, & qu'il lui étoit dû deux cens piſtoles, & cent écus blancs. Madame Villarceau, veuve du lieutenant civil, eut des ſoupçons, & le fit arrêter. Il avoua tous ſes crimes, déclara que Sainte-Croix lui avoit donné du poiſon pour faire mourir les freres de la marquiſe, & que la marquiſe n'ignoroit pas ces empoiſonnemens. Cette confeſſion le fit condamner à être roué vif, & jetta de grands ſoupçons ſur la fuite de la marquiſe. Glazer, apothicaire, avoit fourni les drogues; on l'arrêta, il dépoſa que la marquiſe & Sainte-Croix travailloient de concert; mais

mais il prouva qu'il étoit innocent. Il fut absous avec peine, & la marquise condamnée par contumace à avoir la tête tranchée.

Retirée dans un couvent de Liége, elle brava la sentence; elle ignoroit qu'il n'y a point de sûreté dans aucun pays pour les empoisonneurs. L'exempt Dégrais, qu'on avoit envoyé pour la saisir, obtint du conseil de Liége la permission de l'arrêter; mais il avoit à craindre le peuple. Pour le tromper, il se déguisa en abbé; fit le galant auprès de la marquise, & fut accepté pour amant. On lui accorda une partie de promenade dehors la ville; mais elle y trouva plus de compagnie qu'elle n'en desiroit. Dégrais, après l'avoir fait partir sous l'escorte des archers, se rendit au couvent, & s'empara de tous ses papiers. Il ouvrit une cassette, dans laquelle il trouva un cahier de seize feuilles, qui contenoit une confession générale de toutes les actions de la marquise. Elle s'y accusoit d'avoir cessé d'être fille dès l'âge de sept ans, d'avoir fait mettre le feu à une maison, d'avoir empoisonné son pere, ses freres, un de ses enfans, & de s'être empoisonnée elle-même. Pendant que son amant prétendu faisoit la recherche de ses papiers, elle chercha à gagner un archer, & lui donna des lettres pour avertir un nommé *Théria* de venir l'enlever, & sur-tout la cassette; mais elle fut trahie, & l'on ouvrit ses lettres. Malgré cela, Théria se trouva à Mastricht, & offrit aux archers mille pistoles, s'ils vouloient sauver la marquise. Que n'employoit-il plutôt cet argent à rassembler vingt hommes, qui l'auroient facilement enlevée des mains de huit gardes? Mais il étoit tems qu'elle expiât tous ses crimes.

Lorsqu'elle fut arrivée à Rocroi, le roi lui envoya un conseiller de la grand-chambre, pour l'interroger; elle nia tout. Pendant son séjour à la conciergerie, on intercepta une lettre qu'elle écrivoit à Pénautier, où, comme amie, elle exposoit le danger où elle étoit; l'assuroit qu'elle avoit pris

le parti de tout diſſimuler ; lui demandoit ſon avis ; & le priolt de lui ménager la protection de ſes amis. Sur cette lettre, on arrêta le receveur général des finances, & on l'enferma dans le château de Ravaillac. On les confronta tous deux ; ils ne purent retenir leurs larmes ; la marquiſe le déclara innocent ; mais le public & la juſtice même ne pouvoient s'imaginer qu'un homme, ami d'un pareil monſtre, & qui avoit un paquet chez Sainte-Croix, ne fût point coupable.

La marquiſe avoit deux confeſſeurs, dit madame de Sévigné ; l'un diſoit qu'il falloit tout dire ; & l'autre, non ; elle rioit de cette diverſité : « Je puis donc » faire, dit-elle, en conſcience tout ce qu'il me » plaira. » Son mari ſollicita la grace de ſon indigne épouſe, & il eut la funeſte conſolation de lui parler juſqu'au moment de ſon ſupplice. Malgré tous ſes crimes, elle eſpéroit avoir ſa grace ; & l'eſpéroit au point qu'elle dit, en montant ſur l'échafaud : « C'eſt donc tout de bon ? » En effet on n'avoit aucune preuve de ſes crimes ; mais ſa confeſſion manuſcrite fut regardée comme un aveu. Nivelle fit un Factum, pour prouver que cette confeſſion ne devoit & ne pouvoit faire preuve contr'elle ; mais le teſtament de mort de Lachauſſée, les conjectures qu'on tiroit de ſa fuite, & des demi-confeſſions qui lui étoient échappées, furent des preuves plus que ſuffiſantes.

Un jour qu'elle s'étoit enyvrée, elle montra à une femme une boëte, en lui diſant : « Il y a là- » dedans bien des ſucceſſions. » La femme qui étoit fille d'apothicaire, reconnut aiſément du ſublimé. La marquiſe ſe rappella ſon imprudence après ſon yvreſſe, & dit qu'elle avoit parlé en l'air. Cependant elle lui recommanda de jetter la boëte dans le feu, ſi elle venoit à mourir. Elle avoit un mot favori qui lui étoit échappé bien des fois : « Quand un » homme déplaît, il faut lui donner un coup de piſ- » tolet dans un bouillon. » Ces différentes circonſ-

tances déterminerent les juges. La Brinvilliers fut condamnée à la queſtion, à faire amende honorable, à avoir la tête tranchée, enſuite à être brûlée.

Pendant ſa priſon, elle eut aſſez de courage. Un jour elle demanda à faire une partie de piquet, « pour » ſe déſennuyer, diſoit-elle. » Néanmoins elle chercha deux ou trois fois à ſe tuer. Elle en imagina tous les moyens; & ſi l'on ne fût venu à ſon ſecours, on l'eut certainement trouvée morte.

Lorſqu'elle entra dans la chambre de la queſtion, appercevant trois ſeaux d'eau, elle dit tranquillement: « C'eſt aſſurément pour me noyer; car de » la taille dont je ſuis, on ne prétend pas que je » boive tout cela. » A peine l'eut-on menacée de la queſtion, qu'elle confeſſa tous ſes crimes, plus affreux encore qu'on ne s'étoit imaginé. Elle eut avec le procureur général une converſation d'une heure, dont le ſujet n'a jamais eté rendu public. L'arrêt, qui la condamnoit à mort, ne lui cauſa pas la moindre frayeur; ſeulement ſur la fin, elle fit recommencer, en diſant: « Ce tombereau m'a d'abord » frappée, j'en ai perdu l'attention pour tout le » reſte. »

Ses crimes ſe préſenterent alors à ſon imagination dans toute leur noirceur; elle en marqua un véritable repentir; & le docteur Pirot qui la confeſſa, dit que, pendant les vingt-quatre dernieres heures de ſa vie, elle fut ſi pénétrée de douleur, & ſi bien éclairée des lumieres de la grace, qu'il auroit ſouhaité tenir ſa place. Ne pouvant obtenir le ſacrement d'Euchariſtie, elle demanda du pain bénit, ainſi qu'on l'avoit donné au maréchal de Marillac, ſon parent, dans une pareille circonſtance. On lui refuſa cette faveur; elle n'en parut que plus contrite. Sa ferveur fut ſi grande, qu'on oublia, pour le moment, tous ſes forfaits, & qu'on ne ſongea qu'à la plaindre.

Le 16 de Juillet 1676, dit madame de Sévigné, vers les ſix heures du ſoir, » on l'a menée nue en

» chemiſe, la corde au col, à Notre-Dame, faire » amende honorable; & puis on l'a remiſe dans le » même tombereau, où je l'ai vue jetter à reculons » ſur de la paille, avec une cornette baſſe & en che- » miſe; un docteur auprès d'elle; le bourreau de » l'autre côté. En vérité, cela m'a fait frémir. Ceux » qui ont vu l'exécution, diſent qu'elle eſt montée » ſur l'échafaud avec bien du courage. Pour moi, » j'étois ſur le pont Notre-Dame avec la bonne » d'Eſcars: jamais il ne s'eſt vu tant de monde; ja- » mais Paris n'a été ſi ému ni ſi attentif.... Elle dit » à ſon confeſſeur, en chemin, de faire mettre le » bourreau devant elle, afin, dit-elle, de ne pas voir » ce coquin de Dégrais qui m'a priſe. Son confeſ- » ſeur la reprit de ce ſentiment; elle dit: Ah! mon » Dieu, je vous en demande pardon. Qu'on me » laiſſe donc cette étrange vue.» Ayant rencontré ſur ſon paſſage des dames de diſtinction & de ſa connoiſſance, fort avides de la voir, elle les reprit avec beaucoup de courage de leur curioſité, & leur dit: « Voilà un beau ſpectacle à voir.» Le fameux le Brun ſe plaça dans un lieu où il pût ſaiſir les traits d'une criminelle, qui a ſans ceſſe devant ſes yeux l'image de la mort. « Elle monta ſeule, continue ma- » dame de Sévigné, & nuds pieds ſur l'échafaud, » & fut un quart d'heure mirodée, raſée, dreſſée & » redreſſée par le bourreau; ce fut un grand murmure » & une grande cruauté. Le lendemain on cherchoit » ſes os, parce que le peuple diſoit qu'elle étoit » ſainte.... Enfin ç'en eſt fait, la Brinvilliers eſt en » l'air; ſon pauvre petit corps a été jetté, après » l'exécution, dans un fort grand feu, & ſes cendres » au vent; de ſorte que nous la reſpirerons; & par » la communication des petits eſprits, il nous pren- » dra quelqu'humeur empoiſonnante, dont nous ſe- » rons tous étonnés. »

On avoit arrêté pluſieurs domeſtiques de la Brinvilliers; ils furent relâchés après ſa mort: on rendit

auſſi la liberté à la femme de Sainte-Croix, qui avoit toujours ignoré la conduite infâme de ſon époux. Pénautier reſta quelque tems en priſon. Ce qui lui fit un grand tort dans l'eſprit des juges, c'eſt qu'auſſi-tôt après ſa détention, Belleguiſe, ſon commis, prit la fuite. On le crut coupable; deux mille écus que le procureur général ſçut répandre à propos, la protection de l'archevêque de Paris & de Colbert tirerent Pénautier de priſon; mais il ne fut pas juſtifié dans l'eſprit de tout le monde : ſes richeſſes étoient un grand préjugé contre ſon innocence; & le maréchal de Grammont, célèbre par ſes bons mots, diſoit : « Il en ſera quitte pour ſup-» primer ſa table. »

Madame de Sévigné dogmatiſa beaucoup ſur la mort de la Brinvilliers; elle dit à ſa fille qui ne vouloit pas trouver cette célèbre criminelle dans le paradis : « Je crois que vous avez contentement; car » il n'eſt pas poſſible qu'elle y ſoit; ſa vilaine ame » doit être ſéparée des autres. Aſſaſſiner eſt le plus » ſûr, nous ſommes de votre avis; c'eſt une ba-» gatelle, en comparaiſon d'être huit mois à tuer ſon » pere, & à recevoir toutes ſes careſſes & toutes » ſes douleurs; à quoi elle ne répondoit qu'en dou-» blant toujours la doſe. Le monde eſt bien injuſte, » dit-elle plus haut dans la même Lettre. Jamais » tant de crimes n'ont été traités ſi doucement; » elle n'a pas eu la queſtion; on lui faiſoit entre-» voir une grace. Enfin elle eſt au vent, & ſon con-» feſſeur dit que c'eſt une ſainte. M. le premier pré-» ſident avoit choiſi ce docteur comme une mer-» veille; c'étoit celui qu'on vouloit qu'elle prît. » N'avez-vous point vu ces gens qui font des tours » de cartes? Ils les mêlent fort long-tems, & vous » diſent d'en prendre une, telle qu'il vous plaira, » & qu'ils ne s'en ſoucient pas; vous la prenez, » vous croyez l'avoir priſe, & c'eſt juſtement celle » qu'ils veulent : à l'application elle eſt juſte. »

Sans nous arrêter à faire voir la fauſſeté de ces ré-

flexions, nous nous contenterons de dire que jamais femme n'égala la Brinvilliers en ſcélérateſſe ; elle poſſédoit ſi bien le déguiſement, que jamais on n'a pu la convaincre d'aucun crime. Son art étoit ſi perfectionné, que les médecins les plus experts avouèrent leur ignorance, lorſqu'ils ſoumirent le poiſon aux recherches de la chymie. Voici le jugement qu'ils en porterent : « Le poiſon de Sainte-Croix a paſſé par » toutes les épreuves ; il ſurmonte l'art & la capacité » des médecins, il ſe joue de toutes les expériences. » Ce poiſon nage ſur l'eau ; il eſt ſupérieur & fait » obéir cet élément ; il ſe ſauve de l'expérience du » feu, où il ne laiſſe qu'une matiere douce & inno- » cente. Dans les animaux, il ſe cache avec tant » d'art & d'adreſſe, qu'on ne peut le connoître ; tou- » tes les parties de l'animal ſont ſaines & vivantes, » dans le même tems qu'il fait couler une ſource de » mort. Ce poiſon artificieux y laiſſe l'image & les » marques de la vie. »

BRIQUET, (*Madeleine*) fille d'Etienne Briquet, avocat-général au parlement de Paris, mort le 16 de Septembre 1645, & de Marie Bignon, quoique unique héritiere d'un bien très-conſidérable, préféra à tous les avantages du ſiécle l'état religieux ; dans lequel elle entra, en faiſant profeſſion en 1660 ; dans le monaſtère de Port-Royal des Champs, où elle avoit été élevée dès l'âge de trois ans. Elle avoit beaucoup d'eſprit, & ſon ſtyle eſt pur & plein d'énergie. Elle a écrit la Relation d'une guériſon ſubite, & qu'elle a toujours regardée comme miraculeuſe, opérée ſur un de ſes genoux ; qui étoit attaqué depuis trois ans d'une loupe très-conſidérable Cette Relation ſe trouve à la fin de la Vie de la ſœur Marie des Anges. On a encore d'elle la Relation de quelques conférences de M. Chamillard, docteur de Sorbonne, avec quelques religieuſes de Port-Royal ; pluſieurs Lettres ; & une Relation fort ample de ſa captivité en 1664. Elle avoit pris, à ſa profeſſion le nom de *Madeleine de ſainte Chriſtine*. M. de Saci

étant mort ; elle prit ſoin de recueillir ſes Lettres : elle les tranſcrivit, y mit des titres, en ſupprima les noms propres, & obtint les approbations néceſſaires. L'impreſſion en étoit commencée, lorſque Dieu l'appella à lui le 30 de Novembre 1689, à l'âge de quarante-ſept ans.

BRISÉIS, ainſi nommée, parce qu'elle étoit fille de Brisès ; car ſon véritable nom étoit Hyppodamie. Elle étoit femme de Mynos, roi de Lyrneſſe. Achille ayant tué ce roi, pris & pillé ſes états, emmena Briſéis, dont il fit ſa concubine. Agamemnon la fit enlever à ce prince, pour ſe venger de ce qu'il l'avoit forcé de rendre à ſon pere la belle Chryſéide ; mais le vaillant fils de Pélée ayant refuſé long-tems de combattre pour les Grecs, Agamemnon lui renvoya Briſéis.

BRUN, (*madame*) femme du ſubdélégué de l'intendance à Beſançon, eſt auteur du *Dictionnaire Comtois-François*, conjointement avec M. Petit-Benoît.

BRUNEAU, (*Marie*) dame des Loges. *Voyez* LOGES. (*des*)

BRUNEHAUD *ou* BRUNICHILDE, fille puînée d'Athanagilde, roi des Viſigoths, en Eſpagne, & de Goſwinthe, épouſa Sigebert I, roi d'Auſtraſie, en 568, & fut mere de Childebert II, d'Ingonde & de Clodeſinde. Elle abjura les erreurs d'Arius, & parut d'abord pieuſe & libérale ; car on prétend qu'elle fut fondatrice des abbayes de S. Martin d'Autun, de S. Pierre, & d'Aiſnai de Lyon, & de ſaint Vincent de Laon ; c'eſt ce que nous apprenons d'Aimoin. Apparemment ce ſont ces actions de piété, que S. Grégoire le Grand & S. Germain de Paris, ont eu en vue dans les éloges qu'ils donnent à Brunehaud ; car elle eſt diffamée dans les écrits des autres auteurs, par ſa cruauté, ſa vengeance, ſon avarice & ſon impudicité. Après la mort de Sigebert, elle épouſa Mérouée, fils de Chilpéric ; & ayant été rendue à ſon fils Childebert, elle devint régente du

royaume d'Auſtraſie. Elle prit, contre ſon propre fils, le parti de Gombaud ou Gondebaud, qui ſe diſoit fils de Clotaire, & fut même accuſée de l'avoir empoiſonné; parce que ſa majorité ayant ôté à cette princeſſe l'autorité ſouveraine, elle ne pouvoit la recouvrer que par la minorité de ſes petits-fils. Elle gouverna les états de Théodebert qui avoit eu l'Auſtraſie en partage; & pour contenter ſon avarice & ſa lubricité, elle n'épargna ni le fer ni le poiſon. Wintrion, duc de Champagne, & pluſieurs autres, en firent une triſte expérience. Ces actions la rendirent ſi odieuſe à tous les grands du royaume, qu'ils la chaſſerent toute nue de l'Auſtraſie. Un pauvre payſan, nommé *Diſier*, l'ayant reconnue, la conduiſit à Châlons-ſur-Saone, vers ſon autre petit-fils Thierri, qui lui confia toute l'autorité. Son conducteur eut pour récompenſe l'évêché d'Auxerre. Cette cruelle mere excitoit ce prince elle-même à brûler d'un amour défendu; & de peur qu'une légitime épouſe ne vînt à lui ſouſtraire ſon autorité, elle prenoit ſoin de lui chercher des maîtreſſes. Quoiqu'elle fût deux fois grand-mere, elle ne laiſſa pas d'avoir des galants, & entr'autres, Protade, qu'elle éleva juſqu'à la charge de maire du palais, par la mort de Bertoalde, qui l'exerçoit. Ces déſordres cauſerent un ſi grand ſcandale, que ſaint Didier, évêque de Vienne, ſe vit obligé de lui en faire des remontrances. Cette Jézabel n'approuvant pas cette liberté, le fit condamner, l'an 603, à Châlons, dans une aſſemblée d'évêques dévoués à ſa paſſion; puis, deux ans après, elle le fit lapider par ſes ſatellites. Pour ſe venger de Theodebert, elle perſuada à Thierri II de lui faire une guerre qui ne finit que par la perte de toute la famille du premier, en 611. Enfin, à ce qu'on croit, elle donna au dernier du poiſon, qui le mit au tombeau en 612. Tant de crimes obligerent les François, aſſemblés militairement, de punir cette odieuſe princeſſe. Clotaire II s'y trouva, repréſenta ſes crimes, & même l'ac-

eusa d'avoir fait mourir dix rois. Elle fut condamnée à une mort infâme, l'an 613, ou, selon d'autres, l'an 614. On la gêna trois jours durant ; ensuite on la promena sur un chameau dans tout le camp ; puis on l'attacha à la queue d'une cavale indomptée, qui lui cassa la tête, en la traînant sur les cailloux. D'autres disent qu'on la fit tirer à quatre chevaux. Les flammes consumerent le reste de son cadavre. Quelques-uns disent pourtant qu'on l'enterra dans l'abbaye de S. Martin d'Autun. Quelques écrivains cependant ont fait l'apologie de cette princesse, entr'autres Cordemoi, qui tâche de la justifier sur la plûpart de tous ces faits.

BUCCA, (*Dorothea*) dame sçavante de Boulogne en Italie, dans le XVe siécle, « étoit, dit le » P. Hilarion de Coste, fille d'un grand philosophe » & médecin de la même ville, laquelle, dès son » bas âge, ayant été nourrie aux études des bonnes » lettres, y fit tel profit qu'elle mérita & s'acquit » les marques & enseignes du doctorat, qui lui furent données en l'école publique de l'université » de ladite ville ; & peu après, qui fut l'an de grace » 1436, elle eut une chaire en la même université, » où elle enseigna plusieurs années avec beaucoup » d'honneur & de réputation, tant sienne que de » ceux à qui elle appartenoit, & de la ville de Boulogne, où l'on accouroit de tous côtés, & des » pays étrangers, pour ouir & admirer tout ensemble une femme faire leçon à quantité d'hommes, & leur enseigner la philosophie. »

BUDOS, (*Louise de*) seconde femme de Henri I, duc de Montmorenci, connétable de France. Le Laboureur, dans ses Additions aux Mémoires de Castelnau, prétend que « la jalousie que le duc de » Biron portoit au duc de Montmorenci, à cause » de sa charge de connétable, s'étendit jusqu'à Louise » de Budos, sa femme ; qu'il lui fit parler de ma- » riage, son mari vivant, comme celui qui croyoit » devoir être son successeur, & que la partie étoit

» faite entr'eux, ſi leur deſtinée y eût conſenti ; » mais, ajoûte-t-il, tous deux moururent dans la » fleur de leurs années & de leurs grands deſſeins. »

BUEIL (*Jacqueline de*) *Voyez* MORET.

BUFFET, (*Marguerite*) qui fleuriſſoit à Paris en 1668, eſt auteur de l'ouvrage ſuivant : *Nouvelles Obſervations ſur la langue françoiſe, où il eſt traité des termes anciens & uſités, & du bel uſage des mots nouveaux, avec les éloges des illuſtres Sçavantes, tant anciennes que modernes.*

BURE, (*Idellete de*) veuve d'un Anabaptiſte, & que le fameux héréſiarque Jean Calvin épouſa. Elle en eut un fils qui mourut avant ſon pere. Elle-même ceſſa de vivre en 1549, & ſon mari demeura veuf tout le reſte de ſes jours.

BURE, (*Catherine*) dame Suédoiſe très-ſçavante, étoit non-ſeulement verſée dans les ſciences, mais écrivoit auſſi parfaitement bien en latin, dont grand nombre de ſes Lettres écrites la plûpart à madame Vendela Skytte, autre ſçavante Suédoiſe, font foi. Elle mourut en 1679, âgée de 77 ans.

BUSSIERE, (*mademoiſelle de la*) morte en 1730. On a d'elle les *Mémoires de M. de Gourville*, 2 vol. *in*-12.

BUSA, demoiſelle de la Pouille, dont parle Valere-Maxime, laquelle, après la défaite de Cannes, nourrit dix mille Romains de ſes propres deniers.

BUTTET, (*Louiſe-Marguerite*) connue ſous le nom de *madame Vatry*, née en 1683, & morte à Paris en 1752, âgée de ſoixante-neuf ans, étoit amie intime de madame la marquiſe de Lambert, & jouiſſoit, comme elle, d'une grande réputation dans la république des lettres.

CAL

CALDERINA, (*Bettina* ou *Bitina*) ſçavante Bolonoiſe, étoit fille de Jean-André, fameux juriſconſulte, que ſa grande connoiſſance du droit canon & les ouvrages qu'il compoſa ſur cette matiere, firent appeller *le Vaiſſeau des canons.* Ce docteur, né de baſſe extraction, fut adopté par Jean Calderini, ſeigneur Bolonois, & porta depuis les armes & le nom de cette maiſon, qu'il tranſmit à ſa poſtérité. Bettina, ſa fille ainée, dont il eſt ici queſtion, s'adonna de bonne-heure à l'étude des lettres, & particuliérement à celle du droit, & fit, en peu de tems, des progrès ſi rapides, qu'étant mariée à un juriſconſulte de la même univerſité de Bologne, nommé *Jean de S. George*, qui profeſſa depuis à Padoue, elle donnoit pour lui des leçons publiques de droit, lorſque ſes affaires ou quelque maladie le retenoient; & la réputation de cette femme ſçavante attiroit aux écoles un grand nombre d'auditeurs; qui tous étoient enchantés de ſon mérite.

CALLIPATIRA, fille, ſœur & mere d'athlètes fameux, & ſouvent vainqueurs aux jeux olympiques, vivoit environ 428 avant J. C. Malgré une loi qui défendoit aux femmes de paſſer le fleuve Alphée pendant la célébration de ces jeux, parce que c'étoit au-delà de ce fleuve que les athlètes nuds diſputoient les prix, Callipatira voulut conduire elle-même dans la lice ſon fils Piſidore. Elle prit un habit de maître d'eſcrime, & vit, à la faveur de ce déguiſement, combattre & couronner ſon fils. La joie qu'elle en reſſentit, l'ayant fait franchir la barriere pour aller l'embraſſer, elle laiſſa tomber ſon habit & découvrit ſon ſexe aux ſpectateurs. La mort

eût été le prix de ſon imprudence, ſi l'on n'eût eu égard au mérite de ſa famille.

CALPURNIE, quatrieme femme de Jules-Céſar, & fille de Calpurnius Piſon, « étoit, dit M. de » Serviez, d'une famille illuſtre, dont l'origine s'alloit » perdre dans celle de Numa Pompilius, ſecond » roi de Rome. Sa beauté étoit accompagnée d'une » grande ſageſſe, d'un eſprit fort vaſte, d'une élo- » quence qui ne cédoit en rien à celle des plus ha- » biles orateurs, & d'une généroſité vraiment ro- » maine, & telle qu'il la falloit à l'épouſe d'un » homme qui, ayant formé le projet le plus grand » & le plus audacieux que l'eſprit humain puiſſe en- » fanter, aſpiroit à la conquête de l'univers Elle » conſerva dans l'une & dans l'autre fortune une » égalité d'ame, que rien ne put jamais altérer. Quel- » que haut que fût le point de gloire où Céſar monta » par ſes victoires & par ſes triomphes, elle n'en » devint ni plus fière ni plus orgueilleuſe. Tous » les jours de ſa vie, on la trouva toujours la » même. »

La nuit qui précéda le jour auquel Céſar fut aſſaſſiné, Calpurnie crut voir en ſonge le faîte de la maiſon s'écrouler, & ſon époux qu'on maſſacroit dans ſes bras. Effrayée de cette viſion, elle ſe hâta de la raconter à Céſar, & joignit ſes prieres & ſes larmes aux avis que reçut ce dictateur pour le détourner d'aller au ſénat. Rien ne fut capable de le faire changer d'avis. Il fut maſſacré par les ſénateurs, à la tête deſquels étoient Brutus & Caſſius. Calpurnie paſſa le reſte de ſes jours dans la maiſon de Marc-Antoine, pleurant ſon époux, & ne négligeant aucune occaſion de lui ſuſciter des vengeurs.

CALPURNIE, femme Romaine, dont les talens égaloient l'effronterie. Elle aimoit à plaider elle-même ſes cauſes, & le faiſoit avec tant d'emportement, qu'on fut obligé de défendre, par un édit, aux femmes de plaider.

CAMBIS, (*Marguerite de*) baronne d'Aigremont, en Languedoc, doit avoir rang parmi les ſçavantes Françoiſes du ſeizieme ſiècle. On a d'elle quelques traductions, entr'autres, *Les Devoirs du veuvage*, de l'italien de Jean-Georges Triſſin, & une Lettre de conſolation de Bocace.

CAMBRA, fille de Belin, un des anciens rois Bretons, étoit une mathématicienne habile, qui fit ſervir à l'avantage de ſon pays ſes talens & ſon érudition. Elle fut ſurnommée *la Belle*, à cauſe de ſa beauté. Jean Pits ou Pitſeus dans ſon livre *des Illuſtres Ecrivains d'Angleterre*, rapporte que cette princeſſe inventa la maniere de conſtruire & de fortifier les citadelles. Ses lumieres d'ailleurs étoient ſi étendues & ſes connoiſſances ſi vaſtes, que les ſeigneurs de la cour & le roi lui-même la conſultoient comme un oracle ſur toutes ſortes de matieres.

CAMBRY, (*Jeanne de*) dite auſſi *Jeanne-Marie de la Préſentation*, native de Tournai, étoit fille de Michel de Cambry, docteur en droit. Sa beauté, ſes diſpoſitions pour les ſciences, & ſes vertus pouvoient lui faire eſpérer de jouer un grand rôle dans le monde; elle préféra de renoncer aux plaiſirs & aux vanités du ſiècle, & ſe conſacra, dans l'ordre de S. Auguſtin, au ſervice de Dieu. Depuis, elle vécut quelques années parmi les religieuſes de l'hôpital de Menin. Elle ſe fit recluſe à Lille en 1625, & y finit ſes jours dans la lecture, dans la méditation & dans la compoſition de divers ouvrages de piété, l'un deſquels a pour titre : *Le Traité de la ruine de l'Amour-propre, & du Bâtiment de l'Amour divin*, qui fut imprimé trois fois en peu d'années. Elle mourut le 19 de Juillet 1639.

CAMILLA, reine des Volſques, peuple d'Italie, qui vint au ſecours de Turnus & de Latinus, contre Énée & ſes Troyens, à la tête d'un eſcadron d'Amazones formées comme elle aux exercices de la guerre. Elle ſe diſtingua par ſes exploits; &, après avoir fait

mordre la poussière à plusieurs illustres guerriers; elle fut tuée en trahison par Aruns.

CAMILLA, (*la Signora*) sœur du pape Sixte V, étoit femme d'un habitant du village des Grottes, proche la ville de Montalte, dans la Marche d'Ancône, en Italie. Lorsque son frere Felix Peretti, appellé depuis *le cardinal de Montalte*, eut été créé pape sous le nom de *Sixte V*, l'an 1585, elle fut mandée à Rome, & y vint accompagnée des enfans de sa fille. Comme elle approchoit de la ville, les cardinaux de Médicis, d'Est & Alexandrin furent au-devant d'elle, & la conduisirent dans un palais, où ils la firent habiller en princesse, croyant faire ainsi leur cour au pape, qui aimoit cette sœur avec beaucoup de tendresse. Ces cardinaux la conduisirent ensuite chez le pape, & la lui présenterent; mais Sixte V la voyant avec des habits si magnifiques, fit semblant de ne la pas connoître, & se retira dans une autre chambre. Camilla retourna le lendemain au Vatican avec ses habits ordinaires, & alors le pape l'embrassa, & lui dit: « Vous êtes à présent » ma sœur, & je ne prétens pas qu'un autre que » moi vous donne la qualité de princesse. » Il la logea dans son palais de sainte Marie Majeure, & lui assigna une pension fort honnête; mais il lui défendit de se mêler d'aucune affaire, & de lui demander aucune grace; à quoi elle obéit si ponctuellement, qu'elle se contenta d'obtenir des indulgences pour une confrérie établie dans l'église du Refuge de Naples, dont on l'avoit fait protectrice.

CAMILLE PALLAVICINE. *Voyez* PALLAVICINE. (*Camille*)

CAMILLE MACÉDONIA. *Voyez* MACÉDONIA.

CAMILLE PISCICELLA. *Voyez* PISCICELLA.

CAMMA, dame de Galatie, qui n'est connue que par le trait suivant, dont nous avons fait mention dans un autre ouvrage. Sinorix, amoureux de Camma, assassina, pour la posséder, Sinatus, son

époux. La vengeance que Camma sçut tirer d'un tel forfait, fait éclater son amour & son audace. Après avoir résisté aux prieres & aux présens de Sinorix, elle craignit qu'il n'y ajoûtât bientôt la violence, & feignit de consentir à l'épouser. Elle le fit venir dans le temple de Diane, dont elle étoit prêtresse, comme pour rendre leur union plus solemnelle. C'étoit la coutume que l'époux & l'épouse bussent ensemble dans la même coupe. Camma, après avoir prononcé les paroles consacrées & fait le serment ordinaire, prit la premiere la coupe qu'elle avoit remplie de poison; &, après avoir bû, la présenta à Sinorix, qui, ne soupçonnant aucun artifice, avala sans crainte le poison. Alors Camma, transportée de joie, s'écria qu'elle mouroit contente, puisqu'elle avoit vengé son époux. Ils expirerent bientôt l'un & l'autre.

CAMPAGNOLE, (*mademoiselle de*) dont il est quelquefois parlé dans les Lettres de monsieur de Balzac, étoit niéce de ce sçavant écrivain. Voici ce qu'en dit M. Costar dans une lettre qu'il écrivoit à Voiture : « A Balzac, dit-il, vous verrez une » niéce qui est belle & spirituelle, qui discerne fort » bien la vraie galanterie d'avec la fausse, & à qui » il ne manque rien pour vous, que de l'aimer un » peu davantage. »

CAMPASPE *ou* PANCASTE, l'une des plus belles femmes de l'Asie, concubine d'Alexandre le Grand, qui la fit peindre nue par le fameux Apelles; ce peintre en étant devenu amoureux, Alexandre la lui céda généreusement.

CAMUS, (*Charlotte le*) de Melsons, de l'académie des *Ricovrati* de Padouë, femme d'André-Girard le Camus, conseiller d'état, morte le 22 de Juin 1702, a mérité les éloges des beaux esprits de son tems, par son goût pour les sciences, & son talent pour la poësie françoise. On a de ses piéces dans plusieurs recueils,

CANDACE, nom générique des anciennes reines d'Ethiopie. Soit mérite de leur part, soit incapacité ou fainéantiſe de la part des rois leurs maris, on prétend qu'elles avoient l'adminiſtration de l'État, & qu'elles alloient à la guerre.

CANTONA, (*Catherine*) demoiſelle Milanoiſe, dont parle Hilarion de Coſte, dans l'Eloge de Damigella-Trivulzia, ne fut pas moins célèbre par ſon talent à peindre ſur la toile, que par ſa nobleſſe, ſa modeſtie & ſes vertus.

CAPELLO, (*Bianca* ou *Blanche*) fille de Barthelemi Capello, ſénateur de Veniſe, s'amouracha, dit-on, d'un jeune Florentin, nommé *Pierre Bonaventuri*, pour lequel elle ne balança pas de quitter ſes parens & ſa patrie. Elle le ſuivit, ajoûte-t-on, à Florence, où elle vécut quelque tems avec lui, mariée & dans l'obſcurité. François-Marie de Médicis, fils de Côme, gouvernoit alors cette république. On prétend que le hazard lui ayant fait voir la belle Bianca, il en devint éperdûment amoureux, & que, comme c'eſt l'ordinaire, il fit à ſon mari les plus flateuſes careſſes. Le crédit de Bonaventuri lui fit des envieux. Il fut aſſaſſiné. Le grand Duc perdit peu de tems après Jeanne, archiducheſſe d'Autriche, ſa femme, & ſe voyant libre de diſpoſer de ſa main, il l'offrit à Bianca, le 20 de Septembre 1579; &, le même jour, la république de Veniſe, pour reconnoître l'honneur que lui faiſoit le grand Duc, en épouſant une de ſes ſujettes, la fit déclarer, par ſes ambaſſadeurs à Florence, reine de Chypre, & ſa fille adoptive. Bianca vécut près de huit ans, tendrement chérie de ſon époux. En 1587, le 9 d'Octobre, le grand Duc, au retour d'une chaſſe qu'il avoit faite avec le cardinal Ferdinand de Medicis, ſon frere, & la grande Ducheſſe, mourut, à ce qu'on croit, empoiſonné. Bianca le ſuivit au tombeau cinq heures après. Deux morts ſi précipitées firent beaucoup de bruit. On ſoupçonna le cardinal.

On ſoupçonna Bianca ; mais les ténèbres de l'hiſtoire enveloppent encore ce tragique évènement.

CARAFFE, (*Roberte*) princeſſe d'Avellino, au royaume de Naples, étoit femme de Camille-Caraccioli, créé chevalier de la toiſon d'or par Philippe III, roi d'Eſpagne. Elle eut, dès ſa jeuneſſe, beaucoup de goût pour les belles lettres, & les cultiva même avec ſuccès. La beauté, qu'elle avoit reçue de la nature, étoit relevée en elle par les qualités brillantes de l'eſprit, par une ſageſſe ſingulière, & par une modeſtie charmante. Elle gouverna ſa famille & ſa maiſon avec prudence, tandis que le prince ſon mari ſervoit dans les armées du roi d'Eſpagne, & ſçut maintenir la plus grande union parmi ſes domeſtiques & ſes vaſſaux. Elle s'acquit encore beaucoup de réputation par ſon éloquence & par ſes doctes écrits, dont il ne paroît pas qu'aucun ſe ſoit conſervé juſqu'à nous. Elle mourut ſaintement comme elle avoit vécu, l'on ne ſçait point en quelle année.

CARETENE, reine d'une partie de la France, mere de Gondebaud, roi des Bourguignons-Vandales, eſt connue par ſa vertu & par ſa piété. Gondebaud, & ſon frere Gondeſile, ayant vaincu leurs deux autres freres, Chilpéric & Gondemar, & les ayant renfermés dans Vienne, ce dernier y fut brûlé dans une tour avec les ſiens ; & Chilpéric, fait priſonnier, fut mis à mort avec ſa femme & ſes enfans. Clotilde, & ſa ſœur Sedeleube euſſent éprouvé du barbare Gondebaud le même traitement que l'infortuné Chilpéric leur pere, ſi Caretene ne leur eût ſauvé la vie, en les dérobant aux recherches du prince ſon fils. Elle fit bâtir à Lyon l'égliſe de l'archange S. Michel, où l'on voit encore ſon épitaphe.

CARETTO, (*Conſtance de*) Napolitaine, eſt vantée par pluſieurs auteurs pour ſa ſcience.

CARINES, (*les*) ainſi nommées de la Carie, leur pays, dans l'Aſie mineure. Elles avoient le talent de

pleurer avec une merveilleuſe facilité ; ce qui faiſoit qu'on les louoit pour les funérailles des morts, où elles crioient, ſe lamentoient, s'arrachoient les cheveux.

CARLIER, (*Angélique*) dame Tiquet. *Voyez* TIQUET.

CARMENTA, ancienne poëteſſe du Latium, qui fleuriſſoit avant la fondation de Rome. C'eſt ſans doute de ſon nom que le vers a été nommé *carmen* par les Latins. On lui bâtit à Rome un temple, où les dames célébroient des fêtes en ſon honneur.

CARO, (*Anne*) demoiſelle Eſpagnole, eſt connue par les comédies ingénieuſes qu'elle a compoſées.

CARTISMANDA, reine des Brigentes en Angleterre, vivoit vers l'an 43 de J. C. ſous l'empire de Claude. Cete princeſſe, qui favoriſoit les Romains, fit long-tems la guerre à leurs ennemis. Elle chaſſa comme tel Vénuſius, ſon mari, qui la chaſſa bientôt après à ſon tour ; & les Romains, ſous prétexte de la ſecourir, s'emparerent de ſon Etat.

CASSANDRE FIDÈLE, née à Veniſe, vers l'an 1465, s'y fit une réputation des plus éclatantes par ſon eſprit & par ſon éloquence, & mérita les éloges de preſque tous les poëtes & ſçavans d'Italie, ſes contemporains. Etant encore fort jeune, Auguſtin Barbarigo, doge de Veniſe, la fit amener dans une aſſemblée auguſte des ambaſſadeurs des princes, & de tout le ſénat, qu'il traitoit, la ſeconde fête de Noël, ſelon la coutume ; & lorſqu'on fut levé de table, cette ſage & ſçavante fille, ornée des graces & de la modeſtie de ſon ſexe, prononça un diſcours latin, avec tant d'éloquence, qu'elle ravit en admiration tous les auditeurs.

Veniſe ne fut pas le ſeul théatre de la gloire de Caſſandre. Elle ſoutint à Padoue des thèſes en philoſophie & en théologie ; &, quoiqu'attaquée dans

ces exercices publics, par les plus ſçavans théologiens & philoſophes de ce tems, elle ſatisfit à toutes leurs demandes, & s'acquit un honneur & une réputation immortels. A la ſuite de ces thèſes, elle prononça une belle harangue latine, qui fut jugée digne de l'impreſſion, & fit pluſieurs fois des leçons publiques dans l'univerſité de la même ville; au grand étonnement de ceux qui l'entendirent. Non moins habile dans la muſique que dans les ſciences ſublimes, elle jouoit en perfection du luth, de la lyre, de la viole & de l'épinette, & ſçavoit marier ſa voix à ces inſtrumens avec tant de délicateſſe & de graces, qu'elle faiſoit les délices & l'ornement des plus belles ſociétés. On venoit de toutes les parties de l'Italie, pour la voir & l'entendre. Les étrangers curieux ne s'informoient preſque que de Caſſandre; & les princes les plus puiſſans de l'Europe, entr'autres Louis XII, roi de France; Ferdinand & Iſabelle, rois de Caſtille & d'Aragon; les papes Jules II & Léon X lui donnerent à l'envi des témoignages de leur eſtime.

Elle avoit épouſé, dans ſes voyages en Italie, un médecin de Vicence, nommé *Mario Murpelio*, qu'elle perdit à ſon retour à Veniſe, en 1521, étant âgée de cinquante-ſix ans. Elle paſſa ſon veuvage chez les Hoſpitalières de S. Dominique, dont elle fut élue ſupérieure; & l'on dit qu'elle y finit ſes jours, âgée de cent deux ans, en 1567. Ses Lettres & Diſcours ont été recueillis par Philippe Thomaſſin, & imprimés à Paris, *in*-8°, en 1636.

CASSIGNEL *ou* CASSINEL, (*Gérarde*) fille de Guillaume, chambellan du roi Charles VI, étoit une de filles d'honneur de la reine Iſabeau de Bavière, & faiſoit le principal ornement de la cour de France par ſa beauté. Le dauphin Louis, mort jeune, d'autres diſent Charles, qui fut depuis Charles VII, devint amoureux de cette demoiſelle, comme on l'apprend par ce paſſage curieux de Juvenal des Urſins. « Le roi & monſeigneur le

» dauphin, après qu'ils eurent été à Notre-Dame » de Paris faire leurs offrandes & dévotions, (en » 1414) partirent de Paris, & étoit monſeigneur » le dauphin bien joli, & avoit un moult bel » étendard tout battu d'or, où avoit un K, un » cygne, & une L; & la cauſe ſi étoit pource qu'il » y avoit une demoiſelle moult belle en l'hôtel de » la roine, fille de meſſire Guillaume Caſſinel, » laquelle vulgairement on nommoit *la Caſſinelle*; » & ſi étoit belle, ſi étoit-elle très-bonne, & en » avoit la renommée, de laquelle, comme on di- » ſoit, ledit ſeigneur faiſoit l'amoureux, & pource » portoit-il ledit *mot.* »

CASTELNAU, (*Henriette-Julie de*) comteſſe de Murat. *Voyez* MURAT.

CASTILLE, (*Blanche de*) reine de France. *Voyez* BLANCHE DE CASTILLE.

CASTILLE, (*Conſtance de*) reine de France. *Voyez* CONSTANCE DE CASTILLE.

CASTILLE, (*Eléonor de*) reine de Navarre. *Voyez* ELÉONOR DE CASTILLE.

CASTILLE, (*Elizabeth* ou *Iſabelle de*) reine d'Eſpagne. *Voyez* ELIZABETH DE CASTILLE.

CASTILLE, (*Léonor de*) reine d'Aragon. *Voyez* LÉONOR DE CASTILLE.

CASTILLE, (*mademoiſelle de*) Pariſienne, pour laquelle M. de Vertron a fait le madrigal ſuivant, au ſujet des vers qu'elle avoit faits ſur la Naiſſance du Sauveur du monde.

Liſez, liſez les vers de la ſage Caſtille,
Vous n'y trouverez point de puérilité;
Tout eſt grand & pieux; & l'on voit d'une fille
L'eſprit, comme le cœur, rempli de vérité.

Mademoiſelle de Caſtille eſt encore auteur d'autres vers ſur la Comète de l'année 1680, & d'une Traduction en vers de la neuvieme Ode d'Horace, qui commence par *Donec gratus eram.*

CASTRO, (*Anne de*) ſçavante Eſpagnole, dont on a pluſieurs ouvrages aſſez ingénieux; un, entr'autres, intitulé *Eternidad del rei Felippe III*, imprimé à Madrid l'an 1629. Le fameux Lope de Vega a célébré cette dame dans ſes écrits.

CATHERINE, (*ſainte*) vierge & martyre, d'Alexandrie, ne fut pas moins illuſtre par ſa ſcience que par ſa piété, s'il eſt vrai, comme les actes de ſa canoniſation le rapportent, qu'à l'âge de dix-huit ans elle diſputa contre cinquante philoſophes payens; les vainquit par la force de ſes raiſonnemens, & les convertit à la foi chrétienne. Elle étoit fille, dit-on, d'un nommé *Ceſte*, qu'on prétend avoir été roi ou tyran d'Alexandrie. Cette ſainte n'a été connue dans l'égliſe Latine, que par ce qu'en ont dit les Grecs, qui célébroient ſa fête le 25 de Novembre avant le VIIe ſiécle. Son culte fut depuis établi dans tout l'Occident, & l'on en fait la fête le même jour que les Grecs. Les philoſophes prennent ſainte Catherine pour leur patrone. On croit qu'elle fut martyriſée ſous l'empire de Maximin.

CATHERINE, (*ſainte*) de Suède, fille de ſainte Brigitte, naquit en Suède, vers l'an 1330, & fut élevée par ſa mere dans la piété chrétienne. On lui donna pour époux Egard; mais elle avoit déja pris Jeſus-Chriſt pour le ſien, & elle vint à bout d'engager Egard à garder la continence. En 1348, elle alla trouver ſa mere en Italie, & fit avec elle le voyage de Rome, & enſuite celui de la Terre-ſainte. Brigitte étant morte à Rome, le 23 de Juillet 1373, ſa fille rapporta ſon corps en Suède, & le dépoſa dans le monaſtère de Vaſten, où elle ſe renferma. Ayant été choiſie pour ſupérieure par les religieuſes de ce monaſtère, elle leur donna la régle de S. Sauveur, qu'elle avoit pratiquée à Rome. Elle retourna en cette ville, en 1375, pour faire canoniſer ſa mere; &, de retour dans ſon monaſtère, elle y mourut, le 24 de Mars 1381. L'égliſe en fait la fête le même jour, quoiqu'elle n'ait point été canoniſée.

CATHERINE DE SIENNE, (*sainte*) ainſi nommée du lieu de ſa naiſſance, naquit au milieu du quatorzieme ſiécle, & fit vœu de virginité dès l'âge de huit ans. Elle prit quelque tems après l'habit du tiers ordre de S. Dominique. Son eſprit & ſon ſçavoir, autant que ſon zèle & ſa piété, la rendirent célèbre. S'étant rendue dans la ville d'Avignon pour terminer un différend entre les Florentins & Grégoire XI, elle donna de ſi preſſantes raiſons à ce pape, pour l'engager à rétablir le ſiége pontifical à Rome, où l'abſence des papes cauſoit des maux infinis, qu'il quitta la France, & retourna dans la capitale de l'Italie, en 1377. Catherine mourut en 1380, & fut canoniſée en 1461. On lui attribue quelque Traités de dévotion.

CATHERINE, (*ſainte*) de Boulogne, ville d'Italie, où elle naquit le 8 de Septembre 1413, fut miſe de bonne heure auprès de la princeſſe Marguerite, fille de Nicolas d'Eſt, marquis de Ferrare; mais elle quitta la cour à l'âge de quatorze ans, & ſe retira dans une communauté de ſœurs de ſainte Claire, qui fut depuis érigée en monaſtère ſous le nom de *Corps de Chriſt*. Elle y fit profeſſion en 1432; & quelque tems après, elle fut demandée par les habitans de Boulogne, pour être ſupérieure du monaſtère qu'ils vouloient fonder dans leur ville. Elle ſe rendit à leurs inſtances, & eut la conſolation de voir la maiſon achevée avant ſa mort, qui arriva le 9 de Mars 1463. On a de cette ſainte pluſieurs écrits, tant en italien qu'en latin, entr'autres, le livre des Sept Armes ſpirituelles, & celui des Révélations. Elle fut canoniſée par le pape Clément VII.

CATHERINE, (*ſainte*) ſurnommée *de Gènes*, parce qu'elle étoit de cette ville; *de Fieſque*, du nom de ſon pere; & *d'Adorne*, à cauſe de ſon mari, naquit, en 1448, d'une des plus riches & des plus puiſſantes familles du pays. Le commencement de ſa vie fut, pour ainſi dire, celui de ſa pénitence, puiſqu'à l'âge de ſept à huit ans, elle imitoit déja dans leurs moru-

fications les anachoretes, dont elle avoit entendu lire les Vies. A treize ans, elle voulut se faire religieuse; mais, comme elle étoit d'un tempérament fort délicat & d'une taille très-petite, on ne crut pas pouvoir l'admettre au noviciat. Ses parens, qui avoient d'autres idées sur son établissement, lui firent épouser un seigneur Génois, nommé *Julien Adorne*, qui ne lui rendit pas l'état du mariage bien agréable. Ce ne fut qu'au bout de dix ans de chagrins & de peines, après la mort de ce seigneur, qu'il lui fut permis de respirer & de suivre le penchant qui l'entraînoit vers Dieu. Elle se livra toute entière à la pratique des règles de la piété la plus sublime, & de la plus austere pénitence. Elle mourut le 14 de Septembre 1410. Son corps fut enterré dans l'église du grand hôpital de Gènes, dont elle avoit eu l'intendance pendant plusieurs années. On a de cette sainte deux Traités de dévotion; l'un en dialogue entre l'ame, le corps, & Notre-Seigneur; & l'autre sur le Purgatoire.

CATHERINE DE MEDICIS, reine de France. *Voyez* MEDICIS. (*Catherine de*)

CATHERINE DE FRANCE, reine d'Angleterre, fille du roi Charles VI, & d'Isabeau de Baviere, fut mariée en premieres nôces à Henri V, roi d'Angleterre, après la mort duquel, en 1422, elle épousa secrettement un gentilhomme Anglois, nommé *Owen Tudor*. Elle mourut en 1438.

CATHERINE D'ESPAGNE *ou* D'ARAGON, reine d'Angleterre, étoit la quatrieme fille de Ferdinand V, roi d'Aragon, & d'Isabelle. Ces illustres époux, recommandables par leur sagesse & par leur piété, sçurent inspirer de bonne heure leurs sentimens aux princesses leurs filles. Catherine, entr'autres, donna les plus grandes espérances, & cultiva les belles-lettres avec succès. En 1501, elle fut demandée en mariage par Henri VII, roi d'Angleterre, pour son fils aîné Artus, prince de Galles; & la princesse

ayant été conduite à Londres, ſes nôces furent célébrées dans l'égliſe de S. Paul, la même année. Artus étant mort cinq mois après, ſans avoir, dit-on, conſommé le mariage, on fiança Catherine à ſon frere, qui fut depuis Henri VIII, avec diſpenſe du pape Jules II. Henri ne fut pas plutôt monté ſur le trône en 1509, qu'il épouſa celle que le roi ſon pere lui avoit deſtinée. Les premieres années de ce mariage furent heureuſes, & Catherine eut pluſieurs enfans, dont il ne reſta qu'une ſeule fille nommée *Marie ;* mais inſenſiblement le repos & l'oiſiveté ayant plongé le roi dans la débauche, la reine, ſa femme, devint l'objet de ſon averſion. Cette princeſſe paſſoit une partie des jours & des nuits dans la priere & la méditation des choſes ſaintes. Elle obſervoit fidèlement les jeûnes ; fréquentoit les Sacremens ; viſitoit les hôpitaux & les monaſtères, tandis que ſon volage époux méditoit déja de la chaſſer honteuſement de ſon lit & de ſon trône Il avoit pris une violente paſſion pour une des filles d'honneur de cette princeſſe, appellée *Anne de Boulen*, & réſolut de l'épouſer. Il faiſoit ſolliciter à la cour de Rome ſon divorce avec Catherine. N'ayant pu l'obtenir, il prit le titre de Chef de l'égliſe Anglicane, après avoir fait déclarer ſon mariage nul, & ſe ſépara de l'égliſe Romaine. Il exila Catherine d'Aragon à Kunbalton, maiſon royale, mais mal-ſaine ; & ce fut-là que cette pieuſe princeſſe redoubla ſes exercices de piété, ne ceſſant d'offrir au ciel ſes prieres pour le ſalut du roi, ſon époux, & de toute l'Angleterre. Elle compoſa dans ſa retraite quelques ouvrages de dévotion, entr'autres, des Méditations ſur les Pſeaumes, & un Traité des Plaintes du Pécheur. Le 3 de Janvier 1536, elle mourut d'une violente colique cauſée par ſes déplaiſirs. *Voyez* BOULEN. (*Anne de*)

CATHERINE D'AUTRICHE, reine de Pologne, fille de l'empereur Ferdinand I, & d'Anne de Hon-

grie, naquit à Vienne en Autriche, le 11 du mois de Novembre de l'an 1534, & fut mariée à François de Gonzague, duc de Mantoue. Ce prince étant mort en 1550, elle épouſa, par diſpenſe du ſaint ſiége, trois ans après, Sigiſmond-Auguſte, roi de Pologne, lequel, veuf alors de Barbe Radzwil, avoit eu pour premiere femme Elizabeth, ſœur de Catherine.

Ce prince, ne pouvant avoir d'enfans de ſa troiſieme femme, non plus que des deux autres, fut vivement ſollicité de la répudier; mais, touché de ſes vertus, de ſa douceur, & de ſa piété éminente, il rejetta ces conſeils pernicieux, & vécut toujours avec elle en bonne intelligence. Elle mourut, dans la pratique des bonnes œuvres, le 24 de Février 1572, eſtimée & regrettée des Polonois & de ſon époux.

CATHERINE D'AUTRICHE, reine de Portugal, née l'an 1506, étoit fille de Philippe, archiduc d'Autriche, & de Jeanne, reine de Caſtille, & ſœur de l'empereur Charles-Quint. Dès ſes jeunes ans, elle donna des marques qu'elle ſeroit un jour une ſage & vertueuſe princeſſe. Ses diſcours annonçoient dès-lors un jugement ſolide, que la lecture & la ſociété des gens de lettres perfectionnerent dans la ſuite. En 1525, elle épouſa Jean III, roi de Portugal, prince pieux & magnanime, dont elle eut un grand nombre d'enfans, ſix fils & trois filles. Le roi Jean étant mort d'apoplexie en 1557, Catherine gouverna le royaume avec beaucoup de prudence durant la minorité du roi Sébaſtien, ſon petit-fils, & gagna l'eſtime du peuple & de la nobleſſe. Elle mourut à Lisbonne, l'an 1577, âgée de ſoixante-douze ans.

CATHERINE JAGELLON *ou* DE POLOGNE, reine de Suède, étoit la derniere des filles de Sigiſmond I, roi de Pologne, & de Bonne Sforce, ſa ſeconde femme. Quoique la plus jeune des infantes Polonoiſes, elle fut recherchée en mariage par pluſieurs grands princes, entr'autres, par Baſile ou Jean Baſilide, grand duc de Moſcovie, &

par Jean de Suède, duc de Finlande, fils de Guſtave I, & frere d'Eric XIV, roi de Suède. Elle préféra ce dernier à tous les autres; mais elle ne fut pas plutôt arrivée en Suède, qu'elle ſe vit captive & priſonniere. Le roi Eric, prince vicieux, d'un caractère ſoupçonneux & jaloux, fit aſſiéger Jean, ſon frere, dans ſon château de Wibourg, où il étoit avec ſa nouvelle épouſe, & les contraignit de ſe rendre à diſcrétion. Il laiſſa Jean priſonnier dans le château, & fit offrir à Catherine de la mettre en liberté; mais cette vertueuſe princeſſe ne voulut jamais ſe ſéparer de ſon mari. Compagne fidèle de ſa captivité pendant ſept ans, elle le conſola de ſes diſgraces, & le fit pere de deux filles & d'un fils, qu'elle inſtruiſit dans la Religion Catholique; car le duc, ſon mari, étoit Luthérien. Enfin le jaloux Eric remit ſon frere en liberté; le fit vice-roi de Suède, & lui donna pour conſeiller le célèbre Pontus de la Gardie, qui, de ſimple ſoldat François du Languedoc, parvint au commandement des armées, & à la vice-royauté du royaume de Livonie. Peu de tems après, ce tyran, étant retombé dans ſes premiers tranſports de jalouſie, voulut ſe défaire de ſes freres; & ſçachant que Baſile, grand duc de Moſcovie, avoit été paſſionnément amoureux de la princeſſe, ſa belle ſœur, il réſolut de la lui envoyer; mais ſes deſſeins ayant été heureuſement découverts, on l'enferma dans une priſon; & le prince Jean fut mis ſur le trône en 1568.

Catherine, ſe voyant reine du plus grand royaume du ſeptentrion, où l'héréſie de Luther avoit fait de funeſtes progrès, tâcha d'y rétablir la Religion Catholique, & fit tous ſes efforts pour inſpirer ce généreux deſſein au roi ſon mari; mais ce prince, qui, dans le fond du cœur, étoit bon Catholique, craignit de s'expoſer à perdre ſa couronne, par une démarche qui ne ſeroit point approuvée de la plus grande partie de ſes ſujets, & ſe contenta de ne point s'oppoſer au zèle de ſon épouſe. Elle envoya

la Gardie à Rome, pour y traiter avec le pape du rétabliſſement de la foi en Suéde ; mais les ſeigneurs, & ſur-tout les eccléſiaſtiques de ce royaume, ayant pris quelque ombrage de l'abſence de la Gardie, le roi fut contraint de le rappeller. Malgré ces obſtacles, il eſt à préſumer que le zèle infatigable de Catherine auroit fait réuſſir ce pieux projet, ſi la mort ne l'eut enlevée en 1583.

CATHERINE D'AUTRICHE, ducheſſe de Savoye, étoit fille de Philippe II, roi d'Eſpagne, & de l'infortunée Elizabeth ou Iſabelle de France, ſa troiſieme femme. Elle fut accordée, en 1584, avec Charles-Emmanuel, I du nom, duc de Savoye, qu'elle épouſa l'année ſuivante à Saragoſſe. Elle en eut dix enfans, ſçavoir cinq fils & cinq filles. C'étoit une princeſſe, dit un de ſes panégyriſtes, douée d'un jugement admirable, prompte, courageuſe & patiente, capable de conduire un grand royaume, modeſte d'ailleurs dans la proſpérité, charitable envers les pauvres, l'aſyle & le ſupport des innocens. Elle mourut à Turin, le 6 de Novembre de l'an 1597, âgée de trente ans.

CATHERINE DE BOURBON, princeſſe de Navarre, fille d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, & de Jeanne d'Albret, naquit à Paris le 7 de Février de l'an 1558, & fut mariée par le roi Henri le Grand, ſon frere, en 1599, avec Henri de Lorraine, duc de Bar. Elle mourut ſans enfans en 1604.

CATHERINE DE COURTENAI, impératrice titulaire de Conſtantinople, qui tranſmit ſes droits à Charles de France, comte de Valois, par ſon mariage avec ce prince, en 1300. Leurs enfans hériterent de leurs titres. Catherine mourut à Paris, en 1308.

CATHERINE DE PORTUGAL, ducheſſe de Bragance, fille d'Edouard de Portugal, II de ce nom, épouſa Jean de Portugal, II du nom, duc de Bragance, dont elle eut une heureuſe poſtérité. Cette princeſſe étoit douée des plus belles qualités. Elle

étoit ſçavante dans les mathématiques, dans l'étude des langues, & dans divers genres de littérature. En 1580, elle diſputa au roi d'Eſpagne, Philippe II, la couronne de Portugal, dont elle étoit légitime héritiere. Elle mourut en 1582, long-tems après ſon mari.

CATHERINE DE PORTUGAL, femme de Charles II, roi d'Angleterre, & fille de Jean IV, roi de Portugal, naquit le 25 de Novembre 1638, ſon pere étant encore duc de Bragance. Elle fut mariée, en 1661, avec Charles II, roi d'Angleterre. Elle avoit, dit-on, l'ame plus belle que le corps; ce qui lui mérita l'eſtime, mais non pas le cœur du roi ſon époux. Très-zélée pour la Religion Catholique, elle protégea de tout ſon pouvoir ceux qui la profeſſoient; mais elle s'attira par-là même beaucoup d'ennemis. La chambre des communes intenta pluſieurs fois des accuſations contre elle, tant à cauſe de ſa religion, qu'à cauſe de ſa ſtérilité. Mais Charles, l'un des plus abſolus & des plus habiles monarques de l'Angleterre, la ſoutint toujours avec beaucoup de fermeté. Cette princeſſe contribua beaucoup à la converſion de Jacques duc d'Yorck, frere du roi, & à celle de ce monarque, qui mourut dans la communion Romaine. Pendant le règne de Jacques II, cette princeſſe jouit de beaucoup de tranquillité; mais en 1688, elle réſolut d'aller en Portugal, où elle ne ſe rendit cependant qu'au commencement de 1693. Elle y fut déclarée régente, en 1704, par le roi Pierre ſon frere, à qui ſes infirmités rendoient le repos néceſſaire. Dans cet auguſte emploi, Catherine fit éclater les grandes qualités qu'elle avoit reçues de la nature, & continua de faire la guerre à l'Eſpagne avec beaucoup de vigueur. Sage & prudente dans les conſeils, elle ſçut faire exécuter ce qu'elle avoit fait réſoudre; & pendant ſa régence, l'armée Portugaiſe reconquit ſur les Eſpagnols pluſieurs places importantes. Cette princeſſe mourut le 31 de Décembre 1705.

CATHERINE ALEXIOWNA, ſeconde femme

de Pierre le Grand, Czar & Empereur de Moſcovie, née le 27 de Janvier 1689, étoit, dit-on, fille d'un ſimple gentilhomme Suédois. Le Czar en devint amoureux, & l'épouſa ſecrettement au mois de Février 1703 ; il ne déclara ſon mariage avec elle qu'en 1711. Voici ce que dit de cette princeſſe le comte de Baſſewitz, miniſtre de Holſtein à la cour de Ruſſie, cité par M. de Voltaire, dans ſon Hiſtoire de l'empire de Ruſſie : « La Czarine avoit » été non-ſeulement néceſſaire à la gloire de Pierre ; » mais elle l'étoit à la conſervation de ſa vie. Ce » prince étoit malheureuſement ſujet à des con- » vulſions douloureuſes, qu'on croyoit être l'effet » d'un poiſon qu'on lui avoit donné dans ſa jeuneſſe. » Catherine ſeule avoit trouvé le ſecret d'appaiſer » ſes douleurs par des ſoins pénibles & des atten- » tions recherchées, dont elle ſeule étoit capable, » & ſe donnoit toute entiere à la conſervation d'une » ſanté auſſi précieuſe à l'Etat qu'à elle-même. Auſſi » le Czar, ne pouvant vivre ſans elle, la fit com- » pagne de ſon lit & de ſon trône. »

Après la mort de ce prince, elle fut reconnue & déclarée grande ducheſſe de Moſcovie, & ſouveraine impératrice de toutes les Ruſſies, le 8 de Février 1725, par un acte ſolemnel, conformément aux volontés du feu Czar ſon mari. « Cette prin- » ceſſe, dit un auteur moderne, ſe montra digne » de la ſouveraineté, par la ſageſſe de ſon gouver- » nement. Elle ſuivit toujours les maximes de Pierre » le Grand ; c'étoit le génie de ce ſouverain, qui » étoit encore à la tête des affaires. Elle continua » ſa confiance aux miniſtres & aux officiers qui » avoient mérité celle de l'empereur. Elle mourut » le 17 de Mai 1727, laiſſant après elle le cœur de » ſes ſujets pénétré d'amour & de reconnoiſſance » pour ſes vertus bienfaiſantes, & rempli d'admi- » ration pour ſes qualités héroïques. On peut dire » de cette princeſſe, comme de la reine Elizabeth » d'Angleterre, que l'Europe la compte au rang » des plus grands hommes. »

CATHERINE DE BADAJOZ, ſçavante Eſpagnole du XVIe ſiécle, laquelle poſſédoit très-bien les langues, & faiſoit des vers latins, mourut en 1553, âgée de vingt-ſept ans.

CATHERINE DE LORRAINE, ducheſſe de Nevers & de Rhetelois, fille aînée de Charles de Lorraine, premier duc de Mayenne, & de Henriette de Savoye, ſa femme, fut mariée, au mois de Février 1599, à Charles de Gonzague de Clèves, duc de Nevers & de Rhetelois. Elle étoit, dit un de ſes panégyriſtes, douée & enrichie de toutes les vertus deſirables dans une grande princeſſe. Sa prudence étoit capable de gouverner non-ſeulement une famille, mais un royaume; c'eſt ce qu'elle fit voir dans la conduite de ſa vie, dans l'ordre de ſa maiſon, dans l'adminiſtration de ſes biens, & dans le maniment des grandes affaires dont elle fut chargée. Le grand nombre d'égliſes & de monaſtères, qu'elle fit bâtir ou fonda dans ſes terres, ſont encore des marques authentiques de ſa dévotion & de ſa piété. Cette illuſtre ducheſſe mourut à Paris, au mois de Mars 1618.

CATHERINE DE NOGARET de la Valette, comteſſe de Bouchage. *Voyez* NOGARET.

CATHERINE DE SOURDIS, comteſſe de Tonnerre. *Voyez* SOURDIS.

CATHERINE, impératrice de Ceylon, dans les indes orientales. Elle fut tellement chérie de ſon époux, qu'en 1612, lorſque cette princeſſe mourut, l'empereur tomba dangereuſement malade.

CAVALIER, (*Louiſe*) dame Lévêque, née à Rouen le 23 de Novembre 1703, & morte le 18 de Mai 1745, étoit fille d'un procureur au parlement de Rouen, & fut mariée à un gendarme de la garde, nommé *Lévêque*. Elle étoit d'une très-belle figure; avoit un eſprit vif & enjoué, & compoſoit également bien en proſe & en vers. On a d'elle deux poëmes; le premier intitulé *L'Auguſtin*, pièce grave; le ſecond, *Minet*, pièce comique & facétieuſe;

l'un & l'autre imprimés à Paris, avec un autre ouvrage intitulé *Le Siécle*, en 1737.

CAYLUS. (*madame de*) *Ses Souvenirs*, petit ouvrage fort ingénieux, ſont connus de réputation par tous les gens de lettres; & l'on ne ſçauroit trop regretter qu'ils n'ayent pas encore vus le jour. On y verroit quantité d'anecdotes intereſſantes, concernant la cour & le règne de Louis XIV, & des éclairciſſemens ſur quelques faits hiſtoriques, dont on n'a que des doutes ou des connoiſſances imparfaites. Madame de Caylus avoit beaucoup d'eſprit, & cela, joint à beaucoup de beauté, la rendoit une des plus aimables perſonnes de ſon tems. M. le marquis de la Fare fit pour elle ce joli madrigal:

M'abandonnant un jour à la triſteſſe,
Sans eſpérance, & même ſans deſirs,
Je regrettois les ſenſibles plaiſirs
Dont la douceur enchantoit ma jeuneſſe.
Sont-ils perdus, diſois-je, ſans retour?
Et n'es-tu pas cruel, Amour,
Toi que j'ai fait, dès mon enfance,
Le maître de mes plus beaux jours,
D'en laiſſer terminer le cours
A l'ennuyeuſe indifférence?
Alors j'apperçus dans les airs
L'enfant maître de l'univers,
Qui, plein d'une joie inhumaine,
Me dit, en ſoutiant: Tircis, ne te plains plus;
Je vais mettre fin à ta peine;
Je te promets un regard de Caylus.

CECILE, ducheſſe d'Yorck, & mere d'Edouard IV, roi d'Angleterre, morte en 1495. Jamais princeſſe n'a vu plus de gloire dans ſa maiſon, ni plus de déſaſtres. Elle vit régner quatre de ſes deſcendans, Edouard IV & Richard III, ſes deux fils; Edouard V, ſon petit-fils, & Elizabeth, femme

de Henri, ſa petite-fille. Mais elle en vit périr un pareil nombre, qui s'égorgerent les uns les autres. Edouard IV fit mourir ſon frere le duc de Clarence; Richard fit maſſacrer ſes deux neveux, fils de ſon frere Edouard, & fut tué lui-même à la bataille de Beſworth, que Henri gagna contre lui.

CENTURION. (*Vincentine Lomelin*) *Voyez* LOMELIN.

CÉO *ou* CIEL, (*ſœur Yolande de*) née à Liſbonne en 1603, religieuſe de l'ordre de S. Dominique, au couvent de la Roſe, a fait honneur au Portugal par ſes poëſies & par ſon éloquence. Dès ſa plus tendre enfance, on vit ſe développer en elle ces talens précieux; & n'étant âgée que de ſeize ans, elle fut en état de compoſer une pièce de théatre, intitulée *la Transformation por Dios*, qui fut jugée digne d'être miſe ſur le théatre de Lisbonne, en 1619, pour y être jouée en préſence de Philippe III, roi d'Eſpagne. Encouragée par le ſuccès, la ſœur Céo ſe livra toute entiere à ſon génie poëtique; & le grand nombre de pièces, qui nous reſtent de cette ſçavante, n'occupent pas moins que deux volumes *in-folio*. Elle mourut religieuſe, en 1693, âgée de quatre-vingt-dix ans.

CERCHI, (*Umiliana de*) d'une des meilleures maiſons de Florence, où elle naquit en 1219, eſt illuſtre par ſes vertus, entr'autres, par ſa patience & par ſa piété. Ayant été mariée, à l'âge de ſeize ans, à un gentilhomme Florentin, elle ne vécut pas long-tems en bonne intelligence avec ſon mari. Jamais caractères ne furent plus oppoſés. L'un étoit dur & avare; l'autre tendre & compatiſſante. La femme donnoit non-ſeulement tout ſon argent aux pauvres; elle vendoit juſqu'à ſes hardes & ſes meubles pour les ſoulager. Le mari, au contraire, ne ſongeoit qu'à théſauriſer; en ſorte que, donnant à la générosité de ſa compagne les noms odieux de diſſipation & de prodigalité, il la maltraitoit ſouvent, & la faiſoit paſſer pour une imbécille. Elle reſta

reſta veuve, après cinq ans de mariage ; & ſe mit alors ſous la conduite du révérend pere Michel Albert, de l'ordre de S. François, des mains duquel elle prit l'habit du tiers ordre ; & ne s'occupa plus que des pratiques de la plus ſublime dévotion. Elle fonda la congrégation des Terzins, dans l'égliſe de ſainte Croix de Florence. Son pere cependant, ayant trouvé pour elle pluſieurs partis avantageux, la preſſa de ſe remarier ; mais n'ayant pu l'y faire conſentir, il la dépouilla de ſa dot, & ne lui laiſſa qu'une modique penſion pour ſon entretien, & celui d'une ſervante. Elle ſupporta cette diſgrace avec patience ; s'enferma dans une tour de la maiſon, où elle paſſa le reſte de ſa vie, dans la pratique d'une oraiſon continuelle. Elle mourut, en 1246, âgée de vingt-ſept ans.

CERDA, (*Bernarde Ferreira de la*) dame Portugaiſe, étoit fille d'Ignace Ferreira, chevalier de S. Jacques, & floriſſoit au commencement du dix-ſeptieme ſiécle. Toutes les Académies d'Eſpagne & de Portugal ont retenti de ſes éloges. Outre les langues qu'elle parloit avec une facilité peu commune, elle ſçavoit la rhétorique, la philoſophie, les mathématiques, & écrivoit fort bien en proſe & en vers. On a d'elle un Recueil de Poëſies ; un volume de Comédies, &c.

CERETI *ou* CERETA, (*Laura*) née, en 1469, à Breſſe, ville d'Italie, fit des progrès ſi rapides dans les ſciences que, dès l'âge de dix-huit ans, elle ſoutint publiquement des théſes de philoſophie, & profeſſa elle-même cette ſcience pendant l'eſpace de ſept ans ; ce qui lui acquit beaucoup de réputation dans tout le pays. Peu de perſonnes, dans ſon ſiécle, ont eu autant de ſçavoir & d'érudition que cette dame ; c'eſt le témoignage que Thomaſſin rend à ſon mérite. On a un recueil de ſes Lettres, qui ſont toujours admirées.

CERTAIN (*mademoiſelle*) vivoit au milieu du dix ſeptieme ſiécle. Ses poëſies, imprimées en

1665, font voir qu'elle a joui de quelque réputation.

CERVATON, (*Anne*) dame Eſpagnole, étoit fille de la reine Germaine de Foix, femme de Ferdinand V, roi d'Aragon. Aux charmes de la figure, qui la rendoient la plus belle perſonne de la cour, Anne joignoit encore ceux de l'eſprit le plus délicat, & le mieux cultivé. Non-ſeulement elle parloit ſa langue avec toute la pureté poſſible elle s'exprimoit auſſi facilement en latin, & écrivoit de même. Tant de mérites la firent conſidérer de tout ce qu'il y avoit de grand dans cette cour brillante. Frédéric de Tolède, duc d'Albe, l'aima paſſionnément. On ne ſçait point ſi elle répondit à ſon amour.

CERVENTE, (*Claire*) dame Flamande, peut paſſer pour un modèle de patience & d'amour conjugal. Elle vivoit vers la fin du ſeizieme ſiécle. Etant encore fort jeune & très-belle, elle fut conduite à Bruges, ville de Flandres, & fut mariée à un homme de quarante ou cinquante ans, nommé *Bernard Valdaura*, qui, outre le défagrement de ſon âge, avoit encore, dit le P. Hilarion de Coſte, « une » fâcheuſe & honteuſe maladie, » dont Claire ne s'apperçut que la premiere nuit de ſes nôces. Quoique le mariage ne fût point conſommé, cette ſage dame n'eût pas même l'idée de vouloir dégager ſa promeſſe & ſa foi; mais le regardant comme ſon légitime époux, elle commença de l'aimer & de le chérir comme tel.

Peu de tems après, il fut attaqué d'une grande maladie, que les médecins jugerent non-ſeulement incurable, mais contagieuſe; en conſéquence, ils furent les premiers à abandonner le malade, & conſeillerent fort à ſa femme & à ſa belle-mere, d'en faire autant. Ces généreuſes dames, mépriſant de pareils avis, aimerent mieux riſquer leur vie & leur ſanté pour conſerver ou du moins prolonger les jours d'un malheureux, dont tout le monde évitoit l'approche, & s'enfermerent avec lui durant ſix ſe-

maines, ſans ſe coucher & ſans ſe deshabiller. Elles le ſervoient; le panſoient avec courage; & leurs ſoins furent ſi heureux, que, pour cette fois, elles le tirerent du dernier danger. Il retomba peu de tems après, & demeura dans cet état l'eſpace de ſept ans. Une affreuſe pourriture exhaloit de ſon corps une odeur inſupportable. Claire ne témoignoit aucun dégoût, & préparoit elle-même tous les remèdes. Pour ſuffire aux dépenſes d'une maladie auſſi grave, elle alla juſqu'à vendre ou engager ſes habits, & ce qu'elle avoit de plus précieux; enfin, lorſque Bernard mourut, elle fit voir la plus vive douleur, & les regrets les plus ſenſibles. Avouons que, pour un héroïſme de cette nature, il falloit que Claire eût non-ſeulement beaucoup d'honneur & de vertu, mais encore un grand fonds de religion & de patience.

CESONIE *ou* MILONIA CESONIA étoit fille d'Orphetus, & de Veſtilia, qui en étoit accouchée à huit mois. Elle étoit mariée, & même avoit trois filles, lorſque l'empereur Caïus Caligula la prit pour ſa femme, l'an 39 de J. C. après avoir répudié Lollie Pauline. « Elle n'avoit, dit M. de Serviez, » ni la beauté ni la ſageſſe des autres femmes de » Caïus. Cependant ce fut celle qui fixa le cœur de » ce prince, & à laquelle il s'attacha conſtamment. » Il ne pouvoit pas faire un choix plus digne de » lui, ni aſſocier à ſes crimes une perſonne qui » entrât mieux qu'elle dans ſon humeur. Elle étoit » effrontée, hardie & altiere au dernier point. Sa » lubricité & ſa cruauté alloient de pair avec celle » de Caïus; & elle ne contribua pas peu à ces ſan- » glantes exécutions, qui remplirent Rome de ſang » & de larmes, ſous le règne de ce prince....., » Comme on ſçavoit que Caligula n'aimoit que par » caprice, & que ſon amour finiſſoit auſſi bruſque- » ment qu'il naiſſoit, on ne douta point que ſon » inclination pour Céſonie ne fît place à quelque » autre paſſion, & que ce prince ne ſe défit d'elle

» comme de ſes autres femmes. Mais il lui fut tou-
» jours attaché, & cet amour conſtant fit juger
» qu'elle lui avoit donné quelque philtre amoureux. »

Elle fut tuée par Julius Lupus, auprès du corps de Caligula, qu'on venoit d'aſſaſſiner l'an 41 de J. C. Elle préſenta la gorge nue aux conjurés avec une conſtance admirable. Sa fille, Julie Druſille, qui n'étoit encore qu'un enfant, fut auſſi maſſacrée auprès d'elle.

CETHURA, ſeconde femme d'Abraham, que les Rabbins croient fauſſement être la même qu'Agar.

CEZELLI, (*Conſtance de*) d'une ancienne maiſon de Montpellier, femme de M. de Barri de Saint-Aunez, eſt une des plus célèbres héroïnes dont l'Hiſtoire de France faſſe mention. « En 1590, dit M. de
» Saint-Foix dans ſes Eſſais hiſtoriques, le parti de
» la Ligue, en Languedoc, demanda des troupes
» au roi d'Eſpagne. Sur la nouvelle de leur dé-
» barquement, Barri de S. Aunez, gouverneur pour
» Henri IV à Leucate, en partit pour aller com-
» muniquer un projet au duc de Montmorenci,
» commandant dans cette province. Il fut pris en
» chemin par les Ligueurs, qui marcherent auſſi-
» tôt, avec les Eſpagnols, vers Leucate, perſua-
» dés qu'ayant le gouverneur entre leurs mains, cette
» place ouvriroit tout de ſuite ſes portes, ou du
» moins ne tiendroit pas long-tems; mais Conſ-
» tance de Cezelli, ſa femme, après avoir aſſem-
» blé la garniſon & les habitans, & leur avoir re-
» preſenté leur devoir & leur honneur, ſe mit ſi
» fièrement à leur tête, une pique à la main, qu'elle
» inſpira du courage aux plus foibles. Les aſſié-
» geans furent repouſſés par-tout où ils ſe préſen-
» terent. Déſeſpérés de leur honte, & du monde
» qu'ils avoient perdu, ils envoyerent dire à cette
» vaillante femme, que, ſi elle continuoit à ſe dé-
» fendre, ils alloient faire pendre ſon mari. J'ai
» des biens conſidérables, répondit-elle, les lar-
» mes aux yeux; je les ai offerts & je les offre

» encore pour ſa rancon ; mais je ne racheterai » point, par une lâcheté, une vie qu'il me repro- » cheroit, & dont il auroit honte de jouir ; je ne » le deshonorerai point par une trahiſon envers ma » patrie & mon roi. Les aſſiégeans, après avoir » tenté une nouvelle attaque, qui ne leur réuſſit » pas mieux que les autres, firent mourir Barri, » & leverent le ſiége. La garniſon voulut uſer de » repréſailles ſur le ſeigneur de Loupian, qui étoit » du parti de la Ligne, & qui avoit été fait pri- » ſonnier ; notre héroïne s'y oppoſa. Henri IV » lui envoya le brevet de gouvernante de Leucate, » avec la ſurvivance pour ſon fils. »

CHABOT, (*Jeanne*) abbeſſe du Paraclet, fondé par Abelard, morte le 25 de Juin 1593, profeſſa hautement la religion proteſtante, « ſans néanmoins » ſe marier, dit le P. Maimbourg cité par Baile, ni » quitter ſon habit de religieuſe, qu'elle retint tou- » jours, quoiqu'on l'eût chaſſée de ſon abbaye. »

CHAMPAGNE. (*Adélaïde de*) *Voyez* ALIX DE CHAMPAGNE.

CHAMPS DIVERS. (*Odette de*) *Voyez* ODETTE DE CHAMPS DIVERS.

CHANCE, (*mademoiſelle de*) fille d'eſprit, contemporaine de mademoiſelle Certain, eſt connue par ſon talent à remplir des bouts rimés, par des vers en l'honneur de M. le duc de S. Aignan, & par une piéce en vers, intitulée *Requête du Secrétaire des Dames, préſentée à meſſieurs de l'Académie Royale d'Arles.*

CHANG-CHI, reine de Corée, royaume tributaire de la Chine. De la condition de concubine, elle fut élevée ſur le trône ; mais ſon ambition l'en fit décheoir peu de tems après. Le roi, voyant qu'elle mettoit le trouble & la diviſion dans ſa famille, fit demander, en 1694, à l'empereur de la Chine, Kang-Hi, la permiſſion de faire rentrer Chang-Chi dans ſon premier état, & de rétablir la reine Minchi, qu'il avoit forcée de céder ſa place à ſa rivale.

CHANTAL. (*Jeanne-Françoiſe Fremiot, baronne de*) *Voyez* FREMIOT.

CHARCE, (*mademoiſelle de la*) fille de madame la marquiſe de la Charce, & ſœur aînée de mademoiſelle d'Alerac, cultiva, comme cette derniere, les belles lettres avec ſuccès, & fut, par ſes talens pour la poëſie, un des ornemens de ſon ſiécle.

CHARLOTTE DE SAVOYE, reine de France, ſeconde femme de Louis XI, étoit fille de Louis, duc de Savoye, & d'Anne de Chypre. Voici comme Brantome parle de cette princeſſe : « Il (Louis XI) » eut pourtant très-bonne opinion de ſa femme, » qui étoit ſage & vertueuſe : auſſi la lui falloit-il » telle ; car étant ombrageux & ſoupçonneux prince, » s'il en fut un, il lui eût bientôt fait paſſer le pas » des autres ; & quand il mourut, il commanda » à ſon fils d'aimer & honorer fort ſa mere, mais » non de ſe gouverner par elle ; non qu'elle ne » fût fort ſage & chaſte, dit Louis, mais parce qu'elle » étoit plus Bourguignone que Françoiſe : auſſi » ne l'aima-t-il jamais que pour en avoir lignée ; » & quand il en eut, il n'en faiſoit guère de cas. » Il la tenoit au château d'Amboiſe, comme une » ſimple dame, portant fort petit état, & étant fort » mal habillée, comme une ſimple demoiſelle, & » la laiſſoit là, avec petite cour, à faire ſes prières, » & lui s'alloit promener & donner du bon tems. »

CHARLOTTE DE BOURBON, reine de Chypre, l'une des plus belles & des plus ſages princeſſes de ſon tems, étoit fille de Jean de Bourbon I, comte de la Marche, & fut mariée, en 1489, à Jean II du nom, roi de Chypre, dont elle eut Jean III, pere de la ſuivante.

CHARLOTTE, reine de Chypre, princeſſe illuſtre par ſa grande piété, épouſa d'abord Jean de Portugal, duc de Coimbre, puis, après la mort de ce prince, en 1457, Louis, duc de Savoye, comte de Genève, ſecond fils de Louis, duc de Savoye. Jean III étant mort ſur ces entrefaites,

Charlotte, ſa fille, fut couronnée à Nicoſie, reine des trois royaumes de Chypre, de Jéruſalem, & d'Arménie. De retour de l'égliſe, où s'étoit faite cette cérémonie, la haquenée, qui portoit la princeſſe, s'étant cabrée, la couronne lui tomba de deſſus la tête; ce qui fut regardé comme un mauvais augure. En effet, Jacques, bâtard du roi Jean III, à qui ce prince avoit fait embraſſer l'état eccléſiaſtique, prit les armes contre elle; &, par le ſecours du Soudan d'Egypte, il la chaſſa du royaume. Charlotte tenta vainement d'y rentrer. En ayant perdu toute eſpérance, elle ſe retira en Savoye, & puis à Rome, où elle ſe livra toute entière aux ſaints exercices de la piété. Ce fut dans cette derniere ville qu'elle fit donation du royaume de Chypre à Charles, duc de Savoye, ſon neveu, en préſence du pape & de pluſieurs cardinaux. Elle mourut à Rome de paralyſie, en 1487.

CHARLOTTE DE BOURBON, comteſſe de Nevers, d'Eu, & de Rhetel, dont la vertu n'a pas été ſeulement connue des François, mais encore des étrangers, étoit fille de Jean de Bourbon, comte de Vendôme, & d'Iſabelle de Beauveau, ſa femme. Lorſqu'elle fut en âge d'être mariée, Charles VIII lui fit épouſer, au mois de Février 1489, Engilbert de Clèves, comte de Nevers, l'un des plus braves ſeigneurs de la cour de France. Elle en eut ſept enfans, dont quatre moururent fort jeunes; les autres furent élevés à la piété par les ſoins & ſous les yeux de leur digne mere, demeurée veuve en 1506: s'étant retirée dans ſes terres, & s'y livrant toute entière à la méditation, elle y prit tellement le goût de la ſolitude, qu'après avoir mis ordre à ſes affaires, elle embraſſa la vie religieuſe de l'abbaye de Malnouë, d'où elle alla demeurer en celle de Fontevrault, où Renée de Bourbon, ſa ſœur, étoit abbeſſe. Joſeph Betuſſi, Italien, dans l'éloge qu'il a fait de cette comteſſe, dit que la modeſtie, la douceur, la candeur, la bonté, la charité & l'humilité ont

orné & embelli ſon ame. Elle ſoulagea l'indigence, conſola les affligés, ſecourut les malades, & ne fut ſévere & rigoureuſe que pour elle-même. On aſſure qu'elle exerça ſur ſon corps foible & délicat de pieuſes cruautés, qui la conduiſirent au tombeau, le jour de S. Martin, l'an 1520.

CHARLOTTE D'ALBRET, ducheſſe de Valentinois. *Voyez* VALENTINOIS. (*Charlotte d'Albret, ducheſſe de*)

CHARLOTTE-MARGUERITE DE MONTMORENCI. *Voyez* MONTMORENCI.

CHARLOTTE DES ESSARTS. *Voyez* ESSARTS.

CHARTRI, (*Colombe*) femme d'un tailleur d'habits de la ville de Sens en Champagne, ſous Henri III, ſe trouva groſſe, après vingt ans de mariage, & reſſentit des douleurs violentes comme pour accoucher. On fit d'inutiles efforts pour la délivrer; & ſes douleurs continuerent pendant trois ans, au bout deſquels, à l'enflure près, il ne lui reſta rien de ſa groſſeſſe. Elle vécut encore vingt-quatre ans dans cet état; & lorſqu'elle fut morte, on trouva dans ſon corps une petite fille pétrifiée; ce qui exerça long-tems l'eſprit des médecins.

CHATEAUBRIANT. (*Françoiſe de Foix, comteſſe de*) S'il eſt dangereux d'éclairer les jeunes perſonnes ſur les travers du monde, il l'eſt ſouvent davantage de leur laiſſer tout ignorer. Françoiſe, fille de Jean de Foix, née vers l'an 1495, fut recherchée en mariage, dès l'âge de douze ans, par le comte de Châteaubriant, de la maiſon de Laval. Ses charmes furent toute ſa dot, & elle fut conſidérable. Ses parens, enchantés de la marier à ce prix, ne lui parloient que du bonheur d'une femme qui épouſe un homme riche. La jeune victime ſe crut heureuſe, parce qu'on lui dit qu'elle devoit l'être. Dédommagée du ſacrifice de ſes petites inclinations, par le brillant appareil d'une maiſon, & les premieres careſſes d'un époux, Françoiſe ne regrettoit point ſa liberté. Le comte, qui

connoiſſoit tout le prix d'un cœur novice, courut ſe renfermer dans ſa terre, réſolu de ne jamais expoſer ce tréſor au grand jour. Mais le bonheur eſt imparfait, quand il ne fait point de jaloux. Le comte ſe hazarda d'en parler à quelques-uns de ſes amis. Leur curioſité, en augmentant à ſes yeux les charmes de ſon épouſe, lui fit reconnoître ſon imprudence. Il cacha la comteſſe avec plus de ſoin; & de crainte qu'on ne le crût capable de préjugé, c'eſt-à-dire d'amour pour ſa femme, il parut à la cour, avec l'air contraint d'un mari qui ne veut pas qu'on l'appelle jaloux. Comme alors ce n'étoit point la coutume que les femmes ſuiviſſent leurs maris à la cour, la comteſſe reſta ſeule & iſolée dans ſa terre, perſuadée que l'abſence d'un époux doit bannir toute compagnie; mais bientôt, dans le ſein des plaiſirs, elle oubliera juſqu'au nom de ſon époux.

En 1515, François I monta ſur le trône. Ce prince auſſi galant que guerrier, voulut attirer les dames à la cour; « car, diſoit-il, une cour ſans » femmes eſt un printems ſans roſes. » Auſſi-tôt on vit les courtiſans dreſſer un état des beautés de la France; chacun vantoit ſon héroïne: tous ſe réunirent en faveur de la comteſſe de Châteaubriant. Le roi voulut la voir. Le comte déſeſpéré, dit beaucoup de choſes au déſavantage de ſa femme, entr'autres, que c'étoit une belle figure ſans eſprit; une vraie ſtatue de marbre, qui n'aimoit que la ſolitude & fuyoit le monde. Le roi ne le crut pas ſur ſa parole. Eh! comment croire un mari! Les courtiſans allerent plus loin; & démêlant aiſément le motif de ce diſcours, ils l'accablerent de railleries. On lui prouva qu'il étoit obligé de faire venir ſa femme à la cour; qu'il y alloit de ſon honneur. » Je conſens qu'elle y paroiſſe, diſoit le pauvre mari, » avec l'air le plus indifférent qu'il lui étoit poſſible, » ſi je peux venir à bout de l'y déterminer. » Sur le champ il prit la poſte. Arrivé chez lui, il recommanda à ſa femme de ne point venir, quelque choſe

qu'on lui mandât, & de ne pas s'en rapporter même à ce qu'il lui écriroit, à moins qu'il ne donnât un certain ſignal, dont il la fit convenir. Toutes ces précautions ouvrirent les yeux de ſa jeune épouſe, & piquerent ſa curioſité. Les femmes de tout tems ont été paſſionnées pour ce qui leur eſt défendu. La comteſſe deſira de voir la cour, pays juſqu'alors inconnu pour elle; & ſon mari, par ſon imprudence, lui donna lieu de ſatisfaire ce deſir. De retour à la cour, il diſſimula ſi bien, qu'on commençoit à le croire indifférent. La comteſſe alloit paſſer pour une ſotte femme, lorſqu'il s'aviſa de dire à ſon valet de chambre, en lui montrant une bague, qu'elle avoit autant de pouvoir que celle des fées, & que s'il vouloit s'en ſervir, ſa femme paroîtroit à l'inſtant devant lui. Le domeſtique adroit devina l'énigme, & entrevit auſſi-tôt la route de la fortune. Il découvrit le ſecret à quelques courtiſans; prit la bague de ſon maître; en fit faire une ſemblable, qu'il lui remit dans ſa poche, & ſaiſit le tems où le comte écrivoit à ſa femme, pour inſérer la véritable dans la lettre. Cette lettre étoit encore une ſupercherie. On avoit obtenu du mari, qu'il l'écriroit pour inviter ſa femme à une fête. Au ſignal convenu, la comteſſe paroit à la cour. Le comte, ſurpris de cette trahiſon, & prévoyant les railleries qui alloient pleuvoir ſur ſa tête, ſort bruſquement de la cour, ſans rien dire à la comteſſe, & ſe retire en Bretagne. Sa femme, avec les meilleures volontés du monde pour lui, ne put entendre ſans émotion les éloges qui retentiſſoient autour d'elle. François I lui fit la cour. Cet hommage fit évanouir en un inſtant les idées de vertu, dont on lui avoit fait un devoir; & l'ambition, de concert avec l'amour, acheva ſa défaite. Cependant le comte étoit au déſeſpoir: pour le conſoler, on lui fit voir que lui-même l'avoit miſe dans la néceſſité de manquer à la foi promiſe, en l'abandonnant. « Mon cœur, lui écrivoit-elle, » n'eſt pas ſi rempli que vous ne puiſſiez toujours y

» conſerver une place. » On lui offrit les premiers emplois, qu'il rejetta. Odet de Lautrec, & Leſcun, freres de la comteſſe, eurent moins de délicateſſe, & plus de crédit. Tous les deux furent maréchaux de France, & s'attirerent beaucoup d'ennemis; mais la beauté de leur ſœur fit pardonner à Lautrec la perte du Milanès, dont il étoit en partie la cauſe. Pour réparer cette faute, François I, en 1525, repaſſa les Monts, & fut fait priſonnier à la bataille de Pavie. Cette diſgrace expoſa la comteſſe à toute la haine de Louiſe de Savoye, mere du roi, ennemie déclarée des favorites. Françoiſe, dégoûtée de la cour, par les chagrins qu'elle eſſuyoit, & par l'humeur inconſtante qu'elle connoiſſoit à ſon amant, ſe réconcilia avec ſon mari. Le comte, qui nouriſſoit depuis long-tems l'eſpoir de ſe venger, parut oublier ſon reſſentiment, pour mieux aſſurer ſa vengeance. Mais à peine fut elle en ſon pouvoir, qu'il la fit enfermer dans une chambre du château, & ne lui donna pour compagnie que ſa fille âgée de ſept à huit ans. Cette chambre étoit tendue de noir, pour préſenter ſans ceſſe à ſes yeux l'image effrayante de la mort. La petite fille mourut au bout de ſix mois. Ce fut alors que le comte, ne ſe voyant arrêté par aucun obſtacle, conſomma le crime qu'il méditoit depuis long-tems. Il entra dans la chambre de ſa femme, avec ſix hommes & deux chirurgiens, qui la ſaignerent des quatre membres. Le cruel époux voyoit couler ce ſang avec plaiſir, ſans être touché des larmes & de la beauté de ſa victime. Lorſqu'elle fut expirée, il ſongea à ſe dérober à la vengeance du roi, & ſortit de la France. Mais lorſqu'une nouvelle paſſion eut effacé dans l'eſprit de François I le ſouvenir de la comteſſe, le comte revint à la cour, en faiſant donation au connétable de Montmorenci de la terre de Châteaubriant: la beauté du préſent fit oublier entièrement l'horreur du crime.

Le P. Daniel prétend que les circonſtances de

cette mort ſont abſolument fauſſes, & que la comteſſe mourut tranquillement dans ſon château, en 1537; d'autre part, Varillas aſſure qu'il n'a donné cette relation que ſur la foi d'un Mémoire tiré des archives de Châteaubriant, par le préſident Ferrand. Voici ce que dit Châlon dans ſon Hiſtoire de France : « La priſon du roi fut funeſte à la com-» teſſe de Châteaubriant. Son mari prit ce tems-là » pour lui faire ſentir les effets de ſa jalouſie & de » ſa vengeance; il la fit mourir, en lui faiſant ou-» vrir ſes veines. »

Quoi qu'il en ſoit, madame la comteſſe de Châteaubriant fut une des plus belles femmes de ſon tems. Elle mourut en 1537, & fut enterrée dans l'égliſe des Mathurins de Châteaubriant, où l'on voit encore ſon effigie en marbre, avec cette épitaphe.

FF. PEU DE TELLES *FF.*

Sous ce tombeau gît Françoiſe de Foix,
De qui tout bien chacun ſouloit en dire
Et le diſant, onc une ſeule voix
Ne s'avança d'y vouloir contredire.

De grand' beauté, de grace qui attire
De bon ſçavoir, d'intelligence prompte,
De biens, d'honneur, & mieux que ne raconte,
Dieu éternel richement l'étoffa.

O viateur, pour t'abréger le conte,
Cy gît un rien, là où tout triompha.

PROU DE MOINS — POINT DE PLUS

FF. *FF.*

Décéda le 16 d'Octobre, l'an 1537.

CHÂTELET, (*Gabrielle-Emilie de Breteuil, marquiſe du*) l'honneur de ſon ſexe & de notre ſiécle, naquit en 1706. " Dès ſa tendre jeuneſſe, dit » un auteur moderne, elle nourrit ſon eſprit de la

» lecture des bons auteurs en plus d'une langue. » Le Taſſe & Milton lui étoient auſſi familiers que » Virgile : les charmes de la poëſie la pénétroient, » & jamais oreille ne fut plus ſenſible à l'harmonie. » Elle ſçavoit par cœur les meilleurs vers, & ne » pouvoit ſouffrir les médiocres. Elle étoit née » avec une éloquence ſingulière, & bien éloignée » de celle qui ne conſiſte qu'à montrer de l'eſ- » prit. Le mot propre, la préciſion, la juſteſſe » étoient le caractere de la ſienne ; & elle eut plu- » tôt écrit avec le poids & la ſolidité de Paſcal » & de Nicole, qu'avec les agrémens de madame de » Sévigné. La trempe vigoureuſe de ſon eſprit lui » donna un attrait pour les ſciences abſtraites, & » elle ſe livra toute entière à l'étude des mathé- » matiques. Du fruit de ſon travail, on vit d'abord » éclorre une explication de la philoſophie de Leib- » nitz, ſous le titre d'*Inſtitutions de Phyſique*, » *in*-8°, & adreſſées à ſon fils. Le Diſcours pré- » liminaire, qui y eſt en tête, eſt un chef-d'œuvre » de raiſon & d'éloquence. Dans le reſte du livre, » elle rend les imaginations de Leibnitz intelligibles, » ce qui n'eſt certainement pas peu de choſe ; mais » après en avoir rendu compte, elle fait com- » prendre qu'elle ne goûte point ſon ſyſtême des » monades & de l'harmonie préétablie. Elle ſe con- » tente de le regarder comme ingénieux, & d'en » faire le même cas que des trois élémens de Deſ- » cartes. Dans la ſuite, elle donna un *Traité de* » *la nature du feu*, in-8°.

» Ce qui étoit beaucoup & bien extraordinaire » pour une femme, je veux dire de ſçavoir la » géométrie ordinaire, ne fut pas aſſez pour elle. » Elle entra dans la carriere que Newton avoit » ouverte, & poſſéda ſi bien ce que ce grand » homme avoit enſeigné, qu'elle vint à bout de » le traduire & de l'éclaircir par un Commentaire ; » ce qui forme deux volumes *in*-4°. Il faut remar- » quer que le livre de Newton eſt en latin, & que

» rien n'eſt plus difficile que de lire des choſes abſtrai-
» tes dans une langue étrangere. Auſſi regarde-t-on
» cet ouvrage comme le chef-d'œuvre de madame
» du Châtelet, & la preuve de la force de ſon
» eſprit. Il a pour titre : *Principes mathématiques*
» *de la Philoſophie naturelle* ; & il eſt connu ſous
» le nom de *la Phyſique de Newton*. Mais il faut
» dire en même tems, que cet ouvrage, en lui coû-
» tant un travail infini, & de longues veilles, uſa ſon
» tempérament, & la mit au tombeau..... Elle
» mourut, en 1749, à l'âge de quarante-trois ans. »

CHATTE. (*madame de la*) *Voyez* VILLEDIEU.

CHÂTILLON, (*Marie de*) reine de Naples & de Sicile. *Voyez* MARIE DE CHÂTILLON.

CHÂTILLON, (*Jeanne de*) comteſſe de Blois. *Voyez* JEANNE DE CHÂTILLON.

CHELIDONIS, maîtreſſe de Verrès, ce préteur ou magiſtrat Romain, dont Cicéron rapporte au long les brigandages. Elle dut être femme de mérite, ſi l'on en juge par le goût qu'avoit Verrès pour les belles choſes. Elle eut du moins beaucoup de pouvoir ſur ſon eſprit ; enſorte que ceux qui vouloient obtenir quelque grace du préteur, étoient obligés de faire leur cour à ſa maîtreſſe. « Le beau-
» pere, l'oncle, & l'un des tuteurs d'un pupille,
» le voyant menacé d'un grand procès, s'adreſſe-
» rent à Marcus Marcellus, autre tuteur du jeune
» garçon. Marcellus alla prier Verrès de protéger
» l'innocence du pupille, & n'obtint aucune pro-
» meſſe. Ce fut alors que, toute autre porte étant
» fermée, on recourut à Chelidonis. On la trouva
» toute environnée de plaideurs ; & il fallut, avant
» que d'avoir audience, la laiſſer expédier bien des
» gens. Enfin on eut ſon tour ; on lui expoſa l'af-
» faire ; on lui demanda ſes bons offices, & on
» lui promit de l'argent. Elle leur répondit en cour-
» tiſane : Je vous ſervirai de tout mon cœur ; je lui
» en parlerai de la bonne ſorte. Mais, le lendemain,
» elle déclara qu'elle n'avoit pu le fléchir, & qu'il

» attendoit de ce procès une groſſe ſomme.....
» Les avocats conſultans n'avoient rien à faire ;
» on n'alloit plus chez eux ; on n'alloit que chez
» Chelidonis : c'étoit elle qui régloit les jugemens ;
» le préteur caſſoit ſes ſentences, & en prononçoit
» de toutes contraires les unes aux autres, ſelon
» qu'elle le lui ſuggéroit. Cicéron décrit cela extrê-
» mement bien. » Ce paſſage, tiré de Bayle, n'apprend rien ſans doute de bien ſurprenant au lecteur ; mais ce qui doit le paroître, & ce qui l'eſt en effet, c'eſt que Chelidonis inſtitua, par ſon teſtament, Verrès ſon héritier.

CHELONIDE, Lacédémonienne, femme d'Acrotate. *Voyez* LACÉDÉMONIENNES.

CHELONIS, fille de Léonidas, roi de Lacédémone, & femme de Cléombrote, auſſi roi de Lacédémone, vers l'an 484 avant J. C. ſe trouva, dit Bayle, dans un embarras fort délicat, dont elle ſe tira, non pas en habile femme, mais en héroïne de Roman. Une faction ſi redoutable s'éleva dans Lacédémone contre Léonidas, en faveur de Cléombrote, que le premier fut contraint de ſe refugier dans un aſyle, & que le dernier fut élevé ſur le trône. Chelonis, bien loin de prendre part à la fortune de ſon mari, ſe retira dans le même temple que ſon pere. Quelque tems après, on permit à Léonidas de ſe retirer à Tégée. Chelonis y fut avec lui la compagne inſéparable de ſa mauvaiſe fortune. A ſon tour, Cléombrote eut beſoin de la franchiſe d'un temple. Léonidas fut rappellé, & remonta ſur le trône. Alors Chelonis quitta ſon pere, & alla trouver ſon mari. Ce fut un ſpectacle très-digne d'admiration, que de la voir intercéder pour ſon mari auprès de ſon pere, très-réſolue de partager avec celui-là l'état de la diſgrace, quoiqu'elle n'eût point participé à ſon bonheur, & de ne point partager avec ſon pere l'état de proſpérité, quoi qu'elle eût pris part à ſon infortune. Léonidas vint trouver à main armée ſon gendre,

dans l'aſyle où il ſe tenoit, & lui reprocha avec toute l'aigreur imaginable les injures qu'il en avoit reçues, la perte du trône, l'exil & ce qui s'enſuit. Cléombrote n'avoit rien à répondre. Sa femme parla pour lui, & le fit d'une manière ſi forte & ſi touchante, en proteſtant même qu'elle mourroit avec ſon mari, en cas que ſes larmes & ſes prières fuſſent inutiles, qu'elle lui ſauva la vie, & lui obtint la liberté de ſe retirer où il voudroit. Entr'autres choſes, elle repréſenta à ſon pere, qu'il faiſoit l'apologie de ſon gendre, & qu'elle avoit fait, par ſa conduite, un manifeſte contre ſon mari. « Si mon » mari, diſoit elle, avoit eu quelques raiſons ſpé» cieuſes de vous ôter la couronne, je les réfutois; » je portois témoignage contre lui, en le quittant » pour vous ſuivre; mais ſi vous le faites mourir, » ne montrerez-vous pas qu'il a été excuſable? » N'apprendrez-vous pas au monde, qu'un royaume » eſt quelque choſe de ſi grand & de ſi digne de » nos vœux, que l'on doit, pour ſe l'aſſurer, ré» pandre le ſang de ſon gendre, & ne tenir aucun » compte de la vie de ſes propres enfans? » Après que Léonidas lui eut accordé la vie & la liberté de Cléombrote, il la pria tendrement de demeurer avec lui; mais elle s'en excuſa; & donnant à tenir à ſon mari l'un de ſes enfans, pendant qu'elle tenoit l'autre, elle alla faire ſes prières auprès de l'autel; après quoi, elle partit avec ſon mari pour le lieu de leur exil.

CHEMERAUT, (*Madeleine de*) native de Poitou, & parente de la ſçavante Catherine des Roches, ſe fit connoître, dans le ſeizieme ſiécle, par pluſieurs petits ouvrages en vers & en proſe. Ses Sonnets ſur-tout furent eſtimés.

CHERESTRATE, mere du philoſophe Epicure.

CHERON, (*Elizabeth-Sophie*) naquit à Paris le 3 Octobre 1648, de Henri Cheron, ſon pere, peintre & Calviniſte, qui n'eut pas moins de ſoin de lui apprendre ſes opinions, que de l'inſtruire

dans

dans ſon art. Elle excella bientôt dans le deſſein, & dans toutes les autres parties qui forment les grands peintres ; mais ſi ſes progrès dans la peinture cauſèrent de la joie à ce zélé partiſan de Calvin, il eut, d'un autre côté, la douleur de voir ſa fille abandonner les idées de ce novateur, pour embraſſer la religion Catholique. Elle ſe maria, depuis ſa converſion, avec M. le Hay, ingénieur du roi. Elle ne réuſſit pas ſeulement à peindre des portraits ; mais elle entendoit fort bien la figure ; & l'on a des tableaux de ſa compoſition, dont les gens de goût font beaucoup de cas. M. le Brun lui procura un honneur ſingulier, en la faiſant aſſocier à l'académie royale de peinture & de ſculpture. Elle ſçavoit auſſi fort bien la muſique, poſſédoit les langues ſçavantes, & avoit beaucoup de talent pour la poëſie. Les traductions qu'elle a données, en 1693, de quelques Pſeaumes & Cantiques en vers, ſur le texte hébreu, ſont aſſez eſtimées. Elle a laiſſé beaucoup d'autres poëſies qui n'ont pas été imprimées. L'académie des *Ricovrati* de Padoue l'avoit honorée du titre d'Académicienne, en 1699. Elle mourut à Paris, le 3 de Septembre 1711, âgée de ſoixante-trois ans.

CHÉTARDIE, (*Françoiſe Trotti de la*) abbeſſe d'Eſſey, bourg de France en Normandie, ſe rendit recommandable par ſon eſprit, par ſes talens, & par ſon éminente vertu. Elle eut l'avantage d'être bénie, en 1684, par le grand Boſſuet, évêque de Meaux, qui avoit pour elle une eſtime particulière. Le ſaint abbé, réformateur de la Trappe, lui accorda auſſi la ſienne, & entretenoit avec elle un commerce de lettres. Madame la ducheſſe de Guiſe, qui, lorſqu'elle n'étoit point à la cour, réſidoit à Alençon, la venoit voir ſouvent, & ne ceſſoit de l'admirer. Enfin, M. le comte du Maine étoit ſi édifié de ſes converſations, que lorſqu'il ne voulut plus s'occuper que de ſon ſalut, il paſſa une partie de ſes dernieres années dans le pays, uniquement

pour en pouvoir profiter. Françoiſe de la Chétardie mourut dans les ſentimens de la piété la plus tendre, en 1687, âgée de cinquante-huit ans, laiſſant après elle des regrets proportionnés aux précieux dons qu'elle avoit reçus du ciel.

CHEVRI, (*madame de*) religieuſe de S. Pierre de Lyon, fille de M. de Chevri, préſident à la chambre des comptes à Paris, s'eſt fait quelque réputation à la fin du ſiécle dernier, par un talent héréditaire pour la poëſie. On trouve dans la *Nouvelle Pandore*, un poëme de ſa façon, adreſſé au roi Louis XIV, *ſur ce qu'on ne peut lui donner de nom qui réponde à ſa grandeur.*

CHINOISES. (*les*) Nous ne craignons point de les mettre au rang des femmes courageuſes, bien qu'elles ne ſoient, comme ailleurs, que de triſtes victimes de l'uſage. On ſçait que, de tous les agrémens, celui qu'elles eſtiment le plus, eſt la petiteſſe de leurs pieds. Pour leur procurer cet agrément, on a grand ſoin, dès qu'elles ſont nées, de leur lier ſi étroitement les pieds, qu'ils ne peuvent plus croître, & que les jambes en deviennent enflées & groſſes du haut en bas. Auſſi ſe reſſentent-elles toute leur vie de cette gêne : leur démarche eſt lente, mal aſſurée, & l'on peut dire qu'elles ſe traînent plutôt qu'elles ne marchent. Elles n'appuient que ſur le talon, leurs ſouliers étant faits de façon que la ſemelle ne porte jamais à terre : on diroit qu'elles marchent ſur des échaſſes ; ce qui n'eſt pas moins incommode pour elles, que déſagréable aux yeux des Européens. Cependant telle eſt la force de l'uſage, que non-ſeulement elles ſouffrent volontiers cette incommodité ; mais encore qu'elles l'augmentent, & ſe rendent les pieds les plus petits qu'il leur eſt poſſible, pour avoir le plaiſir de les montrer, quand elles marchent, au petit nombre de domeſtiques & de perſonnes qui entrent dans leurs appartemens ; car il eſt très-rare qu'elles ſortent, & il n'y a guères que les femmes

qui les ſervent, qui les voient. Leurs appartemens ſont d'ordinaire dans l'endroit le plus retiré de la maiſon ; néanmoins la vanité, naturelle à leur ſexe, les porte à paſſer pluſieurs heures le matin à ſe parer & à s'ajuſter.

CHIO, (*femmes de l'iſle de*) aujourd'hui Scio, dans l'Archipel. Au rapport de Plutarque, elles ſe ſignalerent dans deux occaſions différentes. Leurs maris, pour obéir aux ordres de l'oracle, étoient allés peupler la ville de Leuconie, dépendante de Chio ; quelque tems après, ſe trouvant vivement preſſés par les Erithréens leurs ennemis, ils avoient promis, par compoſition, de ſortir de la ville, & de n'emporter avec eux qu'une robe & une ſaie, (eſpece de caſaque ou ſurtout militaire.) Les femmes, indignées de cette honteuſe capitulation, engagerent leurs maris à prendre les armes, & à dire aux ennemis, pour éluder les articles de compoſition, que, pour tout homme de cœur, la javeline étoit la robe, & le bouclier la ſaie. Cet avis ſauva aux habitans de Chio l'honneur & la vie ; car les Erithréens, qui ne les avoient forcés de mettre bas les armes, qu'afin de les terraſſer plus aiſément, les laiſſerent ſortir les armes à la main, ſans oſer leur faire aucune violence.

Ce que les femmes du même pays firent, du tems que Philippe, fils de Démétrius, tenoit leur ville aſſiégée, eſt encore plus généreux. Ce prince, par une politique lâche & honteuſe, avoit fait ſolliciter les eſclaves de Chio de ſe révolter contre leurs maîtres, leur promettant la liberté, & s'engageant de leur donner en mariage leurs propres maîtreſſes. Les femmes, animées d'une juſte colere, au récit de cette lâcheté, prirent les armes; monterent ſur les remparts, & firent ſi bien qu'elles obligerent Philippe à lever le ſiége, ſans qu'un ſeul eſclave eût oſé ſe déclarer pour lui.

La ſageſſe & la vertu des femmes de Chio ne ſont pas moins recommandables que leur courage,

puiſque Plutarque rapporte que l'adultere & les mauvais commerces ont été de tout tems inconnus dans cette iſle. On peut encore ajoûter que, depuis cet écrivain, elles n'ont pas dégénéré.

CHIOMARE, dame Galate, vivoit 189 ans avant l'ère chrétienne. Elle étoit femme d'Oſtingon ou Ortiagonte, & avoit été quelque tems captive à Rome. Lorſque ſa rançon fut payée, on lui rendit la liberté; & un tribun l'accompagna par honneur, juſqu'aux bords du fleuve où elle devoit s'embarquer. Chiomare ordonna en ſecret à un de ſes eſclaves de tuer ce Romain qui la ſuivoit; ce qui fut exécuté. L'eſclave préſenta la tête du tribun à Oſtingon, qui, étonné de ce ſpectacle, demanda à ſon épouſe " s'il n'étoit pas beau de garder » inviolablement ſa foi ? » ..... Oui, dit-elle; » mais il eſt encore plus beau qu'il n'y ait ſur la » terre qu'un ſeul homme vivant qui ait reçu » mes faveurs. » Cette femme fut plus prudente que Lucrèce : elle vengea ſon honneur outragé, non ſur elle-même, mais ſur l'auteur même de l'outrage.

CHRISAME, prêtreſſe de Theſſalie. On dit qu'après avoir empoiſonné les principaux de l'armée ennemie, par la chair d'un taureau qu'elle avoit accoutumé à ne ſe nourrir que d'herbes venimeuſes, elle tomba ſur le reſte avec des troupes, & en fit un grand carnage.

CHRISTINE DE FRANCE, fille de Henri IV, ſurnommé *le Grand*, & de Marie de Médicis, née le 10 de Février 1606, épouſa Victor-Amé, duc de Savoye, le premier de Février 1619, & demeura veuve, l'an 1637. Après avoir eu ſix enfans, cette ſage princeſſe gouverna les Etats de ſon fils, durant ſa minorité, avec une prudence admirable, quoique dans un tems très-difficile. Elle fonda auſſi grand nombre de monaſtères; répara pluſieurs égliſes, & mit, par un vœu ſolemnel, les provinces & la perſonne de ſon fils, ſous la protection de la ſainte Vierge. Toutes ſes belles actions furent cou-

données par une ſainte mort, le 27 de Décembre 1663.

CHRISTINE, reine de Suède, fille unique du grand Guſtave Adolphe, roi de Suède, & de Marie-Eléonore de Brandebourg, naquit le 8 de Février 1626, & fut reconnue reine en 1633, après la mort de ſon pere, tué à la bataille de Lutzen en Allemagne, ſous la tutelle de cinq grands officiers de la couronne. Quoique née avec beaucoup d'eſprit & de talens, elle ignora l'art de ſe faire aimer des Suédois; de ſorte qu'elle n'eut pas d'autre parti à prendre que d'abdiquer la couronne en faveur de ſon couſin, Charles-Guſtave, comte Palatin des Deux-Ponts; ce qu'elle fit en 1654. Les gens de lettres qu'elle protégea, qu'elle récompenſa même, par toute l'Europe, n'ont pas laiſſé de lui faire honneur de cette démiſſion. Elle abjura depuis le Luthéraniſme, & fit pluſieurs voyages en Flandres, en France & en Italie. Elle fixa ſon ſéjour à Rome, où elle mourut, en 1689.

Mademoiſelle de Montpenſier a fait dans ſes Mémoires un portrait de cette reine, que le lecteur lira ſans doute avec plaiſir.

« J'appris, dit-elle, que la reine de Suède devoit » partir de Fontainebleau; je devois la trouver ſur » mon chemin. Dès que je ſçus qu'elle étoit à Eſ- » ſonne, je m'habillai & m'y en allai. Comme » j'arrivai, MM. de Guiſe, Cominges, & tous les » officiers du roi, qui étoient à la ſervir, vinrent » au-devant de moi: elle étoit dans une belle » chambre à l'italienne, où elle alloit voir un bal- » let; ainſi elle étoit entourée d'un nombre infini » de gens: de ſorte qu'elle ne pouvoit faire que » deux pas pour venir au-devant de moi. J'avois » tant ouï parler de la maniere bizarre de ſon ha- » billement, que je mourois de peur de rire lorſ- » que je la verrois. Comme on cria *gare*, & que » l'on me fit place, je l'apperçus: elle me ſurprit; » & ce ne fut pas d'une maniere à me faire rire:

» elle avoit une jupe griſe avec de la dentelle d'or &
» d'argent, un juſte-au-corps de camélot couleur de
» feu, avec de la dentelle de même que la jupe;
» au cou un mouchoir de point de Gènes, noué
» avec un ruban couleur de feu, une perruque
» blonde, & derriere un rond comme les femmes
» en portent, & un chapeau avec des plumes
» noires, qu'elle tenoit. Elle eſt blanche, a les yeux
» bleus; dans des momens elle les a doux, & dans
» d'autres fort rudes; la bouche aſſez agréable,
» quoique grande, les dents belles, le nez grand
» & aquilin : elle eſt fort petite; ſon juſte-au-corps
» cache ſa mauvaiſe taille : à tout prendre, elle me
» parut un joli petit garçon. Elle m'embraſſa, &
» me dit : J'ai la plus grande joie du monde d'avoir
» l'honneur de vous voir; je l'ai ſouhaité avec paſ-
» ſion : elle me donna la main pour paſſer ſur le banc,
» & me dit : Vous avez aſſez de diſpoſition pour
» ſauter. Je me mis dans la chaiſe à bras que l'on
» m'avoit deſtinée : je m'amuſai à cauſer avec les
» gens qui étoient autour de moi. La reine me de-
» manda combien j'avois de ſœurs, des nouvelles
» de mon pere, de quelle maiſon ma belle-mere
» étoit, me fit pluſieurs queſtions & cajoleries in-
» finies. Lorſque je lui eus préſenté la comteſſe de
» Fieſque, elle me dit tout bas : Elle n'eſt pas ſi
» belle pour avoir fait tant de bruit; le chevalier
» de Grammont eſt-il toujours amoureux d'elle?
» Quand je lui préſentai madame de Béthune, elle
» lui parla de ſes manuſcrits : elle étoit bien-aiſe de
» faire paroître qu'elle connoiſſoit tout le monde,
» & qu'elle en ſçavoit des nouvelles. Après le bal-
» let, nous allâmes à la comédie : là, elle me ſur-
» prit pour louer les endroits qui lui plaiſoient; elle
» juroit Dieu, ſe couchoit dans ſa chaiſe, jettoit
» ſes jambes d'un côté & de l'autre, les paſſoit ſur
» les bras de ſa chaiſe : elle faiſoit des poſtures que
» je n'ai jamais vu faire qu'à Trivelin & à Jodelet,
» qui ſont deux bouffons, l'un Italien, l'autre Fran-

» çois; elle répétoit les vers qui lui plaiſoient : elle
» parla ſur beaucoup de matieres; & ce qu'elle
» dit, elle le dit aſſez agréablement. Il lui prenoit
» des rêveries profondes; elle faiſoit de grands ſou-
» pirs, puis tout d'un coup elle revenoit comme
» une perſonne en ſurſaut; elle eſt tout-à-fait ex-
» traordinaire. Après la comédie, on apporta une
» collation de fruits & de confitures : enſuite on alla
» voir un feu d'artifice ſur l'eau : elle me tenoit par
» la main à ce feu, où il y eut des fuſées qui vin-
» rent près de nous : j'en eus peur; elle ſe moqua
» de moi, & me dit : Comment, une demoiſelle
» qui a été aux occaſions, & qui a fait de ſi belles
» actions, a peur ?... Je lui répondis que je n'étois
» brave qu'aux occaſions, & que c'étoit aſſez pour
» moi : elle diſoit que la plus grande envie qu'elle
» auroit au monde, ſeroit de ſe trouver à une ba-
» taille, & qu'elle ne ſeroit point contente que cela
» ne lui ſoit arrivé; qu'elle portoit une grande en-
» vie au prince de Condé, de tout ce qu'il avoit fait.
» Elle me dit : C'eſt votre bon ami.... Je lui dis : Oui,
» Madame, & mon parent très-proche... C'eſt le plus
» grand homme du monde, dit-elle, on ne lui ſçau-
» roit ôter cela... Je lui répondis qu'il étoit bien heu-
» reux d'être ſi avantageuſement dans ſon eſprit.
» Quand le feu fut fini, elle me prit en particu-
» lier, & me dit qu'elle vouloit s'employer par
» toute voie pour me raccommoder à la cour
» & avec S. A. R. que je n'étois pas faite pour de-
» meurer à la campagne; que j'étois née pour être
» reine; qu'elle ſouhaitoit avec paſſion que je la
» fuſſe de France; que c'étoit le bien & l'avantage
» de l'Etat *; que j'étois la plus belle, la plus ai-
» mable & la plus grande princeſſe de l'Europe;
» que la politique vouloit cela; qu'elle en parleroit
» à M. le Cardinal. Je la remerciai de tant d'hon-

* En 1654, Mademoiſelle avoit vingt-ſept ans, & le Roi Louis XIV n'en avoit que ſeize.

» nêtetés qu'elle me faiſoit, & de la maniere obli-
» geante dont elle parloit de moi ; que pour le der-
» nier article, je la ſuppliois très humblement de
» n'en point parler. On lui vint dire que la viande
» étoit ſervie ; je pris congé d'elle, & m'en retour-
» nai à Petitbourg..... Pendant qu'elle fut à Paris,
» elle viſita toutes les belles maiſons & les biblio-
» thèques : tous les gens ſçavans l'allerent viſiter.
» Après y avoir été quelques jours, elle alla à Com-
» piegne, & coucha à Chantilly, où M. le Cardinal
» l'alla viſiter. Il mena avec lui le roi & Monſieur ;
» ils avoient ôté tous deux leur ordre. M. le Car-
» dinal lui dit : Voilà deux gentilshommes de qua-
» lité que je vous préſente ; ils lui baiſerent la robe :
» elle les releva, les baiſa, & dit : Ils ſont de bonne
» maiſon, & elle les entretint. Elle appella le roi
» mon frere, & Monſieur auſſi. Après avoir fait leur
» viſite, ils retournerent toute la nuit au galop à
» Compiegne. Après cela, la reine de Suède ſe
» rendit en ce lieu. Leurs Majeſtés l'attendoient ſur
» une terraſſe de la maiſon du maréchal de la Mothe-
» Houdancourt ; là ſe fit l'entrevue : on tâcha de lui
» donner tous les divertiſſemens poſſibles. Il ſe ren-
» contra que les Jéſuites de Compiegne firent jouer
» une tragédie par leurs écoliers ; on la convia d'y
» aller : elle ſe moqua fort de ces pauvres peres,
» les tourna en ridicule au dernier point, & fit
» les poſtures que je lui avois vu faire à Eſſonne,
» dont la reine fut fort ſurpriſe. Elle avoit entendu
» parler de l'amour du roi pour mademoiſelle de
» Mancini ; de ſorte que, pour faire ſa cour, elle
» alloit toujours ſe mettre entre le roi & elle, &
» leur diſoit qu'il falloit ſe marier enſemble ; qu'elle
» vouloit être la confidente ; & elle diſoit au roi :
» Si j'étois à votre place, j'épouſerois une perſonne
» que j'aimerois... Je crois que ces diſcours ne plurent
» ni à la reine, ni à M. le cardinal, & qu'ils con-
» tribuerent à hâter ſon départ ; car on lui fit dire,
» quoique fort honnêtement, qu'elle avoit été aſſez

» long-tems à la cour. On n'aime point en ce lieu » les gens qui entrent en matiere ſans qu'on les en » prie. Lorſqu'elle fut partie de Compiegne, j'ap- » pris qu'elle coucheroit à Montargis : la fantai- » ſie me prit de la voir encore une fois. Je lui de- » mandai comment elle avoit trouvé le roi ; elle » me dit : Fort bien fait, & fort honnête homme ; » que c'étoit dommage qu'il n'aimât pas une plus » belle perſonne que mademoiſelle de Mancini. » Après quelques autres diſcours, je m'en allai. Si » elle eût été plus civile, elle me ſeroit venue voir » le lendemain, avant que de partir ; ce ſeroit trop » demander à une reine des Goths. Elle avoit pro- » poſé à madame de Thianges de s'en aller à Rome » avec elle, & que c'étoit une ſotiſe de s'amuſer » à ſon mari ; que le meilleur ne valoit rien : elle » parla fort contre le mariage, & parla des dévo- » tions de Rome, d'une maniere aſſez libertine. Elle » monta en carroſſe avec Sentinelli, un autre, & un » gentilhomme qui étoit au roi. Rien n'eſt ſi bizarre » que de voir une reine ſans pas une femme. »

CHRISTINE DE DANNEMARCK, niéce de Charles-Quint, ducheſſe de Milan, puis de Lorraine, étoit fille de Chriſtiern II, roi de Dannemarck, & d'Elizabeth d'Autriche. L'empereur, ſon oncle, la maria fort jeune encore, en 1534, à François Sforce, III du nom, duc de Milan, duquel étant demeurée veuve au bout d'un an ſeulement, & non quatre ou cinq ans après, comme les auteurs du Moreri le diſent, elle fut mariée, en 1540, à François duc de Lorraine & de Bar, dont elle eut Charles II & deux filles, & qui mourut en 1545.

» Cette princeſſe, dit Brantome, a été une des » plus belles princeſſes, & autant accomplie que » j'aie point veu. Elle étoit de viſage très-agréable, » & eut la taille haute & le diſcours très-beau, » ſur-tout s'habillant très-bien ; ſi bien que de » ſon tems, elle en donna à nos dames de France » & aux ſiennes le patron & modèle de s'habiller,

» qu'on appelloit à la Lorraine..... Elle avoit » ſur-tout une des belles mains que l'on eut ſçu » voir; auſſi l'ai-je veu fort louer à la reine mere, » & comparer à la ſienne. Elle ſe tenoit fort bien » à cheval, & de fort bonne grace, & alloit tou- » jours l'eſtrieu ſur l'arçon, dont elle avoit appris » la façon de la reine Marie ſa tante..... Cette » tante l'aimoit fort, & la trouvoit ſelon ſon hu- » meur, tant pour les exercices qu'elle aimoit, & » des chaſſes & autres, que pour ſes vertus qu'elle » connoiſſoit en elle. ».....

Henri II, roi de France, ayant fait venir à ſa cour le fils de la ducheſſe, pour y être élevé auprès des princes ſes fils, Chriſtine en témoigna beaucoup de chagrin. « Elle réſolut, continue le bon Bran- » tôme, de quitter la Lorraine, & de ſe retirer en Flan- » dres vers ſon oncle l'empereur, & les reines ſes » tantes; ce qu'elle fit, & n'en bougea juſqu'après » la paix faite (en 1558) entre les deux rois, que » celui d'Eſpagne paſſa la mer, & s'y en alla. A » cette paix, elle y ſervit de beaucoup, voire du » tout; car les députés, tant d'une part que d'au- » tre, à ce que j'ai ouï dire, après s'y être beau- » coup peinés & conſommés à cercan pluſieurs » jours, ſans y rien faire ni arrêter, étant tous en » défaut & hors de queſte, à la mode des veneurs; » elle, ou qu'elle fut inſtincte d'un eſprit divin, ou » pouſſée de quelque bon zèle chrétien, & de ſon » bon eſprit naturel, entreprit cette grande négo- » ciation, & la conduiſit ſi bien, que la fin s'en » enſuivit ſi heureuſe alors pour toute la Chré- » tienté. »

Elle s'acquit, comme on voit, la réputation d'une princeſſe très-habile & fort prudente. Elle contri- bua auſſi à la concluſion du mariage de ſon fils Charles avec Claude de France, fille de Henri II. Elle mourut un an après avoir reçu la nouvelle qu'elle étoit reine de Dannemarck; mais elle avoit reſolu de ne jamais retourner dans ce royaume. Sa

piété, ſa douceur & ſes libéralités envers les pauvres, & ſur-tout envers les veuves, la firent extrêmement regretter.

CHRISTINE DE LORRAINE, grande ducheſſe de Toſcane, fille de Charles II, duc de Lorraine, & de Claude de France, naquit le 6 d'Août de l'an 1565. On lui donna le nom de *Chriſtine de Dannemarck*, ſon aïeule, dont elle imita parfaitement les vertus. Le 3 de Mai 1589, elle fut mariée à Ferdinand de Medicis, I du nom, grand duc de Toſcane; & elle fut le bonheur & l'ornement de cet Etat, qu'elle gouverna ſagement après la mort de ſon mari, arrivée en 1609. Chriſtine en eut divers enfans, & entr'autres Côme II, qu'elle maria à Marie-Magdeleine d'Autriche, ſœur de l'empereur Ferdidand II; ce qui lui inſpira beaucoup d'inclination pour la maiſon d'Autriche. Elle envoya à l'empereur un ſecours conſidérable d'argent, après la révolte de la Bohême, en 1618 & 1619, & durant les guerres d'Allemagne. Elle mourut le 9 de Décembre 1637.

CHROBERGE *ou* CROTBERGE, & CHRODESINGE *ou* CROTESINDE, filles de Childebert I, roi de France, & de la reine Ultrogote, ne paroiſſent pas s'être acquis aucune eſpèce de célébrité. Childebert étant mort, Clotaire I, leur oncle, les chaſſa de la cour avec leur mere, où elles furent rappellées par le roi Charibert leur couſin. On ne ſçait pas le tems de leur mort. Elles furent enterrées à S. Germain des Prés, auprès du roi leur pere.

CHRODIELDE, fille naturelle de Charibert, roi de Paris, ayant été quelque tems dans le monaſtère de ſainte Croix de Poitiers, où elle reçut le voile de la religion, y cauſa de grands déſordres. Elle ſuborna, en 589, Baſine & quarante autres filles, aux quelles elle fit promettre d'accuſer de pluſieurs crimes l'abbeſſe Labovere, afin que quand on l'auroit dépoſée, on pût l'élire elle même pour

ſupérieure. Après ce complot, elle ſortit avec elles du monaſtère, & exerça, par le moyen des ſatellites qu'elle payoit, de très-grandes cruautés contre les évêques même, qui l'excommunierent. Depuis, elle fut rétablie à la priere du roi Childebert II.

CHUSENE, dite auſſi *Gonſine* ou *Gonſinde*, reine de France, troiſieme femme de Clotaire dit *le Vieux*.

CHYPRE, (*Anne de*) ducheſſe de Savoye. *Voyez* ANNE DE CHYPRE.

CHYPRIOTES, femmes de l'iſle de Chypre. En 1571, lorſque les Turcs aſſiégeoient Famagouſte, l'une des principales places de cette iſle, on dit que pluſieurs femmes Chypriotes eurent le courage d'accompagner leurs maris ſur la brèche; ſe mêlerent avec eux parmi les ennemis, & périrent les armes à la main.

CIA, femme d'Ordelaffy, tyran de Forly dans le XIVe ſiécle, étoit auſſi brave & auſſi courageuſe que ſon mari. Au milieu des troubles qui agitoient alors l'Italie, Ordelaffy commandoit dans Forly, & Cia gouvernoit Cézène; c'étoit les deux places d'armes d'où ils bravoient leurs adverſaires. Elles furent attaquées en même tems. Ordelaffy écrivit à ſa femme pour l'exhorter à ſe bien défendre. Elle lui répondit: » Ayez ſoin de Forly, je réponds de Cézène. » Elle auroit tenu parole, malgré les forces du légat qui l'aſſiégeoit, ſi Ordelaffy n'eut encore écrit à Cia de faire décapiter Jean Zaganella, Jacques Baſtardi, Palazzino, & Bertonuccio, quatre Cézénois, qu'il ſoupçonnoit d'être Guelfes, c'eſt-à-dire, favorables au pape. Cia n'obéit point à cet ordre; elle trouva les quatre accuſés innocens; & d'ailleurs elle craignit que leur mort ne cauſât quelque révolte. Mais les intereſſés ayant ſçu le danger qu'ils avoient couru, & craignant peut-être que leur innocence ne les raſſurât pas contre un ſecond ordre, ſe formerent un parti, avec lequel ils forcerent Cia à ſe renfermer dans la citadelle. Cette femme irritée,

fit décapiter Scaraglino & Tumberti, deux confidens de ſon mari, qui lui avoient conſeillé de ne point agir contre les quatre Cézénois, lorſqu'elle eut reçu l'ordre de les faire mourir. Le légat voyant qu'elle faiſoit une forte réſiſtance dans la citadelle, la fit miner ; & Cia voyant qu'elle étoit prête à crouler, s'aviſa d'y enfermer un grand nombre de Cézénois, dont elle ſe défioit le plus. Le légat allant viſiter les travaux, fut ſurpris de voir plus de cinq cens femmes échevelées, ſe jetter à ſes pieds avec de grands cris, & demander grace pour leurs maris & leurs parens, qui alloient périr ſous les ruines de la citadelle. Le légat, c'étoit d'Albornos, ſentit l'artifice, & en profita pour preſſer la reddition de la place, qui, en effet, ne réſiſta plus. Il ſauva la vie à ceux qu'on avoit mis dans la tour, & Cia alla renfermer dans les fers ſon orgueil & ſa fierté.

CIBO, (*Catherine*) ducheſſe de Camerino, dans la marche d'Ancone, fille de François Cibo, comte d'Anguillara, & de Madeleine de Medicis, avoit beaucoup de génie pour les langues & pour les ſciences, qu'elle apprit avec facilité ; de ſorte qu'elle ſçavoit l'hébreu, le grec, le latin, la philoſophie & la théologie. Le pape Léon X, ſon oncle maternel, la maria à Jean-Marie Varano, duc de Camerino, qui mourut peu de tems après, ne laiſſant qu'une fille nommée *Julie*. Mathias Varano voulut élever cette fille pour l'épouſer ; mais la ducheſſe Catherine s'oppoſa courageuſement à ce deſſein. Depuis, elle maria Julie à Gui Ubaldo, duc d'Urbin, à qui le pape Paul III ôta le duché de Camerino. Elle ſupporta courageuſement cette infortune, & elle ſe conſola avec ſes livres, s'occupant le reſte du tems à des œuvres de piété. Ce fut elle qui fonda le premier couvent pour les Capucins. Elle mourut à Florence le 10 de Février de l'an 1557.

CLAIRE, (*ſainte*) naquit à Aſſiſe, l'an 1193. Son pere, d'une des plus illuſtres familles de cette

ville, s'appelloit *Favorin Sciffo*, ſa mere *Hortolune*. Elle fut élevée dans les principes d'une piété ſolide; & étant encore très-jeune, elle fut ſi touchée de la vie admirable que menoit S. François, qu'elle voulut renoncer au monde entre ſes mains. Elle exécuta ſa réſolution le 19 de Mars de l'an 1212, & eu d'abord à ſouffrir beaucoup de ſes parens qui vouloient la marier avantageuſement; mais au lieu de ſe rendre à leurs inſtances, elle engagea Agnès ſa ſœur, & pluſieurs autres filles d'illuſtre naiſſance, à ſuivre ſon exemple. La ſainte demeura quelque tems en diverſes maiſons, juſqu'à ce que S. François lui donnât l'égliſe de S. Damien. On lui demanda bientôt quelques-unes de ſes filles, pour les établir dans d'autres couvens. Il en alla en Eſpagne dès l'an 1219; & l'année ſuivante, Guillaume de Joinville en fit venir quelques autres à Reims, dont il étoit archevêque. Claire n'avoit pourtant point fait de régle: elle s'étoit engagée ſeulement à obéir à S. François, qui ne voulut ſe charger de la direction que du couvent de S. Damien. Il ne fit même de réglemens par écrit pour ce couvent, que vers l'an 1224. Les autres ſuivoient la régle de S. Benoît, avec des conſtitutions particulières, qui leur furent données par le cardinal Hugolin, qu'Honorius II avoit autoriſé à le faire. Mais on les vit bientôt après tous réunis ſous la régle de S. François, qui fut approuvée ſolemnellement, l'an 1246, par Innocent IV. Quelque dure que fût cette régle, elle ne l'étoit pas encore aſſez pour ſainte Claire. S. François l'obligea de modérer ſon zèle, & la contraignit de reſter abbeſſe, quelque deſir qu'elle montrât de devenir ſimple religieuſe. Sa prélature ne l'enorgueillit point: elle ſe plaiſoit aux miniſteres les plus vils, & quelquefois même s'abbaiſſoit juſqu'à laver les pieds aux filles de ſervice. Une ſi ſainte vie ſe termina par une ſainte mort. Le cardinal d'Oſtie, protecteur de l'ordre de ſaint François, lui adminiſtra le S. Viatique. Le pape

Innocent IV la visita, & promit de ne point laisser introduire ou subsister de relâchement dans les couvens qui avoient embrassé la règle, qu'il confirma de nouveau. Enfin elle rendit son ame à Dieu, le 12 d'Août de l'an 1253, âgée d'environ soixante ans, dont elle en avoit vécu quarante-deux en religion. Le cardinal Hugolin, devenu pape sous le nom d'*Alexandre IV*, la canonisa, & fixa sa fête au jour de sa mort.

CLAIRE CERVENTE. *Voyez* CERVENTE. (*Claire*)

CLAIRE-MARIE DE LA PASSION, Carmélite-Déchaussée, fondatrice du monastère de *Regina-Cœli*, dans Rome, étoit fille de Philippe Colonne, duc de Paliano, & septieme grand connétable du royaume de Naples, & de dame Lucrèce Tornacelli, son épouse. Elle naquit à Ossogna, le 20 d'Avril 1610, & fut appellée *Victoire*. Peu sensible aux faux plaisirs du siécle, elle forma de bonne-heure le dessein de se donner à Dieu sans réserve; &, pour l'exécuter, elle se retira dans le monastère de S. Eloy, de l'ordre des Carmélites-Déchaussées, où elle prit l'habit, le 4 d'Octobre 1628. Les progrès qu'elle fit dans la vie religieuse, la firent bientôt regarder comme un modèle de vertu, digne d'être proposé aux autres. C'est pourquoi elle fut élue supérieure du consentement unanime de toutes les religieuses du couvent; mais elle ne gouverna pas long-tems le monastère de S. Eloy. Dès l'année suivante 1654, elle passa dans celui qu'on appelle *Regina-Cœli*, fondé par Anne Colonne, duchesse de Palestine. C'est-là que mourut la mere Claire-Marie de la Passion, le 22 d'Août 1675, dans la soixante-sixieme année de son âge, & la quarante-huitieme de sa profession. Les grands biens qu'elle fit à cette maison lui mériterent, sans doute, le titre de fondatrice.

CLAPISSON, (*madame de*) femme d'un contrôleur général de l'artillerie de France, se distingua sur la fin du siécle dernier, par son talent pour la

poëſie. On a d'elle un ſonnet ſur *les Reclus du Mont-Valérien.*

CLAUDE DE FRANCE, reine de France, étoit fille du roi Louis XII, & d'Anne de Bretagne, ſa ſeconde femme, & naquit à Romorantin le 13. d'Octobre 1499. « Une vertu ſincere, dit un hiſtorien » moderne, un eſprit égal, la douceur, la bonté » même formoient ſon caractère. Auſſi les hiſtoriens » de ſon tems l'appellent-ils communément *la bonne* » *Reine.* Elle n'étoit pas ſi bien partagée du côté » des qualités du corps; elle étoit un peu boiteuſe, » défaut qu'elle tenoit de ſa mere; ſa taille étoit » médiocre; & les traits de ſon viſage, qui reſſem- » bloient à ceux de Louis XII, n'avoient rien qui » pût fixer agréablement les yeux, que l'air de bonté » qui brilloit dans toute ſa perſonne. » Le roi, ſon pere, la deſtinoit à François, duc d'Angoulême, qui étoit le premier prince du ſang, & l'héritier apparent de la couronne. Anne de Bretagne, au contraire, vouloit avoir pour gendre Charles d'Autriche, depuis l'empereur Charles-Quint; & elle ſeroit venue à bout de ſon deſſein, ſi les miniſtres du roi ne s'y fuſſent oppoſés. Claude fut fiancée à François en 1506; mais ce ne fut qu'après la mort de la reine Anne, en 1514, que le mariage fut conſommé. Le duc d'Angoulême parvint à la couronne en 1515, & Claude vit ſon titre de ducheſſe changé en celui de reine; mais pour être élevée ſi haut, elle ne changea ni d'humeur ni de conduite, & conſerva toujours ſa premiere douceur & ſa modeſtie. A l'exemple de la reine, ſa mere, elle s'occupoit une bonne partie des jours, avec ſes dames & demoiſelles, à filer, à travailler à l'aiguille pour vêtir les pauvres, ou décorer les autels. « Elle produiſit, dit Bran- » tome, une très-belle & généreuſe lignée au roi, » ſon mari; trois fils, François, Henri & Charles; » & quatre filles, Louiſe, Charlotte, Madeleine » & Marguerite. Elle fut fort aimée auſſi du roi, » ſon mari, & bien traitée, & de toute la France,

» &

» & fort regrettée après ſa mort, pour ſes admi-
» rables vertus & bontés. » Elle mourut le 26 de Juillet au château de Blois, l'an 1524. On dit que pluſieurs perſonnes l'invoquerent comme ſainte, & furent guéries par ſon interceſſion.

CLAUDE DE FRANCE, ducheſſe de Lorraine, la ſeconde fille du roi Henri II, & de Catherine de Médicis, ſa femme, naquit à Fontainebleau au mois de Novembre 1547, & n'eut pas plutôt atteint l'âge de raiſon, qu'elle ſe montra digne héritiere des vertus de la reine Claude, ſon ayeule; mais elle la ſurpaſſa de beaucoup en beauté. Le P. Hilarion de Coſte parle ainſi de cette princeſſe; ſon ſtyle eſt quelquefois plaiſant.

» Notre Claude étoit jeune & néanmoins pru-
» dente, ſage, devant le terme de l'expérience. Si
» le feu étoit en ſes yeux, c'étoit un feu innocent,
» corrigé par la glace de ſon front. La grace étoit
» répandue en ſes lévres; la pudeur de ſon cœur
» rejailliſſoit ſur ſon viſage, & la modeſtie ſe fai-
» ſoit paroître en ſes actions & en ſes paroles. Le
» ciel, où les mariages ſe font, à ce qu'on dit, en
» théorie, & en terre en pratique, réſerva le tré-
» for de tant de vertus féminines aux mâles per-
» fections de Charles de Lorraine. Chacun bénit
» ce mariage, tant nos François que les Auſtra-
» ſiens. »

Claude fut mere d'une nombreuſe famille, & mourut en 1575, dans la vingt-ſeptieme année de ſon âge, « de mal d'enfant, dit Brantome, à l'ap-
» pétit d'une vieille ſage-femme & groſſe yvro-
» gneſſe de Paris, en laquelle elle avoit plus de
» fiance qu'en tout autre. »

CLAUDE DE LA TOUR, comteſſe de Rouſſillon, & baronne de Tournon. *Voyez* TOURNON.

CLAUDIA, vierge Veſtale, chez les Romains. Tite-Live, auteur payen fort eſtimé, mais trop ami du merveilleux, raconte que cette dame ayant été accuſée d'inceſte, parce qu'elle prenoit trop de

ſoin de ſa parure, fut juſtifiée par un prodige. Dans le tems qu'Annibal ravageoit l'Italie, vers l'an 217 avant J. C. on avoit appris, par les livres de la ſybille, que la ſtatue de Cybèle devoit être amenée de Peſſinunte à Rome; mais le vaiſſeau qui la portoit s'étoit arrêté dans le Tibre, & aucun effort humain ne pouvoit l'ébranler. On conſulta l'oracle, qui dit que le vaiſſeau ne pouvoit être remué que par une fille chaſte. Claudia s'offrit ſans crainte pour tenter l'aventure; & avec ſa ceinture ſeule, elle entraîna le vaiſſeau.

CLAUDIA, (*Junia*) fille de M. Junius Silanus; & premiere femme de C. Caligula, qui ne l'épouſa que par ordre de Tibère, mourut, peu de tems après, dans les douleurs de l'enfantement.

CLAUDIA, niéce de l'empereur Claude II; mere de l'empereur Conſtance-Chlore, & ayeule du grand Conſtantin.

CLAUDIA RUFINA, native de la Grande-Bretagne, vivoit vers l'an 100 de l'ère chrétienne, & fut célèbre par ſon eſprit. Elle compoſa quelques ouvrages en vers, qui ne ſont point parvenus juſqu'à nous.

CLÉA, louée par Plutarque, & miſe par cet hiſtorien au rang des femmes ſçavantes & philoſophes, avoit, ſelon lui, beaucoup de lecture & de connoiſſance des livres. Il ajoûte que, lorſqu'elle eut perdu ſa mere Léontis ou Léontide, il eut avec elle un entretien, où la philoſophie fut miſe en œuvre pour la conſoler.

CLEÆCHME, ſœur d'un célèbre Lacédémonien, nommé *Autocharide*, eſt placée, par Iamblique, au rang des philoſophes. C'eſt tout ce qu'on en ſçait.

CLÉLIE, jeune fille Romaine, célèbre par ſon courage. Elle étoit du nombre de celles qu'on avoit données en ôtage à Porſenna, qui, pour rétablir les Tarquins, avoit aſſiégé Rome en 247 de la fondation de cette ville, & 507 avant J. C. On dit qu'après avoir trompé ſes gardes, elle ſe ſauva la

nuit du camp où elle étoit retenue, & que, s'étant saisie d'un cheval que le hazard lui présenta, elle traversa le Tibre avec ses compagnes. D'autres disent qu'elle passa ce fleuve à la nage. Elle fut, ajoûte-t on, redemandée par Porsenna, qui lui permit ensuite de se retirer; & les Romains lui érigerent une statue.

CLÉMENCE ISAURE. *Voyez* ISAURE.

CLÉMENCE DE BOURGES. *Voyez* BOURGES.

CLÉOBULINE, fille sçavante de l'ancienne Grèce, vivoit environ 490 ans avant J. C. Elle étoit fille de Cléobule de Lindé, que plusieurs mettent au nombre des sept sages de la Grèce. Suidas nous assure qu'elle avoit un talent particulier pour la poësie, & sur-tout pour les énigmes, dont elle fit un grand nombre, aussi délicates qu'ingénieuses. Sa réputation s'étendit jusqu'en Egypte.

CLÉONICE, jeune fille de Bizance, que Pausanias, général des Lacédémoniens, après avoir soustrait cette ville au joug des Perses, envoya chercher pour passer la nuit avec elle. Ses parens n'ayant pu la refuser, elle se rendit au logis de Pausanias, & pria ses gens, avant que d'être introduite dans la chambre de leur maître, d'éteindre toutes les lampes; ce qu'ils firent. Mais comme elle s'avançoit vers le lit, elle en renversa une; & le bruit ayant fait croire à Pausanias que quelque traître étoit caché dans sa chambre, il se leva tout furieux, &, s'imaginant frapper un ennemi, il tua l'infortunée Cléonice, dont la mort révolta les Bizantins, & plusieurs autres villes alliées. On dit que le phantôme de Cléonice le poursuivit jusqu'à la mort, & ne cessa de troubler son repos.

CLÉOPATRE, seconde femme de Philippe de Macédoine, que ce prince épousa après avoir répudié Olympias, qui lui étoit devenue insurportable par sa mauvaise humeur. Philippe ayant été tué par Pausanias, l'an 336 avant J. C. Olympias

qui haïſſoit Cléopatre comme une rivale, la contraignit de s'étrangler elle-même.

CLÉOPATRE, ſœur d'Alexandre le Grand, & femme d'Alexandre, roi des Epirotes. Après la mort de ſon frere, elle ſe fit un parti conſidérable, & s'aſſujettit la Macédoine. Pluſieurs princes aſpirerent à la main de Cléopatre ; mais un des chefs d'Antigonus la fit mourir à Sardes, vers l'an 308 avant J. C.

CLÉOPATRE, fille de Ptolémée Philométor, roi d'Egypte, ne fut pas moins célèbre par ſa beauté que par ſon courage & ſa cruauté. Elle avoit épouſé Alexandre Balas, roi de Syrie, qu'elle quitta pour ſe marier à Démétrius Nicanor, ſon couſin germain, l'an 147 avant J. C. Ce dernier ayant été pris par les Parthes, & s'étant marié avec Rodogune, Cléopatre irritée épouſa le prince Antiochus Sidétès, frere de Nicanor ; & après ſa mort, elle porta la guerre dans les Etats de Nicanor, le vainquit & le tua. Elle fit tuer auſſi Séleucus, qui, ſans ſon conſentement, étoit monté ſur le trône de ſon pere, & lui ſubſtitua Antiochus VIII, ſurnommé *Gryphus*, qui la fit mourir à ſon tour, en l'obligeant de boire le poiſon qu'elle lui avoit préparé.

CLÉOPATRE, fille de Ptolémée Epiphane, & femme en premieres nôces du frere aîné de ce prince, Ptolémée Philométor. Elle en eut un fils qu'elle voulut placer ſur le trône après la mort de ſon pere, 146 ans avant J. C. Mais Ptolémée Phyſcon, oncle du jeune enfant, le fit tuer, & s'empara du royaume, après avoir épouſé Cléopatre ſa propre ſœur. Il eut pluſieurs enfans de ce mariage, & mourut l'an 117 avant J. C. Cléopatre, à qui, par ſon teſtament, il avoit laiſſé le pouvoir de donner la couronne à celui de ſes fils qu'il lui plairoit de choiſir, penchoit pour Alexandre le cadet ; mais le peuple la contraignit de faire couronner l'aîné, qui fut Ptolémée Lathurus. Elle s'en vengea par les mauvais

traitemens qu'elle lui fit ; & dans la ſuite, elle vint à bout de le chaſſer du trône. Elle y fit auſſi-tôt monter Alexandre, qu'elle obligea pareillement de s'enfuir. Elle le rappella pourtant ; & ce prince la fit mourir peu de tems après, l'an 90 avant J. C.

CLÉOPATRE, fille de Ptolémée Phyſcon, & femme d'abord de Ptolémée Lathurus, puis d'Antiochus le Cyzicénien, ou de Cyzique, roi de Syrie, qui fit long-tems la guerre contre Antiochus Gryphus, ſon frere, mari de Gryphène, autre fille de Ptolémée Phyſcon. Ces deux princeſſes accompagnoient preſque toujours leurs maris ; & dans une bataille qu'Antiochus de Cyzique perdit, Cléopatre s'étant réfugiée aux pieds des autels, Gryphène l'en fit arracher impitoyablement, & maſſacrer, l'an 116 avant J. C. Ce crime ne demeura pas impuni ; car le Cyzicénien, victorieux à ſon tour, traita Gryphène comme elle avoit traité ſa ſœur.

CLÉOPATRE, reine d'Egypte, célèbre par ſa beauté, par ſes débauches, & par la mort qu'elle préféra à l'eſclavage, étoit fille de Ptolémée Aulètes, roi d'Egypte, auquel elle ſuccéda conjointement avec Ptolémée Denys, ſon frere, l'an 51 avant J. C. Ce prince s'étant noyé dans le Nil quelques années après, elle gouverna ſeule les Etats de leur pere. Elle fut ſucceſſivement maîtreſſe de Jules-Céſar & de Marc-Antoine, ces fiers rivaux à l'empire de l'univers ; & elle eut du premier un fils, qui fut nommé *Ceſarion*. Qu'il nous ſoit permis de reprendre ce que nous avons dit ailleurs de cette princeſſe.

En l'an 40 avant J. C. Antoine partant pour aller faire la guerre aux Parthes, fit dire à Cléopatre de le venir trouver en Cilicie, pour y être jugée du crime dont on l'accuſoit, qui étoit d'avoir donné du ſecours à Caſſius & à Brutus. Cette reine s'embarqua ſur le fleuve Cydnus, avec la pompe la plus magnifique. Les voiles de ſon vaiſſeau étoient

de pourpre, les cables de soie ; les rames étoient couvertes d'argent, & leurs coups mesurés s'accordoient avec le son des flûtes. Cléopatre, aussi belle que Vénus, paroissoit au milieu du vaisseau sous un pavillon éclatant d'or. De jeunes filles habillées en nymphes étoient autour d'elle ; d'autres se tenoient aux extrémités du vaisseau, avec des encensoirs d'or, & répandoient des parfums le long des rivages du fleuve. Chacun disoit que c'étoit Vénus qui alloit voir Bacchus. Lorsqu'elle fut débarquée, au lieu d'un jugement, on lui prépara une fête magnifique, un repas somptueux ; ce fut-là qu'elle paria contre Antoine qu'elle dépenseroit plus dans un seul coup, que lui dans tout un festin. Elle détacha une de ses boucles d'oreilles, qui étoit une perle d'une grosseur & d'une beauté incomparable ; & l'ayant fait fondre dans du vinaigre, elle l'avala. Elle portoit déja la main à l'autre, mais Antoine l'en empêcha, & s'avoua vaincu.

Ce ne fut point à sa beauté seule que cette princesse dut l'empire qu'elle avoit pris sur Antoine ; mais, par les charmes de sa conversation, l'agrément de son commerce, & le manège le plus raffiné de la coquetterie, elle sçut maîtriser ce grand homme. Le son de sa voix étoit doux & enchanteur, & l'on ressentoit un plaisir infini à l'entendre seulement parler. Elle sçavoit presque toutes les langues des peuples de l'Orient. Dans les affaires sérieuses d'Antoine, dans ses jeux, dans ses plaisirs, par-tout elle sçavoit mêler un certain agrément qui prévenoit l'ennui. Elle ne le perdoit jamais de vue, & ne le quittoit ni jour ni nuit, toujours occupée à le divertir. Elle jouoit aux dés avec lui ; & quand il faisoit l'exercice des armes, elle étoit toujours présente. La nuit, quand il couroit les rues, & qu'il s'arrêtoit aux portes ou devant les fenêtres des particuliers, pour y lancer contre eux des railleries & des quolibets, Cléopatre battoit le pavé avec lui, déguisée en servante, comme Antoine en valet. Un

jour qu'il pêchoit à la ligne, & qu'il ne prenoit rien, il en étoit très-fâché, parce que Cléopatre étoit préſente. Il s'aviſa donc de commander à des pécheurs d'aller ſous l'eau attacher ſecrettement à l'hameçon de ſa ligne quelque gros poiſſon de ceux qu'ils avoient pris auparavant. Cela fut exécuté, & Antoine retira deux ou trois fois ſa ligne, toujours chargée d'un gros poiſſon. Le manège n'échappa pas à Clépoatre. Elle fit ſemblant d'être étonnée & d'admirer ce bonheur d'Antoine; mais en ſecret elle dit à ſes amis ce qui s'étoit paſſé, & les invita à venir le lendemain être ſpectateurs d'une pareille plaiſanterie. Ils n'y manquerent pas: quand ils furent tous montés dans des bateaux de pêcheurs, & qu'Antoine eut jetté ſa ligne, elle commanda à un de ſes gens de plonger promptement dans l'eau, de prévenir les plongeurs d'Antoine, & d'aller accrocher à l'hameçon de ſa ligne quelque gros poiſſon ſalé. Quand Antoine ſentit que ſa ligne avoit ſa charge, il la retira. A la vue de ce poiſſon ſalé, voilà des éclats de rire, tels qu'on peut ſe l'imaginer; & alors Cléopatre lui dit: " Mon général, laiſſez-nous „ la ligne à nous autres; votre chaſſe eſt de prendre „ des villes, des royaumes & des rois; „ louange bien fine, & qui ne permettoit pas à Antoine de ſe fâcher du tour que Cléopatre venoit de lui jouer.

Après la bataille d'Actium, cette princeſſe ſçachant qu'Auguſte s'avançoit vers Alexandrie, ſongeoit à ſe préparer une reſſource contre les caprices de la fortune. Elle ramaſſoit toutes ſortes de poiſſons; &, pour éprouver ceux qui faiſoient mourir avec le moins de douleur, elle faiſoit l'eſſai de leur vertu & de leur force ſur les criminels condamnés à mort, qui étoient gardés dans les priſons; mais ayant vu, par ſes expériences, que ceux qui étoient forts faiſoient mourir promptement, mais dans des douleurs inſupportables, & que ceux qui étoient doux faiſoient mourir ſans de grandes douleurs,

mais après un long tems, elle eſſaya des morſures des bêtes venimeuſes, & fit appliquer en ſa préſence ſur diverſes perſonnes différentes ſortes de ſerpens. Tous les jours elle faiſoit de ces épreuves. Enfin elle trouva que l'aſpic étoit le ſeul qui ne cauſoit ni convulſions ni tranchées, & que, précipitant ſeulement dans une peſanteur & dans un aſſoupiſſement accompagnés d'une petite moiteur au viſage, il éteignoit doucement la vie ; de ſorte que ceux qui étoient en cet état ſe fâchoient quand on les réveilloit, ou qu'on vouloit les lever. Elle réſolut donc d'avoir recours à cette extrémité.

Elle avoit fait bâtir, près du temple d'Iſis, des tombeaux & des ſalles ſuperbes, tant par leur beauté & leur magnificence, que par leur élévation. Elle y avoit fait porter tous les meubles les plus précieux, l'or, l'argent, les pierreries, l'ébène & l'yvoire. Ce fut-là qu'elle ſe réfugia lorſqu'Antoine fut vaincu par Auguſte devant Alexandrie. Elle ſe fortifia & ſe renferma dans ce tombeau le mieux qu'il lui fut poſſible. Auguſte y envoya Proculcius, avec ordre de ſe rendre maître de Cléopatre & de la prendre en vie. Cette princeſſe refuſa de ſe remettre entre les mains de Proculcius ; elle eut pourtant avec lui une longue converſation, ſans qu'il entrât dans le tombeau. Il s'approcha ſeulement par-dehors de la porte d'entrée, qui étoit très-forte & très-exactement fermée, & qui, par des fentes, donnoit paſſage à la voix. Après qu'il eut bien obſervé le lieu, il alla faire ſon rapport à Auguſte, qui, ſur l'heure, envoya Gallus pour lui parler encore. Gallus s'approcha de la porte, comme avoit fait Proculcius, & parla au travers des fentes, faiſant durer exprès la converſation. Pendant ce tems-là, Proculcius approche une échelle de la muraille, entre par une fenêtre, &, ſuivi de deux officiers, qui étoient montés avec lui, il deſcend à la porte où Cléopatre étoit à parler avec Gallus. Une des deux femmes, qui étoient en-

fermées avec elle, le voyant, s'écria toute éperdue : « Pauvre Cléopatre, vous voilà prise ! » A ce bruit, Cléopatre tourne la tête ; voit Proculcius, & veut se percer d'un poignard, qu'elle portoit toujours à sa ceinture ; mais Proculcius courant à elle très-promptement, la prit entre ses bras, lui arracha son poignard, & secoua sa robe, de peur qu'il n'y eût du poison caché. Auguste envoya un de ses affranchis, nommée *Epaphrodit*, auquel il commanda de la gârder très-soigneusement, pour empêcher qu'elle n'attentât sur elle-même, & d'avoir d'ailleurs pour elle tous les égards & toutes les complaisances qu'elle pourroit desirer. L'excès de de son affliction, & les grandes douleurs qu'elle sentoit, (car sa poitrine étoit toute meurtrie des coups qu'elle s'étoit donnés) lui causerent une fièvre très-violente. Elle fut ravie d'avoir ce prétexte, dans l'espérance qu'il lui seroit permis de ne point manger, & que par-là, sans que personne s'y opposât, elle pourroit se faire mourir par une abstinence entière de toute nourriture. Mais Auguste, s'en étant douté, employa auprès d'elle les menaces, & lui fit de grandes frayeurs sur ses enfans. Cléopatre intimidée, se rendit, & se laissa traiter comme on voulut. Peu de jours après, Auguste alla lui rendre visite, & essaya de la consoler. Elle étoit couchée sur un petit lit, dans un état fort pauvre & fort négligé. Quand il entra dans sa chambre, quoiqu'elle n'eût sur elle qu'une simple chemise, elle se leva promptement, & alla se jetter à ses genoux, horriblement défigurée, les cheveux en désordre, le visage effaré & sanglant, la voix tremblante, les yeux rouges & enflés, le sein déchiré & meurtri. Cependant cette grace naturelle, & cette fierté que lui inspiroit sa beauté, n'étoient pas entièrement effacées ; &, dans le triste état où elle étoit réduite, elle conservoit encore des charmes capables d'attendrir un cœur sensible. Après qu'Auguste l'eût obligée de se remettre sur son lit, & qu'il se fût

assis auprès d'elle, elle commença par vouloir se justifier; mais Auguste, l'ayant arrêtée sur chaque article, & convaincue par des faits qu'elle ne pouvoit désavouer, elle changea de ton, & eut recours aux prieres les plus touchantes, pour exciter sa compassion, comme si elle ne pensoit plus qu'à vivre. Auguste fut ravi de l'entendre parler ainsi, ne doutant point que ce ne fût l'amour de la vie, qui lui inspiroit ce langage; il l'assura qu'il la traiteroit avec plus de générosité & de magnificence qu'elle n'osoit l'espérer, & se retira, pensant l'avoir trompée, mais étant lui-même le seul trompé.

Auguste étant allé voir Cléopatre, s'occupoit avec elle à régler le compte de ses richesses, lorsque Séleucus, un de ses secrétaires, vint lui dire que la reine avoit soustrait quelques-uns de ses bijoux les plus précieux. Cléopatre indignée, s'élance sur le secrétaire, le prend par les cheveux, & lui donne plusieurs coups sur le visage. Auguste, en riant, s'efforce d'arrêter sa fureur. « Quoi, je souf-» frirai, lui dit-elle, tandis que vous me faites » l'honneur de venir me voir, qu'un esclave vienne » m'accuser d'avoir retenu quelques parures de » femmes, non pas pour mon usage, mais pour » en faire présent à Octavie & à Livie ? » Cléopatre, par cet artifice, vouloit persuader à Auguste qu'elle étoit disposée à le suivre à Rome, tandis qu'elle se disposoit à mourir.

Ayant appris qu'Auguste se préparoit à s'en retourner à Rome par la Syrie, & qu'il avoit résolu de l'envoyer devant avec ses enfans, & de la faire partir dans trois jours, elle lui demanda la permission d'aller sur le tombeau d'Antoine, faire les effusions funèbres; ce qui lui fut accordé. Après avoir fait ses libations, couronné le tombeau de fleurs, & baisé, pour la derniere fois, la bière qui renfermoit le corps d'Antoine, elle commanda qu'on préparât son bain. Au sortir du bain, elle se mit à table, & elle fut servie magnifiquement. Sur la fin

du repas, il arriva de la campagne un payſan qui portoit un panier. Les gardes lui demanderent ce qu'il portoit; le payſan ouvrit le panier, retira les feuilles, & fit voir que c'étoit des figues. Les gardes admirerent leur beauté & leur groſſeur. Le payſan ſouriant, les preſſa d'en prendre; cette franchiſe qui paroiſſoit ſi pleine de ſimplicité, acheva de les gagner & de diſſiper toutes leurs défiances. Ils lui permirent d'entrer. Après le dîner, Cléopatre prit les tablettes où elle avoit écrit; &, après les avoir cachetées, elle les envoya à Auguſte; enſuite, ayant fait ſortir tous ceux qui étoient dans ſa chambre, excepté ſes deux femmes, elle ferma la porte ſur elle. Mettant alors la main dans le panier de figues qu'on lui avoit apporté, il en ſortit un aſpic qui la piqua au bras. Cependant Auguſte ayant décacheté la lettre, & voyant avec quelles inſtances Cléopatre le conjuroit de l'enterrer avec Antoine, comprit ce qu'elle avoit exécuté, & voulut d'abord courir lui-même vers elle; mais il ſe contenta d'y envoyer des gens en toute diligence, pour voir ce qui s'étoit paſſé. La mort de Cléopatre fut très-prompte; car les gens d'Auguſte, ſe hâtant d'exécuter ſes ordres, trouverent les gardes en faction comme à l'ordinaire, & ne ſe doutant de rien. Ils ouvrirent les portes, & trouverent la reine ſans vie, couchée ſur un lit d'or, & parée de ſes habits royaux. Auguſte, quoique très-fâché de ſa mort, ne laiſſa pas d'admirer ſa magnanimité, & commanda qu'on l'enterrât auprès d'Antoine avec une magnificence royale. Elle étoit âgée de trente-neuf ans; elle en avoit régné vingt-deux, & en avoit paſſé quatorze avec Antoine. Les ſtatues d'Antoine furent abbatues, & celles de Cléopatre demeurerent ſur pied, un certain Archilius, qui avoit été de ſes amis, ayant donné mille talens à Céſar, pour qu'elles ne fuſſent point traitées comme celles d'Antoine.

CLÉOPATRE SELÈNE, c'eſt-à-dire *Lune*, reine d'Egypte, étoit fille de Marc-Antoine & de

Cléopatre, & fut mariée à Juba, roi de Mauritanie, qui vivoit encore ſous le règne de Tibère. Elle épouſa premierement Antiochus Gryphus, roi de Syrie, puis Antiochus Cyzicène, frere de Gryphus ; & en troiſiemes nôces, Antiochus Euſebe, fils de Cyzicène. Cette inceſtueuſe princeſſe fut priſe dans une bataille contre Tigrane, roi d'Arménie, & condamnée à mort pour expier tous ces inceſtes, qui, quoique permis en ce tems-là parmi ces peuples, ne laiſſoient pas de faire horreur quand ils étoient fréquens.

CLÉOPATRE, femme de Florus, gouverneur de Judée ſous l'empereur Néron, fut complice de toutes les violences de ſon mari, & le ſoutint auprès de l'empereur, par le crédit qu'elle avoit ſur l'eſprit de l'impératrice Poppée.

CLEOPHIS *ou* CLÉOPHÉE, reine des Maſſagètes, peuple de l'Inde, qui défendit généreuſement la ville capitale de ſon royaume, contre l'armée d'Alexandre le Grand. Elle capitula cependant, & obtint des conditions honorables, avec la confirmation de ſon royaume. L'amour ſe mit enſuite de la partie, & elle eut d'Alexandre un fils nommé comme ſon pere.

CLERMONT D'AMBOISE, (*Renée de*) femme de Jean de Montluc, ſeigneur de Balagni. *Voyez* BALAGNI.

CLERMONT, (*Claude-Catherine de*) ducheſſe de Retz. Rapin, en parlant de cette femme illuſtre, & de Catherine Cibo, Italienne, dit :

On les voyoit ſur un tome
Ou de ſaint Jean Chryſoſtome
Ou bien de ſaint Auguſtin,
Paſſant & ſoir & matin,
Deſſus la ſainte Ecriture,
En priere ou en lecture.
Puis extraite de Platon,
De Plutarque & de Caton,

De Tulle & des deux Seneques
Les fleurs latines & grecques,
Mêlant d'un ſoin curieux
Le plaiſant au ſérieux.
De-là leur eſprit agile
S'égayoit dans le Virgile,
Dont la pure netteté
Ne ſent que la chaſteté.

Joignons à cet amour infatigable pour l'étude, toutes les vertus perſonnelles, & tous les agrémens de la ſociété, nous aurons un précis de la vie de la ducheſſe de Retz. Elle étoit fille unique de Claude de Clermont, baron de Dampierre, & de Jeanne de Vivonne, & petite-fille, par ſa mere, d'André de Vivonne, ſeigneur de la Châtaigneraie. Son éducation doit effrayer nos jeunes dames, dont la fraîcheur du teint, & la délicateſſe du tempérament, ſeroient altérées par une étude ſi pénible. Cependant Catherine, après avoir paſſé ſur les livres les jours & les nuits, ne perdit rien de ſa beauté; donna le jour à dix enfans, & vécut juſqu'à ſoixante ans, dans une ſanté parfaite. Ses connoiſſances lui attirerent l'eſtime des ſçavans, & ſa douceur modeſte la fit aimer des femmes: les ignorans même recherchoient ſa compagnie; ils ſe trouvoient plus d'eſprit avec elle qu'avec tout autre. Tant de qualités réunies lui procurerent un grand nombre d'adorateurs; & parmi ceux-ci, Jean d'Annebaut, fils de l'amiral de ce nom, ſe diſtinguoit par une probité reconnue, embellie par tous les avantages extérieurs. « C'étoit, » dit M. de Thou, le plus honnête homme de ſon ſié» cle. » Il fut choiſi. Les nouveaux époux firent mutuellement leur bonheur; mais il ne fut pas de longue durée. D'Annebaut périt à la bataille de Dreux, victime des guerres civiles qui déchiroient la France. Sa mort ranima les eſpérances de ſes anciens rivaux. Catherine n'avoit que vingt ans. Lorſqu'elle eut donné le tems convenable à la mémoire de ſon époux,

Albert, comte de Retz, eſſuya ſes larmes, & l'obtint en mariage. Albert étoit de l'illuſtre maiſon des Gondis de Florence, & poſſédoit toute la faveur de Charles IX. Il avoit ſuivi en France la fortune de Catherine de Médicis. Maître-d'hôtel du roi ſous Henri II, il fut gentilhomme de la chambre, & maréchal de France ſous Charles IX; duc & pair, & général des galères ſous Henri III, il conſerva ſon crédit ſous Henri IV. Ce n'eſt pas qu'il eut des qualités aſſez brillantes pour fixer la fortune auprès de lui; mais il avoit toute la ſoupleſſe d'un courtiſan, ſans en avoir la fierté ni la diſſimulation. D'ailleurs que ne devoit-il pas aux conſeils de ſa femme? Pendant qu'il négocioit avec ſuccès dans les cours d'Angleterre, d'Allemagne & de Pologne, la ducheſſe le remplaçoit auprès du prince, & écartoit de ſa perſonne tous les ennemis ſecrets de la faveur de ſon époux. L'on voyoit, malgré le préjugé populaire, une femme ſçavante, quitter pour un inſtant les poëtes & les philoſophes de l'antiquité, & faire mouvoir les reſſorts de la plus fine politique. Le roi avoit recours à elle pour les affaires étrangeres, comme à la ſeule perſonne de la cour, qui poſſédât les langues; & lorſque l'archevêque de Gneſne, chef de l'ambaſſade Polonoiſe, vint demander le duc d'Anjou pour roi, madame de Retz lui ſervit d'interprète, & lui cauſa la plus grande admiration. Ce prélat enchanté la prônoit par-tout, & publia dans ſon pays, qu'il venoit de voir en France une merveille qui devoit exciter la curioſité de toute l'Europe. Une partie de ces éloges rejaillit ſur le maréchal de Retz; les Polonois ne pouvoient manquer de l'eſtimer, comme le poſſeſſeur d'un ſi rare tréſor. Mais voici le plus beau trait de la vie de Catherine.

Pendant l'abſence de ſon époux, qui étoit en Italie, le marquis de Belle-Iſle, ſon fils, ſe laiſſa gagner par les Ligueurs, & réſolut de s'emparer du bien paternel. Catherine fit voir alors toute la grandeur de ſon ame. Elle aſſembla des ſoldats,

& ſe mit à leur tête : ce mâle courage effraya les Ligueurs, diſſipa les projets du rebelle, & maintint les vaſſaux de la ducheſſe dans l'obéiſſance qu'ils devoient à leur roi. Henri le Grand, digne appréciateur de l'héroïſme, honora la ducheſſe de ſes éloges, & la combla de ſes bienfaits. Perſonne ne fut plus heureux que Catherine, & ne le mérita davantage. Elevée au-deſſus des honneurs, elle voyoit autour d'elle une nombreuſe famille, qui marchoit ſur ſes traces : ſa vanité étoit ſatisfaite; mais ſon cœur ne l'étoit pas. Elle ſongea dès-lors à mériter des biens plus durables. Après avoir fait bâtir un ſuperbe château à Noiſy près de Mantes, elle fit bâtir au même endroit une égliſe, & y fonda un beau monaſtère pour des Cordeliers. Elle ne ſurvécut que de quelques mois à ſon mari, & mourut à Paris, au mois de Février 1603, à l'âge de ſoixante ans. Son corps fut porté chez les Filles de l'*Ave Maria*, pour être inhumé auprès de celui de madame de Dampierre ſa mere, dame d'atour de la reine Elizabeth d'Autriche, femme de Charles IX, & dame d'honneur de Louiſe de Vaudemont, épouſe de Henri III. Le tombeau de Catherine ſe voit encore dans cette chapelle.

Charles, ſon fils, marquis de Belle-Iſle, fut tué par un Breton en 1596. Antoinette d'Orléans, ſa femme, ſe fit Feuillantine, dans le chagrin où elle étoit de ne pouvoir venger la mort de ſon mari. » Elle avoit fait, dit l'Etoile, l'admiration de toute » la cour, par ſa beauté & ſon eſprit; dans ſon cou» vent, elle fut un exemple de vertu & de pénitence. » Elle laiſſa un fils. Le ſecond fils de Catherine fut Henri de Gondi, cardinal-évêque de Paris; le troiſieme, Jean-François de Gondi, prémier archevêque de Paris; & Philippe, comte de Joigny. De ſix filles qu'elle eut, quatre furent mariées avantageuſement; les deux autres ſe firent religieuſes à Poiſſi, & retracerent dans leur couvent les vertus morales, que Catherine avoit fait admirer dans le monde.

CLÈVES, (*Anne de*) reine d'Angleterre. *Voyez* ANNE DE CLÈVES.

CLISSON, (*Jeanne de Belleville, femme d'Olivier III du nom, ſire de*) fut célèbre par ſon courage ſous le règne de Philippe de Valois. Auſſi-tôt après la mort de ſon époux, à qui le roi de France fit trancher la tête à Paris, le 2 d'Août 1343, ſur le ſoupçon aſſez léger d'une intelligence avec l'Angleterre, elle commença, dit M. de Saint-Foix, par éloigner ſecrettement ſon fils, qui n'avoit que douze ans : elle l'envoya à Londres; & dès qu'elle n'eut plus à craindre pour lui, elle vendit ſes pierreries, arma trois vaiſſeaux, & courut la mer, vengeant la mort de ſon mari ſur tous les François qu'elle rencontroit. Ce nouveau corſaire fit des deſcentes en Normandie, y força des châteaux; & les habitans de cette province virent plus d'une fois, dans leurs villages embraſés, une des plus belles femmes de l'Europe, tenant l'épée d'une main & le flambeau de l'autre, preſſer le carnage, & fixer avec plaiſir ſes regards ſur toutes les horreurs de la guerre.

CLITE, femme de Cyzique, qui, pour ne point ſurvivre à ſon mari, qu'elle aimoit tendrement, s'étrangla de ſes propres mains.

CLODIA, courtiſane Romaine, qu'on croit être celle que le poëte Catule célébra dans ſes vers, ſous le nom de *Lesbia*. Elle étoit jeune & belle, mais plus débauchée que pas une de ſa profeſſion.

CLODOSVINDE, fille de Clotaire I, dit *le Vieux*, roi de France, fut femme d'Alboin I, roi des Lombards en Italie.

CLODOSVINDE, fille de Sigebert I, & de Brunehaut, mariée d'abord à Autharis, roi des Lombards, puis à Reccarede, roi des Wiſigots en Eſpagne.

CLOTILDE, CHROTILDE *ou* ROTILDE, reine de France, femme de Clovis I, dit *le Grand*, étoit fille de Chilpéric, roi des Bourguignons. Elle fut élevée dans la religion Catholique, à la cour de ſon

ſon oncle Gondebaud, qui avoit vaincu & fait mourir Chilpéric, le pere de la princeſſe. Clovis, roi de France, entendit parler des perfections de Clotilde; & ſongeant à joindre le royaume de Bourgogne à ſes Etats, il l'envoya demander en mariage à Gondebaud, après toutefois avoir eu le conſentement de la princeſſe; & l'ayant obtenue, il l'épouſa, l'an 492, à Soiſſons. Clotilde n'oublia rien pour convertir ſon époux à la foi Chrétienne. Clovis ne ſe rendoit pas. Etant en guerre contre les Suèves & les Bavarois, & voyant la victoire s'échapper de ſes mains aux plaines de Tolbiac, il invoqua le Dieu de Clotilde, promettant de ſe faire baptiſer s'il étoit victorieux. Il tailla les ennemis en pièces, & ſe fit Chrétien. Clotilde, après la mort de Clovis, ne pouvant accorder les princes ſes fils, ſe retira à Tours, où elle mourut. Son corps fut apporté à Paris, & inhumé auprès de ſon époux, dans l'égliſe de S. Pierre & de S. Paul, aujourd'hui de ſainte Genevieve. L'égliſe célèbre ſa fête le 2 de Juin.

CLOTILDE, fille de Clovis & de la précédente, fut femme d'Amauri, roi des Wiſigoths, prince Arien, qui fit tous ſes efforts pour faire changer de religion à ſa nouvelle épouſe. Careſſes, menaces, outrages, mauvais traitemens, tout fut mis en uſage, & ſans ſuccès. Clotilde, à la fin, avertit ſon frere Childebert, qui fit une irrruption dans les Etats d'Amauri, le défit, & ramena ſa ſœur en France. Elle mourut dans le voyage, en 531.

CLOTILDE *ou* CROTILDE *ou* DODE, reine de France, femme de Thierri I. *Voyez* CROTILDE.

CLUSIA, fille du roi Thuſcus, qu'un général Romain, nommé *Valerius Torquatus*, fit demander à ſon pere. N'ayant pu l'obtenir, il attaqua de force le château où elle étoit. Cette chaſte fille, préférant la mort à la perte de ſon honneur, ſe jetta d'une tour en bas; & Plutarque ajoûte que le vent enflant ſa

robe, la porta doucement à terre, ſans qu'elle ſe fût fait aucun mal.

CLYTEMNESTRE, fille de Léda, ſuivant la fable, & femme d'Agamemnon, roi de Mycène. S'étant fait aimer d'Egyſte pendant l'abſence de ſon époux, elle le fit aſſaſſiner à ſon retour de la guerre de Troye. Mais Oreſte, fils d'Agamemnon & de Clytemneſtre, punit de mort ces deux adultères.

COELLO, (*Jeanne*) femme d'Antoine Perez, miniſtre Eſpagnol. *Voyez* PEREZ.

COLETE BOILET, réformatrice de l'ordre de ſainte Claire, naquit à Corbie en Picardie, le 13 de Janvier 1380, de Robert Boilet, charpentier, & de Marguerite Moïon, qui étoit preſque ſexagénaire. Elle paſſa les premieres années de ſa vie dans la pénitence; & après la mort de ſon pere & de ſa mere, ayant diſtribué aux pauvres ce qu'ils lui avoient laiſſé, elle ſe retira dans un couvent de Béguines, qui vivoient ſous la direction des religieux de S. François. Ayant trouvé cet inſtitut trop relâché, elle paſſa dans celui des Urbaniſtes, puis dans celui des Bénédictines; mais ne trouvant pas dans tous ces ordres de quoi ſatisfaire ſon zèle, elle prit l'habit du tiers ordre de S. François, dit *de la Pénitence*; fit un vœu particulier de clôture, & pratiqua de grandes auſtérités. Elle ſe trouva enſuite engagée à travailler à la réforme des religieuſes de ſainte Claire, & alla, en 1406, trouver à Nice Pierre de Lune, que l'on reconnoiſſoit en France pour pape, ſous le nom de *Benoît XIII*. Elle obtint de lui tous les pouvoirs qu'elle pouvoit ſouhaiter, & voulut mettre la réforme dans l'ordre de ſainte Claire. N'en ayant pu venir à bout en France, elle ſe retira en Savoye, où elle établit ſa réforme, qui ſe répandit, dans la ſuite, dans pluſieurs provinces. Elle mourut à Gand, le 6 de Mars de l'an 1447, âgée de ſoixante-ſix ans & de cinquante-deux jours. Elle n'a point été canoniſée; mais les papes

ont permis qu'on célébrât ſolemnellement ſa fête dans l'ordre. Quelques religieux de S. François embraſſerent auſſi ſa réforme; & l'opinion de ſainteté que leurs auſtérités leur acquirent, engagea divers ſeigneurs à leur procurer des établiſſemens. Ils eurent ſur-tout beaucoup de maiſons en Bourgogne, où on les appelloit *les Coletens*; mais Léon X les réunit, en 1517, aux Obſervans.

COLIGNY, (*Henriette de*) comteſſe de la Suze. *Voyez* SUZE.

COLOMBE, (*ſainte*) vierge & martyre à Sens. On ne peut rien dire de certain au ſujet de cette ſainte, ſinon qu'on en célèbre la fête au 31 de Décembre.

COLOMBE, (*ſainte*) de Cordoue en Eſpagne, vivoit au IX ſiècle de l'égliſe. Elle fit vœu de virginité dès ſa plus tendre jeuneſſe, & ſe retira avec ſa ſœur Elizabeth dans une abbaye près de Cordoue. L'Eſpagne étoit alors ſoumiſe aux Saraſins. Mahomet, fils d'Abderam, ayant ſuſcité contre les Chrétiens, en 851, une perſécution violente, Colombe ſortit de ſon couvent pour aller ſoutenir devant les magiſtrats la religion qu'elle profeſſoit. Elle fut condamnée à avoir la tête tranchée, & ſouffrit la mort en confeſſant J. C. L'Egliſe en fait mémoire le 17 de Septembre.

COLOMBIERES, (*Anne-Henriette de Briqueville de*) eſt connue en France par un ouvrage moderne, intitulé: *Réflexions ſur les cauſes des tremblemens de terre*, &c.

COLONNE, (*Victoire*) marquiſe de Peſquaire. *Voyez* PESQUAIRE.

COMBE. (*Marie de Cyz*) *Voyez* CYZ.

COMEIGE, (*madame de*) a fait, au rapport de M. de Vertron, une comédie intitulée: *Mahomet.*

COMMINGES, (*Marguerite de*) inſtituée par ſon pere héritiere du comté de ce nom, en 1375, le porta en premieres nôces à Jean III, comte d'Armagnac, puis à Jean II d'Armagnac, comte de Par-

diac, enfin en troiſiemes nôces à Mathieu de Grailli, dit *de Foix*, ſon couſin au troiſieme degré. Ce dernier, mépriſant bientôt la comteſſe, la maltraita, & la retint même priſonniere, pendant quinze à ſeize ans, au château de Saverdun. Sans doute que la conduite de Marguerite n'étoit pas à l'abri de tout reproche: quoi qu'il en ſoit, elle fit porter des plaintes au roi Charles VII, qui l'envoya tirer de ſa priſon, & amener à Toulouſe, où il ſe trouvoit alors. La comteſſe lui témoigna ſa reconnoiſſance par le don qu'elle lui fit de tous ſes biens; & l'acte en fut paſſé en 1442. Elle mourut l'année ſuivante, âgée de quatre-vingts ans. Mathieu de Foix ne manqua pas de faire valoir ſes droits ſur le comté de Comminges; & le roi voulut bien lui en laiſſer la jouiſſance ſa vie durant; mais à ſa mort, c'eſt-à-dire en 1454, le roi ſe mit en poſſeſſion de ce comté.

COMNENE. (*Anne*) *Voyez* ANNE COMNENE.

CONDÉ, (*Eléonor de Roye, princeſſe de*) fille aînée & héritiere de Charles, ſire de Rouci & de Muret, & de Madeleine de Mailli, dame de Conti, fut mariée, en 1551, à Louis de Bourbon, I du nom, prince de Condé, dont elle eut pluſieurs enfans. Ce fut une princeſſe douce, pieuſe, charitable. Elle mourut le 23 de Juillet 1564, âgée de vingt-neuf ans.

CONDÉ. (*Charlotte-Marguerite de Montmorenci, princeſſe de*) *Voyez* MONTMORENCI.

CONSTANCE *ou* CONSTANTIA, fille de Conſtance-Chlore & de Théodora, ſa ſeconde femme, & ſœur du grand Conſtantin, « étoit, dit M. de » Serviez, une princeſſe qui n'avoit preſque aucune » des foibleſſes de ſon ſexe, & qui relevoit les avan- » tages de ſa beauté par le mérite & les qualités de » ſon eſprit. Elle avoit un courage mâle, une pru- » dence ſage, une politique fine, une vertu ſolide. » L'on admiroit en elle beaucoup de force de génie, » une grande pénétration pour les affaires, une » vive éloquence, & une fermeté qui ne ſe rebu-

» toit pas facilement, & ſur-tout cet eſprit de mé-
» diation, qui ſçavoit ramener les eſprits les plus di-
» viſés; au reſte, opiniâtrement attachée à ſes ſen-
» timens; n'abandonnant preſque jamais ſes pre-
» mieres idées, & n'en concevant que d'extraor-
» dinaires, & de celles qui la diſtinguoient du com-
» mun; aimant à raffiner ſur toutes choſes, même
» ſur les matieres de religion; ce qui fut d'un grand
» préjudice aux intérêts de l'Egliſe. »

Conſtantin fit épouſer ſa ſœur à Licinius, ſon collégue à l'empire; & les nôces furent célebrées à Milan, avec la derniere magnificence. Dans la ſuite, Licinius forca, par ſa mauvaiſe conduite, Conſtantin de lui faire la guerre; & ce prince ayant appris qu'il entretenoit des intelligences avec les Barbares, le fit étrangler en 325. Conſtance alors s'attacha uniquement à l'empereur ſon frere, & mérita ſa confiance, ſur-tout après la mort de l'impératrice ſainte Helene. L'uſage qu'elle fit de ſon crédit fut, comme on l'a dit, très-funeſte à l'Egliſe, en protégeant de tout ſon pouvoir un certain Euſebe qu'elle fit évêque de Nicomédie, & qu'elle aida même à étendre dans l'empire la pernicieuſe doctrine d'Arius. Elle mourut dans les ſentimens que lui avoit inſpirés cet hérétique, & le recommanda même, dans ſes derniers momens, à l'empereur ſon frere.

CONSTANCE *ou* CONSTANTIA, fille de l'empereur Conſtance & de Fauſtine, fut mariée à l'empereur Gratien.

CONSTANCE *ou* CONSTANTIA, nom de deux filles du grand Conſtantin, leſquelles furent, d'inclinations & de caractères, bien différentes. L'aînée, douce & vertueuſe, fit un ſacrifice à Dieu de ſa virginité; l'autre fut ſi méchante, qu'on lui donna le nom de *Mégere*.

CONSTANCE D'ARLES, reine de France, ſurnommée *Blanche* ou *Candide*, à cauſe de la blancheur de ſon teint, étoit fille de Guillaume V, comte d'Arles, & de Blanche, dite *Adele* ou *Adelaïde*

d'Anjou. Elle épouſa notre roi Robert le Pieux, vers l'an 998; & comme elle étoit impérieuſe & fière, elle cauſa bien des chagrins à ce monarque, naturellement doux & pacifique. Elle avoit amené de Provence les meilleurs poëtes farceurs & troubadours du tems. Elle en peupla la cour & la ville, & ce fut ce qui donna naiſſance à notre poëſie; car juſqu'alors on ne connoiſſoit de verſification que la latine. « Mais, dit un auteur moderne, pour ce » léger avantage qu'elle procura à la France, où » elle introduiſit ſans doute le goût de la rime, » elle y donna bien des ſujets de mécontentement » aux peuples, à ſon mari & à ſes enfans. » Elle avoit pris un tel empire ſur l'eſprit de ſon époux, que ce bon prince ſe cachoit d'elle, en quelque ſorte, lorſqu'il accordoit quelque grace, & diſoit: » Je vous accorde ce que vous demandez; mais » faites enſorte que Conſtance n'en ſçache rien. »

Le roi Robert avoit quatre fils de Conſtance; ſçavoir, Hugues, Henri, Robert & Eudes; &, ſuivant la coutume de ſes prédéceſſeurs, il avoit fait ſacrer l'aîné de ces princes en 1017. Conſtance, qui n'avoit des yeux que pour le troiſieme, traita les deux premiers de la maniere la plus indigne, juſqu'à faire arrêter le prince héréditaire, après l'avoir forcé de s'exiler de la cour, & de vivre en aventurier. Il mourut en 1026; & Henri ſon frere, ayant été couronné quelque tems après, devint plus que jamais l'objet de la haine & des perſécutions de la reine Conſtance. Lors même qu'il fut monté ſur le trône, en 1031, par la mort du roi ſon pere, elle ſouleva contre lui tous les grands du royaume, & s'empara de Soiſſons, de Sens & de pluſieurs autres places conſidérables. Henri, abandonné de preſque tout le monde, fut obligé de paſſer en Normandie, & d'implorer la protection du duc Robert, dit *le Diable*, qui lui fournit des troupes & de l'argent. Conſtance fit la paix à ſon grand regret, & alla mourir de chagrin au château de Melun, le 25 de Juillet 1032.

CONSTANCE DE CASTILLE, reine de France, eſt nommée *Beatrix* par les Eſpagnols, *Marie* par quelques-uns, & *Marguerite* ou *Elizabeth* par d'autres. Elle étoit fille aînée d'Alfonſe VIII, roi de Caſtille, & de Bérengere de Barcelone, ſa premiere femme, & fut mariée à notre roi Louis VII, dit *le Jeune*, en 1154, après que ce prince eut quitté Eleonore, ducheſſe de Guienne. Elle mourut en couches, au bout de ſix ans de mariage, & fut enterrée à S. Denys.

CONSTANCE DE FRANCE, reine d'Angleterre, étoit fille de Louis VI, & ſœur de Louis VII, rois de France. Elle prit deux alliances, l'une en 1140, avec Euſtache de Blois, qui fut couronné roi du vivant de ſon pere, & mourut avant ce prince; l'autre avec Raimond VI, comte de Toulouſe. Elle mourut en 1176.

CONSTANCE DE FRANCE, fille de Phillippe I, fut mariée avant 1211, à Hugues, comte de Troyes, dont elle fut ſéparée, en 1214, ſous prétexte de parenté, puis à Boëmond I, prince d'Antioche.

CONSTANCE, fille de Roger I, roi de Sicile, épouſa, dans un âge fort avancé, l'empereur Henri VI, bâtard de Roger, en 1185. Quelques juſtes que fuſſent ſes prétentions ſur le royaume de Sicile, Tancrede les lui diſputa les armes à la main. Ayant été priſe par les Salernitains, elle fut arrêtée par ſon compétiteur, qui ne la relâcha qu'avec peine à la priere du pape Celeſtin III. Elle mourut en 1198, laiſſant le pape Innocent III tuteur de ſon fils Frédéric.

CONSTANCE, reine d'Aragon, fille de Mainfroi, bâtard de l'empereur Frédéric II, & femme de Pierre III, roi d'Aragon, vivoit vers l'an 1284. Cette princeſſe fit admirer ſa piété & ſa magnanimité en Sicile, dont elle étoit ſouveraine; car ayant délibéré avec les magiſtrats de venger la mort funeſte de Conradin de Souabe par celle de Charles, prince de Salerne, elle envoya dire à ce prince, un

vendredi matin, de penſer à ſon ame, & de ſe réſoudre à mourir de la même façon que Conradin étoit mort, c'eſt-à-dire ſur un échafaud; à quoi ce prince répondit avec un courage admirable, que la mort lui ſeroit d'autant plus agreable, qu'elle lui devoit être donnée au même jour que Jeſus-Chriſt l'avoit ſoufferte. Cette pieuſe réponſe fut rapportée à la reine, qui dit: « Puiſque le prince de Salerne accepte ſi vo» lontiers la mort à cauſe de ce jour, je veux auſſi » lui pardonner pour l'amour de celui, lequel en ce » jour ſouffrit la mort, afin de nous racheter. » En effet, cette généreuſe princeſſe lui donna la vie.

CONSTANCE. (*madame*) Son mari, miniſtre du roi de Siam, ayant été ſupplanté & mis à mort en 1688, par le mandarin Pitracha, elle fut appliquée à la queſtion, qu'elle endura pluſieurs jours, ſans rien avouer de ce que l'on attendoit ou ſouhaitoit. On la jetta enſuite en priſon, où elle demeura quelques mois avec les fers aux mains & aux pieds. Au bout de ce tems, elle & ſa famille furent condamnées à l'eſclavage; & ce fut en cette malheureuſe qualité d'eſclave qu'on lui ôta ſes fers, & qu'on la mit hors de priſon.

Kempfer nous apprend qu'en 1690, madame Conſtance & ſon fils alloient mendier de porte en porte, ſans que perſonne osât intercéder pour eux. Dans la ſuite, elle ſe trouva dans une condition plus ſupportable; car, en 1719, elle fut honorée de la ſurintendance des confitures du roi. Elle étoit née à Siam de parens honorables; & en ce tems-là, elle étoit fort eſtimée à la cour & dans la ville pour ſa ſageſſe & ſon humanité, tant envers les Siamois, qu'envers les étrangers, qu'elle étoit toujours prête à aider, quand ils ſe trouvoient dans l'embarras, ou qu'ils avoient à ſouffrir des vexations des grands.

CONSTANTIN, (*la*) ſage-femme de Paris, dont parlent Gui-Patin, dans ſes Lettres, & Bayle à l'article de ce médecin, peut être miſe au nombre des fameux ſcélérats du dernier ſiécle. Elle fai-

ſoit ſon principal métier d'accoucher avant terme, les filles à qui les malheureux progrés d'une paſſion criminelle faiſoient craindre le deshonneur. Cette Conſtantin fut pendue, par arrêt du parlement, au mois d'Août 1660, à la Croix du Trahoir.

CONSTANTINE, femme de l'empereur Maurice, miſe à mort avec ſes trois filles, par les ordres du tyran Phocas, en 603.

CONTARIN, (*Séraphine*) dame de Veniſe, & religieuſe dans la même ville, ne fut pas moins illuſtre par toutes les vertus du cloître, que par une grande connoiſſance des langues, un ſçavoir profond, & une mémoire heureuſe. Elle a écrit des Lettres en italien-toſcan & en latin.

CONTI, (*Louiſe-Marguerite de Lorraine, princeſſe de*) étoit fille du duc de Guiſe, ſurnommé *le Balafré*, & naquit, en 1582, du mariage de ce ſeigneur avec Catherine de Cleves. On ne ſçait rien de particulier touchant la vie de cette illuſtre dame, ſinon qu'elle épouſa le prince de Conti en 1605. Devenue veuve en 1615, elle cultiva les belles-lettres, & ne paſſa guères de jours ſans conſacrer quelques momens à la lecture. Le goût qu'elle y prit inſenſiblement, lui fit naître l'envie d'écrire auſſi quelque choſe. Elle ſe plaiſoit à faire des vers; & la plûpart des ſçavans lui dédioient leurs ouvrages. C'eſt un malheur qu'il ne nous reſte de ſa façon qu'un *Roman Royal* ou *Aventures de la Cour*, publié en 1620, ſous le nom du ſieur de *Pilouſt*. On ne connoît guères aujourd'hui cet ouvrage que ſous le titre des *Amours d'Henri IV*, qui ſe trouve dans la Bibliothèque de Campagne, ſous un ſtyle plus correct & plus moderne. La princeſſe de Conti mourut en 1631, à l'âge de quarante-neuf ans.

CONTI. (*Anne-Marie Martinozzi, princeſſe de*) *Voyez* ANNE MARIE, *&c.*

CORDILLE *ou* CORDEILLE, princeſſe d'Angleterre, qui vivoit, dit-on, avant l'ère chrétienne, fut, ſuivant les hiſtoriens Anglois, une princeſſe

d'un rare mérite, & qui poſſéda toutes les vertus d'un grand roi. Son pere, nommé *Leïr*, qui régnoit ſur une partie de la Grande-Bretagne, la maria avec un roi voiſin, & ne lui donna rien pour ſa dot, parce qu'il ne l'aimoit pas. Il partagea ſes Etats entre deux autres filles qu'il avoit, & leur fit épouſer à l'une le duc d'Albanie, à l'autre le duc de Cornubie; mais ſon injuſtice eut bientôt la punition qu'elle méritoit. Les gendres de ſes filles bien-aimées lui firent la guerre, & le dépouillerent du peu qu'il s'étoit réſervé. Se ſouvenant alors de Cordille, il l'envoya prier de le ſecourir; ce qu'elle fit auſſi-tôt, en engageant ſon époux à mettre une armée en campagne. Le ſuccès couronna ces généreux efforts, & Leïs fut rétabli. Depuis, Cordille étant reſtée veuve, gouverna ſes ſujets avec beaucoup de ſageſſe & de prudence, pendant cinq ans, au bout deſquels ſes beaux-freres, qui n'avoient ceſſé de l'inquiéter, la firent priſonniere dans un combat. Elle mourut bientôt après de déſeſpoir.

CORINNE, très-illuſtre poeteſſe Grecque, dite *Thébaine*, parce qu'elle étoit de Tanagre, petite ville dans le voiſinage de Thèbes. On aſſure qu'elle donna d'excellens avis à Pindare, dont ce fameux poëte lyrique ſçut profiter; & qu'étant entrée ſouvent en lice avec lui, elle le vainquit juſqu'à cinq fois. Peut-être dut-elle ce ſuccès à ſa beauté, qui la diſtinguoit, autant que ſon eſprit, de toutes les perſonnes de ſon ſexe. Elle jouit du moins d'une grande réputation, & mérita les éloges de tous les ſçavans ſon de tems. Elle compoſa quantité de poëſies, dont il nous reſte encore quelques fragmens.

CORNARO, (*Catherine*) reine de Chypre, & d'une illuſtre maiſon de Veniſe, fut mariée, l'an 1470, à Jacques, bâtard de Chypre, qui s'en fit roi. La république de Veniſe adopta cette princeſſe, & la dota comme fille de S. Marc. Jacques mourut le 5 de Juin 1473, laiſſant ſa femme groſſe,

Elle accoucha d'un fils qui ne vécut qu'un an. Depuis, elle gouverna ce royaume avec beaucoup de difficulté, & eut même le chagrin de voir tuer dans une ſédition, André Cornaro, ſon oncle. Les Vénitiens, craignant qu'elle ne ſongeât à de ſecondes nôces, lui envoyerent George Cornaro, ſon frere, qui lui conſeilla de venir paſſer le reſte de ſes jours à Veniſe, & de remettre à la république l'Etat qu'elle avoit gouverné pendant douze ou quatorze ans; ce qu'elle fit, ou ce qu'on lui fit faire.

CORNARO *ou* CORNARA PISCOPIA, (*Lucrèce-Hélène*) de la même famille que la précédente, fut une des plus ſçavantes perſonnes du ſiécle dernier. Elle naquit à Veniſe, en 1646. A peine eut-elle atteint l'âge de cinq ans, que l'on commença à remarquer en elle un mépris ſingulier pour tout ce qui a coutume d'amuſer les enfans. La facilité qu'elle avoit à retenir tout ce qu'on lui faiſoit lire, & tout ce qu'on lui diſoit pour ſon inſtruction, engagea ſon pere Jean-Baptiſte Cornaro, procurateur de S. Marc, à ſuivre l'avis que lui donna le ſçavant Jean-Baptiſte Fabris, de lui faire étudier la langue latine. Elle s'y appliqua, n'ayant encore que ſept ans, & ſes maîtres furent Jean Valéſius, chanoine de S. Marc, & le docteur Bartolot. Le progrès ſurprenant qu'elle fit dans cette étude, fit juger que ce ne ſeroit point trop entreprendre, que de lui enſeigner la langue grecque; & c'eſt de quoi ſe chargea le docte Fabris, dont nous venons de parler; mais ce dernier étant mort quelques mois après, elle eut pour maître dans cette langue le directeur de la bibliotheque de Veniſe, lequel étoit Grec de nation. Peu d'années après, elle étudia la langue hébraïque, & le grec vulgaire, apprenant en même tems l'eſpagnol & le françois. La connoiſſance qu'elle acquit de l'hébreu étoit ſi grande, qu'il n'y avoit point de Rabbin qui la ſurpaſſât; & pour le grec, elle le poſſédoit ſi parfaitement, qu'elle n'auroit pu le mieux ſçavoir, quand elle auroit vécu

à Athènes, même du tems de Démoſthène. C'eſt de quoi on ne peut douter après les ſçavantes Lettres qu'elle a écrites dans ces deux langues, & que l'on conſerve précieuſement dans la bibliotheque de Veniſe. A une ſi parfaite connoiſſance des langues, elle joignit une ſolide vertu ; & elle n'avoit pas encore onze ans, qu'elle fit vœu d'une virginité perpétuelle. L'hiſtorien de ſa Vie raconte que ce qui la porta à faire ce vœu, fut l'exemple du bienheureux de Gonzague, dont elle lut un jour la Vie. Elle vit que ce jeune homme s'étoit conſacré à Dieu, dès ſes premieres années ; elle voulut l'imiter ; & bientôt après, elle choiſit pour ſon directeur le pere Charles-François Boſellus de la Compagnie de Jeſus, homme d'une profonde piété, & d'une ſcience conſommée.

Notre illuſtre ſçavante fit bientôt ſuccéder à l'étude des langues, celle de la philoſophie & de la théologie. Elle eut pour maître en philoſophie Charles Rainaldini, célèbre profeſſeur de Padoue, lequel a donné au public trois excellens ouvrages de mathématiques ; les deux premiers imprimés à Florence, en 1665 ; & le dernier imprimé à Padoue, en 1684. Son maître en théologie fut Hyppolite Marchet, prêtre de l'oratoire. Elle ne ſongeoit qu'à ſe perfectionner dans la ſcience de la religion, lorſque ſes parens lui propoſerent un mariage avantageux ; mais elle ne voulut point les écouter ; & pour mettre fin à leurs ſollicitations, elle leur déclara le vœu qu'elle avoit fait. Ce moyen lui fut néanmoins inutile ; on écrivit en cour de Rome, & on la fit relever de ſon vœu par un bref du pape. Cornara n'eut pas plutôt vu le bref, que, ſaiſie de frayeur, elle demeura comme immobile, & s'évanouit. Quand elle fut revenue de cet état, elle forma la réſolution de s'engager, par des vœux, à obſerver dans le monde la régle de S. Benoît, & à porter ſous ſes habits celui de l'ordre. L'exécution ſuivit de près le deſſein. Hélène écrivit à l'abbé

du monaſtère de S. George de Veniſe, qu'elle avoit quelque choſe d'importance à lui communiquer. Cet abbé nommé *Corneille Codaninus*, & un des plus ſçavans Bénédictins de ſon tems, s'étant rendu auprès d'elle, crut devoir conſentir à la demande qu'elle lui fit, de recevoir ſes vœux en qualité d'oblate de l'ordre de S. Benoît. Ses parens n'eurent pas plutôt nouvelle de ce qu'elle venoit de faire, qu'ils tenterent toutes ſortes de moyens pour l'ébranler & lui faire changer de réſolution; mais voyant que tous leurs efforts étoient inutiles, ils ſe retrancherent à lui demander qu'elle vécût au moins dans la maiſon paternelle, au milieu de la famille; ce qu'ils obtinrent enfin. Elle pratiqua, dans la maiſon de ſon pere, les plus grandes auſtérités; & non contente de porter le cilice & les chaînes de fer, elle vivoit dans une pauvreté extrême; ſe privoit des choſes les plus néceſſaires, & fuyoit toutes les occaſions de paroître, ne cherchant qu'à être cachée. Elle ſçavoit ſept ſortes de langues: elle poſſédoit la philoſophie, la théologie, les mathématiques, la muſique, & joignoit à tout cela une ſolidité & une juſteſſe d'eſprit, qu'on cherche ſouvent en vain dans bien des ſçavans.

Un mérite ſi rare l'expoſoit à une infinité d'occaſions, où l'amour-propre auroit beaucoup trouvé à gagner; mais elle évitoit ces occaſions, comme autant de piéges dangereux. Quelque ſoin cependant qu'elle eût de chercher l'obſcurité, ſes parens firent tant par leur inſtances, qu'elle ne put éviter la mortification de recevoir le bonnet de docteur ès arts, qui lui fut offert par l'univerſité de Padoue. L'hiſtorien décrit ici toutes les circonſtances de cette cérémonie, où la nouveauté du ſpectacle attira un nombre infini de perſonnes de tous états, de tous âges, & de toutes conditions. Ce fut dans la cathédrale de Padoue que ſe paſſa cette grande action, où notre illuſtre ſçavante donna de nouvelles preuves de ſa ſcience & de ſa profonde érudition,

Voici le précis du formulaire de sa réception, comme on le trouve dans les Actes de l'université de Padoue.

» Nous siégeans dans le tribunal de l'université de » Padoue, reconnoissons que noble fille Hélène-Lu- » crèce Cornara possède les sciences & les belles let- » tres à un si haut point, qu'elle mérite d'avoir place » parmi les docteurs de cette université ; & pour cela, » nous la recevons maîtresse ès arts libéraux, & la » reconnoissons telle, au nom du Pere, & du Fils, » & du Saint-Esprit. Fait & passé à Padoue, le 25 » de Juin 1678, dans l'église cathédrale de la même » ville, parce que les salles du collége n'ont pu suf- » fire à l'affluence du monde. »

L'université vouloit aussi donner à Hélène Cornara le bonnet des docteurs en théologie ; mais le cardinal Barbarigo, alors évêque de Padoue, s'y opposa. Cette sçavante & pieuse fille mourut, le 26 de Juillet 1684, âgée de trente-huit ans, & fut enterrée dans l'église de sainte Justine, où son pere, qui étoit procurateur de S. Marc, c'est-à-dire qui occupoit la premiere charge de la république de Venise, après la dignité de doge, lui fit faire un tombeau de marbre.

CORNÉLIE, dame Romaine, fille de Cinna, qui la donna pour femme à Jules-César. Sylla, mortel ennemi de Cinna, fit tout ce qu'il put pour engager César à répudier Cornélie, & le dépouilla même de ses charges & de ses biens pour l'y faire consentir. César ne voulut jamais faire cet affront à une femme qu'il aimoit tendrement, & qui méritoit son amour. Lorsqu'elle mourut, vers l'an 46 avant J. C. il fit lui-même son oraison funèbre.

CORNÉLIE, (*Maximille*) vierge Vestale chez les Romains, fut une des victimes des extravagances de Domitien. Ce barbare empereur, dans la pensée ridicule d'illustrer son règne, fit accuser Cornélie d'entretenir un commerce de galanterie avec Céler, chevalier Romain. Sans autre forme de procès, il la condamna au supplice des Vestales cri-

minelles. « Quoi ! Céſar, s'écia-t-elle, me déclare in-
» ceſtueuſe, moi dont les ſacrifices l'ont fait triom-
» pher ? » Comme il fallut l'enfermer dans le ca-
veau, & qu'en y deſcendant ſa robe fut accrochée, elle ſe retourna & ſe débarraſſa tranquillement. Le bourreau voulut alors lui préſenter la main : elle en eut horreur, & rejetta l'offre, comme ſi elle n'eût pu l'accepter, ſans ternir la pureté dont elle faiſoit profeſſion ; & ſe ſouvenant juſqu'à la fin de ce qu'exigeoit d'elle la plus ſévère bienſéance, elle eut ſoin de tomber modeſtement. *Voyez l'article* VESTALES.

CORNÉLIE, dame Romaine, de la famille des Scipions, & la cinquieme femme du grand Pompée, ne fut par moins illuſtre par ſon mérite que par ſa beauté. Plutarque, dans le vieux françois d'Amyot, va nous la faire connoître. « Pompeius,
» dit-il, retournant en la ville, épouſa Cornélia,
» la fille de Metellus Scipion, non fille, ains de
» n'aguères demeurée veuve de Publius Craſſus,
» le fils, qui fut occis par les Parthes, auquel elle
» avoit été mariée la premiere fois. Cette dame
» avoit beaucoup de graces pour attraire un homme
» à l'aimer, outre celles de ſa beauté ; car elle étoit
» honnêtement exercitée aux lettres, bien appriſe
» à jouer de la lyre, & ſçavante en la géométrie,
» & ſi prenoit plaiſir à ouïr propos de la philoſo-
» phie, non point en vain & ſans fruit. Mais, qui
» plus eſt, elle n'étoit point pour tout cela ni fâ-
» cheuſe ni glorieuſe, comme le deviennent ordi-
» nairement les jeunes femmes qui ont ces parties
» & ces ſciences là. Davantage, elle étoit fille d'un
» pere auquel on n'eût ſçu que reprendre, ni quant
» à la nobleſſe de ſa race, ni quant à l'honneur de
» ſa vie. Toutes fois les uns reprenoient en ce ma-
» riage que l'âge n'étoit point ſortable, parce que
» Cornélia étoit jeune aſſez pour être plutôt mariée
» à ſon fils ; & les plus honnêtes eſtimoient qu'en
» ce faiſant, il avoit mis à non chaloir la choſe pu-
» blique au tems qu'elle étoit en ſi grande affaire,

» pour auſquels remédier elle-même l'avoit choiſi » comme médecin, & s'étoit jetté entre les bras » de lui ſeul ; & cependant il s'amuſoit à faire nô- » ces & fêtes, là où plutôt il devoit penſer que ſon » conſulat étoit une publique calamité, pour ce » qu'il ne lui eût pas été ainſi baillé extraordinaire- » ment à lui ſeul, contre la coutume & les loix, ſi » les affaires publiques ſe fuſſent bien portées. »

CORNIFICIA, ſœur du poëte Cornificius, qui vivoit à Rome ſous l'empire d'Auguſte, ſe livra toute entiere à l'étude de la poëſie, « par la ſeule raiſon, » diſoit-elle, que la ſcience eſt l'unique choſe qui ne » ſoit point ſujette aux injures de la fortune. »

CORNUEL, (*madame*) la diſeuſe de bons mots, jouit d'une grande réputation dens le ſiécle dernier, par ſon eſprit, & par les agrémens de ſa converſation. La Houſſaye nous apprend qu'elle s'appelloit *le Gendre*. Madame de Sévigné parle d'elle en pluſieurs endroits de ſes Lettres ; nous en tranſcrirons ici ce qui la concerne.

» Voici un bon mot de madame Cornuel, qui » a fort réjoui le parterre. M. Tambonneau le fils » a quitté la robe, & a mis une ſangle autour de » ſon ventre & de ſon derriere ; avec ce bel air, » il veut aller ſervir ſur la mer : je ne ſçais ce que » lui a fait la terre ; on diſoit donc à madame Cor- » nuel qu'il s'en alloit à la mer : *Hélas*, dit-elle, » *eſt-ce qu'il a été mordu d'un chien enragé ?* Cela » fut dit ſans malice ; c'eſt ce qui a fait rire extrê- » mement.

» Madame Cornuel voyoit madame de Lionne » avec de gros diamans aux oreilles ; & en ſa pré- » ſence même elle dit : *Il me ſemble que vos gros* » *diamans ſont du lard dans la ſouriciere.*

» Elle parloit l'autre jour des jeunes gens, & » diſoit qu'*il lui ſembloit qu'elle étoit avec des morts,* » *parce qu'ils ſentoient mauvais, & ne parloient* » *point.*

» On parloit de la comteſſe de Fieſque ; elle » diſoit

» disoit *que ce qui conservoit sa beauté, c'est qu'elle* » *étoit salée dans la folie.*

» La comtesse (de Fiesque) maintenoit l'autre » jour à madame Cornuel que Combourg n'étoit » point fou; madame Cornuel lui dit : *Bonne com-* » *tesse, vous êtes comme les gens qui ont mangé de* » *l'ail.*

» (En parlant du coadjuteur.) Je n'ai jamais vu » personne entendre si parfaitement la raillerie. » Nous pensons que M. de V*** ne l'entend pas » si bien, lui, qui, à ce que dit madame Cornuel, » *a mis un bon Suisse à sa porte ;* c'est qu'on assure » qu'il a donné une belle maladie à sa femme.

» Madame Cornuel étoit l'autre jour chez B*** » dont elle étoit maltraitée ; elle attendoit à lui par- » ler dans une anti-chambre, qui étoit pleine de » laquais. Il vint une espèce d'honnête homme, qui » lui dit qu'elle étoit mal dans ce lieu-là. *Hélas!* » dit-elle, *j'y suis fort bien ; je ne les crains point* » *tant qu'ils sont laquais.* »

Madame Cornuel mourut, en 1693, âgée de quatre-vingt-sept ans.

CORRON, (*madame*) sage-femme & auteur d'une *Dissertation en forme de lettre sur l'accouche-ment*, imprimée en 1757.

COSME, femme qui, suivant le scholiaste d'Apollonius, entreprit d'écrire une Histoire d'Egypte; c'est tout ce qu'on en sçait.

COSNARD. (*mademoiselle*) Elle étoit de Paris, & a donné, en 1650, une tragédie intitulée : *les chastes Martyrs.* On n'en sçait rien de plus.

COSTA, (*Marguerite*) native de Rome, a vécu dans le XVIIe siécle. Elle « avoit, dit le pere » Menestrier, Jésuite, du génie & du talent pour » la poësie, & prépara, pour le roi de France, » une fête à cheval, en forme de carrousel & de » ballet. Le sujet de cette fête étoit un Défi d'A- » pollon & de Mars. » L'exécution de ce dessein ayant paru trop difficile, on lui préféra l'Orphée,

qui fut repréſenté en 1647. On ne laiſſa pas de faire imprimer cette Fête de la ſignora Coſta, avec ſes autres poëſies, qu'elle dédia au cardinal Mazarin.

COSTE-BLANCHE, (*Marie de*) née à Paris dans le ſeizieme ſiécle. Elle poſſédoit parfaitement les langues ſçavantes, & cultivoit l'étude des mathématiques & de la philoſophie. C'eſt à ſon goût pour cette derniere ſcience qu'on eſt redevable d'une traduction de trois Dialogues eſpagnols, ſur la nature de la terre, du ſoleil, & de toutes les choſes qui ſe font ou apparoiſſent dans l'air, par Pierre Meſſia.

COURTENAI. (*Catherine de*) *Voyez* CATHERINE DE COURTENAI.

COURTIN, (*madame*) femme de mérite, contemporaine de M. de Vertron, qui la loue, dans ſa *Pandore*, de la manière la plus flateuſe pour une perſonne de ſon ſexe. Voici ſes propres paroles : « Ma» dame *Courtin*, femme de tête ſans entêtement. »

CRATÉA, mere de Périandre, tyran de Corinthe. Elle ſe prêta, dit-on, au commerce inceſtueux qu'entretint long-tems ſon fils avec elle ; d'autres diſent qu'elle fut la premiere à le lui propoſer. Quoi qu'il en ſoit, ce Périandre, qui fut d'ailleurs le bourreau de ſa femme, le fléau de ſa famille, & l'oppreſſeur de ſes peuples, eſt compté parmi les ſept ſages de la Grèce.

CRATÉSIPOLIS, reine de Sicyone, fut redevable à ſa valeur de la conſervation de ſes Etats, après la mort d'Alexandre ſon époux. S'étant miſe à la tête des ſoldats qui lui étoient démeurés fidèles, cette héroïne marcha fièrement contre les révoltés, en fit pendre trente ou quarante des plus mutins, & rétablit le calme dans ſon royaume.

CRENNE, (*Eliſene de*) demoiſelle de Picardie, a traduit les quatre premiers livres de l'Enéide, qu'elle dédia à François I. On a d'elle encore un ouvrage intitulé *les Angoiſſes douloureuſes qui procèdent d'amour*, avec un Diſcours ſur l'amour.

CRÉTHÉIS, femme d'un roi de Theſſalie, nommé *Acaſte*, étant devenue amoureuſe de Pélée, qui venoit d'épouſer une belle princeſſe nommée *Erigone*, & l'ayant vainement ſollicité de répondre à ſa paſſion, elle fit accroire à Erigone que Pélée étoit ſur le point de ſe marier avec une princeſſe qu'il aimoit paſſionément ; ce qui cauſa tant de chagrin à cette jeune femme, qu'elle ſe fit mourir de déſeſpoir. Créthéis, ne ſe croyant pas encore aſſez vengée, accuſa ſon amant d'avoir voulu la ſéduire ; & le crédule Acaſte condamna ſur le champ Pélée à être expoſé aux centaures ; c'étoit, ſelon la fable, des monſtres moitié hommes & moitié chevaux, & pour parler plus vrai, d'excellens cavaliers d'un roi voiſin, avec qui celui de Theſſalie étoit en guerre. Pélée alla les combattre, revint victorieux, & fit mourir Acaſte & ſon épouſe.

CREUSE, fille de Créon, roi de Corinthe. *Voyez ce qu'on en dit à l'article* MÉDÉE.

CREUSE, fille de Priam, & femme d'Enée, que ce pieux chef des Troyens fugitifs perdit ou laiſſa ſe perdre, en ſe ſauvant de l'embraſement de Troye.

CRITHÉIS, mere du célèbre Homère, qu'elle eut, dit-on, d'un commerce criminel avec Méon, ſon oncle & ſon tuteur, & dont elle accoucha ſur les bords du fleuve Mélès.

CROIX, (*Jeanne-Ignès de la*) religieuſe du Méxique, très-connue en Eſpagne par ſes poëſies ſçavantes & ſpirituelles.

CROTILDE, COSILDE *ou* DODE, reine de France, femme de Thierry II, nous eſt entièrement inconnue. On ſçait ſeulement qu'elle fut inhumée à S. Waaſt d'Arras, où le fut auſſi depuis le roi ſon époux, fondateur de cette abbaye.

CUNEGONDE, impératrice, illuſtre par ſes vertus & par ſa chaſteté, étoit fille de Sigefroi, premier comte de Luxembourg, & femme de l'empereur Henri II, avec lequel elle vécut en perpé-

tuelle virginité. Après la mort de ce prince, arrivée en 1024, elle ſe retira dans un monaſtère de filles qu'elle avoit fondé, & y finit ſes jours dans les exercices de toutes les vertus chrétiennes.

CUNITZ, (*Marie*) native de Siléſie, peut aller de pair avec les plus grands hommes qu'ait produits l'Europe au ſiécle dernier. Elle avoit appris les langues avec une facilité merveilleuſe, & ſçavoit l'allemand, le polonois, le françois, l'italien, le latin, le grec & l'hébreu. Les autres ſciences ne lui avoient pas coûté davantage. L'hiſtoire, la médecine, la peinture, la poëſie, la muſique, & les inſtrumens n'avoient été pour elle que des jeux. Mais elle s'étoit appliquée plus particuliérement aux mathématiques, & ſur-tout à l'aſtronomie, dont elle avoit fait ſon étude principale. Les Tables aſtronomiques qu'elle mit au jour, & qui lui ont acquis une réputation infinie, ſont des témoins qui dépoſent encore aujourd'hui en faveur de ſon ſçavoir & de l'étendue de ſon génie.

CURÉ. (*madame*) *Voyez* BOURETTE.

CYNA, fille de Philippe II, roi de Macédoine, & ſœur d'Alexandre le Grand, donna pluſieurs preuves d'un courage heroïque, qui paroiſſoit héréditaire dans ſa famille. Elle commanda des armées, & remporta pluſieurs victoires.

CYNISCA, fille d'Archidamus, roi de Sparte, & ſœur d'Agis, & d'Ageſilas, vivoit environ 440 ans avant J. C. Elle fut la premiere de ſon ſexe qui entra dans la carriere des jeux olympiques, & qui y remporta le prix de la courſe : les Lacédémoniens lui érigerent une ſtatue dans leur ville.

CYRE. (*ſainte*) *Voyez* MARANE.

CYTHÉRIS, comédienne à Rome & courtiſane, ces deux profeſſions étant inſéparables alors. Elle fut aimée de Marc-Antoine.

CYZ, (*Marie de*) née à Leyde, en 1656, de parens nobles & Calviniſtes, qui lui firent épouſer, à dix-neuf ans, un gentilhomme fort riche, nommé

de Combe. En étant demeurée veuve au bout de deux ans de mariage, elle vint en France avec le frere de ſon mari; & peu de tems après, ayant connu les erreurs qu'elle avoit ſucées avec le lait, elle en fit abjuration à Paris. Sa famille, irritée de cette démarche, lui refuſa toutes ſortes de ſecours; enſorte qu'elle étoit à la veille de manquer même de pain, ſi le curé de S. Sulpice, ſur la paroiſſe duquel elle demeuroit, n'eût eu ſoin de pourvoir à ſa ſubſiſtance. Après quelques années d'une vie cachée & retirée, Dieu inſpira à cette pieuſe étrangere de retirer chez elle les filles & femmes péchereſſes qui vouloient faire pénitence volontaire de leurs déréglemens; &, en peu de tems, elle en forma une eſpèce de communauté, qu'elle nomma *du bon Paſteur.* Le Seigneur ayant béni ſon œuvre, il fallut penſer à avoir une maiſon plus étendue. Le roi, averti de cet heureux ſuccès, donna, en 1688, une maiſon ſiſe au fauxbourg S. Germain, rue Chaſſe-midi, qui appartenoit à un Calviniſte, qui s'étoit retiré du royaume, ajoûtant une ordonnance de quinze cens livres pour les réparations. C'eſt-là que madame de Combe eut la conſolation de voir ſous ſa conduite une centaine de filles pénitentes, qu'elle gouverna ſagement juſqu'à ſa mort arrivée le 16 de Juin 1692, n'étant âgée que de trente-ſix ans. Son inſtitut s'eſt répandu en pluſieurs villes de France, & il y en a trois maiſons dans Paris.

D A C

DABENTONE, (*Jeanne*) l'une des chefs des hérétiques appellés *Turlupins*, qui parurent en France dans le XIVe ſiécle, leſquels alloient nuds, & imitoient en tout l'impudence des Cyniques. On en brûla un grand nombre à Paris, entr'autres, cette Dabentone, dont parle Gaguin dans ſa Vie de Charles V.

DACIER. (*Anne le Févre, plus connue ſous le nom de madame*) étoit fille du célèbre Tanneguile-Févre, & de Marie Olivier, & naquit à Saumur en 1651. Elle étoit âgée de dix à onze ans, lorſque ſon pere, qui profeſſoit les belles-lettres dans cette même ville, prit le deſſein de la faire étudier; & voici quelle en fut l'occaſion. Il avoit un fils qu'il inſtruiſoit avec grand ſoin, & auquel il donnoit ordinairement des leçons de grammaire dans la même chambre où la jeune demoiſelle le Févre travailloit en tapiſſerie. Quelque diſpoſition qu'eût l'écolier, il lui arrivoit quelquefois d'héſiter, lorſque ſon pere l'interrogeoit; & ſouvent ſa ſœur, qui paroiſſoit uniquement occupée de ſon aiguille & de ſes ſoies, lui ſuggéroit fort à propos les réponſes aux queſtions les plus embarraſſantes. Il n'en fallut pas davantage à M. le Févre, pour lui faire découvrir les véritables talens de ſa fille, & pour l'engager à les cultiver. Quelque goût qu'elle ait eu dans la ſuite pour les lettres, elle avoue qu'alors elle eut un ſecret dépit de s'être ainſi décelée elle-même; & ce que peut avoir de plus remarquable un tel aveu, où certain rafinement de vanité auroit trouvé ſon compte dans une perſonne moins ſincère & moins modeſte; c'eſt qu'elle convenoit auſſi, qu'une partie de ſon dépit venoit du retranchement des amuſemens de ſon âge & de ſon ſexe, que les ouvrages d'une demoiſelle lui per-

mettoient auparavant ſous une mere tendre, & que l'aſſiduité à l'étude lui interdit auſſi-tôt ſous un pere vigilant.

M. le Févre, après lui avoir enſeigné les élémens de la langue latine, l'appliqua au grec, où elle fit de très-grands progrès; & il la perfectionna de telle ſorte dans la connoiſſance de l'une & l'autre langue, qu'au bout de huit ans, elle ſe vit en état d'étudier ſans le ſecours d'aucun maître. Libre alors de penſer pour elle-même, & de ſuivre les lumieres de la raiſon, plutôt que les impreſſions de l'autorité; quelque déférence qu'elle eut pour un pere auſſi reſpectable, elle prenoit quelquefois la liberté de n'être pas d'accord avec lui. La traduction de Quint-Curce par le fameux Vaugelas, en eſt un exemple ſenſible. M. le Févre, ainſi que la plûpart du monde en ce tems-là, admiroit cet ouvrage comme le chef-d'œuvre de notre langue. Sa fille n'en étoit pas ſi contente, & trouvoit que le traducteur employoit ſouvent des tours peu naturels & peu françois.

M. le Févre étant mort en 1673, ſur le point de partir pour Heidelberg, où l'électeur Palatin (Charles-Louis) l'appelloit, ſous des conditions très-avantageuſes, & où ſa fille devoit l'accompagner, elle vint à Paris, & s'y fixa. Elle y publia, pour premier ouvrage, une édition des Poëſies de Callimaque, avec les ſcholies grecques, une verſion latine, & ſes notes critiques. Elle la dédia à M. Huet, alors ſous-précepteur de monſeigneur le Dauphin, & qui avoit communiqué à mademoiſelle le Févre neuf épigrammes de ce poëte, non encore imprimées, dont elle enrichit ſa nouvelle édition. Elle ne diſſimule point dans ſa préface, que certains ſçavans avoient peine à deviner le motif, qui avoit porté M. le Févre à élever ſa fille dans l'étude des belles-lettres, au lieu de l'occuper aux travaux ordinaires de ſon ſexe. Elle leur répond en peu de mots, qu'en cela, ſon pere n'avoit eu autre choſe en vue, que

de faire enſorte qu'il y eût au monde une fille qui pût un jour leur reprocher à eux mêmes leur négligence & leur pareſſe à cultiver la littérature. Cette édition de Callimaque ne parut qu'en 1675, chez Cramoiſy, en un volume *in*-4°. Voici comme en parle l'abbé Gallois, dans ſon Journal des Sçavans du onzieme Mars de la même année : « De quatre » cens ouvrages différens que la république des let- » tres doit aux femmes ſçavantes, & qu'un curieux » a pris plaiſir de ramaſſer ſoigneuſement, il n'y » en a pas de plus hardi que celui-ci. Il ne faut ſor- » tir ni du royaume, ni de Paris même, pour ſça- » voir qu'il y a des dames qui écrivent avec la der- » niere délicateſſe. Ce n'eſt plus une choſe rare que » d'en voir qui entendent le latin, & qui écrivent » avec une pureté digne de l'ancienne Rome. Mais » mademoiſelle le Févre a peu de compagnes de ſon » application à la langue grecque. Nous lui devons » Callimachus dans toute la beauté dont il eſt ca- » pable, &c. » L'Epître dédicatoire de mademoiſelle le Févre, ſa Préface & ſes Notes ſur ce poëte Grec, ont été réimprimées, en 1697, à Utrecht, dans le Callimaque de Grévius, en deux volumes *in*-8°.

Ce coup d'eſſai, qui eût fait beaucoup d'honneur à un homme conſommé dans les lettres, donna une grande idée de mademoiſelle le Févre. Le duc de Montauſier, qui préſidoit alors à l'éducation du Dauphin, voulut abſolument qu'elle entrât en ſociété avec pluſieurs ſçavans, qu'il avoit chargés du ſoin de faciliter à ce jeune prince la lecture des anciens auteurs Latins, en y joignant une interprétation ou paraphraſe des endroits les plus difficiles, avec des notes courtes, préciſes & dégagées de toute érudition ſuperflue. Quelque réſiſtance que mademoiſelle le Févre opposât à un pareil engagement, que ſa modeſtie naturelle lui faiſoit paroître bien au-deſſus des ſes forces, il fallut enfin qu'elle y prît, pour ſa part du travail, quatre auteurs Latins à

éclaircir par de nouveaux commentaires ; & elle choiſit ces quatre hiſtoriens, Florus, Dictys de Crète, Aurélius Victor, & Eutrope.

Feu M. Bayle, dans ſes Nouvelles de la République des Lettres (Octobre 1684), obſerve « que la » plûpart de ceux qui avoient été chargés de don- » ner ces commentaires, n'ont fourni leur tâche » que lorſqu'il n'a été plus tems de l'employer à ce » à quoi on la deſtinoit, mais que mademoiſelle le » Févre ſurpaſſa tous les autres en diligence, & » gagna le pas à je ne ſçais combien d'hommes, qui » tendoient au même but; ſon Florus ayant été im- » primé dès l'an 1674; » le Dictys le fut en 1680; l'Aurélius Victor, en 1681, & l'Eutrope, en 1683. « Ainſi, ajoûte M. Bayle, voilà notre ſexe hautement » vaincu par cette illuſtre ſcavante; puiſque, dans le » tems que pluſieurs hommes n'ont pas encore pro- » duit un auteur, elle en a publié quatre; ce qui ne l'a » pas empêché de publier d'autres livres. » Son Epître dédicatoire, ſa Préface, & ſes Notes ſur Dictys ont été réimprimées en 1702, dans l'édition d'Amſterdam, *in*-4° & *in*-8°, procurée par les ſoins de M. Smids : M. Pitiſcus a inſéré dans ſon édition d'Aurélius Victor, faite à Utrecht, en 1696, *in*-8°, tout ce que mademoiſelle le Févre avoit donné dans la ſienne ſur cet hiſtorien. Son Florus & ſon Eutrope ont été réimprimés en Angleterre, *in*-8°; le premier en 1692, le ſecond en 1705. On peut dire, qu'en travaillant ſur ces quatre auteurs, elle a ſuivi exactement les vues de M. de Montauſier, par rapport à la préciſion & à la netteté qui règnent, ſoit dans les paraphraſes, ſoit dans les notes qu'elle a jointes au texte de ces hiſtoriens.

Mademoiſelle le Févre ayant appris que la reine de Suède (Chriſtine), qui ne la connoiſſoit que ſur le bruit de la renommée, avoit conçu de l'eſtime pour elle & pour ſes ouvrages, prit la liberté de lui envoyer ſon Callimaque & ſon Florus accompa-

gnés d'une belle Lettre latine. Cette princeſſe l'en remercia par une autre écrite en françois, datée du 21 Mai 1678, où elle lui marquoit combien un tel préſent lui avoit fait paſſer d'agréables heures. » Par quel charme ſecret, lui diſoit-elle entre plu-» ſieurs autres choſes obligeantes, avez-vous ſçu ac-» corder les muſes avec les graces? Si vous pouviez » attirer la fortune à cette alliance, ce ſeroit un aſ-» ſortiment preſque ſans exemple, & auquel on ne » pourroit rien ſouhaiter de plus; ſi ce n'eſt la con-» noiſſance de la vérité, qui ne peut être cachée long-» tems à une fille qui peut s'entretenir avec les ſaints » auteurs, dans leurs langues naturelles. » Quelques années après, la reine de Suède, pleine d'admiration pour un mérite dont on ne voyoit guères d'exemple que dans cette princeſſe même, invita, par une ſeconde Lettre, mademoiſelle le Févre à ſe rendre auprès d'elle à Rome, où elle lui promettoit un établiſſement des plus conſidérables. Mais cette ſçavante fille, peu ſenſible aux fortunes les plus brillantes, demanda d'être diſpenſée de ce voyage, en expoſant avec autant de force que de modeſtie, les juſtes raiſons qui l'empêchoient d'accepter des offres ſi honorables.

Tant d'ouvrages ſi utiles & ſi promptement exécutés, ſoutenus du crédit de M. de Montauſier, protecteur déclaré des gens de lettres, valurent à mademoiſelle le Févre pluſieurs gratifications du roi, leſquelles, en 1685, furent ſuivies d'une penſion réglée. Dès 1681, elle avoit donné à ce duc des marques publiques de ſa reconnoiſſance, en lui dédiant les poëſies d'Anacréon & de Sapho, accompagnées d'une traduction françoiſe, & de curieuſes remarques ſur le texte de ces deux auteurs, imprimées à Paris, chez Thierry, *in*-12. Elle a ſi bien ſçu faire ſentir en françois le tour naïf & les graces ſingulieres de ces petites odes, qui ne ſont que des expreſſions vives & naturelles d'un cœur livré

aux plaiſirs de l'amour & de la table, que ſa traduction, quoiqu'en proſe, l'emporte, au jugement des connoiſſeurs, ſur toutes les traductions en vers qu'on en a publiées. M. de la Motte le regarde comme un « ouvrage tout fait par l'Amour, » & imagine ſur cela une fiction des plus flatteuſes pour la traductrice, s'il eſt permis de hazarder ce terme. Il en a fait le ſujet d'une petite Ode qu'il lui adreſſe, dont voici les premiers vers:

Sçavante Dacier, cet ouvrage
Où le galant Anactéon
Parle ſi bien notre langage,
Paroît en vain ſous votre nom.

L'amour lui ſeul a ſçu le faire;
Et ce dieu m'en a fait ſerment.
Voici comme il conte l'affaire;
Vous l'en déſavouerez, s'il ment, *&c.*

Ce jugement de M. de la Motte s'accorde parfaitement avec celui du quatrieme Journal de 1682. » Comme la Grèce n'a jamais rien eu de plus ga-» lant ni de plus poli que les poëſies de Sapho & » d'Anacréon, nous pouvons dire que la France n'a » guères vu rien de plus juſte que cette traduction, » tant par la délicateſſe avec laquelle mademoiſelle » le Févre a imité dans cette copie la naïveté preſ-» que inimitable de l'original, que par le ſecret » qu'elle a ſçu trouver la premiere, de faire paſſer » dans une proſe fidèle toutes les graces que l'on » trouve dans les vers grecs. » On a réimprimé en Hollande, *in*-12, cette traduction d'Anacréon, en y joignant à la fin les notes latines de feu M. le Févre.

Mademoiſelle le Févre conçut enſuite le deſſein de travailler ſur une bonne partie des piéces de théatre, qui nous reſtent des Grecs & des Latins. Elle donna

pour échantillon trois comédies de Plaute, l'*Amphitrion*, l'*Epidicus* & le *Rudens*, ou l'*Heureux Naufrage*, traduites en françois, avec des remarques & un examen de chaque piéce, ſuivant les régles du théatre. Elle dédia cet ouvrage à M. Colbert, qui l'honoroit de ſa protection; & il fut imprimé en 1683, chez Thierry, en trois volumes *in*-12. Ces trois comédies ont été réimprimées à Amſterdam, en 1719, conjointement avec les dix-ſept autres piéces de Plaute, traduites par M. de Limiers. Mademoiſelle le Févre n'a rien oublié pour conſerver dans ſa traduction le caractère du poëte Latin, qui conſiſte principalement dans la vivacité du dialogue, & dans certaines plaiſanteries qu'elle a ſçu rendre en françois par d'heureux équivalens.

Si Plaute lui offrit à cet égard des difficultés, elle n'en trouva pas de moins embarraſſantes dans la traduction d'Ariſtophane, dont elle donna deux comédies, le *Plutus* & les *Nuées*, qu'on n'avoit jamais traduites en françois, & qui parurent avec ſes remarques & ſes examens, en 1684, chez Thierry, en un volume *in*-12. On peut regarder cet ouvrage comme le plus hardi & le plus épineux qu'elle eût entrepris juſqu'alors, ſans en excepter même ſon Callimaque. Rien n'étant plus difficile que de traduire en françois avec juſteſſe, des comédies du caractère de celles d'Ariſtophane, & de répandre ſur une ſemblable verſion aſſez d'agrément & de ſel, pour faire goûter ce poëte en France, au bout de deux mille ans.

Elle fut aſſociée cette même année à l'académie des *Ricovrati* de Padoue. Dès l'année précédente, elle avoit épouſé l'illuſtre M. Dacier, qui, dans le commerce de M. le Févre, dont il avoit été diſciple à Saumur, avoit puiſé ce goût & ce talent pour les lettres, auſquels le public eſt redevable de tant de ſçavantes productions.

Ils partirent pour le Languedoc, en 1684. Le principal motif de ce voyage étoit le deſir qu'avoit madame Dacier de connoître plus particulièrement la famille de ſon époux. Mais elle y conſomma une affaire bien plus importante, dont elle avoit formé à Paris le premier deſſein. Il s'agiſſoit de rentrer dans la communion Romaine; c'eſt ce qu'ils firent enfin à Caſtres l'un & l'autre, vers le milieu de l'année 1685, après les réflexions les plus ſérieuſes, & pluſieurs mois avant qu'il fût queſtion de révoquer l'édit de Nantes.

Madame Dacier, à ſon retour de Languedoc, reprit ſes exercices littéraires, que ſon voyage avoit interrompus. Il étoit naturel qu'après avoir traduit avec tant de ſuccès les plus belles comédies d'Ariſtophane & de Plaute, elle prêtat le même ſecours à celles de Terence. Une ſeule conſidération combattoit dans ſon eſprit l'idée d'une pareille entrepriſe. Un homme d'érudition & de pieté, par la verſion qu'il avoit donnée de trois de ces comédies, avoit enlevé les ſuffrages. Il paroiſſoit difficile, dans la prévention où le public ſe trouvoit ſur cette verſion, de lui perſuader qu'il n'étoit pas impoſſible de mieux réuſſir. Cependant madame Dacier, qui ſentoit mieux que perſonne toute la perfection où certains ouvrages pouvoient être portés, & qui, dans les plus eſtimés, ſçavoit remarquer des défauts qui échappoient au reſte du monde, réſolut d'eſſayer au moins en ſon particulier ce quelle pourroit, par rapport à un auteur ſi digne de nos ſoins. Dans cette vue, elle ſe levoit tous les jours à quatre heures, & travailloit toute la matinée, avec tant d'application, qu'en quatre mois elle vint à bout d'achever la traduction des quatre premieres comédies de Térence. Mais l'ayant relue à tête repoſée, elle en fut ſi peu ſatisfaite, & la trouva ſi peu conforme au génie de l'auteur, que de dépit elle jetta tout au feu. Comme elle ne pouvoit pourtant abandonner ſon deſſein, elle

ne s'occupa, pendant trois mois entiers, qu'à relire ſans ceſſe ſon original, & ſe transformer, pour ainſi dire, en lui ; après quoi, s'étant remiſe à l'ouvrage avec une nouvelle ardeur, elle fit une ſeconde traduction, ſi différente de la premiere, que ceux de ſes amis qui étoient le plus préoccupés en faveur de l'ancienne verſion, tomberent d'accord qu'elle n'oſeroit plus ſe montrer auprès de la ſienne. Leur ſentiment fut juſtifié par l'approbation que reçut cet ouvrage imprimé à Paris, en 1688, chez Thierry, en trois volumes *in*-12, & réimprimé à Roterdam, en 1717. Il eſt ſurprenant qu'un ſi grand nombre de ſçavans critiques, qui ſe ſont exercés ſur Térence, y ayent encore laiſſé à madame Dacier des découvertes à faire. Les plus importantes conſiſtent en divers changemens qu'elle a faits au texte, pour la diviſion des actes qu'on avoit ſouvent mal partagés ; & ces changemens ont été confirmés par deux manuſcrits de la bibliothèque du roi, qu'on ne lui a communiqués qu'après l'impreſſion de cet ouvrage.

Pendant le cours de cette impreſſion, M. Ménage, qui avoit eu autrefois une grande conteſtation avec l'abbé d'Aubignac, au ſujet de l'*Heautontimorumenos* de Térence, ayant appris que madame Dacier, après avoir examiné tous les écrits concernant cette diſpute, n'étoit pas de ſon avis, ſe détermina à faire réimprimer pour la troiſieme fois ſon Diſcours ſur Térence, avec des corrections & des additions, & à le dédier à Madame Dacier, dans l'eſpérance de l'attirer à ſon parti. « Je crois, dit-il dans l'Aver-» tiſſement, avoir bien établi toutes mes opinions. » J'avoue pourtant qu'il y a un argument contre » moi, auquel je ne puis répondre ; c'eſt l'autorité » de madame Dacier. Je ſuis accablé de cette auto-» rité ; & ſi cette illuſtre perſonne, après avoir » vu cette derniere édition de mon ouvrage, per-» ſiſte à être contre moi, je ceſſerai moi-même

» d'être pour moi. » Il ne paroît pas que les raiſons ni les complimens de M. Ménage ayent fait revenir madame Dacier de ſon ſentiment.

Cela n'empêcha pas que M. Ménage, quelque tems après, c'eſt-à-dire en 1690, ne lui dédiât un ſecond livre, ſous le titre d'*Hiſtoria Mulierum Philoſopharum*, (Hiſtoire des Femmes Philoſophes,) lequel fut d'abord imprimé à Lyon en un volume *in*-12, & l'a été depuis une ſeconde fois dans la belle édition de Diogène Laërce, publiée à Amſterdam, en 1692, *in*-4°. Il qualifie madame Dacier du titre de la plus ſçavante femme qui ſoit & qui fut jamais: *Fœminarum, quot ſunt, quot fuere, doctiſſima*, & obſerve que perſonne ne doit être ſurpris qu'il lui dédie un ouvrage de cette nature, puiſque Diogène Laërce lui en a donné l'exemple, en adreſſant ſon Hiſtoire des Philoſophes à une femme.

Ces deux livres de M. Ménage ne ſont pas les ſeuls que l'on ait dédiés à madame Dacier. Les étrangers ont voulu partager cet honneur avec les François. En effet, le marquis d'Orſi, en 1703, lui dédia ſes Réflexions ſur la manière de bien penſer du P. Bouhours, écrites en italien, & imprimées à Bologne, *in*-8°, ſous ce titre : *Conſiderationi ſopra un famoſo Libro franzeſe intitolato &c*; ouvrage dans lequel il établit en quelque ſorte madame Dacier l'arbitre de la diſpute.

Quelque parfaite que fût l'union entre M. & Mme Dacier, elle n'avoit point encore paru dans leurs écrits : chacun travailloit en particulier ; mais ils réunirent leurs travaux en faveur d'un ouvrage que leur propoſa le premier préſident de Harlai, avec lequel ils étoient en grande liaiſon. Ce fut une Traduction françoiſe des Réflexions morales de l'empereur Marc-Antonin. Il s'y appliquerent donc en commun ſous ſes yeux, s'étant retirés, pour être moins diſtraits, dans ſon agréable maiſon du Meſnil-Montant, où il venoit de tems en tems étu-

dier le progrès & le ſuccès du travail. Cette Traduction, accompagnée de Remarques, fut en état de voir le jour, en 1691, chez Barbin, en deux volumes *in*-12. Elle eſt précédée d'une Vie de Marc-Antonin, recueillie de divers auteurs de l'antiquité, & adreſſée à M. de Harlay. On fit à Amſterdam une ſeconde édition de ce livre, en 1710.

Ils entreprirent encore de concert un ſecond ouvrage, preſque auſſi épineux, mais de bien plus longue haleine ; c'étoit de traduire en françois les Vies des hommes illuſtres de Plutarque, & de les éclaircir par des commentaires. Des ſix premieres qui parurent chez Barbin, en 1694, *in*-4°, madame Dacier en a traduit deux. Il eſt difficile, diſent les auteurs du Journal des Sçavans de 1720, de qui nous empruntons cet article, de diſtinguer celles qui lui appartiennent véritablement; & M. Dacier, qui juſqu'ici en a fait un ſecret, a eu le plaiſir de les voir attribuer toutes ſix à ſon épouſe, par différentes perſonnes, dont les conjectures, ſans éclaircir l'énigme, prouvent quelque choſe de plus merveilleux & de plus honorable pour l'un & l'autre; une uniformité de penſées & de ſentimens, ſi parfaite, qu'elle a paſſé juſqu'au ſtyle.

De nouveaux projets formés de part & d'autre, leur firent interrompre ce grand ouvrage. Madame Dacier qui, dès ſa plus tendre jeuneſſe, & ſous la conduite d'un pere paſſionné pour la belle antiquité, s'étoit familiariſée avec la poëſie d'Homère, & avoit conçu pour ce poëte la plus haute eſtime, entreprit d'en faire connoître plus particulièrement les beautés à ſes compatriotes, en le traduiſant en françois. De toutes les verſions qu'on en avoit publiées en cette langue, à peine s'en trouvoit-il une ſeule que l'on pût lire ſans dégoût. Elle travailla la ſienne avec tant d'application, pendant quinze ou ſeize ans, qu'elle parvint enfin à donner, en 1711, la Traduction de l'Iliade, accompagnée de Remarques

ques très-utiles pour l'intelligence parfaite du poëte Grec. Si le génie particulier de la langue françoiſe ne lui a pas toujours permis de rendre exactement toutes les beautés de ſon original, elle a ſçu lui en prêter de nouvelles en beaucoup d'endroits ; &, toute compenſation faite, on peut dire qu'Homère n'y a rien perdu.

Quoique l'Iliade françoiſe eût reçu les applaudiſſemens des perſonnes d'érudition & de goût pour le chef-d'œuvre des anciens, elle ne gagna pas également les ſuffrages d'un autre ordre de ſçavans, toujours en garde contre les préjugés de l'autorité, & déterminés à ne décider du mérite des ouvrages d'eſprit, que ſur certaines règles qu'ils tirent d'une exactitude ſcrupuleuſe, dont l'enthouſiaſme poëtique croit être en droit de s'affranchir. Cette préciſion géométrique ſuſcita contre l'Iliade d'Homère diverſes critiques, dont les principales furent celles de M. de la Motte, imprimées, en 1714, à la tête de ſa nouvelle Iliade en vers ; & la Diſſertation critique de M. l'abbé Terraſſon, publiée en 1715, en deux volumes *in*-12.

D'un autre côté, les partiſans d'Homère ne demeurerent pas dans le ſilence. On vit paroître coup ſur coup pluſieurs Apologies de ce poëte ; l'une de M. Boivin le cadet, en 1715 ; l'autre du P. Hardouin, de la même année ; une troiſieme anonyme, ſous le titre d'*Homère vengé*, ſans compter quelques autres écrits, tels que l'*Homère en arbitrage*, & l'*Examen pacifique de M. Fourmont*, dans leſquels on s'efforçoit de concilier les deux partis. Madame Dacier répondit à M. de la Motte par un volume intitulé, *Des Cauſes de la corruption du goût*, où elle avoit raſſemblé ce qui pouvoit contribuer à la juſtification d'Homère attaqué vivement par le poëte François. Après une pareille réponſe, imprimée chez Rigaud en 1715, elle ne crut pas en devoir une particuliere au livre de M. Terraſſon.

L'Odyſſée d'Homère, qui devoit ſuivre de près l'Iliade, ne fut publiée qu'en 1716. L'affliction vive, que reſſentit madame Dacier de la perte d'une fille unique très-aimable, & qui faiſoit toute ſa conſolation, eut la meilleure part à ce long retardement, comme elle l'annonce elle-même à la fin de la Préface de ſon Iliade, en déclarant que, frappée du coup funeſte qui l'accable, elle ne peut rien promettre d'elle, & n'a plus de force que pour ſe plaindre. La traduction de l'Odyſſée, accompagnée de remarques, fut imprimée chez Rigaud en trois volumes *in*-12, comme l'Iliade.

Au commencement de la ſçavante préface, qu'on lit à la tête de cette traduction, madame Dacier avertit qu'elle ſe réſervoit à traiter de l'art du poëme épique dans une Diſſertation à part, où elle ſe propoſoit de raſſembler les principales règles de ce poëme; de découvrir les véritables fondemens de ces règles, & d'en faire l'application; mais que des raiſons, dont elle n'informera point le public, de peur qu'il ne l'accuſât de vanité, quelque exempte qu'elle ſoit naturellement de ce vice, l'ont obligée à changer ſon plan. « On m'a fait voir, (continue-» t-elle) que le lieu le plus naturel & le plus propre » pour cette Diſſertation, étoit la Préface même de » l'Odyſſée, afin que ceux qui liront Homère dans » ma traduction, ayent ſous la main tous les ſecours » néceſſaires pour le lire avec plus d'utilité & plus de » plaiſir..... J'ai obéi. » Cette déférence étoit bien dûe au juſte diſcernement du grand prince de qui venoit un pareil avis. C'étoit M. le dauphin duc de Bourgogne, qui honoroit d'une attention particuliere les ouvrages de madame Dacier.

Vers la fin de cette même préface, on trouve quatre pages qui regardent M. l'abbé Terraſſon. « Voilà, » (dit madame Dacier en la terminant) toute la ré-» ponſe que ce grand critique aura de moi. Un autre » combat m'appelle; il faut réfuter l'Apologie que le

» R. P. Hardouin, un des plus ſçavans hommes du ſiécle, vient de faire de ce poëte. Qui l'auroit cru, » (pourſuit-elle), qu'après avoir combattu les cenſeurs d'Homère, je duſſe prendre les armes contre » un de ſes apologiſtes ? C'eſt à quoi je vais travailler ; ma réponſe ne ſe fera pas long-tems attendre ; » & j'oſe eſpérer que les amateurs d'Homère, ou » plutôt les amateurs de la raiſon, la verront avec » quelque plaiſir. » Cette réponſe parut en effet quelques mois après, chez Coignard, en un petit volume *in*-12, ſous ce titre : *Homère défendu contre l'Apologie du R. P. Hardouin*, ou *Suite des Cauſes de la corruption du goût*. On peut dire que c'eſt la circonſtance la plus ſingulière qu'il y ait eu dans toute la diſpute concernant ce poëte Grec.

Madame Dacier comptoit de finir là ſa carriere. Cependant, lorſqu'elle donna une ſeconde édition de l'Iliade, en 1719, elle y joignit quelques réflexions ſur la premiere partie de la Préface que M. Pope avoit publiée au commencement de ſa Traduction de l'Iliade en vers anglois. Ces réflexions tendent à relever quelques mépriſes & quelques contradictions de ce nouveau traducteur, au ſujet des divers jugemens qu'il porte ſur le mérite d'Homère.

Après tant d'ouvrages ſi utiles à la république des lettres, madame Dacier avoit réſolu de ne continuer ſon commerce avec les Muſes, que pour ſon uſage particulier. De ſi ſages & ſi doux projets ſe trouverent dérangés par une paralyſie, dont elle fut attaquée au mois de Mai 1720. Quoique l'eſprit n'en eût rien ſouffert, il fallut ſuſpendre ce qu'il auroit demandé, & céder aux beſoins du corps, en ſe livrant à une longue ſuite de remèdes. Ils parurent la ſoulager d'abord ; mais au bout d'environ trois mois, elle fut frappée d'une ſeconde attaque, plus violente que la premiere, & qui l'enleva, le 17 d'Août, âgée de ſoixante-huit ans.

Si madame Dacier a fait grand honneur à ſon ſexe & à ſa nation, par tant d'excellens ouvrages, on peut dire que rien ne lui en a fait davantage à elle-même, que le témoignage rendu à ſon mérite dans un édit authentique du mois de Janvier de la même année, pour réunir à la charge de M. l'abbé Bignon, bibliothécaire du roi, celle de garde des livres du cabinet du Louvre, dont M. Dacier eſt actuellement revêtu. Par cet édit, S. M. ne s'eſt pas contentée de conſerver à M. Dacier toutes les prérogatives de ſa charge durant ſa vie ; les mêmes avantages s'y trouverent auſſi réſervés à madame Dacier, au cas qu'elle eût ſurvécu à ſon époux ; & cette diſpoſition ſans exemple eſt juſtifiée par des traits à la gloire de cette illuſtre ſçavante, qui font bien voir que rien de ce qui la regarde ne peut être tiré à conſéquence.

Parmi ceux des amis de la défunte, qui ont répandu des fleurs ſur ſon tombeau, nul ne s'en eſt acquitté d'une manière plus noble & plus touchante que M. l'abbé Fraguier dans ſa belle Elégie latine, qu'il adreſſa à M. Dacier, ſur la mort de ſon incomparable épouſe. C'eſt une pièce achevée en ſon genre, & digne du ſiécle d'Auguſte, ſur-tout la deſcription que le poëte fait de l'arrivée de madame Dacier aux Champs Elyſées, où elle eſt d'abord reçue par l'ombre de ſa chere fille, puis par celle d'Homère, qui la comble de louanges. Cet endroit préſente une image ſi vive & ſi intéreſſante, qu'il eſt impoſſible de le lire ſans en être véritablement attendri.

On trouve à la fin de cette Elégie, imprimée chez Coignard, l'épitaphe de madame Dacier, compoſée par M. de la Monnoye, en ſix vers, où il a renfermé avec beaucoup d'art, les principales circonſtances d'une vie ſi précieuſe aux gens de lettres.

DALET (*madame la comteſſe*) eſt auteur d'une

petite piéce en vers, qui a pour titre : *La Calomnie confondue*. On ne ſçait aucune particularité ſur la vie de cette dame. Elle eſt de la fin du ſiécle dernier.

DALILA, femme du fameux Samſon, dont parle l'Ecriture. Plus attachée à ſon pays qu'à ſon époux, elle trahit celui-ci, dont elle ſçut arracher, à force de careſſes, le ſecret qui devoit lui faire perdre ſes forces prodigieuſes ; c'étoit de lui couper les cheveux. Elle les lui coupa elle-même, & le livra dans cet état aux Philiſtins, ſes ennemis mortels.

DAMARIS, Athénienne, qu'on a cru femme de S. Denys l'Aréopagite, fut convertie par ſaint Paul.

DAMATRION, Lacédémonienne, qui tua ſon fils de ſa propre main, parce qu'il s'étoit comporté lâchement dans la guerre entre les Spartes & les Meſſéniens. On mit ſur ſon tombeau une épitaphe grecque, quon a ainſi traduite en vieux françois :

Damatrion tua ce gendarme fuitif
Combien qu'il fût ſorti de ſon ventre fidelle,
Et puis le vint jetter dans ce vallon chétif,
Comme du tout indigne & de ſa ville & d'elle.

DAMBROWKA, fille de Boleſlas, duc de Bohême, ayant été mariée, en 965, à Miciſlas I, duc de Pologne, engagea ſon époux à embraſſer la Religion Chrétienne, qu'elle profeſſoit, & à l'établir dans ſes Etats. Miciſlas reçut le baptême ; & ſon exemple fut ſuivi de la plûpart des Polonois, qui juſqu'alors avoient adoré les dieux du paganiſme.

DAMERON. (*Elizabeth Plazet de*) Nous avons dit ailleurs qu'un gentilhomme Anglois, nommé *Thomas Osby*, étant à Paris, s'introduiſit dans la maiſon d'une dame veuve qui avoit une fille de vingt-deux ans, très-bien faite & de beaucoup d'eſprit, nommée *Elizabeth Plazet de Dameron*. Il eut de fréquentes converſations avec cette fille, & ſçut ſi bien gagner

ſon cœur, qu'elle ne lui refuſa rien; & au moyen d'une promeſſe de mariage, il vécut avec elle pendant un mois, avec toute la liberté que donne le Sacrement. Ce tems étant écoulé, Osby témoigna qu'il ſouhaitoit avec paſſion pouvoir accomplir ſa promeſſe; mais qu'il lui falloit faire auparavant un voyage à Londres, pour obtenir le conſentement de ſa mere, & donner ordre aux affaires de ſa maiſon. Il partit; mais dès qu'il fut à Londres, il oublia bientôt ſa maîtreſſe, & ne ſongea plus à revenir. Mademoiſelle Dameron, après lui avoir écrit pluſieurs lettres, ſans en recevoir de réponſes, vit qu'elle étoit trompée; ſon dépit lui ſuggéra de paſſer en Angleterre avec un frere qu'elle avoit, qui étoit plus jeune qu'elle. Osby, inſtruit de ſon arrivée à Londres, quitta la ville, & alla voyager dans diverſes provinces du royaume. Mademoiſelle Dameron, ne trouvant point ſon infidèle, réſolut d'aller demander juſtice à la reine Elizabeth. Elle s'habilla le plus proprement qu'elle put, & alla à Vithéal ſe préſenter à la reine. Sa beauté lui ouvrit un chemin à travers la foule. Quand elle fut près d'Elizabeth, elle ſe mit à genoux, & lui dit qu'elle demandoit juſtice. On lui demanda qui elle étoit, quel tort on lui avoit fait? Elle raconta toute l'affaire à la reine, juſqu'à lui dire qu'Osby avoit abuſé d'elle, ſous la foi d'une promeſſe de mariage. » Mais que ferez-vous, lui répondit la reine, s'il » refuſe de vous épouſer, & que les loix du royaume » ne puiſſent pas l'obliger à le faire? ..... » Il faut » donc, repliqua-t-elle, que je me déguiſe en » homme, & que ne pouvant être ſa femme, je ſois » ſa meurtriere; car j'ai de ſi fortes raiſons de me » venger de ſa perfidie, que je le pourſuivrai juſqu'aux » portes de l'enfer.....» Vous croyez donc, dit » la reine, que la virginité eſt d'un ſi grand prix, » qu'elle ne peut être vengée que par la mort de » celui qui vous l'a ravie? Mais, ſi cela eſt vrai

» d'une ſimple bourgeoiſe, que ſeroit-ce en la per-
» ſonne d'une reine ?....., » Madame, répondit la
» Dameron, à l'égard de la conſcience envers Dieu
» & de l'honneur parmi les hommes, nous ſommes
» toutes égales.....» Mais, reprit la reine, quand on
» a une fois perdu ſa virginité, c'eſt ſans retour; &
» il n'y a plus de remède..... Si mon malheur veut
» que je ne ſois plus vierge, je ſuis du moins toujours
» Elizabeth. » Tous les courtiſans, dit le politique Léti, admirerent la ſubtilité de cette fille, & le coup quelle portoit à la reine, par l'équivoque de ſon nom, comme ſi elle eût voulu dire que ſi elle n'étoit pas vierge, elle étoit pourtant toujours la même Elizabeth; mais elle vouloit dire ſans doute, qu'elle n'étoit pas plus vierge que la reine Elizabeth: on crut que la reine l'avoit ainſi compris, ſur ce qu'elle rompit d'abord ce diſcours, & dit à la demoiſelle : « Votre bel eſprit mérite qu'on faſſe
» quelque choſe pour vous; j'aurai ſoin de votre
» perſonne & de votre affaire. » La reine n'eut pas plutôt dit ces paroles, qu'elle entra dans ſa chambre: le comte d'Eſſex lui donnant la main ſelon la coutume, elle parla de cette affaire à pluſieurs juges, qui lui dirent que cette demoiſelle n'étoit pas bien fondée dans ſa prétention, n'ayant ni témoins, ni preuves, ni promeſſe par écrit. « N'im-
» porte, répondit Elizabeth, ſes preuves ſont ſur
» ſon viſage, dans ſes yeux & dans ſes diſcours. »
Elle manda enſuite la mere d'Osby, qui fut enchantée de l'eſprit & des graces de mademoiſelle Dameron, & conſentit avec joie à ce qu'elle fût unie à ſon fils. Elle lui écrivit pour cet effet en Ecoſſe, où il s'étoit retiré; mais lorſqu'il reçut la lettre, il étoit malade à l'extrémité. Sa mere, peu de tems après, apprit qu'il étoit mort. Pour dédommager mademoiſelle Dameron, on lui aſſigna quinze cens livres de penſion ſur les biens d'Osby.

DAMIGELLE TRIVULCE. *Voyez* TRIVULCE.

DAMIGELLE DE SAINT-ANGE. *Voyez* SAINT-ANGE.

DAMO, fille ſage, vertueuſe, de beaucoup d'eſprit, & dont l'hiſtoire vante à regret la prudence & la diſcrétion, eut pour pere le fameux philoſophe Pythagore, qui lui confia en mourant ſes ſecrets & ſes écrits, avec défenſe de jamais les divulguer. Damo ſe trouva dans la derniere miſere; & pouvant tirer une groſſe ſomme d'argent des livres de Pythagore, elle aima mieux ſupporter ſon indigence, que de manquer à ce qu'elle avoit promis à ſon pere. Elle mourut dans le célibat.

DANAE, fille de Léontium, courtiſane Athénienne, ne nous eſt connue que par Athénée. Elle ſuivit la profeſſion de ſa mere, & devint, dit Bayle, concubine de Sophron, gouverneur d'Ephèſe. Elle s'inſinua auſſi dans les bonnes graces de Laodice, juſqu'à être ſa conſeillere, & la confidente de tous ſes ſecrets. Ayant ſçu que Laodice vouloit faire mourir Sophron, elle lui fit ſigne de ſe retirer. Il comprit le péril dont elle l'avertiſſoit; & il fit ſemblant d'avoir oublié quelque choſe, ſans quoi il ne pouvoit pas répondre ſur la matière qu'on donnoit à examiner. Il obtint du tems pour rappeller ſes idées; mais il ne comparut plus; il ſe ſauva de nuit à Corinthe. Laodice n'eut pas plutôt découvert que Danaë avoit été cauſe de cette évaſion, qu'elle la condamna à être précipitée. Danaë, ſçachant le péril qu'elle couroit, fut aſſez fière pour ne vouloir rien répondre aux queſtions de Laodice; mais elle ne fut pas muette en allant au ſupplice; il lui échappa des murmures très-inſolens contre la divinité.

DANNEMARCK, (*Anne de*) ducheſſe de Saxe. *Voyez* ANNE DE DANNEMARCK.

DANTE, (*Théodore*) fameuſe mathématicienne de Pérouſe en Italie, laquelle ayant appris les mathématiques de ſon pere, les enſeigna à un de ſes

neveux, qui ſe rendit, comme elle, très-habile dans cette ſcience ſublime, ſur la fin du ſeizieme ſiécle.

DAPHNÉ, célèbre poëteſſe grecque, du tems de la guerre de Troye. M. de Larrey, dans ſon Hiſtoire des Sept Sages, dit qu'Homere avoit tiré des poëſies de cette ſçavante les plus grandes beautés de ſon Iliade & de ſon Odyſſée, & que l'ingrat avoit ſupprimé l'ouvrage de ſa bienfaitrice, mais ſans avoir pu cacher ſon larcin à la poſtérité.

DAURAT, (*Madeleine*) ſçavante Françoiſe. *Voyez* DORAT.

DÉBORA, prophéteſſe & juge d'Iſraël, tient le premier rang parmi les femmes illuſtres, dont l'Ecriture-ſainte nous a tranſmis les noms. Elle affranchit le peuple Hébreu de l'eſclavage des Chananéens, & le gouverna pendant quarante ans avec autant de gloire que de ſageſſe. « La merveille eſt, » dit le P. le Moine, & il faut l'ajoûter ici pour » couronner ſa mémoire, qu'il ne s'eſt fait aucune » plainte, ni ne s'eſt remarqué aucune faute de » cette régence ; & l'Ecriture-ſainte, qui n'a pas » caché les manquemens des patriarches, & qui a » montré à la poſtérité la défiance de Moyſe & » d'Aaron, l'imprudence de Joſuë, l'incontinence » de Samſon, la chute de David, & les folies de » Salomon, n'a rien trouvé à dire en Débora, & » ne nous a laiſſé que ſes prophéties & ſes hymnes, que ſes loix & ſes victoires. »

DEBORA, femme de Rabbi-Joſeph Aſcaliel, Juif Romain, vivoit au commencement du dix-ſeptieme ſiécle. Cette femme s'étant appliquée à la poëſie italienne, traduiſit quelques piéces hébraïques en italien, comme l'*Habitation des Demandans* de R. Moyſe de Riéti; ouvrage moral imprimé à Veniſe en 1602 & 1609. Elle traduiſit auſſi en vers italiens quelques autres opuſcules du même Rabbin.

DÉIDAMIE, fille de Lycomede, roi de l'iſle de Scyro, fut, ſelon la fable, aimée d'Achille, le plus vaillant des Grecs, que ſa mere Thétis avoit fait cacher dans cette cour, ſous un habit de fille, pour le garantir de la mort dont les deſtinées le menaçoient à la guerre de Troye.

DÉIPHILE, mere de Diomède, l'un des plus fameux héros de la guerre de Troye, étoit fille d'Adraſte, roi d'Argos, & femme de Tydée.

DÉMÉTRIADE, dame Romaine qui vivoit dans le Ve ſiécle de l'égliſe. Pour ſe ſouſtraire à la fureur des Goths, qui ravageoient l'Italie, elle s'enfuit en Afrique avec ſa mere Julienne, & Proba ſon aïeule. Etant arrivée à Carthage, elle fut ſi touchée d'un diſcours de S. Auguſtin, ſur la virginité Chrétienne, qu'elle réſolut de l'embraſſer. On a des Lettres de S. Jérôme, de S. Auguſtin, & du pape Innocent I, adreſſées à cette dame, pour la confirmer dans ſa pieuſe réſolution.

DÉMODICE, reine de Theſſalie, qui conçut une paſſion criminelle pour Phryxus ſon neveu. Cet autre Joſeph, n'ayant point voulu conſentir à ce qu'elle exigeoit de lui, fut accuſé par Démodice du crime dont elle étoit coupable; & le roi, nommé *Cretée*, le condamna à mort. Mais ayant reconnu l'innocence du jeune prince, il fit mourir la reine en ſa place.

DÉMODICE. Son article peut ſervir de preuve à l'opinion de ceux qui prétendent qu'on trouve à-peu-près les mêmes hiſtoires chez les différens peuples. Critolaüs, citoyen de Tégée en Arcadie, & frere de Démodice, revenoit dans ſa patrie, vainqueur des trois Damoſtrates, dont l'un étoit l'amant de ſa ſœur. Celle-ci n'eut pas plutôt appris la victoire de Critolaüs, que, s'abandonnant aux larmes & au déſeſpoir, elle lui fit mille teproches d'avoir tué ſon amant; mais Critolaüs, indigné de la voir ſeule pleurer ce qui faiſoit la joie de tout le monde,

lui plongea ſon épée dans le ſein. On ſçait que le jeune Horace à Rome, ne traita pas autrement ſa ſœur, dans une circonſtance tout-à-fait ſemblable.

DÉMONICE, jeune fille Ephéſienne, qu'un excès de coquetterie & d'avarice rendit coupable de la plus infâme trahiſon. Brennus, prince des Gaulois, aſſiégeant Ephèſe, elle s'offrit de la lui livrer, s'il vouloit lui donner les colliers, les braſſelets, & les autres joyaux des dames de cette ville. Brennus accepta le marché. Lorſqu'il fut maitre d'Ephèſe, il commanda à ſes ſoldats de jetter à Démonice tous les joyaux d'or qu'ils avoient ; & le nombre en fut ſi prodigieux, qu'elle fut enſevelie toute vive ſous les parures qu'elle avoit tant déſirées.

DÉMOPHILE, ſybille de Cumes. *Voyez* AMALTHÉE.

DENYS, (*madame*) niéce de M. de Voltaire, tient un des premiers rangs parmi les perſonnes ſçavantes de ſon ſexe. De toutes les faveurs qu'elle a reçues de la nature, la plus honorable pour elle & la plus avantageuſe, eſt de poſſéder dans le plus grand poëte de notre ſiécle, non pas un oncle, mais un bienfaiteur, un pere.

DESCARTES, (*Catherine*) nièce du fameux René Deſcartes, ſe diſtingua par ſon eſprit & par ſon ſçavoir ; ce qui fit dire fort ingénieuſement que l'eſprit du grand René étoit tombé en quenouille. Elle écrivoit avec beaucoup de naturel & de délicateſſe, auſſi-bien en vers qu'en proſe. Le Recueil des vers choiſis par le P. Bouhours, & les Poëſies de madame la comteſſe de la Suze offrent quelques-unes de ſes pièces. Elle étoit liée très-étroitement avec mademoiſelle de Scuderi, l'honneur & l'admiration de ſon ſexe. Elle mourut en 1706.

DESCHAMPS, (*Madeleine*) mere de Louis Servin, avocat-général au parlement de Paris, ſous Henri III, tint un rang diſtingué parmi les femmes ſçavantes du ſeizieme ſiécle. Les langues

grecque & latine lui étoient preſque auſſi familieres que la françoiſe, comme on n'en ſçauroit douter par les poëſies qu'elle fit dans ces trois langues, en l'honneur de François Baudouin, fameux juriſconſulte.

Nous n'oublierons pas une autre DESCHAMPS, qui fut religieuſe à Port-Royal, ſous le nom de *Jeanne de ſainte Aldegonde des Landes*, de qui l'on a pluſieurs Lettres écrites en 1665. Elle étoit ſœur de M. Deſchamps, ſieur des Landes, gentilhomme du pays de Caux en Normandie.

DES HOULIERES, (*Antoinette du Ligier de la Garde, dame*) dont les poëſies ſont connues de tout le monde, naquit à Paris d'une famille noble, ſous le règne de Louis XIII, en 1638. Sa beauté la rendit recommandable : ſon eſprit ſe trouva capable d'apprendre tout ce qu'il lui plut de ſçavoir. Elle profita de cet avantage, & acquit en peu de tems la connoiſſance des langues latine, italienne & eſpagnole. Elle s'attacha ſur-tout à l'étude de la langue françoiſe, & des règles de notre poëſie. Ses parens la marierent fort jeune, en 1651, à meſſire Guillaume de Lafon de Boiſguérin, ſeigneur des Houlieres, lieutenant-colonel du régiment de Condé, & depuis lieutenant de roi de Dourlens ; & elle vécut avec lui dans une grande union. Les ſoins de ſon ménage, l'éducation de ſes enfans, & les grands voyages qu'elle fut obligé de faire, ne l'empêcherent pas de s'adonner toujours aux belles lettres, & ſur-tout à la poëſie. Elle a travaillé preſqu'en tous genres, depuis la chanſon juſqu'à la tragédie. Elle avoit l'eſprit aiſé, & ſublime en même tems. Son ſtyle étoit pur, naturel & châtié ; ſes expreſſions auſſi nobles que ſes penſées.

Les plus anciens ouvrages qu'on ait de cette ſçavante, ſont de l'an 1658 ; mais ce qu'on eſtime le plus, ſont ſes *Idylles* & ſes *Réflexions morales*. Elle fut reçue dans l'académie de Padoue en Italie, & dans celle d'Arles en Provence. Les louanges fines

& délicates qu'elle donna au roi Louis XIV, dans pluſieurs de ſes ouvrages, lui firent obtenir de la libéralité de ce prince une penſion de deux mille livres. Pendant un fort long tems, elle ſe contenta de communiquer ſes ouvrages à ſes amis, qui les répandoient dans le public; mais, à la ſollicitation de ces mêmes amis, elle fit imprimer un volume de ſes poëſies, en 1688, avec une approbation générale de tout ce qu'il y avoit de gens de bon goût à la cour & à la ville. Elle ſe préparoit à en donner un ſecond, lorſqu'elle mourut à Paris, le 17 de Février 1694, au commencement de la ſeconde année de ſon veuvage, âgée de cinquante-ſix ans.

DES HOULIERES, (*Antoinette-Thérèſe*) fille de la précédente, hérita d'une partie de ſes talens pour la poëſie, & s'acquit dans le monde quelque réputation. En 1695, elle publia le ſecond volume des poëſies de madame ſa mere, dans lequel elle inſéra quelques-unes des ſiennes. Elle avoit remporté, en 1687, le prix de poëſie de l'Académie Françoiſe. Elle mourut à Paris, le 9 d'Août 1718, d'un cancer au ſein. M. Moreau de Montour, membre de l'Académie des belles lettres, a fait ſon éloge dans une pièce de vers, dont voici le commencement.

Des Houlieres n'eſt plus, cette digne héritiere
D'une illuſtre & ſçavante mere;
Un mal preſque incurable en a borné le cours.
Onze luſtres au plus ont borné ſa carrière.
Autrefois dans mes vers ou tendres ou galans,
Je chantois ſes appas & ſes rares talens;
Mais, ſans avoir recours aux louanges profanes,
Ce n'eſt qu'un encens pur que je dois à ſes *manes*, &c.

DES JARDINS, (*madame*) Provençale. Elle vivoit dans le ſeizieme ſiécle, & faiſoit aſſez bien des vers. On a de ſa façon pluſieurs piéces de poë-

ſie, & des ſonnets imprimés dans le Recueil des Œuvres de Joachim du Bellai.

DES JARDINS. (*Marie-Catherine*) *Voyez* VILLEDIEU.

DES LOGES. (*Marie Bruneau*) *Voyez* LOGES. (*des*)

DESPINA-KHATUN, fille de Calojean, empereur de Conſtantinople, & femme d'Uſſum-Caſſan, roi de Perſe.

DEUTÉRIE, maîtreſſe, puis femme de Théodebert I, roi de Metz, lequel en devint amoureux au château de Chevrieres en Languedoc, vers l'an 533; il l'engagea facilement à quitter, pour le ſuivre, un mari qu'elle avoit, & l'épouſa l'année ſuivante, quoiqu'il fût lui même marié. Ce prince en eut Thibaud, ſon ſucceſſeur, & une fille appellée *Bertoare*; mais, ſes ſujets murmurant de ſon commerce avec Deutérie, il la renvoya ſept ans après à ſon premier époux, & reprit Wiſigarde, qu'il avoit répudiée pour l'amour d'elle.

DIANE, légitimée de France, ducheſſe de Caſtres, d'Angoulême, douairiere de Montmorenci. Perſonne ne ſçut allier tant de douceur avec tant de vivacité, tant de piété avec autant de charmes. Quel courage contre les revers! Modèle de toutes les vertus ſociales, Diane naquit vers l'an 1539. Elle étoit fille de Henri II, & de Philippeduc, demoiſelle piémontoiſe; d'autres diſent d'une bourgeoiſe de Langey, ville de Touraine renommée par ſes melons. Quelle que ſoit ſa naiſſance, elle ſe montra digne du premier trône de l'univers. Sur la fin de 1552, ſon pere lui fit épouſer Horace Farnèſe, duc de Caſtres, ſecond fils de Louis, duc de Parme & de Plaiſance, que le roi protégeoit contre toute la puiſſance de l'empereur. Jamais union ne fut mieux aſſortie. Horace vivoit heureux dans les bras de ſon épouſe; mais la gloire, jalouſe de ſon bonheur, vint l'en arracher aprés ſix mois de mariage, & lui fit trouver la mort dans Hédin, où ce prince s'étoit en-

fermé, ou plutôt enſeveli, avec l'élite de la nobleſſe. Il eſt aiſé de dépeindre la douleur d'une veuve de quatorze ans, qui perd ce qu'elle a de plus cher au monde.

A peine eut-elle donné trois ans à la mémoire de ſon époux, qu'on lui deſtina la main de François de Montmorenci, fils aîné du connétable de ce nom. François aimoit la demoiſelle de Prienne, & ne vouloit point avoir d'autre épouſe. Son pere, favori & miniſtre du roi, après lui avoir repréſenté inutilement tous les avantages que cette alliance procuroit à leur maiſon, menaça de le deshériter, s'il perſiſtoit dans ſon premier attachement, & fit donner l'édit, qui défend aux enfans de famille de ſe marier ſans le conſentement de leurs parens, avant l'âge de ving-cinq ans. L'édit fut inutile, auſſi-bien que les menaces. François épouſa ſon amante; & le connétable irrité la fit enlever & conduire dans un couvent. Les théologiens conſultés furent favorables aux deux époux; mais le pape, qui avoit beſoin de Henri II, n'oſa pas prononcer. François changea tout-à-coup de ſentiment; &, par l'injuſtice la plus criante, il déclara publiquement qu'il n'avoit jamais épouſé la demoiſelle. Dans une autre circonſtance, le connétable auroit rougi de cette infâme conduite; mais le plaiſir d'obliger un roi qui l'aimoit tendrement, & l'avantage qui réſultoit du mariage de ſon fils avec Diane, étouffèrent dans ſon cœur la voix de la probité. Le contrat fut paſſé, le 3 de Mai 1557, à Villers-Cotterets.

Diane, dans cette union, obéiſſoit à ſon pere; ſon inclination n'y avoit aucune part. En effet, comment aimer un homme qui l'avoit dédaignée, & qui ne revenoit à elle que par la plus noire infidelité? Cependant la vertu & les charmes de cette princeſſe fixerent le cœur de Montmorenci; il aima ſa femme & en fut aimé. Ils étoient tous les deux au comble de la félicité, lorſque le roi mourut en 1559. Quelque tems avant l'accident funeſte

qui termina ſa vie, il avoit accordé à ſon gendre la ſurvivance de grand-maître de ſa maiſon, que le connétable poſſédoit, & le gouvernement de Paris ; mais les Guiſes tout-puiſſans ſous François II, & toujours ennemis des Montmorenci, lui enleverent la ſurvivance. Pour le dédommager, on lui donna le bâton de maréchal de France ; & même après la mort de ſon pere, arrivée en 1567, il auroit obtenu la dignité de connétable, ſans ſon attachement pour les Châtillons. En 1572, le maréchal de Montmorenci fut envoyé en Angleterre, en qualité d'ambaſſadeur, & Catherine de Médicis le rappella pour être une des victimes de la S. Barthelemi ; mais Diane, qui veilloit ſans ceſſe à la ſûreté de ſon époux, le preſſa de ſe retirer à Chantilli, la veille de cette horrible journée.

En 1574, Charles IX ſe mouroit ; & le duc d'Anjou, ſon héritier, étoit en Pologne. Catherine, craignant que ce prince ne la dépouillât de ſon autorité, par le conſeil des Montmorenci, rappella le maréchal auprès d'elle. En vain Diane le conjura de ne point paroître à la cour, & de ſe défier de Catherine. Il ſe rendit à Vincennes, où il fut arrêté avec le maréchal de Coſſé, ſon frere, par le vicomte d'Auchi, & conduit à la Baſtille. Diane eſpéroit tout de la tendreſſe que le duc d'Anjou, devenu Henri III, lui avoit toujours témoignée ; mais ce prince obſédé par ſes mignons, ne penſoit que par eux, n'agiſſoit que par leurs mains. Damville, frere du maréchal, étant tombé dangereuſement malade, ils profiterent de l'occaſion pour demander au roi les biens des Montmorenci. Mais, comme ils craignoient que le maréchal ne ſortît un jour de la Baſtille, & ne devînt miniſtre & favori du duc d'Alençon, héritier préſomptif de la couronne, dont il étoit aimé, ils réſolurent de s'en défaire. Le foible monarque leur donna ſon conſentement ; Souvré fut chargé de la commiſſion ; on lui promit pour récompenſe la capitainerie du

bois

Bois de Vincennes. Souvré parut en apparence ſe prêter au complot ; mais c'étoit pour ſauver le maréchal. Damville recouvra la ſanté, & parut en état de venger ſon frere ; le duc d'Alençon ſe retira de la cour, réſolu de n'y rentrer que quand le maréchal ſeroit en liberté. La cour effrayée, loua Souvré de ſa prudence, & voulut ſe faire un mérite auprès de Diane, en élargiſſant ſon mari. Diane s'apperçut du manège ; mais elle ſacrifia toujours ſes reſſentimens au bien de l'Etat. Elle ne jouit pas long-tems de la vue de ſon cher époux, depuis ſa liberté ; il mourut le 5 de Mai 1579. Tous les gens de bien mêlerent ſes larmes avec les ſiennes, & regretterent ſincèrement un prince, qui, depuis ſon mariage avec Diane, c'eſt-à-dire pendant vingt-deux ans, s'étoit diſtingué par la conduite la plus honnête.

Après cette perte, la vie de Diane ne fut plus qu'un tiſſu de revers. Seule attachée à Henri III ſon frere, elle ne l'abandonna jamais dans ſes malheurs. Elle fit pluſieurs voyages pour rendre la paix à l'Etat. Ce fut elle qui, après la mort du duc de Guiſe, négocia le traité d'union entre Henri III & le roi de Navarre. Ce prince, toujours dupé par la cour, & toujours ſur ſes gardes, avoit tant de confiance dans la bonne foi de la maréchale, qu'il lui dit en la voyant : « Madame, ſi vous me » donnez votre parole que je ne dois avoir aucun ſujet de défiance, & qu'on veut agir ſincèrement avec moi, toutes ſtipulations ſont inutiles ; » j'en crois plus à votre parole qu'à mille pages » d'écriture. »

Jacques Clément rendit inutiles les démarches de la maréchale ; ce ſcélérat, comme on le ſçait, aſſaſſina Henri III à S. Cloud. Diane déſeſpérée de la mort de ſon frere, ſe confina dans le château de Chinon en Touraine, revêtue du duché d'Angoulême, dont elle héritoit par la mort du roi. Cependant Henri IV lui demandoit ſes conſeils, &

en profitoit ; & lorſque ce prince fut abſolu dans ſon royaume, il appella auprès de lui la ducheſſe, & lui témoigna la plus ſincère eſtime. Le comte d'Angoulême, ſon neveu, avoit eu part à la conſpiration du maréchal de Biron, & à celle de la maiſon d'Entragues ; le roi lui pardonna ſon crime en faveur de la ducheſſe d'Angoulême. Elle demanda auſſi la permiſſion de faire inhumer le corps de Henri III, dépoſé à Compiègne, & celui de Catherine de Medicis, qui étoit à Blois. Le roi conſentit qu'on amenât le corps de Catherine à S. Denis ; mais il craignoit que la vue de ſon prédéceſſeur ne rallumât les diviſions ; & comme l'on ſoupçonnoit pluſieurs ſeigneurs, il dit pour raiſon à la ducheſſe, qu'on lui avoit predit « qu'il ſeroit enterré dix jours après » Henri III. » En 1610, Henri IV fut aſſaſſiné. La ducheſſe s'adreſſa à la régente, pour obtenir les obſéques de Henri III, dont les funérailles furent célébrées quelques jours avant celles de ſon ſucceſſeur.

Louis XIII fut le ſeptieme roi que la ducheſſe d'Angoulême vit ſucceſſivement ſur le trône. Après tant de cataſtrophes, il ne pouvoit qu'être cher à la nation ; la ducheſſe ſur-tout le regardoit avec une eſpece de ſaiſiſſement mêlé de crainte & de joie. Elle préſida à ſon éducation, & fut témoin des orages qui ſignalerent le commencement de ſon règne. Il triompha cependant ; & la ducheſſe, au comble de ſa joie, ſe retira de la cour, dont ſon âge & ſes infirmités lui défendoient l'entrée. De tous ſes amuſemens, elle ne regretta que la chaſſe, pour laquelle elle avoit une paſſion dominante. Pour les ſciences, elle les cultiva juſqu'à la fin de ſa vie. Peu de mois avant ſa mort, elle répétoit encore des ſcènes entières d'une comédie où elle avoit jouée un rôle à l'âge de douze ans. Tous les hiſtoriens parlent avec éloge de ſa piété. Sa maiſon étoit ouverte aux bons prédicateurs ; & pour les entendre, elle faiſoit aſſembler tout ſon monde & ſes connoiſſances. Enfin, après

une longue maladie, elle mourut à Paris, le 11 de Janvier 1619, à l'âge de quatre-vingts ans, & fut enterrée dans l'égliſe des Minimes de la Place Royale, en une chapelle qui porte ſon nom, & qu'elle avoit fondée. On y voit encore le tombeau élevé à ſa mémoire par ſa famille. L'hôtel d'Angoulême, qui eſt dans la rue Pavée, & qui depuis a paſſé dans la maiſon de Lamoignon, a été bâti par la ducheſſe. Elle n'eut point d'enfans du duc de Caſtres ; & du maréchal de Montmorenci, elle n'en eut qu'un, qui mourut le même jour de ſa naiſſance. Elle inſtitua ſon légataire univerſel, François de Valois, fils du comte d'Auvergne, qui hérita du duché d'Angoulême.

On trouve encore quelques exemplaires de l'Oraiſon funèbre de cette princeſſe, prononcée par le P. Morgues. Elle ſert à faire connoître le mauvais goût de ce tems-là. « L'hôtel de la ducheſſe, dit-il en faiſant alluſion au nom de Diane, » étoit » un génicée de pudeur, en un mot, la maiſon de » Diane, l'entrée de laquelle étoit défendue aux Faunes & aux Satyres laſcifs ; que ſi quelque téméraire eut voulu tenter à la pudicité de ſes filles, » la punition d'Actéon n'eût été rien au prix de » la ſienne. »

DIANE, dite *Coriſante*, comteſſe de Guiche. *Voyez* GUICHE.

DIANE DE POITIERS, ducheſſe de Valentinois. *Voyez* VALENTINOIS.

DIANE *ou* DIANA-MANTUANA, de Volterre en Italie, s'acquit beaucoup de réputation, dans le XVIe ſiécle, par les ouvrages qu'elle fit en taille-douce. Les connoiſſeurs avouent que ſa Bacchante de Jule Romain, qui eſt ſon chef-d'œuvre, eſt un des plus beaux monumens qu'ait produits la gravure

DIDON, reine de Carthage, fille de Bélus, roi de Tyr, & femme de Sichée, que Pygmalion, frere de cette princeſſe, fit mourir. Didon s'enfuit en Afrique, où, ſelon le poëte Virgile, elle fonda la

ville de Carthage: elle y reçut Enée, & ſes Troyens; conçut une tendre paſſion pour ce prince; ne négligea rien pour le retenir dans ſa nouvelle ville, & ſe tua de déſeſpoir, lorſqu'elle s'en vit abandonnée. D'autres, avec plus de fondement, prétendent qu'Enée vivoit plus de deux cens cinquante ans avant Didon; ce qui détruit le récit du poëte Latin.

DIGNA, femme courageuſe de la ville d'Aquilée, voyant qu'Attila, roi des Huns, vouloit lui faire violence, après la priſe de cette ville, l'invita gracieuſement à monter avec lui dans les appartemens ſupérieurs de la maiſon. Mais, lorſqu'elle fut arrivée en un endroit qui donnoit ſur la riviere, elle s'y précipita, en criant au prince barbare: « Suis-moi, » ſi tu veux me poſſéder. »

DINA, fille de Jacob & de Lia, laquelle ayant été violée par Sichem, fils d'Hémor roi de Salem, fut cruellement vengée par ſes freres Siméon & Lévi, qui maſſacrerent tous les Sichimites, pendant les douleurs de la circonciſion, à laquelle ils les avoient fait conſentir.

DIOTIME, ſçavante Athénienne, dont le fameux Socrate prit des leçons, comme il avoit fait d'Aſpaſie

DIRCÉ, ſeconde femme de Lycus, roi de Thèbes. Les fils d'Antiope, que ce prince avoit répudiée, vengerent leur mere, en attachant Dircé par les cheveux aux cornes d'un taureau indompté.

DITIZELLE, femme de Nicomede ſurnommé *le Grand*, ſecond roi de Bithynie. Comme elle embraſſoit ſon mari, un chien la mordit à l'épaule, & elle mourut de cette morſure.

DODANE, femme de Bernard, duc de Septimanie ou de Gothie, au milieu du IXe ſiécle, ne fut pas moins illuſtre par ſa piété que par ſes talens. Elle compoſa, pour l'inſtruction de ſes enfans, un Manuel en latin, diviſé en ſoixante-trois chapitres, & rempli d'excellentes leçons de morale & de piété. Cet ouvrage fut achevé au mois de

Février 842. On ignore l'année de la mort de la duchéſſe.

DODE. *Voyez* CROTILDE.

DOMITILLE, (*Flavie*) nièce de l'empereur Domitien, & femme de Flavius Clément, qui fut honoré du conſulat, l'an 95 de J. C. Ils étoient Chrétiens l'un & l'autre ; ce qui leur attira la diſgrace de l'empereur, qui fit mourir Clément, & exila Domitille.

DOMNINE, (*ſainte*) & ſes deux filles, martyres. Domnine, pourſuivie par les perſécuteurs, ſe trouvoit arrêtée dans ſa fuite avec ſes filles, par la rencontre d'une riviere, & prête à tomber entre les mains de l'ennemi. Elle leur fit conſidérer le double péril où elles ſe trouvoient de perdre la foi ou l'honneur, tant qu'elles ſeroient à la diſcrétion des ſoldats ; deux malheurs qu'elles avoient toujours apprehendés beaucoup plus que la mort la plus cruelle ; & elle leur fit prendre avec elle le parti de ſe délivrer tout d'un coup de toutes leurs craintes ; ce qu'elles firent en ſe jettant dans la riviere. Elles n'avoient conſulté, ſans doute, pour une telle réſolution, ni les loix de l'égliſe, ni celles de la nature, qui ſont les unes & les autres dans l'ordre de Dieu : auſſi n'a-t-on pas entrepris de juſtifier une action ſi peu réguliere dans ces trois ſaintes, dans ſainte Pélagie, ſainte Apolline, & les autres qui ſe ſont procuré la mort par elles-mêmes, que ſur la perſuaſion où l'on eſt que le Saint-Eſprit, qui ſouffle où il veut, inſpire auſſi de la maniere qu'il lui plaît ceux qu'il conduit, & qu'il a bien des mouvemens, & des routes qui nous ſont inconnues.

DORAT *ou* DAURAT, (*Madeleine*) femme ſçavante, fille du célèbre Jean Dorat, épouſa Nicolas Goulu, à qui Dorat céda ſa chaire de profeſſeur royal en langue grecque. Elle ſçavoit fort bien les langues latine, grecque, eſpagnole & italienne. Elle mourut, en 1636, âgée de quatre-vingt-huit ans.

DORIEUX, (*madame*) religieuſe en France au ſiécle dernier, a fait des Réflexions ſur les ſept Pſeaumes de la pénitence.

DORIS, premiere femme d'Hérode le Grand, roi des Juifs, & mere d'Antipater, conſpira contre ſon mari, & fut chaſſée du palais honteuſement.

DOROTHÉE (*ſainte*) d'Alexandrie, vierge & martyre, étoit, ſi l'on en croit Euſebe, auſſi ſçavante que généreuſe. Elle confeſſa la foi de Jeſus-Chriſt, ſous l'empereur Maximin, & fut dépouillée de tous ſes biens, & bannie, vers l'an 311.

DORQUIER. (*madame*) On ignore quelle étoit cette dame; & ſon nom n'eſt connu que par quelques poëſies imprimées dans le Triomphe de l'Eglantine, par M. Dader.

DOURLENS (*madame*) tient une place diſtinguée dans la *Pandore* de M. de Vertron, dont elle étoit amie particuliere. Voici une réponſe qu'elle fit à une Lettre par laquelle il lui marquoit le ſujet du prix de l'académie d'Arles. *Sur les premieres conquêtes de Monſeigneur, & ſur la ſatisfaction que le roi a d'avoir un fils digne de lui:*

Il attaque un pays; auſſi-tôt il le prend;
Que de vigueur! que de courage!
Pour louer ce coup éclatant,
Chacun veut faire un long ouvrage:
Pour moi, je dirai ſimplement:
Il eſt fils de Louis le Grand;
Qu'un autre en diſe davantage.

DRAHOMIRE, femme de Wratiſlas, duc de Bohême, non moins célèbre par ſa cruauté que par ſon impiété. Ayant été nommée tutrice de ſes enfans, après la mort de Wratiſlas, & régente pendant la minorité de l'aîné, nommé *Wenceſlas*, elle fit éclater contre les Chrétiens ſa haine, qu'elle avoit eu ſoin de déguiſer juſqu'alors. Réſolue d'abolir entièrement le culte du vrai Dieu, elle ne mit dans

les premieres places que des idolâtres, & les chargea de perſécuter les Chrétiens avec la derniere rigueur. Les égliſes furent fermées; quelques-unes même réduites en cendres. Wenceſlas, dont l'éducation avoit été confiée à Ludmilla, ſa grand'-mere, étant devenu majeur, prit en main les rênes du gouvernement, & tint une conduite toute oppoſée à celle de Drahomire. Cette princeſſe, tâchée de voir que ſon fils témoignoit plus de tendreſſe pour ſon aieule que pour elle, fit aſſaſſiner Ludmilla, dont le roi, par piété, ne voulut point venger la mort. Mais il fut lui-même la victime de la cruauté de ſa mere, qui porta Boleſlas, ſon autre fils, à maſſacrer le roi ſon frere; ce qu'il exécuta de ſa propre main. La Juſtice divine s'attribua d'une maniè:e particuliere la vengeance des crimes de cette reine impie; car, étant près de Prague, elle tomba dans un précipice qui parut s'ouvrir ſous ſes pieds.

DREUILLET, (*Elizabeth de Morlaur, depuis madame la préſidente*) a mérité, par ſon eſprit & par ſon goût pour les belles lettres, l'eſtime & les regrets de tous les ſçavans. Elle étoit de Toulouſe, & fut mariée à M. Dreuillet, préſident aux enquêtes au parlement de la même ville. Sa maiſon étoit ouverte au mérite, & fut pour Toulouſe un autre hôtel de Rambouillet. Après la mort de ſon mari, madame Dreuillet vint à Paris, & ſoutint dans cette capitale la réputation qu'elle s'étoit acquiſe. Madame la ducheſſe du Maine lui donna beaucoup de part à ſon amitié, & l'admit à tous les divertiſſemens de Sceaux. On a dans différens Recueils quelques poëſies de madame Dreuillet; mais le plus grand nombre n'a pas été imprimé. Elle mourut à Sceaux, en 1730, âgée de ſoixante-quatorze ans.

DRIPÉTINE, fille de Mithridate le Grand, hérita de ſon courage & de ſa fierté. Après la défaite de ce prince par Pompée, elle l'accompagna

dant ſa fuite ; mais étant tombée malade, elle ſe fit tuer par un eſclave, pour ne point tomber entre les mains des vainqueurs. On dit qu'elle avoit un double rang de dents.

DRUSILLE, fille d'Agrippa le Vieux, roi de Judée, la plus belle femme de ſon tems, & l'une des moins vertueuſes. Ayant été mariée à Azize, roi des Eméſéniens, elle le quitta pour ſuivre Félix, gouverneur de la Judée pour les Romains, & renonça même à ſa religion. Elle vivoit du tems de S. Paul, qui parla devant elle & Félix, des devoirs de la juſtice & de la chaſteté.

DRUSILLE. (*Livie*) *Voyez* LIVIE DRUSILLE.

DRUSILLE. (*Julie*) *Voyez* JULIE DRUSILLE.

DSINGU, impératrice du Japon. Les Japonois la mettent au rang des plus célèbres héroïnes. Elle accompagna l'empereur Tſiuu-ti, ſon époux, dans la conquête qu'il entreprit, en 201, de la péninſule de Corée. Ce monarque, étant mort dans les commencemens de ſon expédition, laiſſa à cette princeſſe le ſoin de l'achever ; ce qu'elle fit avec tant de ſuccès & de rapidité, qu'en peu d'années toute la Corée fut réduite ſous ſon obéiſſance, & rendue tributaire du Japon.

DSITO, impératrice du Japon, veuve & nièce de l'empereur Tenmu, mort en 687. Cette princeſſe lui ſuccéda la même année, & gouverna dix ans.

DU BOIS. (*Madeleine*) *Voyez* BOIS. (*du*)

DUFRESNOY : (*mademoiſelle*) avec beaucoup de diſpoſition pour briller dans le monde, elle prit le parti de la retraite, & fit profeſſion dans la congrégation des Filles de la Croix, à Paris. Elle faiſoit joliment des vers ; & l'on a, dans le Recueil de l'Académie Françoiſe pour l'année 1691, une pièce de ſa façon, qui eſt la troiſieme de ce volume.

DU HAMEL, (*madame*) fille de Henri du

Hamel, avocat célèbre au parlement de Paris, à qui ſon mérite fit donner une place de conſeiller d'Etat, qu'il refuſa par une modeſtie plus louable encore. Digne héritiere des talens de ce grand homme, elle ſçavoit les langues & la philoſophie. M. l'abbé Boſquillon a fait des vers pour cette aimable & ſçavante demoiſelle ; & M. Ménage l'a miſe avec juſtice parmi ſes Illuſtres, dans ſes Œuvres mêlées & italiennes.

DUMÉE, (*Jeanne*) Pariſienne, célèbre aſtronome du dix-ſeptieme ſiécle, fut mariée fort jeune, & reſta veuve à dix-ſept ans. Rien ne l'empêchant alors de ſe livrer à ſon goût pour l'aſtronomie, elle le fit avec tant de ſuccès, qu'en 1680 elle fit imprimer à Paris un ouvrage *in*-4°, intitulé : *Entretiens ſur l'opinion de Copernic, touchant la mobilité de la terre*, dans lequel elle explique avec beaucoup de netteté les trois mouvemens qu'on donne à la terre, & les raiſons pour & contre le ſyſtême de Copernic.

DU NOYER, (*Anne-Marguerite*) née à Nîmes, vers l'an 1663, & morte en 1720, a fait quelque figure dans la république des lettres. Son pere s'appelloit *Petit*, & ſa mere *Coton*, de la même famille du P. Coton, confeſſeur de Henri IV. Comme elle étoit Proteſtante, elle erra quelque tems en Suiſſe & en Angleterre ; & ces voyages fourniſſent une grande partie des Mémoires qu'elle a fait imprimer. Après avoir abjuré ſa religion à Paris, elle épouſa M. du Noyer. Elle ſe fit voir depuis à la cour, où elle ſe couvrit de ridicules par ſa fatuité, & dans la province où elle ne réuſſit pas mieux. On a du même auteur un Recueil de Lettres hiſtoriques & galantes, où ſe trouvent entaſſées les Nouvelles du tems, & la plûpart des choſes qui la concernent. Il ne faut pas oublier qu'elle changea pluſieurs fois de religion, & que ce peu de ſolidité d'eſprit ſe retrouve dans ſes ouvrages.

Ce que l'on a dit d'elle dans un autre Recueil, peut trouver ici ſa place.

Quoi que cette femme ne ſe piquât pas d'une grande fidélité envers ſon époux ; cependant, dès qu'elle apprenoit que M. du Noyer alloit d'habitude chez quelque femme, auſſi-tôt le démon de la jalouſie s'emparoit de ſon ame, & il n'y avoit point d'excès auſquels elle ne ſe portât ; mais ſa jalouſe curioſité fut un jour bien punie.

Les eſpions, qu'elle avoit toujours en campagne pour obſerver ſon mari, vinrent lui rapporter que M. du Noyer rendoit de fréquentes viſites à une madame Boulanger. Auſſi-tôt la jalouſie de madame du Noyer ſe réveille : elle va un matin à la fripperie ; y achete un habit de livrée complet ; &, ſur le ſoir, ainſi déguiſée, elle vient à la porte de madame Boulanger ; ſe gliſſe dans la cour, lorſqu'un carroſſe y entroit, & va ſe cacher dans une écurie, mais non pas ſi à couvert, qu'un cocher, en y entrant, ne l'apperçût. Le cocher ne fit pas ſemblant de l'avoir vue ; la peur même le ſaiſit. Il ferma les portes, aſſembla les domeſtiques, &, d'un air égaré, monta à l'appartement de la dame. » Au ſecours, s'écria-t-il, au ſecours, la maiſon » eſt pleine de voleurs ; je les tiens enfermés dans » mon écurie. » Les dames ſe crurent perdues, les robins & les financiers ne ſçavoient où ſe cacher. M. du Noyer, qui étoit préſent, & qui avoit autrefois affronté le canon & le mouſquet, ſe déclara le chef des exterminateurs des voleurs qui étoient cachés. Il prit un bon fuſil, & fit armer les domeſtiques. Chacun prit ce qu'il rencontra ſous ſa main. Le cocher conduiſit les combattans à l'écurie. Ils tomberent à grands coups de fourches & de bâtons ſur le voleur, qui ſe mit à crier miſéricorde. M. du Noyer reconnut auſſi-tôt la voix de ſa femme, & demeura étrangement ſurpris. Il fit ceſſer les coups, mais non pas ſi promptement qu'elle n'en reçût encore quelques-uns qui la mirent hors de

connoiſſance. Il fit retirer tous les domeſtiques, & appeller ſes gens. Son carroſſe étoit heureuſement dans la cour ; il y fit porter ſa femme & la reconduiſit chez lui.

DU PRAT, (*Anne*) fille de François du Prat, baron de Thiers, & de l'illuſtre Anne Séguier, fut très-eſtimée à la cour de Henri III. Elle avoit une connoiſſance parfaite des langues grecque & latine, & beaucoup de goût pour la littérature. Elle mourut en 1569.

DU PRAT, (*Philippine*) ſœur de la précédente, ne ſe rendit pas moins célèbre par ſon eſprit & par l'étude qu'elle fit des mêmes langues. Elle étoit fort éloquente, & faiſoit fort bien des vers françois.

DUPRÉ, (*Marie*) ſurnommée *la Carteſienne*, à cauſe de ſon goût pour la philoſophie de Deſcartes, étoit de Paris, & eut pour pere Jean Deſmaretz de S. Sorlin, de l'Académie Françoiſe, beau-frere de Roland Deſmaretz. Celui-ci, homme très-ſçavant, ayant remarqué dans ſa nièce les plus heureuſes diſpoſitions, ſe chargea de l'élever lui-même. Il dit, dans une de ſes Lettres, qu'elle fit voir dès l'enfance un grand éloignement pour les amuſemens ordinaires à cet âge ; qu'elle avoit un génie aiſé & facile, beaucoup de mémoire, & qu'après avoir lu une partie des bons livres écrits en notre langue, il réſolut de lui enſeigner les langues ſçavantes. Mademoiſelle Dupré fit, ſous ſon oncle, des progrès fort rapides. Elle apprit non-ſeulement la langue latine, mais encore le grec, la poëtique, la rhétorique & la philoſophie. Née avec le goût des ſciences, elle les cultiva toute ſa vie ; & lorſqu'elle eut perdu ſon oncle, en 1653, elle voulut encore ſçavoir l'italien. Elle écrivoit ſa langue avec autant de pureté qu'elle la parloit. Elle faiſoit auſſi fort bien des vers, & entretenoit un commerce de littérature avec les plus ſçavans hommes de ſon tems. On trouve de ſes poëſies dans le Recueil de vers choiſis par le P. Bouhours.

DU PUIS, (*Modeſte*) *ou* MODESTA POZZO,

ou FONTE MODERATA, dame Vénitienne, née en 1555, fit également honneur à ſon ſexe & à ſa patrie, par le grand nombre d'ouvrages qu'elle compoſa. De ce nombre eſt un poëme intitulé *Floridore*, & un autre ſur la Paſſion & la Réſurrection de Jeſus-Chriſt. Mais celui de tous ſes ouvrages, qui lui fit le plus de réputation, eſt un Traité en proſe du mérite des Femmes, en italien *De' Meriti delle Donne*. Outre ſa langue naturelle, Modeſte du Puis ſçavoit encore fort bien la langue latine ; & ſa mémoire étoit, dit-on, ſi heureuſe, qu'elle retenoit mot pour mot tout un ſermon. Elle fut mariée à Philippe Giorgi, homme de lettres, & mourut en 1592.

DUPUIS, (*Cécile*) une des filles de la précédente, cultiva, comme elle, l'étude des belles lettres, & fit une belle préface aux ouvrages de ſa mere.

DURAND, (*Catherine Bedacier, depuis madame*) vivoit au commencement de ce ſiécle, & tient un rang diſtingué parmi les femmes auteurs. Elle a fait imprimer pluſieurs Romans, qui ſont : *La Comteſſe de Mortane* ; les *Mémoires de la Cour de Charles VIII* ; les *Petits Soupers de l'été* ; le *Comte de Cardonne* ou *la Conſtance victorieuſe*, Hiſtoire Sicilienne : les *Belles Grecques* ; c'eſt une hiſtoire des plus fameuſes courtiſanes de la Grèce : l'*Hiſtoire de Henri, duc des Vandales;* des *Comédies en proverbes*, & quelques poëſies qui n'ont aucun mérite.

DU TORT, (*madame*) morte vers 1720, eſt connue par pluſieurs ouvrages en proſe & en vers, imprimés dans les Mercures, ſur-tout par les vers ſuivans, que M. de Fontenelle mit au bas de ſon portrait :

C'eſt ici Madame du Tort;
Qui la voit ſans l'aimer, a tort;
Mais qui l'entend & ne l'adore,
A mille fois plus tort encore.
Pour celui qui fit ces vers-ci,
Il n'eut aucun tort, Dieu merci.

E G E

EBBA, abbeſſe du monaſtère de Coldingham en Irlande, & ſes religieuſes, martyres, ſe diſtinguerent, vers la fin du neuvieme ſiècle, par un courage héroïque. Les Danois ravageoient le pays, & mettoient tout à feu & à ſang. Ebba, pour ſe ſouſtraire à leur brutalité, perſuada ſes religieuſes de ſe couper le nez & la lèvre ſupérieure; ce qu'elles firent ſans balancer. Les Barbares, les ayant vu dans cet état, mirent le feu au monaſtère, & elles y conſommerent leur martyre dans les flammes.

ÉDÉSIE, femme du philoſophe Hermias, & l'une des plus belles & des plus vertueuſes femmes de la ville d'Alexandrie, vivoit au cinquieme ſiécle de l'égliſe. Elle fut chérie de ſon époux par ſa douceur & ſes belles qualités, aimée des pauvres dont elle étoit la mere, admirée de tout le monde par ſes vertus & ſa piété. Etant demeurée veuve, elle alla finir ſes jours à Athènes, où le bruit de ſa réputation l'accompagna.

EDITHE, (*ſainte*) fille d'Edgard, roi d'Angleterre, & née en 961, fut élevée dans le monaſtère de Wilton, par les ſoins de la reine Wilfride, ſa mere, qui s'y étoit retirée, du conſentement de ſon époux. Elle y fit profeſſion dès qu'elle eut atteint l'âge néceſſaire. On prétend qu'après la mort de ſon pere & de ſon frere Edouard, les grands du royaume voulurent la placer ſur le trône, mais qu'elle ſe refuſa conſtamment à leurs invitations. Elle mourut dans l'exercice des vertus chrétiennes, le 16 de Septembre 984.

EDITHBERGE, fille de Charibert, roi de France. *Voyez* BERTHE.

ÉGÉE, reine des Amazones d'Afrique. On dit qu'elle paſſa de la Lybie en Aſie, avec une puiſſante

armée de ces guerrieres, & qu'elle fit des grands ravages. Laomédon, roi de Troye, ayant voulu s'opposer à leur fureur, elles le défirent, & reprirent la route de leur pays, chargées d'un butin prodigieux; mais elles périrent avec leur reine, en repassant la mer.

EGIALÉE, fille d'Adraste, roi d'Argos, & femme de Diomede. Les poëtes disent que la déesse Venus, irritée contre Diomede, qui l'avoit blessée au siége de Troye, alluma dans le cœur de sa femme tous les feux de l'amour, & que cette princesse fut, non-seulement infidèle à son mari, mais qu'elle attenta sur ses jours; ce qui fit que Diomede l'abandonna.

ELECTRE, fille d'Agamemnon, nous est aussi connue par les poëtes. Plus vertueuse que sa mere Clytemnestre, elle engagea son frere Oreste à venger la mort d'Agamemnon par celle d'Ægyste, son meurtrier.

ELÉONOR *ou* ALIÉNOR DE GUYENNE, reine de France, premiere femme de Louis VII, dit *le Jeune*, étoit fille de Guillaume X, duc de Guyenne, qui la destina pour femme, en mourant, à Louis VII, & lui donna pour dot la Guyenne & le Poitou. « Eléonor, dit l'auteur des Anecdotes de nos reines, » née vers l'an 1122, étoit à peine âgée de seize » ans, à la mort du duc d'Aquitaine, son pere. La » nature sembloit avoir épuisé pour elle toutes ses » faveurs. Au rang le plus élevé, à la dot la plus » riche, Eléonor joignoit tous les charmes de la » figure la plus touchante. Une bouche admirable, » les plus beaux yeux du monde, un regard doux, » un air affable, une beauté achevée. Son esprit na- » turellement vif, orné & poli, répondoit au mérite » dont les yeux sont les juges. On ne pouvoit enfin » trouver plus d'avantages que cette alliance en » présentoit au successeur de Louis le Gros; & l'on » peut dire qu'il ne manqua à son bonheur que l'art » d'en jouir. »

Louis le Jeune, déterminé par les prédications de

S. Bernard à ſecourir les Chrétiens de la Terre-ſainte, partit en 1147, avec ſa femme & quatre-vingt mille hommes. Cette expédition fut des plus funeſtes à la France : elle y perdit la fleur de ſa nobleſſe, des richeſſes immenſes ; & Louis y forma la réſolution de répudier Eléonor, en lui rendant les deux belles provinces qu'elle avoit apportées en mariage. Il eſt certain que la reine donna lieu, par la conduite qu'elle tint en Aſie, à des ſoupçons violens ; il eſt encore certain que Louis étoit un prince ombrageux, ſimple, de peu de génie, & que l'abbé Suger, un des plus grands miniſtres qu'ait eus la France, paroît avoir diſſuadé le divorce, qui ne fut prononcé que trois mois après ſa mort, le 18 de Mars 1152. Le 18 de Mai de la même année, la reine Eléonor épouſa Henri, duc de Normandie, qui, par ce mariage, ſe trouva poſſeſſeur d'une grande partie de la France, puiſqu'outre la Guyenne, le Poitou, la Saintonge, l'Auvergne, le Limoſin, le Périgord, l'Angoumois, & des prétentions ſur le comté de Toulouſe qu'il acquéroit, il étoit déja poſſeſſeur de l'Anjou, de la Normandie, de la Touraine & du Maine.

Eléonor joua depuis un grand rôle en Angleterre par ſa politique, par ſon ambition & par ſes intrigues. Elle mourut, le 31 de Mars 1204, au monaſtère de Fontevrault, dans la quatre-vingt-unieme année de ſon âge.

ELÉONOR D'AUTRICHE, reine de France & de Portugal, étoit la fille aînée de Philippe, archiduc d'Autriche, & naquit à Louvain le 24 de Novembre 1498. Elle épouſa, l'an 1519, Emmanuel, roi de Portugal, duquel étant demeurée veuve deux ans après, elle fut promiſe, par l'empereur Charles-Quint, ſon frere, à Charles de Bourbon, connétable de France, pour prix de ſa déſertion ; mais, après la bataille de Pavie, Charles Quint, de tous les princes le moins eſclave de ſa parole, donna ſa ſœur à François I, comme le gage & le ſceau de

la paix entre l'Empire & la France. Le mariage se fit près de Bordeaux, le 4 de Juillet 1530; & la reine fut couronnée à S. Denys, le 5 de Mars 1531. Elle n'eut aucun enfant de François I, avec lequel elle vécut dix-sept à dix-huit ans. Après la mort de ce prince, elle se retira dans les Pays-Bas, d'où elle suivit l'empereur, son pere, en Espagne, & mourut à Valladolid, au mois de Mars 1558.

» Sa bonté naturelle, dit l'auteur cité plus haut, » sa douceur, & l'effet qu'on attendoit de cette al- » liance, la rendirent extrêmement chere aux Fran- » çois.... Les exercices de piété, & la lecture fai- » soient ses occupations; la chasse & la pêche, ses » amusemens. Elle y accompagnoit le roi, & ser- » voit d'ornement aux parties qu'il faisoit à Fon- » tainebleau ou à Saint-Germain. »

ELÉONOR DE PORTUGAL, impératrice, étoit fille d'Edouard, roi de Portugal. En 1450, elle épousa Frédéric IV, duc d'Autriche, depuis empereur, & fut mere de l'empereur Maximilien I. Elle mourut en 1467, âgée de trente-trois ans.

ELÉONOR, reine d'Angleterre, princesse d'un rare mérite, & d'une piété solide, eut pour pere Raimond-Bérenger V, comte de Provence, qui lui fit épouser, en 1236, Henri III, roi d'Angleterre, dont elle eut Edouard I. Elle mourut saintement en 1292, dans l'abbaye d'Ambresburi, qu'elle s'étoit choisie pour retraite, après la mort du roi son époux.

ELÉONOR DE PORTUGAL, reine d'Aragon, morte sans enfans, en 1348.

ELÉONOR DE PORTUGAL, reine de Danemarck, est célèbre par la tendresse singuliere qu'elle eut pour Valdemar III, son mari. Ce prince ayant été tué à la chasse, Eléonor mourut de regret de l'avoir perdu, l'an 1231.

ELÉONOR D'ARAGON, reine de Navarre, fille de Jean d'Aragon, femme de Gaston IV, comte de Foix, & mere, entr'autres enfans, de Gaston, prince de Viane, mourut en 1479.

ELÉONOR

ELÉONOR DE CASTILLE, reine de Navarre, fille de Henri II, dit *le Magnifique*, roi de Caſtille, s'acquit la réputation de femme intriguante, & d'un commerce difficile. Elle épouſa Charles III, roi de Navarre, en 1375; & s'étant brouillée depuis avec lui, elle ſe retira en Caſtille, où elle excita quelques ſéditions contre le roi Henri III, ſon neveu. Ce prince la fit arrêter, & la renvoya ſous ſûre garde à ſon mari, qui la reçut fort bien, & vécut avec elle dans une parfaite intelligence. Eléonor mourut à Pampelune, en 1416.

ELÉONOR D'ARAGON, reine de Portugal, ſeconde fille de Ferdinand IV, roi d'Aragon, & femme d'Edouard, roi de Portugal, qui l'établit, en mourant, pour régente de ſes états, en 1434. Les Portugais s'y étant oppoſés, elle ſe retira à Tolede, où elle mourut en 1445.

ELÉONOR DE PORTUGAL, reine de Portugal, & femme, en 1470, de Jean II du nom.

ELÉONOR TELLEZ, reine de Portugal, que ſa grande beauté fit monter ſur le trône; le roi Ferdinand l'ayant demandée à Jean-Laurent d'Acugna, ſon mari, qui la lui céda. L'an 1371, après la mort de Ferdinand, elle ſe déclara pour Jean II, roi de Caſtille ſon gendre, contre Jean, grand-maître d'Avis, qui ſe fit proclamer roi de Portugal. Mais ayant inſpiré de la défiance à l'un & à l'autre de ces princes, Jean, ſon gendre, la fit enfermer dans un monaſtère, où elle finit ſes jours.

ELÉONOR, reine de Sicile, fille de Charles II, roi de Naples & de Sicile, mariée, en 1302, à Frédéric d'Aragon III du nom, roi de la Sicile, de-là le Phare, mourut en 1341.

ELÉONOR DE ROYE, princeſſe de Condé. *Voyez* CONDÉ.

ELÉONOR DE TOLEDE, grande ducheſſe de Toſcane, fille de Pierre de Tolede, vice-roi du royaume de Naples pour l'empereur Charles-Quint, fut mariée fort jeune à Côme de Médicis, alors duc

de Florence, & depuis grand duc de Toſcane. Elle s'en fit aimer par une tendreſſe ſinguliere, qui la porta à l'accompagner par-tout, à ne le quitter ni jour ni nuit, dans un tems de troubles & de factions, où la vie de ce prince étoit continuellement expoſée. Douce, affable, compatiſſante, elle fut l'aſyle des malheureux, la protectrice de l'innocence, & la mere des orphelins.

ELÉONOR D'AUTRICHE, ducheſſe de Mantoue & de Montferrat, ſixieme fille de l'empereur Ferdinand, née en 1534, épouſa Guillaume de Gonzague, duc de Mantoue & de Montferrat, & ne démentit point la nobleſſe de ſon origine. Pluſieurs hiſtoriens ont fait ſon éloge, & la louent en particulier de ſa piété, de ſa libéralité, de ſa prudence. Elle mourut en 1594.

ELÉONOR DE GONZAGUE, ducheſſe d'Urbin. *Voyez* GONZAGUE.

ELISENNE DE CRENNE. *Voyez* CRENNE.

ELIZABETH, femme de Zacharie, & mere de S. Jean-Baptiſte, qu'elle eut miraculeuſement, dans un âge fort avancé, après avoir été juſqu'alors ſtérile.

ELIZABETH (*ſainte*) de Schonaugie, abbeſſe d'un monaſtère de Bénédictines, & ſçavante du douzieme ſiécle. On a d'elle un ouvrage *De l'Origine du Nom & de l'Invention des prétendues onze mille Vierges*, & trois Livres de Révélations.

ELIZABETH (*ſainte*) de Hongrie ou de Thuringe, fille d'André II, roi de Hongrie, née en 1207, fit voir, dès ſes plus jeunes ans, une piété ſolide & un détachement parfait des plaiſirs & des vanités du ſiécle. Elle fut mariée, en 1221, à Louis, Landgrave de Thuringe, & vécut avec lui dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes, ſur-tout de la charité. Louis étant mort en 1227, les grands l'exclurent de la régence, quoiqu'elle lui eût été aſſurée par ſon mari. Elle eut bien d'autres occaſions d'exercer ſa patience; car ayant employé ſa dot & vendu

ſes pierreries & ſes habits pour nourrir les pauvres, elle ſe vit, dit-on, réduite à mendier ſon pain de porte en porte. On la rétablit pourtant dans le palais, & l'on fournit à ſes beſoins ſelon ſa dignité; mais préférant aux grandeurs l'état de pauvreté & d'humiliation, elle ſe retira dans un monaſtère, & mourut en 1231, n'étant âgée encore que de vingt-quatre ans. Sa vie toute ſainte & ſes miracles l'ont fait mettre dans le Catalogue des Saints.

ELIZABETH *ou* ISABEAU DE FRANCE, (*la bienheureuſe*) ſœur du roi S. Louis, imita ſes vertus & ſa piété. Recherchée pluſieurs fois en mariage par des princes puiſſans, elle ſuivit ſon goût pour la retraite; & ayant fondé l'abbaye de Longchamp, près de Paris, elle y finit ſes jours, en 1270.

ELIZABETH, (*ſainte*) reine de Portugal, née en 1271, fut mariée, en 1281, à Denys, roi de Portugal, dont elle eut Alfonſe IV, & deux filles; vécut ſaintement, & mourut de même en 1336.

ELIZABETH D'ARAGON. *Voyez* ISABELLE D'ARAGON.

ELIZABETH DE BAVIERE. *Voyez* ISABELLE DE BAVIERE.

ELIZABETH DE HAINAULT. *Voyez* ISABELLE DE HAINAULT.

ELIZABETH D'AUTRICHE, reine de France, née en 1554, étoit fille de l'empereur Maximilien II, & de Marie d'Autriche, fille de l'empereur Charles-Quint. Elle épouſa Charles IX au mois de Novembre 1570, & fut une des plus vertueuſes & des plus ſages reines qu'ait eu la France. « Elle étoit très-» dévote & nullement bigotte, dit Brantome; bien » eſt vrai, ajoute-t-il, quand elle étoit dans le lit à » part, & en cachette, ſes rideaux très-bien tirés, » elle ſe tenoit toute à genoux en chemiſe, & prioit » Dieu une heure ou demie, battant ſa poitrine, & » la macéroit par très-grande dévotion. »

Au milieu d'une cour alors très-corrompue, intriguante, barbare, fanatique, Elizabeth conſerva

pures ſa vertu, ſa ſimplicité, ſa douceur, ſa charité. « J'ai ouï raconter, dit le même Brantome, » qu'au maſſacre de S. Barthelemi, elle, n'en ſçachant rien, ni même ſenti le moindre vent du » monde, s'en alla coucher à ſa mode accoutumée; & ne s'étant éveillée qu'au matin, on lui » dit, à ſon réveil, le beau myſtère qui ſe jouoit; » Hélas! dit-elle ſoudain, le roi mon mari le ſçait-» il?... Oui, madame, répondit-on; c'eſt lui-même » qui le fait faire.... O, mon Dieu! s'écria-t-elle, » qu'eſt ceci? & quels conſeillers ſont ceux-là qui » lui ont donné tel avis? Mon Dieu, je te ſupplie » & te requiers de lui vouloir pardonner; car ſi » tu n'en as pitié, j'ai grand'peur que cette offenſe » ne lui ſoit pas pardonnée; & ſoudain demanda » ſes heures, & ſe mit en oraiſon, & à prier Dieu » la larme à l'œil. »

Tels furent les ſentimens d'une reine étrangere, & très-zélée pour la religion Catholique, dans ces jours d'horreur, où le pere égorgeoit pieuſement ſon fils; le fils, ſon pere; où les miniſtres même des autels offroient au Dieu de paix & de miſéricorde leurs poignards teints du ſang de leurs freres.

Elizabeth d'Autriche n'eſt pas ſeulement comptée au nombre de nos meilleures reines: elle tient encore un rang diſtingué parmi nos ſçavantes, puiſqu'elle compoſa un ouvrage de piété, & un autre ſur ce qui s'étoit paſſé en France ſous le règne de Charles IX & le ſien. Elle mourut infiniment regrettée, & digne de l'être, le 22 de Janvier 1592.

ELIZABETH DE CARINTHIE, impératrice, femme de l'empereur Albert I.

ELIZABETH, fille de l'empereur Sigiſmond, impératrice, femme de l'empereur Albert II.

ELIZABETH *ou* ISABELLE DE PORTUGAL, impératrice & reine d'Eſpagne, fille aînée d'Emmanuel, roi de Portugal, & femme de Charles-Quint, qu'elle épouſa, dans ſa vingt-troiſieme année, l'an 1526, eut la réputation d'être une des plus ſages,

des plus belles & des plus vertueuſes princeſſes de ſon tems. Elle mourut en couches à Tolede, en 1539.

ELIZABETH *ou* ISABEAU D'ANGOULÊME, reine d'Angleterre, princeſſe preſqu'auſſi méchante que belle, étoit fille d'Aimar I, comte d'Angoulême, qui la fiança à Hugues X, dit *le Brun*, comte de la Marche; Jean Sans-Terre, roi d'Angleterre, la ravit à ce comte, & l'épouſa pour ſon malheur; car Hugues lui ſuſcita toutes ſortes de mauvaiſes affaires; ce qui ne dut point déplaire à la reine; puiſqu'après la mort de Jean, en 1216, elle ſe remaria avec Hugues, dont elle eut pluſieurs enfans.

ELIZABETH *ou* ISABEAU DE FRANCE, reine d'Angleterre, fille de Philippe le Bel, née l'an 1282, & mariée en 1308, à Edouard II, prince de Galles, depuis roi d'Angleterre, étoit, ſelon Froiſſart, une des plus belles princeſſes de ſon tems; ce fut ce qui la rendit redoutable aux Spencers, favoris du roi ſon mari, qui, par leur avis, la déclara, elle & ſon fils Edouard, exclus de la couronne. Elle vint en France, d'où, étant paſſée à la cour de Guillaume III, comte de Hainault, elle retourna en Angleterre avec les ſecours de ce comte, & y fit couronner ſon fils. Elle y mourut, en 1357, âgée de plus de ſoixante-quinze ans.

ELIZABETH *ou* ISABELLE DE FRANCE, reine d'Angleterre, & depuis ducheſſe d'Orléans, étoit fille du roi Charles VI, & naquit à Paris, le 9 de Novembre 1389: elle fut mariée à Calais, en 1396, à Richard III; elle eut beaucoup à ſouffrir en Angleterre, par les factions qui agitoient ce royaume. De retour en France, après la mort de ſon mari, l'an 1401, elle ſe remaria avec Charles, comte d'Angoulême, puis duc d'Orléans, & mourut en couches le 13 de Septembre 1409.

ELIZABETH, reine d'Angleterre, fille de Henri VIII, & de la reine Anne de Boulen, naquit, le 8 de Septembre 1533, dans le palais de Hamptoncourt; d'autres diſent qu'elle vint au monde

dans le château de Greenwick, & qu'elle y fut baptiſée dans la chapelle, le 16 de Septembre, par l'archevêque d'Yorck : on ajoûte que la reine l'avoit ainſi ſouhaité, « afin que la même main, qui avoit » ſacré la mere, ſanctifiât la fille par les eaux du » baptême. » On lui donna pour nourrice la femme d'un gentilhomme nommé *Hokart*, que le roi fit baron ; & pour gouvernante, ſa grand-mere maternelle, qui lui donna une excellente éducation. Le roi, plein d'admiration pour les qualités naiſſantes de cette jeune princeſſe, & toujours paſſionné pour la reine ſa femme, déclara Elizabeth ſon héritiere, en 1535, au préjudice de la princeſſe Marie, qu'il avoit eue de la reine Catherine d'Aragon, & qu'il exclut du trône.

Après la mort d'Anne de Boulen, qui périt ſur un échafaud, le roi, pour plaire à Jeanne de Seymour, ſa nouvelle épouſe, déclara les deux princeſſes Marie & Elizabeth également incapables de ſuccéder à la couronne : l'on ôta la derniere des mains de ſa grand-mere, pour la mettre ſous le gouvernement de Catherine de Boulen, ſa tante, ennemie jurée des intérêts du pape ; & elle fut élevée ſous les yeux du roi & de la reine, qui ſe plaiſoit à lui donner des marques de ſon amitié & de ſon eſtime. Jeanne de Seymour étant morte, dans un accouchement, de l'opération qu'on appelle *Céſarienne*, le roi épouſa, le 6 de Janvier, la princeſſe Anne, ſœur du duc de Clèves ; mais peu content de ſa beauté, il la fit conſentir à une ſéparation ; & il donna ſa main à Catherine Howard, niéce du duc de Norfolck, & la plus belle perſonne de la cour. La princeſſe de Clèves reſta en Angleterre avec des rentes conſidérables, & obtint du roi qu'Elizabeth demeureroit auprès d'elle. Elle diſoit ſouvent « qu'elle » préféroit le plaiſir d'aimer cette jeune princeſſe » comme ſa propre fille, à celui d'être reine. »

Catherine Howard, convaincue d'adultère, eut la tête coupée, le 22 de Février 1542 ; & le roi

ne pouvant vivre ſans femme, épouſa Catherine Parre, veuve du baron de Latimer, & ſœur de Guillaume Parre, comte d'Eſſex. Cette nouvelle reine, grande ennemie de la cour de Rome, pria le roi de donner un appartement à Elizabeth à la cour, auprès du ſien. Le roi, pour ne pas la refuſer, & craignant d'un autre côté de mortifier la princeſſe de Clèves, ordonna que la jeune Elizabeth paſſeroit deux jours entiers de la ſemaine avec la princeſſe Anne, & le reſte auprès de la reine.

Elizabeth avoit reçu tant d'avantages de la nature, qu'elle faiſoit l'admiration de l'Europe : une figure parfaitement belle, une taille réguliere répandoient un air de majeſté ſur toutes ſes actions. Dès l'âge de douze ans, elle poſſédoit les ſciences les plus abſtraites, & ſçavoit parler latin, françois, italien, eſpagnol & flamand : la poëſie l'occupa quelque tems ; mais elle la regarda bientôt comme un amuſement frivole, & ſe conſacra entièrement à l'étude de l'hiſtoire & de la politique. Les Anglois la regardoient comme une merveille, & diſoient ſouvent, « que le ciel, qui lui avoit donné tant de » rares qualités, l'avoit ſans doute reſervée à quel- » que grand emploi dans le monde. »

Le roi, s'étant ligué avec l'empereur Charles-Quint contre François I, convoqua le parlement le 24 de Janvier 1544 ; & dès la premiere ſéance, il fit paſſer un acte qui réhabilitoit les deux princeſſes Marie & Elizabeth, & leur donnoit droit à la couronne. Ce prince mourut le 27 de Janvier 1546 : ſon fils Edouard, âgé de dix ans, qu'il avoit eu de Jeanne de Seymour, lui ſuccéda ; & ſelon le teſtament de ſon pere, on confia ſa tutelle & la régence du royaume à Edouard de Seymour, comte de Hertfort, oncle du roi, qui obtint le duché de Sommerſet, avec le titre de Protecteur. Thomas de Seymour, ſon frere cadet, fut fait grand amiral d'Angleterre. Ce jeune ſeigneur, plein de confiance en ſon propre mérite, & autoriſé par le crédit qu'il avoit à la

éour, propoſa ſa main à la princeſſe Elizabeth, âgée pour lors de treize ans. Elizabeth, qui commençoit à acquérir cette diſſimulation profonde, dont elle donna tant de marques dans la ſuite, reçut obligeamment l'amiral, & l'aſſura qu'elle n'avoit aucun goût pour le mariage. Cet honnête refus ayant fait evanouir les eſpérances de l'amiral ſur la couronne, il voulut au moins avoir la gloire d'épouſer une tête couronnée. Il s'adreſſa à la reine douairiere, qui répondit, à la premiere ouverture de mariage, « qu'ayant paſſé ſa jeuneſſe auprès d'un » mari vieux & malade, elle ne ſeroit pas fâchée de » paſſer le reſte de ſa vie avec un autre qui fût jeune » & vigoureux. » Les deux princeſſes, filles de Henri VIII, déſapprouverent hautement un mariage qui deshonoroit la mèmoire du roi leur pere. Marie même voulut s'y oppoſer ; mais Elizabeth plus ſage, lui répondit : « Nous ne ſommes en état ni » vous ni moi d'y apporter aucun obſtacle, ſans » courir riſque de rendre notre condition en- » core pire qu'elle n'eſt ; du moins je le crois ainſi. » Nous avons affaire à un parti trop puiſſant, qui » a toute l'autorité en main, & nous n'avons au- » cun crédit en cour. J'eſtime donc que le meilleur » parti que nous puiſſions prendre, c'eſt celui de » diſſimuler, afin que la peine retombe ſur les cou- » pables..... Si notre ſilence ne nous fait pas » honneur, du moins il ne nous attirera pas de » nouvelles diſgraces. »

La reine ne jouit pas long-tems des plaiſirs de ſon nouveau mariage : elle tomba malade, & ſe voyant près d'expirer, elle donna à la princeſſe Ellizabeth, par ſon teſtament, la moitié de ſes pierreries, & une groſſe chaine d'or, & lui dit : « Ma chere princeſſe, » Dieu vous a donné des qualités extraordinaires ; » cultivez-les toujours, & travaillez à les augmen- » ter ; car je crois que le ciel vous a deſtinée à être » reine d'Angleterre. » Trois jours après la mort de cette princeſſe, l'amiral eut l'imprudence de re-

nouveller ſes prétentions auprès d'Elizabeth. Il mit dans ſes intérêts une de ſes femmes de chambre, nommée *la Monjoye*, qui parla beaucoup en ſa faveur. La princeſſe lui impoſa ſilence, en lui diſant » qu'elle la mettroit dehors, ſi elle ne ſe taiſoit. » Le protecteur, qui craignoit les deſſeins ambitieux de ſon frere, fit paſſer cette loi en parlement: « Que » quiconque entreprendroit d'épouſer aucune des » ſœurs du roi, ſans une expreſſe permiſſion de lui » & du conſeil, ſeroit réputé coupable de haute » trahiſon, & tous ſes biens confiſqués. » A cette nouvelle, l'amiral déſeſpéré leve une armée de dix mille hommes, réſolu d'enlever le roi, & de le forcer à conſentir à ce mariage; mais il fut arrêté & condamné à mort, le 27 de Février 1550. Elizabeth ayant appris ſon malheur, dit « qu'il étoit » mort ce jour-là un homme de beaucoup d'eſprit, » mais de peu de jugement. » Le protecteur ſubit le même ſort quelque tems après; le crédit & les prières d'Elizabeth ne purent le ſauver.

Cependant le roi, prévenu tous les jours contre la Religion Romaine, par les Proteſtans ſes miniſtres, achevoit le grand ouvrage de la réformation. Il voulut défendre à la princeſſe Marie de faire dire la meſſe dans ſa chambre; mais avant que d'en venir à l'extrémité, il pria Elizabeth d'employer ſes ſoins auprès d'elle, pour l'éloigner du Papiſme. Elizabeth promit de le faire; mais loin de tenir parole, elle inſinuoit adroitement à ſa ſœur, « qu'elle devoit » toujours demeurer ferme dans ſa religion; qu'elle » en ſeroit plus eſtimée de tout le monde, ajoûtant » que quant à elle, pour tous les biens du monde, » elle ne quitteroit pas la religion où elle avoit » été élevée. » Mais quand elle parloit au roi, ou aux perſonnes du conſeil, elle diſoit « que ce n'é- » toit rien que d'avoir établi la réformation, s'ils » ne trouvoient les moyens de l'affermir pour tou- » jours. Que les Catholiques travailloient jour & » nuit à ſe relever, & que c'étoit fait de la réfor-

» mation, ſi la couronne retomboit entre leurs » mains. » Cependant elle recherchoit avec empreſſement l'amitié des Catholiques, qu'elle vouloit ménager, & affecta de s'unir étroitement avec ſa ſœur.

Au commencement de l'année 1551, le roi, déja ſorti de ſa minorité, tomba dangereuſement malade. Le duc de Northumberland, le plus puiſſant ſeigneur du royaume, profita de ce moment favorable, pour marier ſon fils Guifford avec Jeanne Gray, petite-nièce de Henri VIII, & fille du duc de Suffolck. Il fit déclarer au roi, dans ſon teſtament, que les filles du duc de Suffolck, ſes couſines, monteroient ſur le trône, à l'excluſion des princeſſes Marie & Elizabeth. Après la mort d'Edouard, Marie & Jeanne Grai eurent leurs partiſans. Elizabeth ſuggéroit aux uns & aux autres de demeurer fermes dans leurs prétentions, & ne ceſſoit de les décrier également. Jeanne Gray l'emporta d'abord, & fut proclamée reine. Auſſi-tôt Marie s'éloigna de Londres; prit la qualité de Reine, & fit ordonner aux magiſtrats & aux officiers de cette capitale de la venir reconnoître. Le duc de Northumberland effrayé, quitta le parti de Jeanne Gray, & vint ſe jetter aux genoux de Marie. Elizabeth alla au-devant d'elle avec une ſuite nombreuſe, & l'embraſſa avec toutes les marques de la plus vive tendreſſe. « Ma chere » ſœur, lui dit la reine, je veux que vous ſoyez » bonne Catholique. » .... Hors la conſcience, ré- » pondit Elizabeth, je ſuis entièrement à votre » Majeſté, à quoi trois qualités que je porte, de » ſœur, de ſervante & de ſujette de votre Majeſté » m'obligent. » Cette réponſe refroidit beaucoup la reine à ſon égard. Le parlement aſſemblé déclara légitime le mariage de Henri VIII avec Catherine d'Aragon; & par la même raiſon, on traita de nul & d'illégitime celui de ce prince avec Anne de Boulen. Ainſi la princeſſe Elizabeth fut déclarée déchue de tous les priviléges des enfans des rois, & privée

de la plûpart de ſes penſions. La reine Marie ne manquoit pas de motifs d'averſion pour elle; mais la principale raiſon fut un dépit amoureux. Edouard de Courtenay, comte de Devonshire, étoit aimé de la reine, qui le rétablit dans toutes les dignités dont Edouard l'avoit dépouillé ; mais Marie n'étoit ni jeune ni belle, & ſa ſœur avoit ces deux qualités. Le comte mépriſa tous les avantages que la reine lui offroit en faveur de ſa ſœur, dont il étoit paſſionnément amoureux. Irrité de ces mépris, la reine ordonna à la princeſſe de ſe retirer au château d'Ashriedge, à trois journées de Londres. Dans ce tems, il s'éleva une conſpiration contre le gouvernement. Le chevalier Wiat au premier interrogatoire, nomma, entre les complices, Elizabeth & le comte de Devonshire. Ce dernier fut accuſé » d'avoir voulu chaſſer Marie du trône, pour y » mettre en ſa place Elizabeth, à laquelle il avoit » fait promeſſe de mariage. » Pour ſurprendre la princeſſe, on lui dit que le comte avoit eu recours à la clémence de la reine, en avouant ſa faute ; mais Elizabeth qui connoiſſoit mieux ſon amant, nia toutes les accuſations, & dit « qu'elle ne croyoit » pas le comte capable d'avoir jamais rien entre- » pris contre l'état ni contre la reine, & encore » moins qu'il eût confeſſé une faute dont il ne pou- » voit être coupable. »

Le même jour, on la conduiſit à la Tour, où elle fut traitée comme un criminel de lèſe-Majeſté ; on ne lui donna, pour la ſervir, que trois hommes & trois femmes, tous gens affidés à la reine ; & le chevalier Gage, lieutenant de la Tour, eut ordre de la traiter avec toute la rigueur poſſible. Élizabeth ſe plaignit à ſes gardes de cette cruauté, diſant » qu'elle ne pouvoit croire que ce fût par ordre » de la reine, naturellement très-clémente, qu'on » faiſoit cet outrage à une perſonne comme elle, » & que c'étoit ſans doute la malignité de quelques » miniſtres ſes ennemis, qui l'avoit donné. Qu'étant

» innocente, & les juges n'ayant aucune preuve » contre elle, c'étoit une injuſtice & une violence » manifeſte de la traiter ainſi. » Milord Chandois, gouverneur de la Tour, employa le crédit qu'il avoit à la cour, pour adoucir la priſon d'Elizabeth; mais on ne veilla pas avec moins d'exactitude ſur toutes ſes démarches, juſques-là qu'un jour un enfant de quatre ans s'étant approché d'elle pour lui donner un bouquet de fleurs, les gardes l'arracherent des mains de la princeſſe, croyant qu'il y avoit quelque billet caché, & chaſſerent le pere & l'enfant, après les avoir cruellement maltraités. La cour, craignant quelque effet de la pitié de Chandois pour la princeſſe, réſolut de l'envoyer à Woodſtock, dont le chevalier Benefield étoit gouverneur; &, en même tems, l'on dépêcha trois aſſaſſins pour la poignarder. Mais quand ils furent entrés dans ſa chambre, ils furent ſi éblouis de ſa beauté, & de la majeſté de ſon maintien, qu'ils reculerent, en diſant « qu'ils ne ſçau- » roient aſſaſſiner une perſonne de cette qualité, » ſans en avoir un ordre par écrit de la reine. » Cependant Elizabeth ſe plaignoit toujours à Benefield des mauvais traitemens qu'elle enduroit. Benefield fatigué de ſes reproches continuels, lui permit d'écrire à la reine, mais à condition qu'il verroit la lettre, avant qu'elle fût envoyée. Elizabeth accepta cette dure condition, & ſe plaignit.

La reine, touchée de la ſituation de ſa ſœur, ſe rendit aux conſeils du roi Philippe ſon époux, & adoucit la priſon de cette malheureuſe princeſſe. Elle ordonna au chancelier Gardiner, & au cardinal Polus, Catholiques zélés & ſçavans, de l'exhorter à quitter ſa religion. On voit, par le Dialogue de ce prélat avec Elizabeth, qui eſt imprimé, que cette princeſſe n'avoit qu'une religion de politique. Enfin elle fut déclarée innocente, malgré ſon averſion pour la Religion Romaine, & rétablie dans tous les priviléges dont elle avoit joui pendant la vie du roi Edouard, à la réſerve du rang de prin-

ceſſe du ſang, & d'héritiere préſomptive de la couronne.

Dès qu'on apprit que la princeſſe étoit libre, le peuple en marqua ſa joie ſans aucun ménagement; & l'on fit des feux de réjouiſſance en préſence même de la cour. Elizabeth ne ſortoit jamais qu'au milieu des acclamations & des cris de joie. Le chancelier dit à la reine « que la liberté d'Elizabeth menaçoit » l'Angleterre de quelque grand malheur, » Marie, qui ne voyoit pas ſans jalouſie les marques d'eſtime que le peuple donnoit à ſa ſœur, & les déférences que le roi même lui témoignoit, éclaira de ſi près ſes démarches, & lui marqua tant de froideur, que la princeſſe réſolut de quitter la cour. Quand elle en demanda la permiſſion à la reine, Marie lui répondit : « Je trouve que vous faites bien. » Sous prétexte de lui faire honneur, elle mit auprès d'elle un de ſes gentilshommes, & une de ſes dames, pour veiller ſur ſa conduite. Elizabeth ſe retira dans le comté de Harford, & s'appliqua entièrement à l'étude. C'eſt là que, dans la lecture des plus habiles hiſtoriens, & des plus conſommés politiques, elle acquit cette ſageſſe profonde, qui lui fit tant de réputation, & dont elle connoiſſoit déja la pratique par ſes malheurs.

Cependant, malgré les défenſes & la vigilance des eſpions de la reine, Elizabeth entretenoit toujours commerce de lettres avec le comte de Devonshire. Il ne dura pas long-tems ; ce ſeigneur mourut à Gand, le 22 de Septembre 1555, d'une maladie ſi prompte & ſi courte, qu'on ſoupçonna qu'il y avoit eu du poiſon. Avant de mourir, il écrivit la lettre la plus tendre à ſa chere princeſſe. Elizabeth ne put ſe conſoler de cette perte; elle l'aimoit véritablement ; & ſouvent elle diſoit à ſes demoiſelles, » que jamais perſonne n'avoit mieux mérité d'être » aimé des princeſſes, que le comte de Devonshire; » parce que jamais perſonne n'avoit mieux ſçu que » lui l'art d'aimer. » C'étoit un ange en amour,

diſoit-elle en italien : *Il Devonshire nell' amore humano, haveva talenti angelici.*

Le roi Philippe avoit promis à Philibert-Emmanuel, duc de Savoye, de lui donner Elizabeth en mariage, & de la faire nommer princeſſe de Galles; le duc ayant été chaſſé de ſes Etats, malgré ſa valeur, qui le faiſoit paſſer pour le premier capitaine de ſon ſiécle, renouvella ſes inſtances pour le mariage; mais Philippe, réſolu d'épouſer Elizabeth, ſi la reine Marie venoit à mourir ſans enfans, ſe contenta de réitérer ſes promeſſes. Lorſqu'on parla de ce mariage à la princeſſe, elle répondit ſagement, « que la nation avoit plutôt beſoin d'un roi » ſage & politique que grand guerrier ..... Que » l'Angleterre n'a pas beſoin de penſer à faire des » conquêtes, mais ſeulement à conſerver ce qu'elle » poſſede déja; que ſon intérêt étoit de n'entreprendre la guerre que quand elle y eſt forcée, à » cauſe des grandes dépenſes qu'elle entraine, & » qu'un roi, qui aime trop la guerre, ſeroit d'humeur » de la commencer ſur le moindre prétexte. »

On peut juger de cette princeſſe par cette réponſe; car elle fut le modèle de toute ſa conduite. Henri V, roi de Suède, l'avoit déja demandée deux fois en mariage, mais inutilement. Lorſqu'il fut monté ſur le trône, il envoya en Angleterre une ambaſſade magnifique, au commencement de Janvier 1558, ſous prétexte de féliciter la reine des avantages que le roi Philippe avoit remportés ſur les François; l'ambaſſadeur eut ordre de ſonder les diſpoſitions d'Elizabeth qui répondit « que ſi la reine » lui laiſſoit la liberté de ſe marier ou de ne pas » ſe marier, elle étoit réſolue de ſuivre ſon inclination, qui étoit de demeurer toujours fille. »

Le 17 de Novembre de la même année, la reine Marie, déſeſpérée d'avoir perdu Calais, & de ne pouvoir ſecourir ſon époux, mourut de chagrin. Le chancelier aſſembla le parlement, & lui dit « que » le royaume auroit grand ſujet de pleurer la perte

» de la reine Marie, s'il ne lui étoit resté une prin-
» cesse capable de gouverner l'Angleterre, & qu'Eli-
» zabeth étoit cette héritiere légitime de la cou-
» ronne, à laquelle on n'en pouvoit disputer les
» droits. » Toute l'assemblée s'écria aussi-tôt : « Vive
» la reine Elizabeth. Que Dieu lui donne longue vie,
» & un heureux règne ! » Tous les plus grands sei-
gneurs du royaume se rendirent auprès d'elle dans la
maison de Herfield, & l'accompagnerent à Londres ;
lorsqu'elle apperçut Benefield, qui l'avoit traitée si
durement pendant sa prison, elle lui présenta sa
main à baiser, en disant à ceux qui l'environnoient :
» Voilà mon concierge. » Malgré cette faveur ap-
parente, il craignit le ressentiment de la reine, &
résolut de ne plus paroître devant elle.

Lorsqu'Elizabeth fut arrivée à la Tour, elle con-
firma tous les ambassadeurs qui résidoient dans les
cours étrangères, & leur ordonna de faire sçavoir
à chaque souverain son avènement à la couronne.
Le pape Paul IV, naturellement dur & fier, donna
des preuves de son caractère en cette occasion : il
traita Elizabeth de *bâtarde*, & voulut l'obliger à
remettre la décision de ses droits au siége apostо-
lique. Elizabeth, voyant qu'il n'y avoit pas d'au-
tre moyen de se conserver la couronne, qu'en se
déclarant l'ennemie du pape : « La cour de Rome
» veut donc tout perdre, dit-elle, pour me faire
» gagner beaucoup. »

Cependant le roi Philippe, sans sçavoir si le pape
reconnoîtroit Elizabeth pour reine, ordonna au duc
de Féria, qui résidoit pour lui en Angleterre, de
féliciter Elizabeth sur son avènement, & de traiter
de son mariage avec elle. Elizabeth avoit les plus
grandes obligations à Philippe ; elle reçut son am-
bassadeur avec tant de marques d'honneur & d'es-
time, & écouta sa proposition avec un visage si
riant, qu'il écrivit à son maître, « qu'il espéroit
» de le voir bientôt marié avec la reine. » Mais lors-
qu'il en vint à la conclusion, Elizabeth donna beau-

coup d'éloges au roi Philippe, & avoua « que ſon » mariage même ne pouvoit pas payer les obliga- » tions qu'elle avoit au roi. »... Tout cela eſt bon, » madame, répondit le duc de Féria; mais je prie » votre Majeſté d'en venir au fait; » mais il ne put l'y déterminer; ce qui fit dire à l'ambaſſadeur, « que » la reine Elizabeth étoit comme une anguille, qui » échappe, lorſqu'on croit la mieux tenir. »

Le 13 de Janvier 1559, la reine fut couronnée, avec le faſte le plus brillant, par Ovier Ogilthorpe, évêque de Carliſe, Catholique. Lorſque le prélat lui fit l'onction des ſaintes huiles, elle ſe retourna vers les dames qui étoient auprès d'elle, & leur dit : « Ne » m'approchez pas, de peur que cette huile puante » ne vous faſſe devenir malades. » Enſuite elle fit ſerment ſur les ſaints Evangiles « de maintenir la Foi » Catholique, & de conſerver à l'Egliſe ſes pri- » viléges & ſes libertés. » On verra par ce qui ſuit, ſi elle fut fidèle à ce ſerment. Après la cérémonie du couronnement, elle fit élargir tous les priſonniers, ſans diſtinction de perſonnes ni de religion; le chevalier Bacon ſe trouvant dans la chambre de la reine, au moment que pluſieurs priſonniers venoient la remercier de la liberté qu'ils avoient obtenue, s'approcha d'elle, & lui dit : « Madame, » Votre Majeſté accorde-t-elle la grace aux uns & » non pas aux autres? » La reine répondit « qu'elle » ne vouloit pas qu'il y eût d'exception : Il y a » pourtant encore quatre priſonniers, repliqua Ba- » con, qui ſont bien étroitement détenus depuis le » règne de Marie, juſqu'aujourd'hui?... Qui ſont-ils » donc, reprit Elizabeth, vous n'avez qu'à me don- » ner leurs noms, & je les ferai mettre en liberté. Ils » s'appellent, Madame, ajoûta Bacon, l'un Ma- » thieu, l'autre Marc, le troiſieme Luc, & le der- » nier Jean; & votre peuple attend avec beau- » coup d'impatience, que votre Majeſté leur donne » la liberté. La reine ſouriant, lui répondit : Je le » ferai, ſans doute, avec la bénédiction de Dieu;

» &

» & j'eſpere de m'entretenir avec eux, & de m'inſ-
» truire par leur propre bouche, de ce que je dois
» faire en leur faveur. »

Cependant la France ne voulut point reconnoître Elizabeth. Quelques mois auparavant, le Dauphin, fils de Henri II, avoit épouſé Marie Stuard, reine d'Ecoſſe : elle fut proclamée en France & en Ecoſſe, reine d'Angleterre & d'Irlande ; & le roi Henri II négocia un traité de paix avec le roi d'Eſpagne, pour mieux ſoutenir les prétentions de cette princeſſe ; mais la reine Elizabeth fit tant par ſon habileté, que les deux rois jurerent qu'ils ne feroient jamais de paix, ſans y comprendre la reine d'Angleterre.

Délivrée de cette inquiétude, elle ne travailla plus qu'au rétabliſſement de la réformation, & à tromper les Catholiques, qui avoient deux puiſſans ſoutiens dans le duc de Nortfolck & le comte d'Arondel. Elle commença par leur donner les premieres charges de l'Etat. Le duc de Nortfolck ſollicitoit depuis trois ans une diſpenſe de la cour de Rome, pour épouſer une couſine germaine, dont il étoit fort amoureux ; la reine lui fit eſpérer qu'elle obtiendroit la diſpenſe, & le mit par-là entièrement dans ſes intérêts. Elle flatta & careſſa le comte d'Arondel, qui, par ſa figure, ſon crédit & ſes richeſſes, ſe croyoit digne de la main d'Elizabeth. Ces deux ſeigneurs, toujours dans l'eſpérance de poſſéder ce qu'ils deſiroient, n'oſerent traverſer les deſſeins d'Elizabeth contre les Catholiques. Le 25 de Janvier 1559, le parlement s'étant aſſemblé, Elizabeth y parut avec la plus grande magnificence, portant le ſceptre & la couronne. On fit l'honneur aux dames de ſa ſuite de les laiſſer entrer dans la ſalle du parlement, où elles furent aſſiſes auprès de la reine ; mais elles ſe retirerent, quand elle voulut commencer à parler. Quelques-uns des évêques, qui n'étoient qu'au nombre de quatorze dans l'aſſemblée, ne purent s'empêcher de dire hautement : « Voilà la premiere ſcène

» de la comédie ; voyons quelle en ſera la ſeconde. »
L'évêque de Wincester dit à celui de Lincoln : « Je » crois que ſi la reine fait une nouvelle religion, » elle ſera auſſi riche en vanité, que vuide de mo- » deſtie. » L'autre répondit : « Elle a ſi fort l'air » de comédienne, qu'elle ne ſera qu'une religion » de théatre. »

Le réſultat de cette aſſemblée fut qu'on accorda à la reine une ſomme de cinq cens mille livres ſterling, & qu'on reſtitua à la couronne, malgré les oppoſitions de quelques prélats, les dixmes, les annates & autres droits auxquels la reine Marie avoit renoncé.

Le 4 de Février, le parlement envoya l'orateur, avec quarante députés, à la reine, pour la prier, de la part de tout le royaume, de ſe choiſir un mari. La reine répondit « qu'elle avoit épouſé le royaume » par la cérémonie du couronnement ; ajoûtant » qu'elle ne manqueroit pas de ſucceſſeurs, & que » ſi elle venoit à mourir, elle ſouhaitoit qu'on gra- » vât cette épitaphe ſur ſon tombeau :

Cy gît une reine qui a régné tant d'années, & qui a vécu & eſt morte vierge.

Elle ne voulut pas qu'on lui donnât d'autre éloge après ſa mort, quoique la virginité fût la plus douteuſe de ſes qualités.

La reine, après s'être rendue maîtreſſe de l'eſprit du duc de Nortfolck & du comte d'Arondel, fit paſſer, le 18 de Février, un acte ſolemnel, qui la déclaroit ſouveraine gouvernante de l'égliſe dans ſon royaume, tant au temporel qu'au ſpirituel. Tous les prélats, qui refuſerent de lui prêter ſerment en cette qualité, furent dépouillés de leurs dignités & de leurs biens, & condamnés à une priſon perpétuelle. Enſuite elle fit recevoir la liturgie de l'égliſe Anglicane ; mais comme elle ne vouloit pas, diſoit-elle, « être gouvernante d'une égliſe dénuée, »

elle conſerva les cérémonies & les ornemens pontificaux, qui flatoient ſon goût pour le faſte & la magnificence; ce qui fit dire aux plus ſenſés, « que » l'on avoit fait de l'égliſe un théatre, pour y jouer » la comédie devant la reine. »

Le roi Philippe, apprenant par le duc de Féria, » que ſon mariage avec la reine n'étoit qu'un jeu, & » qu'il n'en devoit rien eſpérer, » ſe hâta de conclure la paix avec la France, & ſon mariage avec la princeſſe Iſabelle, fille de Henri II. Elizabeth, craignant pour ſon royaume les ſuites de cette alliance, écouta les propoſitions de paix que la France lui faiſoit par le connétable de Montmorenci. Après la mort de Henri II, tué d'un coup de lance dans une courſe de bague, la reine conclut le traité qui ne fut pas fort avantageux à François II, ſucceſſeur de Henri; ce qui fit dire à Paſquin à Rome, « que les » François avoient donné un petit ſoufflet à la reine » Elizabeth, quand ils avoient conſervé Calais, par » le traité de paix conclu avec Philippe II, mais » qu'en revanche la reine Elizabeth avoit donné un » grand coup de pied aux François, avec lequel elle » les avoit honteuſement chaſſés d'Ecoſſe. »

Le pape Paul IV étant mort, le cardinal de Médicis lui ſuccéda ſous le nom de *Pie IV*; ce nouveau pontife, oubliant que la reine d'Angleterre avoit été déclarée hérétique par ſes prédéceſſeurs, réſolut de lui envoyer un nonce, pour travailler à donner du ſecours aux Catholiques de ſon royaume, & l'obliger d'envoyer des ambaſſadeurs au concile de Trente; mais ce deſſein fut inutile. Malgré les ſollicitations du roi Philippe, la reine ne voulut pas recevoir le nonce dans ſon royaume.

Dans ce tems, c'eſt-à-dire en 1561, il s'éleva des troubles en France, au ſujet de la religion. La reine Catherine de Médicis & le duc de Lorraine étoient les ennemis jurés des Proteſtans qui avoient à leur tête le prince de Condé. Elizabeth réſolut de favoriſer le parti des Proteſtans, qui vou-

loient ſe rendre formidables en France, afin de donner plus de courage à ceux d'Angleterre. Pour venir à bout de ſon projet, elle eut beſoin de tout ſon génie : ſon conſeil étoit partagé entre les Catholiques & les Réformés ; ceux qui avoient le plus d'autorité dans le gouvernement étoient très-Catholiques, & il s'agiſſoit d'une affaire de la derniere conſéquence pour l'Egliſe Romaine : cependant, par ſon eſprit & par la ſageſſe de ſa conduite, elle réunit tout ſon conſeil, & le détermina à donner du ſecours au prince de Condé. Les ambaſſadeurs qui réſidoient à ſa cour, voyant la prudence avec laquelle elle conduiſoit tous ſes deſſeins, écrivoient à leurs maîtres qu'Elizabeth « faiſoit égale-» ment ſervir les Catholiques & les Proteſtans à ſes » intérêts, & les tournoit de telle maniere, qu'elle » faiſoit une comédie, qui faiſoit tantôt rire ceux » qui avoient ſujet de pleurer, & tantôt pleurer ceux » qui avoient ſujet de rire. »

Le premier article du traité avec le prince de Condé, fut que l'on remettroit entre les mains de la reine la citadelle du Havre de Grace, & qu'elle fourniroit aux Proteſtans tous les trois mois la ſomme de cinq cens mille livres. Les premieres armes du prince furent heureuſes ; mais le duc de Guiſe & le connétable de Montmorenci l'attaquerent pendant qu'il étoit occupé au ſiége de Dreux, & remporterent ſur lui une victoire ſignalée. Elizabeth, craignant que la fin des guerres civiles ne l'obligeât à reſtituer le Havre de Grace, envoya en diligence aſſurer les Proteſtans qu'elle leur enverroit un nouveau ſecours d'hommes & d'argent ; mais la paix fut conclue avant que l'on eût reçu ces nouvelles propoſitions.

Marie, reine d'Ecoſſe & de France, devenue veuve par la mort de François II, dont elle n'avoit point eu d'enfans, s'embarqua pour l'Ecoſſe, ſur la fin de l'année 1562. Les Catholiques de ſon royaume la reçurent avec une joie inexprimable. Pour la reine

d'Angleterre, dès qu'elle eut appris l'embarquement de Marie, elle fit mettre en mer plusieurs vaisseaux, sous prétexte de les envoyer aux Indes, mais en effet pour enlever la reine d'Ecosse, & la conduire prisonniere en Angleterre; mais les vents furent si contraires aux Anglois, qu'ils ne purent jamais approcher de celui de Marie. Elizabeth, voyant ses espérances trompées, envoya à Marie une ambassade magnifique, pour lui témoigner la joie qu'elle avoit de son heureux retour en Ecosse, & l'assurer qu'elle vouloit entretenir avec elle la plus grande intelligence. Marie, dont l'ame étoit franche & sincère, répondit à ces marques d'affection, en lui envoyant un diamant d'une grosseur extraordinaire, taillé en forme de cœur, « la priant de conserver ce petit » gage de sa foi, qui seroit toujours & plus pure & » plus ferme que le diamant. »

Catherine de Médicis, après avoir donné la paix aux Huguenots, & rendu la liberté au prince de Condé, fit demander à Elizabeth la restitution du Havre, offrant de lui rendre les cinq cens mille livres qu'elle avoit donnés au prince. Elizabeth, loin d'y consentir, envoya le comte de Warwick avec six mille hommes de bonnes troupes, pour défendre la place; mais le connétable de Montmorenci l'assiégea, & força les Anglois à la retraite.

Sur la fin de la même année 1563, Elizabeth fit un grand coup de générosité publique, le seul, dans toute sa vie, qui n'eût point pour motif son inclination pour le faste. *Guillaume Paget*, homme de basse naissance, mais que son mérite avoit élevé aux plus grands honneurs, avoit rendu des services importans à Henri VIII, qui disoit de lui, « qu'il étoit » né pour être ambassadeur. » Après la mort de ce prince, Edouard VI lui marqua son estime, quoiqu'il fût Catholique Romain, & le nomma chancelier de la principauté de Lancastre, & chevalier de la Jarretiere. On se doute bien que, sous le règne de Marie, il jouit des plus grandes charges;

mais ſe ſentant vieux & valétudinaire, lorſqu'Elizabeth monta ſur le trône, il obtint la permiſſion de ſe retirer à la campagne, & d'y mener une vie privée. Il y mourut cette année, à l'âge de ſoixante-ſeize ans. Elizabeth, pour récompenſer les ſervices qu'il avoit rendus à l'Etat, fit tranſporter ſon corps à Londres, aux dépens du tréſor royal, & lui fit rendre les honneurs qu'on auroit faits à l'ambaſſadeur d'une tête couronnée. Paget eſt le ſeul homme en Angleterre, dont les ſunérailles ſe ſont faites aux dépens du public.

Le roi d'Eſpagne ayant rappellé le duc de Féria, envoya à ſa place *dom Alvaro de Quadra*, évêque d'Aquila. La reine ne put voir ſans chagrin, qu'après s'être déclarée ſi ouvertement contre l'Egliſe Romaine, & avoir refuſé de recevoir un nonce & la publication du concile de Trente dans ſes Etats, on lui envoyât un évêque pour ambaſſadeur. Le prélat affecta de ne paroître à la cour, que revêtu de tous les ornemens pontificaux : ce faſte plut d'abord à la reine; mais ayant appris que, non content de célébrer ſolemnellement toutes les fêtes dans ſa chapelle, avec le plus grand concours de Catholiques qu'il ſe pouvoit, il alloit baptiſer & porter l'Extrême-Onction dans les maiſons particulieres, & entretenoit une grande liaiſon avec la maiſon du cardinal Polus, la plus puiſſante du royaume, elle pria le roi Philippe de rappeller ſon ambaſſadeur, & lui marqua tous les ſujets de plainte qu'elle avoit contre lui. Philippe l'exhorta à ne point ajoûter foi à de faux rapports, & l'aſſura qu'il connoiſſoit le mérite de ſon ambaſſadeur. Après ce refus, la reine crut avoir un juſte ſujet de violer le droit des gens : elle traita l'évêque d'Aquila, comme s'il avoit été le moindre de ſes ſujets; lui donna ſa maiſon pour priſon, ſans en avertir le roi d'Eſpagne, & l'obligea de comparoître devant la juſtice ordinaire, pour y répondre à pluſieurs chefs d'accuſation intentés contre lui. Pendant qu'on travailloit

à ſon procès, le prélat infortuné, dont les Proteſtans même révéroient le mérite, vint à mourir, au grand déplaiſir des autres ambaſſadeurs qui ſe voyoient deshonorés, & leur caractère avili.

Philippe diſſimula d'abord ſon reſſentiment, & nomma auſſitôt *dom Diégo Guſman de Sylva*, à la place de l'évêque. La reine, croyant que la crainte empêchoit le roi d'Eſpagne de ſe venger, prit occaſion de le chagriner en toute rencontre. Les Anglois eurent l'audace d'inſulter des vaiſſeaux François ſur les côtes d'Eſpagne, ſous prétexte d'aller aux Indes occidentales. Alors Philippe éclata : il fit confiſquer des vaiſſeaux richement chargés, qui étoient à l'ancre dans ſes ports, & renvoya à la reine Elizabeth l'ordre de la Jarretiere par un ſimple gentilhomme, ſans daigner lui en écrire. Ce mépris marqué fut moins ſenſible à la reine que le choix que fit le roi d'Eſpagne de Richard Chelley, pour l'envoyer en ambaſſade vers l'empereur Maximilien : c'étoit un Anglois, homme de mérite, qui étoit entré au ſervice de Philippe, ſans en avoir eu la permiſſion d'Elizabeth. Cependant, quoique réſolue de ſe défendre vivement contre Philippe, elle n'oſa jamais l'attaquer : « L'Eſpagne, diſoit-elle, » eſt un monſtre qui mord quand on l'approche, & » qui dévore, ſi on le touche. » Elle ajoûtoit « qu'il » étoit dangereux de faire la paix avec cette nation, » mais qu'il y avoit encore plus de péril à lui faire » la guerre. »

Elizabeth avoit permis à Mathieu Stuard, comte de Lenox, & à ſon fils Henri, de paſſer en Ecoſſe, pour viſiter la reine Marie leur tante ; mais ayant appris que Marie vouloit épouſer le comte, elle envoya deux ambaſſadeurs en Ecoſſe, le comte de Bedfort & le comte de Barwick. Le premier devoit ordonner à Mathieu Stuard & à ſon fils, de revenir inceſſamment en Angleterre, ſans quoi la reine les mettroit au ban, & confiſqueroit leurs biens ; l'autre devoit propoſer à la reine de la ma-

rier avec le comte de Leiceſter, favori d'Elizabeth; lui promettant qu'elle ſeroit déclarée héritiere du royaume d'Angleterre, ſi la reine Elizabeth mouroit ſans enfans. Ce n'eſt pas que la reine ſouhaitât le ſuccès de ce mariage; mais ſon motif étoit d'empêcher Marie d'écouter les propoſitions qu'on lui faiſoit de la part de l'archiduc Ferdinand, frere de l'empereur. Elle étoit en cela de l'avis des François, qui redoutoient l'aggrandiſſement de la maiſon d'Autriche.

Le parlement aſſemblé réſolut de faire prier la reine de vouloir entendre à un mariage; mais auparavant, il donna les ordres néceſſaires pour lever cinq cens mille livres ſterling, dont la reine pourroit ſe ſervir en ſes beſoins. Enſuite on lui envoya l'orateur avec trente députés, pour la ſupplier de ſe choiſir un mari ou un ſucceſſeur; on lui nomma Edouard d'Haſtingues, comte d'Huntingdon, & au défaut de celui-là, Thomas Howard. Elizabeth répondit « qu'elle ne pouvoit ſe réſoudre à faire part » de ſon lit à ceux qui avoient accoutumé de la » ſervir à table; qu'elle ſouhaitoit bien de conten- » ter ſon peuple, mais non pas en ſe faiſant du » tort à elle-même. »

Cependant Marie Stuard, reine d'Ecoſſe, & qui portoit encore la qualité de reine douairiere de France, ne pouvoit renoncer aux plaiſirs du mariage. Après la mort de François II, elle épouſa le comte d'Arley; mais, au bout de deux mois de diſcorde, le comte fut trouvé étranglé dans ſon lit. Quelques jours après, la reine ſe maria avec le comte de Bothuel; ce qui le fit ſoupçonner d'avoir été l'auteur de la mort de ſon prédéceſſeur. On ſe prépara à lui faire ſon procès; mais il évita le coup, & s'enfuit en Dannemarck, où il fut arrêté & conduit en priſon. Il y mourut bientôt de poiſon, à ce que l'on prétend. Marie fut auſſi arrêtée dans ſon propre royaume; mais elle trouva moyen de s'échapper, & de mettre ſur pied une armée de Catholiques, pour pu-

nit ſes ſujets Proteſtans; mais ces derniers furent les plus forts, & l'obligerent de ſe retirer en France. La tempête écarta ſes vaiſſeaux, & les conduiſit en un port d'Angleterre. Elizabeth, à cette nouvelle, donna ordre de l'arrêter; & dans les tranſports de ſa joie, elle dit : « Voici le premier ſujet que j'ai de » me réjouir des maximes de ma politique, depuis » que je ſuis reine. » Elle envoya auſſi-tôt des ambaſſadeurs en Ecoſſe, pour faire couronner le prince Jacques, fils de Marie, qui n'avoit encore que treize mois.

Ce fut dans ce tems, au commencement de l'an 1569, que le pape Pie V, à la ſollicitation du roi d'Eſpagne, fulmina une excommunication contre la reine Elizabeth, & la fit publier avec toutes les cérémonies lugubres & uſitées en pareil cas. Elizabeth ſe moqua d'abord des foudres du pape; mais ayant appris qu'on avoit oſé l'afficher aux portes de l'égliſe de S. Paul à Londres; que le peuple murmuroit, & que les grands menaçoient d'une révolte, elle ordonna un ſilence profond ſur les matieres de Religion & d'Etat. Les peines rigoureuſes dont on punit les coupables, ſoulevérent tous les Catholiques qui avoient à leur tête Thomas Piercy, comte de Northumberland, & Charles de Névil, comte de Weſtmorland. La défaite des Proteſtans, & la mort du prince de Condé en France, releva leur courage: ils prirent les armes contre Elizabeth; & pour émouvoir le peuple, ils firent courir par-tout des écrits, *ſur l'obligation où étoient tous les Catholiques de prendre les armes pour la défenſe de la véritable religion contre la fauſſe.* Ces démarches ne furent préjudiciables qu'aux Catholiques; plus de huit cens des plus conſidérables périrent par la main du bourreau.

Pour conſoler le peuple de tant de ſang répandu, & aſſoupir les murmures qui s'élevoient au ſujet de la priſon de Marie, la reine aſſembla le parlement au mois de Mars 1570. Le jour qu'elle y aſſiſta, l'orateur la ſupplia au nom de Dieu & de toute la

nation, de ſe choiſir un mari, ou de nommer un ſucceſſeur; alors il s'éleva une voix générale qui lui dit : « Oui, notre reine, nous vous conjurons tous » de nous vouloir accorder cette grace. » Elizabeth répondit « qu'elle recevoit avec toute la joie dont » elle étoit capable, ces témoignages d'affection » que ſon cher peuple lui donnoit; mais qu'elle ne » pouvoit lui donner d'autre réponſe, ſinon qu'elle » étoit trop vieille pour ſe marier, & trop jeune » pour faire ſon teſtament. »

L'année ſuivante, la reine, par l'entremiſe d'un marchand Anglois, nommé *Jean Talbot*, qui entendoit parfaitement la langue turque, porta le Grand-Seigneur à attaquer les royaumes de Naples & de Sicile : à cette nouvelle, le roi d'Eſpagne conclut une ligue entre le pape, les Vénitiens & lui : on nomma pour chef dom Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint. Elizabeth voulut ſemer la diviſion entre Rome & Veniſe; mais ſa politique échoua. L'armée Chrétienne tailla en piéces les Turcs. Cette victoire cauſa autant de joie à tous les Catholiques, que de déplaiſir à la reine d'Angleterre; elle diſſimula pourtant, & envoya un gentilhomme à Philippe, pour le féliciter de cet heureux ſuccès.

Depuis que le duc de Nortfolck avoit fait demander à Elizabeth la permiſſion d'épouſer la reine Marie, elle avoit ordonné que l'on veillât ſur ſes actions. De ces précautions générales, on en vint aux ſoupçons. Le duc fut arrêté & conduit à la Tour; mais la reine, touchée de la ſincérité apparente de ſa ſoumiſſion, le délivra bientôt. On avoit mis en priſon avec le duc, un abbé nommé *Robert Ridolfi*, qui entretenoit avec lui une étroite liaiſon. Le pape & le roi Philippe l'avoient envoyé de Rome, avec des ordres ſecrets, & de bonnes lettres de change, pour ſoutenir les Catholiques; &, au cas qu'ils priſſent les armes, de les aſſurer de la protection du ſaint ſiége & de la cour d'Eſpagne : il ſortit de priſon avec le duc de Nortfolck, à la ſollicitation de tous

les ambaſſadeurs Catholiques, mais avec ordre de retourner à Rome dans deux mois. L'abbé partit en moins de quinze jours; & ce ne fut qu'après ſon départ que la reine apprit toutes ſes pratiques ſecrettes, par des lettres qu'elle intercepta, écrites de ſa main.

Le danger, que le duc de Nortfolck avoit couru, ne le rendit pas plus ſage. Encouragé par les cours de Rome & d'Eſpagne, il réſolut d'épouſer Marie, à quelque prix que ce fût, & s'ouvrit de ſon deſſein au comte de Leiceſter, ſon ami, qui le trahit & découvrit tout à la reine. Elizabeth fit arrêter le duc de Nortfolck avec pluſieurs autres ſeigneurs, & le conſeil nomma des commiſſaires pour les interroger. On envoya à la cour de France, pour l'informer des cabales que les partiſans de Marie fomentoient dans le royaume: on fit cette démarche, dans la crainte que les François ne vouluſſent protéger leur reine douairiere. L'évêque de Roſſe, qui faiſoit la fonction d'ambaſſadeur de Marie, & qui étoit reconnu en cette qualité, quoiqu'elle fût en priſon, fut cenſuré pour ne s'être pas conduit d'une maniere digne du caractere dont il étoit revêtu, & reçut l'ordre de ſortir du royaume ſous quinze jours. Le duc de Nortfolck, convaincu de haute trahiſon, eut la tête coupée le 12 de Juillet 1572. La reine étoit au conſeil ſecret, lorſqu'on lui porta la nouvelle de cette exécution; elle dit auſſi-tôt: « Nous avons coupé les bran-» ches & les racines du Papiſme, il faut à préſent tra-» vailler à arracher le tronc qui reſte encore, & l'em-» pêcher de pouſſer de nouvelles branches. » Ces paroles furent un arrêt de mort prononcé contre la reine Marie. On lui envoya des commiſſaires dans ſa priſon, pour lui lire tous les ſujets d'accuſation que l'on formoit contre elle: A l'ouïe de ces accuſations, Marie ſe mit à pleurer, donnant de grandes marques d'innocence & par ſes larmes & par ſes réponſes.

Le parlement, pour plaire à la reine, & préve-

nir les troubles que cette affaire pourroit exciter dans l'Etat, publia une ordonnance ignominieuſe à la nation, contraire à l'uſage du royaume, & même aux droits de l'humanité : elle défendoit « d'oſer parler » en faveur de ceux qui ſeroient mis en priſon pour » crime d'Etat, & que tous ceux qui contribueroienr » à les faire mettre en liberté, par quelque voie » que ce fût, hors ceux qui le feroient par auto- » rité de la juſtice, ſeroient eux-mêmes réputés cou- » pables de lèſe-Majeſté. » L'inquiſition de Rome adopta cette loi ſévère, inconnue juſqu'alors, qui fut ſi pernicieuſe aux Proteſtans qui en étoient les auteurs.

Ce fut dans ce tems que la France donna la ſcène horrible de la S. Barthelemi : tous les princes Proteſtans d'Allemagne ſe plaignirent de cette barbarie à Catherine de Médicis par leurs ambaſſadeurs. Elizabeth fut la ſeule dont le ſilence parut approuver ces cruautés inouïes. On eût dit qu'elle avoit abandonné les Proteſtans, dont cependant elle étoit le chef & le défenſeur. Les Rochelois, aſſiégés par le duc d'Anjou, lui demanderent du ſecours ; elle leur répondit « qu'elle feroit des vœux ardens au » Ciel pour leur conſervation. »

Après la mort de Charles IX, ſon frere quitta le trône de Pologne, où il avoit été élevé, pour monter ſur celui de France, qui lui appartenoit. Après ſon couronnement, il envoya en Angleterre Henri de Bourbon, duc de Montpenſier, prince ſouverain de Dombes, pour demander Elizabeth en mariage. La reine lui fit rendre les plus grands honneurs, & lui répondit « qu'elle ne penſoit point à » ſe marier ; mais que ſi cela arrivoit, elle ai- » meroit mieux épouſer un prince qu'elle feroit roi, » qu'un roi qui la feroit reine. » Elle feignit toujours beaucoup d'amitié pour la France, quoiqu'en ſecret elle ne travaillât qu'à augmenter les troubles de l'Etat.

Cependant Robert d'Evreux, comte d'Eſſex, fut

élevé aux plus grandes charges de l'Etat ; & la reine avoua plus d'une fois, « qu'elle n'avoit aimé le comte » d'Arondel, que par des motifs de religion, ni » le comte de Leiceſter, qu'à cauſe des obligations » qu'elle lui avoit, ni le comte de Sommerſet que » par politique, & pour être mieux ſervie par un » nombre de favoris ; ſe ſervant de la jalouſie des » uns envers les autres, pour les attacher davan- » tage tous à ſon ſervice ; mais qu'elle n'avoit ja- » mais véritablement aimé que le comte de Devons- » hire & le comte d'Eſſex. » Ce nouveau favori avoit une clef de la chambre de la reine, qui lui donna un gant de ſa main droite, pour le porter ſur ſon chapeau. C'étoit en ce tems-là la plus grande preuve d'amour qu'une maîtreſſe pût donner à ſon amant, quant à l'extérieur. Le comte de Leiceſter, jaloux d'une ſi grande faveur, mais déſeſpérant d'épouſer jamais la reine, jetta les yeux ſur la comteſſe d'Eſſex, tante de ſon rival, & réſolut de s'unir avec elle. Le comte d'Eſſex approuva fort ce mariage qui le laiſſeroit ſeul favori & ſeul prétendant à la main d'Elizabeth ; mais cette princeſſe s'y oppoſa hautement par un motif de jalouſie. Elle ordonna à la comteſſe de ſe retirer à la campagne, & au comte de reſter à la cour. Cet ordre fut inutile pour un homme paſſionnément amoureux : il ſe rendit auprès de ſon amante, l'épouſa ſecrettement ; & le lendemain il vint ſe jetter aux genoux de la reine, & lui avouer ſa faute. Elizabeth le releva avec bonté ; mais elle ne put pardonner à la comteſſe, qu'elle regardoit comme ſa rivale.

Le pape Grégoire XIII avoit fort à cœur la réunion de l'Angleterre à la Religion Romaine ; mais, pour y réuſſir, il n'employoit d'autres armes que celles de la prière & de ſon éloquence. On l'a vu parler avec chaleur dans le conſiſtoire pendant deux heures de ſuite ſur les malheurs de l'Angleterre. Comme il étoit fort dévot à l'ordre des Jéſuites, il fonda une miſſion toute de Jéſuites, qui apparte-

noient aux premieres maiſons du royaume. Dans peu de tems, ils convertirent beaucoup de Réformés; mais il arriva un accident, qui leur fit beaucoup de tort. Guillaume Parri, leur grand partiſan, fut convaincu par la dépoſition de deux témoins, ſelon l'uſage d'Angleterre, d'avoir voulu tuer la reine. On ne douta plus que les Jéſuites ne fuſſent les premiers auteurs d'un projet ſi atroce; Parri & ſon confeſſeur, le pere Chretkton, furent pendus: l'on défendit aux Jéſuites de mettre le pied en Angleterre, & aux Anglois de les recevoir, ſous peine de la vie. Cet arrêt ſévere, ne fit qu'enflammer le zèle des Jéſuites, dont le nombre augmentoit de jour en jour. Encouragés par la cour de Rome, & le roi d'Eſpagne, ils ſemoient des libelles injurieux contre la reine, & exhortoient les Catholiques à prendre les armes pour détrôner une hérétique, & couronner la reine Marie. La reine, irritée de voir qu'on mépriſoit ſes loix, ordonna aux juges de procéder contr'eux à toute rigueur: trente-quatre Jéſuites périrent par la main du bourreau, comme criminels de lèſe-Majeſté; le pere provincial les mit au nombre des ſaints martyrs.

Les Pays-bas ne pouvant plus ſupporter la tyrannie des Eſpagnols, implorerent la protection d'Elizabeth, qui promit de rendre les Hollandois un peuple libre, à condition qu'elle nommeroit les gouverneurs de toutes les places. Le traité conclu, la reine déclara le comte de Leiceſter, ſon favori, lieutenant général & gouverneur pour elle des Pays-bas, & lui ordonna de ſe préparer à donner du ſecours à la Hollande. Les Eſpagnols, voyant qu'on leur déclaroit la guerre ſi ouvertement, ſe plaignirent, dans un manifeſte, de l'ingratitude d'Elizabeth envers le roi Catholique, qui lui avoit ſauvé la vie, lorſque la reine Marie l'avoit condamnée à la mort.

Les Eſpagnols, ayant appris la concluſion du traité que la reine avoit fait avec les Flamands, & la deſ-

renſe du comte de Leiceſter dans les Pays-bas, arrêterent tous les vaiſſeaux Anglois qui ſe trouverent dans leurs ports; & le roi fit défenſe à tous ſes ſujets de donner la qualité de reine à Elizabeth, ni de l'appeller autrement que *bâtarde hérétique*, & uſurpatrice de la couronne. Il ordonna d'effacer le nom de *reine* de tous les papiers où il ſe trouveroit écrit, & de faire brûler par la main du bourreau tous les livres qui lui ſeroient dédiés avec cette qualité. Enſuite il fit une trève avec la cour Ottomane, par l'entremiſe d'un Juif nommé *Abimaï*, qui avoit quelque crédit à la Porte, afin d'employer toutes ſes forces « à châtier, comme il diſoit, la témérité d'Elizabeth, cette femmelette, » plus propre à être comédienne, qu'à gouverner un Etat. » La reine chargea de ſa réponſe François Drack, amiral d'Angleterre, un des plus terribles corſaires, & des plus grands hommes de mer que l'on ait jamais vus; auſſi l'appelloit-on *le fléau de la mer*. Il ſurprit les Eſpagnols qui ne ſçavoient rien de la rupture; ſaccagea leurs iſles de l'Amérique, & mit tout à feu & à ſang. Le pape, qui ne ſongeoit qu'à recouvrer le royaume de Naples, exhortoit le roi d'Eſpagne à détrôner cette *furie déchaînée contre l'égliſe*; & il faiſoit dire ſecrettement à la reine, qu'elle devoit tout mettre en uſage pour porter le Turc à ſuſciter quelque guerre à la maiſon d'Autriche, & qu'elle s'acquerroit une réputation immortelle, quand elle ne feroit qu'ébranler ce géant, il vouloit dire Philippe, qui prétendoit faire trembler tout l'univers.

En 1586, Elizabeth, prévoyant ce qu'elle avoit à craindre des partiſans de la reine Marie, réſolut de la faire mourir; elle fut confirmée dans ce projet inhumain par une lettre que Philippe écrivoit à Marie, & qu'elle intercepta; en voici le contenu: « Je prie Votre » Majeſté d'avoir bon courage, puiſque j'eſpere, » avec le ſecours de Dieu, & celui de mes armes, » de vous voir bientôt ſur le trône, où vous verrez

» à vos pieds celle qui vous opprime mainte-» nant. »

Indignée de ces vaines menaces, Elizabeth ordonna qu'on achevât le procès commencé depuis quelques années contre la reine d'Ecoſſe. Elle lui envoya vingt-ſept juges pour l'interroger; Marie leur répondit par une proteſtation, « qu'elle étoit reine, » & qu'elle n'étoit obligée à rendre compte de ſes » actions qu'à Dieu ſeul. » Mais la force & l'injuſtice étoit contre elle; on lui prouva qu'elle étoit coupable, & ſujette d'Elizabeth. Le parlement la condamna à la mort, *pour le maintien du ſervice de Dieu, la conſervation de la reine, & le bien du royaume.* A cette nouvelle, le roi de France envoya M. de Bellièvre en Angleterre; & le roi d'Ecoſſe, milord Gray, pour demander la liberté de Marie, & repréſenter à Elizabeth tout l'odieux qu'elle alloit s'attirer, en faiſant mourir une reine, & cela par des juges qui n'avoient aucun pouvoir ſur elle. Ces repréſentations furent inutiles. Le 18 de Février 1586, Marie Stuard périt par la main du bourreau, au grand regret des Catholiques & des Proteſtans déſintéreſſés, qui voyoient avec horreur une tête couronnée mourir ſur un échafaud, comme le plus grand des ſcélérats. Le jour de cette ſanglante exécution, on fit des feux de joie dans tout le royaume, comme ſi l'on avoit remporté une victoire conſidérable. Elizabeth ne ſe diſſimuloit pas l'horreur que ſa conduite devoit inſpirer; mais pour l'adoucir, elle réſolut de la couvrir du voile de l'hypocriſie: elle demanda ce que vouloient dire ces feux de joie? On lui répondit qu'on les faiſoit à l'occaſion de la reine Marie. A ces mots elle marqua le plus grand étonnement: « Quoi! la reine, ma ſœur, eſt-elle donc » morte? Et qui eſt-ce qui l'a fait mourir? On m'a » donc trompée? » Cependant elle avoit ſigné l'arrêt de mort; & elle oſoit parler de la ſorte devant pluſieurs ambaſſadeurs. Un d'entr'eux ne put s'empêcher de dire: « Voilà un vrai tour de comédienne...

» Il

» Il faut que la reine ſoit bien maligne & bien diſ-
» ſimulée, ou qu'elle ſoit bien ſotte de ſe laiſſer
» tromper dans une affaire de cette conſéquence. »
Après cela, la reine s'enferma, pendant trois jours, dans ſon appartement, répétant ſans ceſſe, « qu'elle
» ne pouvoit ſe conſoler de la mort de la reine
» Marie. » Elle ajoûtoit « qu'on devoit avoir plus
» de reſpect pour les têtes couronnées. »

En 1587, la reine fit une action d'éclat, qui lui regagna l'affection de ſes ſujets, qu'elle avoit en quelque ſorte perdue, par la mort injuſte de la reine d'Ecoſſe. *Voyez* LAMBRUN.

Cependant Philippe II fit ſçavoir au pape que la flotte la plus nombreuſe & la plus puiſſante que l'Océan eut jamais portée, & qu'il appelloit *l'Invincible*, partiroit du port de Lisbonne au commencement de l'année 1588. Le pape en avertit Elizabeth, qui rappella auſſi-tôt le comte de Leiceſter de ſon gouvernement de Hollande, & lui donna pour ſon lieutenant général le baron de Viſſoughi. Enſuite elle convoqua le parlement, & lui fit une peinture vive de l'ambition du roi d'Eſpagne. Son éloquence enflamma tous les auditeurs qui s'écrierent d'une commune voix, « qu'ils étoient prêts d'em-
» ployer pour ſon ſervice & celui du royaume,
» non-ſeulement tout ce qu'ils avoient, mais juſqu'à
» la derniere goutte de leur ſang, & qu'on lui feroit
» connoître, dès ce moment-là, la ſincérité de leurs
» ſentimens, par la promptitude avec laquelle on
» lui alloit fournir toute ſorte de ſecours néceſſai-
» res, & qu'ils n'attendoient que les ordres de Sa
» Majeſté, pour les mettre en exécution. »

Nous n'entrerons point dans tous les détails de cette guerre : il ſuffit de dire que la flotte *Invincible* du roi d'Eſpagne fut diſſipée par les vents, & par des tempêtes continuelles. Dans toute l'Europe, on croyoit la reine Elizabeth perdue ſans reſſource ; & l'on attendoit de toutes parts, d'un courier à l'autre, la nouvelle « qu'on avoit coupé la tête à la

» reine, par ordre de Philippe II, au même lieu où » cette reine avoit fait décapiter la reine Marie. » On fut bien ſurpris d'apprendre le déſaſtre des Eſpagnols. Dom Antonio de Montès, chargé d'en inſtruire le roi d'Eſpagne, ne lui dit que ces mots : » Sire, tout eſt perdu. » Le roi écrivoit une lettre dans le moment ; il répondit froidement « qu'il » n'avoit pas envoyé ſon armée pour combattre » contre les vents & la tempête, mais contre la » fierté des Anglois. » Il acheva ſa lettre avec la même fermeté que s'il eût reçu la nouvelle d'une victoire.

Elizabeth, de ſon côté, célébra ſa délivrance par des fêtes magnifiques, & vit avec plaiſir que le pape ordonnoit à tous les Jéſuites d'Angleterre de revenir à Rome ; elle dit dans le conſeil, « que Sixte » étoit le plus grand pape que Rome eût jamais vu, » & que c'étoit un pape prince, & non pas un pape » prêtre. » Dans un traité qu'elle conclut avec lui, elle s'engagea à lui fournir des vaiſſeaux, des armes, des ſoldats & des proviſions, pour recouvrer le royaume de Naples ; mais la mort le ſurprit le 27 d'Août 1590, & on le crut empoiſonné par les miniſtres Eſpagnols : d'autres en ont accuſé les Jéſuites, que Sixte V vouloit dépouiller de ce nom, pour les appeller *Ignatiens*. Elizabeth fut très-affligée de la mort de ce pontife ; & dans ſa douleur, elle ne put s'empêcher de dire « qu'elle prendroit le deuil » du pape, ſi cela ſe pouvoit faire ſans ſcandaliſer » le monde. »

Cependant Philippe II, indigné des pertes que la reine faiſoit eſſuyer tous les jours aux Eſpagnols, s'écria : « O Dieu ! ne ſe trouvera-t-il donc perſonne » au monde, qui puiſſe délivrer l'Egliſe & l'Eſpa- » gne de ce démon infernal, qui fait tant de mal » à l'un à l'autre ? » Mendozza, touché de ſes plaintes, promit de le délivrer de ce monſtre hérétique ; c'étoit le plus habile empoiſonneur de ſon tems : on l'envoya en qualité d'ambaſſadeur à Paris. Mais un

billet qu'il écrivit à un de ſes complices, tomba dans les mains d'un jeune homme qui le porta à la reine. Les coupables furent arrêtés, & la reine fit ſçavoir cette conjuration à tous les princes Chrétiens; elle en donna même la nouvelle au Grand-Seigneur, pour lui montrer les armes que Philippe II employoit contre ſes ennemis.

Philippe, pour ſe juſtifier, envoya des manifeſtes à ſes ambaſſadeurs dans toutes les cours, pour faire voir que cette conjuration n'étoit qu'une maligne impoſture de la reine, qui vouloit rendre odieux les Eſpagnols, & exterminer les Catholiques. Chacun raiſonna diverſement ſur cette affaire; mais le ſentiment commun fut que la reine Elizabeth & le roi d'Eſpagne étoient également capables de ce dont ils s'accuſoient l'un & l'autre.

Cette princeſſe, ſollicitée par le comte d'Eſſex, grand ennemi des Eſpagnols, & par un certain Anglois nommé *Morgan*, qui étoit à la cour d'Eſpagne en qualité d'eſpion de la reine, quoiqu'il fit ſemblant d'être ſon plus grand ennemi & bon Catholique, prit la réſolution d'attaquer les Eſpagnols par mer, & juſques dans le cœur du royaume. On l'avoit aſſurée qu'elle pourroit facilement ſe rendre maîtreſſe de Lisbonne, de San-Lucar, ou de Cadix. Comme elle deſiroit d'ailleurs de faire une diverſion en faveur de Henri IV, elle mit en mer une flotte de cent ſoixante vaiſſeaux, dont elle donna le commandement au comte d'Eſſex. Ce ſeigneur marcha vers Cadix, qu'il emporta, après avoir taillé en piéces une partie de la flotte eſpagnole. Philippe II perdit en cette journée plus de douze millions de ducats. La reine ordonna des réjouiſſances & des prières publiques, & reçut les complimens de félicitation du roi Henri IV par le ſeigneur de Manté. Pour comble de bonheur, Philippe II vint à mourir, le 13 de Septembre 1598. Elizabeth, à cette nouvelle, dit « que la paix de Vervins (entre la France & l'Eſpagne) avoit donné ſujet de

» craindre à bien des gens, mais que la mort du » roi Philippe avoit assuré le repos de toute l'Eu- » rope. » Dès ce moment, elle négligea les desseins qu'elle avoit formés sur les Pays-bas, avec les Protestans d'Allemagne & les Réformés de France. Elle répondit aux ambassadeurs Hollandois, qui lui proposoient un traité, « qu'il n'étoit plus tems d'alam- » biquer son esprit à chercher des intrigues, mais » de s'appliquer à chercher les moyens de détacher » sa conscience des affaires du monde. »

Les guerres civiles qui régnoient en Irlande, ne lui en donnerent pas le tems. Elle avoit pris beaucoup de peine, pour établir la réformation dans ce royaume; mais comme il y avoit beaucoup de Catholiques, elle fut obligée, pour les soumettre, d'employer la voie des armes. La province d'Ulster se souleva; & comme elle est pleine de bois & de marais, elle repoussa & vainquit plus d'une fois les troupes de la reine. La force étant inutile, Elizabeth eut recours à la ruse; mais les rebelles apperçurent le piége, & ne quitterent point les armes. On fut obligé d'y envoyer le comte d'Essex, qui remporta plusieurs avantages sur les Irlandois.

En 1600, on vit arriver à Londres des ambassadeurs de plusieurs princes infidèles. Le premier fut celui de Muley-Hamet, roi de Barbarie, de Fez & de Maroc, qui demandoit l'amitié d'Elizabeth, & une liberté de commercer entre ses sujets & les Anglois. La reine parut devant eux dans une magnificence étonnante, & leur fit de riches présens. Cependant le comte d'Essex, au lieu de poursuivre les Irlandois, eut une conférence avec le comte de Tiron, leur chef, sans en rien communiquer au conseil de guerre que la reine lui avoit donné. Ses ennemis ne manquerent pas cette occasion pour le décrier dans l'esprit d'Elizabeth, qui commença à le priver de sa faveur, & à lui parler avec indifférence. Le comte s'étant apperçu qu'on le soupçonnoit, au lieu de s'humilier ou de se justifier auprès de la reine,

fit éclater ſon deſſein, & réſolut de mourir ou de monter ſur le trône. La reine irritée, envoya des commiſſaires en Irlande, avec ordre de ſe ſaiſir du comte, & de le conduire à la tour de Londres. Quand ils furent arrivés, ils firent ſemblant de lui rendre viſite, & d'être venus de la part de la reine, pour régler quelques différends dans le gouvernement eccléſiaſtique. Mais le comte, averti de l'ordre qu'ils avoient reçus, les fit arrêter eux-mêmes; &, après leur avoir donné des gardes, il s'en alla à Londres, avec trois cens de ſes meilleurs amis, & ne s'occupa qu'à ſe faire des partiſans, ſans paroître à la cour. La reine eſpéroit que le tems ouvriroit les yeux de ce rebelle, & lui feroit reconnoître ſa faute; mais, voyant qu'il ne perdoit pas de vue ſon projet téméraire, elle déclara publiquement « que le comte faiſoit une conſpiration contre » elle, contre l'état, & contre la religion. » On n'eut pas plutôt appris cette déclaration de la reine, que le comte fut abandonné de ſes meilleurs amis, & obligé de s'embarquer pour l'Irlande. A peine fut-il arrivé dans cette iſle, qu'il apprit qu'un de ſes complices, pour obtenir ſa grace, avoit mis en liberté les commiſſaires. Il ſe vit bientôt aſſiégé de toutes parts, par les ordres de la reine, & contraint de ſe retrancher dans ſa maiſon: il ſe défendit vigoureuſement; mais voyant qu'on le menaçoit de le faire ſauter en l'air avec des poudres, lui, ſa femme & ſes enfans, il ſe rendit, & fut conduit à la Tour de Londres. Le comte de Southampton fut arrêté en même tems, & accuſé du même crime; mais la ſentence de mort prononcée contre lui, fut changée en une peine pécuniaire, ſur ce que le comte d'Eſſex avoit dit à ſa décharge.

Ce ſeigneur fut conduit dans la ſalle de Weſtminſter, devant trente juges, tous pairs du royaume. Convaincu de haute trahiſon, on le condamna à être écartelé, & ſon corps placé dans quatre différens endroits de la ville. Lorſqu'on lui prononça cette

ſentence, il dit aux juges en ſouriant, « qu'ils avoient » bien fait de le condamner à être écartelé, parce » que ſi les parties de ſon corps n'étoient ſéparées, » il auroit pu faire beaucoup de mal à l'Angleterre.» La reine fit différer ſon ſupplice pendant huit jours, pour lui donner le tems de lui demander ſa grace, ou par une lettre ou par une requête. Tous les amis du comte le preſſoient tous les jours de le faire; mais il ne le voulut jamais, diſant « qu'il aimoit mieux mourir » que de demander ſa grace, & qu'il n'y avoit rien » de plus honteux à un gentilhomme, que de vivre » d'une vie qu'on avoit obtenue par grace. » Ainſi périt le comte d'Eſſex, chéri de la reine & du peuple, & parvenu à la plus haute faveur. Lorſque le roi Henri IV envoya en Angleterre le maréchal de Biron, en qualité d'ambaſſadeur, trente milords, qui l'accompagnoient, lui faiſoient remarquer ce qu'il y avoit de plus beau dans leur capitale. Entr'autres choſes, on lui fit voir le pont, qui mérite l'attention des voyageurs. Il y avoit alors ſur ce pont quantité de têtes de malfaiteurs, entre leſquelles étoit celle du comte d'Eſſex, qu'on lui montra. L'ambaſſadeur, feignant d'ignorer pourquoi on l'avoit fait mourir, en demanda les raiſons: « C'eſt, lui dit-» on, pour avoir fait une conſpiration contre la » perſonne ſacrée de la reine... Il faudroit bien des » ponts, repartit le duc de Biron, ſi on y mettoit » la tête de tous ceux qui ont conſpiré contre leurs » princes.» La reine lui raconta elle-même toutes les particularités de la mort du comte d'Eſſex; puis elle ajoûta, en lui montrant ſon portrait en émail, qu'elle avoit dans une caſſette: « Voilà l'image du » traître dont je viens de vous parler; ſi mon frere, » le roi de France, châtioit ainſi les traîtres de ſon » royaume, il y ſeroit plus craint, & mieux obéi.» Cette réflexion, qui ne paroiſſoit avoir été faite que pour le duc de Biron, ne rendit pas ce ſeigneur plus ſage ni plus heureux que le comte d'Eſſex.

Le duc de Lerme, favori de Philippe III, avoit

entre ſes mains toute l'autorité royale. Pour montrer aux Eſpagnols qu'il en étoit digne, il propoſa au conſeil, « qu'il falloit une bonne fois ſortir d'af- » faires avec la reine hérétique. » Auſſi-tôt il aſſembla toutes les forces maritimes de ſon maître, & en compoſa une flotte preſque auſſi nombreuſe que l'Invincible. L'amiral Eſpagnol eut ordre d'aller battre la flotte Angloiſe, avant le mois de Juillet de cette année 1602, & de faire une deſcente en Angleterre. La reine, qui mépriſoit ſes ennemis, juſqu'à dire « que » dix de ſes vaiſſeaux battroient vingt vaiſſeaux Eſ- » pagnols, » donna ordre au vice-amiral Luiſſon de ſe mettre en mer le plutôt qu'il pourroit, & d'aller ravager les côtes d'Eſpagne. En même tems, elle envoya le chevalier Grana en Hollande, pour prier les Etats de ſe joindre à elle. On lui donna dix vaiſſeaux Hollandois, qui ſe joignirent à la flotte Anglo ſe, & mirent à la voile le dernier jour de Mai. A peine furent-ils arrivés à la hauteur de Calais, qu'ils rencontrerent trente vaiſſeaux de guerre Eſpagnols, qui alloient joindre la flotte à la Coruna. Les Anglois remporterent ſur eux une victoire ſignalée. A cette nouvelle, la reine ſe rendit en grande pompe dans l'égliſe de S. Paul, pour en rendre graces à Dieu. Mais, quel fut ſon étonnement & ſon chagrin de ne plus entendre les acclamations que le peuple avoit coutume de lui faire dans ces occaſions ! Elle crut que ſes ſujets, depuis la mort du comte d'Eſſex, avoient perdu toute l'affection qu'ils avoient eue pour elle.

D'un autre côté, les rebelles d'Irlande ne ceſſoient de l'inquiéter par les nouveaux avantages qu'ils acquéroient tous les jours. Dans ſa douleur, elle diſoit à ſes confidens : « Le comte eſt mort ; & au lieu de » m'être ſervie des bons conſeils qu'il me donnoit, » je l'ai fait périr par le conſeil des autres. Cepen- » dant les Anglois ont répandu beaucoup de ſang » en Irlande, ſans rien avancer. Les rebelles triom- » phent ; la guerre dure toujours ; la religion en

» ſouffre; & j'ai perdu la réputation de mes armes, » & l'amitié de mon peuple. » Elle apprenoit, par des avis ſecrets, que les rois de France & d'Eſpagne négocioient enſemble avec le pape un traité, pour empêcher que la couronne d'Angleterre ne tombât entre les mains du roi d'Ecoſſe, non-ſeulement parce qu'il étoit proteſtant, mais encore dans la crainte que la poſſeſſion de deux royaumes ne le rendit trop redoutable à ſes voiſins. Les Catholiques d'Angleterre cabaloient auſſi dans l'Etat, pour avoir un roi de leur religion. Lorſque la reine ſongeoit aux guerres civiles que ſa mort alloit faire naître, elle en avoit un chagrin d'autant plus grand, que la ſource de tous ces malheurs venoit uniquement de ſon caprice & de ſon obſtination à n'avoir pas voulu ſe marier. Dès ce moment, elle oublia les plaiſirs, les fêtes & les divertiſſemens. Enfin ſa mélancolie devint ſi profonde, qu'elle refuſoit tout ce qu'on lui préſentoit, juſqu'aux alimens. « Laiſſez-moi mourir en » repos, diſoit-elle; car auſſi-bien les Anglois ſont-» ils déja las de moi, comme je ſuis laſſe d'eux. »

Quand le conſeil la vit dans ce triſte état, qui la rendoit incapable d'aucune affaire, il fit appeller les plus habiles médecins du royaume, pour voir s'il n'y auroit pas moyen de redonner à la reine quelque force d'eſprit. Mais quand ils auroient pu trouver dans leur art quelque reſſource, elle ſeroit devenue inutile, par l'averſion inſurmontable que la reine avoit toujours eue pour les remedes & pour leurs auteurs. « Je n'ai point voulu me ſervir de médecins, » lorſque j'étois jeune, diſoit-elle, ſans quoi ils ſe » vanteroient, peut-être, d'avoir prolongé ma vie » juſqu'à l'âge de ſoixante-dix ans, où je me trouve. » Pourquoi les ferois-je appeller aujourd'hui, que » n'y ayant plus d'huile dans la lampe, cela ne ſer-» viroit qu'à leur attirer la mauvaiſe réputation de » m'avoir tuée? » Cependant le conſeil conclut unanimement qu'il falloit appeller à la ſucceſſion de la couronne Jacques IV, roi d'Ecoſſe, fils unique de

l'infortunée Marie Stuart, & le plus légitime héritier du trône d'Angleterre. L'archevêque de Cantorbéry communiqua cette réſolution à la reine, qui leur répondit: « Vous avez bien fait, & j'approuve » votre choix. »

Ce prélat, qui l'aſſiſtoit dans les dernieres heures de ſa vie, voulut la conſoler, en lui détaillant tout ce qu'elle avoit fait de louable; elle l'interrompit auſſi-tôt, & lui dit: « Milord, la couronne, que j'ai » portée pendant long-tems, m'a aſſez donné de va- » nité pendant que j'ai vécu; je vous prie de ne la » pas augmenter à cette heure que je ſuis ſi près de » la mort. » Elle mourut aſſez tranquillement, le 3 du mois d'Avril 1603. Auſſi-tôt après ſon décès, tous ſes officiers & domeſtiques allerent lui baiſer la main avec beaucoup d'affection, & dirent, les larmes aux yeux: « Notre chere reine, nous ne ſça- » vons ce que nous deviendrons après votre mort, » ni quel ſera le gouvernement qui ſuccédera à un » règne auſſi heureux que le vôtre. » Un autre trait qui prouve encore l'amour que les Anglois avoient pour elle, c'eſt que pendant la cérémonie des funérailles, tout le peuple s'empreſſoit autour de ſon corps, & s'écrioit unanimement: « Que votre mé- » moire ſoit bénie, notre reine, comme vous l'avez » été pendant votre vie; car c'eſt à vous que nous » devons notre ſalut, & la conſervation de notre » religion. »

Telle fut la fin d'Elizabeth, après un règne de quarante-quatre ans; les uns l'ont ſurnommée *l'Héroïne vierge*, & les autres, *la Comédienne politique*. Toujours eſt-il certain qu'elle fut la merveille de ſon ſiécle, & qu'elle auroit ſurpaſſé les plus grands rois, ſi elle avoit autant aimé la généroſité & la reconnoiſſance, qu'elle a recherché le faſte & la vanité. Perſonne ne lui conteſte une ſupériorité de génie dans le gouvernement; & Sixte V a dit plus d'une fois, « qu'il n'y avoit au monde que trois perſon- » nes qui ſçuſſent l'art de régner, le roi de Navarre,

» qui a été enſuite roi de France, ſous le nom de » *Henri IV*, la reine Elizabeth, & lui pape, » *Sixte V.* » Au ſujet de ſa chaſteté, les Proteſtans & les Catholiques raiſonnent diverſement; mais ſans adopter les éloges outrés de ſes partiſans, ni les critiques injuſtes de ſes ennemis, on peut dire qu'Elizabeth s'eſt acquis une gloire immortelle, par ſon courage dans les revers, ſa pénétration à découvrir les différens intérêts des princes ſes voiſins, & le bonheur avec lequel elle diſſipa les projets formidables de Rome, de l'Empire & de l'Eſpagne.

ELIZABETH *ou* ISABELLE DE FRANCE, reine de Navarre, fille du roi S. Louis, & femme de Thibaud II, roi de Navarre, fut une ſage & pieuſe princeſſe. Elle mourut à Hières en 1271.

ELIZABETH DE BOSNIE, reine de Pologne, fille d'Etienne, roi de Boſnie, & femme de Louis le Grand, roi de Hongrie & de Pologne, eſt célèbre par ſon ambition & par ſa fin malheureuſe. Après la mort de Louis, en 1382, elle fut nommée régente & tutrice de Marie, ſa fille, élue reine de Hongrie; mais Charles de Duras les dépouilla l'une & l'autre de leurs droits, & envahit le royaume. Il les retint priſonnieres juſqu'en 1386, qu'il fut maſſacré. Le gouverneur de Croatie, un des partiſans de ce prince, le vengea la même année, en faiſant étrangler, d'autres diſent noyer, la reine mere, qui tomba entre ſes mains.

ELIZABETH D'AUTRICHE, fille de l'empereur Ferdinand I, mariée à Sigiſmond-Auguſte, roi de Pologne, & morte ſans enfans, en 1545.

ELIZABETH, reine de Portugal, femme d'Alfonſe V, ſurnommé *l'Africain*, morte en 1436.

ELIZABETH D'ARAGON *ou* DE CASTILLE, reine de Portugal, fille aînée de Ferdinand le Catholique, & d'Iſabelle, hérita de la prudence & de la ſageſſe des rois ſes pere & mere. Elle épouſa en ſecondes nôces Emanuel, dit *le Grand*, roi de Portugal, & mourut en couches en 1498, âgée de vingt-huit ans.

ELIZABETH *ou* ISABEAU DE FRANCE, fille du roi Philippe V, mariée en 1323, à Guigues, douzieme Dauphin de Viennois, mort en 1333, au ſiége du château de la Perriere.

ELIZABETH *ou* ISABELLE DE FRANCE, ducheſſe de Milan, fille du roi Jean, mariée, en 1360, à Jean-Galéas Viſconti, premier duc de Milan, morte en 1372.

ELIZABETH *ou* ISABELLE-CLAIRE-EUGÉNIE D'AUTRICHE, fille de Philippe II, roi d'Eſpagne, qui la maria, en 1598, avec Albert VI, archiduc d'Autriche, & lui donna pour dot les Pays-bas & la Franche-Comté, ſe diſtingua par ſa douceur & ſa piété. Elle mourut à Bruxelles, en 1633, âgée de ſoixante-ſept ans.

ELIZABETH DE BOHÊME, l'une des plus ſçavantes perſonnes de ſon ſexe, dans le dix-ſeptieme ſiècle, étoit fille aînée de Frédéric V, électeur Palatin du Rhin, qui fut élu roi de Bohême en 1619. Elle renonça aux plus illuſtres alliances, afin de ſuivre en liberté le goût qu'elle avoit pour l'étude de la philoſophie. Elle y fit des progrès rapides, particulièrement dans celle de Deſcartes; & ce grand homme, parlant de cette princeſſe, avoua lui-même qu'il n'avoit connu perſonne qui fût arrivé à une connoiſſance plus parfaite de ſes ouvrages. Elle accepta, ſur la fin de ſes jours, l'abbaye d'Herworden, dont elle fit une académie philoſophique, où, ſans diſtinction de ſexe ni de religion, tous les gens d'eſprit & de mérite étoient reçus. Elle mourut en 1680, âgée de plus de ſoixante & un ans.

ELIZABETH-CHARLOTTE *ou* CHARLOTTE-ISABELLE DE BAVIERE, ducheſſe d'Orléans, fille de Charles-Louis, électeur Palatin du Rhin, ſe diſtingua par ſon mérite & par ſes vertus. Elle épouſa Monſieur, frere unique du roi Louis XIV, & fut un des plus beaux ornemens de ſa cour. Elle mourut vingt & un ans après ſon mari, en 1722, ſin-

gulièrement regrettée des pauvres, auxquels elle fit d'abondantes aumônes.

ELIZABETH PLAZET DE DAMERON. *Voyez* DAMERON.

EMILIE, Veſtale Romaine, voyant le feu ſacré éteint par la négligence d'une autre Veſtale, fit ſa priere devant l'image de Veſta, & le feu ſe ralluma, dit-on, auſſi-tôt de lui-même.

EMILIE, femme d'Italie, laquelle, après douze ans de mariage, devint homme, & ſe remaria depuis pour jouir des nouveaux droits que lui donnoit ſa métamorphoſe.

EMILIENNE, tante de S. Grégoire le Grand. *Voyez* GORDIENNE.

EMMA, fille de Richard II, duc de Normandie, femme d'Ethelred, roi d'Angleterre, eut beaucoup de part au gouvernement ſous le règne d'Edouard, ſon fils. Le comte de Kent, un des plus puiſſans miniſtres qu'ait eu l'Angleterre, indigné qu'une femme partageât avec lui l'autorité, réſolut de ſe défaire d'une telle rivale. Il l'accuſa de pluſieurs crimes, & gagna quelques grands ſeigneurs, qui confirmerent ſes accuſations auprès d'Edouard. Ce prince crédule & violent, dépouilla auſſi-tôt ſa mere des biens & des honneurs dont il l'avoit comblée. Emma déſeſpérée ſe plaignit de l'injuſtice qu'on lui faiſoit à l'évêque de Wincheſter, ſon parent; mais cette démarche innocente donna occaſion à ſes ennemis de l'accuſer d'un commerce illégitime avec cet évêque. Edouard, ſans examiner les preuves d'une accuſation ſi grave, contraignit ſa mere à ſe juſtifier par les moyens alors en uſage. Emma ſe vit réduite à marcher ſur des fers rougis au feu; mais ſon innocence triompha, dit-on, d'une ſi cruelle épreuve.

EMME, femme de Eadbolde, fils d'Ethelbert, roi de Kent, en Angleterre, fut une princeſſe très-ſage & très-vertueuſe. Quelques auteurs modernes la croient fille de Clotaire II, roi de France.

EMMELIE. *Voyez* MACRINE.

ENCAUSSE-BERAT, (*madame d'*) de Toulouſe, ſe diſtingua par ſon eſprit dans le ſiécle dernier. Voici ce qu'en dit M. de Vertron dans le madrigal ſuivant :

C'eſt honorer dame Clémence
Qui fonda, ce dit-on, les prix des Jeux Floraux,
Que de les remporter ſur d'illuſtres rivaux
Pour la proſe & pour l'éloquence.

ENGELBERDE *ou* ENGELBERGE, fille, à ce que l'on croit, d'un duc de Spolete, ou, ſelon d'autres, d'Etico, duc de Suève, épouſa l'empereur Louis II. La dignité d'Impératrice que ſa naiſſance ne ſembloit pas lui promettre, excita contre elle la haine & la jalouſie de pluſieurs princes & princeſſes d'Allemagne. Le prince d'Anhalt & le comte de Mansfeld, ſes ennemis les plus acharnés, l'accuſerent d'avoir été infidèle à l'empereur, ſon époux ; & ils appuyerent leur calomnie des raiſons les plus plauſibles. L'innocente princeſſe ne pouvoit ſe juſtifier qu'en s'expoſant à l'épreuve terrible de l'eau, que la ſuperſtition avoit introduite dans ces tems d'ignorance. Elle devoit la ſubir dans deux jours, lorſqu'on vit arriver à Ausbourg, où la cour étoit alors, un chevalier armé de toutes piéces, monté ſur un très-beau cheval, accompagné d'un écuyer & d'un page. Il s'avança juſqu'aux portes du palais impérial, & y afficha un cartel de défi, par lequel il s'offroit de ſoutenir en champ clos l'innocence de l'impératrice contre ſes accuſateurs. L'empereur approuva ce combat ; le prince d'Anhalt & le comte de Mansfeld parurent ſucceſſivement dans la lice, & furent terraſſés par le généreux chevalier, qui leur fit avouer leur lâche calomnie. Le marquis d'Halberstad voulut prendre le parti de ces deux ſeigneurs ; mais lorſqu'il s'avançoit au combat, il tomba de deſſus

ſon cheval, & ſe tua. Le chevalier victorieux, alla ſaluer l'empereur, la viſiere baiſſée, & partit ſans vouloir ſe faire connoître ; mais l'empereur le fit ſuivre, & apprit que ce brave chevalier étoit Bozon, comte d'Arles. Pour lui témoigner ſon eſtime, il lui envoya une couronne, & lui donna le titre de Roi d'Arles. Engelberde, après la mort de ſon époux, ſe conſacra à Dieu, dans le monaſtère de ſainte Julie de Breſſe, d'où elle paſſa dans celui de S. Sixte de Plaiſance. Elle vivoit encore en l'an 880.

ENIMIE, (*ſainte*) qu'on croit ſœur du roi Dagobert, ou de Clovis II, fils de ce prince, eſt célèbre par ſa piété & par la fondation d'un monaſtère double dans les montagnes du Gévaudan, pour des perſonnes de l'un & de l'autre ſexe. Elle en fut la premiere abbeſſe.

ENNETIERES, (*Marie d'*) native de Tournai, l'une des ſçavantes du ſeizieme ſiécle, publia divers ouvrages, entr'autres, une Epître contre les Turcs, les Juifs, les Luthériens, imprimée en 1539.

ENTRAGUES. (*Henriette d'*) *Voyez* VERNEUIL.

EPICHARIS, affranchie & maîtreſſe de l'empereur Néron, convaincue d'avoir eu part à la fameuſe conjuration de Piſon, témoigna dans les tourmens un courage au-deſſus de ſa naiſſance & de ſon ſexe. L'empereur voulant la faire appliquer une ſeconde fois à la torture, Epicharis, qui craignit que la douleur ne lui arrachât les noms de ſes complices, ſe donna généreuſement la mort.

EPPODICE, dame Gauloiſe, dont parle Plutarque, étoit femme d'un certain Julius Sabinus, lequel, ayant voulu prendre le titre de Céſar, fut défait & contraint de ſe tenir caché, pour ne point tomber entre les mains des vainqueurs. Fidèle compagne de ſa diſgrace, elle devint enceinte ; &, craignant que cet accident ne décelât ſon époux, elle ſe frotta d'un onguent qui lui enfla tout le corps. Plutarque ajoûte « que le même motif lui fit ſupporter

» les douleurs de l'enfantement, ſans ſe plaindre ;
» de ſorte que ſa groſſeſſe demeura cachée, & que
» ſon mari ne put être découvert. »

ERARD, (*Marie-Thereſe*) ſupérieure de Notre-Dame du Refuge à Nanci, née en 1652. L'humilité, la mortification & l'obéiſſance ſont les vertus qui la diſtinguent particulièrement. Elle mourut d'un cancer, en 1699, âgée de quarante-ſept ans.

ERICI *ou* ERIZZO, (*la fille de Paul*) Vénitienne, dont le P. le Moine, dans ſa Galerie des Femmes fortes, loue beaucoup le courage & la chaſteté. Son pere, gouverneur de Négrepont, ayant été cruellement mis à mort par ordre de Mahomet II, ſultan des Turcs, qui venoit de conquérir cette iſle, on la réſerva pour les plaiſirs du vainqueur ; mais ce fut en vain qu'il employa les promeſſes & les careſſes les plus ſéduiſantes pour la faire condeſcendre à ſes deſirs brutaux. Violent & furieux de ſa réſiſtance, il lui trancha la tête, comme il avoit fait à une autre Chrétienne, appellée *Irène*.

ERIGONE, fille d'Icarius, célèbre par ſa piété filiale. Son pere ayant été aſſaſſiné, elle en conçut une ſi vive douleur, qu'elle ſe pendit à un arbre. On inſtitua, en l'honneur du pere & de la fille, des jeux ſolemnels, dans leſquels les filles ſe balançoient ſur une corde attachée par les deux bouts à des arbres ; exercice que nous nommons *eſcarpolette*.

ERINNE DE LESBOS, célèbre par ſon talent pour la poëſie lyrique. Stobée nous a conſervé une de ſes odes, dans laquelle elle fait l'éloge de la ville de Rome ; en voici la traduction.

Je te ſalue, ô fille illuſtre de Mars ! puiſſante reine, dont la tête eſt parée d'une couronne d'or ; Rome, dont l'empire eſt inébranlable ſur la terre, comme l'olympe dans les cieux.

A toi ſeule les deſtins ont accordé un règne ferme & durable ; ils veulent que ta force, toujours invincible, donne des loix à l'univers.

Tes fers vont enchaîner au loin le ſein de la terre & des mers, tandis que, tranquille, tu gouvernes les villes & les peuples.

Le tems, qui détruit tout, n'altère point ta puiſſance; la fortune, qui ſe joue des ſceptres, ſemble reſpecter les fondemens de ton trône.

Seule, entre toutes les villes, tu vois chaque année éclorre de ton ſein une riche moiſſon de héros pour le ſoutien de ton empire: ainſi la féconde Cérès couvre tous les ans la terre d'épis dorés pour la nourriture des hommes.

ERO. *Voyez* HÉRO.

EROPE, femme d'Atrée, roi d'Argos, eut un commerce inceſtueux avec Thyeſte, ſon beau-frere, dont elle eut deux fils, qu'Atrée fit manger à leur pere.

ERP, (*Henriette d'*) ſçavante Hollandoiſe, abbeſſe du couvent de Vrouwen-klooſter, au fauxbourg d'Utrecht, en 1503. Elle écrivit dans ſa langue naturelle les Annales de ſon couvent.

ESCALE, (*Alexandre de l'*) femme du ſçavant Michel Marule, poſſédoit le grec & le latin, & écrivit dans ces deux langues. Elle mourut à Florence en 1506.

ESCLACHE, (*madame de l'*) s'eſt diſtinguée, dit-on, dans le dix-ſeptieme ſiécle, par quelques ouvrages de philoſophie. Ce qui pourroit laiſſer là-deſſus quelque doute, c'eſt que ces ouvrages n'ont paru que ſous le nom de M. de l'Eſclache, ſon mari. Nous voyons quelquefois des maris ſacrifier une portion de leur gloire à leurs femmes; mais peu de femmes s'aviſent d'être auteurs pour leurs maris.

ESCOBAR, (*Marine d'*) dévote Eſpagnole du ſeizieme ſiécle, & fondatrice de la Récollection de ſainte Brigitte en Eſpagne. Sa Vie, écrite par le pere Dupont, ſon confeſſeur, eſt remplie de viſions & de miracles. Marine d'Eſcobar mourut le 9 de Juin 1633, en odeur de ſainteté.

ESCOUBLEAU DE SOURDIS. (*Madeleine d'*) *Voyez* SOURDIS.

ESPAGNE. (*Jeanne d'*) *Voyez* JEANNE D'ESPAGNE.

ESSARS, (*Charlotte des*) comteſſe de Romorentin,

rentin, célèbre par sa beauté, fut aimée d'Henri IV, qui en eut deux filles, & de Louis de Lorraine, cardinal de Guise, qu'on dit qu'elle épousa par dispense du pape. Elle fut mariée depuis, en 1630, à François du Hallier; qui fut le maréchal de l'Hôpital, & mourut en 1651.

EST, (*Anne d'*) duchesse de Guise. *Voyez* ANNE D'EST.

ESTAMPES, (*Anne de Pisseleu, duchesse d'*) maîtresse de François I, étoit fille d'honneur de la duchesse d'Angoulême, mere du roi, & s'appelloit *mademoiselle de Heilly*, lorsque François, au retour de sa captivité, la vit pour la premiere fois à Bayonne, en 1526, & prit pour elle une forte passion. Mademoiselle de Heilly n'étoit pas seulement jeune & belle; les agrémens de l'esprit, joints aux charmes de la figure, en faisoient une personne parfaite. Aussi l'amour de François pour elle dura-t il autant que sa vie. Il commença par lui chercher un mari *, qu'il fit duc d'Estampes & gouverneur de Bretagne, mais qui n'eut que les titres de mari, de duc & de gouverneur.

La duchesse d'Estampes fut bientôt l'idole de la cour, & le canal de toutes les faveurs; mais, disent la plûpart des historiens, une jalousie effroyable contre la maîtresse du dauphin, Diane de Poitiers, lui fit entretenir des intelligences avec les ennemis de l'Etat. Après la mort de François I, elle fut obligée de quitter la cour, & vécut fort ignorée, dans quelqu'une de ses terres. L'année de sa mort n'est point connue.

ESTHER, fille Juive, de la tribu de Benjamin, nièce de Mardochée, étoit captive avec toute sa nation dans les états du roi Assuérus. Ce prince ayant répudié Vasti, son épouse, fit conduire dans son

* Jean de Brosse, fils de René de Brosse tué à la journée de Pavie, combattant contre son roi.

palais les plus belles filles de ſon royaume, pour choiſir entr'elles une reine. Eſther fixa l'attention du monarque, & partagea ſon trône. Aman, premier miniſtre d'Aſſuérus, indigné que le Juif Mardochée ne ſe courbât pas devant lui, obtint un ordre du roi pour faire périr toute la nation des Juifs. Eſther, allarmée du danger de ſes compatriotes, oſa ſe préſenter devant Aſſuérus, quoiqu'il fût défendu, ſous peine de mort, de paroître devant le prince, ſans être demandé. Aſſuérus, épris de ſes attraits, adoucit, en ſa faveur, la rigueur de la loi : Eſther raſſurée, invita Aſſuérus à un repas auquel Aman fut lui-même appellé. Là elle ſe jetta aux pieds du roi; lui découvrit ſa naiſſance, & lui repréſenta l'injuſtice de l'ordre donné contre les Juifs. Aſſuérus détrompé, fit périr le fier Aman, & révoqua l'arrêt porté contre un peuple innocent. Les Juifs, en mémoire de cet événement, ont inſtitué la fête de *Purim* ou *des Sorts*, parce qu'il eſt dit dans le livre d'Eſther, qu'Aman employa le ſort pour ſçavoir quel ſeroit le jour le plus malheureux pour la nation Juive. Ils célèbrent cette fête le 14 du mois d'Adar (Février).

ESTHER DE BEAUVAIS, ſçavante du ſeizieme ſiécle. On a d'elle pluſieurs pièces de poëſies, imprimées dans le Recueil des ouvrages de Béroalde de Verville, en 1583.

ESTRADA, (*Marie d'*) femme d'un ſoldat de Fernand-Cortez, conquérant du Méxique. « Elle » montra, dit le traducteur de Féijoo, beaucoup » de valeur dans les combats qu'il fallut eſſuyer : » armée d'une épée & d'une rondache, elle fit des » exploits admirables. Oubliant ſon ſexe, & ſe re- » vêtiſſant du courage que les hommes braves & » jaloux de gloire ont coutume d'avoir en pareille » occaſion, elle ſe faiſoit jour au travers des enne- » mis, avec autant d'intrépidité & de hardieſſe, que » ſi elle eût été un des guerriers les plus intrépi- » des du monde. Enfin ſes actions furent ſi admi- » rables, qu'elles étonnerent tous ceux qui en furent » témoins. »

ESTRÉES, (*Gabrielle d'*) ducheſſe de Beaufort, ſurnommé *la Belle*, étoit fille de Jean d'Eſtrées, grand maître d'artillerie, de la plus ancienne maiſon de Picardie, & de Françoiſe Babou de la Bourdaiſiere. Une figure aimable, des traits charmans ſans être parfaitement réguliers, un teint d'une blancheur éclatante, toutes les graces enfin de la beauté firent de Gabrielle un objet d'admiration & de jalouſie. Elle paſſa ſes premieres années dans le couvent. Bientôt le bruit de ſes charmes ſe répandit par-tout, & parvint aux oreilles de Henri IV. Ce prince, toujours flaté quand il s'agiſſoit de conquête, lui envoya faire ſa déclaration d'amour, par un émiſſaire dont on ignore le nom, mais qui devoit être fort habile ; car la belle étoit gardée à vue dans le château de Cœuvres, par ſon pere, l'homme le plus ſévere ſur l'article de l'honneur. Au mois de Novembre 1590, le roi quitta ſon armée, pendant qu'elle pourſuivoit le prince de Parme, & rendit ſa premiere viſite à Gabrielle ; mais pour ne point allarmer ſon pere, « il ſe contenta, dit » le P. Mathieu, de prendre du pain & du beurre » à la porte ; puis remonta à cheval, en diſant » qu'il alloit vers l'ennemi, & que bientôt la » belle entendroit ce qu'il auroit fait pour l'amour » d'elle. » La gaieté franche de ce prince, & l'éclat d'une couronne ſubjuguerent le cœur de Gabrielle. Le roi l'alloit voir ſouvent en ſecret ; mais enfin il rendit ſa paſſion publique, & fit venir ſa maîtreſſe à Saint-Quentin, en 1591. Tout occupé de ſes charmes, il reſta avec elle, pendant que ſon armée faiſoit le ſiége de Corbie. Le péril, que couroit la ville de Rouen aſſiégée par le prince de Parme, le réveilla enfin de ſa léthargie ; mais il fut expoſé lui-même au plus grand danger dans le combat d'Aumale. Il eut le bonheur d'en ſortir avec une ſeule bleſſure.

Gabrielle, prévoyant le ſort qui la menaçoit après la mort de ſon amant, le conjuroit de ne plus expoſer une vie ſi chere ; mais le prince ne ſe corri-

geoit point. Souvent il arrivoit chez elle, après avoir traversé les gardes ennemies à la faveur d'un déguisement. Si sa tête n'essuya aucuns périls, sa réputation en souffrit quelquefois. Lorsque le duc de Parme eut traversé la Seine à Caudebec, au lieu de le poursuivre dans sa retraite, comme la prudence le demandoit, il préféra le conseil du maréchal de Biron, & se rendit en Picardie, auprès de la maîtresse. C'est une tache dans la vie de ce grand homme ; mais elle est effacée par l'éclat des plus belles actions. Henri demeura quelque tems à Compiegne. Gabrielle, qui nourrissoit depuis long-tems le desir de partager son trône, l'exhortoit sans cesse à embrasser la Religion Catholique. Le roi lui représenta tous les inconvéniens qui alloient naître de sa conversion ; & trois jours avant, il lui écrivit : « Ce sera » dimanche que je ferai le saut périlleux ; à l'heure » que je vous écris, j'ai cent importuns sur les bras, » qui me feront haïr S. Denys, comme vous faites » de Mante. » Ce fut le 25 de Juillet 1593, que ce prince fit abjuration dans l'église de S. Denys. Le roi parcourut, après son abjuration, quelques villes du royaume, & se fit sacrer à Chartres, en 1594. Le pere de Gabrielle saisit ce tems, pour obliger sa fille à épouser Nicolas d'Amerval, seigneur de Liancourt ; mais Henri empêcha que le mariage ne fût consommé, & le fit rompre dans la suite. Gabrielle eut un autre sujet de chagrin plus sensible ; Sanci du Harlai publia contr'elle une histoire scandaleuse, que Sulli lui-même regarde comme un conte fait à plaisir ; la voici : « Alibour, premier médecin du » roi, ayant été envoyé par S. M. visiter madame » de Liancourt, qui avoit mal passé la nuit, vint » redire qu'il avoit trouvé un peu d'émotion dans la » malade ; mais que la fin de sa maladie en seroit » bonne. »... Ne la voulez-vous pas saigner & purger, » lui dit le roi ? »... Je m'en donnerai bien de garde, » répondit ingénûment le vieillard, avant qu'elle » soit à mi-terme. »..... Comment, reprit le roi sur-

» pris, que voulez-vous dire, bon homme ? » ... Ali-
» bour appuya ſon ſentiment de bonnes eſpérances
» que le prince crut bien détruire, en lui apprenant
» plus particulièrement en quels termes il en étoit
» avec la dame. » .... Je ne ſçais, dit le médecin, ce
» que vous avez fait ou point fait ; mais je vous ren-
» voie à ſix ou ſept mois d'ici, pour connoître la
» vérité de ce que je dis. » .... Le roi quitta Alibour,
» &, fort en colère, fut chez la belle malade, non
» cependant ſi fâché qu'il paroiſſoit, puiſqu'il n'y
» eut aucune méſintelligence entre lui & ſa mai-
» treſſe. » Sanci, par ces dernieres paroles, prouve lui-même la fauſſeté de ſon anecdote. Il eſt vrai que la prédiction du médecin fut accomplie ; mais le roi, loin de déſavouer l'enfant, le reconnut pour le ſien, & le fit nommer *Céſar*. La mort d'Alibour, qui arriva dans le même tems, donna lieu au ſatyrique Sanci de publier que Gabrielle l'avoit fait empoiſonner, pour le punir de ſa prophétie. Il ne ceſſa de tenir des propos injurieux contre la favorite & le nouveau Céſar. Il diſoit, entr'autres choſes, qu'un certain bouffon, nommé *la Regnaudiere*, s'étoit offert de convaincre le roi de l'infidélité de ſa maîtreſſe, & avoit été chaſſé de la cour. Pour le punir, Gabrielle fit ſupprimer la charge de ſurintendant des finances que le roi lui deſtinoit, bien certaine qu'elle n'obtiendroit pas de lui tout ce que d'O lui accordoit. L'Etoile nous apprend qu'elle pleura beaucoup la mort de ce ſurintendant.

Après la réduction de Paris, le roi vint demeurer dans cette capitale avec ſa maîtreſſe. Ils vivoient dans la plus douce union, rien n'altéroit leur bonheur ; mais au retour de la campagne de 1595, le roi étant allé deſcendre à l'hôtel de Schomberg, où logeoit la marquiſe de Monceaux (le prince, depuis peu, avoit ainſi nommé ſa maîtreſſe) tous les courtiſans allerent en foule lui rendre leurs hommages : parmi eux il ſe gliſſa un aſſaſſin, qui ſaiſit le moment où le roi ſe baiſſoit pour embraſſer Montigny, & lui

donna dans la bouche un coup de couteau ſi violent, que le ſang ſortit en grande quantité. La marquiſe s'évanouit de frayeur : le roi, touché de l'intérêt qu'elle prenoit à ſes jours, la conſola, en lui diſant qu'il n'avoit que la lèvre ſupérieure fendue, & une dent caſſée. Dès ce moment, il ſe plaiſoit à parler de la tendreſſe qu'il avoit pour elle; à traverſer Paris à ſes côtés; il la menoit à la chaſſe; lui prodiguoit publiquement les careſſes les moins équivoques. S'il étoit abſent de ſa belle un ſeul moment, il lui écrivoit auſſi-tôt dans les termes les plus touchans. Nous avons, par le ſoin de M. Servien, avocat général, les Lettres de ce prince, contenues dans le Journal de Henri III. Elles reſpirent toutes le ſentiment & la naïveté, & caractériſent parfaitement le cœur d'un roi chéri, dont les François ne peuvent prononcer le nom qu'avec attendriſſement.

Gabrielle devint le canal de toutes les graces, & l'idole de la cour. Elle ſuivit le roi en Picardie; & ce fut pendant ce voyage qu'elle lui donna le conſeil de mettre à la tête des finances le baron de Roſni, qui n'étoit rien moins que courtiſan. Roſni aimoit la gloire de ſon prince plus que ſa maîtreſſe; la marquiſe faiſoit bien l'éloge de ſon cœur, en élevant un homme auſſi peu dévoué à ſon ſervice.

Au ſortir d'Amiens, le roi paſſa dans le marquiſat de Monçeaux, qui l'arrêta fort long-tems. C'eſt-là qu'il reçut le premier hommage du duc de Mayenne. L'aſſemblée, qu'il avoit convoquée à Rouen pour l'année 1597, l'obligea de quitter ſa maîtreſſe. Il revint enſuite jouir des divertiſſemens de la cour, que ſa préſence fit naître; mais la ſurpriſe d'Amiens par les Eſpagnols jetta tout le monde dans la conſternation; la marquiſe pleuroit aux genoux de Henri; ce prince, ſupérieur à l'adverſité, la releva, en lui diſant : « Ma maîtreſſe, c'eſt aſſez faire le roi de » France; il eſt tems de faire le roi de Navarre: » il faut quitter nos armes, & monter à cheval, » pour faire une autre guerre. » La marquiſe le ſui-

vit, & logea à Pecquigni, contre l'avis de Biron, & des officiers généraux, qui ne vouloient pas être si près de celle qui avoit tant d'empire sur l'esprit du roi. Elle ne tarda pas à donner des preuves de son pouvoir. Le brave d'Epinai de Saint-Luc, grand-maître d'artillerie, ayant été tué dans une bataille, la marquise demanda cette charge pour son pere; le roi, qui le trouvoit trop âgé, la refusa. Les pleurs coulerent aussi-tôt; on reprocha de n'être point aimée, & l'on menaça de se retirer dans un couvent. Le roi, craignant les suites de ce dépit, se hâta de la satisfaire. L'année suivante, il lui accorda une grace bien plus importante, & qui prouva jusqu'à quel point elle étoit aimée de ce prince.

Après la prise d'Amiens, le roi passa huit jours à Monceaux; revint à Paris pendant l'hiver; & au printems, il partit pour la Bretagne. Le succès suivoit par-tout ses armes; ç'en étoit fait du duc de Mercœur, le plus opiniâtre partisan de la Ligue. Sa femme implora la protection de Gabrielle; demanda un passeport, pour aller trouver le roi qui étoit à Angers, & lui offrit de donner sa fille unique en mariage au jeune César. Cette alliance flatta la marquise; elle obtint sans peine du roi tout ce qu'elle voulut. César n'avoit que quatre ans, & la fille six, lorsqu'on célébra leurs fiançailles à Angers, avec autant de pompe, que pour un fils de France légitime. Le duc de Mercœur donna à son gendre le gouvernement de Bretagne, & le roi fit un voyage à Nantes, où les dames lui témoignerent leur joie par les fêtes les plus galantes. La marquise, fort avancée dans sa grossesse, ne pouvoit jouir de toutes ces parties de plaisir.

Le roi fit éclater alors le dessein qu'il avoit de se marier avec elle. Il en parloit chaque jour à ses confidens, sous une énigme adroite. Il craignoit, disoit-il, de renouveller les troubles de l'État : il desiroit laisser un héritier; mais il falloit y préparer ses sujets, & faire rompre son mariage avec Marguerite.

Ce dernier obſtacle étoit le plus conſidérable. On ſçavoit, il eſt vrai, que ces deux époux n'avoient jamais conſenti à leur union, & qu'ils avoient paſſé vingt-deux ans enſemble, dans une ſéparation volontaire; mais la reine refuſoit d'accepter le divorce, parce qu'on vouloit lui ſubſtituer une maîtreſſe. Le roi, étant à Saint-Germain, quelques mois après ſon retour de Bretagne, fit appeller Villeroi, Silleri & Roſni, pour les conſulter ſur ce mariage. Roſni, jaloux de la gloire de ſon roi, lui dit franchement, que perſonne n'excuſeroit cette foibleſſe. Villeroi lui conſeilla de laiſſer ſa couronne au prince de Condé, l'héritier préſomptif, & de ne ſonger à aucun mariage. Mais Silleri, qui étoit dans les intérêts de la marquiſe, aſſura qu'il ne pouvoit faire un meilleur choix que d'épouſer ſa maîtreſſe, & qu'il n'avoit qu'à légitimer l'enfant qu'il en avoit eu. Le roi approuva ces trois avis, & feignit de prendre du tems pour ſe fixer; mais ſon parti étoit tout pris. La paix avec l'Eſpagne fit goûter à la France une tranquillité profonde. La marquiſe mit le comble à l'amour du roi, en lui donnant un ſecond fils, qui fut baptiſé à Saint-Germain en Laye. On lui rendit tous les honneurs dûs aux enfans de France; & il fut nommé *Alexandre* par madame Catherine, ſœur du roi, & M. le comte de Soiſſons. Le roi vouloit faire croire qu'on avoit paſſé ſes ordres dans l'ordonnance de cette cérémonie; mais les courtiſans, qui s'appercevoient de ſa joie, donnoient, pour lui plaire, le nom de *Monſieur* à cet enfant; nom qui n'appartient qu'au frere du roi. La marquiſe fut appellée *ducheſſe de Beaufort*. Sans avoir le titre de Reine, elle en avoit tous les honneurs & tous les priviléges; ſouvent même on la traitoit de Majeſté. Le roi publiquement paroiſſoit s'en fâcher; mais intérieurement il aimoit qu'on lui donnât ſouvent de pareils ſujets de colère. Ceux qui lui étoient le plus attachés, comme Chiverni, Dufreſne, madame de Sourdis, dont le fils

avoit obtenu un chapeau de cardinal, diſpoſoient le public à ce mariage ; mais la ducheſſe reçut une nouvelle qui l'affligea beaucoup.

La reine Marguerite écrivit à la cour, qu'elle ne donneroit jamais ſon conſentement de ſéparation d'avec le roi, s'il ne promettoit auparavant de donner l'excluſion à ſa maîtreſſe. Cette condition, ſuggérée par les ennemis de la ducheſſe, ne pouvoit que deshonorer la reine Marguerite, dont la conduite étoit beaucoup plus licencieuſe que celle de la ducheſſe. Ainſi cette derniere feignit de conſentir au ſacrifice, bien aſſurée que le roi manqueroit de parole. Elle preſſa plus vivement la concluſion du traité. Le duc de Luxembourg avoit été envoyé à Rome pour cela ; mais la ducheſſe ne le crut pas aſſez dans ſes intérêts : elle fit mettre à ſa place Chiverni, à qui elle promit les ſceaux & la dignité de chancelier, s'il pouvoit réuſſir au gré de ſes deſirs. Elle prit ſoin elle-même de lui faire donner les équipages les plus magnifiques, perſuadée que la pompe & la grandeur avancent beaucoup les affaires à la cour de Rome.

Dans ce tems, Roſni encourut la diſgrace de la ducheſſe, pour avoir effacé d'un Mémoire le nom de *fils de France*, qui étoit donné à ſon dernier enfant. Pour ſe réconcilier & obéir au roi, il alla le voir dans le cloître S. Germain où elle logeoit, chez madame de Sourdis, ſa tante. La ducheſſe, le voyant entrer dans un éclairciſſement qui ne lui plaiſoit pas, lui dit avec colère, « qu'il ſéduiſoit le roi, & lui faiſoit croire que le blanc étoit noir. » Roſni ſe retira auſſi-tôt, en lui diſant : « Madame, je vous baiſe » les mains. » Il courut chez le roi, & lui fit le rapport de la ſcène qui venoit de ſe paſſer. Le roi, piqué contre ſa maîtreſſe, monta dans le carroſſe de Roſni, trouvant que le ſien tardoit trop à venir, & lui dit : « Vous allez voir que, par complaiſance » pour une femme, je ne mécontente point des ſer» viteurs qui ne cherchent que ma gloire. » Le roi

entra chez la ducheſſe, ſans l'embraſſer, & ſans lui témoigner aucune marque d'amour. Après avoir viſité l'alcove & la garde-robe, pour s'aſſurer que perſonne ne les entendroit, il s'enferma avec elle & Roſni dans ſon cabinet. Là il fit pluſieurs reproches à ſa maîtreſſe; combla Roſni de louanges, & conſeilla à la marquiſe de vaincre l'averſion qu'elle avoit pour le meilleur de ſes ſujets. Madame de Beaufort pleura beaucoup, & s'écria qu'elle étoit bien malheureuſe d'avoir de la foibleſſe pour un prince qui la ſacrifioit à un de ſes valets. Enſuite elle ſe laiſſa tomber ſur un lit, & jura qu'elle vouloit mourir après un pareil outrage. Le roi fut ému, mais non pas ébranlé; il répondit à la ducheſſe que, pour ſi peu de choſe, il ne falloit pas recourir à tant d'artifices; ce reproche la piqua. Les pleurs coulerent en abondance, & elle s'écria qu'elle étoit abandonnée; mais toute ſon éloquence ne put faire changer le cœur de Henri. « Je vous déclare, lui dit-il, » que ſi j'étois réduit à la néceſſité de choiſir de per» dre l'un ou l'autre, je me paſſerois mieux de dix » maîtreſſes comme vous, que d'un ſerviteur com» me lui. » Il lui reprocha amèrement le terme de *valet*, & voulut ſortir bruſquement de ſa chambre. Son amante effrayée, ſe jetta à ſes pieds; promit de ne plus affliger Roſni, & obtint le pardon de ſa faute.

Madame de Beaufort, ſur la fin d'Octobre 1598, eut à Monceaux une frayeur plus réelle. Le roi, riant avec elle & Bellegarde, de vers ſatyriques, eut un ſi prompt dévoiement, qu'il fut ſept heures en grand danger. Comme il avoit ſans ceſſe une ſoif ardente, on le crut empoiſonné; mais l'on reconnut que ſon mal étoit une carnoſité. La frayeur de la ducheſſe ſe diſſipa avec le danger où avoit été le prince. Comme elle avoit un grand foible pour l'aſtrologie judiciaire, elle conſultoit tous ceux qui paſſoient pour devins & ſorciers. Dans ce tems, leurs prédictions étoient regardées avec autant de reſpect que les vérités les

plus saintes. Le connétable de Montmorenci, disoit-on, n'avoit reçu la mort que de la main du diable & des sorciers. La duchesse, pour les rendre favorables à son mariage, demandoit humblement leurs lumières : l'un lui disoit qu'elle mourroit jeune; l'autre, qu'elle ne seroit mariée qu'une fois; qu'elle seroit trahie par celui qu'elle aimoit, ou qu'elle se donnât de garde d'un enfant. Ces avis si opposés lui tourmentoient tellement l'esprit, qu'au rapport d'une de ses femmes, elle renvoyoit tout son monde, pour passer les nuits à pleurer sur ces prophéties imaginaires. Sa beauté dépérissoit insensiblement, & l'on crut que ce changement étoit l'effet de sa grossesse. Malgré sa maladie, elle suivit le roi à Fontainebleau, & revint à Paris au commencement de la Semaine-sainte de l'année 1599, autant par le motif de bienséance, que pour passer le contrat de l'acquisition de Château-neuf. Le départ fut touchant; la duchesse disoit en pleurant qu'elle ne verroit plus son amant; toutes les caresses du roi ne pouvoient la rassurer. Elle lui recommanda ses trois enfans, sa maison de Monceaux, ses amis, ses domestiques. Le roi la baignoit de ses larmes; on eût dit que ces deux amans avoient un secret pressentiment de leur séparation.

La duchesse alla coucher à Melun; le lendemain elle s'embarqua dans un bateau. Le roi, qui l'y avoit conduite, ne pouvoit la quitter; & sans le maréchal d'Ornano, il seroit parti avec elle. Après l'avoir embrassée de la maniere la plus touchante, il la recommanda à la Varenne, & le supplia d'en avoir tous les soins imaginables. La duchesse descendit heureusement à l'Arsenal, & de-là chez Zamet. Le marquis de Rosni, ayant sçu son arrivée, alla prendre congé d'elle, & partit en campagne. Son épouse lui rendit aussi visite. Madame de Beaufort lui dit, par amitié, qu'elle pouvoit venir quand elle voudroit à son lever & à son coucher. La marquise irritée, dit à son mari, au rapport d'Amelot : « Me » croit-elle si bête que je puisse tenir à honneur la

» liberté qu'elle me donne d'aller à ſon lever, qui » eſt tout ce que je pourrois faire auprès d'une reine » de France très-vertueuſe. » Cependant les plaiſanteries & l'enjouement de Zamet ne pouvoient guérir la ducheſſe de ſa mélancolie. Le Jeudi ſaint, elle alla entendre les ténébres au Petit Saint-Antoine. Quelques éblouiſſemens l'obligerent de revenir chez Zamet. Pendant qu'elle prenoit l'air dans un jardin, elle fut attaquée d'apoplexie. Lorſque les remèdes lui eurent rendu l'uſage de la parole, elle s'écria qu'elle étoit empoiſonnée, & ſe fit conduite chez ſa tante. Les convulſions redoublerent au point, que tout l'art des médecins ne put les calmer. Elle mourut le Samedi ſaint, dans des agitations ſi violentes, qu'elles lui tournerent la bouche juſques ſur le derriere du col. L'on ouvrit ſon corps, dans lequel on trouva ſon enfant mort. D'Aubigné donne à entendre qu'elle mourut de poiſon. Il dit « qu'ayant » mangé d'un citron ou bien d'une ſalade, elle ſen- » tit auſſi-tôt un tel feu au goſier, & » des tran- » chées à l'eſtomac ſi furieuſes, qu'elle fit des cris » épouventables. » Le Grain n'attribue ſa mort qu'au ſuc glacé du citron.

Le roi, ſur la premiere nouvelle de l'accident de la ducheſſe, étoit monté à cheval. La Varenne, pour lui épargner un ſpectacle ſi affreux, lui envoya dire, par un ſecond courier, qu'elle étoit morte. Le roi étoit par-delà la Sauſſaie, près de Ville-Juif. Lorſque le maréchal d'Ornano lui eut annoncé cette triſte nouvelle, le prince tomba évanoui dans les bras du grand écuyer. On le porta dans l'abbaye de la Sauſſaie, & on le mit au lit. Il s'écrioit dans ſa douleur, qu'elle n'étoit point morte, ou que, ſi ce malheur étoit vrai, il vouloit avoir la conſolation de la voir encore. Depuis ce tems, Henri IV n'aima plus aucune femme avec paſſion: il répétoit ſans ceſſe, que ſa chere ducheſſe étoit née pour lui, & que le ſentiment, plutôt que le plaiſir, avoit ſerré les nœuds de leur union. Il fit rendre à ſon corps tous les hon-

neurs dûs à une reine; il porta le deuil en noir, pendant huit jours, l'eſpace de trois mois en violet, & le fit porter à toute ſa cour.

La ducheſſe de Beaufort avoit d'excellentes qualités. Le ſatyrique d'Aubigné dit lui-même: « C'eſt » une merveille comment cette femme, de laquelle » l'extrême beauté ne ſentoit rien de laſcif, a pu » vivre plutôt en reine qu'en concubine, tant d'an- » nées, & avec ſi peu d'ennemis. » La raiſon eſt très-ſimple; c'eſt qu'elle ne fit jamais un mauvais uſage de l'aſcendant qu'elle avoit ſur l'eſprit de ſon amant. Le P. Mathieu, entre pluſieurs avantages qu'il lui accorde, dit « qu'elle avoit celui d'avoir donné » ſouvent de très-bons conſeils au roi. » Quant à ſa fidélité, le Grain aſſure qu'elle ne pouvoit ſouffrir aucun homme auprès d'elle. Roſni même, dont le témoignage n'eſt pas ſuſpect ſur cet article, dit poſitivement, « que s'il s'eſt répandu dans le monde » des bruits ſur l'irrégularité de quelques démarches » de jeuneſſe, ces traits ſatyriques ſont un pur effet » du déchaînement de ſes ennemis..... Je ne me » repentis jamais, ajoûte-t-il, d'avoir retenu ſix ans » à la Baſtille, un mari & une femme à qui elle » avoit fait du bien, & qui continuoient à déchirer » ſa mémoire après ſa mort. » Ce trait fait honneur à Roſni, & juſtifie amplement la ducheſſe ſur les ſoupçons injurieux de ſes ennemis.

Le duc de Vendôme, ſon fils aîné, qui avoit épouſé la fille héritiere du duc de Mercœur, mourut en 1665. Alexandre, dit *le chevaliert de Vendome*, grand prieur de France, mourut en 1629; & ſa fille Catherine Henriette, épouſe de Charles de Lorraine, duc d'Elbeuf, en 1663.

ETHRA, fille de Pitthée, roi de Trézène, entretint un commerce galant avec Ægée, roi d'Athènes, qui étoit venu paſſer quelque tems à la cour de ſon pere. Elle étoit enceinte, lorſque ſon amant fut obligé de la quitter. Il lui recommanda en partant, ſi elle accouchoit d'un garçon, de le lui en-

voyer, lorſqu'il ſeroit grand : il lui laiſſa une épée & des ſouliers, par le moyen deſquels ce fils pourroit ſe faire connoître. Æthra accoucha en effet d'un garçon, qui fut ce Théſée, ſi fameux chez les poëtes : elle l'envoya à ſon pere avec les gages qui devoient prouver ſa naiſſance.

ETIENNE, (*Nicole*) ſçavante Françoiſe du ſeizieme ſiécle, compoſa pluſieurs ouvrages, tant en proſe qu'en vers, qui n'ont point été imprimés.

ETRUSCILLA. (*Herennia*) *Voyez* HERENNIA ETRUSCILLA.

EVADNÉ, fille de Mars & de Thébé, ſelon la fable, & femme de Capanée, eſt une des héroïnes de l'amour conjugal. Lorſqu'elle apprit que ſon époux avoit été foudroyé au ſiége de Thèbes, elle ne voulut pas lui ſurvivre, & ſe précipita dans les flammes.

EUBULE. *Voyez* ATHÉNIENNES.

EUCHROCIA, femme du rhéteur Delphidius, laquelle reçut dans ſa maiſon de campagne Priſcillien, héréſiarque Eſpagnol, lorſqu'il traverſoit l'Aquitaine avec ſes diſciples, pour aller ſe juſtifier à Rome. Elle fut ſi charmée de ſa doctrine, qu'elle le ſuivit par-tout, & prêta beaucoup à la médiſance. Elle fut punie, comme lui, du dernier ſupplice, en 385.

EUDOXIE, ſurnommée *Licinie*, femme de l'empereur Arcadius, ternit l'éclat de ſes belles qualités, par la haine conſtante qu'elle porta à S. Jean Chryſoſtome ; elle fit exiler deux fois cet illuſtre prélat. En 404, il tomba dans Conſtantinople & aux environs, une grêle ſi terrible, que tout le territoire en fut ravagé : cet orage cauſa une ſi grande frayeur à Eudoxie, alors enceinte, qu'elle accoucha d'un enfant mort, & mourut elle-même le 6 d'Octobre.

EUDOXIE *ou* EUDOCIE. *Voyez* ATHÉNAÏS.

EUDOXIE, fille de Théodoſe le Jeune, & d'Athénaïs, & femme de l'empereur Valentinien III. Elle fit le voyage de la Terre-ſainte, pour accomplir un vœu que ce prince avoit fait, & y fit de ma-

gnifiques préſens. En 455, Maxime fit mourir l'empereur; uſurpa ſon trône, & épouſa par force Eudoxie, qui, pour s'en venger, appella en Italie Genſeric, roi des Vandales. Ce prince barbare pilla Rome en quatorze jours, & emmena captives en Afrique, l'impératrice & ſes deux filles, Placidie & Eudoxie. Cependant, à la priere des empereurs Marcien & Léon, elle fut renvoyée à Conſtantinople avec ſa fille Placidie.

EUDOXIE, fille de l'empereur Valentinien III, que l'uſurpateur Maxime força d'épouſer Palladius. Elle fut depuis emmenée captive en Afrique par Genſeric, roi des Vandales, & donnée en mariage à Hunneric, fils de ce prince. Mais trouvant ſa religion trop expoſée au milieu d'une cour Arienne, elle s'enfuit à Jéruſalem, où elle mourut ſaintement.

EUDOXIE, impératrice, femme de l'empereur Conſtantin Ducas, qui l'établit en mourant régente & tutrice de ſes enfans, à condition qu'elle ne ſe remarieroit jamais; mais elle épouſa Romain Diogène, ſon ſucceſſeur. Michel, fils de Conſtantin, s'étant fait déclarer empereur en 1071, fit enfermer ſa mere dans un couvent.

EUDOXIE, femme de l'empereur Conſtantin Copronyme.

EUDOXIE, femme de l'empereur Héraclius, morte en 612.

EVE, la premiere des femmes, formée d'une des côtes d'Adam, à qui Dieu la donna pour compagne. Elle ſe laiſſa ſéduire par le ſerpent; mangea du fruit défendu; en fit manger à ſon mari. Mais elle fut condamnée, & dans ſa perſonne tout le ſexe féminin, à enfanter avec douleur, & à être ſoumiſe à ſon mari.

EUGÉNIE, (*ſainte*) vierge que l'on prétend avoir ſouffert le martyre à Rome ſous Valérien.

EULOGIE, ſœur aînée de l'empereur Michel Paléologue, prédit, à ce qu'on prétend, la grandeur future de ſon frere, lorſqu'il n'étoit encore qu'au

berceau. Ne pouvant réuſſir à l'endormir, elle s'aviſa, après pluſieurs chanſons, d'en chanter une qui commençoit par ces paroles : « Courage ! empereur de » Conſtantinople, tu y feras ton entrée par la porte » dorée, & l'on t'y verra faire des merveilles ; » & l'on remarque que l'enfant s'endormit auſſi-tôt. Eulogie, ſous le règne de ſon frere, jouit de la plus grande autorité ; mais ſa haine contre l'Egliſe Romaine, & ſon attachement pour le ſchiſme, troublerent l'union qui régnoit entre le frere & la ſœur. Cette princeſſe cabala contre l'empereur avec les moines ſchiſmatiques, & envoya juſqu'en Egypte ſolliciter le Soudan de faire la guerre à Michel ; mais elle ne recueillit de toutes ſes intrigues que la honte d'avoir fait un éclat inutile.

EUNICE, femme Juive, convertie par S. Paul. Elle fut mere de Timothée, diſciple de cet apôtre.

EUPHÉMIE, (*ſainte*) vierge, ſouffrit le martyre à Calcédoine, vers l'an 307, ſous la perſécution de Dioclétien.

EUPHÉMIE, femme de l'empereur Juſtin I, célèbre par ſon zèle pour la défenſe de la foi & de l'unité de l'Egliſe, fut couronnée avec ſon époux, en 518, & mourut en 523.

EUPHRASIE, (*ſainte*) fille d'Antigone, gouverneur de Lycie, & d'Euphraſie, parens ou alliés de l'empereur Théodoſe l'Ancien, naquit ſous le règne de ce prince, l'an 380. Etant allée avec ſa mere viſiter les monaſtères de la Thébaïde, un ſaint deſir la porta à renoncer aux plaiſirs que ſa naiſſance lui promettoit dans le monde, pour ſe renfermer dans un de ces monaſtères : elle n'avoit encore que ſept ans, lorſqu'elle s'y conſacra à Dieu. Elle y vécut dans la pratique des vertus, juſqu'à l'âge de trente ans. Sa mémoire eſt en vénération parmi les Grecs ; & lorſqu'ils reçoivent une fille au nombre des religieuſes, le prêtre demande à Dieu qu'il lui faſſe part des graces dont il combla ſainte Euphraſie.

EUPHROSINE, (*ſainte*) vierge, qu'on croit être

née

née à Alexandrie, dans le cinquieme ſiécle. Elle réſiſta aux ſollicitations de ſon pere Paphnuce, qui vouloit la marier, & s'enfuit dans la ſolitude, à l'âge de dix-huit ans: elle ſe déguiſa en homme, & ſe préſenta dans un couvent de religieux, où elle fut reçue ſous le nom de *Smaragde*: on l'enferma dans une cellule, où elle vécut pendant trente-huit ans.

EURYCLÉE, nourrice d'Ulyſſe, & la premiere qui le reconnut à ſon retour à Ithaque.

EURYDICE, femme d'Orphée, mourut, diſent les poëtes, le jour même de ſes nôces, piquée par un ſerpent. Son époux, ajoûtent-ils, inconſolable de ſa perte, deſcendit pour la chercher juſques dans les enfers. Il fléchit par les doux ſons de ſa lyre les divinités infernales. Eurydice lui fut rendue, à condition qu'il ne la regarderoit point qu'il ne fût arrivé ſur la terre; mais un excès d'amour lui fit oublier la condition: l'impatient Orphée tourna trop tôt la tête, & Eurydice lui fut ravie pour jamais. On a fait bien des plaiſanteries ſur la folie d'un époux qui va chercher ſa femme juſques dans les enfers; mais les plaiſans n'ont pas fait attention qu'Eurydice mourut le jour même de ſes nôces: il eſt probable qu'Orphée, après ſix mois de mariage, n'eût point été troubler le repos des ombres.

EURYDICE, femme d'Amyntas, roi de Macédoine, eut trois fils, Alexandre, Perdiccas, Philippe, & une fille nommée *Euryone*. Elle conçut une ſi violente paſſion pour ſon gendre, qu'elle réſolut de ſe défaire de ſon époux, pour placer ſon amant ſur le trône; mais ſa fille Euryone découvrit au roi ce complot: Amyntas pardonna à ſon épouſe, en faveur des enfans qu'il avoit eus d'elle. Eurydice, après la mort de ſon époux, fit périr ſucceſſivement Alexandre & Perdiccas, qui avoient ſuccédé à leur pere. On ignore quelle fut la fin de cette cruelle princeſſe.

EURYDICE, fille d'Amyntas, roi de Macédoine, & femme d'Aridée, fils naturel de Philippe,

pere d'Alexandre le Grand. Aridée, devenu roi de Macédoine, laiſſa à ſon épouſe l'adminiſtration des affaires & le commandement des armées. Eurydice, abandonnée par ſes ſoldats, tomba, avec ſon époux, entre les mains d'Olympias, mere d'Alexandre, leur mortelle ennemie, l'an 318 avant J. C. Ils furent tous deux renfermés dans un noir cachot. Aridée fut la premiere victime qu'Olympias immola à ſa haine. Quelque tems après, elle envoya à Eurydice une épée, un cordon, & un verre de ciguë, lui laiſſant à choiſir un de ces trois genres de mort. Eurydice, ſans donner aucune marque de foibleſſe, prit ſa ceinture & s'étrangla.

EURYDICE, dame Illyrienne. Quoique née dans un pays barbare, & déja avancée en âge, elle commença à s'appliquer à l'étude, afin de pouvoir inſtruire elle-même ſes enfans. Ce trait lui a mérité les éloges de Plutarque.

EUSEBIE; (*ſainte*) auſſi nommée *Euſoie* & *Yſoie*, fille d'Adalbaud, ſeigneur François, aux Pays-bas, & de ſainte Rictrude, naquit en 637, & fut tenue ſur les fonts par la reine Nantilde. A l'âge de douze ans, elle fut élue abeſſe de Hamei. Elle mourut dans ce monaſtère, le 16 de Mars 660, âgée de vingt-trois ans. Hamei eſt aujourd'hui un prieuré dépendant de Marchienne, abbaye de Bénédictins.

EUSEBIE, femme de l'empereur Conſtance, célèbre par ſon eſprit, par ſa ſcience, par ſon attachement à la ſecte des Ariens, & par ſa méchanceté. L'on aſſure qu'elle tenta tout pour ſe guérir de ſa ſtérilité, & que, jalouſe de ce qu'Hélène, ſœur de Conſtance, & femme de Julien, étoit enceinte, elle lui fit donner un breuvage pour la rendre ſtérile; & qu'ayant corrompu la ſage-femme, qui accoucha cette princeſſe, elle fit mourir ſon fils au moment de ſa naiſſance. Euſébie mourut vers l'an 360.

EUSTOCHIUM *ou* EUSTOCHIE, dame Romaine, illuſtre par ſa naiſſance, par ſes vertus &

par ſon mérite, fut une des diſciples de S. Jérôme. Sous cet illuſtre maître, elle apprit parfaitement l'hébreu, le grec, le latin, & employa ces connoiſſance à l'étude de l'Ecriture ſainte : elle s'y rendit ſi habile, qu'elle embarraſſa ſouvent ſon maître lui-même, par la fineſſe de ſes queſtions. Nous avons encore la Lettre que S. Jérôme lui écrivit ſur les moyens de garder la virginité. Elle ſuivit ce ſaint docteur dans le voyage qu'il fit en Syrie, en Paleſtine & en Egypte, pour viſiter les monaſtères & les lieux ſaints. Elle ſe renferma enſuite dans le monaſtère de Bethléem, dont elle eut la conduite, après la mort de ſainte Paule. Euſtochium mourut en 419.

EUTROPIE, fille de Conſtance Chlore, & ſœur de Conſtantin le Grand, fut mere de l'empereur Népotien. Elle fut aſſaſſinée avec ſon fils, vingt-huit jours après ſon avènement à l'empire, par les partiſans de Magnence.

F A R

FABIOLE, dame Romaine, de l'illuſtre famille des Fabiens : dégoûtée de l'époux que ſes parens lui avoient donné, elle le quitta pour en prendre un autre ; mais quelque tems après, ayant reconnu ſa faute, elle ſe couvrit d'un ſac à la vue de toute la ville de Rome, & fit la plus rigoureuſe pénitence. Elle mourut à Oſtie, l'an 400.

FAGNAN, (*Marie-Antoinette-Marie*) l'une des femmes ſçavantes de ce ſiécle, qui lui font le plus d'honneur. On a d'elle, entr'autres ouvrages, *Kanor*, conte, traduit du Sauvage, & *le Miroir des Princeſſes Orientales*.

FAILEUBE, reine de France, femme de Childebert II, n'eſt preſque point connue. Quelques-uns l'ont accuſée d'avoir empoiſonné ſon mari ; d'autres, avec plus de vraiſemblance, aſſurent que ce fut le crime de Frédegonde, & que Faileube mourut de poiſon en même tems que Childebert.

FANNIA, femme de Caïus Titinius, bourgeois de Minturne. Ce fut dans ſa maiſon que fut mis C. Marius, lorſqu'on l'arracha des marais de Minturne : quoique cette femme eût quelque ſujet de ſe plaindre de Marius, elle eut pour lui tous les égards qu'on doit aux malheureux.

FANNIA, fille de Petus Thraſea, imita le courage d'Arria, ſon aïeule, & ſuivit en exil Helvidius, ſon époux, qu'elle accompagna juſqu'à ſa mort. Sa vertu la rendit ſuſpecte à Domitien, qui fit confiſquer tous ſes biens : Fannia, de toute ſa fortune, ne ſauva que la Vie de ſon époux, compoſée par Sénécion.

FARE, (*ſainte*) vierge, abbeſſe de Farmoutier, en Brie, fille de Chaneric, un des principaux ſeigneurs de la Brie, qui vivoit à la cour de Théo-

debert, roi d'Auſtraſie, bâtit le monaſtère de Farmoutier, dont elle fut abbeſſe, & mourut vers l'an 655, âgée de ſoixante ans.

FARIATA, comédienne Arabe, qu'un particulier avoit louée, avec une autre appellée *Khariba*, pour chanter des vers ſatyriques contre le faux prophète des Muſulmans. Immédiatement après la priſe de la Mecque, Mahomet les condamna l'une & l'autre à mort; mais Fariata obtint ſa grace, en embraſſant l'Iſlamiſme.

FASTRADE, troiſieme femme de Charlemagne, mariée à ce prince en 783, & morte en 794, » étoit, dit Fauchet, fâcheuſe & ſuperbe femme, » & qui aigriſſoit ſon ſeigneur de nature douce. » Ses hauteurs & ſes mépris firent révolter la plûpart des grands de la cour, & ce fut à ſa ſollicitation que Charlemagne les punit avec la derniere rigueur.

FATIME, fille de Mahomet, & femme d'Ali, chef d'une ſecte des Muſulmans, appellée *la ſecte des Fatimites*: ceux de cette ſecte la regardent comme une vierge, quoiqu'elle ait eu pluſieurs enfans. Elle mourut à Médine, ſix mois après ſon pere, âgée de vingt-huit ans.

FAUQUES, (*mademoiſelle de*) Avignonnoiſe, célèbre de nos jours par pluſieurs productions fort ingénieuſes. De ce nombre ſont les ſuivantes: *Contes du Serrail*, traduits du Turc; *Le Triomphe de l'Amitié*; *La derniere des Gueres-Bêtes*, fable, pour ſervir à l'Hiſtoire du dix-huitieme ſiécle; *Abbaſſai*, Hiſtoire orientale; Roman intéreſſant, quoique le ton de morale y ſoit trop affecté.

FAUSTA, (*Flavia Maxima*) fille de l'empereur Valère-Maximien, & femme du grand Conſtantin. Elle accuſa fauſſement Criſpus, ſon beau-fils, d'avoir voulu attenter à ſon honneur; l'empereur la crut trop légèrement, & fit mourir ſon fils; mais ayant découvert, quelque tems après, l'impoſture de Fauſta, il la fit étouffer dans un bain, l'an 323.

FAUSTA vivoit dans le quatrieme ſiécle, & n'eſt

connue que par une médaille, où elle eſt appellée *nobiliſſima fœmina.*

FAUSTA, (*Livia*) dame Siennoiſe très-courageuſe; qui, pendant le ſiége de ſa patrie, en 1552, ſe mit à la tête des femmes, ſecondée de la ſignora Forte-guerra, & de la ſignora Picolomini, & prit les armes pour la défenſe des remparts. Pluſieurs ſe ſignalerent dans une auſſi glorieuſe entrepriſe, entr'autres, les trois chefs de cette ſinguliere milice.

FAUSTINE *ou* GALERIA FAUSTINA, fille d'Annius Verus, & femme d'Antonin le Pieux.

FAUSTINE, impératrice, fille d'Antonin le Pieux, & femme de Marc-Auréle-Antonin le Philoſophe, ſe ſignala par ſes déréglemens, que ſon époux ſupporta avec une patience plus que philoſophique. Fauſtine devint amoureuſe d'un gladiateur, & avoua ſa paſſion à ſon époux. Ce prince, par le conſeil de quelques Chaldéens, lui fit boire le ſang de ce gladiateur, & la guérit de ſon amour par ce breuvage. Après la mort de cette infâme princeſſe, Marc-Auréle lui fit élever un temple, comme pour conſacrer ſa honte, & inſtitua en ſon honneur les fêtes Fauſtinieннes.

FAUSTINE, (*Maxime*) femme de l'empereur Conſtance, fils du grand Conſtantin.

FAUSTINE, en latin *Annia Fauſtina*, Impératrice Romaine. « C'étoit, dit un auteur moderne, une » des plus accomplies perſonnes de Rome, ſoit pour » ſa naiſſance, ſoit pour ſa beauté. Elle étoit arriere-» petite-fille de l'empereur Marc-Auréle, dont le » nom & la mémoire étoient en ſinguliere véné-» ration dans Rome. A la ſplendeur de cette illuſ-» tre origine, elle joignoit le mérite de ſa perſonne: » ſes atfraits n'avoient pas à redouter ceux des plus » aimables Romaines: ils étoient relevés par le vif » éclat d'une tendre jeuneſſe; &, dans un âge qui, » pour l'ordinaire, eſt indiſcret, elle faiſoit paroî-» tre une grande ſageſſe; ce qu'on n'avoit pas ac-» coutumé de trouver dans le ſang des Fauſtines. »

Elle étoit mariée à Pomponius-Baſſus, perſonnage conſulaire, lorſque Héliogabale parvint à l'empire. Épris des charmes de cette Romaine, il fit mourir ſon époux, & partagea avec elle ſon lit & ſon trône; mais naturellement volage & capricieux, il ſe dégoûta bientôt de Fauſtine; & l'hiſtoire ne nous apprend plus rien de cette impératrice.

FAVART. (*madame*) Ce nom, aujourd'hui célèbre par le poëte ingénieux qui le porte, eut auſſi, vers la fin du ſiécle dernier, quelque célébrité dans la perſonne d'une dame qu'on dit avoir excellé à faire des énigmes.

FAYETTE, (*Louiſe de la*) fille d'honneur de la reine Anne d'Autriche, & favorite de Louis XIII, fut une des plus aimables & des plus vertueuſes perſonnes de la cour de ce tems. Louis, qui n'aimoit les dames que comme on aime les fleurs, ſe plaiſoit ſingulièrement avec mademoiſelle de la Fayette, qui, née ſans ambition & ſans paſſion, n'entretenoit le plus ſouvent le monarque que de pieux établiſſemens & de projets utiles. Cependant, comme elle étoit parente du fameux Capucin Joſeph le Clerc du Tremblay, confident & rival de Richelieu, ce miniſtre craignit tout de ces deux perſonnes, & réſolut de les ſacrifier à ſa ſûreté. Il commença par faire éloigner de la cour mademoiſelle de la Fayette, & n'eut pas beſoin pour cela de beaucoup d'intrigues. Elle étoit depuis longtems dégoûtée de la cour & des vanités du ſiécle; ſes vœux n'aſpiroient qu'après la retraite: elle s'y réſolut enfin, au grand regret de Louis, vers le mois de Mars 1637; & ce fut dans le couvent de la Viſitation qu'elle ſe conſacra, comme elle diſoit, *à un plus grand Seigneur*. Le P. Joſeph mourut à Ruel, le 28 de Décembre 1638. Louis XIII alla pluſieurs fois à la Viſitation; il ne put rien gagner ſur l'eſprit de mademoiſelle de la Fayette, qui mourut aux filles de Sainte-Marie de Chaillot, en 1665; dans la pratique des vertus monaſtiques.

FAYETTE, (*Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, comteſſe de la*) eſt une des femmes dont les talens ont illuſtré le ſiécle de Louis XIV. Elle étoit amie particuliere du ſçavant M. Huet, évêque d'Avranches, qui publia ſon Traité ſur l'origine des Romans, à l'occaſion du Roman de Zaïde, attribué à Segrais, mais dont madame de la Fayette eſt l'auteur. Ses principaux ouvrages ſont *Zaïde; la Princeſſe de Clèves; la Princeſſe de Montpenſier*; ce ſont preſque les ſeuls Romans du ſiécle de Louis XIV, qu'on liſe encore aujourd'hui avec plaiſir. Madame de la Fayette mourut au mois de Mai 1693.

FEDELI, (*Aurélia*) célèbre comédienne d'Italie, connue par ſes poëſies italiennes, imprimées à Paris, en 1666, ſous le titre de *Reſtituti di Pindo.*

FÉLICIENNE-EUPHROSINE DE S. JOSEPH, religieuſe Carmélite, fille de Jean-Baptiſte de Santoro, née à Calahorra, dans la vieille Caſtille. La lecture des ouvrages de ſainte Thérèſe lui inſpira le deſir de ſe faire Carmélite. Elle mourut à Saragoſſe, le 7 de Juin 1652.

FÉLICITÉ, (*ſainte*) auſſi courageuſe que la mere des Machabées, vit mourir ſes ſept enfans pour la foi, & eut elle-même la tête tranchée à Rome, ſous l'empire de Marc-Auréle.

FÉLICITÉ. (*ſainte*) *Voyez* PERPÉTUE.

FERONIERE, (*la belle*) une des maîtreſſes de François I, & qu'on croit être la même que cette femme d'un avocat, dont on a rapporté l'article ſous le titre AVOCATE. Comme cette opinion ne paroît pas aſſurée, nous ajoûterons ici ce que rapporte Mézerai dans ſa grande Hiſtoire, à l'année 1539, parlant de la belle Féroniere. « J'ai quelquefois entendu dire, dit cet hiſtorien, au ſujet de l'abſcès » dont mourut François I, qu'il prit ce mal de la » belle Féroniere, l'une de ſes maîtreſſes, dont le » portrait ſe voit encore aujourd'hui dans quelques » cabinets curieux, & que le mari de cette femme, » par une étrange & ſotte eſpece de vengeance,

» avoit été chercher cette infection en mauvais lieu, » pour les infecter tous deux. »

FERRANT, (*madame la préſidente*) morte âgée de quatre-vingts ans, en 1740. Quelques-unes de ſes Lettres, qu'elle avoit écrites au baron de Breteuil, ſe trouvent dans un Roman qui a pour titre : *Hiſtoire des amours de Cléanthe & de Béliſe*, avec un récueil de ſes lettres. Elle s'appelloit, étant fille, *Belliſani*.

FERRARE. (*Renée de France, ducheſſe de*) *Voyez* RENÉE, *&c.*

FEUILLET (*mademoiſelle*) a mis au jour pluſieurs ouvrages de piété. Voici ce qu'en dit le Journal des Sçavans du mois de Juillet 1690, à l'occaſion d'un Livre de cette religieuſe, qu'il annonce: » Sans parler des autres ſçavantes, ni des ſiécles » paſſés, ni de celui-ci, nous voyons que made- » moiſelle Feuillet s'y diſtingue par les productions » de ſon eſprit. Elle a déja donné au public des tra- » ductions de quelques Traités de piété. Depuis, elle » lui a donné un Livre ſous le titre de *Sentimens Chré-* » *tiens*; aujourd'hui elle lui donne cette *Concordance* » *des Prophéties avec l'Evangile*, où elle établit ſo- » lidement les principes de la Religion Chrétienne, » en faiſant voir que les principaux myſtères, pré- » dits par les ſaints de l'ancien Teſtament, ont été » accomplis dans la perſonne du Fils de Dieu. »

FEVRE, (*Marthe le*) de la Faluere, ſœur d'un premier préſident au parlement de Bretagne, & célèbre par ſa charité & par ſa piété, mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans, le 25 de Juillet 1716; dans le couvent des Urſulines d'Angers, où elle avoit paſſé la plus grande partie de ſa vie.

FEVRE. (*Anne le*) *Voyez* DACIER.

FIESQUE, (*Catherine de*) fille de Jacques de Fieſque, diſtinguée par ſa piété, mourut le 14 de Septembre 1510.

FISCHER (*Marie*) forma le projet extravagant d'aller prêcher les dogmes de ſa ſecte juſqu'à Andrinople, à la cour du Grand-Seigneur; elle traverſa

toute l'Italie, & s'embarqua pour Smyrne, dans un vaiſſeau de ſa nation; mais ſon deſſein fut découvert à Smyrne, & on la fit reconduire à Veniſe. Cet obſtacle ne la rebuta pas; elle ſe rendit par terre à Andrinople, ſe préſenta à la cour, & obtint une audience du ſultan Mahomet IV. Ce prince fut ſurpris de ſa hardieſſe, & du ton avec lequel elle lui parla: il la regarda comme une folle, & ordonna qu'elle fût ramenée dans ſon pays ſur le premier vaiſſeau. A ſon retour, elle fut reçue en triomphe par les Quakers, qui, pour récompenſer ſon zèle, lui donnerent pour époux un des prophètes de la ſecte.

FLACCILLA, (*Ælia*) femme du grand Théodoſe, joignit à la douceur du caractère, une prudence conſommée, une piété ſolide, un zèle ardent, mais éclairé pour la Religion. Elle mourut le 14 de Septembre l'an 388.

FLAMINIA. (*mademoiſelle*) *Voyez* RICCOBONI.

FLAMY. (*mademoiſelle*) *Voyez* LEWISTON.

FLAVIA DOMITILLA. *Voyez* DOMITILLA.

FLEURS, (*Philiberte de*) ſçavante du ſeizieme ſiécle, étoit dame de Tours & de la Baſtie, en Mâconnois. Elle excelloit dans la poëſie; & ſes pièces lui méritérent quelque réputation. Il ne nous eſt reſté qu'un poëme de ſa façon, intitulé *Les Soupirs de la viduité.*

FLEXELLES, (*mademoiſelle*) de la ville d'Amiens, vivoit ſur la fin du règne de Louis XIV. Elle avoit du talent pour faire des anagrammes; ce qui n'étoit pas alors un mérite médiocre.

FLORA, fameuſe courtiſane à Rome, pour qui le grand Pompée eut une longue & tendre paſſion. Il paroît que ſa beauté l'en rendoit digne, & que, contre la coutume de ces ſortes de créatures, elle fut ſuſceptible d'attachement.

FLORE, (*Jeanne*) ſçavante Françoiſe du ſeizieme ſiécle. On a d'elle des *Contes amoureux.*

FOIX, (*Catherine de*) reine de Navarre, ſœur & héritiere de François-Phœbus, dont elle porta les

états à Jean d'Albret qu'elle épouſa vers l'an 1484. Leur méſintelligence mit le royaume à deux doigts de ſa perte, & favoriſa les projets ambitieux de Ferdinand, roi d'Eſpagne, qui l'uſurpa ſans peine, & qui colora depuis ſon uſurpation d'une prétendue bulle du pape Jules II; comme ſi le trône & la majeſté des rois n'étoient pas à l'abri de l'autorité purement ſpirituelle des pontifes Romains.

FOIX, (*Françoiſe de*) comteſſe de Châteaubriant. *Voyez* CHATEAUBRIANT.

FOIX, (*Marguerite de*) ducheſſe d'Epernon, eſt célèbre par ſon courage & ſon intrépidité. En 1588, les chefs de la Ligue ayant réſolu de perdre le duc d'Epernon, le rendirent ſuſpect à la cour, & obtinrent un ordre de l'enlever du château d'Angoulême, dont il étoit gouverneur. Le magiſtrat, chargé de l'exécution, crut faire un coup de parti, que de ſe ſaiſir de la ducheſſe, afin d'obliger le duc à ſe rendre, & fit conduire cette dame à la principale porte de la citadelle, pour qu'elle pût déterminer le duc à ce qu'on exigeoit de lui. Mais, inſenſible au danger qui la menaçoit, elle exhorta ſon époux à ſe bien défendre, & à ne pas ſe laiſſer toucher par la tendreſſe conjugale. Tant de courage étonna les magiſtrats. Ils délibérerent ſur d'autres moyens de réduire le duc; mais il fut ſecouru dans cet intervalle; & ſa femme rentra comme en triomphe dans le château.

FONTAINES, (*madame la comteſſe de*) morte il y a quelques années, étoit fille du marquis de Givri, ancien commandant de Metz. Elle fut mariée au comte de Fontaines, dont elle eut deux enfans; c'eſt tout ce qu'on ſçait de particulier au ſujet de cette dame, qui s'eſt diſtinguée par deux productions fort ingénieuſes. Ce ſont deux petits Romans intitulés, l'un *Aménophis*; & l'autre *la Comteſſe de Savoye*.

FONTAINE, (*madame de la*) épouſe de l'auteur

des Fables & des Contes qui portent ſon nom, étoit ſçavante, & corrigeoit elle-même les œuvres de ſon mari.

FONTANGES, (*Marie-Angelique de Scoraille de Rouſſille, ducheſſe de*) née en 1661; « étoit, dit » l'auteur des Mémoires de madame de Maintenon, » une grande fille, bien faite, d'un grand éclat, » parfaite, ſi ſes cheveux n'euſſent un peu tiré ſur » le roux. Elle ſe hâta de remplir ſa deſtinée. Maî- » treſſe déclarée (de Louis XIV) elle ſe livra toute » entiere à la grandeur; paſſa devant la reine ſans » la ſaluer; rendit au centuple à l'orgueilleuſe Mon- » teſpan les inſultes qu'elle en reçut; dépenſa cent » mille écus par mois; fut ſurpriſe qu'on nommât » cela prodigalité; irrita ſes amis par ſon indiffé- » rence; étonna juſqu'aux courtiſans par ſon ingra- » titude. »

» A une partie de chaſſe, le vent ayant dérangé » la coëffure de mademoiſelle de Fontanges, elle » la fit attacher avec un ruban, dont les nœuds » tomboient ſur le front. Cette ſingularité plut ſi » fort au roi, qu'il la pria de ne pas ſe coëffer au- » trement de tout le jour. Le lendemain, toutes les » dames parurent coëffées dans le goût nouveau. De » la cour de France, ce goût paſſa dans toute l'Eu- » rope, avec le nom de mademoiſelle de Fontan- » ges. » Elle mourut en 1681, dans un couvent » du fauxbourg S. Jacques.

FONTE MODERATA. *Voyez* DUPUIS (*Modeſte*)

FONTEVRAULT. (*une religieuſe de*) Voici ce qu'en rapporte le P. Mainferme, ancien directeur de cette abbaye. Un prince, qu'il ne nomme pas, en devint amoureux, & la fit preſſentir ſur ſa paſ- ſion, par un de ſes courtiſans. Celui-ci, dans une entrevue qu'il eut avec la religieuſe, lui dit que ſes beaux yeux avoient charmé le prince; & la preſſa de lui rendre une réponſe favorable. Sans trop re-

ſuſer ni promettre, elle demanda du tems; ſe retira dans ſa chambre; s'arracha les yeux avec la pointe d'un couteau; puis, retournant au parloir, elle les préſenta ſur une aſſiette au médiateur du prince, en lui diſant de porter à ſon maître ces yeux dont il étoit ſi fort amoureux.

FORBES. (*Marguerite Gordong, comteſſe de*) *Voyez* MARGUERITE.

FORCE (*Charlotte-Roſe de Caumont de La*) naquit en Guyenne dans le château de Caſenove, vers l'an 1650. Son pere s'appelloit *François de Caumont*, marquis de Caſtelmoron, & maréchal de camp. Marguerite de Vicof, ſa mere, étoit dame de Caſenove, & fille du baron de Caſtelnau. Il paroît que mademoiſelle de la Force n'étoit pas auſſi-bien partagée des dons de la fortune, que de ceux de la naiſſance & de l'eſprit; c'eſt ce que prouvent ces vers qu'elle adreſſoit à madame de Maintenon :

Ton ſort eſt glorieux, & le mien eſt fatal.
Nos aïeux autrefois marchoient d'un pas égal :
Cependant entre nous que je vois de diſtance !
Et combien ton mérite y met de différence !

Mademoiſelle de la Force mourut à Paris en 1724. Elle a donné pluſieurs ouvrages au public, tous romans, & fort bien écrits. En voici la liſte, 1° *l'Hiſtoire de Marguerite de Valois*, reine de Navarre; 2° *l'Hiſtoire de Guſtave Vaſa*; 3° *l'Hiſtoire ſecrette de Bourgogne*; 4° *Mémoire hiſtorique* ou *Anecdote galante & ſecrette de la ducheſſe de Bar, ſœur de Henri IV*: 5° *Les Fées, Conte des Contes*, & pluſieurs piéces de poëſie.

FORÊT, [*la*] ſervante de Moliere, avoit un jugement fort ſain. Son maître lui récitoit les comédies qu'il vouloit donner au public; elle ne manquoit pas de lui dire les endroits qui plairoient ou ne plairoient pas; & la choſe arrivoit toujours comme elle l'avoit prévue.

FORNARI, (*Marie-Victoire*) née à Gènes en 1562, institua l'ordre des religieuses de l'Annonciade, & mourut le 15 de Décembre 1617.

FORTE-GUERRA. *Voyez* FAUSTINA. (*Livia*)

FORTIA, (*Marie de*) religieuse de Poissy, s'est fait honneur par son esprit. Elle a mis une très-belle préface à la tête des ouvrages d'Anne de Marquet, religieuse de la même maison.

FOUQUART, (*Gabrielle*) fille de François Fouquart, receveur des tailles à Abbeville, naquit en 1568. Elle fonda en France l'ordre des religieuses de S. François de Paule, & mourut en 1639.

FRANCE. (*Agnès de*) *Voyez* AGNÈS DE FRANCE.

FRANCE. (*Alix de*) *Voyez* ALIX DE FRANCE.

FRANCE, (*Anne de*) dame de Beaujeu. *Voyez* BEAUJEU.

FRANCE. (*Blanche de*) *Voyez* BLANCHE DE FRANCE.

FRANCE. (*Catherine de*) *Voyez* CATHERINE DE FRANCE.

FRANCE. (*Claude de*) *Voyez* CLAUDE DE FRANCE.

FRANCE. (*Constance de*) *Voyez* CONSTANCE DE FRANCE.

FRANCE. (*Elizabeth* ou *Isabeau de*) *Voyez* ELIZABETH DE FRANCE.

FRANCE. (*Jeanne de*) *Voyez* JEANNE DE FRANCE.

FRANCE, (*Madeleine de*) reine d'Ecosse. *Voyez* MADELEINE DE FRANCE.

FRANCE. (*Marguerite de*) *Voyez* MARGUERITE DE FRANCE.

FRANCE. (*Marie de*) *Voyez* MARIE DE FRANCE.

FRANCE, (*Renée de*) duchesse de Ferrare. *Voyez* RENÉE DE FRANCE.

FRANCE. (*Marie de*) On ignore la naissance & la vie de cette femme, qui n'étoit point de la famille royale, quoique son nom semble l'indiquer. Elle jouissoit de quelque réputation vers le milieu du treizieme siécle. Tout ce qu'on sçait, c'est qu'elle étoit

Pariſienne, & qu'elle traduiſit en vers françois un ouvrage anglois, contenant pluſieurs Fables morales tirées d'Eſope.

FRANCESCA, pauvre fille Italienne, native de Caſal, dans le Montferrat, ſe ſignala par ſon courage au ſiége de cette ville. En 1630, elle combattit vaillamment dans différentes ſorties, & tua pluſieurs ennemis de ſa propre main. Jean de Thoiras, depuis maréchal de France, qui défendoit Caſal, lui donna pour récompenſe la paye de quatre ſoldats, & une place de chevau-léger dans ſa compagnie.

FRANCHEVILLE, (*Catherine de*) dame Bretonne, née le 21 de Septembre 1620. Etant allée à Rennes, pour conclurre ſon mariage avec le doyen des conſeillers du parlement de Bretagne, le premier objet, qui ſe préſenta à elle, en entrant dans la ville, fut ſon futur époux qu'on portoit en terre; cet accident la frappa vivement. Depuis ce moment, elle s'adonna toute entiere à la piété & aux bonnes œuvres. Elle mourut le 23 de Mars 1689, à l'âge de ſoixante-neuf ans.

FRANÇOISE, (*ſainte*) née à Rome en 1384, ſe retira, après la mort de ſon mari, dans le monaſtère des Oblates, y mourut le 9 de Mars 1440, & fut canoniſée en 1608.

FRANÇOISE D'ALENÇON *ou* DE VALOIS, ducheſſe de Vendôme, de Beaumont & de Longueville, aïeule du roi Henri IV, fut une des plus ſages & des plus vertueuſes princeſſes de ſon ſiécle. Demeurée veuve, en 1512, de François d'Orléans, II du nom, comte de Dunois, & premier duc de Longueville, elle fut mariée, un an après, avec Charles de Bourbon, premier duc de Vendôme, dont elle eut ſept fils & ſept filles, entr'autres, Antoine de Bourbon, roi de Navarre, & pere de Henri IV. A l'exemple de Marguerite d'Alençon, ſa mere, elle fut la protectrice des malheureux, & la nourrice des pauvres & des orphelins. Elle mou-

rut dans ſon château de la Flèche en Anjou, le 14 de Septembre 1550.

FRANÇOISE DE BESANÇON, ainſi nommée du lieu de ſa naiſſance, fondatrice des religieuſes du tiers-ordre de S. François de l'étroite obſervance, mourut à Salins, le 4 d'Avril 1619.

FRANDONET *ou* FRANTONET, (*Catherine*) ſçavante Françoiſe. *Voyez* ROCHES.

FRANGIPANI, (*Anne-Catherine*) comteſſe de Serin, & ſœur du comte François Frangipani, fut une dame de beaucoup de mérite; mais ſes grandes qualités la précipiterent, elle & toute ſa famille, dans les derniers malheurs. Elle fomenta la révolte des Hongrois contre l'empereur Léopold, & fit prendre les armes au comte de Serin, ſon époux, & à ſon frere; mais ils payerent de leur tête leur rebellion, en 1671; & la comteſſe elle-même perdit la vie ſur un échafaud, le 18 de Novembre 1673, avec de grands ſentimens de repentir & de piété.

FRÉDEGONDE, reine de France, née dans un village de Honnecourt en Picardie, d'une famille obſcure, s'éleva juſques ſur le trône par ſes rares qualités. Sa beauté n'eût fait qu'une impreſſion légère ſur le cœur volage & inconſtant de Chilpéric; mais elle ſçut le captiver & le ſubjuguer par ſon génie: l'éloignement de ſes rivales ne fut qu'un jeu de ſa politique. Audovere & Galſonte, femmes de Chilpéric, furent ſacrifiées aux intrigues de l'adroite Frédegonde. On lui imputa la mort de ces deux princeſſes; mais elle mépriſa ces accuſations frivoles. Née pour gouverner, elle régna ſous le nom de l'indolent Chilpéric, & ſoutint avec courage le poids des plus importantes affaires.

Sigebert, roi d'Auſtraſie, menaçoit d'envahir les Etats de Chilpéric: ce prince haï de ſes ſujets, qu'il accabloit d'impôts, étoit réduit aux dernieres extrémités. Frédegonde, dont la politique ne s'effrayoit point des crimes, quand ils étoient utiles, gagna deux jeunes gens de Térouenne, & employa les motifs

motifs de l'intérêt & de la religion même, pour les engager à remplir ſes vues : « Si vous réuſſiſſez, » leur dit-elle, comptez ſur une reconnoiſſance ; ſi » vous périſſez, les aumônes que je ferai pour vous » aux égliſes & au clergé, vous aſſurent le ciel. » Pleins de cette eſpérance, ces deux furieux ſe rendirent au camp de Sigebert, & le poignarderent. Sa femme Brunehaut, ennemie mortelle de Frédegonde, après avoir fait de vains efforts pour la ſupplanter auprès de Chilpéric, épouſa un des fils de ce prince, nommé *Mérovée*. Chilpéric, animé par Frédegonde, dégrada ſon fils. Ce jeune prince, pourſuivi par ſon pere, ſe voyant encore abandonné par ſa femme, fut réduit à prier un ami de le percer de ſon épée, & reçut de lui ce triſte ſervice. Prétextat, évêque de Rouen, qui avoit célébré le mariage de Mérovée avec Brunehaut, n'échappa pas à la vengeance de Frédegonde. Elle engagea Chilpéric à accuſer lui-même Prétextat dans une aſſemblée d'évêques ; démarche honteuſe pour un prince qui pouvoit faire punir cet évêque, ſuivant les loix de l'Etat. Les prélats, qu'on avoit établi juges, ne paroiſſant pas diſpoſés à condamner l'accuſé, il fallut employer la calomnie & l'artifice pour obtenir que Prétextat fût exilé dans une iſle aux environs de Coutance.

Cependant Chilpéric, délivré du redoutable Sigebert, ne ſongeoit plus qu'à piller ſes ſujets, & qu'à amaſſer des tréſors. Frédegonde, qui gouvernoit Chilpéric, étoit régardée comme l'auteur des malheurs publics. Les peuples indignés murmuroient hautement, & annonçoient une révolte prochaine. La reine allarmée ſaiſit la premiere occaſion qui ſe préſenta, pour repréſenter à Chilpéric le danger de ſa conduite. Des phénomènes effrayans parurent alors dans l'air. La nature ſembloit bouleverſée : les fleuves ſe déborderent & firent d'affreux ravages. La terre fut ébranlée. Le feu du ciel conſuma des bourgades entières. Une furieuſe peſte ſe joignit à

ces fléaux : Chilpéric, & les deux fils de Frédegonde en furent attaqués. Cette princeſſe, qui ſçavoit allier les crimes de la politique avec les ſentimens de la religion, repréſenta alors à ſon époux qu'un Dieu vengeur puniſſoit ſans doute dans ſa perſonne & dans celle de ſes enfans l'oppreſſion du pauvre & de l'orphelin, & les vexations qu'il faiſoit ſouffrir à ſon peuple. Chilpéric perſuadé, jetta au feu les rolles des nouveaux ſubſides ; mais cette action ne ſauva pas la vie à ſes deux fils. Frédegonde, déſeſpérée de leur mort, ſe voyoit ſans appui à la cour, ſi elle venoit à perdre Chilpéric. Il reſtoit encore à ce prince un fils d'Audovère, ſa premiere femme, âgé d'environ vingt-cinq ans. Clovis (c'eſt le nom du jeune prince) ſe regardant comme l'unique héritier de la couronne, eut l'imprudence de dire hautement qu'il ſe vengeroit un jour de Frédegonde ; mais il fut prévenu par cette princeſſe, qui l'accuſa d'avoir employé la magie pour ſe défaire de ſes deux freres morts de la peſte. Elle fit appliquer à la queſtion la magicienne, dont elle prétendoit qu'il s'étoit ſervi. Cette malheureuſe, vaincue par la douleur, avoua tout ce qu'on voulut : le crédule Chilpéric livra ſon fils à la vengeance de Frédegonde, qui le fit charger de chaînes & conduire en priſon. Il fut enſuite renfermé par ſon ordre au château de Noiſy-ſur-Marne, où quelques jours après, il fut trouvé mort d'un coup de couteau.

Frédegonde ne négligeoit rien pour aſſurer ſa fortune. Elle fit alliance avec Childebert, roi d'Auſtraſie, héritier de Sigebert, qui eût été pour elle un ennemi redoutable. Un fils nommé *Thierri*, qu'elle eut en 582, ſembla relever ſes eſpérances ; mais la mort le lui ravit preſque auſſi-tôt après ſa naiſſance : un autre fils nommé *Clotaire*, qu'elle mit au monde deux ans après, répara cette perte ; mais un nouvel évènement la replongea dans les plus extrêmes embarras. Chilpéric fut aſſaſſiné, au retour de la chaſſe, dans une maiſon qu'il avoit à

Chelles, auprès de Paris, ſur la fin de Septembre 584. On ignore les auteurs de cette attentat: les ennemis de Frédegonde l'accuſent ſans fondement d'avoir fait exécuter ce meurtre par Landri, ſon amant.

La mort de Chilpéric étoit ce qui pouvoit arriver alors de plus fâcheux pour Frédegonde. Pour ſe dérober à la fureur de ſes ennemis, elle fut obligée de ſe réfugier dans l'égliſe cathédrale de Paris, qui étoit un aſyle inviolable. Gontran s'empara des Etats de ſon frere Chilpéric, & commença par y faire tous les actes d'un ſouverain. Ce fut alors que Frédegonde eut beſoin de toutes les reſſources de ſon génie, pour échapper au danger preſſant où elle ſe trouvoit. Childebert demandoit qu'on la lui livrât. On publioit que ſon fils Clotaire étoit le fruit de ſes galanteries. Les grands & le peuple s'élevoient à l'envi contre elle. Dans cette extrémité, elle ſçut manier avec tant d'adreſſe l'eſprit de Gontran; elle lui inſpira tant de compaſſion pour une femme perſécutée de tous côtés, & pour un jeune prince qui étoit ſon neveu; elle employa tant d'art pour lui rendre Childebert ſuſpect, que Gontran prit ſous ſa protection Frédegonde & ſon fils Clotaire, qu'il voulut lui-même tenir ſur les fonts de baptême.

La vengeance étoit la paſſion dominante de Frédegonde: elle oublia bientôt le péril extrême qu'elle avoit couru, pour ne ſonger qu'à faire périr l'évêque Prétextat, ſon ennemi, qui, après la mort de Chilpéric, avoit trouvé le moyen de remonter ſur ſon ſiége. Le prélat fut poignardé dans ſon égliſe, le jour de Pâques, 586; on l'emporta chez lui tout ſanglant. Frédegonde, habile dans l'art de diſſimuler, alla voir Prétextat; affecta de le plaindre, & lui offrit tous les ſecours dont il pouvoit avoir beſoin; mais le prélat ne lui répondit que par les reproches les plus amers. Un ſeigneur François eut la hardieſſe de l'aller trouver, & lui reprocha en face un aſſaſſinat ſi odieux. Frédegonde, cachant ſon reſ.

ſentiment, invita ce ſeigneur de boire avant de s'en aller, & lui fit préſenter une boiſſon, alors en uſage, mêlée d'abſynthe, de vin & de miel; mais à peine eut-il bu cette funeſte liqueur, qu'il ſe ſentit atteint d'une douleur aiguë: ſa vue s'obſcurcit; il remonta à cheval avec peine, & tomba mort à quelque diſtance du palais.

Pendant que Frédegonde ſe rendoit odieuſe par de nouveaux crimes, elle perdit Gontran, ſon unique appui. Cette perte n'abbatit point ſon courage: elle prit en main le gouvernement des états de ſon fils, alors âgé de neuf ans. Après avoir remporté quelques avantages ſur Childebert, elle réſolut de lui livrer une bataille déciſive: le combat ſe donna près de Soiſſons. Landri de la Tour, favori de Frédegonde, homme brave & expérimenté, commandoit ſes troupes: on voyoit la princeſſe aller de rang en rang, animant les ſoldats, & leur montrant ſon fils. Pour ſuppléer au petit nombre de ſes troupes, elle fit traverſer un bois à ſon armée, & ordonna à chaque cavalier de couper une branche d'arbre, de la porter droite devant ſoi, & de pendre une clochette au col de ſon cheval. A la pointe du jour, elle s'avança vers le camp des Auſtraſiens, qui furent bien ſurpris de voir une forêt, où il n'y avoit auparavant qu'une campagne. Le bruit des clochettes augmenta leur étonnement: pendant qu'ils étoient ainſi en ſuſpens, on les attaqua ſi vivement, qu'ils furent taillés en piéces avant que d'avoir eu le tems de ſe reconnoître.

Childebert ne ſurvécut pas long-tems à la honte d'avoir été vaincu par une femme & par un enfant; il laiſſa deux fils en bas âge. Brunehaut, leur aïeule, s'empara du gouvernement, ſous leur nom, de même que Frédegonde gouvernoit ſous le nom de Clotaire. Ces deux illuſtres rivales, animées par une haine implacable, ne tarderent pas à ſe déclarer la guerre; mais Frédegonde, toujours ſupérieure, défit Brunehaut, & les deux princes ſes petits-fils, dans un

endroit appellé *Latofao*, entre le Soiſſonnois & le Laonnois. Cette princeſſe ne jouit pas long-tems du fruit de ſes travaux; elle mourut à Paris, âgée de cinquante ans, en 556, laiſſant ſon fils, quoique jeune, paiſible poſſeſſeur d'un royaume floriſſant. Elle fut inhumée dans l'égliſe de S. Vincent, aujourd'hui S. Germain des Prés. On y voit encore le tombeau & la ſtatue de cette illuſtre reine, dont on s'eſt efforcé de flétrir la mémoire; mais qui ſçut couvrir de grands crimes par des vertus encore plus grandes.

FREDERUNE, reine de France, premiere femme de Charles le Simple, fonda la chapelle de ſaint Clément dans l'égliſe de S. Corneille de Compiégne; elle mourut vers l'an 917.

FREDINIE, (*mademoiſelle de*) de Pontoiſe, a joui de quelque réputation au ſiécle dernier, par ſes vers galans, imprimés dans le Mercure d'Avril 1679.

FREMIOT, (*Jeanne-Françoiſe*) baronne de Chantal, fondatrice, & premiere mere & religieuſe de la Viſitation de ſainte Marie, naquit à Dijon le 23 de Janvier 1572, de Bénigne Frémiot, avocat général, puis ſecond préſident au parlement de Dijon, & de Marguerite de Berbiſey, ſes pere & mere. A l'âge de vingt ans, elle épouſa Chriſtophe de Rabutin, baron de Chantal, avec lequel elle vécut dans la plus parfaite union. Elle le perdit huit ans après, & le pleura long-tems, juſqu'à ce que l'éducation de quatre enfans qu'il lui laiſſoit, & les ſaints exercices de la piété la plus ſublime eurent mis des bornes à ſa juſte douleur. Elle ſe mit, dans la ſuite, ſous la direction de S. François de Salles; & ce fut avec lui qu'elle concerta, en 1607, l'établiſſement de l'ordre de la Viſitation de ſainte Marie. Rien ne s'oppoſant à cette pieuſe entrepriſe, elle l'exécuta le 6 de Juin 1610, & prit l'habit de religieuſe au fauxbourg d'Annecy dans le Génevois. Elle fonda pluſieurs maiſons de ſa congrégation dans

différentes villes, & mourut à Moulins, le 13 de Décembre 1741. Elle fut béatifiée en 1750.

FRENOY. (*du*) *Voyez* DUFRENOY.

FRITIGILDE, reine des Marcomans, dans le quatrieme ſiécle, fut convertie à la foi Catholique par S. Ambroiſe.

FULVIA-PIA, mere de l'empereur Septime Sévere.

FULVIA-MORATA. *Voyez* MORATA.

FULVIE, dame Romaine, de l'illuſtre famille des Fulviens, femme du fameux Marc-Antoine. Lorſqu'on apporta la tête de Cicéron à ſon époux, elle en arracha la langue, & la perça de pluſieurs coups avec une aiguille. Elle mourut à Sicyone, l'an de Rome 714.

FULVIE, courtiſane Romaine, découvrit à Cicéron la conjuration de Catilina, dont elle avoit appris le ſecret par le moyen de Lucius, ſon amant, qui en étoit complice.

FULVIE, dame Romaine, fut chaſſée de la ville de Rome, pour avoir embraſſé la religion des Juifs.

FUNDANA. (*Galeria*) *Voyez* GALERIA FUNDANA.

FURNILLE. (*Marcie*) *Voyez* MARCIE FURNILLE.

GAL

GABRIELLE D'ESTRÉES. *Voyez* ESTRÉES (*d'*)

GABRIELLE DE JESUS-MARIE. *Voyez* FOUQUART.

GAILLARDE, (*Jeanne*) de Lyon, ſe diſtingua par ſes poëſies dans le ſeizieme ſiécle.

GALATHÉE, reine des anciens Celtes, & femme d'Hercule le Lybique.

GALERIA FUNDANA, impératrice Romaine, femme de Vitellius, ſe diſtingua par une ſageſſe exemplaire & par une grande modeſtie, dans un tems où le vice étoit en crédit à la cour. Après la mort tragique de ſon époux, elle paſſa ſes jours dans le deuil & dans la triſteſſe.

GALINDO, (*Béatrix*) de Salamanque en Eſpagne, fut demoiſelle de la reine Iſabelle de Caſtille, & épouſa François Ramirès, ſecrétaire du roi. La connoiſſance parfaite qu'elle avoit du latin, la fit ſurnommer *la Latina* : ce nom eſt demeuré à un hôpital qu'elle fonda à Madrid, en 1506. Elle mourut le 23 de Novembre 1535.

GALIOTE DE GOURDON-GENOUILLAC, réformatrice de l'ordre de S. Jean de Jéruſalem en France, ſe diſtingua, dans le dix-ſeptieme ſiécle, par ſa piété, par ſa régularité, par ſa prudence, & par les autres vertus qu'elle fit éclater, étant prieure du monaſtère de Beaulieu, où elle mourut en 1618.

GALLA, fille de l'empereur Valentinien, & de Juſtine, fut mariée à Théodoſe, l'an 386, & mourut en couches à Conſtantinople, vers le mois de Mai de l'an 394.

GALLA-PLACIDIA. *Voyez* PLACIDIA.

GALLE, (*ſainte*) fille du patrice Symmaque le Jeune, ſe rendit célèbre par ſa piété, & mourut ſaintement vers le milieu du ſixieme ſiécle.

GALLIENNE, cousine germaine de l'empereur Gallien.

GALLIGAI, (*Leonora*) femme du maréchal d'Ancre, étoit fille d'un menuisier, & de la nourrice de Marie de Médicis. Cette princesse l'aima tendrement, & l'amena en France, lorsqu'elle y vint pour épouser Henri IV. La Galligai, sous le titre de femme de chambre de cette reine, la gouvernoit tout comme bon lui sembloit. Elle étoit furieusement laide; mais elle avoit infiniment d'esprit. Elle épousa Concino Concini, domestique de la même reine; & fit avec lui une fortune prodigieuse. Il y avoit plus de liaisons d'intérêt entre eux que d'amitié. Ils avoient entretenu la discorde entre Henri IV & la reine; car leurs artifices & leurs rapports furent cause du mauvais ménage qui rendit la vie si amère à Henri le Grand. Après la mort de ce prince, ils eurent encore plus de facilité de gouverner leur maîtresse; & ils se gorgerent de biens & de charges, & se bouffirent d'un orgueil inouï & monstrueux; mais la conclusion de tout cela fut extrêmement tragique. Le maréchal d'Ancre ayant été massacré par ordre de la cour, sa femme fut menée à la Bastille, & puis à la Conciergerie du palais. Le parlement lui fit son procès, & la condamna à avoir la tête tranchée, & à être réduite en cendres. Cela fut exécuté le 8 de Juillet 1617. Elle prit enfin sa résolution, & mourut assez constamment & chrétiennement. Elle fut convaincue, entr'autres choses, d'avoir non-seulement judaïsé, mais aussi d'avoir employé l'art magique. *Bayle* art. GALLIGAI. *Voyez* notre Dictionnaire de Faits & Dits mémorables, *art.* ANCRE. (*la maréchale d'*)

GALSONTE *ou* GALSUINTE, seconde femme de Chilpéric I, roi de Soissons, apporta de grandes richesses à ce prince. Elle étoit fille d'Athanagilde, roi des Visigoths. Elle fut très-vertueuse & très-sage; mais elle eut le malheur d'avoir Frédegonde pour rivale. On assure que Chilpéric la fit étrangler dans

ſon lit, l'an 568, quatre ans après ſon mariage. Elle avoit, quelque tems auparavant, abjuré l'Arianiſme.

GAMBARA, (*Véronique*) dame de Corrégio, fille du comte Jean-François Gambara, ſe diſtingua dans la littérature.

GANGE. (*Marie de Roſſan, marquiſe de*) *Voyez* ROSSAN.

GARDE. (*Antoinette de la*) *Voyez* DESHOULIERES.

GARDE (*Victoire de la*) de Thomaſſin, née à Aix en Provence, en 1725, eſt auteur d'un Recueil de Lettres & de Poëſies, imprimé à Paris, chez Mouchet.

GARNACHE, (*Françoiſe de Rohan, dame de la*) fille de René de Rohan I du nom, & d'Iſabelle d'Albret, ſe laiſſa ſéduire par le duc de Nemours, qui obtint d'elle les dernieres faveurs, en lui promettant de l'épouſer : lorſqu'elle ſe vit enceinte, elle ſomma le duc de tenir ſa parole; mais ce fut en vain : ce prince perfide épouſa la veuve du duc de Guiſe, & mépriſa les plaintes de ſon ancienne maîtreſſe.

GARNIER. *Voyez* HUBERT (*Françoiſe*).

GAULOISES. (*femmes*) Du tems de Céſar, dit M. de Saint-Foix dans ſes Eſſais hiſtoriques, « l'adminiſtration des affaires civiles & politiques avoit » été confiée pendant aſſez long-tems à un ſénat de » femmes choiſies par les différens cantons. Elles délibéroient de la paix, de la guerre, & jugeoient » les différends qui ſurvenoient entre les Vergobrets » (les ſouverains magiſtrats) ou de ville à ville..... » Les Druides, mécontens de quelques arrêts de ce » tribunal, uſerent, avec tant de ſoupleſſe & d'artifices, du crédit que la religion leur donnoit ſur les » eſprits, qu'ils le firent abolir, & érigerent le leur; » dont la puiſſance s'accrut bientôt au point que; » dans les aſſemblées générales, ils devinrent abſolument les maîtres des délibérations. »

GENEVIEVE, (*ſainte*) que les ſervices ſignalés

qu'elle a rendus à la ville de Paris, ont fait choisir pour patrone de cette ville, naquit à Nanterre, bourg à deux lieues de Paris, vers l'an 419, au commencement du règne de Clodion, premier roi de France. La plus commune opinion est qu'elle passa sa jeunesse dans l'état de bergere. Elle en eut toute l'innocence & toute la vertu. Dieu, qui l'enrichit de ses plus précieuses faveurs, ne permit point qu'elles fussent concentrées dans les heureuses prairies que parcouroit Généviève. Il la fit connoître à S. Germain, évêque d'Auxerre, lorsque ce prélat passa par Nanterre avec S. Loup, pour aller combattre dans la Grande-Bretagne, l'héréſie de Pélage. Généviève, quelque tems après, vint à Paris, pour y recevoir le voile des mains de l'évêque, qu'on croit avoir été S. Marcel. Les filles, qui faisoient vœu de virginité, n'avoient pas besoin alors de plus de cérémonies; c'est que l'état qu'elles embrassoient étoit volontaire. Elles retournoient dans leur famille qu'elles édifioient par leurs vertus & par leurs exemples. Ainsi fit l'illustre Généviève.

Vers l'an 456 ou 457, Mérouée, roi des François, ayant mis le siége devant Paris, & s'en étant rendu maître, une famine horrible, suite ordinaire de la guerre, désola cette ville, qui, sans le secours miraculeux de Généviève, eût vu périr presque tous ses habitans. On dit que, s'étant embarquée sur la Seine, elle alla de ville en ville, & qu'elle revint bientôt avec la charge de douze grands vaisseaux de bled, qu'elle fit distribuer aux pauvres. Sous le règne de Chilpéric, elle fit bâtir une église sur les tombeaux de S. Denys & de ses compagnons, dans l'endroit où est à présent la ville de S. Denys. Elle mourut le 3 de Janvier 499; & son corps fut inhumé dans la chapelle souterraine de l'église de S. Pierre & de S. Paul, qui porte aujourd'hui le nom de cette sainte.

Entre un grand nombre de miracles opérés en faveur des Parisiens par l'interceſſion de sainte Géne-

vière, un des premiers & des plus éclatans, fut la ceſſation de la peſte, appellée *le mal des ardens* ou *feu ſacré*, qui fit les plus grands ravages dans le royaume & dans cette capitale, vers l'an 1131, ſous le règne de Louis le Gros. On porta ſolemnellement, de ſainte Géneviève à l'égliſe de Notre-Dame, la châſſe où repoſoient les reliques de la ſainte; &, pendant la proceſſion, tous les malades, à l'exception de trois qui manquerent de foi, furent guéris. Les Pariſiens ont imploré pluſieurs fois depuis la protection de ſainte Géneviève; & les graces qu'ils en ont obtenues, ont affermi de plus en plus leur dévotion.

GENMEI, impératrice du Japon, hérita de l'empire en 708, & régna, pendant ſept ans, avec autant de ſageſſe que de prudence; elle donna des noms aux provinces, villes & villages du Japon, & voulut qu'ils fuſſent marqués dans les regiſtres publics.

GENSIOO, impératrice du Japon, petite-fille de l'empereur Tenmu, parvint au trône en 715, & l'occupa glorieuſement pendant neuf ans. Dès la premiere année de ſon règne, elle fit des réglemens nouveaux, concernant les habits des femmes; mais ce qui lui mérita les plus grands éloges, ce fut la réſignation qu'elle fit de la couronne à Sionuc, ſon neveu. Genſioo vécut encore vingt-cinq ans, après avoir abdiqué, & mourut âgée de quarante-huit.

GEOFFREYN, (*N.*) dame illuſtre par ſon eſprit, par ſes vertus, & par l'emploi glorieux qu'elle fait de ſes richeſſes. Protectrice des ſçavans, ſçavante elle-même, elle eſt l'objet de l'eſtime univerſelle. Depuis le ſceptre juſqu'à la houlette, chacun s'empreſſe à la voir, à l'entendre; & celui qui ne peut y parvenir, s'en dédommage en le deſirant.

GERBERGE *ou* HELIMBRUCH, fille de ſaint Guillaume, duc de Toulouſe, vivoit à Châlons dans la piété & dans la retraite, lorſque l'empereur Lo-

thaire, fils de Louis le Débonnaire, la fit enfermer dans un tonneau, comme une ſorciere & une empoiſonneuſe, & la fit précipiter dans la Saône, où elle périt, en 834.

GERBERGE, femme de Carloman, roi de Bourgogne & d'Auſtraſie, & frere de Charlemagne, fut une princeſſe de beaucoup de courage & de mérite. Après la mort de ſon époux, elle prit en main les rênes du gouvernement; mais Charles, ſon compétiteur, l'emporta par la force, & ſe fit reconnoître roi d'Auſtraſie. Gerberge s'enfuit en Baviere, puis en Lombardie, auprès de Didier, qui recommanda les intérêts de cette reine au pape Adrien; mais ce pontife avoit les ſiens à ménager. Il n'eut aucun égard à la priere du roi des Lombards, & ſeconda de tout ſon pouvoir Charlemagne, duquel il eſpéroit de grands avantages. Charlemagne s'empara de Vérone, où Gerberge s'étoit retirée, & la fit renoncer à ſes prétentions. La conquête de l'Italie ſuivit de près celle de Vérone. L'hiſtoire ne fait plus mention de Gerberge depuis cet évènement.

GERBERGE DE SAXE, reine de France, femme de Louis IV, dit d'*Outremer*, étoit fille de Henri I, dit *l'Oiſeleur*, roi d'Allemagne & duc de Saxe. Elle fut mariée, en premieres nôces, à Gilbert, duc de Lorraine, dont elle demeura veuve, vers 940. Louis d'Outremer fut ſon ſecond mari. Elle fut, en quelque ſorte, ſon conſeiller & ſon miniſtre, & ſe donna tous les ſoins imaginables, pour obtenir la liberté de ce prince, fait priſonnier par les Normands. Lothaire, ſon fils, étant monté ſur le trône en 954, elle eut beaucoup de part aux affaires, pendant les premieres années du nouveau règne. Elle vivoit encore en 968. Elle eſt inhumée dans le chœur de l'abbaye de S. Remi de Reims.

GERSUINDE, Saxonne d'origine, & l'une des maîtreſſes de Charlemagne.

GERTRUDE, (*ſainte*) fille de Pépin de Landen, prince de Brabant, maire du palais, & mi-

niſtre des rois d'Auſtraſie, naquit à Landen en Brabant. Elle fut abbeſſe du monaſtère de Nivelle, où elle mourut, en 659, âgée de trente-trois ans.

GERTRUDE, (*ſainte*) religieuſe célèbre par ſa pieté & par ſes ouvrages, dans le treizieme ſiécle.

GHOZIA, la quatrieme femme du prétendu prophète des Muſulmans. Elle étoit veuve, quand Mahomet l'épouſa; & c'eſt la ſeule de ſes femmes qu'il ait répudiée, après la conſommation du mariage.

GIGE, (*Marguerite*) Angloiſe, ſe diſtingua par ſon eſprit & par ſa vertu. Elle puiſa l'un & l'autre dans la maiſon de Thomas Morus, chancelier d'Angleterre, où elle fut élevée avec Marguerite Morus, fille de ce grand homme. Jean Clément, précepteur des enfans du chancelier, épouſa Gige, qui mourut à Malines, en 1570.

GIGÉE, fille d'Amyntas I, roi de Macédoine. Sa beauté procura la paix à ſa patrie. Bubarès, général Perſan, qu'elle épouſa, étoit venu avec une nombreuſe armée, pour venger un meurtre commis en la perſonne des ambaſſadeurs de ſon roi. La vue de Gigée lui fit tomber les armes des mains. Il oublia ſa commiſſion, & fit la paix avec Amyntas.

GIGONNE: (*la*) c'eſt le nom d'une maîtreſſe de Louis XI, veuve d'un marchand de Lyon.

GILLET, (*Hélène*) fille de Pierre Gillet, châtelain royal de Bourg en Breſſe, au commencement du dix-ſeptieme ſiécle. Cette fille, convaincue d'avoir fait mourir ſon fruit, fut condamnée à perdre la tête, par arrêt du parlement de Dijon. Le bourreau la manqua par deux fois; ſa femme, qui étoit préſente, voulut réparer ſa faute, & ne réuſſit pas mieux que lui. Le peuple furieux, accabla de pierres le bourreau & ſa femme. Hélène fut conduite chez un chirurgien, qui guérit ſes bleſſures. Le roi lui accorda enſuite ſa grace en faveur du mariage de la princeſſe Henriette.

GILLOT DE SAINTONGE. *Voyez* SAINTONGE.

GINGA, reine d'Angola, royaume d'Afrique, entre le Congo & le Bengale. On aſſure que, pour venger plus vite, plus cruellement, & d'une nouvelle maniere, la mort de ſon pere, à qui les Portugais avoient fait couper la tête, elle ſe fit voleuſe de grands chemins, croyant par-là ſe diſpenſer de toute ſorte d'humanité : dans cette fureur, elle commença de courir le pays, avec une ſuite de quelques ſujets & de quelques domeſtiques du feu roi, ſon pere. Elle n'épargnoit rien ; elle pilloit tout, ſaccageoit des villages entiers ; & là, après avoir fait décoller les vieillards, les femmes & les enfans, elle faiſoit eſclaves les jeunes garçons de bonne mine, & les filles de dix-ſept juſqu'à vingt ans. Cette reine cruelle ſe nourriſſoit de chair humaine avec tous ſes barbares courtiſans. Elle étoit extrêmement courageuſe ; alloit toujours habillée en homme, avec ſix cens Négres à ſa ſuite, trois cens deſquels étoient des hommes habillés en femmes, & les autres trois cens étoient des femmes habillées en hommes. Dans cette monſtrueuſe famille, le plus grand crime étoit celui de la luxure. Elle avoit établi de ſéveres peines pour le punir ; cependant elle prenoit ſouvent plaiſir d'expoſer ſes gens au danger de le commettre. On coupoit la tête à celui qui en étoit convaincu ; & la fille, qui s'étoit laiſſée abuſer, par un ordre inviolable & qui ne ſe révoquoit jamais, étoit obligée de ſe retirer de ſa préſence, tandis qu'elle étoit enceinte ; & dès que la petite créature venoit au jour, elle la faiſoit mettre en piéces, & dévorer par des chiens qu'elle avoit accoutumés à ce carnage. Cependant, bien loin que ces cruautés lui attiraſſent l'horreur & la haine de ſes gens, ils la reſpectoient juſqu'à l'adoration ; car ils ne ſe préſentoient jamais devant elle, que le viſage contre terre. Elle paſſa pluſieurs années dans cette abominable vie ; mais enfin elle fut touchée de la Grace ; & ayant eu le bonheur d'avoir été baptiſée dans ſa jeuneſſe, elle finit ſes jours dans

le ſein de l'égliſe, avec des marques d'une véritable pénitence.

GIOÉ, (*Brigitte*) fille de Magnus Gioé, épouſa Herlof Trolle, ſénateur & grand amiral de Dannemarck. Elle fonda l'école illuſtre d'Herlorfshom, qui fleurit encore aujourd'hui, & où les jeunes gens nobles & autres, ſont élevés. Il y a eu dans le dix-ſeptieme ſiécle deux demoiſelles du nom de *Gioé*, célèbres par leur amour pour les ſciences.

GIOERIDA. (*Maani*) *Voyez* VALLÉE.

GISELLE *ou* GISELE DE FRANCE, fille du roi Charles le Simple, & femme de Raoul ou Rollon, premier duc de Normandie.

GISELE, abbeſſe de Chelles, fut tendrement aimée de l'empereur Charlemagne ſon frere, & mérita de l'être par une ſageſſe toujours ſoutenue, par une piété ſolide, & par de grandes vertus. Elle aimoit les ſciences, & protégeoit les gens de lettres. Elle engagea le célèbre Alcuin, de concert avec Rotrude, fille aînée de Charlemagne, à compoſer ſon Commentaire ſur S. Jean; & par reconnoiſſance, Alcuin dédia ſon ouvrage à ces deux princeſſes. Giſele mourut vers l'an 810.

GLAPHYRA, maîtreſſe du célèbre Marc-Antoine, fut une des plus belles femmes de ſon tems. Elle étoit de Cappadoce, dans l'Aſie mineure, & fille d'Archélaüs, grand-prêtre de Bellone, la déeſſe de la guerre. Marc-Antoine, en conſidération de Glaphyra, couronna ſes deux fils, Archélaüs & Siſinna, rois de Cappadoce.

GLAPHYRA, fille d'Archélaüs, roi de Cappadoce, & petite fille de la précédente, épouſa le prince Alexandre, fils d'Hérode & de Mariamne. Sa fierté la fit haïr dans cette cour, & lui en rendit le ſéjour inſupportable. Elle voulut s'enfuir en Cappadoce avec ſon mari; mais Hérode, qui ne les aimoit ni l'un ni l'autre, accuſa le prince Alexandre de vouloir attenter à ſa vie, & le fit mourir ſur ce

prétexte. Il renvoya la princeſſe dans ſon pays, qui mourut au commencement de l'ère Chrétienne.

GLOSSINE *ou* GLOSINDE, abbeſſe de Metz, vivoit, à ce qu'on croit, dans le huitieme ſiécle, & ſe diſtingua par ſa piété. L'amour de la retraite & de la priere la porta à ſe conſacrer à Dieu dans un couvent de Trèves. Elle fonda depuis à Metz une communauté, qu'elle gouverna ſagement juſqu'à ſa mort.

GODELENE *ou* GODELIVE, que l'égliſe honore comme ſainte & martyre, étoit née au commencement du onzieme ſiécle, de parens nobles, dans le diocèſe de Térouanne. Elle eut beaucoup à ſouffrir de Berthou, gentilhomme Flamand, qu'on lui fit épouſer; & l'on doit croire que ſa patience & ſa douceur ne purent rien gagner ſur l'eſprit de ſon époux. Elle ſe retira chez ſon pere, qui ſe plaignit à Baudouin VI, comte de Flandres. Berthou, contraint juridiquement de reprendre ſa femme, & de la mieux traiter à l'avenir, la fit étrangler par deux valets.

GOMATRUDE, premiere femme de Dagobert I, roi de France, qu'elle épouſa, l'an 625, à Clichy, près de Paris, fut répudiée trois ans après, ſous prétexte de ſtérilité.

GONDIODE *ou* GONDIUQUE, femme de Clodomir, fils de Clovis, roi d'Orléans, & mere de Thibaut, de Gontier & de S. Cloud.

GONSINDE. *Voyez* CHUSENE.

GONZAGUE, (*Louiſe-Marie de*) reine de Pologne, étoit fille de Charles de Gonzague, duc de Nevers, puis de Mantoue, & fut une princeſſe pieuſe, courageuſe & de beaucoup d'eſprit. Ayant été mariée à Paris, par procureur, le 6 de Novembre 1645, à Ladiſlas Sigiſmond IV du nom, roi de Pologne, elle fut couronnée à Cracovie, le 16 de Juillet 1646. Elle épouſa depuis, par diſpenſe du pape Innocent X, Jean Caſimir, roi de Pologne, frere du roi Ladiſlas. Elle fut pour lui, non-ſeulement une

compagne

compagne fidèle, mais encore un conſeiller prudent & ſage. Elle mourut d'apoplexie à Warſovie, le 10 de Mai 1667.

GONZAGUE, (*Anne de*) dite *la Princeſſe Palatine*, ſœur de la précédente, fut très-célèbre par ſon eſprit, par ſa piété, & par ſa charité pour les pauvres. Elle épouſa, le 24 d'Avril 1645, le prince Édouard, comte Palatin du Rhin, & mourut à Paris, le 6 de Juillet 1684.

GONZAGUE, (*Julie de*) femme de Veſpaſien Colonne, duc de Tayette, & comte de Fondi, dans le ſeizieme ſiécle. Soliman II, empereur des Turcs, épris de ſa beauté, chargea ſon amiral Barberouſſe de l'enlever. Ce général ſurprit, pendant la nuit, la ville de Fondi, ſéjour de Julie, & l'emporta d'aſſaut. Julie, au premier bruit, ſe ſauva en chemiſe; & il s'en fallut peu qu'elle ne tombât entre les mains de Barberouſſe. On croit qu'elle embraſſa les erreurs de Luther. Quoi qu'il en ſoit, ce fut une femme de mérite. M. de Thou, François Billon, & d'autres auteurs, la louent pour ſon ſçavoir, qui la fit eſtimer par les plus habiles hommes de l'Italie.

GONZAGUE, (*Cécile de*) fille de François I de Gonzague, marquis de Mantoue, fut une des plus vertueuſes & des plus ſçavantes filles du quinzieme ſiécle. Sa mere, nommée *Paule Malateſte*, dame très-illuſtre par ſa vertu, par ſon ſçavoir, & par ſa beauté, lui inſpira le mépris du monde, & la porta à ſe faire religieuſe; ce qu'elle fit malgré les oppoſitions de ſa famille.

GONZAGUE, (*Eleonor de*) fille de François II, marquis de Mantoue, & femme de François-Marie de la Rovere, duc d'Urbin, au ſeizieme ſiécle, ſe rendit illuſtre par ſes belles qualités. Le duc ayant été dépouillé de ſon duché d'Urbin par le pape Léon X, « Eleonor, dit Hilarion de Coſte, montra une grande conſtance aux adverſités & aux » coups injurieux de la fortune que reçut ſon mari.

» quand il fut privé, pour quelque tems, de ſon » état; ce qui ne la fit jamais démordre de ſa géné- » roſité ordinaire, ni de garder à ſon mari une en- » tiere fidélité; lui faire bonne compagnie, & le » conſoler en ſes diſgraces, auxquelles, comme une » femme d'honneur, elle voulut toujours avoir part.»

GONZAGUE, (*Iſabelle de*) femme de Gui-Ubalde de Monte-Feltro, duc d'Urbin, & oncle maternel de François-Marie de la Rovere, dont on vient de parler, doit être miſe au nombre des femmes les plus illuſtres. Elle fut deux ans, dit-on, ſans s'appercevoir qu'elle avoit un mari impuiſſant; &, lorſqu'il lui eut avoué lui-même ſon infirmité, elle lui garda fidélement le ſecret, pendant plus de quatorze ans qu'elle vécut avec lui. Elle le regretta ſincérement, & paſſa le reſte de ſa vie dans un veuvage glorieux.

GONZAGUE (*Lucrèce de*) eſt, dit Bayle, une des plus illuſtres femmes qui ait vécu au ſeizieme ſiécle. Elle releva la nobleſſe de ſa naiſſance par l'éclat de ſon eſprit, par ſon ſçavoir & par la délicateſſe de ſa plume. Les beaux eſprits de ce tems-là, ne manquerent pas de la louer. Elle écrivoit de ſi belles Lettres, qu'on les ramaſſa avec un extrême empreſſement; & le recueil en fut imprimé à Veniſe en 1552. Elle épouſa, n'étant âgée que de quatorze ans, Jean-Paul Manfrone, brave officier, mais peu riche, qui ne la rendit pas heureuſe. Elle lui fut cependant très-fidèle & très-attachée, & ne voulut jamais ſe remarier, lorſqu'il fut mort.

GOODVINE, femme du comte Léofrid, dont l'hiſtorien Coulon rapporte une anecdote très-curieuſe dans ſa Deſcription de l'Angleterre. Cette dame aimoit fort les habitans de Coventre, qui étoit le lieu de ſon ſéjour, & dont ſon mari étoit ſouverain. L'amour, qu'elle avoit pour ce peuple, l'engagea à prier ſon époux de l'affranchir de toutes ſortes d'impôts. Le comte ne voulut pas la refuſer; mais il ne l'accorda que ſous une condition qu'il croyoit

ne devoir pas être acceptée par la comteſſe ; ce fut qu'elle iroit toute nue à cheval, en plein midi, au travers de la ville. L'envie de rendre un bon office aux habitans, fit que la dame, vertueuſe & ſage, accepta la condition, & l'exécuta ; mais ce ne fut qu'après avoir ordonné, ſous peine de la vie, à tous les habitans de ſe tenir enfermés dans leurs maiſons, ſans que perſonne parût aux fenêtres, ni aux endroits d'où on auroit pu la voir. Par ce moyen, elle obtint une grace pour le peuple, ſans qu'il en coûtât rien à ſa modeſtie.

GORDIENNE, THARSILLE & EMILIENNE, tantes du pape S. Grégoire le Grand, furent élevées par Gordien leur pere, dans la pratique des vertus chrétiennes, & firent profeſſion de virginité, ſans embraſſer pour cela l'état monaſtique. Tharſille & Emilienne, fidèles à leur vœu, menerent une vie toute pure & toute exemplaire, & moururent dans la paix du Seigneur. Gordienne, dont les inclinations étoient portées vers le ſiécle, n'imita point ſes ſœurs, & ſe maria avec un receveur du revenu de ſes terres.

GORDONG. (*Marguerite*) *Voyez* MARGUERITE GORDONG.

GORGONES : c'eſt le nom que donne la fable aux trois filles de Phorcus, Méduſe, Euryale & Sthénio. Les poëtes diſent qu'elles avoient la vertu de pétrifier ceux qui les regardoient.

GORGONIE, (*ſainte*) ſœur de S. Grégoire de Nazianze, vécut & mourut ſaintement dans l'état du mariage : de trois filles qu'elle eut, deux ſe conſacrerent à Dieu.

GORGOPHONE, fille de Perſée & d'Andromede. L'hiſtoire remarque que c'eſt la premiere femme qui ſe ſoit remariée.

GOULU, (*Philippe*) fille de Jérôme & de Charlotte de Monantheuil, célèbre par ſa charité envers les pauvres, mourut le 11 d'Avril 1649, à l'âge de vingt-neuf ans, & fut inhumée dans l'égliſe de ſaint

Etienne-du-Mont, dans la chapelle de la ſainte Vierge.

GOURNAI. (*Marie de Jars, demoiſelle de*) *Voyez* JARS DE GOURNAI.

GOZZADINA, (*Bettiſia*) ſçavante Italienne, d'une famille noble de Boulogne, fit de ſi grands progrès dans les ſciences, qu'en 1232, n'étant âgée que de vingt-trois ans, elle prononça une fort belle oraiſon funébre en latin, de ſa compoſition, dans la grande égliſe de Boulogne. Elle s'appliqua particuliérement à l'étude du droit, & prit le bonnet de docteur dans l'univerſité de cette ville. Son mérite devenant de jour en jour plus éclatant, elle obtint une chaire de profeſſeur de droit en 1239, & donna des leçons publiques, avec l'applaudiſſement de tous les juriſconſultes. Elle compoſa même pluſieurs ouvrages ſur le droit, & mourut eſtimée de toute l'Europe, en 1249, n'ayant jamais voulu ſe marier.

GRAFFIGNY, (*madame de*) ſçavante Françoiſe, d'une ancienne maiſon d'Allemagne, s'eſt diſtinguée de nos jours par des productions fort ingénieuſes, entr'autres, par les *Lettres d'une Peruvienne*, qui ſont dans les mains de tout le monde. *Cénie*, comédie en proſe, & *la Fille d'Ariſtide*, comédie auſſi en proſe, ſont du même auteur.

GRAPTA, couſine d'Izate, roi des Adiabéniens, ſe convertit à la foi de J. C. & ſe diſtingua par ſa piété.

GRAS, (*Louiſe de Marillac, veuve de M. le*) fille unique de Louis de Marillac, ſeigneur de Ferrieres, & de Marguerite Camus, naquit à Paris, le 12 d'Août 1591. Elle fonda, de concert avec le vénérable Vincent de Paule, l'ordre utile des Sœurs de la Charité, dites *Sœurs Griſes*. Tous les momens de ſa vie furent employés à ſoulager les malheureux. Elle les ſoulage encore aujourd'hui par les mains de ces reſpectables filles, qui ont hérité de ſon eſprit. Cette dame, dont la mémoire ſera à jamais chere à l'humanité, mourut dans les exercices de la charité chrétienne, le 15 de Mars 1662.

GRASSE, (*Jeanne de*) femme de Nicolas de Caſtellane, baron d'Allemagne, héroïne du parti Proteſtant, ſoutint le ſiége du château de Caſtellane, que de Vins avoit formé avec toutes les forces des Catholiques; & la mort même de ſon mari n'ébranla pas ſon courage.

GRAVILLE, (*Anne de*) dame de Malesherbes, fille de l'amiral de Graville, vivoit dans le ſeizieme ſiécle. Elle eſt auteur du Roman en vers des *Deux Amans*.

GRAY, (*Jeanne* ou *Jeanne de Suffolk*) fille de Henri Gray, duc de Suffolck, & petite-fille de Marie, ſœur du roi Henri VIII, fut proclamée reine d'Angleterre, après la mort d'Edouard VI, en 1553; mais le parti de Marie, fille de Henri VIII, prévalut; Jeanne fut renfermée à la Tour, & eut la tête tranchée, le 6 de Février 1554.

GREINWIL, (*Lucrèce*) fille d'un gentilhomme Anglois, laquelle, pour venger la mort de ſon amant, que Cromwel avoit tué de ſa propre main à la bataille de Saint-Neds, lâcha un coup de piſtolet ſur le Protecteur, & n'eut pas la gloire de tuer ce fameux hypocrite. On la fit paſſer pour folle; & comme telle, ſes parens la firent enfermer.

GRIPHENE. *Voyez* CLÉOPATRE, fille de Ptolémée-Phyſcon.

GUALDRADE, dame Florentine, réſiſta courageuſement aux pourſuites de l'empereur Othon IV, qui en étoit devenu amoureux. Ce prince, admirant la vertu de Gualdrade, lui procura une alliance très-honorable, avec un baron nommé *Guido*.

GUÉBRIANT, (*Renée du Bec, maréchale de*) fille de René du Bec, marquis de Vardes, « a été, » dit Wicquefort, la premiere dame & la ſeule, » ſi je ne me trompe, qui ait eu de ſon chef la qua- » lité d'Ambaſſadrice, & elle pourroit bien être la » derniere. L'un & l'autre, ajoûte Amelot de la » Houſſaie, eſt bien glorieux à cette dame, qui » étoit aſſurément une des plus habiles femmes de ſon » ſiécle. Ce qu'elle fit en Pologne, où elle conduiſit

» en 1645, la reine Marie-Louiſe de (Gonzague) » Mantoue, en eſt une preuve authentique; car, à » ſon arrivée à Warſovie, où elle croyoit n'avoir » autre choſe à faire qu'à mettre la reine au lit avec » Vladiſlas ſon mari, elle trouva ce roi ſi prévenu » de certains bruits qui couroient, qu'il vouloit à » toute force renvoyer ſa femme en France..... » Bien en prit à la reine d'être accompagnée de la » maréchale, qui montra, dans cette rencontre im- » prévue, une ſupériorité d'eſprit, à laquelle Vla- » diſlas ne put réſiſter long-tems; de ſorte que, cé- » dant à la force de la raiſon, de la bienſéance & » de la politique, il conſomma ſon mariage avec la » princeſſe; & que, pour témoigner la haute eſ- » time qu'il faiſoit de la perſonne de l'ambaſſadrice, » il déclara que ſon intention étoit qu'on lui fît tous » les mêmes honneurs qui avoient été rendus à l'ar- » chiducheſſe d'Inſpruck, Claude de Médicis, en » 1637. » La maréchale mourut à Périgueux, le 2 de Septembre 1659.

GUERCHEVILLE, (*Antoinette de Pons, marquiſe de*) qui remplaça la comteſſe de Guiche auprès de Henri IV, étoit fille d'Antoine, ſire de Pons, comte de Marenne, & de Marie de Monte-Chenu, dame de Guercheville, ſa ſeconde femme. Mille graces touchantes compoſoient ſa figure & ſa taille. Elle étoit encore plus ſpirituelle que belle. Henri IV qui la vit dans ſes terres, en 1590, pendant la campagne de Normandie, en devint paſſionnément amoureux, & commença, dès ce moment, à trouver la comteſſe de Guiche moins aimable. La marquiſe étoit veuve alors de Henri de Silly, comte de la Roche-Guyon; mais, quoique libre, elle crut que ſon honneur, ſa vertu, ſa naiſſance étoient des barrieres ſuffiſantes à l'amour du monarque. En effet, elle réſiſta courageuſement à ſes attaques; de ſorte que Henri, touché de ſa vertu, lui dit, en renonçant à ſes projets galans, « que, puiſqu'elle étoit » réellement dame d'honneur, elle le ſeroit de la

» reine, qu'il mettroit ſur le trône par ſon mariage. » Il tint parole; & madame de Guercheville fut la premiere qu'il nomma dame d'honneur de Marie de Médicis. Elle mourut eſtimée & reſpectée généralement, le 16 de Janvier 1632.

GUERIN. (*Claude*) DE TENSIN *Voyez* TENSIN.

GUICHARD, (*mademoiſelle*) morte à Paris en 1756, eſt auteur des *Mémoires de Cécile*, donnés au public par M. de la Place.

GUICHE, (*Diane, dite* Coriſande d'Audouins, *comteſſe de*) & ſurnommée auſſi *la Belle*, fut une des plus parfaites beautés de la cour de Henri IV. Elle étoit fille unique de Paul, vicomte de Louvigny, ſeigneur de l'Eſcun. Demeurée veuve en 1580, de Philibert de Grammont, dit *le comte de Guiche*, tué au ſiége de la Fere, elle fut tendrement aimée de Henri IV; & l'on dit même qu'il fut tenté de l'épouſer. C'étoit une des foibleſſes de ce grand prince, de vouloir épouſer ſes maîtreſſes. Il ceſſa ſon commerce avec elle, vers 1589, & ne ceſſa depuis de l'eſtimer & de l'honorer ſingulièrement.

GUILLAUME, (*Jacquette*) fille ſçavante du dix-ſeptieme ſiécle. On a d'elle un ouvrage publié en 1665, avec ce titre: *Les Dames illuſtres, où, par bonnes & fortes raiſons, il ſe prouve que le ſexe féminin ſurpaſſe en toute ſorte de genre le ſexe maſculin.*

GUILLAUME, (*Marie-Anne*) floriſſoit à Paris en 1668. Elle eſt auteur d'un diſcours intitulé: *Que le ſexe féminin vaut mieux que le maſculin.*

GUILLET, (*Pernette du*) Lyonnoiſe, étoit contemporaine de Louiſe Labé. A toutes les vertus de ſon ſexe, elle en joignoit tous les agrémens. Une phyſionomie vive & ſpirituelle prévenoit d'abord en ſa faveur. Une voix touchante & belle lui gagnoit bientôt tous les cœurs. Elle s'accompagnoit elle-même de pluſieurs inſtrumens, & poſſédoit la muſique comme un maître de l'art. Les langues latine, eſpagnole, italienne lui étoient preſque auſſi familieres que la Françoiſe. Ces talens cependant l'eſ-

ſent peu fait connoître à la poſtérité, ſans celui de la poëſie, dans lequel elle excelloit. On a d'elle pluſieurs piéces dédiées aux dames Lyonnoiſes.

GUISE, (*Antoinette de Bourbon, ducheſſe de*) fille de Francois de Bourbon, comte de Vendôme, & de Marie de Luxembourg, née à Ham, le 25 de Décembre 1493 ou 1494. Le roi Louis XII la maria, le 18 d'Avril 1515, à Claude de Lorraine, duc de Guiſe, grand-veneur de France, gouverneur de Champagne, de Brie & de Bourgogne. Elle eut de ce mariage huit fils & quatre filles, à qui elle donna une éducation vertueuſe. Elle ſe rendit célèbre par ſa piété, & fit diverſes fondations. Elle eut toujours une grande charité pour les pauvres. Les hérétiques la haïſſoient, & dans leurs prêches l'appelloient *la Mere des tyrans & des ennemis de l'Evangile.* Elle mourut au château de Joinville, le 20 de Janvier 1583, & fut enterrée auprès de ſon mari, dans l'égliſe collégiale de S. Laurent.

GUYENNE. (*Eleonor de*) *Voyez* ELÉONOR DE GUYENNE.

GUYON, (*Jeanne-Marie Bouviere de la Mothe*) illuſtre par ſa piété & par ſes diſgraces, naquit à Montargis, le 13 d'Avril 1648. Elle fut mariée à ſeize ans, & reſta veuve à vingt-huit. Pour ſe délivrer entièrement des ſoins terreſtres, elle abandonna ſes biens à ſa famille, & ne ſe réſerva qu'une modique penſion. M. d'Aranthon, évêque de Genève, l'engagea à ſe retirer dans la communauté des Nouvelles Catholiques, qu'il avoit établie dans ſon diocèſe; mais quelques tracaſſeries ne lui permirent pas de reſter long-tems dans cette retraite. Elle ſéjourna ſucceſſivement à Turin, à Grenoble, à Verceil: ce fut pendant ce tems qu'elle compoſa & fit imprimer ſon ouvrage intitulé: *Le moyen court & facile de faire oraiſon*, & une *Interprétation myſtique du Cantique de Salomon.* Le ſoin de ſa ſanté la fit venir à Paris: à peine y fut-elle arrivée, qu'on s'éleva de tous côtés contre ſa doctrine. Le roi la

fit enfermer au couvent de la Viſitation, rue ſaint Antoine; mais madame de Miramion ayant parlé pour elle à madame de Maintenon, on lui rendit la liberté : cette diſgrace lui donna un nouvel éclat, & lui attira d'illuſtres amis, entre leſquels on diſtingue l'abbé de Fénelon. Madame Guyon ne reſta pas long-tems tranquille; on déclama de nouveau contre ſes ouvrages, & même contre ſes mœurs. Pour fermer la bouche à ſes ennemis, elle confia tous ſes écrits à l'illuſtre Boſſuet. Le prélat les lut avec ſoin : il interrogea madame Guyon, & ne parut pas fort content de ſes réponſes. Madame de Maintenon, informée qu'il y avoit des erreurs dans les livres de madame Guyon, ne voulut plus parler en ſa faveur. Elle prit enfin le parti de demander des commiſſaires, pour examiner ſes écrits & ſa perſonne; ce qui lui fut accordé. Le réſultat de cet examen fut qu'il s'étoit gliſſé pluſieurs erreurs dans les livres de madame Guyon; elle ſe ſoumit humblement à cette déciſion, & proteſta que du moins ſon intention avoit toujours été droite. Sa ſoumiſſion n'appaiſa pas ſes ennemis; on la renferma à Vincennes, enſuite chez les filles de S. Thomas, à Vaugirard, & enfin à la Baſtille, d'où elle ne ſortit qu'après que le ſaint ſiége eut terminé, par ſa déciſion, la grande diſpute ſur le pur amour, entre MM. Boſſuet & Fénelon. Madame Guyon ſe retira à Blois, où elle finit paiſiblement une vie toujours agitée, le 9 de Juin 1717.

HAB

HABABAH, concubine d'Yézid II, quinzieme Caliſe, ſucceſſeur de Mahomet, dans le huitieme ſiécle. Elle étoit parfaitement belle, & très-habile chanteuſe; auſſi la paſſion qu'elle ſçut inſpirer au Calife fut-elle des plus violentes. Il ſe divertiſſoit un jour avec elle dans un jardin; & on lui ſervit à ſa collation des fruits les plus excellens de la Paleſtine, où il ſe trouvoit alors. Pendant le petit repas, il prit un grain de raiſin qu'il jetta à ſa maîtreſſe: celle-ci le prit & le porta à ſa bouche pour le manger; mais ce grain, qui étoit fort gros, paſſant de travers dans ſa gorge, la ſerra ſi fort, qu'elle perdit la reſpiration, & fut étouffée ſur le champ. Yézid fut ſi touché de ce funeſte accident, qu'il tomba dans la plus profonde triſteſſe, & fut inconſolable de la perte d'un objet ſi aimable. Le tranſport de ſon amour & de ſa douleur alla même ſi loin, qu'il ne voulut pas permettre, pendant une ſemaine entière, qu'on l'enterrât; & ſans les inſtances réitérées de ſes domeſtiques, qui ne pouvoient plus ſupporter l'infection de ce cadavre, il n'eût jamais permis qu'elle fût enterrée; mais le ſépulcre ne fut pas capable de guérir ſa frénéſie: il voulut qu'on la déterrât, pour la voir encore. Enfin, n'ayant pu modérer l'excès de ſon affliction, il ne ſurvécut que quinze jours à ſa chère Hababah, dans le tombeau de laquelle il voulut être inhumé.

HABERT, (*Suzanne*) femme de Charles du Jardin, officier du roi Henri III. Etant demeurée veuve, en 1585, à l'âge de vingt-quatre ans, elle s'appliqua à l'étude des langues, & ſe rendit habile dans la philoſophie & la théologie. Elle mourut au monaſtère de Notre-Dame de Grace, à la Ville-l'Evêque, près de Paris, en 1633.

HACHETTE, (*Jeanne*) femme illuſtre par ſon courage, native de Beauvais en Picardie. Les Bourguignons ayant mis le ſiége devant cette ville, en 1472, Jeanne, à la tête d'une troupe de femmes, ſoutint vaillamment leurs efforts : elle les repouſſa lorſqu'ils montoient à l'aſſaut; arracha le drapeau des mains du ſoldat qui vouloit l'arborer ſur la brèche, & le précipita lui-même au bas de la muraille. En mémoire de cette action, on lui accorda le droit de marcher à la tête des troupes, tenant en main ce drapeau. Après ſa mort, il fut mis dans l'égliſe des Dominicains. Le portrait de cette héroïne ſe voit encore dans l'hôtel de ville de Beauvais. Ses deſcendans juſqu'à ce jour, ont été exempts de taille; & tous les ans, le 10 de Juillet, il ſe fait dans Beauvais une proceſſion où les femmes marchent les premieres.

HADWIDE, HADWIGE *ou* AVOYE, femme de Hugues le Grand, comte de Paris, & mere de Hugues Capet, roi de France.

HADWIDE, HADWEIDER *ou* ADELE DE FRANCE, fille de Robert, roi de France, & femme de Renaud I, comte de Nevers, d'Auxerre & de Tonnere, fonda les monaſtère de Criſenon & de la Ferté ſur-l'Iſſeure, l'an 1063.

HADWIGE *ou* AVOYE, fille de Hugues Capet, mariée à Reinier V, comte de Mons en Hainaut, & en ſecondes nôces, à Hugues III, comte de Dasbourg.

HAFFA, l'une des femmes du faux prophète Mahomet, qui l'épouſa la troiſieme année de l'hégire, & la répudia quatre ans après.

HAI. (*madame le*) *Voyez* CHÉRON.

HALDETRUDE, premiere femme ou concubine de Clotaire le Grand ou le Jeune, roi de France, & mere de Dagobert I.

HAMEL. (*du*) *Voyez* DU HAMEL.

HANAU, (*Amelie-Elizabeth de*) veuve de Guillaume V, landgrave de Heſſe-Caſſel. *Voyez* HESSE-CASSEL.

HARCOURT, (*Marie d'*) fille de Jean VII,

comte d'Harcourt, & femme d'Antoine de Lorraine, comte de Vaudemont, ſe diſtingua par un courage au-deſſus de ſon ſexe. Les ennemis étant venus aſſiéger Vaudemont, la comteſſe, nouvellement relevée de couches, monta à cheval; fit prendre les armes à pluſieurs ſeigneurs, & fit lever le ſiége. Cette héroïne mourut le 19 d'Avril 1476, âgée de ſoixante-dix-huit ans.

HARMONIE, fille de Thraſibule. Dans une révolte des habitans de Syracuſe contre ſon pere, pendant que les mutins la cherchoient pour la mettre à mort, une autre fille de ſon âge ſe préſenta pour elle aux meurtriers, & fut poignardée ſous ſon nom. Harmonie ne voulut pas ſurvivre à cette généreuſe fille; elle ſe fit connoître aux ſéditieux, & fut égorgée.

HARPALICE, fille de Lycurgue, célèbre par ſon courage, délivra ſon pere fait priſonnier par les Gètes.

HARPALICE, une des plus belles filles d'Argos. La fable dit que ſon pere en devint amoureux, & fit mourir ſon époux. Harpalice, pour s'en venger, tua ſon frere, & le donna à manger à ſon pere.

HAUTEFORT. (*Marie de*) *Voyez* SCHOMBERG.

HECALE, vieille femme très-pauvre & très-vertueuſe, qui donna l'hoſpitalité à Theſée: ce héros, par reconnoiſſance, inſtitua une fête en l'honneur de Jupiter *Hécalien*.

HECUBE, femme de Priam, roi de Troye, la plus féconde & la plus malheureuſe des meres, vit expirer cinquante enfans, ſoutiens de ſa maiſon: elle vengea la mort du plus jeune ſur Polymneſtor, roi de Thrace, à qui elle créva les yeux: le déſeſpoir lui ayant troublé la raiſon, la fable dit qu'elle fut métamorphoſée en chienne enragée.

HEDILE *ou* HEDYLE, femme de Samos ou d'Athènes, célèbre par ſon talent pour la poëſie.

HEDWIGE, (*ſainte*) ducheſſe de Pologne. Après avoir donné ſix enfans à Henri, duc de Siléſie & de Pologne, ſon époux, elle ſe retira, de

ſon conſentement, dans un monaſtère, où elle vécut ſaintement juſqu'à ſa mort, arrivée en 1243.

HEDWIGE *ou* HEDUIGE, fille de Louis, roi de Hongrie, & femme de Jagellon-Vladiſlas, grand duc de Lithuanie & roi de Pologne, qu'elle ne voulut épouſer qu'après qu'il ſe fut fait Chrétien. Elle mourut en 1399.

HEÈRE, (*madame de*) fille de l'illuſtre Marie-Catherine Jumelle de Berneville, comteſſe d'Aunoy, ne s'eſt pas moins diſtinguée par ſon eſprit & par ſes ouvrages, tant en proſe qu'en vers. De ce nombre ſont *la Tulipe*, *reine des fleurs*, & *les Qualites d'un bon cœur*, adreſſées à madame la préſidente de Bretonvilliers. M. de Vertron, zélé panégyriſte des femmes d'eſprit, a fait pour madame de Heère le madrigal ſuivant;

Dans la proſe & les vers de l'aimable Heère,
Je le dis comme je le crois,
La fille eſt ſemblable à la mere:
On y voit tout l'eſprit de l'illuſtre d'Aunoy.

HELEINE. (*la comteſſe de Sainte*) *Voyez* SAINTE-HELEINE.

HELENE, fille de Tyndare & de Léda, Grecque célèbre par ſa beauté. Paris l'enleva à Ménélas ſon époux; & cet enlevement fut le ſujet du fameux ſiège de Troye.

HELENE *ou* SELENE, concubine de Simon le Magicien, qui portoit l'impudence juſqu'à la faire paſſer pour l'Eſprit de Dieu.

HELENE, princeſſe Arabe, vivoit dans le premier ſiécle. Pendant une grande famine, elle fit acheter du bled à Alexandrie, & des raiſins ſecs dans l'iſle de Chypre, & envoya ces proviſions à Jéruſalem, pour être diſtribuées aux pauvres habitans.

HELENE, impératrice, femme de l'empereur Conſtance, & mere du grand Conſtantin, ſe rendit célèbre par ſa piété & par l'égliſe magnifique

qu'elle fit bâtir à Jéruſalem dans l'endroit où fut trouvée la vraie croix. Elle mourut à l'âge de quatre-vingts ans, le 18 d'Août 327.

HELENE, impératrice, fille de Conſtantin le Grand, épouſa Julien l'Apoſtat, en 355, & mourut vers l'an 360.

HELENE, femme de Criſpus, fils aîné de Conſtantin le Grand.

HELENE, impératrice d'Abiſſinie, femme de l'empereur Béda-Mariam, qui mourut en 1475, & laiſſa le gouvernement à ſa veuve. Cette princeſſe, renommée par ſa prudence & par ſa piété, tint les rênes de l'empire d'Abiſſinie, pendant les règnes d'Alexandre & de Naod, fils de Béda-Mariam, & ceux d'Amdaizgon & de David, ſes petits fils. Helene avoit des richeſſes immenſes, & poſſédoit de vaſtes & fertiles terres dans le royaume de Goïam. Elle employoit la plus grande partie de ſes revenus en œuvres de charité, ſur-tout à bâtir de belles égliſes, & à les doter avec une magnificence vraiment royale. Mais, tandis qu'elle s'occupoit & employoit ſes tréſors à ces magnifiques ouvrages, elle vit l'empire attaqué au-dehors par les Mahométans, & ſa régence troublée par des partis & des factions au-dedans; ce qui la porta, d'après les conſeils de Corilhan Portugais, à implorer le ſecours du roi de Portugal, par une ambaſſade ſolemnelle, en 1519. Elle favoriſa beaucoup les Portugais, qui ne réuſſirent cependant que pluſieurs années après à s'établir en Abiſſinie.

HELIOT, (*Marie Herinx, depuis madame*) a joui pendant ſa vie & après ſa mort, d'une grande réputation de ſainteté. Elle naquit à Paris, le 6 de Mai 1644, & « fut élevée, dit l'auteur de ſa Vie, partie » dans la maiſon de ſes parens, partie dans un cou» vent de ſainte Claire, nommé vulgairement *les* » *petites Co delieres*, près l'hôtel d'Angoulême.

» Elle avoit tous les avantages du corps que les » femmes deſirent avec tant de paſſion, & qui les

» ſont diſtinguer dans le monde; je veux dire la
» beauté, la grace, le port, la taille avantageuſe,
» & la modeſtie. Dieu, ce ſemble, avoit bâti ce
» beau palais, pour y loger une belle ame; car elle
» avoit un eſprit vif, fort & pénétrant, un juge-
» ment ſolide, une mémoire heureuſe, un naturel
» ſincere, honnête, obligeant, qu'elle rendoit ai-
» mable à tout le monde, par ſes manieres hum-
» bles & reſpectueuſes, par une modeſtie angéli-
» que, par un accès aiſé, par une gaieté de viſage
» toujours ſerein & content, & par une démonſtra-
» tion d'amitié qui inſpiroit le reſpect en même tems
» qu'elle gagnoit les cœurs.

» Quelqu'inclination que mademoiſelle Herinx eût
» pour la religion, on parla de la marier à l'âge de
» dix-huit ans. Elle, qui étoit dans la derniere in-
» nocence, & qui eût cru s'oppoſer aux deſſeins de
» Dieu, ſi elle eût réſiſté aux volontés de ſes parens,
» ſe ſoumit à tout ce qu'ils voudroient faire d'elle.
» Le premier parti, qui ſe préſenta & qui fut agréé
» de la famille, fut M. Heliot, conſeiller du roi en
» ſa cour des aides de Paris... Dix huix mois ou en-
» viron après ſon mariage, Dieu lui donna un fils,
» qu'il lui enleva à l'âge de quatre ans....

» Il faut remarquer que ce fut à la fête de ſainte
» Madeleine (1668), qu'elle ſe convertit; car étant
» au ſermon, magnifiquement parée, Dieu la toucha
» ſi vivement par la bouche d'un prédicateur, que
» depuis, elle ne penſa plus qu'à quitter le monde,
» & à faire pénitence. »

L'auteur s'étend beaucoup ſur les vertus de ma-
dame Héliot, ſur ſa charité envers Dieu, ſur ſon
zèle pour le ſalut des ames, ſur ſes pénitences &
mortifications, ſur ſon humilité, ſur ſon obéiſſance,
ſur ſa charité envers les pauvres, ſur ſa dévotion, ſur
ſa pureté, ſur ſa douceur & ſa patience. Ce ſont
autant de traités particuliers, remplis de faits ſurpre-
nans & tout-à-fait admirables. Qu'on en juge par la
deſcription qu'il fait des armes de ſa pénitence.

» Tout ce que j'ai dit de ſa mortification n'eſt que » douceur en comparaiſon des rigueurs extrêmes » qu'elle a exercées ſur ſon corps. Il n'y avoit aucune » ſorte de pénitence qu'elle ne fît ; & elle étoit admirable à en inventer tous les jours de nouvelles. On » a trouvé après ſa mort, en pluſieurs endroits de » ſa maiſon, ces inſtrumens de pénitence dont elle » ſe ſervoit ; un cilice en morceaux, uſé & preſque » tout pourri ; un autre encore tout entier ; une » haire, une ceinture de crin, une de fer à quatre » rangs, toute armée de pointes, & large de trois » doigts ; deux diſciplines, l'une de corde & l'autre de parchemin ; pluſieurs petits ſcapulaires hériſſés de cloux. Son confeſſeur lui a ôté deux ceintures de fer à cinq rangs, dont chaque anneau a » quatre pointes ; des braſſelets de la même matiere, des haires & des cilices qu'il lui fit prendre pendant une maladie qu'elle eut ; mais elle » en acheta d'autres, dès-lors qu'elle fut retournée » en ſanté.

» Madame Héliot commençoit à être connue dans » Paris. Le bruit de ſa réputation s'étoit déja répandu dans tous les quartiers de la ville ; & l'odeur » de ſa ſainteté attiroit quantité de gens à l'Hôtel-Dieu, pour avoir la conſolation de la voir & de » lui parler ; car on étoit toujours aſſuré de la trouver dans ce lieu de miſere & de miſéricorde..... » Ses infirmités, pendant deux ans, étoient de petites fiévres, des enflures de jambes, des dyſſenteries, des éréſipèles, des maux de côté, des coliques, des douleurs de tête, des amertumes de » bouche, & des pétillemens de ſang, qui lui cauſoient des activités d'eſprit, dont elle ne faiſoit » rien paroître au dehors. Au reſte, dans toutes ces » indiſpoſitions, elle n'alitoit point....

» Enfin, le ſamedi 20 de Février 1682, ayant été » le matin, à ſon ordinaire, entendre ſes quatre » meſſes à Notre-Dame, & fait ſes dévotions au

» même

» même lieu, elle s'en alla de-là, (à pied) avec une » dame de ſes amies, ſur le pont Notre-Dame, vi- » ſiter une femme qui avoit la fièvre, & de-là à la » rue S. Honoré, acheter de l'or & des étoffes pour » des ouvrages deſtinés aux autels, qu'elle vouloit » achever. A ſon retour, elle ſe trouva échauffée » & fatiguée; & ſon mari l'ayant repriſe d'être re- » tournée ſi tard & à jeun, infirme comme elle étoit, » & dans un tems de Carême, elle avoua ſa faute, » & lui promit qu'elle ne feroit plus de ces ſortes de » voyages, qu'il ne lui en eût donné la permiſſion.

» Le ſoir, ſa chaleur s'étant augmentée, elle ſe » ſentit ſaiſie d'un mal de gorge; &, quoiqu'il l'in- » commodât beaucoup, il ne l'empêcha pas d'aller, » à ſon ordinaire, ſe confeſſer aux peres Jéſuites, » & d'y demeurer aſſez de tems. Etant de retour » au logis, elle dit à ſon mari d'un air aſſez gai: *Je* » *viens de me confeſſer comme pour mourir;* ce qui le » ſurprit un peu. Le jour ſuivant, ſon confeſſeur » ayant appris qu'elle étoit malade, l'alla trouver; » & bien que ſon mal ne parût pas bien conſidé- » rable, après s'être confeſſée, ce qu'elle faiſoit tou- » tes les fois preſque qu'il l'alloit voir, elle lui dit » nettement qu'elle mourroit de cette maladie.....

» Le jour de ſa mort, & le dixieme de ſa mala- » die, la fiévre continuant & le tranſport commen- » çant à lui monter à la tête, avant que de lui » faire aucun remède, on envoya à la paroiſſe, » pour lui faire apporter le ſacré Corps de Notre » Seigneur... Les dernieres paroles qu'elle dit, fu- » rent, lorſqu'après que le médecin eut vu l'état » où elle étoit, elle prononça tout haut: *Je ſuis* » *une victime; je m'abandonne à la volonté de Dieu.*

» Etant munie de tous les ſecours ſpirituels, » on abandonna le corps à la volonté des méde- » cins, qui réſolurent, dans une conſultation, qu'on » la ſaigneroit à la gorge; ce qui fut exécuté, afin » qu'elle fût immolée, ainſi qu'elle avoit dit, comme » une pauvre victime. On lui tira deux grands ver-

» res de ſang ; mais il s'en perdit bien davantage » dans ſon lit, car on l'en trouva toute baignée. » Cette grande évacuation épuiſa toutes ſes forces, » & on la vit auſſi-tôt après entrer dans l'agonie. »

Elle mourut âgée de trente-ſept ans, laiſſant tout ſon bien à l'Hopital général. Sa Vie, écrite en un gros volume *in* 8°, par le pere P. J. C. Jéſuite, a fourni l'extrait qu'on vient de voir. Elle eſt terminée par le récit des graces ſpirituelles & des guériſons obtenues par l'interceſſion de madame Héliot, & des prédictions qu'elle a faites pendant ſa vie.

HELISENNE DE CRENNE. *Voyez* CRENNE.

HELLE, fille d'Athamas, roi des Thébains, fuyant la fureur de ſa belle-mere, tomba dans le canal qui ſépare l'Europe de l'Aſie, & donna ſon nom au détroit de l'Helleſpont.

HELLEBIC, (*Agnès*) jeune Pariſienne, qu'un déſeſpoir amoureux força de ſe précipiter dans un puits, qu'on appella, dans la ſuite, à cauſe de cette aventure, *le Puits d'amour*. La petite place où il étoit ſitué, à la pointe d'un triangle que forment les rues de la grande & de la petite Truanderie, avec la rue de Mondétour, conſerve encore aujourd'hui ce nom. Agnès Hellebic vivoit ſous Philippe Auguſte.

HELOISE *ou* LOUISE, abbeſſe du Paraclet, ne fut pas moins célèbre, dans le douzieme ſiécle, par ſon eſprit & ſon érudition, que par ſes amours avec le fameux Abélard. « C'étoit, dit l'auteur de la Vie » de ce philoſophe, une demoiſelle de dix-ſept ou » dix-huit ans, d'un génie ſi élevé & ſi propre pour » les ſciences, que, non contente de ſçavoir parfaitement ſa langue où les filles ſe bornent ordinairement, elle avoit encore appris le latin, le » grec & l'hébreu, & commençoit déja à faire de » grands progrès dans la philoſophie, dans les mathématiques, & dans l'étude des ſaintes lettres. » Peu de filles la ſurpaſſoient en beauté. Elle étoit » niéce d'un chanoine de la cathédrale de Paris, » nommé *Fulbert*, qui avoit été aumônier du roi

» Henri I. Cet oncle, qui l'aimoit tendrement, faiſoit ſes délices de l'élever auprès de lui, avec tous les ſoins imaginables. Il lui tenoit lieu de pere & de mere, qu'elle avoit perdus dès ſa plus tendre jeuneſſe. Non content de lui inſpirer de grands ſentimens d'honneur & de piété, il n'épargnoit rien pour ſeconder le noble deſir qu'elle avoit de devenir ſçavante. Le plaiſir qu'il ſentoit de voir qu'un jour ſa niéce ſeroit l'oracle de ſon ſiécle & l'honneur de ſa famille, lui tenoit lieu de récompenſe, & le conſoloit de l'argent qu'il étoit obligé de dépenſer pour ſon éducation; car il étoit avare, & ce fut la ſource de ſes déplaiſirs. »

Il y avoit alors à Paris un fameux docteur qui, depuis quatre ans, enſeignoit la théologie, avec un applaudiſſement univerſel, après s'être fait longtems admirer par des leçons de philoſophie & de dialectique. Il ſe nommoit *Abélard;* il étoit dans la fleur de l'âge, parloit bien, chantoit encore mieux, & faiſoit des vers françois avec une grande facilité. Sur ce qu'il apprit du mérite d'Heloïſe, il voulut voir cette aimable perſonne; mais la premiere entrevue qu'ils eurent enſemble, les fit paſſer rapidement de l'eſtime à l'amour. Ils conſulterent entr'eux ſur les moyens de s'entretenir auſſi ſouvent qu'ils le ſouhaitoient; & le docteur imagina de ſe mettre en penſion chez le chanoine Fulbert, qui n'eut rien de plus à cœur que de s'aſſurer les grands avantages qu'un tel penſionnaire pouvoit lui procurer. Abélard ne conteſta point ſur la forte penſion qu'on exigea de lui. Quant aux propoſitions que lui fit le chanoine de donner *gratis* des leçons à ſa niéce, & d'employer même, s'il le falloit, les menaces & les châtimens pour la rendre docile, on peut croire qu'elles ne furent pas acceptées avec beaucoup de peine. L'amour fit de furieux progrès dans deux cœurs déja préparés à le recevoir.

» Sous prétexte d'étude, on cherchoit les lieux » les plus écartés. Le maître, à l'entendre dire, étoit

» trop occupé durant le jour : il ne pouvoit donner
» que les ſoirées & une partie de la nuit à l'inſtruc-
» tion d'Héloïſe. Le chanoine, qui, pour aller à ma-
» tines, ſe retiroit de bonne heure, les laiſſoit dans
» une entiere liberté. Ils ſçurent en tirer avantage ;
» tout ſembloit contribuer à leur ſatisfaction. »

Il n'eſt point de bonheur parfait. La négligence du profeſſeur éclaira ſes écoliers ſur ſa conduite. Les amours d'Abélard & d'Héloïſe ne furent bientôt plus un myſtère que pour le chanoine. Ayant ſçu, le dernier, ce qui ſe paſſoit dans ſa maiſon, il chaſſa le penſionnaire, qui fut très-honteux de cette aventure. Quelque tems après, Héloïſe ſe trouva groſſe ; elle en donna avis à ſon amant, qui l'enleva de chez ſon oncle, & la fit conduire en Bretagne, où elle fit ſes couches chez la ſœur d'Abélard. Cependant le bon homme Fulbert ne pouvoit digérer l'affront fait à ſa famille, & la perte d'une nièce tendrement aimée. Il méditoit mille projets de vengeance, lorſqu'Abélard s'offrit de le ſatisfaire, en épouſant Héloïſe, & ne demanda, pour toute condition, que le ſecret ; parce qu'étant en paſſe d'être évêque, il ruineroit, par un mariage public, ſes eſpérances & ſa fortune. Fulbert, content de la réparation, promit tout ce qu'on voulut. Abélard partit auſſi-tôt pour la Bretagne ; mais quelle fut ſa ſurpriſe, en voyant ſa trop tendre maîtreſſe s'oppoſer à une union qui ſembloit devoir combler tous ſes vœux ! Elle mit en uſage, pour le détourner de ſon deſſein, toutes les reſſources de l'éloquence & de l'amour. Abélard ne ſe rendit point. Il revint à Paris avec Héloïſe, & l'épouſa ſecrettement, en préſence de Fulbert & de quelques-uns de ſes parens.

L'imprudence du chanoine fut encore une nouvelle ſource de malheurs. Contre ſa promeſſe, il divulgua le mariage ; & chacun en vint faire compliment à ſa nièce, qui jura qu'il n'en étoit rien ; & brocards de tomber ſur le bon homme. On le connoiſſoit avare : ç'en fut aſſez pour le ſoupçonner

d'avoir ſemé ce bruit par quelque vue d'intéret. « Ce » mauvais ſuccès l'irrita davantage contre ſa nièce ; » & n'ayant pu lui perſuader qu'il étoit de ſon hon- » neur & de celui de toute ſa famille, de déclarer » ſon mariage, il en vint juſqu'à la menacer, & » des menaces paſſa aux effets, la maltraitant d'une » maniere indigne d'un homme de ſon caractère. » Héloïſe en donna avis à ſon époux, & lui en fit » ſes plaintes. Il réſolut de la tirer, à quelque prix » que ce fût, des mains de ce barbare. »

Il épia le moment où l'oncle étoit hors du logis, & conduiſit Héloïſe dans une abbaye de Bénédictines à Argenteuil, près de Paris. La fureur du chanoine, en apprenant cette nouvelle, ne ſçauroit s'exprimer. Il aſſemble quatre ou cinq de ſes parens, & les anime à la vengeance. Un d'eux propoſe de punir le coupable, par l'endroit même qui les a deshonorés. On applaudit à ce projet. On l'exécute la nuit ſuivante. Tout Paris s'affligea du malheur d'Abélard, & accourut le lendemain à ſon logis. Les cris & les gémiſſemens retentiſſoient de toutes parts. On décréta Fulbert de priſe de corps. Il fut dépouillé de ſes bénéfices ; & ſes biens furent confiſqués au profit de l'égliſe. Deux des aſſaſſins, les ſeuls qu'on put arrêter, furent condamnés à la peine du talion, & de plus à perdre les yeux.

La malheureuſe Héloïſe s'abandonnoit cependant à la plus exceſſive douleur. Abélard ne ſe vit pas plutôt hors de danger, qu'il écrivit à cette chere épouſe, pour la conſoler ; & pour l'exhorter en même tems à renoncer au monde, comme il étoit réſolu lui-même d'y renoncer. Quel ſacrifice pour une amante paſſionnée ! Elle obéit pourtant, & prit le voile de la religion au monaſtère d'Argenteuil. Abélard, peu de jours après, embraſſa l'état monaſtique à S. Denis. Ils continuerent d'entretenir un commerce de lettres ; mais ce n'étoit plus un commerce de galanterie. La piété, la religion en faiſoient le plus ſouvent la matiere.

Cependant les mœurs corrompues & la vie licentieuſe des moines de S. Denys dégoûterent Abélard du cloître. Il obtint avec beaucoup de peine la permiſſion d'en ſortir, & réſolut, à l'exemple des premiers anachoretes, d'aller finir ſes jours dans la ſolitude. Il choiſit pour cet effet un lieu près de Nogent-ſur-Seine, dont l'évêque de Troyes lui fit préſent : il y fixa ſa demeure, & y bâtit une petite chapelle avec des joncs & des branches d'arbres, qu'il dédia à la ſainte Trinité. Depuis, ſes facultés l'ayant mis en état de la rendre plus magnifique, il la dédia au Saint-Eſprit, & lui donna le nom de *Paraclet*, c'eſt-à-dire Conſolateur. Les perſécutions que lui ſuſciterent depuis S. Norbert & S. Bernard, au ſujet de cette dénomination, lui rendirent ſa ſolitude inſupportable. Il fut nommé pour-lors à l'abbaye de ſaint Gildas de Ruys en Bretagne ; &, peu de tems après, celle d'Argenteuil ayant été réunie à celle de ſaint Denys, à cauſe des déréglemens des religieuſes, il établit ſa chere Héloïſe au Paraclet, & la fit premiere abbeſſe du monaſtère qu'il y fonda. Ce grand philoſophe mourut à Cluni, le 21 d'Avril 1142, âgé de ſoixante-trois ans. Héloïſe lui ſurvécut vingt-deux ans ; & mourut au Paraclet en 1164.

HEMORRHOISSE. On connoît ſous ce nom une femme Juive, dont la foi eſt louée dans l'Evangile, & qui fut guérie d'un flux de ſang, en touchant le bord de la robe de J. C.

HENRIETTE MARIE DE FRANCE, reine d'Angleterre, célèbre par ſes malheurs & par ſa conſtance à les ſupporter, eut pour pere le meilleur de nos rois, Henri IV, & pour mere Marie de Médicis. Elle naquit en 1609, & fut mariée, en 1625, à Charles I, roi d'Angleterre, que ſes propres ſujets firent mourir ſur un échafaud. Dans ces tems de troubles & de confuſion, Henriette vint en France, où ſes vertus lui gagnerent l'eſtime & l'affection des François. Néanmoins elle fut quelquefois réduite à de fâcheuſes extrémités. Sa conſtance & ſon cou-

rage la rendirent toujours ſupérieure aux revers. Elle eut la conſolation de voir le roi Charles II, ſon fils, remonter ſur le trône de ſes peres. Cette princeſſe mourut ſubitement en ſa maiſon de Colombes, à deux lieues de Paris, le 10 de Septembre 1669.

HENRIETTE ANNE, ducheſſe d'Orléans, fille de la précédente, & du malheureux Charles I; naquit en Angleterre en 1644, & fut élevée à la cour de France pendant les perſécutions de ſa famille. Elle épouſa, le 31 de Mars de l'an 1661, Philippe de France, duc d'Orléans, frere unique du roi Louis XIV, & mourut en 1670, au retour d'un voyage en Angleterre.

HERENNIA ETRUSCILLA, impératrice Romaine, femme de Dèce, ce fameux perſécuteur des Chrétiens, ne nous eſt connue que par des médailles.

HERINNE. *Voyez* ERINNE.

HERITIER DE VILLANDON, (*Marie-Jeanne l'*) ſçavante Françoiſe, née à Paris en 1664. Son pere, homme de lettres, lui donna une éducation conforme à ſon goût. Les progrès de ſa fille ſurpaſſerent ſes eſpérances: elle remporta les prix de pluſieurs académies, & fut reçue dans celle des *Ricovrati* de Padoue. Elle compoſa pluſieurs ouvrages qui eurent de la réputation dans leur tems; ce ſont des Romans, des Hiſtoriettes, des Poëſies galantes. Mademoiſelle l'Héritier mourut le 24 de Février 1734, âgée de ſoixante-neuf ans.

HERMAN, (*Catherine*) femme d'un pilote Hollandois. Son mari ayant été fait priſonnier par les Eſpagnols pendant le ſiége d'Oſtende, elle ſe déguiſa en homme & paſſa dans le camp des Eſpagnols, dans le deſſein de délivrer ſon époux. Son extrême beauté la fit remarquer; on la prit pour un eſpion; & en cette qualité, on la mit en priſon. Un pere Jéſuite étant venu, ſelon la coutume, viſiter les priſonniers, elle ſe confeſſa à ce religieux, & lui découvrit ſon deſſein. Le pere attendri, obtint qu'elle

fût transférée dans la même priſon que ſon époux. Catherine, à la vue d'un objet ſi cher, s'évanouit. Lorſqu'elle eut repris ſes eſprits, elle déclara qu'elle avoit vendu ce qu'elle avoit de plus précieux, pour payer la rançon de ſon époux; que, ſi on ne vouloit pas lui accorder ſa liberté, on lui permît du moins de partager ſes peines & ſa priſon. Le comte de Buckoi, admirant la généroſité de cette femme, lui accorda ſans rançon la liberté du priſonnier.

HERMENGARDE, fille de Didier, dernier roi des Lombards en Italie, & premiere femme de Charlemagne.

HERMENGARDE, femme de Louis I, dit *le Débonnaire*, morte à Angers le 3 d'Octobre 818.

HERMENGARDE, impératrice, fille de Hugues, comte d'Alſace, dit *le Poltron*, mariée à Thionville, en 821, à l'empereur Lothaire I, & morte en 851.

HERMENGARDE, fille de l'empereur Louis II, femme de Boſon, comte de Provence, défendit Vienne aſſiégée par les rois Louis & Carloman, & les contraignit de lever le ſiége. Elle vivoit encore en 890.

HERMENGARDE, fille de Charles de France, duc de Lorraine, & femme d'Albert I, comte de Namur.

HERMIONE, fille de Ménélas & d'Hélene, fut, après ſa mere, une des plus belles princeſſes de la Grèce.

HERO, prêtreſſe de Venus, demeuroit à Abydos, dans une tour ſituée ſur le bord de l'Helleſpont. Léandre, ſon amant, qui demeuroit à Seſtos, de l'autre côté du détroit, paſſoit tous les ſoirs la mer à la nage, pour ſe rendre auprès d'elle. Héro, pour l'éclairer, allumoit un flambeau ſur la tour; mais un ſoir une violente tempête l'éteignit; Léandre ſe noya: Héro déſeſpérée, ſe précipita dans la mer.

HÉRODIADE *ou* HÉRODIAS, ſœur du roi

Agrippa le Grand, abandonna Philippe, ſon époux, & ſe maria avec Hérode Antipas, ſon beau-frere. S. Jean-Baptiſte oſa lui reprocher ſes amours criminelles. Hérodias indignée, ne ſongea qu'à ſe venger ; elle fit danſer ſa fille dans un feſtin en préſence d'Hérode. Ce prince, charmé des graces de cette jeune princeſſe, promit de lui accorder tout ce qu'elle lui demanderoit. Par le conſeil de ſa mere, elle demanda la tête de S. Jean-Baptiſte, qui lui fut apportée ſur le champ. Hérodias triomphante, perça avec le poinçon de ſes cheveux la langue qui lui avoit reproché ſes crimes.

HERSILIE, l'une des Sabines qui furent enlevées par les Romains. Elle fut choiſie pour être la femme de Romulus.

HESIONE, fille de Laomédon, roi de Troye. Ayant été, par ordre de l'oracle, expoſée à un monſtre marin, Hercule la délivra ; mais, Laomédon refuſant de le récompenſer, il aſſiégea Troye ; la prit, & donna la princeſſe à Télamon, un de ceux qui l'avoient le plus aidé dans ſon entrepriſe.

HESSE-CASSEL, (*Amélie-Elizabeth de Hanau, landgrave de*) femme de Guillaume V, dit *le Conſtant*, landgrave de Heſſe-Caſſel, & régente de ſes Etats après ſa mort, ſe rendit célèbre par ſon courage & par ſa politique. Voici comme parlent de cette princeſſe les *Mémoires concernant Chriſtine, reine de Suède*. « La landgrave Amélie-Elizabeth tient » ſa place parmi les premieres dames qui illuſtre- » rent le ſiécle paſſé, avec d'autant plus de droit ; » qu'elle avoit directement part aux grandes affai- » res de la guerre & de la paix, qui occupoient » alors la meilleure partie de l'Europe. M. Salvius, » chancelier de la cour de Suède, avoit déja écrit » à ſon ſujet à ſa reine, l'an 1643, lui diſant, en- » tr'autres choſes, qu'on devoit admirer la Provi- » dence qui avoit bien voulu que trois dames ; ſça- » voir, la reine Chriſtine, la reine de France, & » la landgrave Amélie de Heſſe fiſſent la guerre

» & abbatiſſent la puiſſance exorbitante des deux » grands potentats de la Chrétienté, qui ſont l'em- » pereur Romain & le roi d'Eſpagne.

» Auſſi la princeſſe Amélie y concourut-elle très- » efficacement, non-ſeulement par les alliances con- » clues avec la Suède & la France, qu'elle entre- » tint juſqu'au traité de la paix de Weſtphalie, & » à celui de l'exécution de Nuremberg, mais auſſi » par l'entretien d'un corps reſpectable de troupes, » qui alloit à vingt mille hommes, que madame la » landgrave faiſoit agir, tant pour la défenſe des » États du landgraviat, que pour incommoder ſes » propres ennemis & ceux de ſes alliés.

» Elle entra en régence dans un tems que le pays » de Heſſe avoit été foulé par les guerres précé- » dentes, du vivant de ſon époux, le landgrave, » qui mourut jeune en Ooſtfriſe, en 1637. Ceux » qui avoient envie d'envahir le pays de Caſſel, &, » parmi ceux-là, ſes parens & ſes plus proches voi- » ſins, crurent que c'étoit juſtement le tems de met- » tre leur deſſein en exécution; mais ils eurent bien- » tôt lieu de s'en repentir, quand ils virent qu'ils » avoient à faire à une dame qui avoit le cœur d'un » héros, & la tête d'un miniſtre conſommé dans » les affaires du cabinet. Le landgrave George de » Darmſtadt prétendoit réunir à ſa maiſon tout ce » qu'avoit poſſédé autrefois Philippe le Magnanime, » tige commune des maiſons de Heſſe. Elle le chaſſa » des pays conteſtés, & l'obligea de s'accommoder » avec elle, ayant embraſſé le parti de la Suède & » de la France, comme le landgrave de Darmſtadt » avoit embraſſé celui de l'empereur.

» Preſque toute ſa régence ſe paſſa dans le trou- » ble; à donner des batailles, à forcer des places; » & de la maniere qu'elle agiſſoit, elle fit avouer » qu'elle en ſçavoit autant que ſes généraux. Elle » en ſçut traiter un, comme il méritoit, pour lui » avoir répondu trop fièrement; & quoique peut- » être il lui fût encore néceſſaire, elle lui témoi-

» gna pourtant qu'elle pouvoit ſe paſſer de lui, & » que, dans le bonheur qui accompagnoit ſes ar- » mes, elle ne manqueroit pas de gens pour la » ſervir.

» A la paix de Weſtphalie, elle ſçut ſi bien mé- » nager les intérêts du landgrave ſon fils, que, de » tous les princes qui y étoient intéreſſés, aucun » n'y fut plus avantagé, à proportion de la séré- » niſſime maiſon de Caſſel; à la gloire de la prin- » ceſſe Amélie, dont le grand génie fut admiré de » tous ceux qui la connoiſſoient.

» Jamais on n'a vu une dame plus intrépide qu'elle, » ni plus modérée dans les adverſités. En voici un » grand exemple. L'an 1646, l'armée de Caſſel aſ- » ſiégea Paderborn; mais la ville étant ſecourue, » cette armée fut battue & obligée de lever le ſiége. » La landgrave en reçut la nouvelle, étant à table; » & ayant lu la letttre, elle dit: *Mon armée a été* » *battue; & le ſiége de Paderborn eſt levé. Quelque* » *mauvaiſe que ſoit cette nouvelle, il faut toujours* » *ſupporter le malheur, pour ne pas s'enorgueillir* » *dans le bonheur*; & cela dit, elle continua de » dîner, comme ſi de rien n'étoit. Au ſortir de la » table, elle fit auſſi-tôt entrer ſes miniſtres dans » le cabinet, pour aviſer avec eux de ce qu'il y » avoit à faire.

» Ce qu'on a toujours admiré dans cette prin- » ceſſe, c'eſt ſa promptitude dans l'expédition des » affaires, & qu'elle a été infatigable dans le gou- » vernement. On a admiré ſon éloquence au con- » ſeil, en propoſant les matieres ſur leſquelles il » falloit délibérer; ſa ſubtilité à pénétrer dans l'in- » térieur des affaires en queſtion; ſa capacité à » comprendre les ſentimens d'autrui, & ſa prudence » à choiſir le meilleur parti; de ſorte que, dans ſon » conſeil, ou ſon ſentiment prévaloit toujours ſur » celui des autres, ou celui-là l'emportoit qu'elle » jugeoit être le meilleur.

» Son nom étoit en ſi haute eſtime au dehors ; » qu'on accorda à ſes envoyés & miniſtres, des » honneurs extraordinaires par-tout. Elle avoit le » don particulier de ſe faire aimer & craindre ; elle » étoit toujours obéie de ſes peuples par tendreſſe » & par affection. Sa cour étoit brillante. Elle en- » tendoit différentes langues. Elle parloit avec grace, » & écrivoit avec ſolidité. Elle avoit l'air ſérieux, » mais non pas hautain. Toujours affable avec tout » le monde ; généreuſe à récompenſer les ſervices » rendus ; gracieuſe & humaine. Elle aimoit beau- » coup les belles lettres, & faiſoit du bien aux gens » ſçavans.

» Elle ſe démit de la régence l'an 1650, & rendit » les Etats à ſon fils beaucoup plus étendus qu'ils ne » l'étoient, quand elle en prit le gouvernement. Elle » ne vécut guères plus d'une année après avoir ré- » ſigné la régence, & mourut comblée de gloire, » le 8 d'Août 1651, étant née le 22 de Janvier » 1602. »

HESSELIN. *Voyez* SABLIÈRE.

HESTIÉE *ou* HISTIÉE, femme ſçavante d'Alexandrie, qui fit une Diſſertation ſur les champs de batailles qu'Homère a décrites dans ſes poëmes.

HIÉMERE, femme de Syracuſe, dont nous avons fait mention ailleurs. Denys, tyran de Syracuſe, étoit univerſellement haï de ſes ſujets. Ils deſiroient tous ſa mort. Une ſeule femme fort âgée, nommée *Hiémère*, prioit tous les jours les dieux pour la converſion du tyran. Denys en fut informé ; il la fit venir, & lui demanda pourquoi elle faiſoit ainſi des vœux pour lui : « Pendant ma jeuneſſe, lui répondit » la vieille, nous avions un tyran très-cruel ; je priai » les dieux de nous en délivrer : ils m'exaucerent ; » mais ils nous en donnerent un plus cruel encore. » Je demandai auſſi la mort de celui-là : je l'obtins ; » mais vous avez pris ſa place, & vous êtes pire » que lui. Je prie donc les dieux qu'ils vous confer- » vent, de peur que votre ſucceſſeur ne ſoit encore » plus méchant que vous. »

HIÉRA, femme de Thélephe, roi des Myſiens, célèbre par ſa beauté.

HILDE, princeſſe d'Ecoſſe, ſe rendit très-habile dans l'Ecriture-ſainte, & compoſa pluſieurs ouvrages. Elle fit bâtir le couvent de Fare, dont elle fut abbeſſe, & où elle mourut en 685.

HILDEGARDE, ſçavante Allemande, abbeſſe du Mont-Saint-Rupert, de l'ordre de S. Benoît, compoſa quelques ouvrages de piété. Elle mourut en 1180.

HILDEGONDE, (*ſainte*) née au douzieme ſiécle, dans le diocèſe de Cologne, accompagna ſon pere dans un voyage qu'il fit à la Paleſtine, déguiſée en garçon, ſous le nom de Joſeph. Le pere étant mort en chemin, *Joſeph* reſta ſous la conduite d'un ancien domeſtique, qui fut aſſez lâche pour s'enfuir avec tout l'argent de ſon maître. Joſeph eut le bonheur de trouver à Jéruſalem un de ſes compatriotes, qui le ramena à Cologne. Un chanoine de cette ville lui donna un logement dans ſa maiſon, & entreprit de faire avec lui un voyage à Rome. Joſeph, en revenant, prit la réſolution de ſe retirer dans un monaſtère. Il fut reçu dans l'abbaye de Schonaug, à deux lieues d'Heidelberg, & y vécut ſaintement. Son ſexe ne fut connu qu'après ſa mort.

HIMILTRUDE, femme ou concubine de Charlemagne, qu'elle fit pere de Pépin le Boſſu, & d'une princeſſe appellée *Rothaïs*.

HIPPARCHIE, née à Maronéa ſous le règne d'Alexandre le Grand, devint amoureuſe de Cratès, philoſophe cynique, l'homme de ſon tems le moins propre à plaire aux femmes, & l'épouſa malgré ſes parens. Elle embraſſa la profeſſion de ſon époux, & ſe diſtingua par une impudence plus que cynique.

HIPPATHIE. *Voyez* HYPACIE.

HIPPO, fille de Chiron le Centaure, eſt miſe au rang des philoſophes célèbres de la Grèce.

HIPPODAMIE, fille d'Œnomaüs, roi d'Elide,

qui la propoſa pour prix à celui qui pourroit la vaincre à la courſe du chariot, avec cette condition que le vaincu perdroit la vie. Il fit ainſi mourir treize amans de ſa fille. Pélops ſe préſenta enfin ; mais il trouva le moyen de corrompre le conducteur du char d'Œnomaüs, qui le fit rompre au milieu de ſa courſe ; Œnomaüs fut tué, & Hippodamie reſta à Pélops.

HIPPOLYTE, reine des Amazones. Hercule, dit-on, la vainquit, & la donna pour femme à Théſée qu'elle fit pere d'Hippolyte, connu par la tragédie de Phédre.

HOLDA, prophéteſſe Juive, qui prédit à Joſias les malheurs qui devoient accabler ſon peuple, après ſon règne.

HOLLANDE. (*Berte de*) *Voyez* BERTE DE HOLLANDE.

HOMBLINE, (*ſainte*) ſœur de S. Bernard, ſe retira, du conſentement de ſon époux, dans le monaſtère de Julli, où elle mourut, le 21 d'Août 1141.

HOMMETS PATIN. *Voyez* PATIN.

HONGKILA. (*la princeſſe de*) femme de Hupilay ou Kublay-Khan, cinquieme empereur des Mogols, de la famille de Genghizkhan, & conquérant de la Chine. La capitale de la Chine ayant été priſe par les Mogols en 1276, on envoya priſonniers à Changtu, capitale de la Tartarie, l'empereur Kontſong, & toute la famille impériale. Hupilay envoya pour les recevoir le premier miniſtre & la princeſſe de Hongkila, impératrice & premiere femme du monarque Mogol. Les Chinois louent extrêmement la vertu & la modération de cette princeſſe. Quand les tréſors pris à Lingan arriverent à la cour, les princes & les princeſſes les contemploient avec de grandes démonſtrations de joie ; mais l'impératrice ne fit que pleurer : « Seigneur, dit-elle à Hupilay, les dynaſ-» ties ne ſont pas éternelles ; jugez par ce que vous » voyez arriver à celles des Song, ce qui arrivera

» à la nôtre. » Cette incomparable princeſſe mourut en 1281. Elle aimoit les peuples, & portoit toujours l'empereur à la clémence. Elle eut grand ſoin des princeſſes ci-devant impératrices des Song (Chinois), & priſonnieres à Tatu.

HONGRIE. (*Clémence de*) *Voyez* CLÉMENCE DE HONGRIE.

HONORIA, (*Juſta Gratiana*) fille de Conſtance Céſar, & de Galla Placida, née vers l'an 417, n'eſt connue que par la foibleſſe qu'elle eut de ſe laiſſer débaucher dans ſa jeuneſſe par un homme de néant, nommé *Eugene*.

HORTENSE, fille d'Hortenſius, fameux orateur Romain, ſe diſtingua par ſon éloquence dans une occaſion mémorable Les Triumvirs, magiſtrats de Rome, avoient mis ſur les dames les plus riches de la ville, une certaine taxe, pour ſubvenir à quelque néceſſité publique. Soit que cette taxe fût trop forte, ou que les dames ne vouluſſent pas la payer, elles murmurerent beaucoup, & réſolurent d'en obtenir l'abolition; mais, craignant que l'avocat, qu'elles chargeroient de leur cauſe, ne fût partie intéreſſée, elles choiſirent pour cet emploi celle d'entr'elles qu'elles connoiſſoient avoir le plus de talens. Ce fut Hortenſe. Cette dame ſe préſenta devant le tribunal des Triumvirs avec une contenance aſſurée; & portant la parole pour ſes compagnes, elle fit valoir leurs intérêts avec tant de force & d'éloquence, qu'elle obtint la remiſe d'une bonne partie de la taxe.

HOSPITAL, (*Louiſe de l'*) d'une des plus nobles maiſons de France, ſe diſtingua, dans le ſeizieme ſiécle, par ſon eſprit & par ſon goût pour la poëſie. Elle étoit fille ainée de François de l'Hoſpital, ſeigneur de Vitry & de Coubert, & d'Anne de la Chaſtre. Non moins vertueuſe que ſçavante, elle compoſa des *Méditations ſur la Vie de la Madeleine*, & fit des vers ſur la mort de Catherine de Rohan, ducheſſe des Deux-Ponts. Sur la fin de ſa vie, elle fit une fon-

dation à la maiſon de Sorbonne en faveur des pauvres priſonniers, & de ceux qui ſont condamnés à la mort.

HOSPITAL, [*Lucrèce de l'*] demoiſelle de Vitry, mérita par ſa piété la réputation & l'eſtime que s'étoit acquiſes la précédente par ſes talens & par ſa ſcience. Elle étoit la troiſieme fille de Nicolas de l'Hoſpital, duc de Vitry, premier maréchal de France, gouverneur de Meaux, &c. & de Lucrèce-Marie Bohier, dame Dupleſſis-aux-Tournelles, ſon épouſe. Dès ſa plus tendre jeuneſſe, elle aima la vertu & la lecture des livres pieux. La douceur & la bonté faiſoient le fond de ſon caractère. Elle viſitoit ſouvent les égliſes & les hôpitaux. Ses entretiens étoient toujours ſur des choſes ſaintes. La priere ne lui donna jamais de peine; & plus elle avançoit en âge, plus elle découvroit de charmes dans l'oraiſon; de ſorte qu'il falloit quelquefois uſer de contrainte, pour la diſtraire de cette heureuſe occupation. Son détachement du ſiécle & des plaiſirs lui fit oppoſer une réſiſtance courageuſe aux projets de ſes pere & mere pour ſon établiſſement. Elle redoubla, ſur la fin de ſa vie, ſes exercices de piété, ſes jeunes & ſes auſtérités. Elle mourut en odeur de ſainteté, le 7 de Mai 1645; & ſon corps fut inhumé dans l'égliſe des Minimes de la Place Royale.

HOSTILIA SEVERA, dont on ne connoît que le nom & la qualité, fut femme de Gallus, empereur Romain, ſucceſſeur de Dèce.

HOULIÈRES. (*madame & mademoiſelle des*) *Voyez* DES HOULIERES.

HOYER, (*Anne-Owene*) ſçavante Allemande, d'une famille noble du Holſtein, vivoit ſur la fin du ſeizieme ſiécle.

HUBERT, (*Françoiſe*) native de Nogent au Perche, étoit femme de Robert Garnier, un de nos premiers poëtes tragiques, qui floriſſoit ſous les règnes de Charles IX, de Henri III & de Henri IV.

On

On dit qu'elle faiſoit d'aſſez bons vers. Son mari du moins en faiſoit beaucoup.

HUMILITÉ, (*ſainte*) fondatrice des religieuſes de Vallombreuſe en Italie, naquit en 1226 à Faënza; mena la vie la plus auſtère & la plus mortifiée, & mourut âgée de quatre-vingt-quatre ans.

HUMIERES, (*Elizabeth de Crevant d'*) premiere abbeſſe de Monchi, près de Compiegne, depuis que cette abbaye, fondée en 1238, eut été retirée, en 1671, des mains des religieux d'Orcamp, ordre de Cîteaux, qui l'avoient uſurpée. La prudence, la piété, des talens ſupérieurs caractériſent cette illuſtre abbeſſe.

HUMIERES, (*Anne-Louiſe de Brigueil d'*) nièce de la précédente, & fille du fameux maréchal d'Humieres, hérita des vertus d'Elizabeth, & porta plus loin encore l'eſprit de régle & de religion. Nommée par le roi pour ſuccéder à ſa tante, elle établit, en 1684, la réforme dans l'abbaye de Monchi, non ſans avoir ſurmonté par ſa patience, par ſa charité, par ſa douceur, une infinité d'obſtacles qui s'oppoſerent à ſa pieuſe réſolution.

HUNEGONDE, religieuſe du monaſtère d'Hombliers en Vermandois, ſe diſtingua par ſa ferveur & ſes mortifications, ſous le règne de Clovis II.

HYPACIE, fille de Theon, née à Alexandrie ſous l'empire de Valens, cultiva avec ſuccès la philoſophie & les mathématiques, & ſe rendit ſi habile dans ces ſciences, qu'on lui confia la fameuſe école d'Alexandrie. Accuſée fauſſement d'empêcher la réconciliation d'Oreſte, gouverneur d'Alexandrie, avec S. Cyrille, le peuple la mit en piéces, l'an de J. C. 415. On a prétendu, ſans aucun fondement, que S. Cyrille, par jalouſie ou par quelqu'autre motif, avoit contribué beaucoup à ſoulever le peuple contre cette illuſtre fille. Les hiſtoriens contemporains n'en diſent mot; & le récit de Damaſcius, auteur payen du ſixieme ſiécle, eſt démenti ſuffiſamment par la vie exemplaire & la probité de S. Cyrille

HYPERMNESTRE, une des cinquante filles de Danaüs, roi d'Argos. Seule d'entre ſes ſœurs, elle ne voulut point obéir à l'ordre cruel que Danaüs avoit donné à ſes filles de tuer leurs maris, la premiere nuit de leurs nôces. Danaüs irrité, la renferma dans une étroite priſon, dont Lyncée, ſon époux, la délivra quelque tems après.

HYPSICRATÉE, femme de Mithridate, célèbre par ſa tendreſſe pour ce prince. Elle accoutuma ſon corps tendre & délicat aux exercices les plus durs, à monter à cheval, à porter le poids des armes & de la chaleur, enfin à ſuivre le roi, ſon époux, dans ſes expéditions.

IND

ICASIE, fille ſçavante, dont l'eſprit nuiſit à ſa fortune. L'empereur Théophile ayant fait aſſembler les plus belles filles de ſon empire, pour choiſir entr'elles une épouſe, penchoit pour Icaſié, & étoit prêt à la couronner; mais une réponſe trop fine & trop ſpirituelle qu'elle lui fit, lui fit changer de deſſein: il craignoit ſans doute d'être dominé par une femme qui auroit plus d'eſprit que lui. Icaſie ſe retira dans un monaſtère, où elle compoſa pluſieurs ouvrages.

IDE, (*ſainte*) fille de Godefroi le Barbu, duc de Lorraine, née en 1040, épouſa Euſtache II, comte de Boulogne, & fut mere du fameux Godefroi de Bouillon, roi de Jéruſalem. Elle mourut le 15 d'Avril 1113.

ILIERS, (*Catherine d'*) nommée, en 1555, abbeſſe d'Eſſey, bourg de France en Normandie. Cette maiſon étoit, dans ſon origine, deſtinée à recevoir des femmes débauchées, qui vouloient faire pénitence. Catherine d'Iliers parut digne d'exercer ſes vertus ſur une portion du ſexe plus noble & plus eſtimable. La réputation qu'elle s'étoit faite à ſaint Avit, n'étant que ſimple religieuſe, la fit choiſir par le roi pour gouverner Eſſey; & l'on ne reçut plus dans cette abbaye que des filles d'honneur.

INCARNATION. (*Marie de l'*) *Voyez* ACARIE.

INDIENNES. (*femmes*) Depuis que la coutume de brûler les corps s'étoit introduite dans l'Inde, c'étoit auſſi la mode que les veuves ſe brûlaſſent avec le corps de leurs maris. Celles qui ont habité avec le défunt, ne peuvent ſe remarier; & comme elles ſont obligées de ſe couper les cheveux, & de paſſer leurs jours dans un rigoureux veuvage, il s'en trouve qui, pour éviter cette condition mépriſée, & quelquefois par amour pour leurs maris, aiment mieux ſe brû-

ler. En général, elles n'y ſont pas contraintes; ſinon lorſque quelque grand ſeigneur vient à mourir; alors on oblige une ou quelques-unes de ſes femmes à ſe brûler pour honorer ſes funérailles. Quelquefois auſſi les femmes accompagnent volontairement le corps de leur mari ſur le bûcher.

Voici de quelle maniere ſe fait cette tragique cérémonie. Le jour marqué pour brûler le corps, la femme ſe met en chemin, parée de ſes plus beaux ornemens, comme ſi elle alloit aux nôces, & accompagnée de ſes parentes ou amies. Elle témoigne ſa joie en danſant & en chantant des vers à la louange du défunt, où elle exprime en même tems le deſir qu'elle a d'aller le rejoindre dans l'autre vie.

Quand elle eſt arrivée au lieu du bûcher, lequel eſt, tantôt dans une petite hute, tantôt dans une foſſe quarrée de deux pieds de profondeur, elle renouvelle ſes tranſports de joie avec ſa compagnie, chantant & danſant autour de la foſſe. A la fin, après qu'elle a pris congé de ſes parentes, & qu'elle leur a diſtribué ſes joyaux, on lui verſe de l'huile ſur la tête, & on met le feu au bûcher ſur lequel le corps eſt placé : prenant enſuite un pot d'huile à la main, elle ſe précipite à corps perdu dans les flammes; quelquefois auſſi elle fait quelques tours autour de de la foſſe, & s'y jette bruſquement. Les aſſiſtans ſe dépêchent en même tems d'y jetter du bois & des pots d'huile, autant pour hâter ſa mort, en l'accablant, que pour rendre le feu plus violent. On bat du tambour; on ſonne de la trompette, & l'on fait grand bruit, pour étouffer les horribles cris que ces malheureuſes victimes pouſſent ordinairement. Quelquefois auſſi la femme ſe place ſur le bûcher avant qu'il ſoit allumé; ſe met auprès du corps de ſon mari, tenant ſa tête ſur ſes genoux, & ſe laiſſe ainſi brûler héroïquement.

Bernier a ſouvent été préſent à ce ſpectacle, & a vu des femmes ſe brûler avec une fermeté & une réſolution qu'il eſt auſſi difficile de bien repréſenter

que l'horrible tragédie dont elles ſont l'objet. Une fois il vint dans un lieu où il vit quatre ou cinq Brammans, (ce ſont des prêtres Indiens,) qui mettoient le feu de tous côtés à un bûcher ſur lequel il y avoit une femme aſſiſe auprès du corps de ſon mari : cinq femmes de moyen âge ſe tenoient par la main, en chantant & en danſant autour de la foſſe, tandis qu'une grande foule de peuple les regardoit. Le bûcher fut incontinent tout en feu, ſans que la femme parût s'inquiéter ni ſe tourmenter; mais ce qu'il y eut de plus extraordinaire, c'eſt qu'une des danſeuſes ſe laiſſa aller la tête la premiere dans la foſſe; & les autres la ſuivirent ſans faire paroître la moindre frayeur. C'étoient cinq eſclaves qui, ayant entendu leur maîtreſſe promettre à ſon mari, pendant ſa maladie, de ſe brûler avec lui, s'engagerent par compaſſion & par tendreſſe de ſe brûler avec elle.

Le même voyageur en vit une autre à Surate entre deux âges, & qui n'étoit pas laide. Il eſt impoſſible d'exprimer la gaieté féroce qui paroiſſoit ſur ſon viſage, avec quelle fermeté elle marchoit, ſe laiſſoit laver, & parloit à l'un & à l'autre; avec quelle inſenſibilité elle regarda les ſpectateurs, conſidéra ſa petite cabane, y entra, s'aſſit ſur le bûcher, prenant la tête de ſon mari dans ſon giron, & mit elle-même le feu avec un flambeau à la main par dedans, tandis que les Brammans l'attiſoient & l'allumoient par dehors de tous côtés.

A ces exemples du courage & de l'intrépidité des Indiennes, nous en joindrons un particulier de leur eſprit.

Un riche Banian ou marchand Gentil, étant mort au ſervice du roi, laiſſa un fils fort dépenſier & fort débauché, à qui ſa mere, par cette raiſon, refuſoit de l'argent. Ses amis lui perſuaderent de s'en plaindre à Schah-Jehan; & il fut aſſez ſimple pour découvrir à ce prince combien ſon pere avoit laiſſé de bien, qui montoit à deux cens mille roupies. Schah Jehan, qui eût déja voulu tenir cet argent,

fit venir la veuve, & lui ordonna, en pleine assemblée, de lui envoyer cent mille roupies, & cinquante mille à son fils, commandant en même tems qu'on la mît dehors. La vieille, quoique fort surprise de cet ordre, & bien embarrassée de se voir poussée dehors si vîte, sans pouvoir dire ses raisons, ne perdit pas néanmoins le jugement. Elle cria tout haut qu'elle avoit encore quelque chose à découvrir au roi; ce qui fit qu'on la ramena. Voici la belle harangue qu'elle fit à Schah-Jehan : « Dieu garde Votre » Majesté ! Je trouve que mon fils a quelque raison » de me demander le bien de son pere, parce qu'il » est son sang & le mien, & par conséquent notre » héritier; mais je voudrois bien sçavoir quelle pa» renté Votre Majesté pouvoit avoir avec mon dé» funt mari, pour s'en porter héritier. »

Quand Schah-Jehan entendit cette naïve harangue, il ne put s'empêcher de rire, & commanda qu'on la renvoyât sans lui rien demander.

INGELBURGE *ou* ISEMBURGE, fille de Voldemar, premier du nom, roi de Dannemarck, & femme de Philippe-Auguste, roi de France. Ce mariage, qui fut célébré avec une magnificence extraordinaire, eut des suites bien funestes. Le roi se dégoûta de sa nouvelle épouse, la premiere nuit de ses nôces. On attribue la cause de ce dégoût à un défaut secret que le prince remarqua dans la personne de la reine; mais on ignore quel étoit ce défaut. Ingelburge étoit d'ailleurs pourvue de toutes les qualités qui peuvent rendre une femme aimable; & suivant le portrait des auteurs contemporains, cette princesse étoit aussi vertueuse que belle. Quoi qu'il en soit, Philippe la répudia, sous prétexte de parenté; fit prononcer à Compiegne une sentence de divorce par l'archevêque de Reims, légat du saint siége, & épousa Agnès de Meranie en 1196. Ingelburge réclama vivement contre cette sentence, & soutint avec une fermeté incroyable ses droits d'épouse & de reine : en vain; pour la fléchir, le roi lui fit-il endurer tout ce que

l'exil, la captivité & l'indigence ont de plus affreux; rien ne put l'engager à renoncer à ſon rang & à ſa dignité. Canut IV, ſon frere, roi de Dannemarck, ſe plaignit au pape Celeſtin III, de l'outrage fait à ſa ſœur. Ce pontife déclara nulle la ſentence de ſéparation prononcée à Compiegne; mais la mort l'empêcha de pourſuivre cette affaire. Innocent III, ſon ſucceſſeur, qui n'aimoit pas le roi Philippe, la pouſſa avec vigueur: il enjoignit au roi de reprendre Ingelburge, ſa légitime épouſe. L'archevêque de Reims, & les autres évêques qui avoient prononcé la ſéparation, loin de ſoutenir leur ouvrage, tremblerent devant le pontife, & abandonnerent la cauſe du roi. Ce prince ne ſe hâtant pas d'obéir au pape, la ſentence d'interdit fût prononcée contre Philippe & contre tout ſon royaume. Le roi, devenu furieux, ſe vengea ſur les eccléſiaſtiques: il chaſſa les évêques de leurs ſiéges, les chanoines de leurs égliſes, les curés de leurs paroiſſes, & confiſqua leurs biens; mais voyant enfin que le déſordre augmentoit chaque jour dans ſes états, il chercha à ſe réconcilier avec Innocent, & conſentit que la cauſe du divorce fût jugée par les deux légats du ſaint ſiége, & les prélats du royaume, en préſence des parens de la reine. L'aſſemblée ſe tint à Soiſſons, & l'affaire y fut diſcutée avec beaucoup de chaleur de part & d'autre; mais Philippe, ayant appris que le jugement ne devoit pas lui être favorable, prit le parti de le prévenir. « Il alla, dit Mézerai, prendre un » matin Iſemburge en ſon logis; & la montant en » trouſſe derriere lui, l'emmena où il lui plut; ayant » fait dire au légat qu'il la reconnoiſſoit & la vou» loit pour ſa femme. » Iſemburge, rétablie dans ſes droits, n'en fut guères plus heureuſe. Son époux la regarda toujours avec indifférence, ou plutôt avec averſion. Elle lui ſurvécut, n'étant morte que le 29 de Juillet 1236; âgée d'environ ſoixante ans.

INGELTRUDE, fille de Théodebert, comte

de Matrie, épouſa, en 822, Pepin, premier du nom, roi d'Aquitaine, & mourut à Poitiers, en 858.

INGOBERGE, femme de Chérebert, roi de France, ayant appris que ſon époux entretenoit un commerce de galanterie avec deux de ſes filles d'honneur, qui étoient d'une baſſe naiſſance, & dont le pere étoit ouvrier en laine, fut indignée d'un tel outrage; & pour faire ſentir plus vivement au roi la baſſeſſe de ſon choix, elle fit venir à ſon inſçu le pere de ces filles, & lui ordonna de travailler à des ouvrages de ſon métier. Elle introduiſit enſuite le roi dans l'appartement où il travailloit. Le prince demeura ſurpris à la vue du pere de ſes maîtreſſes. Ingoberge voyant ſon embarras, lui dit d'un ton ironique: « J'ai » voulu vous donner le plaiſir de voir l'adreſſe avec » laquelle votre beau-pere démêle ſa laine. » Elle n'eut pas lieu de s'applaudir de ſon ſtratagême. Le roi, outré de cette ſanglante raillerie, répudia ſon épouſe, & mit en ſa place une des deux filles qui avoient cauſé ſa jalouſie. Ingoberge détrônée, ſe jetta dans la dévotion, & vécut très-long-tems dans la retraite. Elle mourut en 589, âgée de ſoixante-dix ans.

INGONDE, femme de Clotaire I, dit *le Vieux*, roi de France, n'eſt connue dans l'hiſtoire que par un diſcours qu'elle tint à ce prince dans une occaſion ſinguliere, qui prouve ſa ſoumiſſion pour ſon époux, & l'empire que Clotaire prenoit ſur ſes femmes. On croit entendre parler une eſclave d'un ſerrail. « Le roi mon ſeigneur, lui dit-elle, a fait ce » qu'il lui a plu de ſa ſervante, & il m'a honorée de » ſa couche. Je ſupplie maintenant mon ſeigneur & » mon roi, de vouloir bien entendre ce que ſa très- » humble ſervante a à lui propoſer. S'il daigne met- » tre le comble aux faveurs dont il l'honore, je le » conjure de vouloir bien donner à ma ſœur Aré- » gonde, ſa ſervante, un mari, dont le rang & » le mérite répondent à l'état & au rang où il m'a » élevée, afin de m'attacher par une pareille al-

» lance de plus près encore, s'il ſe peut, à la » perſonne de mon roi. » Clotaire fit plus qu'Ingonde ne lui demandoit : il ſe rendit auſſi-tôt à la maiſon de campagne où demeuroit Arégonde, & l'épouſa, quoiqu'elle fût ſa belle-ſœur. Il ne paroît pas qu'il ait employé dans ce mariage aucune cérémonie ni la moindre ſolemnité. Il revint auprès d'Ingonde, & lui dit : « Vous m'aviez demandé pour » votre ſœur un mari puiſſant & riche ; je n'en ai » point trouvé qui convînt mieux à vos vues que » moi-même. Je l'ai épouſée, & je crois que cela » doit vous faire plaiſir. » Clotaire ſe trompoit. Ingonde fit voir par ſa réponſe, quoique modeſte & ſoumiſe, qu'elle eût été plus contente de n'avoir point ſa ſœur pour rivale. « Je tâcherai, lui répondit-» elle, de ne rien faire qui puiſſe deplaire à mon ſei-» gneur. La ſeule grace que je lui demande, c'eſt que » ſa ſervante ne perde pas l'honneur de ſon eſtime. »

IOLE, fille d'Euryte, roi d'Œcalie, fut aimée d'Herçule, & cauſa ſa mort. Déjanire jalouſe, envoya à ſon époux la robe empoiſonnée du centaure Neſſus, qui le fit périr.

IPHIGÉNIE, fille d'Agamemnon, que les poëtes diſent avoir été ſacrifiée par ſon pere à Diane.

IRENE DE SPILEMBERGUE. *V.* SPILEMBERGUE.

ISABEAU D'ANGOULÊME. *Voyez* ELIZABETH D'ANGOULÊME.

ISABEAU DE FRANCE. *Voyez* ELIZABETH DE FRANCE.

ISABELLE DE CASTILLE. *Voyez* ELIZABETH DE CASTILLE.

ISABELLE-CLAIRE-EUGÉNIE. *Voyez* ELIZABETH, *&c.*

ISABELLE DE FRANCE. *Voyez* ELIZABETH DE FRANCE.

ISABELLE DE VALOIS. *Voyez* VALOIS. (*Elizabeth de*)

ISABELLE, (*Marie*) reine de Hongrie, femme de Jean Zapolski. *Voyez* MARIE-ISABELLE.

ISABELLE *ou* ISABEAU DE HAINAUT, dite *de Flandre*, reine de France, & fille de Baudouin V, comte de Haynaut, & de Marguerite d'Alſace, comteſſe de Flandre, fut mariée à Philippe-Auguſte, roi de France. On rapporte que cette princeſſe, groſſe de quatre mois, étant allée à Notre-Dame de Paris, on y vit quatre lampes s'allumer d'elles-mêmes, comme un témoignage de la ſplendeur future de l'enfant qu'elle portoit dans ſon ſein. Elle accoucha le 3 de Septembre 1187, d'un prince qui fut Louis VIII, ſurnommé *le Lion*, dont la naiſſance fut célébrée par des fêtes d'une magnificence extraordinaire. Iſabelle mourut en couches à Paris, le 15 de Mars 1190, à l'âge de vingt ans.

ISABELLE D'ARAGON, reine de France, eut pour pere Jacques I, roi d'Aragon, & fut mariée le 28 de Mai 1262, à Philippe III, dit *le Hardi*, roi de France. Elle accompagna ſon époux, en 1270, dans ſon voyage de la Terre-ſainte. A ſon retour, elle tomba de cheval à Cozence en Calabre, en paſſant une petite riviere à gué, & mourut de ſa chute, le 28 de Janvier 1271, âgée de vingt quatre ans.

ISABELLE *ou* ISABEAU DE BAVIERE, reine de France, dont la mémoire ſera odieuſe à jamais à tout bon François, étoit fille d'Etienne II, dit *le Jeune*, duc de Baviere; & de Thadée Viſconti, dite *de Milan*. Elle fut accordée avec Charles VI, roi de France, qui n'avoit encore que dix-ſept ans; & elle vint en France, conduite par le duc Frédéric, ſon oncle. Le jeune roi la vit pour la premiere fois, à Amiens. L'éclat de ſa beauté le frappa; le vif intérêt avec lequel il la regardoit, fit dire au connétable de Cliſſon: « Par ma foi, cette dame nous demeurera. » Le roi n'en peut ôter ſes yeux; » ce prince l'épouſa en effet à Amiens, le 17 Juillet 1385; & cette union, ſi fatale à la France, fut célébrée avec une magnificence extraordinaire. Malgré l'épuiſement de l'Etat, le luxe étoit alors exceſſif. La nouvelle reine

fit une entrée pompeuſe dans cette même ville de Paris qu'elle devoit un jour remplir de ſang & de carnage. On n'avoit rien épargné pour embellir cette fête. Lorſque la reine paſſa ſur le Pont-au-Change, qui étoit tendu d'un tafetas bleu à fleurs de lys d'or, on vit « un homme aſſez léger, habillé en guiſe d'un » ange, lequel, par engeins bien faits, vint des tours » de Notre-Dame de Paris; à l'endroit dudit Pont, » entra par une fente de ladite couverture, & lui mit » une belle couronne ſur la tête, & puis par les » habillemens qui étoient faits, fut retiré par ladite » fente, comme s'il s'en retournât de ſoi-même au » ciel. » On admira ſur-tout au-devant du grand Châtelet, un lit tendu & environné de tapiſſeries d'azur à fleurs de lys d'or, en forme de lit de juſtice, au milieu duquel étoit placé un grand cerf, dont le bois étoit doré, & qui avoit une couronne d'or au col. Un homme renfermé dedans lui donnoit du mouvement. Lorſque la reine paſſa, celui qui faiſoit agir la machine, fit prendre au cerf une épée nue placée à côté de lui; ce qui rendoit cette invention piquante, c'eſt que Charles VI avoit pris un cerf pour deviſe. Ce prince aſſiſta déguiſé à cette fête, & reçut même pluſieurs coups de la part des ſergens qui écartoient la foule.

Pendant que la cour étoit occupée à des plaiſirs toujours nouveaux, l'Etat étoit déchiré par les factions des grands; le peuple gémiſſoit dans l'oppreſſion. Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, & Louis de France, duc d'Orléans, frere du roi, avoient deux puiſſans partis, qui ne cherchoient qu'à ſe détruire. Iſabelle qui eût dû employer ſes talens pour rétablir le calme dans l'Etat, ne ſongeoit qu'à allumer le feu de la diſcorde. Charles, d'un caractère foible & bon, ne pouvoit remédier à tant de maux; ſon eſprit s'affoibliſſoit tous les jours. Un phantôme qui ſe préſenta à lui dans la forêt du Mans, acheva de troubler ſa raiſon. On confia à Iſabelle le ſoin de la perſonne & de la ſanté du roi. Le duc de Bourgogne fut chargé du gouver-

nement de l'Etat ; mais le duc d'Orléans, frere unique du roi, mécontent de ces diſpoſitions, prétendit que l'autorité lui appartenoit, en qualité de premier prince du ſang. La reine, qui entretenoit, dit-on, un commerce criminel avec lui, appuya ſes prétentions ; & le duc de Bourgogne fut contraint de céder à ſon rival. Ce différend ne ſervit qu'à enflammer la haine qui régnoit entre ces deux princes. Cependant, après bien des débats, ils ſe réconcilierent par politique, & ſe jurerent une amitié ſincere ; mais ces apparences trompeuſes couvroient les plus noirs projets. Trois jours après, le duc d'Orléans étant chez la reine, qui relevoit de couche, un valet de chambre du roi vint l'avertir ſur les ſept heures du ſoir, que le roi le demandoit. Le duc ſort, monté ſur une mule, ſuivi de deux écuyers & de quelques valets qui portoient des flambeaux. Il étoit déja près de l'hôtel Saint-Paul où logeoit le roi, lorſqu'il fut attaqué par dix-huit aſſaſſins qui, après l'avoir tué, ſe ſauverent à l'hôtel d'Artois, où logeoit le duc de Bourgogne, La reine épouvantée, ſortit de Paris avec le Dauphin ; mais ſon intérêt la fit enſuite ſe réconcilier avec le duc de Bourgogne. Ce fut dans ces malheureuſes circonſtances, que Henri V, roi d'Angleterre, gagna la fameuſe bataille d'Azincourt, qui coûta vingt-cinq mille hommes à la France. Cette défaite fut ſuivie de la mort de deux fils de France, Louis & Jean. Charles reſta l'unique héritier de la couronne. Ce jeune prince, âgé de treize ans, ſe mit à la tête du parti du duc d'Orléans, & commença par faire enlever les tréſors que la reine ſa mere avoit mis en dépôt en différentes égliſes. Iſabelle déſeſpérée, quitta la cour, & ſe retira à Vincennes. Le Dauphin, pour prévenir les ſuites de ſon reſſentiment, la relégua à Tours, où il la fit garder ſoigneuſement. Cette princeſſe ne reſpirant que la vengeance, s'unit avec le duc de Bourgogne, qui la délivra de l'eſpece de priſon où on la retenoit. Le bruit courut qu'elle avoit pour ce prince les mêmes complaiſances que pour

le duc d'Orléans ; mais Isabelle, depuis long-tems, s'étoit accoutumée à mépriser les discours du public. Fortifiés l'un par l'autre, ils se rendirent maîtres de Paris, où ils exercerent tous les ravages que peut inspirer la vengeance. Plus de trois mille hommes périrent dans ce massacre : le Dauphin échappa à peine à leur fureur, par les soins de Tannegui du Châtel, qui l'enveloppa dans ses draps pendant qu'il dormoit, & le porta à la Bastille. Le duc de Bourgogne ne jouit pas long-tems du fruit de tant de cruautés. Ce prince s'étant rendu à Monterau-Faut-Yonne, pour conférer avec le Dauphin, Tannegui du Châtel, & quelques autres partisans de Charles l'assassinerent. Ce fut alors que l'implacable Isabelle conçut le projet affreux d'enlever la couronne à son fils, & de faire passer la France sous une domination étrangere. Elle fit épouser à Henri V, roi d'Angleterre, Catherine de France, sœur du Dauphin, & stipula, dans le fameux traité de Troyes, du 21 de Mai 1420, qu'après la mort du roi, la couronne passeroit à Henri ; que le gouvernement de l'Etat lui seroit confié, & qu'il s'emploieroit de tout son pouvoir à soumettre les partisans du Dauphin ; mais la fortune de la France s'opposa à l'exécution de cet infâme traité. Charles, secondé par la valeur de ses généraux, & par les efforts heureux de la Pucelle d'Orléans, se fit sacrer à Reims ; &, après avoir long-tems lutté contre la fortune, chassa les Anglois de la France, & recouvra le trône de ses peres. Isabelle, désespérée des succès de son fils, ne survécut pas long-tems à la honte d'avoir commis tant de crimes inutiles : elle mourut dans l'opprobre & dans le mépris, à l'hôtel de Saint-Paul, le dernier jour de Septembre 1435.

ISABELLE *ou* ELIZABETH DE CASTILLE, reine d'Espagne, est célèbre dans l'histoire par son courage & par sa prudence. Née en 1461 de Jean II, roi de Castille & de Léon, & d'Elizabeth de Portugal sa seconde femme, elle fut mariée, en 1469 à Ferdinand V, roi d'Aragon. « Il ne seroit pas aisé

» de décider, dit le P. Duponcet dans ſon Hiſtoire » de Gonſalve de Cordoue, ſi, de régner en Caſ- » tille, fut un ſort plus heureux pour Ferdinand, » que d'avoir eu une épouſe telle qu'Iſabelle; car, à » la conſidérer, comme la repréſentent ceux qui en » ont écrit, un agrément particulier répandu ſur » ſon viſage, & tous les traits fort réguliers; un » teint blanc & délicat; un air modeſte & gra- » cieux; une pudeur qui étoit l'exemple de ſa cour; » une gravité naturelle, & qui n'attendoit rien de » l'art & de l'affectation; le moyen que tout cela » ſe trouvât dans cette princeſſe, ſans donner beau- » coup de goût pour elle à ſon époux! Toutefois » ce qui la rendoit plus digne encore de ſon eſtime » & de ſon attachement, c'eſt qu'elle l'aimoit ten- » drement; & qu'encore qu'elle ne fût pas ſans » quelque jalouſie, à quoi Ferdinand ne donnoit » que trop de lieu, elle ſçut toujours la renfermer » dans ſon cœur, & la tenir dans le ſilence. Au- » tant qu'on l'aimoit de la voir ſi bienfaiſante, & » ſçachant toujours aſſaiſonner de politeſſe & d'eſ- » prit les graces & les dons qu'elle faiſoit, autant » admiroit-on ſon courage de vouloir partager avec » ſon époux tous les travaux & toutes les fatigues » de la guerre. Elle ſe trouvoit preſque toujours à » l'armée avec lui; & quand il avoit entrepris quel- » que ſiége, il n'y avoit rien qu'elle ne fit pour lui » en aſſurer le ſuccès. On la voyoit tantôt parcou- » rir divers lieux, & donner ſes ordres pour les » vivres & les munitions; tantôt occupée à faire » applanir les chemins pour la facilité des convois.» On prétend même qu'ayant encore l'eſprit & le cœur plus élevés que Ferdinand, c'étoit elle qui lui inſpi- roit tous ſes grands deſſeins; qui le ſoutenoit dans l'exécution, & qui en inventoit les moyens.

ISABELLE D'ARAGON, célèbre par ſes malheurs & par ſa mauvaiſe conduite, étoit fille d'Alfonſe, duc de Calabre. Elle épouſa, en 1489, Jean Galéas Sforce, duc de Milan. Louis Sforce, ſon oncle,

l'avoit demandée pour lui-même; & n'ayant pu l'obtenir, il s'attacha à la perſécuter. Iſabelle fut, pendant pluſieurs années, la plus malheureuſe princeſſe de ſon tems. Sur la fin de ſa vie, elle fit un voyage à Rome, & s'y deshonora par un commerce criminel avec Proſper Colonne. Elle mourut en 1524.

ISABELLE-LOUISE, infante de Portugal, fille de dom Pedre, roi de Portugal, née à Lisbonne le 6 de Janvier 1669. Cette princeſſe, héritiere préſomptive de Portugal, qui faiſoit l'ornement de la cour par ſon eſprit & par ſa piété, fut enlevée par une mort prématurée, le 21 d'Octobre 1690.

ISAURE, (*Clemence*) demoiſelle de Toulouſe, vivoit au quatorzieme ſiécle, & tenoit un rang diſtingué parmi les ſçavantes de ſon tems. On croit qu'elle inſtitua les Jeux Floraux de Toulouſe. Elle laiſſa du moins un fonds conſidérable, afin qu'on pût diſtribuer tous les ans des prix à ceux qui auroient mieux réuſſi dans les différens genres de poëſie qu'on leur propoſe.

ISJE, fille de Tſike-Kugu, prince du ſang impérial du Japon, née l'an de J. C. 868. Cette princeſſe ſe rendit célèbre par ſon ſçavoir extraordinaire; & ſes ouvrages ſont encore fort eſtimés au Japon.

ISOTTA *ou* ISOTA NOGAROLE. *Voyez* NOGAROLES.

JEA

JACQUELINE DE BUEIL. *Voyez* MORET.

JACQUELINE DE BAVIERE, fille de Guillaume de Baviere, comte de Hainaut, née en 1401, épousa d'abord Jean de France, Dauphin de Viennois, fils de Charles VI, & se remaria depuis avec Jean de Bourgogne, duc de Brabant. Du vivant de ce prince, elle alla en Angleterre, & épousa Humfroi, duc de Glocester. Cette démarche téméraire lui attira bien des malheurs qui ne finirent qu'avec sa vie, en 1436.

JACQUELINE, fameuse hypocrite, fit beaucoup de bruit en Italie dans le siixeme siécle. On prétend qu'elle étoit possédée d'un démon, qui répondoit à toutes les questions qu'on lui faisoit, & découvroit les choses les plus cachées.

JACQUETTE GUILLAUME, sçavante Françoise. *Voyez* GUILLAUME.

JAGELLON, (*Anne*) reine de Hongrie. *Voyez* ANNE JAGELLON.

JAQUINTE, fille d'Argyre, homme illustre de Bari, fut mariée à Constantin Bodin, roi de Servie, vers l'an 1081. Cette princesse, fameuse par ses crimes & par sa cruauté envers ses plus proches parens, mourut à Constantinople.

JARDINS. (*des*) *Voyez* DES JARDINS.

JEANNE DE FRANCE. Cette princesse, fille de Louis XI, eut lieu d'accuser la nature, qui sembla ne l'avoir fait naître dans un si haut rang, que pour faire éclater davantage sa laideur & sa difformité. Elle étoit petite, contrefaite de corps, & même bossue : ces défauts, il est vrai, étoient compensés par des qualités plus solides. Jeanne avoit un esprit droit & un cœur excellent. Quoique son pere, qui ne l'aimoit pas, eût absolument négligé son éducation, il la destina cependant pour épouse au duc d'Orléans,

d'Orléans, premier prince de ſon ſang, qui régna depuis ſous le nom de Louis XII. Jeanne n'avoit que douze ans, & le duc d'Orléans quatorze, lorſque le roi fit la propoſition de ce mariage. Le jeune prince ne goûta pas beaucoup une pareille union; mais la volonté du roi étoit un ordre auquel il falloit ſouſcrire : il n'étoit pas ſûr de contredire un homme tel que Louis XI. Quelles que ſoient les raiſons qui ayent engagé ce prince politique à former un nœud ſi mal aſſorti, ſes ordres furent exécutés; & le mariage fut célébré en 1476. Pendant la vie de Louis XI, le duc d'Orléans n'oſa faire éclater l'averſion qu'il avoit pour ſon épouſe; on le força même à lui donner tous les témoignages de tendreſſe qu'un époux donne à une femme qu'il aime. Il ſe contraignit moins ſous le règne de Charles VIII, & ſa conduite fit comprendre à Jeanne que ſon époux ne ſongeoit qu'aux moyens de ſe ſéparer d'elle; mais fidèle à ſes devoirs, elle ne lui en témoigna pas moins d'affection. Elle ſouffrit ſes dédains avec une patience héroïque, ne l'abandonnant point dans l'adverſité; & lorſqu'il fut retenu priſonnier à Bourges, après la bataille de S. Aubin, Jeanne obtint du roi ſon frere la liberté d'un époux qui lui étoit toujours cher. Le duc d'Orléans, naturellement bon & généreux, ne pouvoit manquer d'être ſenſible à des ſentimens ſi nobles; mais il ne pouvoit s'attacher à une princeſſe qui n'avoit aucun des charmes qui fixent agréablement les yeux, & qui paroiſſoit condamnée à la ſtérilité. Dès qu'il ſe vit ſur le trône, il réſolut de faire caſſer ſon mariage, & d'épouſer Anne de Bretagne, veuve de Charles VIII, qu'il avoit toujours aimée. Il allégua pour cauſe de ſéparation, qu'il n'avoit jamais conſenti à cette union; qu'il y avoit une alliance ſpirituelle entre lui & le roi Louis XI, qui étoit ſon parrein; enfin que le mariage n'avoit jamais été conſommé. Jeanne, interrogée ſur ces trois articles par les commiſſaires que nomma le pape Alexandre VI, répondit qu'à l'égard de la parenté ſpirituelle, c'étoit

un fait qu'elle ignoroit, lors de ſon mariage ; ſur le fait de la violence, qu'elle n'en avoit apperçu aucune, & que le roi, ſon pere, n'avoit pris que des voies légitimes. Pour ce qui regarde le dernier article, Jeanne répondit que l'honnêteté ne lui permettoit pas de s'expliquer nettement, mais que ſa conſcience l'empêchoit d'en demeurer d'accord. Ces réponſes n'étoient pas favorables à la cauſe du roi ; mais les commiſſaires eurent plus d'égard au ſerment du mari qu'à celui de l'épouſe, & le mariage fut déclaré nul. Jeanne ſe ſoumit à ce jugement. Elle ne chercha à ſe conſoler qu'avec Dieu de la perte d'un époux & d'un trône. Louis, charmé de ſa modération, lui donna, pour ſon entretien, le duché de Berry, les domaines de Châtillon ſur-Indre, de Château-neuf-ſur-Loire, & de Pontoiſe, & une penſion de douze mille écus. Cette princeſſe ſe retira à Bourges, & y fonda l'ordre des religieuſes de l'Annonciade : elle y fit elle-même profeſſion le jour de la Pentecôte, 1504, & mourut le 4 de Février de l'année ſuivante, avec une grande réputation de ſainteté.

JEANNE DE NAVARRE, fille de Henri, I du nom, roi de Navarre, née en 1271, fut mariée à l'âge de treize ans, à Philippe dit *le Bel*, le 15 d'Août 1284. Cette princeſſe protégea les ſçavans, & fonda avec une magnificence royale, le collége de Navarre, & fit pluſieurs établiſſemens utiles pour le réglement de cette maiſon. Elle mourut au château de Vincennes, le 2 d'Avril 1304, âgée de trente-trois ans.

JEANNE DE BOURBON, née au bois de Vincennes, le 3 de Février 1337, de Pierre I, duc de Bourbon, & d'Iſabeau de Valois, fut mariée avec Charles V, dit *le Sage*, le 8 d'Avril 1350. Jeanne, une des plus belles princeſſes de l'Europe, mérita, par des qualités plus ſolides que la beauté, l'eſtime & la confiance de ſon époux. Ce ſage prince l'appelloit ordinairement *le Soleil de ſon royaume* : il n'entreprenoit rien ſans la conſulter, & la menoit même ſouvent au parlement, où il lui faiſoit prendre ſéance à

côté de lui. Cette illuſtre princeſſe mourut en couches à Paris, à l'hôtel de Saint-Paul, le 6 de Février 1377, à l'âge de quarante ans.

JEANNE, fille de Guillaume XII du nom, comte d'Auvergne & de Boulogne, & de Marguerite d'Evreux, épouſa d'abord Philippe de Bourgogne, comte d'Artois. Etant devenue veuve, elle contracta une nouvelle alliance avec le roi Jean, le 19 de Février 1349. Le mariage fut célébré dans la chapelle de ſainte Genevieve de Nanterre. Après quelques années d'une proſpérité paſſagere, Jeanne eut la douleur de voir la France & toute la cour en deuil, par la captivité du roi ſon époux, qui fut fait priſonnier par les Anglois à la bataille de Poitiers, le 19 de Septembre 1356. Jeanne paſſa le reſte de ſes jours dans la triſteſſe, & mourut le 21 de Novembre 1361, âgée de quarante ans.

JEANNE DE BOURGOGNE, fille de Robert II, duc de Bourgogne, épouſa Philippe VI, roi de France, & fut couronnée à Reims le 18 de Mai 1328. Les échevins & les bourgeois de Reims furent chargés, pour la premiere fois, du ſoin du feſtin qui accompagna cette fête. Le roi ſon époux, lui donna, au mois d'Août 1338, le titre de *Régente du royaume* pendant ſon abſence. L'hiſtoire ne nous apprend pas qu'elle ait jamais fait uſage du pouvoir que lui donna ce titre. Elle mourut à Paris, dans l'hôtel de Neſle, le 12 de Septembre 1348.

JEANNE D'EVREUX, fille aînée de Louis de France, comte d'Evreux, fut mariée à Charles le Bel, roi de France, ſon couſin germain. Il eſt à remarquer que ſon pere ne lui donna pour dot que ſept cens livres de rente, & une ſomme de vingt mille francs une fois payée. Elle ne donna point d'enfans mâles à ſon époux, qui fut le dernier de la race des Capétiens. Cette princeſſe mourut à Brie-Comte-Robert, le 4 de Mars 1300.

JEANNE DE BOURGOGNE, fille aînée d'Othon IV, comte Palatin de Bourgogne, & de Mahaud, com-

teſſe d'Artois, fut femme de Philippe V, dit *le Long*. Son mariage fut célébré à Corbeil au mois de Janvier 1306. On remarque comme une choſe ſinguliere, que Mahaud, ſa mere, aſſiſta à la cérémonie de ſon ſacre, « en nom & qualité de pair, & » ſoutint avec les autres pairs la couronne ſur la » tête du roi. » Jeanne fut accuſée d'adultere, & releguée au château de Dourdan; mais Philippe, naturellement doux & amoureux, lui rendit, quelque tems après, la liberté avec ſes bonnes graces. Cette princeſſe mourut à Roye en Picardie, le 21 de Janvier 1329. Elle a fondé le collége de Bourgogne, près les Cordeliers de Paris.

JEANNE DE FRANCE, fille du roi Jean, née à Château-neuf-ſur-Loire, le 24 de Juin 1343, mariée en 1351, à Charles dit *le Mauvais*, roi de Navarre, & morte le 3 de Novembre 1375.

JEANNE D'ALBRET, fille & héritiere de Henri d'Albret II du nom, roi de Navarre, & femme d'Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, roi de Navarre, & mere de notre roi Henri IV, fut une princeſſe ſage & courageuſe, amie des ſciences, & protectrice des ſçavans. Cayet, ſous-précepteur de Henri IV, rapporte que « Jeanne d'Albret voulant » ſuivre ſon mari aux guerres de Picardie, le roi » ſon pere lui dit qu'il vouloit que, ſi elle devenoit » groſſe, elle lui apportât ſa groſſeſſe en ſon ventre, pour enfanter en ſa maiſon, & qu'il feroit » nourrir lui-même l'enfant, fils ou fille... que cette » princeſſe ſe trouvant enceinte, & dans ſon neuvieme mois, partit de Compiegne; traverſa toute » la France juſqu'aux Pyrénées, & arriva en quinze » jours à Pau dans le Béarn.... Elle étoit curieuſe » de voir le teſtament de ſon pere; il étoit dans » une groſſe boëte d'or ſur laquelle étoit auſſi une » chaîne d'or, qui eût pu faire autour du cou vingt-» cinq ou trente tours. Elle la lui demanda... Elle ſera » tienne, lui dit-il, dès que tu m'auras montré l'enfant que tu portes; & afin que tu ne me faſſes pas

» une pleureuſe ou un rechigné, je te promets le » tout, pourvu qu'en enfantant, tu chantes une » chanſon Béarnoiſe; & quand tu enfanteras, j'y » veux être.... Entre minuit & une heure, le 13 » de Décembre 1553, les douleurs prirent à la prin- » ceſſe : ſon pere averti, deſcend. L'entendant ve- » nir, elle chanta la chanſon Béarnoiſe qui com- » mence par *Notre-Dame du bout du pont, aidez- » moi en cette heure....* Etant délivrée, ſon pere lui » mit la chaîne d'or au cou, & lui donna la boëte » d'or où étoit ſon teſtament, lui diſant : Voilà qui » eſt à vous, ma fille; mais ceci eſt à moi, prenant » l'enfant dans ſa grande robe, ſans attendre qu'il » fût bonnement accommodé, & l'emporta dans » ſa chambre. » Jeanne d'Albret mourut à Paris, en 1572, âgé de quarante-quatre ans.

JEANNE *ou* BLANCHE DE FRANCE, fille poſthume de Philippe de Valois, morte à Béziers, en 1371, allant en Eſpagne pour épouſer Jean, fils de Pierre III, roi d'Aragon.

JEANNE DE FRANCE, fille de Charles VI, femme de Jean VI, duc de Bretagne, morte en 1433.

JEANNE DE FRANCE, fille de Charles VII, femme de Jean II, duc de Bourbon, morte en 1482.

JEANNE DE FRANCE, comteſſe de Bourgogne & d'Artois, fille aînée de Philippe le Long, mariée à Eudes IV, duc de Bourgogne, morte en 1347.

JEANNE, comteſſe de Montfort, princeſſe très-courageuſe, étoit fille de Louis de Flandres, comte de Nevers. & fût mariée à Jean IV, duc de Bretagne, & comte de Montfort. Après la mort de ce prince, elle ſongea à conſerver ſes Etats; & s'étant miſe à la tête de ſes troupes, elle reprit pluſieurs villes en Bretagne ſur le comte de Blois. Elle ſe diſtingua ſingulièrement dans un aſſaut que ce prince donna à la ville d'Hennebon. Jeanne, après avoir encouragé ſes gens, ſortit de la ville par l'endroit qui n'avoit point été aſſiégé, & alla, ſuivie ſeulement de ſoixante hommes, brûler les tentes des en-

hemis. Ce coup hardi fit lever le siége, & Jeanne recouvra bientôt après son duché de Bretagne.

JEANNE DE CHATILLON, comtesse de Blois & de Chartres, mariée, en 1272, à Pierre, comte d'Alençon, un des fils de S. Louis, laissa plusieurs monumens de sa piété. Elle fit bâtir dans la maison des Chartreux de Paris quatorze cellules pour quatorze religieux, & laissa pour leur subsistance une rente de deux cens vingt livres tournois. Cette princesse mourut en 1291.

JEANNE D'ESPAGNE, fille de Ferdinand & d'Isabelle, rois d'Espagne. Les Espagnols la nomment *la Folle*. Elle le devint en effet pour avoir, à ce qu'on prétend, trop aimé Philippe, archiduc d'Autriche, son mari. L'Espagne lui doit l'illustre Charles-Quint. Elle mourut le 4 d'Avril 1555, âgée de soixante-treize ans.

JEANNE D'ARAGON, fille de Ferdinand d'Aragon, duc de Montalto, femme d'Ascagne Colonne, prince de Tagliacozzi, fut célèbre par sa beauté, son esprit & son courage, & mourut en 1577.

JEANNE, infante & régente de Portugal, fille d'Alfonse V, roi de Portugal, fut une princesse très-sage & très-prudente. Sa conduite, dans l'administration du royaume, la fit adorer des Portugais. Elle se retira dans un monastère de religieuses de l'ordre de S. Dominique, où elle mourut en 1490, âgée de trente-huit ans.

JEANNE I, reine de Naples, issue de Charles d'Anjou, frere de S. Louis, roi de France, succéda au roi Robert, son grand-père, l'an 1343. Elle étoit déja mariée avec son cousin André, fils de Charles, roi de Hongrie. Ils régnerent ensemble pendant trois ans, au bout desquels on prétend qu'elle le fit étrangler. Elle eut depuis trois maris, dont le premier, fils du prince de Tarente, mourut exténué, bientôt après. Elle fit trancher la tête au second, l'infant de Majorque, parce qu'il avoit une maîtresse. Enfin elle épousa, l'an 1376, un prince Allemand, & vé-

eut bien avec lui. Charles de Duras, général des troupes du roi de Hongrie, fit cette princeſſe priſonniere, & vengea par ſa mort celle du fils de ſon maître. Pluſieurs hiſtoriens ont fait le panégyrique de Jeanne; d'autres en ont parlé comme d'une princeſſe très-galante & peu ſcrupuleuſe. Ce qui paroît certain, c'eſt qu'elle aima les ſciences, & protégea les gens de lettres. Elle fut libérale & magnifique. Elle vendit ou plutôt donna le Comtat d'Avignon au pape Clément VI; &, dit Brantome à ce ſujet, «je m'en rapporte » aux grands légiſtes, ſi cette donation peut encore » tenir »; elle *tenoit encore* du tems de Brantome.

JEANNE II, nommée auſſi *Jeannelle*, reine de Naples, étoit fille de ce Charles de Duras, qui fit mourir la reine Jeanne I du nom. Née en 1371; elle demeura veuve en 1406, de Guillaume d'Autriche, qu'elle avoit épouſé en 1403. Elle ſuccéda à ſon frere Ladiſlas, roi de Naples, mort ſans enfans, en 1414. Jacques de Bourbon, qu'elle épouſa; ne put ſouffrir ſa vie ſcandaleuſe & débauchée. Il la priva de ſes galans & de l'autorité; mais Jeanne, fine & ruſée princeſſe, épia le moment favorable; fit maſſacrer tous les officiers François, & mettre en priſon le roi ſon époux. Il eut le bonheur de ſe ſauver en France, où il ſe fit moine. Le pape Martin V s'étant brouillé depuis avec Jeanne, donna l'inveſtiture de ſes États à Louis d'Anjou, qui s'en ſeroit rendu maître, ſi le roi d'Aragon, Alfonſe V, n'eut envoyé du ſecours à la reine. Cette princeſſe adopta ſon bienfaiteur; mais il fut ſi peu reconnoiſſant; qu'elle tranſporta ſon adoption à Louis d'Anjou. Ce dernier en uſa ſi bien avec elle, qu'étant mort en en 1434, la douleur qu'elle en conçut la fit mourir en peu de tems. Elle inſtitua ſon héritier René d'Anjou, frere de Louis, qui n'eut pas la force de s'établir dans le royaume. Perſonne ne nie que Jeanne ne ſe ſoit deshonorée par ſes impudicités.

JEANNE D'AUTRICHE, grande ducheſſe de Toſcane, fille de l'empereur Ferdinand I, femme de

François de Médicis, & mere de Marie de Médicis, femme de notre roi Henri IV, fut une princeſſe très-pieuſe & très-magnanime. « Elle étoit, dit Hilarion » de Coſte, qui en fait un pompeux éloge, l'unique » refuge des malheureux, le ſupport des foibles, » la conſolation des affligés, le recours des miſéra- » bles, l'aſyle des veuves, le repos, la paix & le » contentement de tous.... Elle mourut fort chré- » tiennement à Florence, au mois de Juin, l'an 1578. » Sa douceur, ſa modeſtie & ſa bonté l'ont rendue » une des parfaites & accomplies princeſſes de ſon » tems. »

JEANNE, papeſſe prétendue. On ne fait cet article que pour avertir le Lecteur, que cette papeſſe n'a jamais exiſté. Bien des gens en parlent encore comme d'un perſonnage réel ; il ne faut pas plus ajoûter foi à ce qu'on en débite, qu'aux contes de ſorciers & d'eſprits, dont les nourrices & les ſervantes bercent tous les jours les enfans.

JEANNE D'ARC. *Voyez* PUCELLE D'ORLÉANS.

JEANNE FLORE, fille ſçayante. *Voyez* FLORE.

JEANNE, femme de Chuſa, intendant d'Hérode-Antipas, tétrarque de Galilée, étoit du nombre de ces femmes qui accompagnerent le Sauveur du monde juſqu'à ſa mort, & auxquelles il apparut après ſa réſurrection.

JEHAN ARA BEGUM. Ce nom mogol ſignifie *la princeſſe qui eſt l'ornement du monde* ; c'eſt la même que quelques écrivains appellent *Begum Saheb*. Elle étoit fille de Schah-Jehan, cinquieme empereur de l'Indouſtan, & naquit en 1614.

Jehan Ara Begum étoit très-belle, avoit beaucoup d'eſprit, & ſon pere l'aimoit paſſionnément. Le bruit couroit même qu'il l'aimoit à un point, qu'on a de la peine à concevoir ; mais s'il eut eu une paſſion criminelle pour elle, il n'auroit pas permis qu'un muſicien du palais fût ſon favori ; il n'auroit pas ſouffert leurs rendez-vous, & il n'auroit pas comblé ce galant de bienfaits. Quoi qu'il en ſoit, il avoit une

ſi grande confiance en elle, qu'il l'avoit prépoſée pour veiller à ſa ſûreté, & que, dans les plus grandes affaires, elle le faiſoit pencher du côté que bon lui ſembloit.

Elle étoit extrêmement riche des grandes penſions qu'elle avoit, & des préſens qu'elle recevoit de toutes parts; & en même tems, elle étoit fort libérale & généreuſe. Elle s'attacha entièrement au parti de Dara, ſon frere, & ſe déclara ouvertement pour lui, parce qu'il lui avoit promis de la marier, dès qu'il ſeroit monté ſur le trône; mais ni cette promeſſe, ni le galant qu'elle avoit dans le palais, ne furent pas ſuffiſans pour l'empêcher de chercher au dehors de quoi ſe ſatisfaire.

On dit que cette princeſſe trouva moyen de faire entrer dans ſon appartement un jeune homme, qui n'étoit pas de grande condition, mais beau & bien fait. Elle ne put, parmi tant de jalouſes & d'envieuſes, conduire ſon affaire ſi ſecrettement qu'elle ne fût découverte. Schah-Jehan en fut averti, & réſolut de l'aller ſurprendre, ſous prétexte de lui rendre viſite.

La princeſſe voyant inopinément arriver ſon pere, n'eut que le tems de cacher le malheureux dans une de ſes grandes chaudieres de bains. Schah-Jehan, qui s'en douta, ne laiſſa pas de s'entretenir aſſez long-tems avec elle à l'ordinaire; & enfin il lui dit qu'il la trouvoit mal-propre & négligée, qu'il falloit qu'elle prit le bain plus ſouvent. Il commanda fort ſévèrement qu'on mît le feu à l'heure même ſous la chaudiere, & ne voulut point partir de-là, que les eunuques ne lui euſſent fait comprendre que le miſérable étoit expédié.

Quelque tems après, elle prit d'autres meſures, & jetta les yeux ſur ſon maître d'hôtel, nommé *Nazer-Khan*. C'étoit un jeune ſeigneur Perſan, le mieux fait & le plus accompli de toute la cour, & qui étoit aimé de tout le monde, juſques-là que Schah-Heſt-Khan, oncle d'Aureng-Zeb, propoſa de le marier

avec la princeſſe ; mais Schah-Jehan reçut fort mal cette propoſition.

Il découvrit bientôt une partie des intrigues ſecrettes de ſa fille avec Nazer-Khan, & réſolut de ſe défaire de lui ; ce qu'il exécuta quelques jours après, par le moyen d'un *bétel* qu'il lui préſenta comme par honneur. Ce jeune ſeigneur, qui ne penſoit point du tout être empoiſonné, ſortit de l'aſſemblée, fort joyeux ; mais le poiſon étoit ſi violent, qu'il mourut dans ſon palankin avant que d'être arrivé chez lui.

JEZABEL, fille d'Ethbaal, roi des Sidoniens, & femme d'Achab, roi d'Iſraël, fameuſe dans l'Ecriture par ſon impiété & par ſa haine contre les prophètes, fut précipitée du haut de ſon palais par l'ordre de Jéhu ſucceſſeur d'Achab. Son corps fut foulé aux pieds des chevaux, & dévoré par les chiens, l'an du monde 3151, 884 ans avant J. C.

JOCASTE, fille de Créon, roi de Thèbes, & femme de Laïus, épouſa, ſans le connoître, ſon propre fils Œdipe, & en eut deux enfans, Ethéocle & Polynice, qui ſe tuerent l'un l'autre. La malheureuſe Jocaſte ſe donna la mort.

JOCHABED, fille de Lévi, mere de Moyſe & d'Aaron.

JOIE. (*Iſabelle* ou *Elizabeth de*) *Voyez* ROSERES.

JOYEUSE. (*Marie de Batarnai, vicomteſſe de*) *Voyez* BATARNAY. (*Marie de*)

JONSONN. *Voyez* BEHN.

JOSABA *ou* JOSABET, ſœur d'Okoſias, roi de Juda, femme du grand-prêtre Joïada, déroba à la fureur d'Athalie Joas, ſeul reſte de la race de David, & de concert avec ſon époux, l'éleva dans le temple.

JOWEIRA, l'une des femmes du faux prophète Mahomet.

JUDITH, ſainte veuve Juive, de la tribu de Siméon, voyant la ville de Béthulie réduite à l'extrémité par Holoferne, ſe para de ſes plus magnifiques habits, & ſe rendit au camp de ce général.

Holoferne, frappé de la beauté de Judith, la reçut avec la plus grande joie. Le même jour, il l'invita à souper avec lui; & dans ce repas, il s'enyvra d'amour & de vin: lorsque l'yvresse lui eut entiérement ôté l'usage de ses sens, on le mit sur son lit, & on le laissa seul avec Judith, qui, saisissant le cimeterre d'Holoferne, lui en trancha la tête. Après ce coup hardi, elle retourna triomphante à Béthulie. Le lendemain, les Assyriens voyant leur général mort, prirent la fuite.

JUDITH, fille de Charles le Chauve, épousa Etélulfe ou Etelrede, roi d'Angleterre. Après la mort de ce prince, elle revint en France, & se fit enlever par Baudouin, surnommé *Bras-de-fer*, comte de Flandres, qu'elle épousa à Auxerre en 863.

JUDITH, fille de Welf ou Guelfe, comte de Rawensbourg, s'éleva par sa beauté jusqu'au rang d'impératrice. L'empereur Louis le Débonnaire ayant perdu sa premiere femme, fit venir, en sa présence, les plus belles personnes de sa cour, & choisit Judith comme la plus belle. Ce mariage fut célébré, l'an 819, au palais d'Aix-la-Chapelle. Quatre ans après, l'impératrice mit au monde un fils, qui fut depuis Charles le Chauve, dont la naissance fut pour Louis & pour sa maison, la source des plus grands malheurs. L'empereur avoit trois princes du premier lit, entre lesquels il avoit déja partagé ses Etats: cependant, sollicité par Judith, à laquelle il ne vouloit rien refuser, il voulut faire un établissement considérable au jeune Charles. De-là les révoltes fréquentes des princes du premier lit, qui réduisirent le foible & malheureux Louis aux plus dures extrémités. Deux fois obligé de se renfermer dans un monastère, il remonta deux fois sur le trône; mais, dans la prospérité comme dans les revers, il conserva toujours une tendresse aveugle & sans bornes pour l'ambitieuse Judith. La conduite de cette princesse n'étoit cependant pas à l'abri de tout soupçon. On ne parloit que de ses amours avec Bernard, comte

de Barcelone, duc de Septimanie ; mais Louis, enyvré de ſa paſſion, faiſoit peu d'attention à ces bruits populaires : cependant, pour ſe mettre en régle, il fit faire une ſommation publique à quiconque voudroit accuſer l'impératrice de ſe préſenter. Il étoit hors de doute que perſonne n'oſeroit accuſer ouvertement une princeſſe qui gouvernoit à ſon gré l'empereur. Les accuſateurs ne paroiſſant point, l'impératrice & ſes parens jurerent ſolemnellement qu'il n'y avoit jamais eu aucun commerce criminel entr'elle & le duc de Septimanie. L'empereur parut content de cette vaine formalité : ſa tendreſſe pour Judith n'en devint que plus vive. Pour lui en donner la preuve la plus ſenſible, il régla que l'empire, à l'exception de l'Aquitaine & de la Baviere, ſeroit partagé entre Lothaire ſon fils aîné, & Charles, fils de Judith. Pépin, roi d'Aquitaine, étant mort, Judith fit donner le royaume de ce prince à ſon fils bien-aimé, au préjudice des enfans de Pépin. Cette injuſtice excita des guerres cruelles, & fit répandre des ruiſſeaux de ſang. Enfin les princes du premier lit ſe réconcilierent avec le fils de Judith, & firent entr'eux un nouveau partage. Judith, au comble de ſes vœux de voir l'exécution d'un projet qui l'avoit occupée toute ſa vie, mourut à Tours le 19 d'Avril 843.

JUIVES. (*filles*) La ſynagogue enfanta, dans le douzieme ſiécle, des femmes ſçavantes. Un des voyageurs Juifs rapporte que le chef de la captivité avoit une fille ſi ſçavante dans la Loi & le Talmud, qu'elle avoit un grand nombre de diſciples auxquels elle faiſoit des leçons publiques ; mais de peur que quelqu'un de ſes écoliers ne prît de l'amour pour elle, ou ne lui en donnât, elle faiſoit ſes leçons à la fenêtre de la maiſon, derriere un treillis.

JULIA Mœsa, nommée auſſi *Varia*, aïeule de l'empereur Héliogabale, princeſſe très-vertueuſe, grande politique, & qui ne méritoit pas d'avoir un monſtre pour petit-fils. On ſçait à quels excès de débauches & de folies ſe porta l'empereur Hélio-

gabale. Sa mere Sœmie entretenoit elle même, par ſes conſeils & par ſes exemples les pernicieux penchans de ce jeune prince; Mœſa, ſon aïeule, tenoit une conduite bien différente. Née ambitieuſe, elle voyoit avec plaiſir ſon petit-fils aſſis ſur le premier trône du monde, & s'applaudiſſoit de l'en avoir mis en poſſeſſion par ſes intrigues & par ſon courage; mais elle rougiſſoit de ſes extravagances, & s'efforçoit, par de ſages leçons, de le ramener au devoir, à la raiſon, à la vertu. Ses ſoins furent inutiles. Elle prévit que les Romains ne tarderoient pas à ſecouer un joug honteux & inſupportable; & voulant aſſurer ſa fortune contre tous les revers, elle engagea l'empereur à adopter ſon couſin, prince dont les qualités brillantes & les vertus donnoient les plus belles eſpérances. Héliogabale y conſentit par pure déférence pour ſon aïeule, & donna le nom d'*Alexandre* au jeune Alexien, qu'il déſigna pour ſon ſucceſſeur. C'eſt ainſi que la ſageſſe & la politique de Mœſa ſeconderent ſon ambition. Elle ne perdit rien de ſes honneurs, lorſqu'Héliogabale & Sœmias ſa mere furent maſſacrés par les ſoldats. Aimée & reſpectée généralement, elle parvint à une heureuſe vieilleſſe, & l'empereur Alexandre Sévère, ſon petit-fils, la fit placer au rang des divinités.

JULIA SŒMIAS. *Voyez* SEMIAMIRE.

JULIA PROCLA, femme, à ce qu'on croit, de Probus, un des meilleurs empereurs qu'ayent eus les Romains.

JULIA AQUILA-SEVERA. *Voyez* AQUILIA-SEVERA.

JULIA CORNELIA PAULA, impératrice, femme d'Héliogabale, étoit veuve quand cet empereur ſe prit tout-à-coup d'une belle paſſion pour elle. Il lui donna la place de Fauſtine qu'il venoit de répudier, & célébra ces nouvelles nôces avec une magnificence inconcevable. Cependant il la répudia, peu de jours après qu'il l'eut épouſée.

JULIE, (*ſainte*) native de Carthage, fut priſe au ſiége de cette ville, en 439, & vendue comme eſ-

clave. Elle fut miſe à mort pour la foi au Cap de Corſe.

JULIE D'ANGENNES, marquiſe de Rambouillet, ducheſſe de Montauſier. *Voyez* RAMBOUILLET.

JULIE, fille de Céſar, & femme de Pompée, fut tendrement aimée de ſon époux, & digne de l'être. Elle rompit, par ſa mort, les liens qui uniſſoient ces deux grands hommes, & fit naître les guerres civiles qui ruinerent la république.

JULIE, fille unique de l'empereur Auguſte, eſt célèbre par ſes galanteries. Elle eut ſucceſſivement trois maris, Marcellus, Agrippa, & Tibere qui fut empereur; mais ces mariages furent de trop foibles freins à ſes penchans voluptueux. Elle mena la vie d'une proſtituée. Auguſte, irrité de ſes déréglemens, la relégua dans l'iſle de Pandataire; & Tibere, qu'elle avoit mépriſé comme indigne d'être ſon époux, la laiſſa périr de faim & de miſere dans ſon exil, l'an de J. C. 41.

JULIE, fille de la précédente & d'Agrippa, mariée à Emilius Lépidus, dont elle eut deux enfans, imita les déréglemens de ſa mere, & fut reléguée par Auguſte dans l'iſle de Trimete, ſur la côte de la Pouille. Elle y mourut après vingt ans d'exil.

JULIE, fille de Titus, princeſſe d'une grande beauté, mariée à Sabinus, couſin germain de l'empereur. Domitien, à qui ſon frere l'avoit offerte en mariage, & qui l'avoit refuſée, ne la vit pas plutôt dans les bras de Sabinus, qu'il en devint paſſionnément amoureux. Il l'enleva, probablement d'intelligence avec elle; & après l'avoir rendue groſſe, il la contraignit de faire périr ſon fruit; ce qui cauſa la mort de la mere.

JULIE, (*domna*) Syrienne de nation, & femme de l'empereur Septime-Sévère, qui l'épouſa ſur la foi d'un horoſcope. Cette princeſſe deshonora ſon rang par ſes débauches: elle mourut ſous le règne de Caracalla, ſon fils aîné, de déſeſpoir de ne pouvoir régner, & d'un cancer qui la rongeoit depuis long-tems.

JULIE DRUSILLE, fille de Germanicus, & pe-

tite-fille de Druſus, frere de Tibere, fut débauchée par ſon frere, l'empereur Caligula, qui témoigna les plus grands regrets de ſa mort.

JULIE DRUSILLE, nom que Caligula fit prendre à Céſonie ſa troiſieme femme. *Voyez* CÉSONIE.

JULIE MAMMÉE *ou* MAMÉE, mere de l'empereur Alexandre Sévère, auſſi ſage & non moins ambitieuſe que Mœſa, gouverna l'empire & ſon fils, pendant pluſieurs années, avec beaucoup de prudence & d'autorité. L'empereur ne faiſoit rien ſans prendre ſes conſeils, & s'y conformoit, lors même qu'il en avoit de meilleurs. Cette princeſſe ayant entendu parler d'Origène, voulut le voir. Dans les conférences qu'elle eut avec ce grand homme, elle conçut une ſi haute idée du Chriſtianiſme, que pluſieurs auteurs aſſurent qu'elle ſe fit Chrétienne. Elle fut tuée avec ſon fils dans les Gaules, par des ſoldats mécontens.

JULIE *ou* JUNIE FADILLE, arriere-petite-fille d'Antonin, & femme de Maximin le Jeune.

JULIE DE GONZAGUE. *Voyez* GONZAGUE.

JULIENNE, née au village de Rétines, près de Liége, l'an 1193, fut prieure du Mont-Cornillon ou des Cornouilles, & mourut le 5 d'Avril 1258, âgée de ſoixante-ſix ans.

JULIENNE, mere de la vierge Démétriade. *Voyez* DÉMETRIADE.

JUNIE. *Voyez* JULIE FADILLE.

JUSTINE, (*ſainte*) vierge & martyre de Padoue, pendant la perſécution de Maximien Hercule.

JUSTINE, femme du tyran Magnence, & enſuite de l'empereur Valentinien l'Ancien, perſécuta les Catholiques, & ſur-tout S. Ambroiſe. Elle mourut à Theſſalonique, l'an 388.

JUSTINIANI. (*Violantine*) *Voyez* VIOLANTINE.

JUVENALE DES URSINS. *Voyez* URSINS.

KET

KARIBA, comédienne Arabe, compagne de Fariata. *Voyez* FARIATA. Cette femme fut la victime du reſſentiment du faux prophète Mahomet, qui, voyant ſon pouvoir affermi, la fit mettre en croix, & expirer dans les tourmens.

KEMISKI, (*Marie*) Géorgienne, d'une beauté extraordinaire, qui, ſi ce qu'on rapporte de ſes aventures eſt vrai, fut expoſée à mille dangers, tous plus grands les uns que les autres. Enlevée pluſieurs fois, & pluſieurs fois repriſe, elle parcourut l'Arabie, la Grèce & l'Aſie mineure, à la ſuite de ceux de ſes amans que le hazard ou la force rendoit maîtres de ſa perſonne. Elle finit par être la proie d'un chevalier Chrétien, qui lui donna civilement retraite dans ſa famille, & qui lui rendit ſa liberté peu de tems après. Elle alla ſe marier en Morée (cette partie de la Grèce, appellée autrefois *Peloponéſe*); &, lorſque la mort lui eut ravi ſon époux, elle retourna dans ſa patrie avec ſes enfans, & y mourut dans les plus auſtères pratiques de la pénitence chrétienne.

KETAVANE, appellée auſſi *Marianne*. Cette princeſſe étoit femme d'Alexandre, roi de Géorgie, & vivoit au commencement du dix-ſeptieme ſiécle. Auſſi ſage que belle, Kétavane, à la mort de ſon mari, ſe chargea de l'adminiſtration des affaires, & conſerva la couronne à ſon fils aîné Taymuras-Khan.

En 1613, Abbas, roi de Perſe, ayant déclaré la guerre aux Géorgiens, Taymuras, qui vit que la plûpart des grands inclinoient à ſe rendre, envoya ſa mere Kétavane à Abbas, qui étoit encore à Iſpahan, pour demander pardon pour ſon fils. Comme cette princeſſe étoit encore belle, quoiqu'aſſez âgée, Abbas en devint amoureux, ou feignit de le devenir le jour qu'il la vit. Il lui offrit de l'épouſer, ſi

elle

elle vouloit ſe faire Mahométane. Elle le refuſa, & il l'envoya priſonniere dans une maiſon écartée. Elle demeura pluſieurs années dans les fers, & fut enſuite transférée à Schiras, où elle expira dans les tourmens qu'on lui fit ſouffrir par ordre d'Abbas, pour l'obliger à ſe faire Mahométane.

KHADIJAH, la premiere femme du faux apôtre des Muſulmans. Il l'épouſa, diſent les Mahométans, dans le tems de l'ignorance ou du paganiſme; elle étoit alors âgée de quarante ans, & Mahomet en avoit vingt-cinq. Elle fut la premiere qui embraſſa l'Iſlamiſme; ce qui lui mérita le titre honorable de mere des fidèles. Elle mourut dans ſa ſoixante-cinquieme année, ſelon Abulfeda.

KHAN-ZADEH. *Voyez* SEVINA-BEY.

KHATUN, reine de la grande Bukharie, ſur la fin du ſeptième ſiécle. Elle gouvernoit ſes états avec autant de bonheur que de prudence. Les Arabes Muſulmans lui ayant déclaré la guerre, elle ſe mit à la tête d'une armée nombreuſe; &, ſecondée d'un roi, ſon voiſin, elle alla préſenter la bataille aux Arabes; mais, la fortune ne ſecondant point ſon courage, elle fut défaite, & reçut la loi du vainqueur.

KHAWLAH, Amazone Arabe. *Voyez* ARABES (FEMMES.)

KHIAZARAN, mere du calife Mouſa Al-Hadi. Cette princeſſe, au rapport d'Abulfarage, gouvernoit deſpotiquement. Soit foibleſſe, ſoit amour pour ſa mere, Al-Hadi ſe conduiſoit en tout par ſes conſeils. Honteux cependant de cette eſpèce d'eſclavage, il voulut enfin s'en affranchir. Une prompte mort fut le fruit de ſa tentative. Khiazaran l'ayant preſſé un jour avec une chaleur extraordinaire de lui accorder une grace qu'elle avoit promis d'obtenir pour un de ſes cliens, il la lui refuſa; & comme elle le quitta fort irritée, en diſant qu'elle ne lui demanderoit jamais rien, il lui dit en colere, qu'elle n'avoit qu'à ſe mêler de ſes affaires, & reſter dans ſon appartement, à lire ou à filer. Ce diſcours la mit en

fureur ; &, quelque tems après, dans une indiſpoſition qui ſurvint au Calife, elle l'étouffa avec un oreiller, l'an de J. C. 786.

KIOSEM, femme d'Achmet, empereur des Turcs, mere du Sultan Ibrahim, aïeule de Mahomet IV, princeſſe très-ambitieuſe, qui fut exécutée à mort par les Icoglans ou pages du ſerrail. Nous avons décrit au long ſa fin tragique dans notre *Hiſtoire Ottomane*, tom. II. pag. 412.

KIRCH, (*Marie-Marguerite*) née à Panitzsh, le 25 de Février 1670, ſe rendit très-habile dans l'aſtronomie, & ſe fit connoître avantageuſement par ſes découvertes dans cette partie. M. Leibnitz la produiſit à la cour du roi de Pruſſe, où elle reçut les plus grands honneurs. Elle mourut le 29 de Décembre 1720, âgée de cinquante ans.

KOERTEN, (*Jeanne*) femme de M. Adrien Blok, d'Amſterdam, née en 1650, s'acquit une grande réputation par ſon adreſſe à couper du papier blanc avec des cizeaux, & à exécuter par ce moyen tout ce que les peintres produiſent avec le pinceau. Elle fit de cette maniere le portrait de l'empereur Léopold, qui fut trouvé ſi beau, qu'on le plaça parmi les raretés du cabinet de ce prince. Cette dame mourut le 28 de Décembre 1715.

KOOKEN, impératrice du Japon, fille de l'empereur Siomu, mort en 749; elle hérita de ſon ſceptre, & le tint pendant dix ans.

KOTLUK-TURKHAN AGA. Cette princeſſe étoit ſœur du fameux Timur ou Tamerlan, conquérant de l'Aſie, qui déféroit beaucoup à ſes conſeils. En 1381, Timur, extrêmement affligé de la mort de ſa fille, parut inſenſible à tout autre évènement, au point qu'il laiſſa ſes ennemis faire des progrès rapides dans l'empire. Il ſeroit même demeuré dans l'inaction ſans les remontrances de ſa ſœur, qui lui repréſenta les fâcheuſes ſuites de ſon déſeſpoir, & le détermina à reprendre les armes. *Voyez* TAJI KHAN.

KUTUKI, femme de Mergus, chef ou roi d'une tribu Tartare, un des aïeuls de Van-khan. Ce dernier fut connu en Europe ſous le nom de *prêtre Jean*, & vivoit à la fin du douzieme ſiécle. Vivement irritée de la trahiſon d'un prince Tartare nommé *Naour*, qui avoit livré Mergus aux Chinois ſes ennemis, Kutuki lui fit dire, après quinze mois de veuvage, qu'elle ſouhaitoit avec paſſion de faire la débauche avec lui; & que, s'il avoit encore quelque reſte de cet amour qu'il lui avoit témoigné avant ſon mariage avec Mergus, elle ne refuſeroit pas de l'épouſer. Naour donna dans le piége. La dame partit avec des chariots chargés d'outres de peaux de bœufs, cent moutons & dix cavales. Le Khan reçut la princeſſe avec de grandes démonſtrations de joie; & ayant bû copieuſement de la liqueur qu'elle avoit apportée, il s'enyvra. Elle donna alors le ſignal à ſes gens, qui ouvrirent les grandes outres; il en ſortit à l'inſtant des hommes armés, qui ſe jetterent ſur Naour, qu'elle avoit déja poignardé, & le taillerent en piéces avec tous ſes domeſtiques. Elle ſe retira enſuite ſans obſtacles; & une action ſi hardie lui acquit l'eſtime de tous les princes de ſon tems.

KWOOGOKU, femme de Dſiome, empereur du Japon. Ce monarque étant mort l'an de J. C. 642, ſa veuve lui ſuccéda, & ne régna que trois ans.

KYLE, (*Heldevig*) ſçavante Suédoiſe, fille de la baronne Vendela Skytte, hérita de ſon ſçavoir & de ſes talens.

Fin du Tome I.

574471